FONDO PIZZOFALCONE

29-B-9

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio VII

Palchetto 4

Num.° d' ordine 19

2989

NAZIONALE
B. Prov.
II
1622
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

Digitized by Google

B-Rol
II
1072

Digitized by Google

MÉDECINE
DOMESTIQUE.

TOME QUATRIÈME.

Omnes homines artem medicam nosse oportet. — SAPIENTIÆ cognitionem MEDICINÆ sororem ac contubernalem esse puto. — HIPPOCRATES.

Primoque medendi scientia, sapientiæ pars habebatur. RATIONALEM quidem puto MEDICINAM esse debere.

CELSUS.

Quemadmodùm SANITAS omnium rerum pretium excedit, omnisque felicitatis fundamentum est, ita scientia vitæ ac sanitatis tuendæ omnium nobilissima, omnibusque hominibus commendatissima esse debet.

HOFFMANN.

AVIS.

Les Exemplaires qui ne porteront point les deux signatures qui sont au *verso* du faux-titre du Tome I, sont des Exemplaires contrefaits, et ne méritent aucune confiance.

C10860

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU

TRAITÉ COMPLET

Des Moyens de se conserver en santé, et de guérir les Maladies par le Régime et les Remèdes simples :

Ouvrage mis à la portée de tout le monde,

PAR G. BUCHAN,

M. D. du Collége royal des Médecins d'Édimbourg;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR J. D. DUPLANIL,

Citoyen Français, D. M. de la ci-dev. Univer. de Montpellier.

CINQUIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée, et spécialement d'un article sur la Vaccine ; *de la nouvelle* Nomenclature chimique, *et de la dénomination des* nouveaux Poids et Mesures.

TOME QUATRIÈME.

Prix des cinq Vol. brochés : 20 fr.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Git-le-Cœur, n.° 28.

AN X. — (1802.)

MÉDECINE DOMESTIQUE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLIX.

De la Maladie Vénérienne.

DANS LA PREMIÈRE ÉDITION de cet Ouvrage, je n'avais pas parlé de cette maladie; j'ai cru devoir réparer cette omission. En effet, y ayant réfléchi plus attentivement, les raisons qui m'en avaient empêché se sont évanouies.

Raisons qui ont porté à parler de la vérole dans cet ouvrage.

Il est bien vrai que des ignorans, se mêlant d'administrer des *remèdes* dans la *vérole*, peuvent être cause de plusieurs accidens fâcheux; mais ce danger est plus que balancé par les grands et solides avantages que retirera un malade, d'avoir de bonne heure une connaissance de son état, et du *régime* qu'il doit observer: car si le *régime* ne le guérit pas, on ne peut douter qu'il ne rende son mal plus doux et moins funeste à sa *constitution*.

Inconvéniens dans lesquels entraîne la nécessité où l'on est sou-

Un malheur, particulièrement attaché à cette maladie, est qu'il y a une espèce de honte à déclarer qu'on en est attaqué: ce qui rend le déguisement nécessaire, et force le malade, soit

vent de cacher cette maladie.

à cacher son état, soit à s'adresser à ceux qui lui promettent une guérison prompte et secrète; mais qui, dans la réalité, ne font qu'éloigner les *symptômes* pour un temps, et, par ce moyen, fixer le *virus* plus profondément dans le *sang*. C'est ainsi qu'un mal léger, qu'on aurait pu facilement guérir, devient souvent rebelle, et quelquefois incurable.

Pourquoi elle ne peut être guérie par des remèdes secrets;

Un autre malheur, également attaché à la *vérole*, est qu'elle prend mille formes diverses, de sorte qu'elle pourrait plutôt être appelée un assemblage de maladies, qu'une maladie unique. Deux maladies différentes ne demandent pas une méthode de traitement plus variée que la *vérole* dans ses différentes périodes: de-là on voit combien il y a de folie et de danger de se confier, pour sa guérison, à des *remèdes* secrets, quels qu'ils soient.

Cependant on voit tous les jours ces *remèdes* secrets, administrés de la même manière à tous ceux qui veulent en faire usage, sans avoir le moindre égard à l'état de la maladie, à la *constitution* du sujet, à l'intensité des *symptômes*, à l'âge du malade, et à mille autres circonstances qui méritent la plus grande attention (1).

Ni par des méthodes exclusives.

(1) Ces réflexions doivent s'appliquer non-seulement à ces *remèdes* secrets, mais encore aux diverses méthodes d'administrer le *mercure*: car, quoique les différences que présentent le *tempérament*, l'âge, les *symptômes*, etc., soient parfaitement connues des médecins, « il n'en existe pas moins, dit avec raison DE HORNE, « dans le traitement de la *Maladie vénérienne*, un abus « qu'il serait très-avantageux de déraciner. Chacun en « effet a sa méthode, et des praticiens du premier mé- « rite n'en ont souvent qu'une; chacun est conséquem- « ment attaché à la sienne, et la croit préférable à tou- « tes les autres; et, ce qui est souvent plus dangereux

Quoique la *vérole* soit, en général, le fruit du libertinage, cependant aujourd'hui les innocens y sont exposés comme les coupables : les enfans, les nourrices, les sages-femmes, les femmes mariées dont les époux ont été débau-

Les innocens sont exposés à cette maladie : nouvelle raison pour en traiter dans cet ouvrage.

« encore, chacun suit sa méthode sans vouloir s'en « écarter.

« Ce qui sert à fomenter et à entretenir une opinion « aussi pernicieuse à l'art de guérir, c'est que les ob- « servations sur la *maladie vénérienne*, qui seules pour- « raient assigner la juste valeur de chaque méthode, « sont de nature, par le secret qu'elles exigent, à ne « pouvoir presque jamais être rendues publiques, et que « les charlatans ont de tout temps abusé de la permis- « sion d'être peu délicats, en en fabriquant eux-mêmes « qui paraissent convenir à leurs *remèdes*, et les faire « valoir : ce qui a jeté sur cette manière de procéder « en médecine, la plus essentielle, mais la moins sus- « ceptible d'être dénaturée, un discrédit qu'il est très- « important de faire tomber. »

La seule manière d'y réussir, était donc de faire des observations, qui non-seulement pussent être avouées, mais même vérifiées ; et c'est sous ces deux points de vue, qu'on ne peut avoir que dans les hôpitaux, que le même DE HORNE a fait un travail très-utile, imprimé sous le titre d'*Observations publiées par ordre du Gouvernement, sur les différentes Méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, 2 vol. *in*-8.° ; à Paris, chez *Monory*, libraire, rue de la Comédie Française.

Qu'on lise cet ouvrage nécessaire et indispensable à tout homme qui s'occupe de l'art de guérir, et l'on sera convaincu de cette vérité ; que les méthodes de guérir la *maladie vénérienne* doivent varier suivant les circonstances, et qu'il ne peut y en avoir une qui soit générale et exclusive.

Nous nous écarterons donc à cet égard du plan du D.r BUCHAN ; nous donnerons l'exposé des méthodes avouées, et nous indiquerons les circonstances qui exigent que l'une soit préférée à l'autre, ou qui exigent le concours de plusieurs méthodes pour parvenir à la guérison. L'ouvrage de DE HORNE sera notre guide.

chés, en sont souvent attaqués, et en meurent quelquefois, parce qu'on ne s'est pas mis assez tôt en devoir de prévenir le danger.

Les malheurs auxquels ces personnes sont exposées nous serviraient d'excuse, si toutefois nous en avions besoin en entreprenant de décrire les *symptômes* et le traitement de cette maladie, malheureusement trop commune.

Plan de ce Chapitre.

Si nous faisions l'énumération de tous les *symptômes* divers de la *vérole*, si nous la peignions sous toutes ses faces; nous nous étendrions beaucoup au-delà du plan que nous nous sommes proposé : nous bornerons donc nos observations aux circonstances les plus importantes, sans nous arrêter à celles qui sont légères, ou qui ne se rencontrent que rarement.

Nous ne traiterons pas non plus de l'histoire de cette maladie, ainsi que des différentes méthodes (Voyez fin de la note précéd.) qu'on a employées pour la guérir depuis qu'elle a été transportée en Europe, ni de plusieurs autres objets de cette nature, bien propres, sans doute, à satisfaire la curiosité du lecteur, mais fort peu capables de lui donner aucune connaissance utile.

Pourquoi on traite en particulier des principaux symptômes de la maladie vénérienne.

(On va traiter, dans les six §§. suiv. des principaux *symptômes* de la *maladie vénérienne*, considérés comme ne supposant pas l'existence du *virus vérolique* dans la masse du *sang*, et par conséquent n'exigeant pas un traitement aussi complet que celle qui est *confirmée*, dont on parlera §§. VII et VIII de ce Chap.

C'est qu'ils peuvent exister sans que le virus soit passé dans le sang.

En effet, quoique la plupart de ces *symptômes* puissent exister sans qu'on se soit exposé à la *contagion*, comme nous aurons soin de le faire remarquer, on sent que, lors même qu'on s'y est exposé, ils peuvent être si légers, d'un

caractère si doux, que si on les attaque dans leur principe, et qu'on les traite méthodiquement, on empêchera l'infection de se communiquer aux parties internes.

Cependant il faut convenir que ces cas sont rares, et d'autant plus rares, que la honte justement attachée à cette maladie, fait que souvent on ne se décide à déclarer son mal, que lorsqu'il a déjà fait plus ou moins de progrès. D'ailleurs, il n'est pas toujours aisé de prononcer si l'infection n'a point passé dans le *sang*, à moins que le *symptôme* ne soit très-léger, et que ce ne soit précisément dans les premiers instans de la *contagion*. Dans tout autre cas, il y aurait le plus grand inconvénient à pallier une maladie qui, faute d'être traitée dans toute son étendue, prépare souvent l'avenir le plus funeste. Il y a sans doute beaucoup moins de danger à supposer tous ces *symptômes virulens*, et à les traiter comme tels, cependant avec les modifications qu'exigent le caractère et l'état même de la maladie. L'expérience n'a que trop souvent prouvé, qu'on a lieu de se repentir lorsqu'on n'use pas de cette précaution et de cette prudence.)

§. I.

De la Gonorrhée virulente, appelée vulgairement Chaude-pisse.

Caractères de cette maladie.

LA *gonorrhée virulente*, que le vulgaire appelle *chaude-pisse*, est un écoulement involontaire de matière, plus ou moins viciée (2), par

(2) Car on ne peut pas dire que cette matière soit *purulente*, encore moins que ce ne soit que du *pus*. Tous les médecins instruits croient que ce n'est autre

les parties de la génération, dans l'un ou dans l'autre sexe.

Combien elle est de temps à se déclarer.

Les premiers *symptômes* paraissent ordinairement huit ou neuf jours après qu'on s'est exposé à l'infection : cependant c'est quelquefois le second ou le troisième jour ; d'autres fois aussi on ne s'en aperçoit qu'à la fin du mois, et même encore plus tard.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Gonorrhée virulente.

Symptômes qui précèdent l'écoulement ;

AVANT que l'écoulement se soit établi, le malade ressent un chatouillement accompagné d'une douleur légère dans les parties de la génération : ensuite une humeur claire, glaireuse, commence à couler par le *canal de l'urèthre ;* elle teint le linge, et occasionne un petit chatouillement, sur-tout dans le temps qu'on urine. Ce chatouillement, allant en augmentant, produit à la fin une véritable douleur, accompagnée de chaleur, sur-tout vers l'extrémité du *canal de l'urèthre*, où l'on commence bientôt à apercevoir aussi une légère rougeur et de l'*inflammation*.

Qui accompagnent l'écoulement.

Si la maladie fait des progrès, la douleur, la chaleur de l'*urine* et l'écoulement augmentent, et de nouveaux *symptômes* se manifestent

---

chose que l'humeur altérée des *glandes* qui sont dans la duplicature du *canal de l'urèthre*. Et en effet, si c'était du *pus*, ou une matière *purulente*, qui formât l'écoulement dans la *chaude-pisse*, à l'abondance avec laquelle elle sort, il devrait y avoir en peu de temps une déperdition considérable de substance dans les parties qui en sont le siége. D'ailleurs, cette matière coule quelquefois pendant plusieurs mois sans douleur, ne venant alors que de relâchement, comme on le verra §. II de ce Chap.

de jour en jour. Les hommes éprouvent une érection douloureuse et involontaire, plus fréquente et de plus longue durée que dans l'état de santé; *symptôme* qui incommode davantage le malade quand il est au lit.

La douleur, qu'on ne ressentait d'abord que vers les extrémités du *canal de l'urèthre*, gagne alors toute l'étendue de ce *canal*, et est plus vive au moment où le malade vient d'uriner: la matière de l'écoulement s'éloigne de plus en plus de la couleur blanchâtre qu'elle avait d'abord; elle devient jaune, et prend enfin toute l'apparence d'une matière *purulente*.

Symptômes de la gonorrhée virulente parvenue à son plus haut degré.

Lorsque la maladie est parvenue à ce degré, tous les *symptômes* augmentent d'intensité. La chaleur de l'*urine* devient si grande, que le malade appréhende d'uriner, quoiqu'il en ait perpétuellement envie: il ne rend ses *urines* qu'avec la plus grande difficulté, et souvent même que goutte à goutte. L'érection involontaire devient de plus en plus fréquente et douloureuse. Le malade éprouve en outre de la douleur, de la chaleur, et un sentiment de pesanteur vers le fondement. La matière de l'écoulement est âcre et abondante; elle est brune, verte, et quelquefois couleur de *sang*.

Ordre dans lequel tous ces symptômes disparaissent, lorsque la maladie est traitée méthodiquement.

Un traitement convenable diminue peu à peu la violence de ces *symptômes*; la chaleur des *urines* s'éteint insensiblement; les érections douloureuses et involontaires, la chaleur, la douleur au fondement, deviennent plus supportables; l'écoulement cesse par degré, et la matière devient plus blanche, plus épaisse, jusqu'à ce qu'enfin elle disparaisse entièrement.

Maladies avec lesquelles la gonorrhée

Une attention réfléchie à la nature de ces *symptômes*, mettra facilement à portée de distinguer la *gonorrhée virulente* de la véritable *gonor-*

peut être confondue.

rhée, ou flux involontaire de *semence*. Il y a cependant quelques maladies avec lesquelles on peut la confondre; tels sont les *ulcères* des *reins* ou de la *vessie*, les *flueurs blanches* chez les femmes, etc. Mais, dans les *ulcères* des *reins* ou de la *vessie*, le *pus* ne sort qu'avec les *urines*, et seulement quand le *sphincter* de la *vessie* est ouvert; au lieu que dans la *gonorrhée* l'écoulement est continu. Il est beaucoup plus difficile de la distinguer des *flueurs blanches* (dont nous parlerons Chap. L, §. II, Art. IX de ce Vol.). Il faut alors s'attacher à la reconnaître principalement par ses effets, c'est-à-dire, par la douleur qu'elle cause, par la *contagion* qu'elle communique, etc.

Ce qui la distingue des ulcères des reins et de la vessie;

Des flueurs blanches;

Des petits ulcères fistuleux des parties de la génération, chez les femmes.

(Indépendamment des *ulcères* des *reins* ou de la *vessie*, et des *flueurs blanches*, il existe souvent, dit DE HORNE, de petits points *suppurans* aux *nymphes*, aux grandes lèvres, et aux autres parties de la *vulve*, qui sont quelquefois imperceptibles, et dont le fond fournit un suintement habituel que l'on peut confondre avec l'écoulement *gonorrhoïque*. En ouvrant ces *sinus fistuleux*, on parvient bientôt à en produire la *cicatrisation*, et à tarir cet écoulement.

Mais ces points *suppurans* ne se rencontrent guère que chez les femmes débauchées. Ils ont toujours la *contagion vérolique* pour cause. L'opération qu'ils exigent demande donc à être précédée du traitement de la *gonorrhée*. Cependant l'observation de DE HORNE est très-importante, en ce que, résistant à ce traitement, l'écoulement qu'ils fournissent donnerait lieu de croire que la *gonorrhée* qui les accompagne n'est point guérie, et porterait à prolonger infructueusement les *remèdes*, et à employer des *astringens* qui seraient au moins inutiles.)

ARTICLE II.

Régime qu'il faut prescrire dans la Gonorrhée virulente.

DÈS QU'UNE PERSONNE a lieu de soupçonner qu'elle est attaquée de cette maladie, elle doit observer aussitôt, et très-exactement, un *régime rafraîchissant.* Elle évitera toutes les choses qui sont d'une nature échauffante, comme le *vin* et autres *liqueurs spiritueuses*, le sauces au jus, les *alimens épicés*, salés, de haut goût, fumés, séchés, etc., ainsi que tous les végétaux *aromatiques* et *âcres*, comme les *oignons*, l'*ail*, les *échalotes*, la *muscade*, la *moutarde*, la *canelle*, le *macis*, le *gingembre*, etc. Alimens qu'il faut éviter ;

Le malade ne vivra que de *végétaux adoucissans*, de *lait*, d'*œufs*, de *bouillons*, de *potages légers*, de *panade*, de *gruau*, etc. Dont il faut user.

Il boira abondamment de l'*eau d'orge*, du *lait* coupé, des *décoctions* de racines de *guimauve* et de *réglisse*, ou du *petit-lait clarifié.* Boisson qui convient.

Tout *exercice* violent, de quelque espèce qu'il soit, sur-tout l'*exercice du cheval* et les plaisirs de l'amour, doivent être interdits. Il faut se garantir du froid, et, pour peu que l'*inflammation* soit violente, garder le lit.

ARTICLE III.

Remèdes qu'il faut administrer dans la Gonorrhée virulente.

IL EST RARE qu'on puisse guérir promptement et radicalement tout à-la-fois, une *gonorrhée virulente* ; il ne faut donc pas que le malade compte sur une guérison rapide, et le médecin ne peut pas la promettre. Cette maladie ne peut être guérie promptement.

Temps quelle dure quoique traitée méthodiquement.

La *gonorrhée virulente* dure souvent 15, 20 jours, quelquefois même 30 et 40, quoiqu'on ait employé le traitement convenable, et que le malade ait été docile.

Traitement de la Gonorrhée virulente très-légère.

Bain local. Injection adoucissante.

CEPENDANT il faut convenir qu'on peut quelquefois arrêter une *gonorrhée virulente*, très-légère, en peu de jours, en baignant les parties génitales dans de l'*eau* et du *lait* chauds, et en injectant dans le canal de l'*urèthre*, souvent dans la journée, un peu d'*huile d'amandes douces*, ou une *infusion* de *graine de lin*, (ou de l'*eau végéto-minérale de Goulard*), chauffées au degré du lait qui vient d'être trait; et lorsque ces moyens ne suffisent pas pour tarir l'écoulement, ils en diminuent toujours la virulence.

Injections astringentes.

Pour effectuer la guérison, on est, pour l'ordinaire, nécessité d'employer les *injections astringentes*. On compose ces injections de diverses manières; cependant je regarde celles qui sont préparées avec le *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, comme les plus sûres et les plus efficaces. On leur donne plus ou moins de force, relativement aux circonstances; mais le plus prudent est de commencer par les employer à un degré léger, au risque de leur donner plus de force si cela est nécessaire.

Je suis dans l'usage de prescrire quatre grammes (un gros) de *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, que l'on fait fondre dans un double décilitre (demi-setier) d'eau commune ou d'*eau rose*, et j'en fais injecter, trois ou quatre fois par jour, plein une seringue à injection ordinaire. Si cette quantité de *dissolution* de *vitriol blanc* ne suffit pas pour compléter la

guérison, on peut la répéter et augmenter la dose (*a*).

(*a*) Quoiqu'il soit aujourd'hui très-ordinaire de guérir la *gonorrhée* par les *injections astringentes*, il y a encore un grand nombre de praticiens qui ne les approuvent pas. Cependant je puis affirmer, d'après une foule d'expériences, que cette méthode est tout à-la-fois très-facile, très-agréable, très-efficace; et que, si quelquefois elle a eu des suites fâcheuses, c'est à l'ignorance et à l'inattention du praticien qu'il faut les attribuer, et point du tout au *remède* (3).

(3) La méthode des *injections astringentes*, pour guérir la *gonorrhée virulente*, n'est certainement pas nouvelle. On a vu de temps en temps, des praticiens chercher à la faire sortir de l'oubli dans lequel des inattentions et des imprudences la faisaient sans cesse retomber; car, lorsque la *gonorrhée* est récente, et que d'ailleurs on emploie cette méthode avec les précautions qu'elle exige, elle réussit constamment. Nous en avons nous-même des exemples, l'ayant mise en usage, d'après le petit ouvrage de CLARE, chirurgien anglais, traduit en français sous ce titre: *Méthode nouvelle et facile de guérir la Maladie vénérienne*, suivie d'un *Traité pratique de la Gonorrhée*, etc., etc., 1 vol. *in*-8.° A Paris, chez *Moutardier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, 1785.

L'auteur démontre, d'après la nature même de la *gonorrhée*, la possibilité de guérir cette maladie par les *injections*; et il donne les raisons pour lesquelles il préfère les *injections vitrioliques* aux *mercurielles*. Nous ne le suivrons pas dans les détails dans lesquels il est entré: nous conseillons aux jeunes praticiens et aux curieux de les lire dans l'ouvrage même. Nous nous contenterons de dire, qu'il veut que la maladie soit toute récente, et absolument prise dans son début, afin d'être bien assuré que le *virus* n'est pas passé dans les voies de la circulation.

Quant à la dose de *vitriol* qu'il conseille, elle est bien moins forte que celle que vient de prescrire le D.r BUCHAN. Au reste, il en donne une recette qui est incapable de jamais faire tomber en erreur. La voici:

Prenez de *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, quatre grammes (un gros).

Avantages des purgatifs rafraîchissans.

Qu'on emploie les *injections* ou non, dans cette espèce de *gonorrhée*, les *purgatifs rafraî-*

Faites dissoudre dans un hectogramme trois décagrammes (quatre onces) d'eau commune. Passez. Conservez cette dissolution dans un flacon ou dans une bouteille.

On a une petite seringue à injection : on la remplit à peu de chose près d'eau commune, et on verse dans cette eau quelques gouttes de la *dissolution vitriolique*. On injecte. Le malade étudie la sensation qu'il éprouve. Si la liqueur injectée dans le *canal de l'urèthre* ou dans le *vagin*, n'occasionne qu'*une légère cuisson*, car voilà la sensation qu'il faut éprouver, elle est à son point. Si la sensation procurée par l'essai est tout autre qu'*une légère cuisson dans le canal*, il est évident que la liqueur est ou trop forte ou trop faible de *vitriol*. Il faut, si elle est trop forte, l'affaiblir avec de l'eau commune, parce que l'irritation qu'elle occasionnerait, donnerait de l'intensité aux *symptômes*, bien loin de les diminuer : il faut, si elle est trop faible, c'est-à-dire, si elle ne cause que peu ou point de sensation, y ajouter quelques gouttes de la *dissolution vitriolique*, sans quoi elle ne procurerait aucun effet. On aura attention de compter les gouttes de la *dissolution vitriolique* que l'on aura employees, pour parvenir au point dont il est question. On en versera un même nombre dans l'eau des *injections* suivantes; eau que l'on aura eu également attention de mesurer, la seringue n'en contenant qu'une quantité donnée.

On emploie ces *injections* froides, et on les réitère trois, quatre, cinq fois par jour, plus ou moins.

Il faut observer, en injectant, de ne pas vider la seringue d'un seul jet. Quand on en est à moitié, on s'arrête; et, la seringue étant toujours dans le *canal* ou dans le *vagin*, on presse avec les doigts l'extrémité du *gland* ou les *grandes lèvres*, afin d'y retenir la liqueur, et qu'elle ait le temps de toucher toutes les *parois* et d'y reposer. Au bout de quelques instans, on achève de vider la seringue, qu'alors on retire doucement, ayant soin de pincer le bout du *gland* ou les *lèvres*, pour les raisons que nous venons de donner.

Ces *injections* bien administrées, peuvent guérir une

chissans

chissans sont les seuls qui y conviennent, ainsi que dans toutes les *gonorrhées*. Tout *remède* capable de secouer fortement, augmenterait le danger, et donnerait à la maladie de plus profondes racines.

But qu'on doit se proposer en administrant des purgatifs.

Procurer deux ou trois *selles* tous les deux ou trois jours, dans la première quinzaine; autant tous les quatre ou cinquième jour dans la seconde, suffit, en général, pour diminuer l'*inflammation*, ralentir l'*écoulement*, changer la couleur et la consistance de la matière, qui devient plus blanche et plus épaisse, à mesure que le *virus* se dissipe.

Quels sont les purgatifs rafraichissans qu'il faut prescrire. Sel de Glauber et manne. Dose.

Si le malade peut prendre une *dissolution* de *sel de Glauber* (*sulfate de soude*) et de *manne*, on lui donnera vingt-quatre grammes (six gros) de ce *sel*, et seize grammes (une demi-once) de *manne*; ou, si sa *constitution* l'exige, on peut aller jusqu'à trois décagrammes (une once) du même *sel*, avec la même quantité de *manne*. On dissout ces deux substances dans un demi-litre (une chopine) d'eau bouillante, ou de *petit-lait*, ou d'eau légère de *gruau*, et le malade prend le tout dans la matinée.

---

gonorrhée en quinze jours, et même en moins de temps; mais, nous le répétons, on ne peut et on ne doit employer ce *remède* que pour les *gonorrhées* qui donnent les premières apparences de leur existence. Voyez l'ouvrage.

Quelque récente que soit la maladie, l'auteur est dans l'usage, pour plus de sûreté, de faire prendre le *calomélas (muriate de mercure doux sublimé)*, conjointement avec les *injections vitrioliques*, mais de la manière dont nous le dirons pag. 91 et suiv. de ce Vol., où nous donnerons le *Précis de la Méthode d'administrer le Mercure par absorption : Précis* qui n'est que l'extrait de la *Méthode nouvelle et facile de guérir la Maladie vénérienne*, etc., citée ci-dessus.

Infusion de séné, de tamarins et de sel de Glauber. Manière de la préparer.

Si une *infusion* de *séné* et de tamarins lui paraît moins désagréable, on la préparera de la manière suivante :

Prenez de *séné*, huit grammes (deux gros) ;
de *tamarins*, trois décagrammes (une once).

Laissez *infuser* toute la nuit, dans un demi-litre (une chopine) d'eau bouillante : on passe le lendemain matin, et on ajoute seize grammes (une demi-once) de *sel de Glauber (sulfate de soude)*. On en donne une tasse toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opère.

Electuaire purgatif rafraîchissant.

Si le malade préfère de se *purger* avec un *électuaire*, le suivant est très-convenable :

Prenez d'*électuaire lénitif*, un hectogramme trois décagrammes (quatre onces) ;
de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), six décagrammes (deux onces) ;
de *jalap en poudre*, huit grammes (deux gros) ;
de *rhubarbe en poudre*, quatre grammes (un gros) ;
de *sirop de roses pâles*, quantité suffisante.

Mêlez le tout ; faites un *électuaire* mollet.

Dose.

On en donne deux ou trois cuillerées à café, le soir et le matin des jours où le malade veut se *purger*. On peut augmenter ou diminuer les doses de ces *remèdes*, selon les circonstances.

Nous avons prescrit de dissoudre le *sel de Glauber (sulfate de potasse)* dans une grande quantité de liquide, afin d'en rendre l'opération plus douce.

Traitement de la Gonorrhée virulente grave.

Premier état, ou *état inflammatoire.*

LORSQUE les *symptômes inflammatoires* sont violens, il faut toujours commencer par saigner. Cette opération, ainsi que dans les autres *inflammations* locales, doit être répétée selon la force et le *tempérament* du malade, selon l'urgence et la violence des *symptômes* (4). Saignée.

Les *remèdes* propres à exciter la *sécrétion* des *urines*, conviennent encore dans cette *période* de la maladie. En conséquence on donnera le suivant : Utilité des diurétiques.

---

(4) On observera qu'on ne prescrit la *saignée*, que dans le cas où les *symptômes d'inflammation* sont violens; car dans les *inflammations* légères, comme elles le sont ordinairement dans la *gonorrhée virulente* qui n'est pas tombée dans les *bourses*, en privant le malade d'une partie de ses forces, la *saignée* conduirait au relâchement, et par-là tendrait à prolonger l'*écoulement*, qui n'est déjà que trop difficile à arrêter. Elle ne peut être faite que quand l'inflammation est violente.

C'est ce que paraissent ignorer la plupart de ceux qui se regardent comme seuls en possession de traiter la *maladie vénérienne*. Au moindre *symptôme* ils saignent; et leur routine à cet égard est si aveugle, qu'ils n'entreprennent jamais ce qu'ils appellent un traitement, qu'ils n'aient commencé par la *saignée*, même dans les cas où la maladie n'existe que dans leur imagination, ou dans leur mauvaise foi, (comme nous l'avons observé Tom. III, Chap. XXXVII, note 1). Cependant la *maladie vénérienne* n'a aucun privilége sur toutes les autres : la *saignée* n'y est nécessaire, et même utile, que quand elle est accompagnée des *symptômes* que nous avons dit l'indiquer, Tom. II, Chap. II, fin de la note 6; et l'employer, comme on fait, à tout indistinctement, décèle de la manière la moins équivoque, ou la témérité la moins pardonnable, ou l'ignorance la plus complète.

Nitre et gomme arabique.

Prenez de *sel de nitre* (*nitrate de potasse*), trois décagrammes (une once); de *gomme arabique*, six décagrammes (deux onces). Broyez le tout ensemble, divisez en vingt-quatre prises égales.

Dose.

Le malade prendra une de ces doses, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de sa boisson. S'il était forcé d'uriner assez souvent pour en être fatigué, il faudrait, ou qu'il le prît moins fréquemment, ou qu'au lieu de *nitre* (*nitrate de potasse*) on lui donnât, dans un verre de sa boisson ordinaire, une cuillerée à café d'une poudre composée de parties égales de *gomme arabique* et de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*). On a observé que ce *remède* convenait singulièrement dans ce cas, parce qu'en même temps qu'il agit comme *diurétique*, il tient le ventre libre.

Circonstances qui indiquent les lavemens. Leurs avantages.

Lorsque la douleur et l'*inflammation* ont leur siége aux environs du *col* de la *vessie*, il faut donner souvent des *lavemens émolliens*, qui, outre l'avantage de procurer des *selles*, ont encore celui de servir de *fomentation* interne aux parties *enflammées*.

Cataplasmes avec la mie de pain et le lait, le beurre ou l'huile;

Les *cataplasmes adoucissans* sont d'un grand avantage, toutes les fois qu'on peut les appliquer commodément sur les parties malades. On les fait de farine de *lin*, ou de mie de pain de *froment* et de *lait*, adouci avec du *beurre* frais ou de la bonne *huile*.

Avec la mie de pain et l'eau végéto-minérale de Goulard.

(Un *cataplasme* qui n'a jamais manqué de me réussir dans les cas où les précédens ne calmaient pas assez promptement les douleurs, est celui de mie de pain avec l'*eau végéto-minérale de Goulard*, qu'on renouvelle toutes les deux ou trois heures : en moins de douze

heures ils procurent un soulagement marqué, et souvent, en un jour, l'*inflammation* et les douleurs sont dissipées. Ce *cataplasme* se fait à l'ordinaire, ou comme nous le dirons à la *Table générale des Matières*, Tom. V, au mot CATAPLASME.

Fomentations.

Si l'on ne peut faire usage de ces *cataplasmes*, il faut appliquer des linges trempés dans l'eau chaude, ou des vessies pleines de *lait* et d'eau. J'ai vu souvent les douleurs les plus atroces, durant la *période inflammatoire* de la *gonorrhée*, être appaisées par l'un ou l'autre de ces *remèdes* externes.)

Avantages du suspensoir.

Un *suspensoir*, pour soutenir le *scrotum*, est un des moyens les plus propres à calmer l'*inflammation* des *vaisseaux spermatiques*. Le malade doit le porter dès le commencement de la maladie, et plusieurs décades (semaines) encore après la guérison.

Le traitement que nous venons d'exposer, guérit quelquefois la *gonorrhée* si promptement, que le malade reste fort incertain s'il en était véritablement attaqué ou non. Cependant on ne doit compter que rarement sur une tournure aussi favorable : il arrive beaucoup plus souvent, que ce traitement ne fait qu'abattre ou suspendre les *symptômes inflammatoires*, de manière à exiger le secours du grand *spécifique*, c'est-à-dire, du *mercure*, (qui paraît absolument nécessaire pour compléter la guérison, dans tous les cas où les *symptômes* de la *gonorrhée* deviennent opiniâtres).

Il y a des praticiens qui prescrivent le *mercure* aux premières apparences d'une *gonorrhée*. Cette méthode est dangereuse. Le *mercure* est souvent inutile dans le traitement de la *gonorrhée*, et le donner ainsi dès les commencemens,

c'est vouloir qu'il nuise. Il peut quelquefois être nécessaire pour terminer une guérison, mais il n'est jamais convenable de commencer par le *mercure*.

Second état de la Gonorrhée virulente, ou temps d'administrer le mercure.

LORSQUE les *saignées*, les *purgations*, les *fomentations*, et tous les autres moyens ont calmé les douleurs, rétabli l'état naturel du *pouls*, éteint la chaleur des *urines*, et diminué la fréquence des érections involontaires, le malade doit commencer l'usage du *mercure* sous la forme qui lui paraîtra la moins désagréable. (Il faut consulter les §§. VII et VIII de ce Chap., où nous donnons l'*Exposé des principales méthodes d'administrer le mercure*, et de celle qui est indiquée par les circonstances.)

Pilules mercurielles communes.

S'il se détermine pour les *pilules mercurielles communes*, il suffira qu'il en prenne d'abord deux le soir et une le matin : dose qu'on diminue lorsque le *mercure* porte trop à la bouche, mais qu'on augmente graduellement, jusqu'à cinq ou six par jour, lorsqu'il n'y porte pas.

Calomélas en bol.

Si le malade préfère le *calomélas (muriate de mercure doux sublimé)*, il en prendra tous les soirs, étant dans le lit, un décigramme ou un décigramme et demi (deux ou trois grains), sous forme de *bol*, avec un peu de *conserve de rose;* il augmentera cette dose peu à peu jusqu'à quatre ou cinq décigrammes (huit ou dix grains), (ainsi que nous le dirons §. VII de ce Chap., *Méthode d'administrer le mercure insoluble*, ou *les pilules mercurielles*).

Sublimé corrosif.

Une des *préparations mercurielles* actuellement fort en usage, est le *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*. On le donnera

de la manière que nous le recommanderons dans la *vérole confirmée*, (§. VII de ce Chap., à l'Art. *Methode d'aministrer le sublimé corrosif*). Donné avec les précautions qu'il exige, ce *remède* m'a toujours paru l'un des plus sûrs et des plus efficaces.

Le malade prendra celui de ces *remèdes* qu'il aura choisi, tous les jours, comme nous venons de le dire, ou seulement de deux jours l'un, selon que son *estomac* pourra le supporter.

Il ne faut pas exciter la salivation. Pourquoi?

La dose ne doit jamais être assez forte pour exciter la *salivation*, à moins qu'elle ne soit très-légère. Car la *vérole* peut être guérie plus efficacement et avec autant de certitude sans *salivation*, qu'en l'excitant. Lorsque le *mercure* sort avec abondance par les *glandes* de la bouche, il ne guérit pas avec autant de succès, que lorsqu'il reste long-temps dans le corps, et qu'il n'en est évacué que peu à peu.(5).

---

(5) Le sentiment du D.r BUCHAN, relativement à la *salivation*, est celui de tous les bons praticiens. Une longue expérience prouve évidemment, dit LIEUTAUD, que le *ptyalisme* ou la *salivation*, qu'on croyait autrefois nécessaire, est non-seulement inutile, mais encore dangereux. Voici comment DE HORNE s'explique sur la *salivation*, dans un autre ouvrage qu'il a publié en 1775, sous le titre d'*Exposition raisonnée des différentes Méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, pag. 64 et suiv.:

« On crut, dans le temps des premiers essais du « traitement de la *vérole*, et de grands hommes dans « la médecine ont même été de ce sentiment, que la « *salivation* était indispensable pour la guérison de la « *vérole*; et c'est sur cette *excrétion* qu'on fondait ses « espérances, et qu'on réglait l'administration du *mer-* « *cure*. Cette erreur était d'autant plus dangereuse, « qu'elle semblait plus accréditée par la virulence et « l'horreur même de cette *excrétion*. Il a fallu, pour la « détruire, que des observateurs attentifs et conse-

Ce qu'il faut faire lorsque le mercure purge ou donne des coliques.

Quand il purge, ou donne des *coliques* au malade pendant la nuit, il faut qu'il prenne une *infusion* de *séné* ou quelqu'autre *purgatif*, et qu'il boive abondamment de la *tisane* de *gruau*, pour prévenir les *déjections sanglantes*, assez ordinaires à ceux qui amassent du froid, ou qui prennent du *mercure* qui n'est pas convenablement préparé.

Ce qui tient souvent à ce que ce remède n'est point revivifié, ou qu'il est mal préparé.

(Car, malheureusement, on ne peut pas trop compter sur l'intégrité du *mercure* et de ses préparations. Cela tient sans doute à la grande consommation qui se fait de cette substance, comme au peu d'intelligence et au peu d'attention de la plupart de ceux qui l'emploient. Cependant, ces motifs peuvent-ils justifier la négligence des apothicaires? Elle est telle à cet égard,

---

« quens joignissent aux expériences les plus répétées, « qui constataient l'insuffisance et le danger de la *salivation*, le raisonnement le plus convaincant pour ramener les incrédules.

« En effet, le *mercure* étant le *remède spécifique* du « *virus vénérien*, il était indispensable que ce *remède* « parcourût toutes les parties du corps qui en étaient « infectées : aucune portion de ce *virus* ne pouvait « échapper à son action, sans reproduire bientôt, par « une communication que la *circulation* rendait néces- « saire et indispensable, de nouveaux désordres pires « que les premiers. On comprit donc que la *salivation*, « en attirant toutes les *parties mercurielles* aux *glan- « des* de la bouche et du *palais*, en privait les autres « parties du corps ; que les *purgatifs*, qui calmaient et « arrêtaient la *salivation*, avaient le même inconvé- « nient qu'elle : ce qui, joint aux rechutes qu'éprou- « vaient beaucoup de malades traités par cette mé- « thode, d'ailleurs dangereuse et cruelle, l'a enfin dé- « criée ; et s'il lui reste encore quelques sectateurs, « elle les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance et à la rou- « tine, défauts vraiment insurmontables quand ils sont « réunis. »

qu'il n'est pas rare de voir des accidens résulter de l'usage du *mercure* et de ses préparations, et même de voir des traitemens absolument manqués, soit parce que le *mercure* employé n'avait point été précédemment revivifié du *cinabre*, opération essentielle et indispensable; soit parce qu'il n'était point à la dose convenable dans les préparations qu'on en avait faites; soit enfin, parce qu'il n'avait pas été entièrement éteint dans la graisse dont on fait l'*onguent*, ou dans les *gommes*, les *extraits*, etc., dont on prépare des *pilules*, des *bols*, etc. Il y a quelques années, qu'un médecin fut obligé de faire préparer sous ses yeux les *remèdes*, pour un officier qui avait été déjà traité deux fois infructueusement, et qui guérit dans l'espace de temps ordinaire, et radicalement, par ce troisième traitement.

Lorsque les *intestins* sont irritables, et que le *mercure* tend à donner des *coliques*, ou à purger, on prévient ces effets dangereux, en ajoutant aux *pilules* ou au *bol* prescrits pag. 22 de ce Vol., quinze ou vingt grammes (trente ou quarante grains) de *diascordium*, ou de *confection japonoise*.

Diascordium ou confection japonoise.

La manière d'empêcher le *mercure* de porter trop à la bouche, ou d'exciter la *salivation*, est de le combiner avec les *purgatifs*. C'est dans cette intention qu'on a imaginé les *pilules mercurielles laxatives*. La dose ordinaire est de deux grammes (trente-six grains), ou de trois *pilules*, soir et matin, qu'on répète tous les deux jours; mais il est plus prudent de commencer par deux, ou même par une de ces *pilules*, et de n'aller jusqu'à trois que graduellement.

Moyens d'empêcher le mercure d'exciter la salivation.

Pilules mercurielles laxatives.

Dose.

(Il faut bien faire attention de ne donner de *pilules laxatives*, qu'autant qu'il sera néces-

Attention qu'exige l'adminis-

tration de ces pilules. saire pour arrêter l'affluence du *mercure* vers les *glandes salivaires ;* car, comme nous venons de le dire, note précéd., les *purgatifs* continués trop long-temps, auraient le même inconvénient que la *salivation*, c'est-à-dire, d'attirer vers les *intestins* toutes les *parties mercurielles*, et d'en priver les autres parties du corps. Il faut donc, dès que les *symptômes* de la *salivation* sont calmés, revenir au *mercure*, non combiné avec les *purgatifs*, qui seront prescrits à plus petite dose, ou sous une forme différente, comme nous le dirons §. VII, *Exposé des diverses méthodes d'administrer le mercure.*)

Mercure sous forme liquide. Quant aux personnes qui ne peuvent avaler ni *bols* ni *pilules*, on leur donnera le *mercure* sous forme liquide. Pour cet effet, on le suspend dans un véhicule aqueux, par le moyen de la *gomme arabique*. Cette *préparation* a l'avantage d'empêcher que le *mercure* n'affecte la bouche, ce qui le rend, à plusieurs égards, un excellent *remède*.

Dissolution mercurielle gommeuse, ou mercure gommeux. Voici la manière de faire cette *dissolution:*

Prenez du *mercure revivifié du cinabre*, quatre grammes (un gros);
de *gomme arabique, réduite en mucilage*, huit grammes (deux gros).

Broyez le *mercure* et le *mucilage* dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que les globules du *mercure* soient entièrement disparus. Alors, peu à peu, en remuant toujours,

Ajoutez de *sirop balsamique*, seize décigrammes (demi-once);
d'*eau de canelle simple*, un double décilitre (demi-setier).

Dose. On donne, soir et matin, une cuillerée de cette *dissolution.*

Il y en a qui regardent cette *préparation de*

mercure comme la meilleure qu'on puisse administrer dans la *gonorrhée* (6).

Heureusement pour ceux qui ne peuvent prendre le *mercure* intérieurement, ou dont les *intestins* sont trop délicats pour en supporter les effets, que cette substance réussit également, et même mieux à certains égards, appliquée extérieurement. Il faut avouer que le *mercure*, pris intérieurement pendant un certain temps, affaiblit et nuit singulièrement aux *intestins*. Lors donc qu'il est nécessaire d'en

Mercure en frictions.

---

(6) Cette *préparation mercurielle* est connue ici sous le nom de *mercure gommeux*. Nous en devons l'invention à PLENCK, *chirurgien-accoucheur*, qui l'a publiée dans un ouvrage intitulé : *Methodus nova et facilis argentum vivum ægris venereâ labe infectis exhibendi*, etc. *Vindobonæ*, 1766. Mais, au lieu d'*eau de canelle simple*, PLENCK prescrit l'*eau de fumeterre* à la même dose. Cependant, dit DE HORNE, ouvrage cité note 5, pag. 23 de ce Vol., malgré les magnifiques promesses de l'auteur, cette préparation n'est point encore parvenue à anéantir toutes les autres : c'est que ces promesses, loin d'avoir été toujours confirmées, ont été, au contraire, quelquefois contredites par les observations les moins équivoques et les plus désintéressées.

DE HORNE en trouve la raison dans la difficulté qu'a le *mercure* à rester uni à la *gomme*, lorsqu'on y a ajouté le *sirop* et l'*eau de fumeterre*. Il faut lire dans son ouvrage, pag. 253 et suiv., les expériences qu'il a répétées, et qui le conduisent à accorder la préférence à la forme sous laquelle l'a préparé le premier le C.en COSTEL, apothicaire de Paris, et qu'il appelle *mercure gommeux sous forme sèche*. En effet, sous cette forme, il peut être donné dans la plupart des *maladies vénériennes*, sur-tout dans celles de l'espèce la plus *bénigne*; et on doit le regarder comme un moyen de plus pour combattre le *virus*, quand il accompagne ou qu'il occasionne l'*hémoptysie*, la *phthisie*, ou d'autres maladies à-peu-près du même genre, qui ne permettent que des *remèdes* doux.

Mercure gommeux sous forme sèche.

user long-temps, on doit préférer la méthode des *frictions* à toute autre.

Onguent mercuriel. Manière de le préparer.

L'*onguent*, ou *pommade mercurielle*, ou *onguent gris*, est la *préparation* la plus commune pour l'usage externe. Il se fait en broyant ensemble parties égales de *mercure* et de *saindoux*. On en emploie quatre grammes (un gros) pour chaque *friction*, dans la *gonorrhée virulente*. Le temps le plus propre pour les *frictions*, est le soir; et la partie la plus avantageuse, est l'intérieur des cuisses. Le malade doit être placé devant le feu, tandis qu'on le frotte; et on couvre la partie frottée avec une flanelle, qui doit être portée pendant tout le temps des *frictions*.

L'*onguent mercuriel* contient quelquefois plus de *mercure*, comme deux tiers; d'autres fois il en contient moins, comme un tiers. On peut donc augmenter ou diminuer la dose, proportionnellement aux circonstances, (ainsi que nous le ferons voir §. VII de ce Chap. *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des frictions*).

Conduite qu'il faut tenir pendant l'usage des frictions.

Si, pendant l'usage des *frictions*, les parties génitales viennent à s'enflammer; si la chaleur et la *fièvre* reparaissent; si la bouche vient à s'*ulcérer*, et les gencives à s'attendrir; si la *poitrine* paraît s'affecter; il faut donner une dose ou deux de *sel de Glauber (sulfate de potasse)*, ou de quelqu'autre *purgatif rafraîchissant*, (comme il est preserit pag. 17 et 18 de ce Vol.), et interrompre les *frictions* pendant quelques jours.

Cependant, aussitôt que la *salivation* et les autres *symptômes* sont diminués, si la maladie n'est pas parfaitement guérie, il faut recommencer les *frictions*; mais il faut employer

moins d'*onguent*, et mettre plus d'intervalle entre chaque frottement (7).

(7) Les *frictions* ont été très long-temps la seule méthode regardée comme sûre et infaillible de guérir la *maladie vénérienne*, et elles jouissent encore aujourd'hui de cette réputation, parmi ceux qui croient que la *salivation* est indispensable, parce que c'est la méthode qui l'excite avec le plus de force et de promptitude, comme on l'a dit note 5 de ce Chap. Cependant les ravages qu'elles ont occasionnés entre les mains des médecins, même les plus sages et les plus expérimentés; les préparations qu'elles exigent, l'appareil qu'elles demandent; la lenteur, le dégoût, la malpropreté dans lesquels elles entraînent; les *excrétions* sales et sordides, qui portent à tous les sens les impressions les plus désagréables, ont peu à peu éloigné les praticiens de cette méthode, d'ailleurs infidèle et d'une estimation impossible: car, dit DE HORNE, *ibid*, pag. 77 et suiv., la même dose d'*onguent mercuriel* produisant, dans différens sujets, des effets absolument opposés, et même quelquefois contradictoires, on se trouve par-là hors de tout calcul.

En effet, il existe des malades qui ont la *peau* si lâche, d'un tissu si flexible, si rare, et dont les *pores* sont naturellement si ouverts, qu'elle absorbe, pour ainsi dire, avec avidité tous les corps qui lui sont présentés ou appliqués: il en est d'autres, au contraire, dont le tissu de la *peau*, extrêmement dense et compacte, n'admet et ne reçoit presque rien. Dans le premier cas, le *mercure*, introduit avec trop de facilité et en trop grande quantité relative, exerce une action trop vive, trop prompte, et visiblement dangereuse si elle est soutenue. Dans le second cas, les malades ne sont que peu ou point affectés de l'effet du *mercure*; à peine en ont-ils reçu quelques parties. De sorte que s'il était déterminé, par des expériences réitérées, quelle est la dose de *mercure* nécessaire pour guérir la *vérole* par cette méthode, on pourrait en conclure que la guérison ne serait jamais assurée, puisque cette dose serait toujours dépendante de la *résorption*, dont l'estimation est pour ainsi dire impossible.

Ces inconvéniens ne sont pas les seuls que produise

Combien de temps il faut continuer l'usage du mercure.

De quelque manière que le *mercure* soit administré, il faut en continuer l'usage tant qu'on a lieu de soupçonner qu'il reste du *virus*, (et le prolonger même jusques quinze jours au-delà du temps où tous les *symptômes* seront disparus).

Régime qu'il faut prescrire pendant l'usage du mercure.

Pendant l'usage du *mercure*, temps qu'on peut appeler la seconde *période* de la maladie, il ne faut pas que le *régime* soit aussi sévère que dans la première période, ou dans le temps de l'*inflammation* : cependant le malade doit éviter les excès, de quelque genre que ce soit.

Alimens et boissons.

Les *alimens* doivent être simples, légers, et de facile *digestion* ; et on ne peut permettre

---

la méthode des *frictions*. Souvent elles entraînent après elles une infinité de maux, presque aussi fâcheux que la maladie primitive. Les douleurs de tête habituelles, celles des *articulations*, le tremblement d'un ou de plusieurs membres, la *perte* des *dents*, quelquefois même la *consomption* ou le *marasme*, sont les suites malheureuses de l'administration peu réfléchie du *mercure* par cette méthode. De plus, elle est pernicieuse dans la *phthisie*, l'*hémoptysie*, l'*hydropisie*, le *scorbut*, etc., et dangereuse dans la *grossesse*, parce qu'elle peut occasionner l'*avortement*.

Il n'y a donc que ceux qui ne peuvent absolument prendre le *mercure* intérieurement, par délicatesse, ou par trop de sensibilité de l'*estomac* ou des *intestins*, comme l'observe le D.r BUCHAN, qui doivent recourir à cette méthode. Au reste, on n'en fera jamais usage qu'on n'ait préparé le malade pendant long-temps, au moyen des *bains* et des adoucissans, pour rendre les vaisseaux souples, et diminuer autant qu'il est possible les résistances. On observera d'ailleurs, pendant l'usage des *frictions*, les préceptes que donne l'auteur, § VII de ce Chap.e, et *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des frictions*. Mais nous conseillons de commencer, dans tous les cas, par essayer la *Méthode d'administrer le mercure par absorption*, dont nous donnons le précis pag. 91 et suiv. de ce Vol.

que très-peu de *vin*, mêlé avec une grande quantité d'*eau*.

Quant aux *liqueurs spiritüeuses*, il faut s'en priver absolument, de quelque nature qu'elles soient. J'ai vu souvent les *symptômes inflammatoires* se remontrer sous une forme plus dangereuse, l'*écoulement* augmenter, enfin la maladie devenir très-difficile et très-longue à guérir, par une seule débauche de *vin*.

Troisième et dernier état de la Gonorrhée virulente.

Symptômes qui caractérisent le troisième état de la gonorrhée virulente.

LORSQUE le traitement que nous venons d'exposer a calmé l'ardeur des *urines*, et tous les autres *symptômes* qui affectaient les parties de la génération; lorsque l'*écoulement* est considérablement diminué, qu'il n'y a plus de douleur ni de gonflement dans les *aines* ou dans les *testicules*, qu'on est même dans le cas de ne plus les craindre; lorsqu'il n'y a plus d'*érections* involontaires, que la matière de l'*écoulement* devient blanchâtre, épaisse, sans odeur et collante; lors, dis-je, qu'on observe tous ces signes, ou la plupart d'entr'eux, alors la *gonorrhée* est arrivée à son troisième et dernier état, et on peut procéder par degrés à l'usage des *astringens* doux, ou des *remèdes agglutinatifs*: cependant il ne faut encore les employer qu'avec précaution.

A quoi l'on reconnait que le virus est détruit.

Quand le *virus* est anéanti, l'*écoulement* s'arrête ordinairement de lui-même; et lorsque le contraire arrive, on a tout lieu de craindre que le *virus* ne soit pas entièrement dissipé; ce dont on s'aperçoit bientôt: car, lorsqu'on arrête l'*écoulement* et que la maladie n'est pas guérie, les *testicules* se gonflent, la gorge s'*ulcère*, et les *bubons* et plusieurs autres *symptômes* de la ***vérole confirmée*** se manifestent.

Comment il faut se comporter lorsque les symptômes reparaissent.

Dans ces cas, il faut rappeler l'*écoulement* par les *purgations*, et faire usage d'une plus grande quantité de *mercure*. Afin donc de n'agir que prudemment, et de ne pas arrêter trop subitement l'*écoulement*, il faut joindre les doux *astringens* aux purgatifs, de la manière suivante :

Bol astringent purgatif.

Prenez d'*électuaire lénitif*, six décagrammes (deux onces);
de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), de chaque seize grammes (demi-once);
de *rhubarbe en poudre*, de chaque seize grammes (demi-once);
de *baume de Copahu*, quatre grammes et demi (une once et demie).

Mêlez; faites un *électuaire* avec quantité suffisante de *sirop de roses pâles*.

Dose.

On en prend environ la grosseur d'une *noix muscade*, soir et matin.

Astringens plus actifs.

Si, à la suite de ces *remèdes*, il ne paraît aucun *symptôme vénérien*, on peut passer à des *astringens* plus forts; comme la *térébenthine de Venise*, le *baume du Pérou*, le *baume de Giléad*, etc. Si ces *baumes* occasionnent des *nausées*, ou des soulèvemens de cœur, le malade pourra prendre à leur place, deux fois par jour, quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*, dans un verre de *vin* rouge, ou une tasse d'*infusion* de *quinquina*.

Térébenthine, baume du Pérou, de Giléad. Elixir de vitriol avec le vin ou le quinquina.

Ce qu'il faut faire lorsque l'écoulement persiste, sans symptômes vénériens.

Si l'*écoulement* persiste, malgré l'usage de tous ces *remèdes*, sans être cependant accompagné d'aucun *symptôme* de *virus vénérien*, on aura recours aux *injections astringentes*, qu'on prépare de la manière suivante :

Dissolution astringente pour injections.

Prenez de *gomme arabique*, huit grammes (deux gros);
d'*eau rose*, un hectogramme six décagrammes (cinq onces);
de

de *sucre de Saturne* (*acétite de plomb*), six décigrammes (douze grains).

Faites dissoudre la *gomme* dans l'*eau rose*; ajoutez le *sucre de Saturne*.

On en injecte huit ou douze grammes (deux ou trois gros) à-la-fois, dans le *canal de l'urèthre*, par le moyen d'une petite seringue. Il faut que cette *injection* soit un peu chaude, et on la fait ou plus forte, ou plus faible, selon les circonstances (8).

Il faut encore avoir attention au *régime*, pendant cette fin du traitement. Le malade doit prendre un *exercice* modéré en plein *air*, mais sans s'échauffer, ni se fatiguer. Ses *alimens* doivent être secs et consolidans, comme le *biscuit*, le *riz*, le *millet*, les *gelées de corne de cerf*, et autres d'une nature *fortifiante*. Il prendra pour boisson, les *eaux de Bristol*, celles de *Pyrmont* ou de *Spa*, (ou de *Passy*); du *vin de Bordeaux* ou de *Porto*, en y ajoutant un peu d'*eau*. Il évitera toute espèce d'excès, ainsi que tout ce qui peut tendre à relâcher ou à affaiblir la *constitution*.

Régime qu'il faut prescrire pendant le troisième état de la gonorrhée virulente.

Quand tous ces moyens sont infructeux, et que l'*écoulement* persiste, quoique le *virus* soit parfaitement détruit, cette maladie n'est plus qu'une *gonorrhée simple*, dont nous allons donner le traitement.

---

(8) Lorsque l'écoulement n'est accompagné d'aucun *symptôme vénérien*, ce dont il faut absolument s'assurer avant que de s'occuper à l'arreter par les *astringens*, ainsi qu'on vient de l'observer, on peut, au lieu de *sucre de Saturne* recommandé ici, employer le *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, ainsi qu'il est prescrit pag. 15, note 3 de ce Chap.

§. II.

De la Gonorrhée simple, ou *Ecoulement non virulent.*

ARTICLE PREMIER.

Causes de cette espèce de Gonorrhée, lorsqu'elle est la suite de la Gonorrhée virulente.

Le relâchement, ou des ulcères

LA *gonorrhée virulente*, gagnée plusieurs fois ou mal traitée, se termine souvent par un *écoulement*, provenant ou de relâchement, ou de quelques *ulcères* cachés dans quelques-unes des parties de la génération; et il est de la plus grande importance, pour la cure de cet *écoulement*, de bien connaître de laquelle de ces deux causes il procède.

A quoi l'on reconnaît qu'il vient d'ulcères;

Lorsqu'il est très-opiniâtre, et qu'il ne cède que peu ou point aux *remèdes astringens*, il y a lieu de soupçonner qu'il vient d'*ulcères*. Si,

De relâchement.

au contraire, cet *écoulement* n'est pas continu, s'il n'a lieu que lorsque le malade est excité par des idées lascives, ou par les efforts qu'il fait pour aller à la garde-robe, on a tout lieu de croire qu'il tient principalement à un relâchement.

Causes de la Gonorrhée simple, ne dépendant point du virus vénérien.

(ON voit que cette *gonorrhée* ou cet *écoulement* peut ne point dépendre du tout de commerce impur. En effet, le plus souvent il n'est accompagné d'aucune douleur; la matière qu'il fournit est blanche et de pure *semence*. D'autres

Plénitude.

fois, il vient de plénitude à l'égard de ceux qui gardent le célibat et qui vivent dans l'abondance, sur-tout s'ils se plaisent aux lectures et aux pensées lascives : il est alors peu à craindre.

Mais s'il dépend d'un vice dans la liqueur *séminale*, ce qui n'est pas rare parmi les *cachectiques* et les *scorbutiques*, il est plus dangereux, parce qu'il peut jeter, par sa durée, dans l'*épuisement* et dans le *marasme*. Il n'est pas moins à craindre lorsqu'il est une suite des *pollutions nocturnes*, des *pollutions* volontaires, etc.)

Vice de la liqueur séminale.

Pollutions.

ARTICLE II.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou *Ecoulement non virulent, qui dépend du relâchement.*

DANS le cas de relâchement, on doit avoir pour objet de fortifier, et de donner aux *vaisseaux* faibles et relâchés un certain degré de ton. En conséquence, outre les *remèdes* conseillés dans la troisième période de la *gonorrhée virulente*, il faut recourir à des *astringens* plus forts et plus actifs : tels sont le *quinquina*, l'*alun* (*sulfate d'alumine*), le *vitriol blanc* (*sulfate de zinc*), la *noix de galle*, les *racines* de *tormentille* et de *bistorte*, les *balaustes*, etc.

Astringens.

On peut combiner le *quinquina* avec les autres *astringens*, de la manière suivante :

Potion de quinquina avec la noix de galle.

Prenez de *quinquina concassé*, vingt-quatre grammes (six gros);
de *noix de galle concassée*, huit grammes (deux gros).

Faites bouillir dans trois doubles décilitres (trois demi-setiers) d'eau, jusqu'à réduction d'un demi-litre (chopine); passez.

Ajoutez de *teinture de quinquina simple*, un hectogramme (trois onces).

On prend une petite tasse de cette *décoction* trois fois par jour, ajoutant à chaque tasse quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*.

Dose.

Injections astringentes.

Il faut, pendant que le malade prend ces *remèdes*, faciliter sa guérison par les *injections astringentes*, telles que nous les avons recommandées dans le dernier état de la *gonorrhée virulente*, pag. 32 et 33 de ce Vol. On peut y ajouter quelques grains *d'alun (sulfate d'alumine)*, ou de *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, selon les circonstances, (ou les préparer avec le *vitriol blanc* seul, comme il est prescrit note 3 de ce Chap.).

Bain froid; son importance dans cette maladie.

Enfin, le dernier *remède* qu'on prendra, est le *bain froid*, qui est peut-être le plus puissant de tous ceux qu'on emploie pour fortifier et donner du *ton*. Il ne faut jamais manquer de le prescrire dans cette espèce d'*écoulement* occasionné par relâchement, à moins que quelques circonstances, dépendantes de la *constitution* du malade, ne s'y opposent.

Objections sur l'usage du bain froid.

Réponses.

La raison la plus forte qu'on puisse apporter contre le *bain froid*, est qu'il nuit dans le cas de *pléthore*, ou d'un mauvais état des *viscères*. Mais, dans le premier cas, on peut recourir à la *saignée* et aux *purgations*, qui, si elles ne guérissent pas entièrement la *pléthore*, au moins la diminuent considérablement. Quant au mauvais état des *viscères*, c'est un obstacle insurmontable, parce que le poids de l'eau, et la contraction subite des *vaisseaux* extérieurs, en refoulant le *sang* avec trop de force vers les parties internes, peuvent occasionner des ruptures de *vaisseaux*, ou un *flux* d'humeurs sur les *organes* malades. Mais lorsqu'on n'a rien de ce genre à craindre, il faut employer le *bain froid*.

Manière de prendre le bain froid.

Le malade, en conséquence, se plongera dans l'eau froide en entier, et jusques par-dessus la tête, tous les matins à jeun, pendant trois

quatre semaines, sans interruption ; mais il ne faut pas qu'il y reste long-temps. Il aura grand soin de se faire essuyer lorsqu'il en sera sorti.

Le *régime* convenable dans ce cas, est précisément le même que celui que nous avons conseillé dans la dernière *période* de la *gonorrhée virulente*, pag. 33 de ce Vol. Les *alimens* seront de nature sèche et *astringente ;* le malade boira des *eaux* de *Spa*, de *Pyrmont* ou de *Bristol*, auxquelles il ajoutera un peu de *vin* rouge, ou de Bordeaux. (On trouvera Tom. II, Chap. XXI, note 10, pag. 461, le nom des *eaux minérales* de France qui peuvent être suppléées à celles-ci.)

Traitement de la Gonorrhée simple, ou *Ecoulement non virulent, qui dépend d'ulcères.*

Mercure, décoction de squine, de salsepareille, de sassafras, etc.

LORSQUE l'*écoulement* ne cède en aucune façon à ces *remèdes*, il y a tout lieu de croire qu'il vient de quelque *ulcère*. Dans ce cas, il faut recourir au *mercure*, ou aux autres *remèdes* qui peuvent combattre l'*acrimonie* qui domine et affecte les humeurs : telles sont les *décoctions* de *squine*, de *salsepareille*, de *sassafras*, etc.

Frictions mercurielles.

Le D.r FORDYCE avance qu'il a vu des *écoulemens* opiniâtres, subsistans depuis deux, trois ou quatre ans, être parfaitement guéris par des *frictions mercurielles*, après avoir tenté, en vain, presque tous les autres *remèdes*.

Pilules de calomélas avec la térébenthine, décoction de gaïac, de salsepareille.

Mais le D.r CHAPMAN, en convenant de leur succès, ajoute que le *mercure* réussit beaucoup mieux, dans ce cas, lorsqu'il est joint à la *térébenthine*, et aux autres *remèdes agglutinatifs :* aussi recommande-t-il des *pilules* faites de *calomélas* (*muriate de mercure doux sublimé*) et de *térébenthine de Venise*, et veut-il que leur

usage soit accompagné de *décoction* de *gaïac* et de *salsepareille*.

Manière de préparer ces pilules.

Les *pilules* de *calomélas* et de *térébenthine* se préparent comme il suit :

Prenez de *térébenthine de Venise*, bouillie jusqu'à un degré suffisant de dureté, seize grammes (demi-once);
de *calomélas* (*muriate de mercure doux sublimé*), deux grammes (demi-gros).

Mêlez; faites soixante *pilules*, avec quantité suffisante de *sirop*.

On en prend cinq ou six, matin et soir.

Dose.

Si, durant l'usage de ces *pilules*, la bouche vient à s'*ulcérer*, ou la *poitrine* à s'affecter, il faut les interrompre jusqu'à ce que ces *symptômes* soient disparus, et les reprendre ensuite.

Le dernier *remède* que nous avons à recommander contre les *ulcères* du *canal de l'urèthre*, sont les *bougies suppuratives*. Comme il y en a de beaucoup d'espèces, et qu'on en trouve presque par-tout de toutes faites, nous ne nous occuperons pas à décrire les *ingrédiens* qui entrent dans leur composition, ni la manière de les préparer (9).

Bougies suppuratives.

Manière de les employer.

Nous ferons seulement observer qu'avant d'introduire une *bougie* dans le *canal de l'urèthre*,

(9) Les espèces de *bougies* ne sont pas moins nombreuses en France qu'en Angleterre. Chaque chirurgien a sa manière de les composer, qu'il juge, comme on le pense bien, préférable à toutes les autres. Mais, comme on ne peut douter du succès de celles que DARAN, fameux chirurgien, a inventées, et dont il a publié la recette peu de temps avant sa mort, nous donnerons à la *Table générale des Matières*, Tom. V, au mot BOUGIES DE DARAN, la manière de préparer cette espèce de *remèdes*.

il faut la tremper dans de l'*huile d'amandes douces*, pour en faciliter l'intromission, pour en rendre la première impression moins sensible, et pour l'empêcher de produire son effet trop subitement. On la laisse dans le *canal* sept ou huit heures, plus ou moins, selon que le malade peut la supporter.

Je dois ajouter que ces *bougies* guérissent souvent, non-seulement les *ulcères* opiniâtres, mais encore les *tumeurs*, les *carnosités* qui se trouvent dans l'*urèthre*, enfin tout ce qui peut faire obstacle au passage de l'*urine*.

Elles guérissent de plus, les tumeurs, les carnosités.

Traitement de la Gonorrhée simple, ou *Ecoulement non virulent, qui dépend d'autres causes que de relâchement et d'ulcères.*

(LORSQUE cet écoulement tient à un vice de la liqueur *séminale*, comme il arrive à quelques *cachectiques* ou à quelques *scorbutiques*, on sent qu'il faut employer les *remèdes* qu'exige la maladie dont il est l'effet. Voilà pourquoi les *vulnéraires*, les *antiscorbutiques* et les *analeptiques*, ont souvent guéri des écoulemens qui avaient résisté aux *astringens* les plus actifs et les mieux administrés.

Lorsque la liqueur séminale est viciée;

Quant à l'écoulement occasionné par les *pollutions*, par la trop fréquente émission de la *semence*, etc., nous renvoyons au Chap. LVII, §. III, Art. IV de ce Vol.)

Lorsqu'elle est due aux pollutions.

§. III.

Du Gonflement et de l'Inflammation des testicules, appelés vulgairement Chaude-pisse tombée dans les bourses, *quand ces symptômes dépendent du virus vénérien, et quand ils n'en dépendent pas.*

ARTICLE PREMIER.

Causes de ces symptômes, dépendans du virus vénérien.

LE *gonflement* des *testicules*, que, dans ce cas, on appelle vulgairement *chaude-pisse tombée dans les bourses*, peut avoir pour cause le *virus vénérien* tout récent, ou ce même *virus* déjà passé dans le *sang ;* mais ce dernier cas est très-rare. Quant au premier, il est assez fréquent; car on voit le *gonflement* des *testicules* arriver très-souvent dans le premier et dans le second état de la *gonorrhée virulente*, sur-tout quand l'*écoulement* a été arrêté trop tôt, soit pour avoir éprouvé du froid; soit pour avoir bu des liqueurs fortes, ou pris des *purgatifs* trop forts, des *drastiques*, etc.; soit pour avoir fait un *exercice* violent; soit enfin pour avoir eu trop tôt recours à des *remèdes astringens*.

Causes de ces symptômes, ne dépendans pas du virus vénérien.

(CEPENDANT les *testicules* peuvent être gonflés et enflammés sans qu'il existe chez le sujet de *virus vénérien :* les coups, les *contusions*, les efforts, peuvent produire ces effets. Mais, lorsqu'ils reconnaissent ces causes, ils sont accompagnés de *vomissemens*, de *convulsions* et d'autres accidens graves; ce qui les rend très-faciles à distinguer.)

ARTICLE II.

Traitement du Gonflement et de l'Inflammation des testicules, dépendans du virus vénérien.

(DANS le *gonflement inflammatoire* des *testicules* la *saignée* est nécessaire, et il faut la répéter selon l'urgence des *symptômes* (*b*). Les *alimens* doivent être légers, et la boisson *délayante*. Le malade s'abstiendra de viandes fortement assaisonnées, de *vin*, d'*épices*, enfin de tout ce qui est de nature *échauffante*.

Saignée.

Alimens.

Les *fomentations* sont ici singulièrement utiles, ainsi que les *cataplasmes* de *mie de pain* et de *lait*, adoucis avec du *beurre frais*, ou de l'*huile douce*. (Les *cataplasmes* de *mie de pain* et d'*eau végéto-minérale de Goulard*, prescrits pag. 20 et 21 de ce Vol., réussissent également dans ce cas.) Le malade doit en avoir constamment tant qu'il est au lit; et lorsqu'il est debout, les *testicules* doivent être tenus chaudement, et soutenus par un *suspensoir*, afin de prévenir le tiraillement résultant de leur poids.

Fomentations et cataplasmes.

Suspensoir.

(Il est important d'observer que le lit est ici de la plus grande utilité; qu'en conséquence, il ne faut permettre au malade de se lever, que lorsque le *gonflement* et l'*inflammation* sont dissipés en grande partie, et qu'ils n'occasionnent plus de douleurs.)

Il est important que le malade reste au lit.

Si l'on ne peut réussir à diminuer le *gonflement* par le *régime rafraîchissant* que nous venons d'exposer, et qu'on doit varier selon les circonstances, il faut alors faire subir au ma-

(*b*) Je suis dans l'usage, depuis quelque temps, d'appliquer des *sangsues* sur les *testicules enflammés*, et cette pratique a toujours été suivie d'heureux succès.

lade un traitement *mercuriel*, tel que sa guérison en soit entièrement assurée.

Frictions mercurielles.

En conséquence, on lui administrera des *frictions mercurielles*, comme nous l'avons conseillé dans la *gonorrhée virulente*, mais sur les *testicules*, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de douleurs; car, s'il y en avait, il faudrait les faire sur les cuisses. En outre, le malade gardera le lit pendant cinq ou six semaines s'il est nécessaire, ayant, pendant tout ce temps, les *testicules* soutenus par un *suspensoir*, et buvant abondamment d'une forte *décoction* de *salsepareille*, (comme on le prescrira §. VII de ce Chap., *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des frictions mercurielles*).

Traitement du Gonflement des testicules après que le virus vénérien est détruit, lorsqu'on soupçonne un vice squirrheux ou cancéreux.

QUAND les *remèdes* qu'on vient de prescrire sont insuffisans, et qu'il y a lieu de soupçonner un vice *squirrheux* ou *cancéreux* qui entretient une dureté dans le *testicule*, il faut alors *fomenter* journellement les parties avec une *décoction* de *ciguë*, ajouter aux *cataplasmes* les feuilles de cette plante, et en faire prendre en même temps l'*extrait* intérieurement.

Fomentations et cataplasmes de ciguë.

On peut donner l'*extrait de ciguë* sous forme de *pilules*, et l'administrer de la manière que nous l'avons conseillé pour le *cancer*, Tom. III, Chap. XLVII, §. II.

Extrait de ciguë.

Cette pratique est singulièrement recommandée par STORCK, dans le cas de *squirrhe* et de *cancer*; et le D.r FORDYCE assure qu'il a guéri, par cette méthode, des *testicules squirrheux* depuis deux ou trois ans, même ulcérés, et où

les douleurs *pongitives* et *lancinantes* avaient déjà commencé à se faire sentir.

ARTICLE III.

Traitement du Gonflement et de l'Inflammation des testicules, ne dépendans pas du virus vénérien.

Saignées, cataplasmes, suspensoir, repos du lit, lavemens émolliens.

(LORSQUE cette maladie dépend des causes exposées page 40 de ce Volume, outre la *saignée*, les *cataplasmes émolliens*, le *suspensoir* et le repos du lit, qui sont ici également importans, il faut encore employer les *lavemens émolliens* et *anodyns*. Il faut même recourir aux *cataplasmes maturatifs*, lorsque le gonflement ne cède pas à ces premiers *remèdes*. Enfin on en viendra aux préparations de *ciguë* qu'on vient de conseiller plus haut, si les parties prennent un caractère *squirrheux* ou *cancéreux*.

Cataplasmes maturatifs.

Suites que peut avoir l'inflammation des testicules.

Quelle que soit la cause de l'*inflammation* des *testicules*, il arrive quelquefois que, malgré les secours les mieux administrés, elle donne lieu à des *abcès* ou à des *ulcères fistuleux*, à la *gangrène*, à l'*hydrocèle* ou *hydropisie* du *scrotum*, etc. Ces cas, toujours embarrassans, exigent beaucoup de dextérité et de savoir : il faut donc, dès qu'ils se manifestent, appeler un médecin expérimenté, et s'en rapporter à ses avis.

On doit prévenir que la *gangrène*, lorsqu'elle a lieu, détruit facilement le *scrotum ;* mais qu'il se régénère de la manière la plus surprenante. On voit tous les jours des *testicules* nus, sans aucun reste de *tégumens*, se recouvrir parfaitement dans assez peu de temps. On doit prévenir encore que le *gonflement* des *testicules* commence presque toujours par l'*épididyme*,

et qu'il est le dernier guéri; qu'il reste même souvent gonflé long-temps après la guérison, mais sans aucune douleur.)

§. IV.

Des Bubons vénériens, appelés vulgairement Poulains, *et des faux Bubons.*

ARTICLE PREMIER.

Des Bubons vénériens.

Caracteres des bubons. LES *bubons vénériens* sont des *tumeurs* dures, situées dans les *aines*, et causées par le *virus vénérien* qui séjourne dans ces parties. Il y en a de deux espèces; les uns, qui viennent d'un *virus* récent; les autres, d'une *vérole confirmée.*

Traitement des Bubons vénériens.

LA guérison des *bubons* naissans ou récens, c'est-à-dire, qui se manifestent peu après un commerce impur, peut se tenter d'abord par la *résolution;* et, si l'on ne réussit pas, par la *suppuration.*

Moyens d'opérer la réolution. Pour opérer la *résolution* d'un *bubon*, il faut que le malade suive le même *régime* que celui que nous avons conseillé dans le premier état de la *gonorrhée virulente*, pag. 13 de ce Vol.

Saignée, purgatifs rafraîchissans. On le saignera, et il prendra des *purgatifs rafraîchissans*, comme une *décoction* de *tamarins* et de *séné*, du *sel de Glauber (sulfate de soude)*, etc., prescrits pag. 18 de ce même Vol.

Lorsque, par ce traitement, le *gonflement* et les autres *symptômes inflammatoires* sont dissipés, on peut, en toute sûreté, commencer

Mercure. l'usage du *mercure*, qu'on doit continuer jusqu'à ce que le *virus vénérien* soit entièrement

dissipé, (ainsi qu'on l'a dit, *Traitement du second état de la gonorrhée virulente*, pag. 22 et suiv. de ce Vol. (*c*).)

Moyens de favoriser la suppuration.

Mais si le *bubon* est accompagné, dès le commencement, de douleur, de *pulsation*, et d'une grande chaleur; il faut d'abord travailler à favoriser la *suppuration*.

Régime.

Dans ce cas, on permettra au malade de suivre son *régime* ordinaire, et même de prendre, de temps à autre, un verre de bon *vin*.

Cataplasmes émolliens.

On appliquera sur la partie malade, des *cataplasmes émolliens*, composés de *mie de pain* et de *lait*, adoucis avec du *beurre frais*, ou de l'*huile*; (de *mie de pain* et d'*eau végéto-minérale de Goulard*, comme on l'a recommandé pag. 20 et 21 de ce Vol.). Si le sujet est d'un *tempérament phlegmatique*, de sorte que la *suppuration* n'avance que très-lentement, on ajoutera aux *cataplasmes*, des *oignons de lis*, bouillis, ou des tranches d'*oignons* ordinaires, crûs, mêlés avec une quantité suffisante de *basilicum jaune*.

Suppuratifs.

Temps d'ouvrir la tumeur.

Quand la tumeur est mûre, ce qu'on reconnaît à la forme conique qu'elle prend, à la mollesse de la *peau*, et à la *fluctuation* de la matière très-sensible sous le doigt, il faut l'ouvrir avec le *caustique*, ou avec la lancette, et ensuite la panser avec un *digestif*.

Combien de temps on doit entretenir la suppuration.

(Lorsqu'on est parvenu, par ces moyens, à exciter la *suppuration*, il est très-important de l'entretenir long-temps, c'est-à-dire, trente ou quarante jours: c'est la plus sûre manière de

---

(*c*) Pour opérer la *résolution* d'un *bubon*, quelques *sangsues* appliquées sur la partie affectée, sont d'un effet aussi avantageux que sur les *testicules* enflammés, ainsi qu'on l'a dit pag. 41, note *b* de ce Chap.

hâter la guérison de la *vérole*, en employant toutefois le *mercure* comme on le preserira §. VII de ce Chap.)

ARTICLE II.

Des faux Bubons.

(LES *bubons* dont on vient de parler, sont incontestablement dûs au *virus vénérien ;* mais il est très-important d'être averti, dit LIEUTAUD, à l'occasion des *bubons vénériens*, que la douleur vive de l'*urèthre* dans la *gonorrhée*, ou la *strangurie* violente, peuvent exciter aux *glandes inguinales*, un *gonflement* qui ne manque pas de se dissiper lorsque la douleur cesse. On sait que les douleurs du bras et de la bouche produisent tous les jours le même effet sur les *glandes* du cou et des *aisselles*. Combien de fois n'a-t-on pas traité cet *engorgement* passager des *glandes inguinales*, pour le *bubon vénérien?* Combien de fois les ignorans en ont-ils regardé la guérison, qui est toujours prompte, comme un rare effet de leurs *remèdes?*

Causes de cette espèce de bubons.

On a encore pris quelquefois la *hernie* ou *descente crurale*, pour un *bubon ;* on a même eu la témérité d'en faire l'ouverture, au grand détriment des malades. Le premier aspect est souvent le même ; mais la *hernie crurale*, ou la *tumeur* que forme le déplacement du *boyau*, est toujours plus régulièrement sphérique, et sa base est plus étroite : elle cède d'ailleurs au tact, puisqu'on a la liberté de la faire rentrer; circonstance qui ne laisse aucun doute sur son caractère.)

Ce qui distingue le bubon de la hernie ou descente crurale.

Il arrive cependant quelquefois que les *bubons* ne peuvent être amenés ni à *résolution*, ni à *suppuration*, et restent durs et indolens.

Ce qu'il faut faire lorsque le bubon ne peut être a-

Dans ce cas, il faut, avec le *caustique*, détruire les *glandes* endurcies. Mais si ces tumeurs prennent le caractère de *squirrhe*, on travaille alors à les résoudre par le moyen de la *ciguë*, employée intérieurement et extérieurement, (comme nous l'avons recommandé dans le §. précéd., pag. 42 de ce Vol.).

mené ni à résolution ni à suppuration.

§. V.

Des Chancres vénériens essentiels et symptomatiques, et des Chancres non vénériens.

LES *chancres* sont des *ulcères superficiels*, *calleux*, rongeans, qui peuvent exister et avec la *gonorrhée virulente*, et sans elle. Ils ont ordinairement leur siége sur le *gland* ou aux environs, sur les *grandes lèvres*, et se manifestent de la manière suivante :

Caractères des chancres.

ARTICLE PREMIER.

Des Chancres vénériens essentiels.

Symptômes.

D'ABORD on voit paraître une petite *pustule* rouge, qui pointe bientôt, et qui ensuite distille une matière blanchâtre tirant sur le jaune. Cette *pustule*, accompagnée de chaleur, démange ordinairement avant de s'ouvrir, et dégénère ensuite en un *ulcère* opiniâtre, dont le fond est couvert d'un *mucus visqueux*, et dont les bords deviennent, par degrés, durs et *calleux*.

Quelquefois les premières apparences de ces *pustules* ressemblent à de simples *excoriations* de l'*épiderme*, qui cependant se transforment bientôt en *chancres*, lorsqu'elles ont pour cause le *virus vénérien*.

Les chancres sont le plus souvent symptomatiques.

Un *chancre* forme quelquefois une maladie par lui-même, ou *essentielle* ou primitive; mais le plus souvent il est *symptomatique*, et annonce une *vérole confirmée*.

Les *chancres* primitifs se manifestent bientôt après une cohabitation impure, et sont ordinairement situés sur les parties qui ne sont recouvertes que d'un *épiderme* très-mince, comme sur les *grandes lèvres* et sur le bout des *mamelles* chez les femmes, sur le *gland* chez les hommes, etc.

Leur siége.

Lorsque les *chancres* sont situés sur les lèvres de la bouche, on peut communiquer la *vérole* par de simples baisers. J'ai vu aux lèvres des *ulcères vénériens* très-opiniâtres, et j'avais toutes les raisons de croire qu'ils venaient de baisers d'une personne attaquée de la maladie.

Les nourrices doivent bien prendre garde d'allaiter des enfans gâtés, ou de se laisser téter par des personnes attaquées de la *vérole*. Cette précaution est sur-tout de conséquence pour les nourrices qui demeurent dans le voisinage des grandes villes.

Traitement des Chancres vénériens essentiels.

Lorsqu'un *chancre* paraît aussitôt après un commerce impur, le traitement est, à tous égards, le même que celui que nous avons conseillé pour la *gonorrhée virulente*. Le malade observera le *régime rafraîchissant*. On lui tirera un peu de *sang*, et il prendra quelques doses de *sel de Glauber (sulfate de soude)* et de *manne*, (comme il est prescrit pag. 17 de ce Vol).

Régime rafraîchissant.

On baignera très-souvent la partie affectée, ou plutôt on la trempera dans du *lait* chaud, coupé

Petits bains locaux.

coupé avec de l'eau ; et s'il y a beaucoup d'*inflammation*, on y appliquera *un cataplasme émollient*. Ces *remèdes* suffisent, dans la plupart des circonstances, pour calmer l'*inflammation* et préparer le malade à prendre du *mercure*, (de la manière qu'il est recommandé dans le *Traitement du second état de la gonorrhée virulente*, pag. 22 et suiv. de ce Vol.). Cataplasmes émolliens.

ARTICLE II.

Des Chancres vénériens symptomatiques.

LES *chancres symptomatiques* sont, pour l'ordinaire, accompagnés d'*ulcères* dans la gorge, de douleurs nocturnes, d'*éruption farineuse* à la racine des cheveux, et de plusieurs autres *symptômes* de la *vérole confirmée*. Quoiqu'ils puissent avoir les mêmes siéges que les *chancres primitifs*, on ne les trouve cependant ordinairement que sur les parties de la génération et dans l'intérieur des cuisses. Ils sont moins douloureux que ceux dont nous venons de parler; mais très-souvent ils sont plus étendus et plus durs. Caractères de cette espèce de chancres. Leur siége.

Traitement des Chancres symptomatiques.

COMME leur traitement est le même que celui de la *vérole confirmée*, dont ils ne sont qu'un *symptôme*, nous n'en dirons rien ici ; nous renvoyons entièrement à ce traitement, §. VII de ce Chap (*d*). Le même que celui de la vérole confirmée.

(*d*) Je dois cependant dire que je me suis trouvé extrêmement bien de répandre, deux fois par jour, un peu de *calomélas (muriate de mercure doux sublimé)* sur les *chancres*. Ce *remède*, appliqué de cette manière, en a souvent guéri parfaitement, sans le secours d'au-

ARTICLE III.

Des Chancres non vénériens.

Causes ; la malpropreté.

LES *chancres* ne dépendent pas toujours de la *vérole*, quoiqu'elle en soit la cause la plus fréquente. Le défaut de *propreté* peut les occasionner, et il n'est par rare que les gens malpropres en aient autour du *gland*. Mais, dans ce cas, la *propreté* en est le vrai *remède*. De simples *lotions* avec de l'eau, du *vin*, etc. ne manquent point de les faire disparaître. S'ils résistaient à ces moyens, on aurait recours à quelques *eaux thermales*, comme celles de *Balaruc*, qu'on emploie également en petits *bains* réitérés souvent dans la journée ; et elles suffisent pour les guérir.)

Remède ; la propreté.

Eaux de Balaruc.

§. VI.

De plusieurs autres Symptômes vénériens, tels que les Verrues, les Poireaux, les Condylômes, les Crêtes, les Choux-fleurs, etc. ; la Strangurie et la Dysurie ; le Phimosis et le Paraphimosis, ou Inflammation du prépuce ; le Priapisme et la Chaude-pisse cordée.

EN parlant de la *gonorrhée virulente*, nous avons décrit la plupart des *symptômes* qui l'accompagnent ou qui la suivent, et nous avons donné, en peu de mots, une idée du traitement qui convient à chacun d'eux ; cependant il en est encore plusieurs autres qui accompagnent quelquefois cette maladie, comme les *verrues*, les *poireaux*, les *condylômes*, les *crêtes*, les *choux-*

---

cun autre. Si les *chancres* sont sur le *gland*, on commence par les laver dans du *lait* et de l'*eau* tiède ; ensuite on y applique environ demi-décigramme (un grain) de *calomélas* pour chaque *chancre*.

fleurs, etc.; la *strangurie*, la *dysurie*, le *phimosis*, le *paraphimosis*, le *priapisme* et la *chaude-pisse cordée*. Nous allons donc nous occuper de ces *symptômes*.

ARTICLE PREMIER.

Des Verrues, des Poireaux, des Condylômes, des Crêtes, des Choux-fleurs, etc.

(ON donne ce nom à de petites *excroissances*, plus ou moins nombreuses, qui ne diffèrent entr'elles que par la figure. Leur siége est particulièrement autour de l'*anus*, au *périnée*, etc. Elles affectent encore le *gland* et le *prépuce*, et rendent quelquefois une espèce de *sanie*, sur-tout les *verrues* et les *poireaux*.

Caractères de ces symptômes. Leur siége.

Ces *symptômes* tiennent le plus souvent à la *vérole*; cependant ils peuvent exister indépendamment de ce *virus*.)

Ils ne dépendent pas toujours de la vérole.

Traitement lorsqu'ils ne dépendent point de la vérole.

(LORSQUE ces *symptômes* ne tiennent point au *virus vénérien*, on les emporte avec les *caustiques*, ou avec les *cathérétiques*; comme l'*eau phagédénique*, le *beurre d'antimoine* (*muriate d'antimoine sublimé fumant*), la *pierre infernale* (*nitrate d'argent fondu*), etc., dont on ne doit cependant user qu'avec beaucoup de précaution. On emploie quelquefois les ciseaux ou la ligature, lorsque leur forme le permet; d'autres fois on les détruit avec l'*alun calciné* (*sulfate d'alumine*), la *poudre de sabine*, le *précipité rouge* (*oxide de mercure rouge par l'acide nitrique*), etc. On en saupoudre la partie qu'on a mouillée avec de

Eau phagédénique, beurre d'antimoine, pierre infernale.

Alun calciné, poudre de sabine, précipité rouge.

la salive, et on les enveloppe dans de l'*onguent basilicum*, etc.)

Traitement lorsque ces symptômes dépendent de la vérole.

Il est le même que celui de la vérole.

(LORSQUE ces *symptômes* sont *vénériens*, comme il arrive le plus souvent, il faut, en même temps qu'on fait usage des moyens proposés ci-dessus, employer les *remèdes* internes prescrits contre cette terrible maladie, §. VII de ce Chap.)

ARTICLE II.

De la Strangurie, ou *Difficulté d'uriner.*

Causes.

Constriction spasmodique, ou inflammation.

LA *strangurie* reconnaît pour cause, ou une constriction *spasmodique* du *canal de l'urèthre*, ou l'*inflammation* de cette partie et de celles qui avoisinnent le *col de la vessie.*

(Ces causes sont le plus souvent *vénériennes;* cependant elles peuvent dépendre de l'usage, même externe, des *cantharides*, et de la *bière* nouvelle.)

Symptômes de la Constriction spasmodique du canal de l'urèthre, cause de la Strangurie.

LORSQUE la *strangurie* reconnaît cette cause, le malade urine d'abord avec assez de facilité; mais dès que l'*urine* a lavé la partie de l'*urèthre* qui est *ulcérée* ou enflammée, il se fait un resserrement subit dans cet endroit, et l'on ne rend plus l'*urine* que par jets, et quelquefois par gouttes seulement.

Symptômes de l'Inflammation du canal de l'urèthre, autre cause de la Strangurie.

DANS la *strangurie* qui dépend de l'*inflammation* du *canal de l'urèthre*, le malade sent une chaleur et une douleur constante dans ces parties : il a des envies perpétuelles d'uriner ; mais il ne rend que quelques gouttes à-la-fois, et il est tourmenté par le *ténesme*, ou envies continuelles d'aller à la garde-robe.

Traitement de la Strangurie occasionnée par la constriction spasmodique du canal de l'urèthre.

LORSQUE la *strangurie* est causée par la *constriction spasmodique* du *canal de l'urèthre*, il faut prendre les *remèdes* qui peuvent étendre et émousser les parties *salines* dont les *urines* sont composées. Ces *remèdes*, outre les boissons *délayantes* ordinaires, l'eau de *graine de lin*, etc., sont les *émulsions adoucissantes* et *rafraîchissantes*, *édulcorées* avec le *sirop de pavot*.

Eau de graine de lin, émulsions, etc.

Si ces *remèdes* ne produisent pas l'effet désiré, on *saignera*, on appliquera des *fomentations émollientes* sur les parties naturelles, et on prescrira des *demi-bains*.

Saignée, fomentations.

Demi bains.

Traitement de la Strangurie occasionnée par l'inflammation du col de la vessie.

LORSQUE la *strangurie* vient évidemment de l'*inflammation* des parties voisines du *col de la vessie*, il faut faire une *saignée* copieuse, la répéter selon l'urgence des cas. Si, après *saignée*, la *strangurie* persiste encore, on ordonnera des *lavemens adoucissans*, et on

Saignées.

Lavemens

et fomentations émollientes. appliquera des *fomentations émollientes* sur la *région* de la *vessie*.

Boisson diurétique. En même temps le malade prendra, toutes les quatre heures, une tasse de la boisson *diurétique* suivante :

Prenez d'*eau d'orge*, un demi-litre (chopine);
de *sirop de guimauve*, deux hectogrammes (six onces);
d'*huile d'amandes douces*, un hectogramme trois décagrammes (quatre onces);
de *sel de nitre (nitrate de potasse)*, seize grammes (demi-once).

Melez.

Si ces *remèdes* ne soulagent pas, et que la *suppression d'urine* devienne totale, il faudra *saigner* de nouveau, et plonger le malade dans

Bain chaud. un *bain* chaud, jusqu'à la *poitrine;* mais alors

Interruption de la boisson diurétique. il faudra interrompre la boisson *diurétique* que nous venons de prescrire, (parce que les *diurétiques*, en excitant la *sécrétion* de l'*urine*, et en l'accumulant dans la *vessie* dont le *sphincter* ne prête plus à l'évacuation, rapprocheraient encore davantage les envies d'uriner déjà trop multipliées; augmenteraient la tension de la *vessie*, et par conséquent aggraveraient les douleurs).

Il est quelquefois nécessaire, dans ce cas, de donner issue à l'*urine*, par le moyen du *cathéter* ou de la *sonde;* mais, comme le malade en peut rarement souffrir l'introduction, nous préférons

Bougies adoucissantes. l'usage des *bougies adoucissantes*, (dont nous donnerons la composition à la *Table générale*, Tom. V, au mot BOUGIES ADOUCISSANTES). Elles lubréfient le passage, et facilitent singulièrement l'évacuation de l'*urine*. Dès qu'elles commencent à irriter, ou à causer quelques douleurs,

faut les retirer. (Si, malgré cette précaution, les continuaient de faire souffrir, alors il faudrait faire usage de *bougies de gomme élastique*, imaginées par les C.ens DURAND et BERNARD, et que nous avons annoncées Tom. II, pag. 515, note 5.

Quand tous les *symptômes* sont calmés, et que le malade urine avec facilité, si l'on est certain de l'existence du *virus vénérien*, il faut procéder à l'administration du *mercure*, comme on l'a prescrit dans le *Traitement du second état de la Gonorrhée virulente*, pag. 22 et suiv. de ce Vol.)

ARTICLE III

De la Dysurie, ou *Difficulté d'uriner, avec ardeur.*

Caractères de cette maladie.

(IL est une autre maladie qui a beaucoup de ressemblance avec la *strangurie*, et que l'on confond le plus souvent avec elle, sous le nom générique de *difficulté d'uriner*, avec plus ou moins d'ardeur. Cette maladie s'appelle *dysurie*.)

Symptômes de la Dysurie.

Ce qui distingue la dysurie de la strangurie.

(DANS la *dysurie*, l'*urine* coule avec beaucoup de peine; mais l'envie de pisser cesse dès que la *vessie* est déchargée; au lieu que dans la *strangurie*, on a de continuelles envies d'uriner, et l'on ne peut rendre l'*urine* que goutte à goutte, avec de grandes douleurs. Quelquefois, et même souvent, ces deux maladies se rencontrent ensemble, ou se succèdent l'une à l'autre.)

Causes de la Dysurie.

(LA *dysurie* est l'effet ordinaire de *la mala-*

die vénérienne ; et dans ce cas, elle reconnaît les mêmes causes que la *strangurie*, exposées pag. 52 de ce vol. Des *carnosités* ou des *brides*, suite assez fréquente de la *gonorrhée virulente*, peuvent l'occasionner. Mais elle peut encore être due à l'usage, tant interne qu'externe, des *cantharides*, à la boisson de *bière* nouvelle, à la suppression des *règles*, et des *lochies* chez les femmes en couche. Je l'ai vue occasionnée par le *coït*, chez une femme qui n'était pas dans le cas de voir souvent son mari, etc. Elle est familière aux vieillards, qui n'en guérissent guère ; aux *scorbutiques*, aux *hypocondriaques*, etc.)

Traitement de la Dysurie.

Mêmes remèdes que contre la strangurie.

(La *dysurie* admet absolument le traitement décrit pag. 53 et suiv. de ce Vol., prescrit contre la *strangurie*, dont elle ne diffère en effet que par le moins d'intensité. On proportionnera les *remèdes*, relativement au degré des *symptômes ;* et lorsqu'ils seront calmés, on en viendra au *mercure*, pour ceux dont la maladie dépend du *virus vénérien*, et on l'administrera comme nous l'avons dit pag. 22 et suiv. de ce Vol.

Lorsqu'elle n'est point due à la maladie vénérienne. Lavement, bains, et petit-lait nitré.

Ceux chez qui on ne peut soupçonner ce *virus*, useront des mêmes moyens que contre la *strangurie*, et ils suffisent le plus souvent. La femme dont j'ai parlé, fut guérie en trois ou quatre jours, au moyen des *lavemens émolliens*, des *bains*, et du *petit-lait nitré*. Il faut travailler à rétablir les *règles* et les *lochies*, lorsqu'elles sont supprimées, et traiter les *scorbutiques* et les *hypocondriaques*, comme nous l'avons conseillé Tom. III, Chap. XXXV, §. I, et Chap. XLV, §. XIII.

Quant à ceux chez qui la *dysurie* est occasionnée par des *carnosités* ou des *brides* situées dans le *canal de l'urèthre*, suite très-commune de la *gonorrhée virulente*, et qui se manifestent quelquefois de longues années après, quoiqu'elle ait été parfaitement guérie; outre les *bains*, les *lavemens* et les boissons *émollientes*, il faut qu'ils fassent usage de *bougies suppuratives*, dont on donnera la description à la *Table générale*, Tom. V, au mot BOUGIES SUPPURATIVES. Comme il faut qu'ils appellent un chirurgien pour diriger l'usage de ces *bougies*, nous n'en dirons pas davantage : nous leur conseillerons seulement de ne s'adresser qu'à un chirurgien instruit.

Lorsqu'elle est occasionnée par des carnosités, des brides, etc., dans le canal de l'urèthre.

Bougies suppuratives;

Les vieillards se serviront de *bougies adoucissantes*, que l'on vient de prescrire dans le traitement de la *strangurie*, pag. 54 de ce Vol.)

Adoucissantes.

ARTICLE IV.

Du Phimosis et du Paraphimosis, ou *Inflammation du Prépuce.*

LE *phimosis* est un resserrement si considérable du *prépuce*, qu'il ne peut se renverser pour découvrir le *gland*. Le *paraphimosis* est la maladie contraire, c'est-à-dire, un étranglement du *prépuce* au-dessus du *gland* qui, ne pouvant en être recouvert, reste à nu.

Caractères du phimosis; Du paraphimosis.

Traitement du Phimosis et du Paraphimosis, ou *Inflammation du Prépuce.*

LE traitement de ces deux *symptômes* approche de si près de celui de la *gonorrhée virulente*, qu'il est inutile d'en parler en détail. En général, les *saignées*, les *purgatifs rafraî-*

Saignées, purgatifs rafraîchissans, cataplasmes, fomentations, etc.

chissans (10), les *cataplasmes*, les *fomentations*, suffisent pour calmer les accidens de l'*inflammation*.

Circonstances qui indiquent un vomitif.

Mais si ces *remèdes* ne parviennent pas à diminuer l'*inflammation* et le resserrement, et qu'on ait lieu de craindre que ces parties ne tombent en *gangrène*, il faudra alors faire vomir le malade avec un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha*, et un demi-décigramme (un grain) de *tartre émétique (tartrite de potasse antimonié)*, dont on aidera l'effet avec de l'eau chaude, ou une légère eau de *gruau*. (Voyez Tom. II, Chap. III, note 4.)

Ce qu'il faut faire lorsque la gangrène est menaçante;

Il arrive cependant quelquefois que, malgré tous nos efforts, l'*inflammation* va toujours en augmentant, et que la *gangrène* donne déjà les premiers signes de son existence. Dans ce cas, il faut *scarifier* le *prépuce* avec une lancette, et, s'il est nécessaire, le fendre dans toute sa longueur, pour empêcher le retour de l'étranglement; et dans le *phimosis*, il faut mettre le *gland* absolument à découvert. Nous ne décrirons pas la manière de faire cette opération, parce qu'elle doit toujours être faite par un chirurgien expérimenté.

Lorsqu'elle existe déjà.

Lorsque la *gangrène* existe déjà, il faut, outre

(10) Le plus souvent les *saignées* et les *purgatifs* sont inutiles. Il faut donc se garder de commencer par saigner, ainsi que le pratiquent ordinairement les chirurgiens qui ne suivent qu'une routine dangereuse. En général, les *cataplasmes* triomphent de cette *inflammation*, que l'on voit diminuer insensiblement par leur usage. Cependant, lorsqu'au bout de 24, 48 heures, cette diminution ne se manifeste pas, et que l'on voit au contraire les accidens augmenter, la *saignée* devient nécessaire. Quelquefois même il faut la réitérer. C'est dans ces cas que les *purgatifs* deviennent utiles.

opération dont nous venons de parler, *fomenter* très-souvent les parties avec des linges trempés dans une forte *décoction* de fleurs de *camomille* et de *quinquina*, (panser la *plaie* avec le *baume de Geneviève*), et donner au malade, toutes les deux ou trois heures, quatre drammes (un gros) de *quinquina* en poudre.

(Lorsqu'on aura dissipé l'*inflammation* et la *gangrène*, si elle existait déjà, on administrera le *mercure*, comme on l'a conseillé au *Traitement du second état de la gonorrhée virulente*, pag. 22 et suiv. de ce Vol.) Temps d'administrer le mercure.

ARTICLE V.

Du Priapisme.

(LE *priapisme*, c'est-à-dire, l'érection continuelle, douloureuse et involontaire de la *verge*, sans aucun sentiment de plaisir, accompagne très-souvent la *gonorrhée virulente* dans son premier état. Caractères de cette maladie.

Mais il n'est pas toujours un *symptôme* de la *vérole*: la *dysurie* et la *strangurie*, même lorsqu'elles ne sont pas *vénériennes*, l'occasionnent quelquefois. ZACUTUS LUSITANUS parle d'un *priapisme* causé par le froid. La poudre de *cantharides* prise intérieurement, même à petite dose, peut causer un *priapisme* très-douloureux, accompagné d'accidens très-fâcheux, comme nous l'avons fait voir Tom. III, pag. 507 et 508. Elle n'est pas toujours un symptôme de la vérole. Autres causes.

Le *priapisme* est assez souvent l'effet d'une tension des parties génitales, accompagnée d'un désir insatiable de l'acte *vénérien*: or ce désir, qui va quelquefois jusqu'à troubler le jugement et faire perdre toute pudeur, affecte également Ce que c'est que la fureur utérine.

les deux sexes : on l'appelle chez les femmes *fureur utérine.*

La *fureur utérine* dépend rarement de la *vérole ;* au moins n'en ai-je pas d'exemple, et les auteurs n'en rapportent point. Nous renvoyons donc, pour ce qui concerne cette maladie, au Chap. suiv., §. IX.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Le *priapisme* n'attaque guère que les personnes qui sont dans la jeunesse, et qui ont un *tempérament* très-échauffé. Il n'est pas toujours de longue durée ; mais il est quelquefois mortel. Il est peu à craindre chez les vieillards, qui en sont d'ailleurs beaucoup moins attaqués ; mais il est chez eux plus rebelle.)

Traitement du Priapisme dépendant de la vérole.

Le même que la gonorrhée virulente.

Le *priapisme* demande absolument les mêmes *remèdes* que la *gonorrhée virulente*, exposés §. I de ce Chap. Si cependant les douleurs étaient excessives, on donnerait le soir quelques gouttes de *laudanum liquide* de *Sydenham*, dans un verre d'*émulsion*, sur-tout les jours où le malade aurait pris un *purgatif.*

Laudanum dans un verre d'émulsion, le soir.

Traitement du Priapisme qui ne dépend pas de la vérole.

Saignée, petit-lait, émulsions, boissons nitrées, bains etc.

Le premier *remède* qu'on doive prescrire, est d'éviter les causes qui l'ont fait naître ; ensuite viennent les *tempérans*, les *rafraîchissans*, comme la *saignée* lorsqu'il y a lieu de craindre quelque *inflammation*, le *lait*, le *petit-lait*, la *limonade*, l'*orgeat*, les *émulsions*, les boissons *nitrées*, les *bains*, les *demi-bains* tempérés, froids, etc.

ARTICLE VI.

De la Chaude-pisse cordée.

(ON donne le nom de *chaude-pisse cordée* la *gonorrhée virulente*, parvenue au point de rendre l'érection de la *verge* très-douloureuse, et de faire éprouver au malade une sensation pareille à celle que produirait une main robuste qui serrerait fortement la *verge*. Dans cet état, l'*inflammation* est considérable; le *frein* de la *verge* la courbe dans l'érection, pendant laquelle elle semble tirée avec une corde. Caractères de cette maladie.

On voit que la *chaude-pisse cordée* n'est qu'un degré violent de la *gonorrhée virulente;* aussi le traitement est-il absolument le même que celui que nous avons décrit §. I, Art. II et III de ce Chap. Lorsqu'elle occasionne des douleurs violentes et atroces, comme il n'arrive que trop souvent, il ne faut pas manquer de donner au malade, le soir, quelques gouttes de *laudanum liquide*, sur-tout quand il aura pris dans la journée un *purgatif;* et lorsque ce *symptôme* sera calmé, on en viendra au *mercure*, comme on l'a dit pag. 22 et suiv. de ce Vol.) Le traitement est le même que celui de la gonorrhée virulente. Laudanum. Mercure.

§. VII.

De la Vérole confirmée.

JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des *symptômes* de la *maladie vénérienne*, dans lesquels le *virus* est supposé arrêté dans la partie qui l'a reçu. Nous allons actuellement envisager la *vérole* comme étant *confirmée* ou invétérée, c'est-à-dire, comme ayant passé dans le *sang*, circulant dans toutes les parties du corps, se mêlant à toutes les *sécrétions*, enfin empoisonnant toute la *constitution.*

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Vérole confirmée.

CES *symptômes* sont, des *bubons* dans les *aines*, des douleurs de tête et des membres, sur-tout la nuit, ou lorsque le malade est chaudement dans son lit.

(Un des principaux caractères de ces douleurs est d'abord d'être plus sensibles la nuit, et ensuite d'être tellement profondes, que l'intérieur des *os* paraît en être le siége. Elles sont encore fixes ou vagues; mais les deux caractères que nous venons de spécifier doivent les faire distinguer de celles de la *goutte* et du *scorbut*, avec lesquelles on les confond souvent fort mal à propos, comme nous l'avons déjà observé Tom. III, Chap. XXXV, pag. 195.)

Les autres *symptômes* sont des *gales*, des *éruptions dartreuses* de couleur jaune, ressemblantes à des rayons de *miel*, sur différentes parties du corps, particulièrement à la tête; des *ulcères rongeans* qui commencent à se manifester à la gorge, et qui gagnent peu à peu le *palais*, les *cartilages* du nez, qu'ils détruisent, etc.; des *excroissances*, des *exostoses* sur la partie moyenne des *os*, dont les extrémités spongieuses deviennent quelquefois fragiles, et se cassent au moindre accident, tandis que d'autres fois ils sont mous et plians comme de la cire.

Les *glandes conglobées* deviennent dures et *calleuses*, et forment au *cou*, sous les *aisselles*, dans les *aines* et dans le *mésentère*, des *tumeurs* dures, mobiles, semblables à celles des *écrouelles*. Il se forme encore des *tumeurs* de différens caractères dans les *vaisseaux lymphatiques*, dans les *tendons*, dans les *ligamens*, et dans les *nerfs*, comme des *ganglions*, des

dus, des *tophus*, et celles qu'on appelle *gommes*, ou *tumeurs gommeuses*.

Les yeux sont affectés de *démangeaisons*, douleurs, d'*ophthalmie*, et quelquefois d'une *cité* complète. Le malade a un tintement dans s oreilles: il y ressent de la douleur; il devient sourd, et l'*oreille interne s'ulcère* et e carie.

Toutes les *fonctions animales*, *vitales* et *naturelles* sont viciées: le visage devient pâle et ivide; le corps se dessèche: enfin, le malheureux affecté de cette maladie devient incapable l'aucun mouvement, et tombe dans une *atrophie* ou dans une *consomption* mortelle.

Les femmes ont des *symptômes* particuliers à leur sexe: tels sont le *cancer* au *sein*; les *règles* excessives, ou leur *suppression*; les *flueurs blanches*; l'*affection hystérique*; l'*inflammation*, l'*abcès*, le *squirrhe*, la *gangrène*, le *cancer* ou l'*ulcère* de la *matrice*. Les femmes qui ont cette maladie sont, pour l'ordinaire, *stériles*, ou sujettes à *avorter*; ou si elles accouchent, leurs enfans sont, en naissant, en partie corrompus, ou tout couverts d'*ulcères*, ou d'une *érysipèle* universelle. Symptômes particuliers aux femmes.

Telle est la liste des affreux *symptômes* qui accompagnent cette terrible maladie, quand elle est une fois confirmée ou invétérée. A la vérité, on les rencontre rarement tous chez la même personne, ou en même temps. Cependant il y en a toujours, en général, un assez grand nombre, pour que le malade soit fondé à en prendre de justes alarmes. Or, dès qu'il y a lieu de soupçonner que le *virus* est passé dans le *sang*, il ne peut trop se presser de travailler à l'expulser, sans quoi il s'exposerait au plus grand danger.

La *vérole* est plus ou moins à craindre, relativement à son ancienneté, au nombre des *symptômes* qui l'accompagnent, à la nature des parties lésées, et aux différentes complications. On la garde quelquefois très long-temps et sans incommodité: rien de plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette maladie ne se manifeste qu'après vingt ou trente ans: il est aisé de juger qu'elle est alors très-rebelle.

On la guérit très-difficilement, lorsqu'elle se rencontre avec le *scorbut* ou les *écrouelles*; lorsqu'elle est invétérée, ou que les désordres qui arrivent aux *viscères*, ont fait un certain progrès. Elle est plus à craindre dans les enfans et chez les vieillards. Les femmes n'en sont guère incommodées tant qu'elles sont *réglées*; mais le temps où elles cessent de l'être est le commencement de leurs souffrances. La *vérole* négligée se termine souvent par l'*hydropisie* ou le *marasme*.

ARTICLE II.

Traitement de la Vérole confirmée.

Le spécifique de la vérole est le mercure.

LE seul *remède*, connu jusqu'à présent en Europe, pour guérir avec certitude cette maladie, est le *mercure*, qu'on emploie sous un grand nombre de formes, suivies presque toutes d'un égal succès.

Il guérit plus sûrement sans exciter de salivation.

Autrefois on regardait comme impossible de guérir la *vérole confirmée* sans la *salivation*. Cependant cette méthode est, en général, assez peu suivie aujourd'hui; et l'on trouve que le *mercure* est aussi efficace, qu'il l'est même davantage pour déraciner le *virus*, quand il est administré de manière à ne point sortir par les

s *glandes salivaires*, comme nous l'avons déjà it voir, notes 5 et 7 de ce Chap.

Quoique beaucoup de personnes croient que *onguent mercuriel* est aussi efficace pour guéir la *vérole* que toute autre préparation *mercurielle*, l'expérience m'a cependant conduit à penser autrement. J'ai vu nombre de fois, que les *symptômes vénériens* des plus opiniâtres, et contre lesquels on avait employé, mais en vain, une quantité considérable d'*onguent mercuriel*, avaient cédé à des préparations salines de *mercure*; et je ne suis pas le seul qui ai fait cette observation. Feu CLARE, habile chirurgien de cette ville, et mon ami, m'a assuré que depuis long-temps il employait, dans tous les cas de *maladie vénérienne*, une préparation saline de *mercure*, et toujours avec le plus heureux succès. Cette préparation, broyée et mêlée avec une quantité suffisante de quelque poudre adoucissante, s'applique, à petite dose, sur la langue, où, à l'aide d'un léger frottement, elle est immédiatement absorbée. Par le moyen de cette *absorption*, elle est introduite dans le système de la circulation, où elle produit complètement l'effet désiré, sans occasionner le plus léger dommage à l'estomac et aux intestins, puisqu'elle n'y pénètre pas; objet de la plus grande importance dans l'usage d'un *remède* aussi actif, aussi énergique que le *mercure* (11).

(11) La préparation mercurielle dont il est ici question, est le *calomélas (muriate de mercure doux sublimé)*, dont on fait grand usage en Angleterre. Mais ce n'est pas uniquement de la manière que vient d'exposer le D.r BUCHAN. CLARE, auteur de la *Méthode*, qui l'a mis en vogue, et qu'il appelle *Méthode d'absorption*, en a fait un *Traité*, qui a été traduit en français sous le titre de *Méthode nouvelle et facile de gué-*

Il ne faut pas multiplier les méthodes.

(Quand la *maladie vénérienne* n'est pas considérable, quand elle est récente, et qu'il n'y a pas de complication, une seule méthode suffit communément pour la guérir. Il ne faut pas même les multiplier légèrement ni inutilement. L'essentiel est de faire un bon choix, et de le régler sur le caractère de la maladie, sur la gravité des *symptômes*, sur le *tempérament* du malade, et sur l'effet pressenti de la préparation *mercurielle* qu'on doit employer.

Le *mercure insoluble*, ou les *pilules mercurielles*, prises intérieurement, et l'*onguent mercuriel*, employé en *frictions*, peuvent donc, chacun à part, guérir; et guérissent en effet assez souvent une *vérole* confirmée. Mais, comme ils ne peuvent pas toujours la guérir, il est important de spécifier les circonstances où l'on peut compter sur l'action isolée de chacun de ces *remèdes:* c'est ce que nous allons faire connaître dans l'*Exposé des méthodes suivantes.*

Nous prions de lire, conjointement avec cet exposé, le §. VIII de ce Chap. pag. 111 et suiv. de ce Vol.

---

rir la Maladie vénérienne, etc., citée note 3 de ce Chap. Comme cette méthode est couronnée de succès, nous en donnerons le précis à la suite de l'*Exposé des autres méthodes d'administrer les diverses espèces de préparations mercurielles.* Voyez pag. 91 et suiv. de ce Vol.

EXPOSÉ

DES PRINCIPALES MÉTHODES DE TRAITER LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

1.° ***Méthode d'administrer le mercure insoluble***, ou *les pilules mercurielles seules.*

(ON doit donner la préférence au *mercure insoluble*, c'est-à-dire, aux *pilules mercurielles*, sur toute autre préparation de *mercure soluble*, « quand, dit DE HORNE, ouvrage cité « note 2 de ce Chap., il y a des humeurs épaisses et engorgées, qui obstruent les *glandes* « et les *viscères*, qui en altèrent la texture et « l'organisation : il faut alors des forces principalement dirigées vers les *solides*, et qui, « en stimulant la *fibre* et augmentant son ressort, en multiplient les vibrations, et produisent graduellement une action pressante sur « les humeurs, qu'on cherche d'ailleurs à diviser et à rendre évacuables par les boissons. Symptômes qui indiquent cette méthode.

« C'est vainement qu'on insisterait, dans ce « cas, sur des moyens plus doux : ils seraient, « par cela même, insuffisans, et il en résulterait à la fin l'inertie de la *fibre*, pour avoir « négligé de la stimuler à temps, et successivement l'*oblitération* des *vaisseaux* entrepris : « ce qui s'opposerait au parfait rétablissement « des *fonctions* lésées, et laisserait souvent l'*organe* dans un état de dégradation vraiment « insurmontable.

« C'est dans ces circonstances que les *pilules* « *de Keyser*, dont on a tant abusé d'ailleurs ; « les *pilules de Belloste* ; la *panacée*, le *mercure doux*, et les autres préparations de *mercure insoluble*, multipliées à l'infini, mais « dont l'action *fondante* est à peu près la même,

« doivent être employées de préférence, et « qu'elles produisent souvent un effet, qu'on « attendrait vainement des autres méthodes. »

Remèdes préparatifs; saignées, décoction de salsepareille, purgatifs et bains.

Avant que d'administrer les *pilules mercurielles*, dont nous donnons la recette à la *Table générale*, Tom. V, au mot PILULES MERCURIELLES, ou toute autre préparation de *mercure insoluble*, on saignera le malade, s'il y a des *symptômes* qui indiquent la *saignée*; on lui prescrira une *décoction* de *salsepareille*, dont il prendra un litre (une pinte) par jour; on le purgera une couple de fois, comme il est pres- pag. 17 de ce Vol.; et il prendra quelques *bains*, s'il en a la commodité.

Doses des pilules mercurielles.

Ensuite on lui prescrira trois décigrammes (six grains) de *pilules mercurielles* le matin, et autant le soir; on augmentera progressivement jusqu'à un gramme (dix-huit grains) le matin, et autant le soir. Dès que les gencives commencent à se gonfler, on interrompra, et on purgera avec six ou huit *pilules mercurielles purgatives* ou *de Belloste*, plus ou moins, selon que le malade est plus ou moins facile à émouvoir.

Circonstance qui demande de purger. Pilules mercurielles purgatives.

Le lendemain, on reprendra les *pilules mercurielles fondantes*, à la même dose de trois, matin et soir; et on continuera ainsi, en purgeant avec les *pilules mercurielles purgatives* ou *de Belloste*, tous les huit ou dix jours, jusqu'à la disparition de tous les *symptômes*, et une quinzaine de jours par-delà. On terminera ce traitement par deux *purgations*, avec les *pilules mercurielles purgatives* ou *de Belloste*.

On ne cesse ces remèdes que quinze jours après la parfaite guérison.

Salsepareille pendant tout le traitement. Régime.

Pendant le traitement, le malade boira tous les jours un litre (une pinte) de *décoction* de *salsepareille*, et il suivra exactement le *régime* prescrit pag. 13 et 30 de ce Vol.

Cette méthode réussit assez constamment ule, lorsqu'elle est employée dans les circonsnces spécifiées ci-dessus. Cependant le *tempéiment* des malades de cette classe, et le caracère des *symptômes*, sont de nature à exiger ouvent le secours de quelques *antiscorbutiues* : aussi les associe-t-on, avec beaucoup de uccès, à cette méthode. On donne les *sucs ntiscorbutiques*, depuis six jusqu'à douze décagrammes (depuis deux jusqu'à quatre onces) par jour, selon qu'ils sont plus ou moins indiqués.

Il est quelquefois nécessaire d'associer à cette méthode les antiscorbutiques.

Dose.

Mais lorsqu'il s'agit de rétablir les *fonctions* lésées, et de prévenir la destruction des *organes*, le *mercure insoluble* ne suffit pas; il faut l'associer à d'autres préparations *mercurielles*.)

Cas où cette méthode ne suffit pas.

Méthode d'administrer le mercure insoluble, conjointement avec le sublimé corrosif.

(Ainsi, quand il est nécessaire de donner aux *fibres* relâchées le ressort dont elles ont besoin pour se débarrasser des *fluides* qui les surchargent et les oppriment; de diviser et d'évacuer en même temps les humeurs croupissantes qui s'opposent au desséchement des anciennes *gonorrhées*, ou à la *cicatrisation* des vieux *ulcères;* lorsque les *chancres* de vieille date exigent un *spécifique* très-énergique, qui les déterge, les vivifie, pour ainsi dire, et un *fondant* qui en résolve les bords, et qui, par des évacuations répétées, détourne les humeurs qui s'y portent, comme à un *cautère* naturel, on trouve ces avantages réunis dans l'action combinée des *pilules mercurielles* et du *sublimé corrosif* (*muriate de mercure corrosif*), qu'on administrera de la manière suivante.

Symptômes qui exigent cette association.

Après avoir préparé le malade, comme nous

Préparation.

l'avons dit pag. 68, on commence par donner le *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)* à la dose d'un huitième de décigramme (un quart de grain), dissous dans un litre (une pinte) de *décoction* de *salsepareille*, par jour. On le continue à cette dose pendant huit jours; on le donne ensuite à un quart de décigramme (demi-grain), dissous dans la même quantité de *tisane*, pendant huit autres jours. Enfin on en vient à deux tiers de décigramme (trois quarts de grain), qu'on continue jusqu'à la disparition des *symptômes*, s'il ne fatigue pas trop le malade.

Dose du sublimé par jour : un huitième de décigramme (quart de grain).

Quart de décigramme (demi-grain).

Deux tiers de décigramme (trois quarts de grain).

Pendant qu'il prend tous les jours la dose de *sublimé corrosif* que nous venons de prescrire, on lui donne également tous les jours, à compter du cinquième ou sixième jour de l'usage du *sublimé*, trois décigrammes (six grains) de *pilules mercurielles*, qu'on peut augmenter graduellement jusqu'à six : on purge tous les huit jours avec des *pilules mercurielles purgatives* ou *de Belloste*, à la dose prescrite pag. 68 de ce Vol.; et ce jour de *purgation*, le malade ne prend ni *sublimé*, ni *pilules mercurielles fondantes*.

Doses des pilules mercurielles.

Purgatifs

Le *régime* qu'il faut suivre pendant ce traitement, est le même que celui indiqué pag. 13 et 30 de ce Vol.; et, quinze jours après que tous les *symptômes* sont disparus, on purge une couple de fois le malade, comme nous l'avons dit.)

Régime.

Méthode d'administrer le mercure insoluble, conjointement avec les lavemens antivénériens.

(Si l'*estomac* du malade et d'autres circonstances s'opposent à l'administration du *sublimé*

Circonstances qui demandent

corrosif (muriate de mercure corrosif), comme on l'observe assez fréquemment, et comme nous le dirons à la *Méthode d'administrer le sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif) seul*, il faut, avec les *pilules mercurielles fondantes*, donner des *lavemens antivénériens* qui, étant composés d'une préparation *mercurielle* d'une solubilité exacte, ont la plus grande analogie avec la *dissolution* de *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*. On prescrira ces *remèdes* combinés, de la manière suivante :

qu'on préfère les lavemens antivénériens au sublimé corrosif.

On commence le traitement par la préparation indiquée plus haut; ensuite on administre deux *lavemens antivénériens* par jour, comme nous le dirons plus amplement ci-après, *Méthode d'administrer les lavemens antivénériens seuls;* et on continue la même quantité de ces *lavemens* tous les jours, jusque quinze jours après la cessation de tous les *symptômes*. Pendant l'usage de ces *lavemens*, le malade prend de trois à six décigrammes (six à douze grains) de *pilules mercurielles* matin et soir, et on le purge tous les huit jours avec les *pilules mercurielles purgatives* ou *de Belloste*, comme il a été dit ci-dessus. Même *régime* pendant le traitement; même nombre de *purgations* lorsqu'il est achevé, que pag. 70.

Préparation.

Deux lavemens antivénériens par jour.

Dose des pilules mercurielles.

Purgatifs.

Régime.

Cependant lorsque le *virus vénérien* est compliqué; lorsqu'il est très-ancien, et, pour ainsi dire, identifié avec le sujet; lorsque plusieurs parties du corps en sont en même temps, quoique diversement, affectées relativement à leurs *fonctions*, et que le mal est à son comble, il est bien difficile de remplir toutes les *indications* avec cette méthode, même combinée. Il arrive assez souvent que le *mal vénérien* qui

Cette méthode combinée ne remplit pas toujours toutes les indications.

a résisté à une ou plusieurs préparations de *mercure*, se guérit par l'application de quelques autres, quoiqu'on ne puisse pas toujours en rendre une raison satisfaisante. C'est, dit DE HORNE, que, dans certains cas, il faut quelquefois les éprouver les unes après les autres, en en réglant toutefois rationnellement l'application, suivant le besoin et d'après leur action connue : ce qui, en multipliant les différentes combinaisons de ce *remède*, ne peut qu'offrir de nouveaux résultats plus avantageux, et augmenter conséquemment les ressources de l'art de guérir.

Pourquoi?

Il ne faut donc ni mépriser, ni rejeter aucune méthode; mais, en ne les appréciant que d'après l'analyse, il faut savoir les ranger dans leur classe, et ne les juger ensuite définitivement que d'après leurs effets.

Si donc, vers le milieu du traitement dirigé d'après la méthode combinée dont nous venons de parler, on n'aperçoit que peu ou point de diminution dans les accidens, il faut savoir placer à propos quelques *frictions* et quelques *fumigations* locales. Il est impossible de déterminer le nombre de fois qu'il faut employer ces *remèdes :* comme ils ne sont que secondaires dans ces méthodes, l'intensité et la gravité des *symptômes* doivent être les seuls guides du médecin.

Il faut quelquefois placer quelques frictions ou quelques fumigations;

En quelle quantité.

Nous allons voir, dans la méthode suivante, la manière d'administrer les *frictions seules*, et ensuite combinées avec les autres préparations *mercurielles :* nous parlerons après de la *Méthode des fumigations*, de celle des *lavemens antivénériens*, de celle par *absorption*, de celle du *sublimé corrosif*, et enfin de celle des *sudorifiques.*)

2.° *Méthode d'administrer le Mercure par le moyen des frictions seules.*

(TOUTES les fois que le *virus vénérien* est récent, qu'il occupe encore le *tissu cellulaire* de la *peau*, ou qu'il s'est arrêté aux *chairs* et aux *glandes*, et qu'il n'a produit d'ailleurs aucune *inflammation* urgente, les *frictions mercurielles*, employées avec prudence et précaution, deviennent un moyen suffisant de guérison, parce que le *mercure* introduit à l'*organe* de la peau par cette méthode, exerce alors une action prompte et naturellement dirigée sur le *virus*, pour ainsi dire concentré dans ses parties : son action, dans ce cas, est souvent aussi sûre et aussi complète qu'on peut le désirer.

Symptômes qui indiquent cette méthode.

Il est même des circonstances où cette méthode semblerait mériter la préférence sur quelques autres ; c'est quand les principaux *organes* de la vie et de la santé sont notablement lésés ; ou quand, à raison de leur texture, de leur délicatesse et de leur configuration, on a lieu de craindre cette lésion.

Qui demandent qu'on la préfère à toute autre.

Mais pour préférer, dans ce cas, les *frictions* à toute autre méthode, il faut que la peau ne soit point susceptible d'*érysipèle*, ni d'une astriction opiniâtre, que les *bains* mêmes ne puissent vaincre, comme nous l'avons fait voir note 7 de ce Chap. Il faut en outre qu'il n'y ait point, ou qu'il y ait peu d'écoulement *gonorrhoïque* : car il est prouvé que le *mercure*, employé en *frictions*, engorge et relâche étonnamment les *vaisseaux lymphatiques*, qu'il les rend bâillans, et qu'il leur fait perdre presque tout leur ressort ; ce qui rend ces écoulemens quelquefois incurables, sur-tout si on n'administre les *frictions*, comme on le fait commu-

Qualités de la peau nécessaires à l'administration des frictions.

Elles ne conviennent pas lorsqu'il y a écoulement gonorrhoïque. Pourquoi ?

nément, qu'à la fin du traitement de la *gonorrhée*.

Préparation. Lors donc que toutes les circonstances se réunissent pour faire espérer le succès de la méthode isolée des *frictions*, on commence par

Saignée, bains, purgatifs. saigner le malade, si les *symptômes* l'exigent; par lui prescrire deux *bains* à l'eau simple par jour, un le soir et l'autre le matin, jusqu'à concurrence d'une vingtaine, plus ou moins, selon le caractère connu de la *peau*; on lui fait prendre ensuite une ou deux *purgations*, telles que celles prescrites pag. 17 et 18 de ce Vol.

Dose d'onguent mercuriel pour chaque friction. On administrera alors la première *friction*, à la dose de huit grammes (deux gros) d'*onguent mercuriel* bien préparé, à parties égales de *mercure* et de graisse, comme nous l'avons dit pag. 28 de ce Vol. Le surlendemain, on donne la seconde *friction*, et on continue ainsi en mettant un jour d'intervalle entre chaque *friction*.

Parties qui doivent recevoir les frictions, et ordre dans lequel il faut les donner. La première se donne à la cheville d'un pied; la seconde, à la cheville de l'autre pied; la troisième, depuis la cheville jusqu'au gras de la jambe; la quatrième, à la même place de l'autre jambe; la cinquième, depuis le gras de la jambe jusqu'au genou; et ainsi de suite, en montant par gradation le long des cuisses, des fesses, des lombes, du dos, des épaules, et en passant alternativement d'un côté à l'autre.

On n'en fait ni sur la poitrine ni sur le ventre. Lorsque toutes ces parties ont reçu successivement une *friction*, et que le malade n'est pas guéri, on recommence par les chevilles, et on suit la même marche. On évitera de faire des *frictions* sur la *poitrine* et sur le *ventre*.

Quand il faut augmenter la dose de l'onguent. Quand les *symptômes*, quoique récens, sont graves, on augmente la dose de l'*onguent* jusqu'à douze et même seize grammes (jusqu'à trois et même jusqu'à quatre gros), après avoir

toutefois fait les premières *frictions* avec huit grammes (deux gros) seulement.

Manière de diriger les frictions, lorsque le mercure porte à la bouche.

Dès que la bouche commence à s'échauffer, on interrompt les *frictions*, et on purge; on les reprend ensuite comme il vient d'être prescrit. Si, malgré la *purgation*, le *mercure* affecte encore la bouche, il faut éloigner les *frictions* d'un jour, et en mettre deux d'intervalle. Si ce moyen ne réussit pas, il faut diminuer la quantité d'*onguent mercuriel* à chaque *friction*, et la réduire à quatre grammes (un gros), si ce n'est qu'à cette quantité qu'on peut obtenir la cessation des accidens de la bouche: mais, lorsqu'à cette dernière dose ces accidens persistent, il faut passer à une autre méthode, et choisir celle qui est la plus appropriée aux circonstances.

Décoction de salsepareille. Comment le malade doit se conduire pendant le traitement.

Pendant ce traitement, le malade prendra tous les jours un litre (une pinte) de *décoction* de *salsepareille;* il ne sortira point à l'*air*, mais restera dans son appartement tenu modérément chaud. Il ne changera ni de caleçons, ni de bas, tout le temps du traitement, qu'on ne cessera qu'après que tous les *symptômes* seront dissipés: alors on purgera une ou deux fois.

Régime.

Le malade suivra d'ailleurs le *régime* prescrit pag. 30 de ce Vol.

Mais comme il est rare, pour peu que la maladie soit compliquée, de la voir céder aux seules *frictions*, il faut, le plus souvent, leur associer une autre méthode; et, de toutes les préparations *mercurielles*, il n'y en a guère dont la combinaison soit plus heureuse et plus universellement pratiquée, que celle du *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)* avec les *frictions mercurielles:* cette méthode combinée est celle qu'on appelle à Paris, *mixte.*)

Méthode d'administrer les frictions mercurielles combinées avec le sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif).

Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes.

(LA *méthode mixte* convient sur-tout, lorsqu'aux autres *symptômes vénériens* se joignent des *ulcères*, des *pustules*, des *éruptions dartreuses*, des écoulemens *virulens*, etc.

Préparation.

Dans ces cas, après avoir saigné le malade, si la *saignée* est indiquée, l'avoir purgé, lui avoir fait prendre quelques *bains* et des *boissons émollientes*, on lui fait donner, par jour, un

Dose du sublimé;

huitième de décigramme (un quart de grain) de *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*, et on augmente par gradation, comme nous l'avons dit pag. 70 de ce Vol.

Dose de l'onguent mercuriel.

Le lendemain, on lui administre une *friction* du poids de quatre grammes (un gros) d'*onguent mercuriel*, préparé à parties égales. On réitère cette *friction* tous les quatre ou cinq jours, plus ou moins souvent, selon l'intensité de la maladie ou les progrès des *remèdes*.

Si la salivation survient, on suspend les *frictions* et le *sublimé*, et on purge; on reprend quand elle est cessée. Quinze jours après que tous les *symptômes* ont disparu, on purge.)

Méthode d'administrer les frictions mercurielles conjointement avec les lavemens antivénériens.

(Si la *solution de sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*, jointe aux *frictions mercurielles*, en facilite et en assure le succès; si le *mercure*, appliqué à la *peau* sous cette forme, a quelquefois besoin d'un véhicule pour en déterminer et en accélérer l'action, les *lavemens*

antivénériens, dont la base est un *mercure* exactement soluble, doivent remplir toutes ces vues dans les mêmes circonstances. Ils méritent même d'être employés de préférence, quand l'*estomac*, fatigué ou révolté, par quelque cause que ce soit, ne peut supporter la première impression du *sublimé (muriate de mercure corrosif)*.

Cas qui demande nécessairement cette méthode combinée.

Mais il est des cas où les *lavemens antivénériens*, joints aux *frictions mercurielles*, produisent des effets encore plus sûrs et plus marqués, et ne peuvent être que difficilement remplacés par une autre méthode : c'est lorsqu'aux *symptômes vénériens* ordinaires, se joignent d'anciennes *gonorrhées*, qui ont résisté à tous les *remèdes*, ou qui, ayant été traitées peu méthodiquement, se sont aigries, et présentent des complications de *tension* et de relâchement qui contrarient la cure, et qui sont difficiles à surmonter. Les *lavemens antivénériens* faisant alors l'office d'un *bain* légèrement *vulnéraire* et *tonique*, dirigé sur le mal même, agissent avec une supériorité marquée, et portent une impression décisive sur tous les *organes* affectés ; d'où résulte presque toujours une *crise* complète et salutaire, produite par une ample évacuation de l'humeur *gonorrhoïque*, et le resserrement proportionnel et successif des *fibres* relâchées et distendues par l'excédence de cette humeur ; de sorte que, pour produire ce second effet, on n'a presque jamais besoin des *astringens*, si dangereux à employer, lors même qu'ils sont nécessaires.

Manière dont opèrent les lavemens antivénériens.

Les *frictions* concourent, avec les *lavemens antivénériens*, à la destruction totale du *virus*, et elles l'assurent encore plus décisivement : de sorte qu'on peut dire que de la combinaison de ces deux *remèdes*, il résulte souvent un effet

qu'on n'aurait pu se promettre aussi complètement d'un seul.

Préparation. Dose des lavemens antivénériens. Après avoir préparé le malade, comme pour les *méthodes* précédentes, on lui fait donner par jour, deux *lavemens antivénériens*, un le matin, et l'autre le soir, ainsi que nous le dirons plus amplement, *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavemens antivénériens seuls*. Le troisième ou quatrième jour, on lui fait administrer une *friction* de quatre ou huit grammes (un ou deux gros) d'*onguent mercuriel*, selon l'intensité des *symptômes*, et on la réitère tous les trois ou quatre jours, sans interrompre les *lavemens antivénériens*, à deux par jour.

De l'onguent mercuriel.

Si la *salivation* survient, on interrompt les deux espèces de *remèdes*, et l'on purge. On les reprend ensuite, et on les continue quinze jours après la disparition de tous les *symptômes*. Le malade prend, pendant ce traitement, un litre (une pinte) de *décoction* de *salsepareille*, et suit le *régime* prescrit pag. 30 de ce Vol.)

Salsepareille.

Méthode d'administrer les frictions mercurielles conjointement avec les fumigations.

Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes. (QUAND, à tous les *symptômes vénériens* qui exigent l'administration des *frictions mercurielles*, se joignent des pustules suppurantes parsemées sur la *peau*, qui rendent cette espèce de *remède* difficile à employer, ou des *ulcères* rongeans et rebelles qui ne cèdent, ni à ce premier *remède*, ni à aucun pansement méthodique, les *fumigations locales* en produisent alors la détersion et la cicatrisation; et loin de contredire l'effet des *frictions*, elles l'assurent au contraire, et le rendent plus complet.

Préparation. Après avoir prescrit au malade une *saignée*,

si elle est indiquée, quelques *bains* et une *purgation*, on commence par lui faire donner une *friction* de huit grammes (deux gros) d'*onguent mercuriel* préparé à parties égales; le lendemain on lui donne une *fumigation* de quatre grammes (un gros) de *mercure doux* (*muriate mercuriel doux*), qu'on dirige principalement sur les parties attaquées de *pustules* et d'*ulcères*, comme nous le dirons, *Méthode d'administrer les fumigations seules.*

Dose de l'onguent mercuriel; Du mercure doux en fumigation.

Le troisième jour, on donne une seconde *friction*, et le jour d'après, une seconde *fumigation*. Cette marche ne doit point être suivie à la rigueur; il est quelquefois nécessaire de donner plusieurs jours de suite les *fumigations*, selon qu'il est nécessaire de pénétrer, de déterger et de cicatriser; ou de les suspendre, relativement aux effets qu'elles produisent. Ce sont les *symptômes* dominans, et les circonstances, qui doivent servir de guide.

Dès que la *salivation* se manifeste, on interrompt ces *remèdes mercuriels*, et on purge. Quand elle est calmée, on les reprend, et on les continue jusques quinze jours après la disparition entière de tous les accidens.

Pendant tout le traitement, le malade suit le *régime* prescrit pag. 30 de ce Vol., et il boit chaque jour un litre (une pinte) de *décoction* de *salsepareille*.)

Régime.

Salsepareille.

3.° *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des fumigations seules.*

(LORSQUE le corps est parsemé de *pustules*, ou de *dartres* suppurantes; qu'il existe d'anciens *écoulemens gonorrhoïques*, ou des *ulcères* interminables aux parties de la génération et à l'*anus*, les fumigations deviennent nécessaires,

Symptômes qui demandent la méthode des fumigations;

parce que le *mercure*, sous cette forme, est plus pénétrant, plus dessiccatif, et qu'il procure plus sûrement la détersion et la *cicatrisation* des *ulcères*.

Qui la contre-indiquent.

Cependant, comme le *mercure*, employé de cette manière, exerce une action *tonique* et en quelque façon *astringente*, il faut éviter de prescrire les *fumigations*, toutes les fois qu'il y a *phlogose*, *inflammation*, sensibilité, douleur, ou disposition au *carcinome*. Il faut également s'en abstenir, quand le malade a la *poitrine* délicate, qu'il est attaqué d'un *asthme sec* et *convulsif*; qu'il est menacé, si c'est une femme, d'un *ulcère* à la *matrice*; quand le malade est d'un *tempérament* trop sec, et amaigri par la maladie.

Les fumigations sont générales ou locales. Manière d'administrer les générales;

Les *fumigations mercurielles* sont *générales* ou *locales*. Les *fumigations générales* s'administrent au moyen de la *chaise fumigatoire*, imaginée par le D.r LA LOUETTE, médecin de Paris, à qui on a l'obligation d'avoir perfectionné cette méthode, jusqu'à lui d'un succès peu sûr, d'un effet presque toujours dangereux, et en conséquence proscrite. Mais, indépendamment de cette machine, dont nous donnerons la description à la *Table générale*, Tom. V, au mot CHAISE FUMIGATOIRE, et qui, en garantissant la tête, épargne aux yeux et aux *dents* l'impression vive que peut faire sur ces *organes* la *fumigation mercurielle*, il est bon d'avoir recours à la *préparation mercurielle* qu'il prescrit : elle rend ces *fumigations* très-utiles. Cette méthode est donc un moyen de plus pour concourir à la destruction du *virus vénérien*, et il faut bien se garder de le négliger.

Celles qui sont locales.

Les *fumigations locales* s'administrent avec un entonnoir, qu'on dirige sur les parties que l'on

l'on soumet au *mercure*, employé sous cette forme. Ces *fumigations locales* sont un moyen secondaire, et même indispensable dans bien des circonstances, pour parvenir à une guérison radicale, ainsi que nous l'avons dit, *Méthode d'administrer les frictions mercurielles conjointement avec les fumigations*, pag. 78 et 79 de ce Vol.

Préparation.

On commence par faire une *saignée* au malade, si elle est indiquée ; on lui prescrit quelques *bains*, et on le purge. Ensuite on expose tout le corps à la vapeur de quatre grammes (un gros) de *cinabre artificiel* (*oxide de mercure sulfuré rouge*), ou de *mercure doux* (*muriate mercuriel doux*). On observera de n'employer jamais le *cinabre naturel* (*oxide mercuriel sulfuré rouge*), parce que la dose de *mercure*, que contient ce dernier, peut varier, au lieu qu'on est certain de la quantité précise qui est contenue dans l'artificiel. On est d'ailleurs plus rassuré sur la qualité même du *mercure* employé dans l'*artificiel*, puisqu'avant d'en former le *cinabre*, il est possible et facile de le purifier de tous les corps étrangers auxquels il peut être uni en sortant de la mine. Mais nous conseillons de préférer, autant qu'il sera possible, le *mercure doux* au *cinabre*, même *artificiel* ; l'effet en est plus assuré et plus prompt (12).

Dose du cinabre ou du mercure doux.

Le cinabre artificiel est préférable au naturel. Pourquoi ?

Mais on doit encore lui préférer le mercure doux.

(12) Il serait encore plus sûr d'employer les préparations *mercurielles* de LA LOUETTE, décrites dans sa *nouvelle Méthode de traiter les Maladies vénériennes par la fumigation*, etc., publiée par ordre du roi ; à Paris, chez *Mérigot* l'aîné, libraire, quai des Augustins, 1776. LA LOUETTE prévient qu'il en a donné les procédés à feu ROUELLE, chez lequel on trouvait ces *remèdes* tout préparés : on les trouve sans doute également chez son successeur, rue Jacob, division de l'Unité.

Le surlendemain, on donne la seconde *fumigation* à la même dose, et on continue ainsi de deux en deux jours, pendant quinze ou vingt jours. Alors on porte la dose du *cinabre artificiel*, ou du *mercure doux* (*muriate mercuriel doux*), à cinq grammes (un gros et demi); et en mettant un jour d'intervalle entre chaque *fumigation*, on ne les cesse que quinze jours après l'entière disparition de tous les *symptômes*.

Circonstances qui indiquent les fumigations locales.

Il est souvent nécessaire d'employer les *fumigations locales*, conjointement avec les *générales*, sur-tout dans les cas d'*ulcères* et d'écoulemens opiniâtres. Alors on dirige la vapeur de quatre grammes (un gros) de *mercure doux* (*muriate mercuriel doux*) sur la partie même, au moyen d'un entonnoir. On administre cette *fumigation* locale le soir de la *fumigation générale*, ou le lendemain.

Régime.

Pendant ce traitement, le malade suivra le *régime* indiqué pag. 30 de ce Vol., et il prendra un litre (une pinte) de *décoction* de *salsepareille* par jour.)

Salsepareille.

4.° *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavemens antivénériens seuls.*

« La méthode d'introduire le *mercure* dans le « corps humain par le moyen des *lavemens*, « est, dit DE HORNE, assez récente, et il faut « convenir qu'elle est très-ingénieuse. On la « doit à ROYER, ancien chirurgien aide-major « des camps et armées, qui, dans un petit ou- « vrage qui a paru en 1764, et qui a été réim- « primé, a détaillé assez amplement les motifs « qui l'ont porté à publier cette méthode.

Circonstances qui nécessitent la méthode des

« Cette manière d'administrer le *mercure* « est préférable, toutes les fois qu'on a à traiter « des personnes qui ont la poitrine faible et

« délicate ; qui sont sujettes aux *cardialgies*, « aux maux d'*estomac*, aux *vomissemens*, « ou qui ont une répugnance invincible pour « les *remèdes* internes, et qui ne peuvent être « assujéties aux *frictions*, pour les causes ex- « posées pag. 73 de ce Vol.

lavemens antivénériens.

« On guérit, par le moyen des *lavemens* « *antivénériens*, les *chancres*, les *pustules*, « les vieux *ulcères*, les *poireaux*, et autres « excroissances du même genre : la *carie*, les « *exostoses* souvent ne leur résistent pas, non « plus que les douleurs et les insomnies *véné-* « *riennes*.

Symptômes qu'on guérit par cette méthode.

« Cette méthode peut être regardée comme « supérieure à toutes celles déjà connues, pour « la guérison des vieilles *gonorrhées*, et, à plus « forte raison, des récentes. On sait combien « cette maladie est ingrate à traiter, et com- « bien elle est rebelle, dans les femmes sur-tout : « les *lavemens antivénériens* la terminent « quelquefois d'une manière qui tient du pro- « dige ; et ces succès, souvent répétés, sont « dûs sur-tout à la manière dont ce *remède* est « administré.

Elle réussit sur-tout contre les gonorrhées.

« Il faut, en effet, le considérer comme un « *spécifique*, appliqué presque immédiatement « sur le mal même, qu'il pénètre aisément, « promptement et sans aucune altération : c'est « un *topique* agissant ; c'est une espèce de *bain* « local, dont l'effet se continue quelquefois « pendant des heures entières, sans augmenter « pour cela le relâchement, tant à craindre « dans cette maladie ; et s'il agit d'une manière « non équivoque, comme *spécifique*, il exerce « presque aussi complètement son action *to-* « *nique*, et même graduellement *astringente*, « sur des parties originairement engorgées,

Idée qu'il faut se faire des lavemens antivénérieus.

« et quelquefois devenues relâchées jusqu'à « l'*atonie* complète. »

Conditions nécessaires au succès de ces lavemens.

Mais, pour que le *mercure*, qui fait la base des *lavemens antivénériens*, produise tous ces effets, il faut que le malade puisse le garder un temps suffisant, sans quoi la résorption serait imparfaite, ou ne serait guère possible.

Il est une autre condition également indispensable au succès de ce *remède ;* c'est qu'il ne produise ni *colique*, ni douleur vive, ni *hémorrhoïdes* enflammées : aussi est-il moins convenable aux personnes qui ont les entrailles délicates, facilement irritables, et particulièrement aux *vaporeux*. Ceux qui, par une extrême sensibilité, ne peuvent garder un instant un *lavement* ordinaire, pourraient encore moins supporter l'effet de ceux-ci, qui doivent avoir nécessairement une certaine activité.

Malades à qui ils ne conviennent pas.

Moyens d'en faciliter l'usage : y ajouter des narcotiques, et les prendre froids.

Cependant on parvient quelquefois, malgré ces deux obstacles, à donner avec succès les *lavemens antivénériens*, en y mêlant quelques *narcotiques*, qui, loin d'en diminuer, en assurent au contraire l'effet ; et cette addition est communément suffisante pour prevenir le premier des inconvéniens énoncés, et remédier au second. Dans ces mêmes cas, il faut aussi les prendre presque froids.

Nécessité de purger avant et pendant le traitement.

Pour recevoir avec plus de fruit les *lavemens antivénériens*, il faut que le *canal intestinal* soit libre ; ce qui oblige presque toujours à purger les malades avant que d'en commencer l'usage, et même à revenir quelquefois aux *purgations* dans le cours du traitement.

Caractères extérieurs de la li-

La liqueur *antivénérienne* qui entre dans la composition de ces *lavemens*, est un *mercure*

parfaitement *soluble*, et miscible à toutes nos humeurs. Elle est rougeâtre, claire, d'une odeur nauséabonde, dominée par celle du *camphre ;* mais la *recette* est encore un mystère : il faut espérer que l'auteur en enrichira un jour la *matière médicale.* La dose de cette liqueur est depuis quatre décagrammes jusqu'à huit (depuis dix gros jusqu'à vingt), qu'on mêle exactement dans une *décoction* de graine de *lin.*

Liqueur mercuri. lle qui co npo.e ues lavemens.

Dose.

Lors donc que le malade a été préparé par la *saignée*, si elle est indiquée, et par une ou deux *purgations*, qui sont indispensables dans ce traitement, on lui fait administrer deux *lavemens antivénériens* par jour, composés, comme nous venons de le dire, d'une *décoction* de graine de *lin*, dans laquelle on mêle exactement quatre décagrammes (dix gros) de la liqueur *antivénérienne* de ROYER ; et on continue tous les jours le même nombre de *lavemens*, en augmentant par gradation la dose de la liqueur, jusqu'à huit décagrammes (vingt gros). On n'en interrompt l'usage que quinze jours après la parfaite disparition de tous les *symptômes.*

Préparation.

Deux lavemens antivénériens par jour.

Pendant le traitement, le malade suit le même *régime* que pour les autres méthodes : il prend chaque jour un litre (une pinte) de *décoction de salsepareille*, et l'on purge lorsqu'on s'aperçoit de quelque ralentissement dans le progrès des *remèdes ;* ce qui indique que des matières ramassées dans le *canal intestinal*, s'opposent à l'effet des *lavemens antivénériens.*

Régime et purgations.

Nous avons déjà dit que ces *lavemens* étaient des moyens secondaires très-avantageux, qui concourent souvent avec les autres méthodes

à la guérison des *maladies vénériennes* les plus graves et les plus compliquées. Nous n'indiquerons pas ici les circonstances dans lesquelles cette combinaison est si utile ; nous les avons exposées dans les méthodes précéd., pag. 71 et suiv., 76 et suiv. de ce Vol.

5.° *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des bains antivénériens seuls.*

(Nous devons cette méthode nouvelle et très-intéressante, au C.en BAUMÉ, célèbre apothicaire de Paris, de l'Institut national, etc. Loin de faire, comme tant d'autres, un mystère de la préparation *mercurielle* qui lui a paru préférable pour remplir ses vues d'une manière exacte et certaine, il l'annonce au contraire avec la franchise et l'assurance qui conviennent à son désintéressement et à son savoir. C'est le *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*, dissous d'abord à la dose d'un quart de décigramme (demi-grain) dans chaque litre (pinte) d'eau, et porté ensuite successivement, et suivant le besoin, à une dose plus forte, qui forme toute la composition des *bains antivénériens*.

La liqueur des bains antivénériens est une dissolution de sublimé corrosif.

Quoique les *bains antivénériens* ne doivent être communément regardés que comme un moyen secondaire de guérir la *maladie vénérienne*, il est des cas cependant où ils peuvent suffire, et même être quelquefois employés de préférence, sur-tout quand les autres méthodes ont été à peu près inutiles, ou quand l'*organe* de la *peau* est tellement entrepris et dégradé par le *virus*, qu'il est nécessaire de la soumettre à l'impression habituelle et continue des *bains* : alors on réunit l'avantage de remplir par un seul moyen cette première et indispen-

Circonstances où la méthode des bains antivénériens suffit seule pour guérir.

sable *indication*, ensuite d'attaquer le *virus* par le *sel mercuriel* dissous dans les *bains*, d'énerver son action, et de travailler à l'anéantir tout-à-fait.

Symptômes qui la rendent nécessaire.

Il est sur-tout une circonstance où les *bains antivénériens* sont très-recommandables ; c'est quand des affections *nerveuses*, des accès répétés de *vapeurs* ou de *mélancolie*, se joignent à la *maladie vénérienne*, la précèdent ou la suivent, et la rendent conséquemment plus grave et plus difficile à guérir. On sait le danger des autres méthodes dans ces circonstances : la plupart sont même quelquefois impraticables. Les *bains antivénériens*, au contraire, peuvent toujours dans ce cas s'employer avec succès, et apporter au moins quelque soulagement.

Nous allons transcrire l'observation que DE HORNE donne en preuve de l'utilité de cette méthode : elle est trop importante pour que nous la passions sous silence ; elle servira d'ailleurs de guide dans l'administration des *bains antivénériens*.

Observation.

Une femme âgée de vingt-quatre ans, avait éprouvé, depuis sa naissance, plusieurs incommodités qui se succédaient et se répétaient très-fréquemment. Les principales étaient des *ophthalmies* presque habituelles, et différentes éruptions de la *peau*. Depuis quatre ans surtout, ce dernier vice n'avait fait qu'augmenter, et son caractère n'a plus été équivoque.

Une *dartre* presque universelle, farineuse, écailleuse, blanche, quelquefois suppurante, en affaiblissant, en dénaturant toute la *peau*, cet *organe* si intéressant du tact, occasionnait des *prurits*, des démangeaisons, et la défigurait totalement.

Le *vice dartreux* répandu par-tout, et qui

n'avait pas épargné la propre racine des cheveux, avait résisté jusqu'à ce jour à tous les *remèdes ;* et ce qui paraîtra encore plus étonnant, c'est que cette malade, qui n'avait jamais habité avec aucun homme, et qui portait les preuves physiques les moins équivoques de sa sagesse, éprouvait un écoulement de même qualité que celui qui caractérisait le *vice dartreux*, répandu sur toute la superficie de son corps.

Comme on avait lieu de soupçonner que c'était un vice héréditaire, puisqu'il ne pouvait raisonnablement être imputé à l'incontinence de cette malade, et qu'en tout état de cause, l'administration du *sublimé* ne pouvait que produire un changement avantageux à son état, on la prépara à recevoir ce *remède*, par une *saignée*, une *purgation*, et des *bains* simplement *émolliens*. Elle commença à prendre le *sublimé* le 20 octobre 1776, avec la précaution de continuer les mêmes *bains* d'eau tiède, au moins tous les deux jours.

On lui donna d'abord un huitième de décigramme (un quart de grain) de *sublimé (muriate de mercure corrosif)*, dissous dans un litre (une pinte) de *tisane émolliente ;* et pendant la journée, elle buvait quelques verres de *petit-lait*. Les 21, 22, 23 et 24, elle continua le même *remède*, à la même dose, et avec les mêmes précautions.

Le 25, on augmenta la dose du *sublimé*, qui fut portée à un quart de décigramme (un demi-grain) par jour ; et elle y fut assujétie les six jours suivans, sans qu'elle en éprouvât aucun inconvénient, et sans qu'il en résultât non plus aucun changement à la maladie.

Le 1.er novembre, elle prit un tiers de déci-

gramme (les trois quarts d'un grain) de *sublimé* par jour, dissous dans la même quantité de *tisane*, et elle le continua à cette dose jusqu'au 5, sans aucune amélioration dans son état, et sans qu'elle en fût aucunement incommodée : nul *cours de ventre*, nulle *salivation* : aucune des *fonctions* ne fut altérée, et l'appétit sur-tout se soutint comme dans la plus parfaite santé.

Le 6 novembre, cette malade prit un demi-décigramme (un grain) de *sublimé* par jour, dissous dans un litre (une pinte) de *tisane sudorifique ;* et elle en continua l'usage, à la même dose, jusqu'au 20 novembre, qu'on s'aperçut d'une légère diminution dans le *vice dartreux :* les démangeaisons étaient aussi affaiblies ; quelques écailles commençaient même à tomber, et l'écoulement de la *vulve* était fort diminué.

Mais on fut alors obligé de quitter le *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*, dont la malade avait déjà pris douze décigrammes (vingt-quatre grains), parce qu'il excitait des *nausées* et des soulèvemens d'*estomac*, qui en rendaient la boisson insupportable : on lui substitua les *bains antivénériens*, c'est-à-dire, qu'on changea l'administration du *remède*, sans le quitter pour cela.

Le 22 novembre, elle prit les *bains antivénériens*, à la dose indiquée par le C.en BAUMÉ, c'est-à-dire, à un quart de décigramme (un demi-grain) de *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*, dissous dans chaque litre (pinte) d'eau, ce qui faisait vingt-cinq décigrammes (cinquante grains) de *sublimé* par chaque *bain :* elle y restait deux heures entières sans aucun inconvénient.

Dose de sublimé corrosif par chaque bain

On augmenta journellement la dose du *su-*

Qu'on prend tous

les deux jours.

blimé, et on la porta insensiblement jusqu'à cinquante décigrammes (cent grains). Elle prenait ces *bains* tous les deux jours, et alternativement, de la *tisane sudorifique* légère.

Salsepareille.

Le 28 novembre, les *dartres* écailleuses commençaient à tomber ; celles qui suppuraient se desséchaient, et la peau se nettoyait visiblement : l'écoulement *gonorrhoïque* était presque entièrement tari.

Le 10 décembre, la *peau* était presque totalement purgée du *vice dartreux*, quoiqu'elle fût encore, en quelques endroits, inégale et raboteuse ; l'écoulement était tari.

Le 15, il ne paraissait plus de *dartre*, et la *peau* était aussi unie qu'on pouvait le désirer, et beaucoup plus qu'on n'aurait jamais osé l'espérer.

Le 17 décembre, on cessa les *bains antivénériens*, qu'elle avait pris au nombre de douze, et qui n'avaient occasionné aucune douleur, aucune espèce d'irritation, et aucune *évacuation* extraordinaire.

La malade fut purgée deux fois, après le traitement, avec les *pilules de Belloste*, et on lui conseilla de se purger avec cette médecine au moins tous les mois. Comme elle avait négligé cette précaution, et vécu sans aucun *régime*, ses *dartres* reparurent un peu le printemps suivant : mais quelques litres (pintes) de *tisane apéritive*, et une *pommade* simple, suffirent alors pour les sècher ; et depuis ce temps elles n'ont plus reparu, et la *peau* unie, blanche et douce, en paraît délivrée pour toujours. D'ailleurs, la santé de cette femme est on ne peut pas meilleure.

On n'aurait osé donner par la bouche, à cette malade, la quantité de *sublimé corrosif (mu-*

riate de mercure corrosif) qui aurait été nécessaire pour la guérir radicalement. Mais, en soumettant toute la *peau* à l'impression de ce *remède*, outre que le secours devenait immédiat, et plus sûr, il en a été repompé suffisamment pour opérer la mutation et la destruction du *virus*, sans que les *viscères* aient pu en être affectés.

Il est peu de maladies de ce genre, aussi étendues et aussi graves ; mais cet exemple suffit pour savoir ce qu'on peut attendre, et ce qu'on doit espérer du *sublimé*, pris avec constance, et qui ne peut être administré en aussi grande quantité qu'en *bains* (13).)

6.° *Méthode d'administrer le Mercure par absorption.*

(CETTE méthode, nouvelle, simple, facile et sûre, que nous devons à CLARE, chirurgien anglais, ainsi que nous l'avons dit note 11 de ce Chap., réunit tous les avantages de celles dont nous venons de donner l'exposé, sans en avoir les inconvéniens. Le *calomélas* (*muriate mercuriel doux sublimé*), qui est la préparation dont on fait usage par cette méthode, n'entre ni dans l'*estomac*, ni dans les intestins : à cet égard, on est certain de ne jamais nuire à ces *viscères*, pendant cette espèce de traitement. Aussi cette méthode convient-elle sur-tout aux personnes délicates, et dont les *nerfs* sont

(13) Le *sublimé* (*muriate de mercure corrosif*) réussit assez constamment dans les maladies de la *peau*, et sur-tout dans les affections *dartreuses*; mais il faut y joindre les *bains*, un *régime rafraîchissant*, le donner long-temps et à petite dose. DE HORNE, *ibid.* tom. j, pag. 268, note *a*.

très-irritables ; aux poitrinaires, à ceux qui sont déjà épuisés par la maladie et par les remèdes ; aux femmes, aux enfans, etc. Et comme elle réussit dans les cas de *maladie vénérienne* les plus compliqués, on sent qu'elle peut suppléer toutes les autres. Il faut lire dans l'ouvrage même, cité note 3 de ce Chap., à l'occasion des *injections vitrioliques* dans la *gonorrhée*, les preuves de ce que nous avançons.

Nous nous écarterions des bornes que nous nous sommes prescrites, si nous rapportions les raisonnemens et les faits sur lesquels l'auteur s'appuie, pour démontrer l'excellence de sa méthode : nous nous contenterons d'en donner le précis. La manière de l'administrer est à la portée de tout le monde.

On a un demi-décigramme (un grain) de *calomélas* (*muriate mercuriel doux sublimé*) en poudre : on le prend avec le bout du doigt humecté de salive ; on le porte dans la bouche, et on frotte cette poudre sur la surface des gencives, et interne des joues, et sur les conduits salivaires : on continue de frotter pendant quelques instans, jusqu'à ce qu'on ne sente plus de poudre sous les doigts.

Il faut avoir la plus grande attention de ne pas avaler la salive, qui survient pendant et après cette opération : il faut la garder dans la bouche le plus de temps qu'il est possible ; et lorsqu'enfin elle devient trop abondante, il faut la rejeter, au lieu de l'avaler. Pour que la salive soit moins incommode, il faut faire cette petite friction immédiatement après avoir mangé, et avoir soin de cracher à plusieurs reprises avant que de la commencer.

La poudre *mercurielle* est absorbée, en totalité ou en partie, par les pores de la peau

fine des parties de la bouche, sur lesquelles on l'a frottée. Je dis, en totalité ou en partie, afin qu'on ne soit point étonné si, en crachant la salive parce qu'on ne peut plus la retenir, après l'avoir toutefois conservée dans la bouche quelques instans, on voit qu'elle est blanchie, et teinte par cette poudre.

Au moyen de cette *absorption* par les pores de la *peau interne* de la bouche, le *mercure*, sans passer par l'*estomac*, ni par aucun autre *viscère*, est introduit dans la circulation du sang, où il opère doucement, et sans secousses, tous les effets nécessaires à la guérison du malade. L'auteur en rapporte plusieurs observations dans son ouvrage, et les expériences que nous avons faites ici nous ont également réussi.

On répète cette petite *friction*, d'abord deux fois par jour, aussitôt après le déjeûné et après le soupé; huit jours après on la réitère encore après le diné; on peut même aller jusqu'à quatre fois par jour, si la gravité et l'intensité de la maladie l'exigent.

Indépendamment de ces petites frictions dans l'intérieur de la bouche, on en fait une autre, également d'un demi-décigramme (un grain) de *calomélas* (*muriate mercuriel doux sublimé*) sur le *gland*, aux environs de l'orifice de l'*urèthre*, ou sur les *grandes lèvres*, si c'est une femme; et on réitère cette opération deux fois seulement par jour, aux heures qu'on trouvera les plus commodes.

Lorsque la maladie est accompagnée de *gonorrhée*, il faut ne pas s'inquiéter de ce dernier symptôme. Par le moyen des frictions dans la bouche et sur le *gland*, ou sur les *grandes lèvres*, elle se guérira comme la maladie elle-

même. Si cependant elle résistait, après un traitement proportionné à l'intensité du mal, alors il faudrait en venir aux *injections*, prescrites §. I, Art. III de ce Chap.

S'il y a des *plaies*, des *ulcères*, on les saupoudrera avec le même *calomélas (muriate mercuriel doux sublimé)*, auquel on aura joint le double de son poids de *bol d'Arménie*. Il suffit d'une couche très-légère de cette poudre mélangée, que l'on répète deux fois par jour, jusqu'à la guérison.

On continue ces petites frictions jusqu'à ce que tous les *symptômes vénériens* soient disparus, et encore quinze jours par-delà. Pendant les huit derniers jours, on ne fait plus qu'une friction dans les vingt-quatre heures; ce qui indique qu'il faut diminuer, comme on a augmenté, graduellement.

Ce traitement n'est pas plus long que celui des autres méthodes, quoique les malades ne soient assujétis ni au régime, ni aux tisanes, ni à aucune autre sorte de remède; il est seulement important qu'ils soient plus vêtus qu'à l'ordinaire. Mais, nous le répétons, il faut voir l'ouvrage.)

On ne peut fixer la quantité de mercure nécessaire dans chaque méthode.

Il est impossible de fixer, ni la quantité exacte des *remèdes* employés dans chacune des méthodes décrites ci-dessus, ni le temps précis pendant lequel il faut les continuer, pour achever la cure. Ces circonstances varieront toujours, selon la *constitution* du malade, la saison de l'année, l'intensité de la maladie, son ancienneté, etc.

Mais, quoiqu'il soit difficile en effet, et comme ASTRUC l'observe, de déterminer *à priori* la quantité précise de *mercure* qu'il faut employer pour opérer la guérison complète de la *vérole*,

cependant on peut le faire *à posteriori*, d'après la diminution et la cessation des *symptômes*. Le même auteur ajoute que, dans les cas ordinaires, il ne faut pas moins de six décagrammes (deux onces) d'*onguent mercuriel* fort, lorsqu'on administre la méthode des *frictions*, (exposée pag. 73 et suiv. de ce Vol.).

De toutes les préparations *chimiques* de *mercure*, tant vantées pour la guérison de la *vérole*, nous ne parlerons plus que du *sublimé corrosif* (*muriate de mercure corrosif*). VAN-SWIETEN prescrivit l'usage de cette préparation en Allemagne, il y a déjà nombre d'années; et bientôt le savant PRINGLE, qui était alors premier médecin de l'armée anglaise, en introduisit l'usage en Angleterre.

7.° *Méthode d'administrer le mercure sublimé corrosif, seul.*

On donne ce *remède* de la manière suivante: Recette pour le donner sous forme liquide;

Prenez de *sublimé corrosif* (*muriate de mercure corrosif*), deux décigrammes (un grain);

d'*eau-de-vie de France*, ou d'*esprit de grain*, six décagrammes (deux onces).

Faites dissoudre le *sublimé corrosif* dans cette quantité d'*eau-de-vie*, ou d'*esprit de grain*.

On donne une cuillerée ordinaire de cette *solution*, ou la quantité de seize grammes (une demi-once) deux fois par jour, dans un litre (une pinte) de *décoction de salsepareille*, et on la continue jusqu'à ce que les *symptômes* soient entièrement disparus. Quand l'*estomac* ne peut pas supporter ce *remède* sous cette forme, on donne alors le *sublimé corrosif* (*mu-*

En pilules.

riate de mercure corrosif) en *pilules*, préparées avec de la *conserve de rose* (*e*).

Il ne peut être donné qu'à très-petite dose;

(Que l'on prescrive le *sublimé corrosif* (*muriate de mercure corrosif*) en boisson ou en *pilules*, il ne faut jamais le donner, en commençant, qu'à une très-faible dose, comme à un huitième de décigramme (un quart de grain), c'est-à-dire, une cuillerée de la *solution* ci-dessus, mais une seule fois par jour, noyée dans un litre (une pinte) de *décoction de salsepareille*, d'*ichthyocolle* ou de *gomme arabique*. Le malade ne prendra également qu'un huitième de décigramme (un quart de grain) de *sublimé corrosif* (*muriate de mercure corrosif*), enveloppé d'un peu de *conserve de rose*, lorsqu'il se déterminera, pour quelque cause que ce soit, en faveur des *pilules*.

Dans une décoction de salsepareil e, d'ichthyocolle ou de gomme arabique.

On n'augmente la dose du *sublimé* que graduellement, et quand on voit que le corps n'éprouve aucun malaise, et qu'il est au contraire en meilleur état qu'avant d'avoir commencé. On peut la porter insensiblement, de huitième en huitième de décigramme (de quart en quart de grain), jusqu'à un demi-décigramme (un grain) par jour; mais il n'est guère permis d'outrepasser cette dose, que l'expérience a d'ailleurs prouvé être suffisante, qui même n'est pas né-

---

(*e*) On peut donner le *sublimé* dans de l'eau distillée, ou dans tout autre liquide au choix du malade. Je suis dans l'usage d'en faire dissoudre cinq décigrammes (dix grains), dans une once d'*esprit-de-vin*, pour le rendre plus commode à transporter, et le malade en prend vingt ou trente *gouttes* dans un demi-verre d'*eau-de-vie*, ou de toute autre liqueur spiritueuse. DEBRAW, habile apothicaire de cette ville, prépare un *sel mercuriel* plus doux que le *sublimé*, et d'un succès aussi certain.

cessaire

ressaire à tous, et qui serait quelquefois trop forte pour plusieurs.

Après donc avoir fait saigner le malade, si la *saignée* est nécessaire, et l'avoir purgé, on commencera par lui donner un huitième de décigramme (un quart de grain) de *sublimé corrosif* (*muriate de mercure corrosif*), dissous dans un litre (une pinte) de l'une ou l'autre des *tisanes* spécifiées ci-dessus, et il le continuera à cette dose sept à huit jours. Alors, si rien ne s'y oppose, on le portera à un quart de décigramme (demi-grain) par jour, et le malade prendra cette dose encore sept à huit jours; enfin on l'augmentera jusqu'à un tiers de décigramme (trois quarts de grain), que le malade continuera jusques quinze jours après la disparition de tous les *symptômes*. Le malade, pendant ce traitement, suivra le *régime* prescrit pag. 30 de ce Vol.

Quart de grain de sublimé; Préparation, saignée, purgatif. Demi-grain; Trois quarts de grain. Régime.

« Peu de médecins nient à présent la vertu « du *sublimé corrosif* pour la guérison de la « *maladie vénérienne;* et il paraît démontré « qu'il ne peut produire aucun effet sinistre, « quand il est sagement administré. Mais on « a tant abusé de la facilité qu'on a trouvée à « se procurer un *antidote* aussi assuré que peu « coûteux; tant de personnes se sont permis « de l'employer, et d'y avoir recours sans le « connaître, qu'il a pu en résulter des inconvé- « niens qu'un grand nombre de personnes, et « même quelques gens de l'art, ont l'injustice « de rejeter sur le *remède* même, tandis qu'on « ne les doit qu'à la mauvaise administration « qu'on en a faite.

C'est à la mauvaise administration du sublimé, qu'on doit les malheurs qu'on lui attribue.

« Mais ceux qui connaissent la nature du *su-* « *blimé corrosif*, qui en ont bien étudié et « suivi les effets, ne l'ont jamais considéré comme

Il ne convient pas à tous les malades, ni

dans toutes les circonstances chez le même malade.

« un *remède* qui convient indistinctement à tout « le monde, et il n'y en a point de cette es- « pèce : ils ont au contraire mille fois répété, « qu'il fallait bien distinguer les circonstances « où il était indiqué, d'avec celles où il ne pou- « vait être que nuisible, et sur-tout calculer « son action sur le *tempérament* des malades « auxquels on le destinait. Guidés par ces prin- « cipes, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient jamais « éprouvé de mauvais effets du *sublimé corro- « sif :* il a toujours été entre leurs mains, dans « un grand nombre de circonstances, un moyen « aussi sûr que facile de guérir la *maladie « vénérienne*. Ils ont même reconnu qu'il exis- « tait des cas particuliers où, sans le secours « de ce *remède*, la guérison était quelquefois « impossible.

« Mais, quand on descend à la classe innom- « brable de gens de tout état, qui, sans qua- « lité, sans connaissance, sans précaution, sans « aucune distinction d'âge, de sexe ni de *tem- « pérament*, et sans égard au caractère es- « sentiel de la maladie, donnent indistinctement « ce *remède* à tout le monde, on gémit d'un « abus qui peut avoir souvent des suites fâ- « cheuses, et on voudrait peut-être que les « vertus de ce *spécifique* fussent encore igno- « rées. Il n'est pas, en effet, de bon citoyen « qui, d'après ce dernier exposé qui n'est que « trop véritable, ne désirât peut-être que le « gouvernement proscrivît l'usage interne du « *sublimé corrosif (muriate de mercure cor- « rosif)*. Mais s'il est démontré que ce *remède* « est par lui-même très-bon, et que, bien ad- « ministré, il n'a aucun inconvénient, tous les « vœux alors se réunissent, pour qu'à une ex- « clusion trop générale qui priverait les méde-

« cins d'un *remède* souvent difficile à rempla-
« cer, on substitue les moyens d'en prévenir les
« abus.

« Tout doit céder à l'expérience, en médecine
« sur-tout : c'est donc elle qu'il faut consulter ;
« c'est ce guide qu'il faut suivre pour savoir si
« l'on doit rejeter le *sublimé* de la pratique,
« ou l'admettre avec de justes et sages res-
« trictions.

« Or, si, par le raisonnement, on est par- La méthode du sublimé est une de meilleures pour guérir les chancres, les pustules, le phimosis, les éruptions, les gonorrhées;
« venu à savoir que le *sublimé (muriate de*
« *mercure corrosif)* ne convient et ne peut con-
« venir à toutes les espèces de *maladies véné-*
« *riennes*, l'expérience a appris que c'est un
« des meilleurs *remèdes* pour opérer la guérison
« des *chancres*, des *pustules*, des *phimosis*,
« des *éruptions cutanées*, et que dans les *go-*
« *norrhées virulentes* qui exigent presque tou-
« jours, dès le commencement, l'usage du *mer-*
« *cure*, on ne peut l'administrer sous une forme
« plus heureuse et plus conforme au traitement
« réfléchi de cette maladie. Il agit puissamment
« dans les cas de *carie*, et il peut être regardé La carie vénérienne, etc.
« alors comme l'*antiseptique* le plus avantageux
« et le mieux indiqué.

« Mais il n'a pas un succès toujours aussi Elle ne réussit pas également contre les bubons, les excroissances fongueuses, les exostoses, etc.;
« certain, aussi constant pour la *résolution* des
« engorgemens *lymphatiques*, sur-tout s'ils
« sont de vieille date. Les *bubons* et les ex-
« croissances fongueuses de tout genre, et prin-
« cipalement les *exostoses* qui ont le même ca-
« ractère, au moins dans leurs principes, ne
« cèdent pas toujours également à ce *remède*,
« sur-tout quand il est donné seul.

« Il est beaucoup d'autres cas, sans doute, Contre les engorgemens inflammatoires; les ob-
« où il ne faut jamais employer le *sublimé*, et
« dans lesquels il serait au moins inutile, comme

structions squirrheuses ou cancéreuses ;

« quand les engorgemens sont *inflammatoires* « et déjà trop avancés ; quand les *obstructions* « sont déjà formées et sensibles ; quand elles « ont un caractère *squirrheux*, et à plus forte « raison quand le *squirrhe* menace de devenir « *carcinomateux*.

« Quoiqu'il soit supérieurement indiqué pour « procurer la détersion et la *cicatrisation* des « *ulcères*, il ne faut cependant le donner qu'avec « circonspection, et, pour ainsi dire, en tâton-

Contre les ulcères profonds ; dans le cas de fièvre lente, d'irritabilité nerveuse, de spasme, d'épilepsie, etc. ;

« nant, si les *ulcères* sont trop étendus, trop « profonds, ou s'ils occupent des parties trop « intéressantes ; et il est plus prudent de s'en « abstenir s'il y a une *fièvre lente*, jointe à la « *maladie vénérienne*, qui fasse soupçonner « la lésion de quelques *viscères* ; si le *genre* « *nerveux* est très-sensible et très-irritable ; si « le malade est sujet à des *spasmes*, et sur-tout « s'il éprouve des accès d'*épilepsie*.

Dans les cas de vomissement, d'hémorrhoïdes, et de complication de maladie grave.

« On ne peut également employer sans risque « ce *remède*, quand il y a une disposition au « *vomissement*, ou un *vomissement* journalier ; « quand il y a des *hémorrhoïdes* douloureuses « et *enflammées*, ou quand la *vérole* est com- « pliquée avec quelqu'autre maladie grave, que « le *sublimé* ne ferait qu'augmenter. »

Il faut suspendre le sublimé dès qu'il se déclare une toux, une colique, même légères.

D'ailleurs, quand les *symptômes* décrits plus haut, et toutes les circonstances dépendantes du malade, exigent l'administration du *sublimé corrosif*, il faut en suspendre l'usage, dans quelque temps que ce soit du traitement, dès qu'il se déclare une *toux*, une *colique*, etc., quelque légères qu'elles soient. On lui substituera un *remède* plus doux, tels que les *lavemens* ou les *bains antivénériens*, ou le *calomélas* (*muriate de mercure doux sublimé*) administré par *absorption*, dont il est parlé pag. 82, 86 et 91 de

ce Vol.; où l'on atteudra, pour les reprendre, que le calme soit tout-à-fait rétabli.

Au reste, il est des circonstances où le *sublimé corrosif* (*muriate de mercure corrosif*) devient un *remède* secondaire très-important, et qu'il n'est pas permis de négliger: nous les avons exposées, *Méthodes d'administrer le mercure insoluble et les frictions mercurielles conjointement avec le sublimé corrosif*, pag. 69 et 76 de ce Vol.)

Le sublimé est un remède secondaire dans plusieurs circonstances.

8.° *Méthode de traiter la Maladie vénérienne par le moyen des sudorifiques.*

ON a vanté plusieurs racines, plusieurs espèces de bois et d'écorces *sudorifiques*, pour la cure de la *vérole*; mais aucune d'elles n'a répondu, du moins selon les expériences qu'on en a faites, à la haute idée qu'on s'en était formée. Cependant, quoiqu'on ne puisse compter sur aucune de ces plantes lorsqu'on les emploie seules pour la guérison de cette maladie, on les a trouvées néanmoins très-propres à l'accélérer quand on les donne conjointement avec le *mercure*.

Les remèdes sudorifiques, donnés conjointement avec le mercure, en accélèrent les effets.

(Les circonstances où ces *remèdes sudorifiques* sont indiqués, sont sur-tout lorsque le *tempérament* du malade est relâché, et que l'on a quelques raisons de craindre le relâchement produit par l'admission du *mercure*. Ils sont également nécessaires toutes les fois qu'on aura à traiter des sujets dont le *tempérament* est *phlegmatique* et abondant en sérosité, ou qui est devenu tel par la maladie, et l'excessive *évacuation* d'une humeur *gonorrhoïque* ou laiteuse.)

Circonstances où ils sont indiqués.

Sur-tout pour les tempéramens phlegmatiques.

Celui des *sudorifiques* que nous croyons qu'on doive préférer, est la *salsepareille*, dont la *décoction* se fait comme il suit:

Décoction de salsepareille; manière de la faire.

Prenez des *racines de salsepareille* sèche et épluchée, six décagrammes (deux onces);
de copeaux de *bois de gaïac*, trois décagrammes (une once).
Faites bouillir à petit feu dans trois litres (trois pintes) d'eau, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à un.

Ajoutez vers la fin, pour en rendre le goût moins désagréable,
de *bois de sassafras*, seize grammes (demi-once);
de *racine de réglisse*, douze grammes (trois gros).

Passez.

Dose.

On prend depuis un litre jusqu'à deux (une jusqu'à deux pintes) de cette *décoction*, dans les vingt-quatre heures.

Vertus de cette décoction, et cas où elle est particulièrement indiquée.

Cette *décoction*, outre la vertu qu'elle a d'accélérer la guérison, a encore celle de fortifier l'*estomac*, et d'agir en qualité de *restaurant*: elle est donc singulièrement utile dans l'état de faiblesse et d'épuisement causé par la maladie.

Vertu antivénérienne de la salsepareille.

(Mais la *salsepareille* n'a-t-elle que ces vertus? Voici une observation que m'a fournie un homme de trente et quelques années, petit, ayant été *rachitique* dans son enfance, maigre et épuisé, autant par la maladie, qu'il portait depuis dix mois, que par une foule de *remèdes* qu'il avait pris presque sans interruption pendant tout ce temps.

Observation sur un malade guéri par la salsepareille seule.

La maladie s'était déclarée par une *gonorrhée virulente* forte, accompagnée d'un *chancre* à la *verge*, et bientôt de deux *bubons*, un à chaque *aine*. Il se mit entre les mains d'un chirurgien qui, le traitant à sa manière, dissipa ces *symptômes* pour environ un mois, après lequel il se

manifesta un *chancre* qui rongeait la *luette* et les deux *piliers du voile du palais*. Ce même chirurgien fit alors beaucoup de *remèdes*, mais infructueusement. Il appela un confrère en consultation, et leurs secours réunis n'eurent pas plus de succès.

A cette époque, il survint à la tête des douleurs violentes, qui ôtaient absolument le sommeil. La famille manda un médecin très-instruit, qui fit disparaître le *chancre* de la *gorge*, et adoucit les *maux de tête :* mais le malade, pressé par un ami, quitta son médecin, et se mit entre les mains d'un charlatan qui promit de le guérir en quinze jours. En effet, au bout de ce terme les douleurs de tête parurent entièrement dissipées, et le malade croyait parfaitement en être quitte, lorsque, trente ou quarante jours après, les *maux de tête* reparurent plus violens que jamais. Il semblait au malade qu'on lui déchirait les *tegumens* de la tête, et qu'on lui ouvrait le *crâne*. Ces douleurs atroces, qui prenaient par accès, lui faisaient jeter des cris horribles. Elles le réduisaient au désespoir; il allait un jour se jeter par la fenêtre, si une personne vigoureuse ne l'eût saisi dans ses bras, et ne l'eût étendu avec elle dans le milieu de la chambre. Les nuits étaient sur-tout cruelles ; il ne fermait pas l'œil, quoiqu'il prît habituellement vingt-quatre grammes (six gros) de *sirop diacode*.

Le charlatan fut rappelé, et, malgré des *purgations* sans nombre, des *potions*, des *tisanes* et des *frictions*, qu'il préparait et administrait lui-même, il ne procura que quelques instans de calme. Le reste du temps, les douleurs étaient à peu de chose près les mêmes, et le malade dépérissait, quoiqu'il eût toujours assez

d'appétit, et que le charlatan lui eût conseillé de beaucoup manger et boire, sur-tout du *vin* et de l'*eau-de-vie* le soir. Enfin, excédé autant par le traitement ridicule qu'on lui faisait éprouver, que par ses douleurs, il congédia ce médicâtre, et résolut d'abandonner son sort à la nature.

Il y avait deux mois environ qu'il ne faisait plus aucun *remède*; qu'il cherchait à s'étourdir sur sa situation, en se répandant chez ses amis; se livrant à la table, buvant sans aucune retenue, prenant de l'*eau-de-vie* et du *sirop diacode* le soir; lorsqu'étant chez une de ses parentes, je le vis pour la première fois. On saisit cette occasion pour lui faire faire le détail de sa maladie, et me porter à l'entreprendre. Effrayé de ce que j'entendais, je promis de tenter, et non de réussir. Je commençai par demander à voir le malade plus en particulier, et nous prîmes jour au lendemain matin, chez lui.

Voici ce que l'examen me présenta, indépendamment des *symptômes* dont j'ai parlé plus haut. Le chancre de la gorge était parfaitement guéri. On voyait et on voit encore les traces du désordre qu'il avait occasionné. La *luette* est rongée dans sa partie inférieure, et est restée comme torse. Le *pariétal* gauche m'a offert, vers sa partie moyenne, une *tumeur* large d'un écu de six francs, à peu près régulière, mollasse, *gommeuse*, cédant légèrement sous les doigts, et occasionnant des douleurs atroces, pour peu qu'on appuyât. Une autre *tumeur*, mais plus petite, s'offrait sur le *coronal*, vers la *suture temporale*, du même côté. Cette *tumeur*, ainsi qu'une troisième sur la partie supérieure de l'*occipital*, résistait à la pression. Toutes les *sutures* des *os* du *crâne* faisaient saillie, et étaient dures. Il y avait une *exostose*

très-sensible sur la crête du *tibia* de la jambe gauche, dans presque toute sa longueur : elle était moins dure que la saillie des *sutures*, et était très-douloureuse. L'œil gauche était renfoncé et terne. Les paupières et tous les *tégumens* du visage, de ce côté, étaient *tuméfiés*. Le malade était excessivement maigre ; et la totalité du teint était verdâtre.

Cette foule de *symptômes* alarmans ne m'aurait pas permis de concevoir la moindre lueur de succès, si je n'eusse observé que les *viscères*, le *cerveau* même, étaient intacts. Le malade n'éprouvait aucunes douleurs, ni dans la *poitrine*, ni dans l'*estomac*, ni dans le *ventre*, et celles de la tête n'étaient point augmentées par l'*éternument*. Une des narines était bouchée par des croûtes qui s'y régénéraient sans cesse ; mais il se mouchait de l'autre sans aggraver ses douleurs. Enfin je crus pouvoir prononcer que l'état du malade n'était pas sans ressource, et l'événement a justifié mon *pronostic*.

Régime prescrit au malade.

Je commençai par prescrire au malade de garder la chambre, et de la tenir modérément chaude, parce que la saison était alors très-froide. Je lui interdis le *vin*, excepté à ses repas, noyé dans beaucoup d'eau. Il renonça de lui-même à l'*eau-de-vie*, même au *sirop diacode*, qui ne lui faisait aucun effet, et dont je ne voulus pas augmenter la dose. Je lui fis donner à son déjeûné un double décilitre (un demi-setier) de *lait* et du pain ; à dîné, une soupe grasse et peu de viande ; et à soupé, le *lait* comme à déjeûné.

Dose de la salsepareille seule.

J'ordonnai, dans l'intention de préparer le malade au *mercure*, un hectogramme (trois onces) de *salsepareille* bouillie dans trois litres (trois pintes) d'eau, jusqu'à réduction de la moi-

tié: on ajoutait sur la fin un peu de *réglisse*, et il prenait ces trois demi-litres (trois chopines) de *tisane* dans la journée. On observera qu'il n'entrait dans cette *décoction*, ni *gaïac*, ni *sassafras*, et que la *salsepareille* était seule.

Rien ne parut changé dans sa situation pendant les huit premiers jours; mais à cette époque il commença à transpirer fortement la nuit, et la nuit du treizième au quatorzième jour il eut une *sueur* copieuse, qui emporta le mal de tête presque entièrement. Huit jours après, il n'en avait pas le plus léger ressentiment. Il était lui-même dans le plus grand étonnement de cette disparition de douleurs; il ne lui restait plus que la crainte du retour d'un mal qui, depuis plus de six mois, lui avait à peine laissé le temps de respirer; mais les douleurs ne reparurent plus. Les *tumeurs osseuses* de la tête et de la jambe furent absolument éteintes en moins d'un mois. Cependant il continuait toujours son *régime*, et la *salsepareille* à la même dose, et il le continua encore tout le mois suivant.

Disparition de tous les symptômes au bout d'un mois.

Le bien-être persistant depuis un mois, les nuits étant très-bonnes et le sommeil très-paisible, le malade reprenant, avec la santé, sa gaieté ordinaire, des couleurs naturelles et de l'embonpoint, j'étais fort tenté d'en rester là, et de ne pas prescrire de *mercure*. Cependant les récidives fréquentes qu'avait éprouvées le malade; la longueur de la maladie; les douleurs atroces auxquelles il avait été livré; une certaine défiance sur la solidité d'un traitement qui avait lieu de m'étonner; enfin les reproches que je me serais faits à moi-même, dans le cas d'une rechute, si j'avais négligé le grand moyen connu de la prévenir, tout me força d'administrer le *spécifique*.

J'ordonnai en conséquence les *frictions*, que le malade reçut jusqu'à concurrence de dix, dont cinq à huit grammes (deux gros) d'*onguent mercuriel*, trois à douze grammes (trois gros), et deux à seize grammes (quatre gros). L'*onguent* était préparé à parties égales, et on mit deux jours d'intervalle entre chaque *friction*. Le malade continua la *salsepareille*, à la même dose, pendant les *frictions*; et quatre jours après la dernière, il fut purgé.

Le *mercure* sous cette forme n'a pas occasionné le plus petit accident, la moindre révolution; à peine la bouche a-t-elle été échauffée; et depuis que le traitement est fini, cet homme jouit de la santé la plus parfaite. C'est ce que je puis attester, ayant occasion de le voir fréquemment, ou quelques-uns de ses parens.

Quiconque réfléchira sur ce traitement, ne conviendra-t-il pas que la *salsepareille* est un moyen de plus que nous offre la nature pour combattre une maladie cruelle? Car enfin, avant de prendre le *mercure*, il y avait un mois que le malade se portait aussi-bien qu'il fait aujourd'hui; et si j'eusse eu quelques observations de plus, nulle considération n'aurait pu me porter à prescrire ce minéral. J'avais déjà vu la *salsepareille*, ordonnée par un célèbre praticien de cette ville, faire disparaître un *chancre* qui reparaissait pour la troisième fois, après avoir été traité d'abord par les *pilules mercurielles*, ensuite par les *frictions*; et ce troisième retour avait tellement rongé la *luette*, qu'elle était absolument séparée du *voile du palais* dans son milieu, et qu'elle ne tenait plus qu'à deux filets de chaque côté. Mais ce médecin, malgré la disparition parfaite du *chancre*, fit sur-le-champ administrer les *frictions*; de sorte que

son observation conclurait encore moins, parce que je n'ai prescrit le *mercure* qu'un mois après la cessation complète de tous les *symptômes*.

La vertu antivénérienne de la salsepar ille était inconnue jusqu'ici.

Parmi les *sudorifiques* vantés par les anciens pour guérir la *vérole*, le *gaïac* a reçu le plus d'éloges. Quoiqu'il fût d'usage d'y joindre, dans la *décoction* qu'on en faisait, la *salsepareille*, on ne lui attribuait pas plus de vertu qu'au *sassafras*, à la *squine*, à la *scorsonère*, etc. qu'on lui associait également; et tout le monde sait qu'il y a long-temps qu'on a abandonné la méthode des *sudorifiques*, comme insuffisante. DE HORNE lui-même, quoiqu'il rapporte l'observation d'une femme guérie par les *sudorifiques*, hésite de l'attribuer entièrement à ces *remèdes*.

La méthode des sudorifiques est abandonnée, comme insuffisante.

« S'ils réussissent, dit-il, c'est sur-tout quand « le *mercure* a échoué. Ils produisent alors « un effet d'autant plus marqué, que le corps « est surchargé de *mercure*, sans qu'il ait opéré « aucun changement à la maladie; parce qu'ils « exercent presque nécessairement une action « sur le *mercure* même: action qui l'ébranle, « le volatilise, et le porte successivement vers les « *émonctoires* du corps, ce qui en prépare et « en facilite la sortie; et ce dégagement ne peut « avoir lieu que le *mercure* ne réfléchisse son « action sur les parties *virulentes* elles-mêmes, « et ne les entraîne avec lui.

« Ce moyen de guérir la *maladie vénérienne*, « continue DE HORNE, appartient, il est vrai, « autant au *mercure* qu'aux *sudorifiques*; mais « sans le secours de ces derniers *remèdes*, le « premier eût été au moins insuffisant. Il est « d'autres cas, peut-être, où les *sudorifiques* « seuls pourraient opérer sûrement la guéri- « son; mais ils sont plus rares, et je n'ai pas « été à portée de m'en convaincre par ma propre

xpérience, parce qu'on n'abandonne pas aisément des moyens de guérir connus et assurés, pour en adopter d'autres qui sont au moins équivoques. »

Quoi qu'il en soit, la *salsepareille* est certainement un *remède* à tenter seul. C'est aux médecins à multiplier les faits, et à publier leurs observations. Ils doivent diriger toute leur attention vers les méthodes simples : nous en manquons, tandis que les moyens compliqués de guérir ne sont que trop communs.)

Il faut multiplier les faits sur la salsepareille seule.

La racine du *mézéréum*, ou *lauréole*, est encore très-capable d'aider l'action du *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*. On l'emploie ou seule, ou conjointement avec la *salsepareille*. Quand on les combine ensemble, la dose de l'écorce de la racine fraîche du *mézéréum* est de trois décagrammes (une once), sur deux hectogrammes six décagrammes (huit onces) de *salsepareille*, dans huit litres (huit pintes) d'eau, réduits à moitié : on ajoute un peu de *réglisse*, comme ci-dessus. Si on emploie l'écorce de la racine du *mézéréum* seule, on en prend alors trois décagrammes (une once) de fraîche, qu'on fait bouillir dans six litres (six pintes) d'eau réduits à quatre; et on ajoute sur la fin, trois décagrammes (une once) de racine de *réglisse*. Cette *décoction* se prend à la même dose que la *salsepareille*.

Vertus du mézéréum et de la lobélia contre la maladie vénérienne.

On nous a dit que les naturels de l'Amérique guérissaient la *vérole*, dans quelque état qu'elle fût, avec la *décoction* de la racine d'une plante appelée *lobélia*, qu'ils emploient, ou fraîche, ou sèche; mais nous n'avons rien de certain sur sa dose. Quelquefois ils la mêlent à d'autres racines, comme au *ranonculus*, etc. : on ne sait pas davantage, si c'est pour en aider l'ac-

tion, ou pour en déguiser le goût. Le malade prend une forte dose de cette *décoction* le matin, et il continue de s'en servir comme de boisson ordinaire, pendant le reste de la journée.

Quoique nous soyons très-peu instruits de la méthode que les naturels de l'Amérique emploient pour se guérir de la *vérole*, cependant rien de plus certain qu'ils s'en guérissent promptement, sûrement, et parfaitement, sans avoir la moindre connaissance du *mercure*. Il serait donc très-important de connaître cette méthode. Nous ne pouvons y parvenir, qu'en faisant des essais avec les plantes qui nous viennent de cette partie du monde, et particulièrement avec celles que nous savons être employées, à cet effet, par les nations sauvages qui l'habitent.

Ces nations tirent leurs principaux *remèdes* du *règne végétal*, et possèdent souvent, relativement aux plantes, des secrets très-puissans, qu'ignorent parfaitement les nations éclairées. Il est vrai que l'on ne peut douter que plusieurs plantes de nos pays, si l'on voulait prendre la peine de les éprouver, ne soient aussi efficaces contre la *vérole*, que celles de l'Amérique. Il faut cependant ne pas perdre de vue que tel *remède* qui guérit la *maladie vénérienne* dans un pays, peut ne pas la guérir, toujours avec le même succès, dans un autre.

Le gaïac, le sassafras, la squine, etc., n'ont pas plus de vertus que les plantes qu'on vient de nommer.

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres racines, de plusieurs autres bois, de plusieurs autres substances, etc. vantés pour la guérison de cette maladie; tels que la racine de *squine*, celle de *saponaire*, celle de *bardane*, etc. les bois de *gaïac*, de *sassafras*, etc.; mais, ni ces bois, ni ces plantes ne paraissent, en aucune façon, supérieurs à ceux dont nous avons déjà parlé.

Nous terminerons ce que nous avions à dire de la *vérole*, par quelques réflexions générales sur les attentions qu'exigent les malades attaqués de cette maladie, et sur la nature du *virus* qui la produit.

§. VIII.

Réflexions générales sur le Traitement de la Maladie vénérienne.

Attention qu'il faut avoir à la constitution.

IL faut toujours faire attention à la *constitution* et à l'état du malade, avant de lui administrer le *mercure*, sous quelque forme que ce soit.

Le mercure serait dangereux dans le cas de maladies aiguës;

Il est également dangereux et peu sûr de le donner à une personne attaquée d'une *maladie aiguë*, comme d'une *fièvre putride*, d'une *pleurésie*, d'une *péripneumonie*, etc.

De maladies chroniques, à moins qu'elles ne soient causées par la vérole.

Le *mercure* nuirait encore dans les *maladies chroniques*, comme dans l'*hydropisie*, le *squirrhe*, la *fièvre lente hétique*, dans le dernier degré de la *consomption*, etc. Quelquefois cependant ces deux dernières maladies ont pour cause la *vérole confirmée;* alors le *mercure* devient indispensable.

On peut le donner lorsqu'elles sont peu dangereuses.

Lorsque les *maladies chroniques* sont d'une nature moins dangereuse, comme, par exemple, l'*asthme*, la *gravelle*, etc., on peut administrer le *mercure* en toute sûreté.

Il ne faut pas le donner dans le cas d'épuisement;

Si un homme, ayant la *vérole*, a été épuisé par la maladie, par le travail, l'abstinence, ou par quelque cause semblable, il faut différer de donner le *mercure* jusqu'à ce qu'au moyen du temps, du repos et d'une diète nourrissante, on l'ait mis en état d'en supporter les effets: (précepte très-important, et que nous avons suivi dans le traitement du malade qui fait le

sujet de l'observation rapportée pag. 102 et suiv. de ce Vol. (14).)

Pendant les règles, ni dans les derniers mois de la grossesse, mais bien dans les premiers mois.

Il faut bien se garder de donner du *mercure* aux femmes dans le temps des *règles*, lorsqu'elles sont sur le point de les avoir, ou dans les derniers mois de leur *grossesse*. Mais lorsqu'une femme n'est grosse que de quelques mois, et que les circonstances lui rendent le *mercure* nécessaire, on peut le lui administrer, toutefois à très-petites doses, et à des intervalles plus longs que ceux dont on use ordinairement : avec ces précautions, on a souvent guéri la mère et l'enfant tout à-la-fois.

Si on ne parvient pas à guérir, on empêchera au moins la maladie de faire de plus grands progrès, jusqu'à ce que la femme étant accouchée, et ses forces suffisamment recouvrées, on puisse employer une méthode plus sûre, qui, si elle nourrit son enfant, sera probablement suffisante pour les guérir l'un et l'autre.

La méthode qui convient aux femmes grosses est celle des lavemens antivénériens.

(DE HORNE rapporte, dans l'ouvrage cité note 1 de ce Chap., l'observation d'une femme grosse de quatre à cinq mois, guérie parfaitement d'une vérole très-caractérisée, au moyen des *lavemens antivénériens*, dont nous avons exposé la méthode pag. 82 et suiv. de ce Vol. Il dit même, dans une autre observation, qu'une femme a pris soixante-quatorze *lavemens antivéneriens*, à deux par jour, sans les avoir in-

Qui peuvent être administrés, même dans le temps des règles.

(14) Mais dont on peut s'écarter depuis la découverte de la *Méthode d'absorption*, dont nous avons donné le précis, pag. 91 et suiv. de ce Vol. Car, comme nous l'avons dit, au moyen de cette *Méthode*, on peut administrer en toute sûreté le *mercure*, non-seulement aux personnes malades, épuisées, dont on vient de parler, mais encore aux femmes, aux enfans, en un mot dans tous les cas dont il va être question.

terrompus

terrompus pendant le temps de ses *règles*, qui sont revenues tous les 21 jours, comme elle y était accoutumée.

Mais, ajoute-t-il, comme elle n'éprouvait aucune espèce de douleur, on n'a pas interrompu pour cela les *lavemens*, qui ont en effet la propriété, peut-être unique, hors quelques cas particuliers, de pouvoir être administrés même pendant le temps des *règles*.)

Précautions qu'exige l'administration du mercure chez les enfans;

Quant aux enfans, on ne peut leur administrer le *mercure* avec trop de précautions; car leur *constitution* délicate, les rendant incapables de supporter la *salivation*, demande qu'on ne leur donne les préparations les plus douces de ce *remède*, qu'avec les plus grandes réserves; (comme nous le dirons plus amplement, Chap. LI, §. XVI de ce Vol., qui traite de la *maladie vénérienne* chez les enfans.)

Chez les vieillards;

Ce précepte est également applicable aux vieillards qui ont le malheur d'avoir cette maladie. Il n'y a pas de doute que les infirmités de l'âge avancé ne doivent rendre les effets de la *salivation* encore plus dangereux; mais, comme nous l'avons déjà observé, elle est rarement nécessaire.

D'ailleurs, nous avons remarqué, en général, que le *mercure* a moins d'action sur les vieillards que sur les personnes moins avancées en âge.

Chez les hystériques, les hypocondriaques, ceux qui sont sujets à la dysenterie, à l'épilepsie, aux écrouelles, au scorbut, etc.

On doit encore l'administrer avec beaucoup de précaution aux *hystériques*, aux *hypocondriaques*, à ceux qui sont sujets à une *diarrhée* ou à une *dysenterie* habituelle, qui ont de fréquentes et de violentes attaques d'*épilepsie*; enfin, à ceux qui sont attaqués d'*écrouelles* et de *scorbut*. Lorsqu'une de ces maladies domine chez un malade, il faut, s'il est possible, la guérir, ou au moins la pallier avant d'employer

le *mercure*. Si on ne peut réussir, il ne faut le donner alors qu'à de très-petites doses, et dans des intervalles plus longs. (On a vu, pag. 70 et suiv. de ce Vol., dans l'*Exposé des principales méthodes de traiter les maladies vénériennes*, celle qui convient à chacun de ces malades.)

Saisons les plus convenables à l'administration du mercure.

Les saisons les plus favorables à l'usage du *mercure* sont le printemps et l'automne, lorsque l'air est modérément chaud. Cependant, si les circonstances sont telles qu'elles n'admettent point de délai, on peut se dispenser d'attendre un temps convenable, et l'administrer toujours; mais il faut avoir soin alors de tenir le malade dans une chambre, ou plus chaude, ou plus fraîche que l'*air* extérieur, selon que la saison le demande, (ainsi qu'on peut le voir dans l'observation des pag. 105 et suiv. de ce Vol.).

Nécessité de préparer le malade;

Quant à la préparation qu'exige le malade avant de passer à l'usage du *mercure*, plusieurs la regardent comme essentielle. Ils observent que si l'on commence par relâcher les *vaisseaux*, et par corriger le vice qui domine dans le *sang*, non-seulement le *mercure* agira avec plus d'activité, mais encore on préviendra un grand nombre d'inconvéniens.

Par les purgatifs doux, la saignée et les bains, réitérés selon les circonstances;

Nous avons déjà recommandé, pag. 17 et 18 de ce Vol., et note 4 de ce Chap., les *purgatifs doux* et la *saignée*, avant d'administrer le *mercure*. Nous ajouterons seulement ici, qu'il faut répéter ces *remèdes* plus ou moins, selon l'âge, les forces et le *tempérament* du malade. S'il en a la commodité, il prendra ensuite une ou deux fois par jour, pendant quelque temps, un *bain d'eau tiède*; il se mettra à un *régime* léger, *humectant* et *rafraîchissant*; il s'abstiendra de *vin*, de *liqueurs fortes* ou *échauffantes*, de

Par le régime.

toute application considérable de l'esprit, etc.

Pendant l'usage du *mercure*, il y a aussi un *régime* à observer; et cela est d'autant plus important, que l'inattention sur cet objet, non-seulement s'oppose souvent à la guérison du malade, mais encore peut mettre sa vie en danger. Il faut une quantité beaucoup moindre de *mercure* pour une personne qui observe un *régime* modéré, qui fuit toute espèce d'excès, et qui se tient chaudement, que pour celles qui ne peuvent, en aucune manière, se contraindre dans leurs appétits. On doit le dire, et on ne peut même trop le répéter, rarement ces dernières guérissent-elles parfaitement.

Importance du régime pendant l'usage du mercure;

Rien de plus important, pour prévenir ou pour guérir la *maladie vénérienne*, que la *propreté*. En y faisant attention de bonne heure, on prévient souvent le progrès du *virus*; on empêche qu'il ne corrompe toute la *constitution*; et quand ce malheur est déjà arrivé, on peut beaucoup en pallier les effets en s'y prenant dès l'instant qu'on a lieu de soupçonner qu'on est infecté. Il faut se laver les parties naturelles avec de l'*eau* et de l'*eau-de-vie*, ou avec de l'*huile*, ou avec de l'*eau* et du *lait*; et même, si on peut le faire facilement, s'injecter un peu d'*eau* et de *lait* dans le *canal de l'urèthre*.

Et de la propreté.

Il est difficile de dire si cette maladie tire son origine de la malpropreté; mais ce qu'il y a de certain au moins, c'est que, chez les gens malpropres, les *symptômes* et la *virulence* sont toujours à un plus haut degré que chez les gens propres; ce qui donne tout lieu de croire qu'avec une grande *propreté*, on parviendrait peut-être à l'anéantir entièrement.

Peut-être la vérole tire-t-elle son origine de la malpropreté.

J'ai vu souvent, non-seulement la *vérole* récente disparaître en peu de jours par le moyen

de la *propreté*, c'est-à-dire, par les *bains*, par les *fomentations*, les *injections*, etc., mais encore cette méthode produire les effets les plus heureux sur une *vérole* beaucoup plus invétérée.

Observations qui tendaient à le faire croire

J'en ai eu dernièrement un exemple frappant dans un homme dont la *verge* était presque entièrement rongée par des *ulcères vénériens*. On n'avait pris aucun soin de les nettoyer, et ils étaient parvenus à cet état, malgré l'usage du *mercure* et des autres *remèdes*. J'ordonnai qu'on injectât, trois ou quatre fois par jour, du *lait* et de l'*eau* dans tous les *ulcères* où il y avait des *sinus*, afin d'en faire sortir le *pus*; ensuite de les bien remplir de *charpie*, pour en absorber le *pus* à mesure qu'il se renouvellerait. Le malade prenait en même temps, tous les jours, un quart de décigramme (un demi-grain) de *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)* dissous dans une once d'*eau-de-vie*, et il buvait une pinte de *décoction* de *salsepareille*. Par ce traitement il fut parfaitement guéri en six semaines; et, ce qui est très-remarquable, la partie de la *verge* qui avait été rongée se régénéra.

Le D.r GILCHRIST nous a donné l'histoire d'une espèce de *vérole* fort commune dans la partie occidentale de l'Ecosse, à laquelle les gens du pays donnent le nom de *Sibbins* ou *Siwins*. Il observe que cette maladie ne se propage, en général, que par le défaut de *propreté*, et il paraît penser qu'en y apportant une attention convenable, on pourrait entièrement l'anéantir. Le traitement en est le même que celui de la *vérole confirmée*. On peut guérir aussi de la même manière les *Yaws*, maladie fort commune actuellement en Amérique et aux îles (15).

Les yaws, maladie commune en Amérique, se guérit comme la vérole confirmée.

(15) Il n'est point de praticien qui n'ait fait la même

Lorsque la *vérole* est négligée ou mal traitée, elle devient souvent une maladie propre à la personne. Dans ce cas, il faut en tenter la cure par

Ce qu'il faut faire lorsque la vérole a été négligée ou mal traitée.

---

observation. Il m'est arrivé très-souvent de voir disparaître en très-peu de temps, des *tuméfactions inflammatoires*, de petites *excoriations*, même de petits *chancres*, des *poireaux*, des *verrues*, etc., par la seule *lotion* des parties naturelles. J'emploie ordinairement à cette intention, l'eau *végéto-minérale de Goulard*, légère; et je trouve qu'elle répond parfaitement, dans ces cas, aux éloges que lui donne son auteur. Des *cataplasmes* faits avec la mie de pain et cette eau, font également disparaître les *poulains*. Mais, ni le D.r BUCHAN, ni les médecins, ne regardent la disparition de ces *symptômes* comme une guérison de la *vérole*, et par conséquent, les *lotions*, ni la *propreté*, comme de vrais *préservatifs* de la *contagion vénérienne*; et la confiance à cet égard serait d'autant plus téméraire, que l'expérience prouve tous les jours, que si on suspend l'usage de ces *lotions*, de ces *cataplasmes*, sans administrer intérieurement le *spécifique*, on voit reparaître tous ces *symptômes*.

La propreté n'est que le remède palliatif de la vérole, sans en être le préservatif.

Il en est de même, à plus forte raison, des autres prétendus *préservatifs* dont le public est inondé. Tels sont, l'*eau alumineuse* de MALON; l'*huile* et l'*onguent mercuriel* en *lotion*; l'*alkali caustique* en *injection*, de WAREN, médecin d'Edimbourg; l'*eau fondante préservative* de GUILBERT DE PRÉVAL; l'*eau fondante nouvelle* de CÉZAN; l'*eau végéto-mercurielle* de PRESSAVIN, etc.

Insuffisance des prétendus préservatifs qui se multiplient tant de nos jours.

Tous ces *remèdes*, présentés sous l'aspect le plus imposant, sont d'autant plus incapables de répondre à l'utilité que leurs auteurs leur supposent, que les substances *astringentes* qui sont la base de leur composition, les rendraient dangereux. Qu'on nous présente donc, dit DE HORNE, ouvrage cité note 5, pag. 23 de ce Vol., des *remèdes* plus conséquens, moins contraires à la faiblesse de nos organes; que l'on invente des *préservatifs* plus honnêtes et moins dangereux pour les mœurs et pour la santé, ou qu'on cesse de nous vanter comme tels, des moyens aussi destructifs que peu sûrs, et sur la foi desquels on trouve souvent l'amertume et la peine, où l'on ne cherchait que la sûreté et le plaisir.

les *restaurans*, comme le *lait*, la *décoction* de *salsepareille*, etc., auxquels on peut ajouter le *mercure*, selon l'occasion. Dans le nord de l'Angleterre, il est d'usage d'envoyer ces malades à la campagne prendre du *petit-lait de chèvre*. Cette méthode est très-sage, pourvu qu'on ait entièrement extirpé le *virus* auparavant; car, sans cela, et lorsqu'on se fie à ce *remède* pour achever la guérison, on est fort sujet à être trompé dans son attente. J'ai vu souvent cette maladie revenir avec toute sa violence, après avoir usé du *petit-lait de chèvre* pendant un temps considérable, et même avoir imaginé que ce *régime* était absolument suffisant pour compléter la cure.

Malheurs qui résultent de vouloir être guéri de cette maladie promptement.

Une des circonstances les plus malheureuses pour ceux qui sont attaqués de cette maladie, est la nécessité où ils sont souvent d'être guéris promptement; car ils sont forcés par-là de prendre les *remèdes* trop précipitamment, et de les quitter au bout de trop peu de temps. Souvent quelques grains de *mercure* de plus, ou quelques jours de plus dans la chambre, auraient suffi pour rendre la guérison parfaite; tandis qu'en négligeant l'un ou l'autre, on laisse dans les humeurs une portion de *virus*, qui, quelque petite qu'elle soit, les corrompt par degrés, et en empoisonne enfin toute la masse.

On ne doit cesser les remèdes que quelque temps après qu'on est entièrement guéri.

Pour parer entièrement à une méprise qui a des suites si funestes, nous conseillons, et de la manière la plus sérieuse, de ne jamais abandonner les *remèdes* à l'instant qu'on s'aperçoit que les *symptômes* sont disparus; mais de les continuer au contraire encore quelque temps, en diminuant par degré la quantité qu'on en prend, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la maladie est parfaitement guérie.

Il est plus sûr de continuer les remèdes trop longtemps, que de les quitter trop tôt.

Comme il est difficile, et même absolument impossible de fixer exactement le degré de *virulence* dont cette maladie peut être accompagnée, il est toujours beaucoup plus sûr de continuer les *remèdes* plus de temps qu'il ne faut, que de les quitter trop tôt. Un praticien moderne, renommé pour la guérison de cette maladie, paraît être entièrement guidé par cette maxime; car il fait toujours faire à ses malades une espèce de quarantaine, pendant laquelle il leur fait prendre quarante bouteilles d'une forte *décoction*, selon ce que j'imagine, de *salsepareille*, ou de quelqu'autre simple *antivénérien*. Quoi qu'il en soit, en suivant cette méthode, et en prenant conjointement la quantité nécessaire de *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*, ou de toute autre *préparation mercurielle*, on manquera rarement de guérir une *vérole confirmée*.

Accidens qui sont les suites du peu de régime que suivent les malades pendant l'usage du mercure.

Il est encore un malheur attaché particulièrement au traitement de cette maladie; c'est que, sur dix personnes qui la gagnent, à peine y en a-t-il une qui soit dans la position, ou qui ait la volonté de se soumettre au *régime* nécessaire. On veut bien prendre les *remèdes;* mais on est obligé de vaquer à ses affaires; et pour prévenir tout soupçon, il faut qu'on boive et qu'on mange comme tout le monde. Telle est la source des neuf dixièmes des malheurs que cause la *maladie vénérienne* (16).

Je n'ai jamais vu qu'elle fût difficile à guérir,

(16) La méthode par *absorption*, dont nous avons donné le précis pag. 91 et suiv. de ce Vol., met le malade dans le cas de prévenir tous ces malheurs : mais c'est dans l'ouvrage même qu'on en trouvera les raisons. Voyez *Méthode nouvelle et facile de guérir la Maladie vénérienne*, suivie, etc., etc.

ou qu'elle fût accompagnée de dangers, lorsque le malade suivait strictement les avis du médecin; mais un volume ne suffirait pas pour décrire les suites affreuses qui résultent d'une conduite contraire. Les *squirrhes* des *testicules*, les *ulcères* de la gorge, la *consomption*, la carie des *os*, des enfants *infectés*, etc., sont un petit nombre des malheurs qui découlent de cette source.

Fausse manière de raisonner sur la vérole, et qui la rend funeste à un grand nombre de malades.

Nous ne pouvons trop prévenir contre un faux raisonnement qu'on fait souvent sur cette maladie, et qui devient funeste à un grand nombre de personnes. Un homme d'une bonne *constitution* gagne une *vérole* légère; il en guérit sans faire beaucoup de choses, ou sans prendre beaucoup de *remèdes*. Aussitôt il en conclut, qu'avec une *constitution* comme la sienne, il en sera toujours de même. Quelque temps après il gagne de nouveau la même maladie, et avec des *symptômes* dix fois plus violens; mais, d'après son merveilleux raisonnement, il la traite aussi légèrement que la première, et ruine son *tempérament*. On voit par-là qu'on ne peut être trop en garde contre une pareille méprise.

La vérole présente des variétés qui se jouent de la meilleure constitution.

Les variétés de succès, dans cette maladie, sont tout aussi grandes que dans la *petite vérole*, dont SYDENHAM disait que, dans des cas, le plus habile médecin ne peut pas sauver le malade, tandis que, dans d'autres, la garde la plus ignorante ne peut pas le tuer. Quoiqu'une forte *constitution* soit toujours une chose favorable pour le malade, cependant elle peut devenir fort nuisible, si l'on y a trop de confiance.

La constitution la plus robuste ne peut surmonter le virus véné-

En effet, comme une foule d'observations ont prouvé que la *constitution* la plus robuste ne peut avoir par elle-même, et sans aucun secours étranger, la force de surmonter le *virus véné-*

rien, ou d'en triompher quand une fois il a passé dans le *sang*, se fier à sa *constitution* en pareil cas, c'est un grand abus, puisqu'il faut toujours avoir recours aux *remèdes*, et qu'ils sont d'une nécessité absolue.

rien passé dans le sang. Les remèdes sont d'une nécessité absolue.

Quoique, par les différens degrés de *virulence* observés dans cette maladie, il soit totalement impossible de fixer des règles certaines sur le traitement qu'elle exige, cependant on trouvera toujours que le plan général que nous allons exposer, sera le plus exempt de danger, et qu'il sera souvent accompagné de succès.

Selon ce plan, on saignera, avec les précautions indiquées note 4 de ce Chap., et on administrera quelques *purgatifs* doux, pendant le temps de l'*inflammation*; ensuite, et aussitôt que ces *symptômes* seront calmés, on donnera le *mercure* sous la forme la plus agréable au malade. Ce dernier *remède*, aidé d'une *décoction* de *salsepareille*, et d'un *régime* approprié, exposé pag. 30 de ce Vol.*, le préservera, non-seulement des suites de la *vérole confirmée*, mais encore le conduira à la guérison.

Résumé du traitement qu'il faut suivre dans la vérole.

CHAPITRE L.

Des Maladies des Femmes, en général : de celles qui dépendent des Règles irrégulières, supprimées ou trop abondantes ; de la Grossesse ; de l'Avortement, ou Fausse-Couche ; de l'Accouchement ; des Maladies des Femmes en couche ; de la Stérilité, et de la Fureur utérine.

§. I.

Des Maladies des Femmes, en général.

Les occupations auxquelles sont destinées les femmes, sont contraires à leur santé.

AUJOURD'HUI l'usage, chez toutes les nations civilisées, est de confier aux femmes le soin des affaires du ménage, et c'est avec beaucoup de raison; la nature les ayant rendues moins propres que les hommes aux occupations actives et laborieuses. Mais on a, en général, poussé l'indulgence trop loin : car, au lieu de s'en trouver mieux, les femmes ont beaucoup souffert, faute d'*exercice* et de respirer un *air* libre.

Preuve tirée de la différence qui existe entre les femmes des villes et celles des campagnes.

Pour s'en convaincre, il ne faut que comparer l'air de santé de nos paysannes, avec le teint pâle des femmes qui vivent renfermées. La nature a, sans doute, établi une différence très-marquée entre les femmes et les hommes, relativement à la force du corps et à la vigueur de la *constitution ;* mais sûrement elle n'a jamais entendu que les unes gardassent toujours la maison, et que les autres fussent toujours dehors.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Maladies des Femmes, en général.

Maladies qui sont les suites de la vie ordinaire des femmes.

LA vie renfermée des femmes, non-seulement nuit à leur figure et à leur complexion, mais encore elle relâche en elles les *solides*, affaiblit les facultés de leur esprit, et dérange toutes leurs fonctions corporelles. Delà les *indigestions*, les *vents*, les *obstructions*, les *avortemens*, et la foule d'*affections nerveuses* : maladies qui rendent les femmes, non-seulement incapables d'être mères et de nourrir, mais encore capricieuses, au point d'en être souvent ridicules. En effet, l'esprit dépend tellement de la santé, que rarement trouve-t-on un esprit sain dans un corps malade.

Les femmes des campagnes sont presque aussi robustes que les hommes.

J'ai toujours remarqué que les femmes qui étaient employées hors de la maison, au jardinage, aux travaux de la campagne, et à d'autres occupations de ce genre, étaient presque aussi robustes que leurs maris, et que leurs enfans étaient forts et bien portans comme elles. Mais nous avons déjà décrit les inconvénients de la vie sédentaire et de l'inaction chez l'un et l'autre sexe, (Tom. I, Chap. II, §. II et III.)

Plan de ce Chapitre.

Nous allons actuellement considérer les femmes relativement à leur *organisation*, et aux vues qu'a eues la nature dans leur conformation. Cette conformation les rend sujettes à des maladies qui leur sont particulières, dont les principales sont, les *règles* ou les *évacuations menstruelles*, la *grossesse*, l'*accouchement*, etc. Il est vrai, qu'à proprement parler, on ne peut appeler, ni les *règles*, ni la *grossesse*, ni l'*accouchement*, des maladies. Cependant, d'après la délicatesse des femmes, et la mauvaise ma-

nière dont la plupart se gouvernent dans ces circonstances, ces effets naturels de leur organisation, deviennent souvent des sources fécondes d'infirmités.

ARTICLE II.

Attentions générales qu'exigent les Femmes en santé et en maladie.

(LES personnes du sexe exigent donc une attention particulière de la part de ceux qui veillent sur leur santé : car, comme partie de l'espèce humaine ; elles sont exposées à toutes les maladies qui affligent les hommes, et comme femmes, elles sont sujettes à nombre d'infirmités qui ne tiennent qu'à leur propre conformation. Mais elles-mêmes doivent sans cesse s'observer dans leur manière de vivre, puisque les maladies qui leur sont particulières n'ont, le plus souvent, d'autres causes que les erreurs qu'elles commettent dans le *régime*.)

§. II.

Des Règles ou Flux menstruel, et des Maladies auxquelles elles peuvent donner lieu, telles que leur éruption difficile, leur suppression, d'où les Pâles-Couleurs et le Goût dépravé ; des Règles immodérées ; des Pertes de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice ; du Polype de la matrice, et du Polype du Vagin ; des Flueurs blanches ; et de la Cessation des Règles.

ARTICLE PREMIER.

Des Règles, ou Flux menstruel, en général.

A quel âge les femmes commencent à être réglées.

LES femmes commencent, en général, à être réglées vers l'âge de quinze ans, et cessent de l'être à cinquante ; ce qui rend très-critiques ces deux périodes de leur vie.

(Mais il est important de prévenir que l'âge où les *règles* se montrent chez les femmes, n'est point le même par-tout. Le climat qu'elles habitent, le genre de vie qu'elles mènent, et la force ou la faiblesse de leur *constitution*, influent considérablement sur les premières apparitions de ce *flux périodique*. Dans les pays chauds, les filles sont *réglées* à neuf ans, et souvent plus tôt. On a l'histoire d'une fille qui, dans les Indes, fut *réglée* à trois ans, et accoucha à cinq. Dans les pays froids, au contraire, les femmes sont à peine *réglées* à vingt, vingt-cinq ans; et dans les pays très-froids, elles ne le sont point du tout, comme les Groënlandaises.

Cet âge varie selon le climat, le genre de vie, etc.

Il y a, dans le même pays, des variétés considérables à cet égard. Les femmes des villes sont, en général, *réglées* plus jeunes que celles des campagnes, et celles qui habitent sur les montagnes, que celles qui vivent dans les plaines. A Paris, l'âge des *règles* est, en général, depuis douze jusqu'à quatorze ans, et dans nos départemens méridionaux, depuis dix jusqu'à douze.

Cette évacuation, une fois établie, revient tous les mois, c'est-à-dire, tous les vingt-sept ou vingt-huit jours: ce terme est au moins le plus commun. Car, d'ailleurs, il y a des femmes qui, sans être malades, sont naturellement *réglées* deux fois dans le mois, ou trois fois en deux mois, tandis que d'autres ne le sont qu'une fois en trente-cinq ou quarante jours.

Durée de l'intervalle entre chaque apparition des règles.

La durée de cette évacuation est assez variable. Il est pourtant rare qu'elle ne soit point de trois jours, ou qu'elle aille au-delà de huit.

Durée des règles.

Il est difficile d'évaluer la quantité de *sang* qui s'évacue chaque fois; car elle varie dans

La quantité de sang qu'elles

donnent est difficile à évaluer.

chaque sujet, souvent même à chaque retour, dans le même sujet. Communément ces variations s'étendent, dans ce pays, depuis deux hectogrammes jusqu'à cinq (depuis six jusqu'à seize onces), quoiqu'il y ait des femmes qui perdent moins, et qu'il y en ait d'autres qui perdent davantage, sans être malades.

Le sang des règles est sain dans les femmes saines, et n'a point de qualité vénéneuse.

Le *sang* qui s'évacue dans les *règles*, est sain dans les femmes qui sont elles-mêmes saines et bien constituées. Ainsi tout ce qu'on dit de sa qualité *vénéneuse*, de sa propriété particulière de faire tourner les vins, les confitures, etc., est un préjugé ridicule qui ne mérite point d'être combattu.

Les règles sont, en général, précédées ou suivies d'un écoulement en blanc.

L'évacuation des *règles* est précédée ou suivie, pendant plus ou moins de temps, d'un écoulement *lymphatique*, qui est plus ou moins abondant, relativement à l'état des femmes et à la *constitution* de la *matrice*. Il y a cependant beaucoup de femmes, saines et bien constituées, en qui on n'observe, ni avant, ni après, aucun écoulement de cette espèce.

Qui sont les femmes chez qui les règles manquent communément sans qu'elles en soient malades.

Les *règles* manquent dans la *grossesse*, surtout dans les derniers mois; car il arrive quelquefois qu'elles se maintiennent encore pendant les trois premiers. Elles manquent aussi dans la plupart des nourrices. Elles manquent enfin dans quelques paysannes, dans quelques femmes de travail, dans certaines danseuses, qui ne sont jamais *réglées*, sans en ressentir aucune incommodité, et qui sont très-propres à concevoir. Il est évident que, dans ces cas, la *transpiration*, la *sueur* et les autres pertes suppléent au *flux menstruel*.

A quel âge les règles cessent de couler.

Enfin, les *règles* continuent de couler dans le même ordre, et en observant les mêmes *périodes*, jusqu'à quarante, quarante-cinq, cin-

quante années, où elles cessent d'elles-mêmes. Il est vrai que, comme le temps de leur venue est variable, celui de leur cessation l'est aussi, et elle arrive plus tôt ou plus tard, suivant le tempérament et le genre de vie des femmes, suivant les maladies qu'elles ont essuyées, ou le climat qu'elles habitent, etc.)

Les règles sont précédées d'un changement considérable dans la constitution.

Vers le temps où les premières apparences des *règles* se manifestent, la *constitution* éprouve un changement considérable à la vérité, et c'est généralement en mieux; cependant quelquefois c'est tout le contraire. Cette période demande donc les soins les plus attentifs, puisque la santé et le bonheur futurs des femmes dépendent, en grande partie, de la manière dont elles se comportent dans ce temps (*a*).

ARTICLE II.

De la première Apparition des Règles.

Combien il est important que les

Si une fille de quatorze ou quinze ans, plus ou moins, selon le climat qu'elle habite, (ainsi

---

Il est nécessaire que les jeunes personnes soient instruites de ce qu'elles doivent éprouver lors de l'apparition des règles.

(*a*) Il est du devoir des mères, et des femmes qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes, de les instruire de bonne heure de la manière dont elles doivent se conduire et se ménager dans cette *période* si *critique* de leur vie. Une pudeur mal entendue, l'inattention et l'ignorance de ce qui est favorable ou nuisible à cette époque, sont la source d'une multitude de maux et de maladies, qu'une femme sage et expérimentée aurait facilement prévenus par quelques instructions données à propos.

Il n'est pas moins nécessaire d'avoir une grande attention aux retours suivans des *règles*. Des alimens malsains, de violentes *passions* de l'ame, le froid pris par imprudence, suffisent souvent pour ruiner la santé, et pour mettre une femme entièrement hors d'état d'avoir des enfans dans la suite.

jeunes personnes jouissent d'un bon air et fasse de l'exercice.

que nous l'avons fait voir pag. 125 de ce Vol.), est contrainte de rester enfermée dans un appartement, toujours assise, sans pouvoir y jouer et courir de côté et d'autre, enfin, sans y être employée à aucune occupation active qui puisse exercer toutes les parties du corps, elle deviendra faible, débile et chétive: son *sang*, mal élaboré, lui donnera un teint pâle et blême; sa santé, son courage et ses forces diminueront, et elle deviendra valétudinaire pour le reste de sa vie.

Tel est le sort d'une multitude de filles infortunées qui, soit par trop de négligence de la part de leurs mères, ou par les circonstances difficiles dans lesquelles elles se trouvent, sont privées, vers ce moment *critique* de leur vie, des avantages de l'*exercice* et du bon *air* (que nous avons dit leur être de si grande importance, Tom. I, pag. 73 et suiv.)

Suite de l'indolence chez les filles.

L'indolence et une inclination à la paresse deviennent également nuisibles aux filles de cet âge. Parmi les femmes qui mènent une vie active et laborieuse, à peine en trouve-t-on qui se plaignent d'*obstructions*, tandis que les femmes paresseuses et indolentes en sont rarement exemptes, et que presque toutes sont la proie des *pâles-couleurs*, ou d'autres maladies semblables. Nous recommandons en conséquence à toutes celles qui voudront échapper à ces infirmités, de fuir l'indolence et l'inaction comme leurs plus mortelles ennemies, et d'être en plein *air* autant qu'il leur sera possible.

Maladies qui sont les suites de la mauvaise nourriture et des drogues, pour

Une autre cause de maladies chez les filles, dans cette période, est la nourriture malsaine. En effet, passionnées pour tout ce qu'on appelle *drogues*, elles s'y livrent souvent sans mesure, et jusqu'à ce que leurs humeurs soient entièrement *viciées*.

Delà

Delà les mauvaises *digestions*, le défaut d'appétit, et d'autres incommodités sans nombre. Si les *fluides* ne sont pas bien préparés, il est absolument impossible que les *sécrétions* se fassent d'une manière convenable. Aussi voyons-nous que les filles qui mènent une vie indolente, et qui ne mangent que des *drogues* sont non-seulement sujettes à la *suppression des règles*, mais encore aux *engorgemens* des *glandes*, aux *écrouelles*, etc.

lesquelles les filles sont en général passionnées;

Une disposition triste et mélancolique est encore nuisible aux filles à cette époque. Rarement voit-on une jeune fille vive et gaie ne pas jouir de la meilleure santé, tandis que celles qui sont sérieuses, difficiles et chagrines, sont dévorées par des *vapeurs* et par l'*affection hystérique*. La jeunesse est la saison de la dissipation et de la gaieté : il faut donc que les jeunes filles s'y livrent; il faut que ce soit pour elles un devoir.

De la tristesse et de la mélancolie, à laquelle elles ont de la disposition.

Faire provision de santé dans le jeune âge, est un acte de prudence aussi nécessaire que de se précautionner contre les maux de la vieillesse. Ainsi, puisque la sage nature porte la jeunesse à la jouissance des amusemens bruyans, que les conseils sévères de l'âge glacé ne viennent pas s'opposer à cette utile impulsion, ni empoisonner par une sombre tristesse cette belle saison de la vie, destinée à la gaieté et à tous les plaisirs innocens.

Il faut leur faire un devoir de la gaieté et de la dissipation.

Mais ce qui nuit sur-tout aux femmes à cet âge, ce sont les *corps de baleine* trop serrés. Elles veulent, à toute force, avoir une taille fine, et leur folle imagination les porte à croire qu'elles pourront y parvenir en se faisant bien serrer lorsqu'on les lace. Cependant rien ne nuit plus à la *digestion*, et ne cause un plus grand nombre de maladies incurables, que la manie

Combien les corps de baleines sont funestes à cet âge.

de se faire serrer l'*estomac* et les *intestins* de cette manière (ainsi qu'on l'a observé Tom. I, pag. 34, et note *c*; Tom. II, pag. 141; et Tom. III, pag. 456 et 457).

Il faut pourtant convenir que cette manie est moins générale aujourd'hui qu'elle n'était autrefois; mais rien n'est aussi variable que les modes, et celle-là, toute insensée, toute meurtrière qu'elle soit, pourrait revenir encore. Ce que nous disons ici n'est donc pas hors de propos, et l'on ne saurait trop en démontrer toute la folie.

Je connais plusieurs femmes qui se ressentent encore aujourd'hui des funestes effets de cette dangereuse coutume, tant en vogue autrefois, de serrer avec violence les filles vers le milieu du corps, en sorte qu'elles soient le plus menues qu'il est possible dans cet endroit. Jamais l'esprit humain n'a pu imaginer d'usage plus contraire à la santé.

De la première Eruption des Règles, s'annonçant difficilement.

Ce qu'il faut faire au lieu de donner des drogues.

QUAND une fille est arrivée au terme où les *règles* doivent ordinairement paraître, et que, loin de se manifester, l'on voit, au contraire, diminuer la santé et les forces de cette jeune personne, mon avis est, au lieu de la renfermer, et de la bourrer de préparations *martiales*, d'*acier*, d'*assa-fœtida*, et d'autres *drogues* aussi degoûtantes, qu'on l'envoie dans un endroit où elle puisse respirer un bon *air* et jouir d'une société agréable; que là elle se nourrisse de bons *alimens*, qu'elle fasse un *exercice* suffisant, qu'elle cherche à se récréer et à s'amuser de la manière qui lui sera la plus agréable, et nous aurons peu de sujet de craindre que la nature,

ainsi secourue, n'achève pas son ouvrage : rarement y manque-t-elle, et ce n'est jamais que lorsque le tort est de notre côté.

(Il est toujours avantageux que les *règles* viennent aux filles à l'âge convenable, c'est-à-dire, vers la douzième, treizième, quatorzième ou quinzième année, comme on l'a dit pag. 124 et suiv. de ce Vol.; qu'elles viennent facilement et sans accident, parce que l'*éruption* qui réunit ces conditions épargne aux filles beaucoup d'incommodités, annonce une bonne *constitution*, et promet les dispositions les plus heureuses pour la fécondité.

Circonstances qui doivent accompagner la première éruption des règles, pour qu'elles soient avantageuses.

C'est donc, par la loi des contraires, un malheur pour les filles, que cette *éruption* manque de quelques-unes de ces conditions, c'est-à-dire, que les *règles* viennent ou trop tôt, ou trop tard; qu'elles s'établissent difficilement et avec peine, ou qu'elles attirent de fâcheux accidens. Outre que c'est une marque presque sûre de la mauvaise *constitution* de la *matrice*, l'expérience fait voir d'ailleurs que les filles à qui cela arrive, sont souvent exposées à des infirmités opiniâtres, sont presque toujours sujettes à n'avoir jamais que des *règles* laborieuses, et sont, pour l'ordinaire, moins propres à faire des enfans, et sur-tout des enfans bien sains. ASTRUC, *Maladies des femmes*, tom. j, pag. 109 et 110.)

Symptômes qui précèdent la première Eruption des Règles.

LES *règles* viennent rarement assez subitement pour surprendre les filles dans un moment où elles ne s'y attendent pas. Elles sont, pour l'ordinaire, précédées de *symptômes* qui les annoncent : ces *symptômes* sont des chaleurs, des

pesanteurs, des douleurs sourdes dans les *reins*, une tension et une dureté dans le sein, des *maux de tête*, la perte de l'appétit, des lassitudes, une pâleur sur le visage, et quelquefois même une petite *fièvre*.

Traitement qu'exigent ces Symptômes.

LORSQU'UNE fille est dans l'âge d'être *réglée*, et qu'elle s'aperçoit de ces *symptômes*, il faut qu'elle apporte la plus grande attention à ne rien faire qui soit dans le cas de retarder cette *évacuation* salutaire et nécessaire; il faut, au contraire, qu'elle emploie tous les moyens capables de la solliciter, qu'elle s'asseye souvent au-dessus de la vapeur d'eau chaude, qu'elle boive des *tisanes délayantes* chaudes, qu'elle mette souvent les pieds et les jambes dans l'eau chaude, etc.

Vapeurs d'eau chaude. Boissons délayantes. Bains de jambes, etc.

De la manière de se conduire dans le temps des Règles.

Dès qu'une fois les *règles* ont commencé à couler, il faut apporter le plus grand soin pour se garantir de tout ce qui pourrait les supprimer. Les femmes, dans le temps des *règles*, doivent donc être fort attentives à ce qu'elles mangent et à ce qu'elles boivent : elles doivent éviter tout ce qui est froid, ou sujet à s'aigrir dans l'*estomac*, comme les *fruits crudes*, le *lait de beurre*, etc. Elles s'abstiendront aussi de poisson, et de tous les *alimens* qui peuvent être de difficile *digestion*.

Régime que doivent suivre les femmes dans ce temps.

Mais, comme il est impossible de faire mention de tout ce qui peut nuire à chaque femme en particulier, qui se trouve dans ce cas, nous leur recommandons à toutes en général, d'être particulièrement attentives à ce qui leur est or-

Elles doivent fuir tout ce qui leur est contraire habituellement.

dinairement contraire, et de ne jamais en faire usage dans ce temps-là.

Combien il est important qu'elles se garantissent du froid;

Le froid est singulièrement nuisible aux femmes dans le temps des *règles*. On en voit un grand nombre dont les maladies datent plutôt du froid qu'elles ont gagné ayant leurs *règles*, que de toute autre cause : elles doivent donc s'en garantir, et être très-circonspectes dans leur conduite à cette époque. Un degré de froid incapable de leur nuire dans tout autre temps, suffit, lorsqu'elles ont leurs *règles*, pour ruiner entièrement et leur santé et leur *constitution*.

Des affections de l'ame et des passions.

Les femmes ne doivent pas moins d'attention à l'état de leur esprit, qu'elles doivent entretenir dans la plus grande tranquillité, dans la plus grande gaieté. Les *passions* ont la plus grande influence sur toutes les fonctions de l'*économie animale;* mais elles n'en ont sur aucune autant que sur les *règles*. La *colère*, la *peur*, le *chagrin*, et les autres affections de l'ame, occasionnent souvent des *suppressions* qui deviennent absolument incurables, (comme on l'a fait voir Tom. I, Chap. XI, §. II et III.)

ARTICLE III.

De la Suppression des Règles.

Régime qu'il faut prescrire dans la Suppression des Règles, quelle qu'en soit la cause.

Exercice,

QUELLE que soit la cause qui ait donné lieu à la *suppression des règles*, excepté dans le cas de *grossesse*, (d'allaitement, de danse, de travail forcé, etc., ainsi qu'on l'a observé pag. 126 de ce Vol.), il faut travailler à les rétablir. En conséquence, nous conseillons aux femmes qui sont dans ce cas, de faire un *exercice* suffisant, de

air libre, alimens sains.

respirer un *air* libre, sec et un peu frais, et de manger des *alimens* sains.

Circonstances qui indiquent les boissons généreuses.

Si le corps est faible et languissant, elles boiront des *liqueurs généreuses*, rechercheront les compagnies agréables, et se récréeront de quelque manière que ce soit. Si ces moyens ne réussissent pas, on aura recours aux *remèdes* dont nous allons parler.

Attention qu'il faut avoir avant que de traiter la Suppression des Règles, de quelque cause qu'elle provienne.

Il faut s'assurer si elle n'est pas l'effet de la grossesse.

EN général, avant que d'entreprendre de guérir la *suppression* des *règles*, de quelque cause qu'elle nous paraisse dépendre, il faut commencer par bien s'assurer si elle n'est pas l'effet sur-tout de la *grossesse;* car on y est trompé tous les jours par des filles qui ont intérêt à cacher leur état, et sur la vertu desquelles on n'a quelquefois aucun soupçon. Il faut même, lorsque ce soupçon ne peut être éclairci, suspendre les *remèdes* jusqu'à ce qu'il y ait au moins cinq mois d'écoulés depuis la *suppression*, afin qu'on puisse prononcer avec plus de connaissance de cause sur cette *supression;* car cette époque est communément celle où les signes de la grossesse commencent à être plus certains et plus sensibles. La main froide appliquée alors sur le ventre, peut exciter quelque mouvement sensible du côté de la *matrice*, sans parler des autres signes de la *grossesse* dont il sera question §. III de ce Chapitre.

Temps où il faut administrer les remèdes dans la suppression des règles.

On observera, et c'est un point essentiel, que le temps le plus favorable aux *remèdes* dont on va parler dans cet Art., est celui de l'*éruption* des *règles*, ou plutôt le temps où elle devrait se faire, en calculant ses périodes d'après

le temps où la maladie n'existait pas encore, sur-tout si les malades ressentent alors les mêmes avant-coureurs qu'elles éprouvaient dans ce temps-là, comme la douleur *gravative* des *lombes*, la *colique*, la chaleur *fébrile*, la tension du sein, etc.

Traitement de la Suppression des Règles, causée par le relâchement.

(LA *suppression* des *règles* qui dépend d'un relâchement dans les *solides*, se reconnaît aux *symptômes* suivans: la malade éprouve des lassitudes, des faiblesses, des douleurs et des pesanteurs aux *lombes;* des *maux de tête*, l'*insomnie*, une *respiration* gênée, des *vents* et des gonflemens dans l'*estomac;* des envies de vomir, des *coliques;* une pâleur universelle qui se répand sur toute la *peau*, très-remarquable au visage, qui en devient quelquefois verdâtre. Ce dernier *symptôme* constitue la maladie appelée *pâles-couleurs*, dont nous parlerons dans l'Art. suiv. Symptômes de la suppression des règles par relâchement.

Dans cette espèce de *suppression des règles*, il faut faire usage des *remèdes* qui sont capables de faciliter les *digestions*, de fortifier les *solides*, de mettre les *organes* en état de préparer un bon *sang*. Les principaux d'entre ces *remèdes*, sont le *fer* et le *quinquina*, combinés avec les autres *amers astringens*. Fer, quinquina.

La *limaille de fer* se prend infusée dans du *vin* ou de la *bière* douce, de la manière suivante: Manière d'administrer le fer.

Prenez de *limaille de fer*, six ou neuf décagrammes (deux ou trois onces);
de *vin* ou de *bière* douce, un litre (une pinte).

Faites infuser dans un lieu chaud, pendant quinze ou vingt jours; passez.

La malade en boira aux environs d'un verre, deux fois par jour.

Ou bien on lui fera prendre quinze décigrammes (trente grains) de *limaille de fer* préparée, qu'on mêlera avec un peu de *miel* ou de *thériaque;* et on réitérera cette dose, trois ou quatre fois par jour.

Le *quinquina* et les autres *amers* se prennent en *substance* ou en *infusion*, au goût de la malade, (et comme il est prescrit dans l'*affection hystérique*, Tom. III, pag. 393).

Traitement de la Suppression des Règles, occasionnée par la pléthore et la viscosité du sang.

LORSQUE la *suppression* a pour cause un *sang* épais, *visqueux*, et que les femmes qui en sont attaquées sont replètes et d'une *constitution pléthorique*, les *remèdes* qui conviennent sont les *évacuans*, et tous ceux qui divisent et atténuent les humeurs.

Saignée. Bains de pieds. Dans ce cas, il faut saigner la malade au pied, lui faire mettre souvent les pieds dans l'eau chaude, lui donner de temps en temps quelques *purgatifs rafraîchissans*.

Alimens. Boisson. On ne lui prescrira que des *alimens* légers et liquides. Sa boisson ne doit être que du *petit-lait*, de l'*eau*, de la petite *bière*, et il faut qu'elle fasse de l'*exercice*. On lui donnera deux fois par jour une cuillerée à café de *teinture d'ellébore blanc*, dans un verre d'*eau* chaude. (En général, la *suppression* des *règles*, occasionnée par la *pléthore*, est la plus susceptible de guérison. Il est rare qu'elle ne cède point aux *pédiluves*, à la *saignée* du pied, etc.)

Exercice. Teinture d'ellébore.

Traitement de la Suppression des Règles, causée par les affections de l'ame, etc.

LORSQUE la *suppression* est occasionnée par les affections de l'*ame*, par le *chagrin*, la *peur*, la *colère*, etc., il faut tout employer pour l'amuser et récréer la malade. Le moyen le plus sûr pour détruire la cause de cette maladie, est, autant qu'il est possible, d'éloigner la malade de l'endroit où elle en a reçu les premières impressions. Le changement de lieu, en présentant à l'ame de nouveaux objets, a souvent les plus heureux effets pour la délivrer du chagrin le plus profond. Des manières affables, tendres et flatteuses avec les femmes, dans cette occasion, sont encore de la plus grande importance.

Importance du changement de lieu et de la dissipation dans ce cas.

(Ces moyens, toujours excellens, ne sont cependant pas suffisans, lorsque la *suppression* est ancienne. Ces cas présentent souvent des signes de *pléthore;* il faut en venir aux *saignées:* mais on a observé qu'il était, en général, avantageux de commencer par la *saignée* du bras, pour en venir ensuite à celle du pied. On a même souvent été obligé d'appliquer des *sangsues* à la *vulve*, aux *vaisseaux hémorrhoïdaux;* des *ventouses* aux cuisses et aux aines, etc.

Circonstances qui demandent la saignée.

Sangsues. Ventouses.

Mais les moyens les plus employés dans les cas qui ne sont pas graves, après ceux qu'on vient de prescrire, sont la vapeur de l'eau chaude sur laquelle on fait asseoir les malades. Les *bains* chauds et l'immersion des jambes dans l'eau tiède, les *fomentations* relâchantes, les *lavemens laxatifs*, etc., font encore très-bien; et ces moyens conviennent également, que la *suppression* soit occasionnée par les *passions* violentes, qu'elle soit due au froid subit, ou à quelqu'autre accident.)

Vapeurs d'eau chaude, bains, fomentations, lavemens laxatifs, etc.

Traitement de la Suppression des Règles, occasionnée par quelque maladie.

MAIS une observation importante à faire sur la *suppression* des *règles*, c'est qu'elle n'est souvent que l'effet d'une autre maladie. Dans ce cas, au lieu de donner les *remèdes* propres à rétablir les *règles*, ce qui pourrait être fort dangereux, il faut ne travailler qu'à guérir la maladie qui a causé la *suppression*, et à fortifier la malade; et, quand sa santé sera rétablie, les *règles* reviendront ensuite d'elles-mêmes.

ARTICLE IV.

Des Pâles-Couleurs, ou Chlorose; et du Goût dépravé, appelé Pica *et* Malacia.

Qui sont les femmes sujettes à cette maladie.

(NOUS avons dit que les *pâles-couleurs*, c'est-à-dire, cette teinte blême, et quelquefois verdâtre, répandue sur le visage des femmes dont les *règles* sont supprimées, étaient un *symptôme* de cette *suppression*. Mais la *chlorose* peut avoir lieu, lors même que les *règles* continuent de couler, quoiqu'en moindre quantité, à leurs périodes ordinaires. Il n'est pas rare de la voir chez les filles nubiles, et chez les jeunes veuves qui ont ce qu'on appelle du *tempérament*, et qui sont contrariées dans leurs désirs.)

Symptômes des Pâles-Couleurs, ou Chlorose.

(A MESURE que la pâleur de la *peau* fait des progrès, il se manifeste des *bouffissures* aux paupières et aux autres parties du visage, ainsi qu'aux jambes, aux pieds, etc. Les douleurs de tête augmentent : la malade a des inquiétudes dans les jambes; elle éprouve des *oppressions de poitrine*, au moindre mouvement; des *palpitations de cœur*, des *anxiétés*, des défail-

lances. Il survient une *fièvre lente*, plus sensible la nuit que le jour; un gonflement dans les *hypocondres*, une élévation dans le ventre, quelquefois au point de faire naître des doutes sur la *grossesse*. Cette erreur est cependant de grande conséquence, parce qu'on peut flétrir la réputation de filles très-sages, ou laisser les femmes dans une sécurité qui leur devient quelquefois funeste.

Cette *tumeur* du ventre, qu'on doit plutôt rapporter à la rétention des *règles* qu'à la *suppression*, se termine souvent par une *hémorrhagie*, que l'on a prise plusieurs fois pour une *fausse couche :* méprise qui, comme il est aisé de le croire, peut ternir, bien injustement, la réputation de la fille la plus sage. Dans le temps de ce gonflement du ventre, les *malléoles* s'enflent; mais cette enflure est plus sensible le matin que le soir, et ne reçoit point l'impression des doigts, comme dans l'*hydropisie*, dont on a traité Tom. III, Chap. XXXII.

Quoique la *suppression des règles* soit la cause générale des *pâles-couleurs*, il arrive cependant quelquefois que cette *suppression* n'est pas totale; que les *règles* coulent de temps à autre; et, dans ce cas, la maladie est d'autant plus dangereuse, qu'on a lieu de craindre qu'elle ne soit entretenue par des *obstructions* dans les *viscères du bas-ventre*.

Suite des pâles-couleurs.

Les *pâles-couleurs* forment un obstacle à la *conception*. Elles peuvent durer long-temps; mais ordinairement elles sont peu à craindre, à moins qu'elles ne reconnaissent la cause que nous venons d'assigner. Le retour des *règles* les dissipe pour l'ordinaire; cependant, si on les néglige, elles peuvent jeter dans l'*hydropisie*, etc.)

Symptômes du Goût dépravé, appelé Pica *et* Malacia.

(LES femmes, qui ont les *pâles-couleurs*, ont souvent un appétit déréglé, qui les porte à manger les choses les plus extraordinaires, comme du *sel* et du *poivre*, seuls et en quantité; des fruits verts, de la viande et du poisson cruds; des lézards, des crapauds, des araignées, du plâtre, de la *chaux vive*, de la cendre et du charbon; du papier, du vieux cuir, même des excrémens, et une infinité d'autres matières très-nuisibles, et incapables de nourrir.

Il y en a qui prennent encore un plaisir singulier à sentir les odeurs les plus désagréables; à manier, à briser sous leurs doigts, certains corps dégoûtans; à plonger leurs mains dans certaines liqueurs, etc. Ce *goût dépravé*, qui est une véritable maladie, se nomme *pica* chez les filles; et *malacia* chez les femmes grosses, qui en sont aussi attaquées quelquefois.)

Traitement des Pâles-Couleurs, ou Chlorose; et du Goût dépravé, appelé Pica *et* Malacia.

(LE traitement des *pâles-couleurs* est absolument le même que celui qu'on vient de prescrire, pag. 135 et 136 de ce Vol., contre la *suppression* des *règles* occasionnée par le relâchement des *solides*.

Mais on doit observer, que lorsque le *goût dépravé* a duré long-temps, ou qu'ayant duré peu de temps il a porté les filles ou les femmes à manger des substances pernicieuses, telles qu'une partie de celles que nous avons indiquées plus haut, on ne peut s'empêcher de commencer par donner les *délayans*, un *vomitif* et

Circonstances qui indiquent les

un *purgatif*, pour débarrasser l'*estomac* et les *premières voies*, qui sont farcis de ces matières étrangères : ensuite on en vient aux *fortifians*, tels que le *fer*, le *quinquina* et les autres *amers*.

délayans, les vomitifs, les purgatifs. Fer, quinquina, amers.

On fait encore un grand usage des *eaux ferrugineuses*, telles que celles de *Passy*, de *Forges*, de *Vals*, de l'*eau de boule*, etc. BARBEIRAC regardait les *bains* comme très-efficaces dans ces cas ; mais la plupart des praticiens, dit LIEUTAUD, se contentent de faire tenir, pendant quelque temps, les jambes dans l'eau chaude, ou de les échauffer par des *frictions*. On éprouve enfin, tous les jours, que le mariage est le plus sûr et le plus prompt *remède* qui puisse opérer la guérison.

Eaux de Passy, de Forges, de Vals, de boule. Bains de pieds, frictions. Le mariage.

Quant aux femmes *grosses* qui ont le *goût dépravé*, comme elles en sont délivrées, pour l'ordinaire, vers le quatrième mois de leur *grossesse*, ou au plus tard à leur *accouchement*, elles n'ont, en général, besoin d'aucune espèce de *remèdes*, sur-tout de *vomitifs*. Tout ce qu'on peut faire, est de les empêcher, autant qu'il dépendra de soi, d'abuser de l'indulgence qu'on a ordinairement pour leurs fantaisies, dans ces cas.)

Les femmes grosses qui ont le goût dépravé, n'ont besoin d'aucun remède. Ce qu'il est nécessaire de faire.

ARTICLE V.

Des Règles immodérées.

LES *règles* peuvent venir en trop grande, comme en trop petite quantité (1).

(1) Par petite quantité, le D.r BUCHAN entend la diminution des *règles*, soit que les intervalles entre leur retour soient plus longs, soit que l'écoulement reste au-dessous de la quantité ordinaire. Comme cet état ne

Symptômes des Règles immodérées.

LA malade qui éprouve des *règles trop abondantes*, devient faible et pâle : elle perd l'appétit ; les *digestions* sont mauvaises ; l'enflure des pieds, l'*hydropisie*, la *consomption*, en sont souvent les suites.

A quel âge les femmes y sont exposées.

Les femmes sont ordinairement exposées à ces accidens vers l'âge de quarante-cinq, cinquante ans, et il est très-difficile de les en guérir.

Causes des Règles immodérées.

LES *règles trop abondantes* peuvent venir de la vie sédentaire, d'une nourriture trop forte, composée d'*alimens* salés, de haut goût, ou *âcres ;* de l'usage des *liqueurs spiritueuses ;* d'une fatigue excessive ; du relâchement des *vaisseaux*, d'un état de *dissolution* dans le *sang*, de violentes *passions* de l'ame, etc.

Traitement des Règles immodérées.

Il faut commencer par éloigner la cause qui a fait naître cette maladie.

LE traitement de cette maladie doit être varié comme la cause qui l'a fait naître. Quand elle vient de quelques fautes dans le *régime*, il faut y remédier, en suivant un *régime* contraire ; en y joignant les *remèdes* qui ont une tendance à arrêter ce *flux* trop abondant, et à s'opposer aux affections maladives qui y ont donné lieu.

---

differe de la vraie *suppression* qu'en ce qu'il est moins marqué, l'auteur ne fait que l'indiquer. Et en effet, il exige le même traitement que la *suppression* des *règles*, dont on a traité Art. III de ce §., pag. 133 et suiv. de ce Vol. ; traitement qui doit etre proportionné aux circonstances et à l'intensité des accidens qu'il occasionne.

Repos, saignée.

Pour réprimer la trop grande abondance des *règles*, il faut recommander à la malade d'être absolument tranquille, et de corps et d'esprit. Si cette abondance est excessive, elle se tiendra au lit la tête basse, (et on lui tirera du *sang* au bras, relativement à l'âge, au *tempérament* et à la violence des accidens).

Régime. Alimens.

Ou la mettra à une *diète* légère et *rafraîchissante*; on ne lui donnera que des bouillons de *veau*, de *poulet*, et un peu de *pain*: elle boira une *tisane* de *racine* de *grande consoude*, ou une *infusion* de feuilles d'*ortie blanche*, ou de *millefeuille*, qu'on fera plus forte ou plus faible, selon les cas.

Tisane d'orties, de grande consoude, ou de millefeuille.

Si ces moyens ne suffisent pas, il faut en venir à des *astringens* plus forts, comme au *cachou*, à l'*alun* (*sulfate d'alumine*), au *quinquina*, etc.

Voici la manière de prescrire ces *remèdes*:

Poudre astringente.

Prenez d'*alun* (*sulfate d'alumine*), huit grammes (deux gros);
de *cachou*, quatre grammes (un gros).

Broyez le tout ensemble; divisez en huit ou neuf prises égales, ou faites-en huit *bols*, avec quantité suffisante de *sirop de rose*.

La malade prendra une de ces doses, trois fois par jour.

Les personnes dont l'*estomac* ne peut supporter l'*alun*, prendront, à sa place, le *remède* suivant:

Prenez de *teinture de rose*, trois décagrammes (une once);
de *laudanum liquide*, dix gouttes.

Mêlez.

On répétera cette dose, trois ou quatre fois dans la journée.

Si ces *remèdes* ne réussissent pas, la malade

Quinquina

avec l'élixir de vitriol dans du vin.

prendra deux grammes (trente-six grains) de *quinquina* en poudre, dans un verre de *tisane* ordinaire, auquel on ajoutera dix gouttes d'*élixir de vitriol.*

On réitérera cette dose, quatre fois par jour.

ARTICLE VI.

Réflexions sur les Règles, ou Flux menstruel.

(LES *règles* sont sujettes à beaucoup de variations, qu'il est important de faire connaître; car, n'étant pas de vraies maladies, les *remèdes* que les femmes ne s'avisent que trop souvent de prendre alors, leur sont d'autant plus contraires, qu'ils contredisent la nature, qui, lorsqu'elle a une marche constante, parvient toujours à son but, quoique par des routes opposées en apparence.

Variétés que présentent les règles chez certains sujets.

C'est ainsi qu'il y a des femmes qui ont leurs *règles* plusieurs fois dans un même mois; d'autres qui les attendent deux et trois mois; d'autres qui ne rendent chaque mois que quelques gouttes de *sang;* d'autres enfin qui en rendent beaucoup pendant huit, dix et quinze jours, sans que ni les unes ni les autres en éprouvent aucune incommodité, jouissant toutes, au contraire, d'une santé ferme et constante.

Parties du corps par lesquelles on voit les règles sortir quelquefois.

L'écoulement des *règles* ne se fait pas seulement par les parties de la génération. On voit encore des femmes les avoir par toutes les autres parties du corps; c'est ce qu'on appelle *regles dévoyées.* En effet, on en a vu les avoir par le nez, par les yeux, par les oreilles, ces femmes ayant des *hémorrhagies* tous les mois par ces parties. Chez d'autres, on a vu le *sang* sortir par la bouche, tant des organes de la *salive*, que des gencives et des *alvéoles.* Celles-ci ont un

crachement

crachement, ou un *vomissement de sang périodique ;* celles-là, un *flux de sang*, ou un *pissement de sang* régulier : enfin, on a vu des femmes dont le *sang* sortait même du sommet de la tête, des joues, des mamelles, du *nombril*, des *aines*, des mains, des pieds, des doigts, etc. Il s'élève, dans ces cas, sur ces parties, une sorte de *tumeur inflammatoire*, douloureuse et rénitente, de laquelle le *sang* coule naturellement, et laisse une *plaie* qui se ferme bientôt, mais qui s'ouvre tous les mois.

Symptômes qui précèdent les règles dans ces cas.

On peut, à la vérité, tenter de détourner les *règles*, et de les rappeler à leur siége naturel, soit par les *saignées* du pied, et par les *ventouses* aux *aines* et aux *extrémités* inférieures, soit par des *demi-bains* chauds, par la vapeur de l'eau chaude, ou des *fomentations émollientes*, etc. Mais si l'on a réussi quelquefois, ce n'a été que dans les commencemens, et chez les filles jeunes encore; car, quand on voit que ces *évacuations*, qui suivent des routes insolites, sont bien établies, et que la personne qui les éprouve se porte bien d'ailleurs, il faut rester tranquille, et laisser la nature remplir ses vues à sa manière : elle est toujours plus sage que nous.)

Lorsque les règles dévoyées sont bien établies, il ne faut pas chercher à les rappeler aux parties naturelles.

ARTICLE VII.

De la Perte de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice.

(ON donne le nom de *Perte*, à tout écoulement sanguin par la *matrice* et le *vagin*, mais qui ne retient absolument rien de la période des *règles*, et qui peut arriver dans tous les temps de la vie. Si la perte est considérable, on l'appelle *hémorrhagie de la matrice ;* si elle

Ce qu'on doit entendre par le mot perte.

est médiocre, mais continue et opiniâtre, on la nomme *suintement de la matrice.*)

Causes de la Perte de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice.

(LES causes immédiates des *pertes* sont, des *ulcères*, des *plaies*, des déchirures ou des écorchures qui arrivent quelquefois au-dedans de la *matrice*, dans les *fausses couches* et les *accouchemens laborieux*, ou des gerçures causées par des *flueurs blanches* trop âcres, des injections trop *corrosives*, des coups d'ongle d'un accoucheur ou d'une sage-femme maladroite. Il faut compter au nombre de ces causes, une trop grande dilatation des *veines* de la *matrice*, ou une dilatation trop long-temps continuée de ces mêmes *veines*, occasionnée par le *suintement* de la *matrice.*

Toutes ces causes sont favorisées par la chaleur excessive de l'*air*, les violens *accès de fièvre*, les veilles fréquentes, les trop vives *passions* de l'ame, l'usage immodéré des *demi-bains*, l'action subite du froid, les terreurs imprévues, le trop grand usage des plaisirs de l'amour, les *exercices* fatigans, les chutes, les secousses, les cris violens, la déclamation à haute voix, les éternumens fréquens, les *épreintes* trop long-temps soutenues dans la *diarrhée*, le *ténesme*, les *fausses couches*, le *polype* de la *matrice*, l'abus des *emménagogues*, enfin les *saignées* du pied trop répétées.)

Symptômes de la Perte du sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice.

(DANS toutes les *pertes de sang*, les malades sont pâles, abattues; le *pouls* est lent et faible;

les *extrémités* sont froides. L'appétit se perd, les *digestions* se font mal. Souvent il se forme des *obstructions* dans les *viscères* du *bas-ventre*. Lorsque les malades sont debout, les jambes et les pieds deviennent *œdémateux*. Le *sang* coule de la *matrice* à mesure qu'il y arrive, ou bien il s'y coagule et y forme des caillots. Quand il y a lésion de continuité, les *pertes de sang* sont suivies de *pertes* en blanc; ce qui n'arrive pas quand il n'y a pas de lésion.

Maladies qui peuvent être les suites de la perte de sang.

En général, toute *perte de sang* par la *matrice* est une maladie fâcheuse. Souvent elle est suivie d'*hydropisie*, de *consomption*, etc. Celles qui sont invétérées, ou qui arrivent aux femmes âgées, sont les plus funestes. Celles qui dépendent de quelque vice dans l'intérieur de la *matrice*, sont les plus difficiles à guérir.)

Traitement de la Perte de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice.

Nécessité du repos du lit dans la perte de sang. Position qu'il faut donner à la malade. Comment doit être composé son lit. Elle doit s'abstenir de tout mouvement, même de parler.

(QUAND une femme est attaquée d'une *perte* abondante et actuelle, c'est-à-dire, d'une *hémorrhagie de matrice*, on commence par la mettre au lit, le repos étant d'une nécessité absolue. Il faut qu'elle y soit couchée la tête très-basse, et son lit doit être composé d'un simple sommier de crin, ou d'une paillasse, les matelas et les lits de plume, dont l'effet est d'échauffer, étant absolument contraires. La malade aura la plus grande attention à ne point faire de mouvement; il faut même qu'elle s'abstienne de parler, si cela est possible.

Saignées.

Alors on la saigne au bras, et on répète la *saignée*, relativement à son âge, à sa *constitution*, et à la violence des accidens. Quand la perte est considérable, et menace d'un danger imminent, il faut même répéter ces *saignées*,

de quatre en quatre heures, dans la première journée, en supposant que la malade n'est pas déja épuisée.

Remèdes astringens.

Cependant on fait prendre à la malade, d'heure en heure, trois ou quatre cuillerées de *suc* des *plantes astringentes*, ou le *bol* ou la poudre prescrit dans l'Art. précéd., et on lui donne toutes les demi-heures, un petit verre de *décoction de millefeuille*, dans lequel on met huit ou dix gouttes d'*élixir de vitriol*, et un peu de *sirop de grande consoude*.

Millefeuille; élixir de vitriol; sirop de grande consoude.

La malade n'a pas besoin d'*alimens*, dans les deux ou trois premiers jours, à moins qu'elle n'ait des faiblesses; alors on lui donne un ou deux bouillons. Tout ce qu'elle boit doit être froid, même le bouillon. Il est inutile de dire que le *vin* doit être absolument interdit, ainsi que toutes les *drogues* qui sont d'une qualité échauffante.

Circonstances qui indiquent les bouillons. Il faut les donner froids, ainsi que les boissons.

S'il arrive que la malade tombe en *syncope*, comme il est assez ordinaire, on lui fera respirer du *vinaigre*, on lui en frottera les *tempes*, etc., comme nous l'avons prescrit Tom. III, Chap. XLV, §. IX.

Vinaigre.

Quelquefois ces secours ne suffisent pas: alors il faut en venir aux *remèdes* externes. On ordonnera à la malade de mettre les pieds dans l'eau froide; on lui appliquera des linges, trempés dans l'eau froide, sur le *bas-ventre* et sur le *pubis*; on injectera dans la *matrice* le *suc* de *plantain*, d'*ortie*, de *grande consoude*, ou du *vinaigre*, etc.

Bains de pieds, d'eau froide.

Fomentation d'eau froide. Injection astringente.

La *perte* est assez souvent suivie du *suintement de la matrice*, qui a lieu sur-tout lorsqu'il y a un *polype*, un *ulcère*, un *squirrhe* ou un *cancer* dans ce *viscère*. Il faut, dans ce cas, combiner les *remèdes* indiqués contre ces maladies, avec ceux qu'on vient de conseiller; mais modifiés

relativement à la gravité de ce *suintement*, qui, comme on le pense bien, demande des *astringens* moins actifs que la *perte* elle-même.

Remèdes du suintement de la matrice.

Le *suintement* qui suit la *perte*, est souvent dû à l'*atonie* et au relâchement de ce *viscère*. Dans ce cas, il faut avoir recours aux doux *fortifians*, qu'on emploie intérieurement et extérieurement. Parmi ces derniers, on prescrit sur-tout la vapeur du *vinaigre* jeté peu-à-peu sur une pelle chaude, et qu'on dirige vers la *matrice* au moyen d'un entonnoir: on applique sur le *pubis* des compresses trempées dans le *vinaigre* froid, et l'on prescrit à la malade des gelées de viande, du potage, des crêmes de riz au bouillon, des œufs à la coque, etc.; mais il ne faut conseiller la *viande* et le *vin*, que lorsque le *suintement* est cessé.

Vapeur de vinaigre.

Compresses de vinaigre froid.

Régime.

Si le *suintement de la matrice* survient sans qu'il ait été précédé de *perte*, et qu'il soit la maladie principale, il faut suivre le même *régime* et prescrire les mêmes *remèdes* que ceux ordonnés contre la *perte*, bien entendu que les *saignées* doivent être modérées sur le degré de ce *suintement*.

Ces maladies sont très-délicates à traiter. Il faut appeler le médecin.

En général, tous les écoulemens de *sang* par la *matrice*, et toutes les *hémorrhagies*, sont des maladies très-délicates, par la nature des *remèdes astringens* qu'elles exigent: elles demandent des lumières et une prudence, dont il s'en faut de beaucoup que tout le monde soit capable. Il faut donc, dans ces cas, recourir à des médecins, et à des médecins instruits.)

Moyens de prévenir les Pertes, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice.

(QUAND on est parvenu à tarir l'*hémorrhagie* ou le *suintement de la matrice*, il faut tra-

Régime. vailler à en empêcher le retour. On défendra donc à la malade tout *exercice* violent ; on lui prescrira de garder le lit le plus qu'elle pourra, pendant un certain temps ; de modérer ses *passions*, de s'abstenir des devoirs conjugaux, et d'être réservée sur l'usage du vin et de viande.

Eaux ferrugineuses. Lait. On prescrira les *eaux minérales ferrugineuses*, telles que celles de *Forges*, de *Provins*, de *Passy*, etc. : l'usage du *lait* peut très-bien convenir. On donnera tour-à-tour celui de *chèvre*, d'*ânesse* et de *vache*. Quand on veut adoucir le *sang*, fortifier les *vaisseaux* et raffermir les *cicatrices*, on le coupe avec une *infusion de vulnéraires*.

ARTICLE VIII.

Du Polype de la Matrice, et du Polype du Vagin.

Caractères de ces maladies. (On donne le nom de *polype utérin*, ou de la *matrice* à une excroissance charnue ou fongueuse qui prend naissance dans la substance même de la *matrice ;* et on nomme *polype du vagin*, celui qui se forme aux dépens de la substance même du *vagin*.)

Symptômes du Polype de la Matrice et du Vagin.

Siége du polype de la matrice. (LE *polype* de la *matrice* a son attache, ou au fond de ce *viscère*, ou au col, ou sur le bord de son orifice. Dans les deux premiers cas, il occasionne toujours la *perte de sang :* c'est pourquoi il est de la plus grande importance de toucher les femmes dans toutes les *pertes de sang* opiniâtres, puisqu'un *polype utérin* peut quelquefois en être la cause, et qu'alors un chirurgien habile et expérimenté pourroit en délivrer

promptement les malades. Dans le dernier cas, il n'y a pas de *perte*, parce que l'orifice de la *matrice* n'est pas bâillant, comme dans les deux premiers.

Il est impossible de s'apercevoir des premiers progrès du *polype utérin* dont la base est au fond de la *matrice* ou au col de ce *viscère:* il faut que, s'étant accru peu-à-peu, il ait gagné l'orifice, et que l'ayant dilaté, il soit parvenu dans le *vagin*, où, trouvant de la place pour s'étendre, il prend ordinairement la forme d'une poire. Le *polype* dont la base est à l'orifice de la *matrice*, est moins de temps à se faire reconnaître: au moyen du toucher, on le découvre promptement. Il en est de même du *polype* du *vagin*.

Ces deux derniers, celui du *vagin* sur-tout, ont souvent pour cause le *virus vénérien*. Il est donc de la plus grande importance de questionner la malade, et de lui faire avouer si elle n'a pas eu la *maladie vénérienne*, ou quelques-uns des *symptômes* exposés dans le Chap. précéd.

Le virus vénérien est la cause la plus fréquente de ces polypes.

Les *polypes* de la *matrice* et du *vagin*, qui ont pris un accroissement considérable, peuvent facilement en imposer, et être pris pour des *descentes* de *matrice* avec renversement. On est souvent tombé dans cette erreur. C'est d'après cette méprise, que des Auteurs ont dit avoir vu des femmes guérir facilement de *descentes* de *matrice*, et quelques-unes avoir conçu après l'amputation totale de ce *viscère*. Mais ces prétendues *descentes* de *matrice* n'étoient, dit LEVRET, pour la plupart, que des *polypes utérins*, toujours accompagnés d'*hémorrhagies* plus ou moins considérables, tantôt continuelles, tantôt périodiques.

On les confond souvent avec les descentes de matrice.

Les signes auxquels on reconnaît la *descente* Symptômes

qui distinguent la descente de matrice avec renversement, d'avec le polype.

de *matrice* avec *renversement*, sont une sensibilité extrême dans la *tumeur* qui sort de la *vulve*, et une aisance singulière à être rentrée, quoiqu'elle retombe aussi-tôt après, lorsqu'on n'use pas des moyens capables de la retenir en place; tandis que le *polype* est absolument insensible, et qu'il est impossible de le faire rentrer.)

Traitement du Polype de la Matrice et du Vagin.

Ligature, extirpation.

(LE grand *remède* contre ces *polypes*, est la ligature, au moyen de laquelle on en fait l'extirpation. Nous voudrions pouvoir donner le détail et la description des procédés que feu LEVRET, célèbre accoucheur, a mis en usage pour la pratiquer; mais, comme nous ne pourrions nous faire comprendre qu'à l'aide des planches, nous renvoyons les chirurgiens à celles que ce praticien a fait graver dans les ouvrages qu'il a publiés sur cette matière.

Nous nous contenterons de dire, relativement au *polype* du *vagin*, que lorsqu'il est évidemment occasionné par la *vérole*, il faut commencer par administrer le *mercure* selon la méthode qui conviendra au sujet, et qu'on trouvera exposée au §. VII du Chap. précéd. Souvent ce traitement a dispensé de tout autre, même de la ligature, qu'on doit faire cependant lorsque les *tumeurs polypeuses* subsistent, indépendamment de l'administration du *mercure*.)

ARTICLE IX.

Des Flueurs blanches.

LES *règles* peuvent également pécher par la qualité, comme elles pèchent par la quantité. La maladie appelée ordinairement *fluor albus*, ou *flueurs blanches*, est fort commune, et a

des suites quelquefois très-fâcheuses chez les femmes délicates.

Qui sont celles qui y sont sujettes.

(Cette incommodité qu'on ne voit guère que dans les grandes villes, mais qu'on y voit très-communément, attaque les filles, les femmes mariées et les veuves. Cet écoulement ne commence, pour l'ordinaire, qu'à l'âge de douze ou quatorze ans : cependant on a vu des filles de huit ans, et même de quatre, en éprouver les premières atteintes. On ne peut donc pas toujours dire que les *flueurs blanches* sont les *règles* qui pèchent par leur qualité; car les très-jeunes filles chez qui on les observe, bien loin d'être *réglées*, le sont ordinairement plus tard que les autres. D'ailleurs, la *grossesse* n'en exempte pas, comme elle exempte des *règles*. Cependant cet écoulement est, en général, suspendu pendant que les *règles* fluent. Il est tantôt continu, et tantôt *périodique*. Il précède ou suit les *menstrues*. Dans plusieurs, ses retours sont irréguliers, et vont jusqu'à troubler les *périodes menstruelles*.)

Symptômes des Flueurs blanches.

L'ÉCOULEMENT appelé *flueurs blanches*, n'est cependant pas toujours blanc; il est quelquefois pâle, jaune, vert, noirâtre, etc.; quelquefois il est clair, et d'un *âcreté* qui le rend *corrosif;* d'autres fois il est sale, fétide, etc. Les femmes qui en sont attaquées, sont pâles, ont des douleurs dans le dos, du dégoût, et sont sujettes à avoir les pieds enflés, etc.

(Outre ces *symptômes*, les femmes éprouvent encore des *lassitudes*, des *pesanteurs* aux *lombes*, des inquiétudes aux jambes, du dégoût, des douleurs dans l'*estomac*, que la plupart rapportent à la *poitrine*, et qui, jointes aux dou-

leurs de dos, les alarment, et leur font croire qu'elles sont *pulmoniques*. J'ai même vu des chirurgiens, et quelquefois des médecins inattentifs, les confirmer dans cette opinion dangereuse. Leurs *urines* déposent un *sédiment pituiteux*, ou soutiennent des flocons qui paraissent être de la même nature, etc.)

Causes des Flueurs blanches.

Abus des boissons aqueuses.

CETTE maladie vient, en général, d'un relâchement, d'une faiblesse des *organes*; quelquefois de la *suppression* des *règles*, de l'inaction, et de l'usage excessif du *thé*, du *café*, ou d'autres boissons aqueuses.

Vie sédentaire.

(Il faut ajouter la vie sédentaire, cause principale à laquelle on doit attribuer le grand nombre de femmes attaquées de *flueurs blanches* dans les villes; l'habitude de s'asseoir très-bas, habitude familière aux femmes, et qui, en faisant stagner les humeurs dans les *vaisseaux* de la *matrice* et du *vagin*, contribue à entretenir cet *écoulement* qui, d'après les observations du célèbre TRONCHIN, a cessé par la seule attention d'avoir un siége plus haut.

Habitude de s'asseoir très-bas.

Faiblesse d'estomac.

Une cause importante à connaître, et qui joue le plus souvent un grand rôle dans les *flueurs blanches*, c'est la faiblesse de l'*estomac*, qui, donnant lieu à de mauvaises *digestions* et à des *sucs* mal préparés, occasionne le relâchement de tous les *organes*, et plus ou moins celui de la *matrice*.

Accouchemens laborieux, etc.

Les *accouchemens laborieux*, les *fausses-couches*, les *chagrins*, les peines d'esprit, etc., donnent souvent lieu aux *flueurs blanches*, ou les entretiennent.

Le scorbut, la vérole.

Elles peuvent aussi reconnaître pour cause un *vice scorbutique*. Elles peuvent encore être le

produit de la *vérole*, sans pouvoir cependant porter le nom de *gonorrhée*, qui a un autre principe et un autre siége : c'est ce qu'ignorent certaines femmes qui essaient tous les jours de faire passer une *gonorrhée* pour des *flueurs blanches.* Il est très-certain que l'histoire tronquée qu'elles font de leur état, et l'ambiguité dont elles le couvrent, ne présentent communément que des doutes et des incertitudes ; et si on ajoute à ces difficultés, que ces deux maladies se compliquent souvent l'une l'autre, on sentira combien il est difficile, dans ce cas, de savoir la vérité. Heureusement cependant qu'elles ont chacune leurs *symptômes* particuliers.

Symptômes qui distinguent les flueurs blanches de la gonorrhée.

Dans les *flueurs blanches*, la matière de l'écoulement ne devient âcre, rongeante et fétide, que lorsque la maladie est ancienne ; au lieu que, dans la *gonorrhée*, on la voit en très-peu de temps jaune, verte, *purulente* et *corrosive*, mais très-rarement fétide. Les *flueurs blanches* souffrent communément une interruption pendant le *flux menstruel*, au lieu que la *gonorrhée* ne cesse point pendant le cours des *règles ;* la matière est seulement moins abondante. D'ailleurs, la *gonorrhée* est accompagnée d'ardeur d'*urine*, de *strangurie* et de *démangeaison ;* son siége est principalement aux environs de l'*urèthre :* les *flueurs blanches* viennent du *vagin* et de la *matrice.* La *gonorrhée* qui s'annonce peu de temps après un commerce impur, se termine, lorsqu'elle n'est pas négligée, dans l'espace de quarante à cinquante jours, en diminuant vers la fin très-sensiblement, ainsi que nous l'avons fait voir pag. 12 et 14 de ce Vol. : les *flueurs blanches*, au contraire, sont toujours plus rebelles ; elles durent des années.

Circonstan-

Les *flueurs blanches* qui ne coulent qu'en

ces qui rendent les flueurs blanches difficiles à guérir.

petite quantité, quelques jours avant ou après les *menstrues*, et qui ne sont accompagnées d'aucune sensation douloureuse, ne sont pas à craindre; mais lorsque ce *flux* est plus abondant, sans intermission, invétéré, et qu'il cause des irritations, on doit en redouter les suites. Dans ce dernier cas, cette maladie passe pour une des plus rebelles, sur-tout dans les femmes qui ont beaucoup de tempérament, et elle les rend le plus souvent stériles. Elle est encore plus difficile à guérir après la cessation des *règles;* elle passe enfin pour incurable lorsqu'elle est héréditaire. Les *flueurs blanches* jettent souvent dans le *marasme*, ou produisent dans la *matrice* des *ulcères*, qui peuvent donner lieu à des *hémorrhagie* très-alarmantes, et même mortelles.

Maladies qui peuvent en être les suites.

Cas où les flueurs blanches ne doivent pas être guéries.

Enfin, lorsque cet écoulement a duré très-long-temps, et qu'il est devenu comme habituel, il semble alors nécessaire aux femmes, dont le sang et les humeurs se purgent, par cette voie, des matières viciées dont la *matrice* devient l'égout, faisant alors fonction de *cautère*, et en ayant toutes les propriétés: cet écoulement, souvent très-abondant, peut garantir ces *viscères*, et c'est avec raison qu'on en redoute la cessation.

Ce fait doit donc rendre très-circonspect sur le traitement de cette maladie. Les femmes qui sont dans ce dernier cas, ne doivent jamais entreprendre de se faire guérir des *flueurs blanches*, qu'elles n'aient consulté un médecin instruit. Quant aux autres, elles suivront exactement les préceptes qu'on va exposer; et si elles ont de la constance dans le traitement, elles manqueront rarement d'être guéries.)

Traitement des Fluxurs blanches.

POUR combattre cet écoulement, il faut que la malade fasse autant d'*exercice* que ses forces peuvent le permettre, sans se fatiguer, et qu'elle ne reste pas trop au lit; qu'elle prenne des *alimens* solides, nourrissans, mais de facile *digestion*; qu'elle boive du bon *vin*, tel que celui de Porto, ou de Bordeaux, etc., coupé avec les *eaux de Pyrmont* ou de *Bristol*, ou avec de l'*eau de chaux*; enfin, qu'elle s'abstienne de *thé* et de *café*.

Exercice. Alimens. Vin de Bordeaux. Eau de Forges, ou de chaux.

J'ai souvent vu, dans cette maladie, d'excellens effets de bons consommés, ou de bouillons très-forts; de même que jai vu quelquefois le *lait* pris pour toute nourriture, suffire seul pour la guérir.

Consommés, bouillons forts. Lait.

Lorsqu'il faut en venir aux *remèdes*, je n'en connais pas de meilleur que le *quinquina*, qui, dans ce cas, doit toujours être pris en substance, c'est-à-dire, en poudre. Dans le temps chaud, le *bain froid* est d'un grand secours.

Quinquina. Bain froid.

(Mais il est presque toujours nécessaire de faire précéder quelques *évacuations*, même de prescrire un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha*, sur-tout quand il est évident que la cause est la faiblesse de l'*estomac* et les mauvaises *digestions*. La *rhubarbe* est le *purgatif* qu'il faut préférer. On la donne à la dose de quatre grammes (un gros) en poudre, ou en *bol* composé avec le *sirop de noirprun*. Lorsque la maladie est ancienne, il est prudent d'établir un *cautère*, que la malade doit conserver longtemps, et, dans certains cas, toute sa vie.

Ipécacuanha. Rhubarbe.

La *saignée* n'est nécessaire, dans cette maladie, que lorsque la *suppression* des *règles* l'a occasionnée, et ce cas est rare; et encore la

saignée ne peut-elle être prescrite qu'à des femmes jeunes et vigoureuses. Dans toute autre circonstance, elle est absolument contraire. Lorsque les *fluxurs blanches* tiennent au *virus scorbutique* ou *vérolique*, elles ne peuvent être guéries que par les *remèdes* qu'exigent ces dernières maladies, dont nous avons traité Tom. III, Chap. XXXV, §. I, et Chap. XLIX, §. VII et VIII de ce Vol.

La saignée est presque toujours contraire.

J'ai guéri une demoiselle de vingt-un ans, en lui prescrivant l'*exercice*, l'eau de *boule* pour boisson, avec laquelle elle coupait son *vin* au repas; les *lotions* froides, et la poudre de *sel essentiel de quinquina* et de *rhubarbe*, conseillée Tom. II, pag. 410, dont elle prenait tous les jours une prise dans sa première cuillerée de soupe. Elle a continué ce traitement pendant trois mois. J'en ai guéri d'autres avec les *eaux de Passy* et cette même poudre. Les *eaux de Vals*, de *Forges*, sont également avantageuses.)

ARTICLE X.

De la Cessation des Règles.

LE temps de la vie où les *règles* cessent, est *critique* pour les femmes, comme celui où elles commencent; et c'est une observation constante, que la cessation d'une *évacuation* accoutumée, en quelque petite quantité qu'elle soit, suffit pour altérer toute la *constitution*, et souvent même pour mettre la vie en danger. Aussi voit-on nombre de femmes tomber dans des maladies de langueur, ou mourir vers ce temps (2); mais aussi celles qui passent cette

La cessation

(2) Cette conséquence effrayante n'est heureusement

période sans avoir contracté de *maladies chroniques*, acquièrent souvent une santé meilleure, plus forte que celle qu'elles avaient auparavant, et vivent jusques dans un âge très-avancé, jouissant d'une force et d'une vigueur singulières.

Traitement qu'exige la Cessation des Règles, lorsqu'elle arrive subitement.

Régime.

LORSQUE les *règles* cessent subitement chez une femme d'une *constitution* replète, il faut qu'elle diminue quelque chose de sa nourriture ordinaire, et qu'elle renonce sur-tout aux *alimens* nourrissans, comme la viande, les œufs, etc. Il faut qu'elle prenne un *exercice* suffisant, qu'elle se tienne le ventre libre, en prenant, une ou deux fois la semaine, un peu de *rhubarbe*, ou une autre infusion d'*hiera-picra* dans du *vin* ou dans de l'*eau-de-vie*.

Exercice.

Rhubarbe et hiera-picra.

Il arrive souvent que les femmes grasses ont, vers ce temps, des espèces d'*ulcères* aux chevilles des pieds, ou dans d'autres parties du corps. Il faut toujours regarder ces *ulcères* comme *critiques*, et les entretenir, ou y sup-

Cas où il est nécessaire de prescrire un cautère.

---

pas juste, au moins en France. D'après les *Tables mortuaires* de différentes villes, entr'autres Avranches, département de la Manche, il est prouvé que l'âge de quarante à cinquante ans, que l'on dit si redoutable aux femmes, n'est pas plus critique pour elles que pour les hommes; puisque depuis l'âge de vingt jusqu'à cinquante ans, il n'est mort, dans l'espace de quarante années, que sept cent dix-huit femmes, contre sept cent soixante hommes. Donc le terme de la révolution *menstruelle* n'influe pas autant qu'on se l'imagine sur la mortalité des femmes. *Collection d'Observations sur les Maladies et Constitutions épidémiques*, par le C.^en LEPECQ DE LA CLOTURE.

des règles n'est pas aussi dangereuse aux femmes qu'on le croit.

pléer par un écoulement artificiel, comme un *séton*, un *cautère*, etc. Les femmes qui veulent qu'on dessèche ces *ulcères* artificiels, les payent cher dans la suite; car aussitôt qu'ils sont arrêtés, elles éprouvent souvent des maladies *aiguës* ou *chroniques*, dont elle périssent.

Quelles sont les causes les plus ordinaires des maladies, suites de la cessation des règles.

(La plupart des maladies, suite si commune de la *cessation des règles*, dépendent beaucoup moins des causes naturelles, que du traitement auquel les femmes se soumettent dans cette *période* de leur vie. Si une femme de quarante-cinq à cinquante ans ne se faisait pas beaucoup *saigner*, beaucoup *purger*; si elle attendait patiemment que la nature indiquât l'un ou l'autre de ces *remèdes*, elle croirait s'exposer à un déluge de maux; et ses amies ne manqueraient pas d'ajouter à ses inquiétudes, les reproches les plus amers.

A quoi s'exposent les femmes qui se conduisent dans ce cas d'après la méthode ordinaire.

Je pensai me brouiller pour la vie avec une femme qui, à cet âge, s'était fait un plan de se faire *saigner* et *purger* tous les mois. Après avoir suivi cette pratique pendant quelque temps, sans en être autrement incommodée, il arriva que, le lendemain d'une *purgation*, les *règles* s'annoncèrent, mais en très-petite quantité, contre l'ordinaire, cette femme les ayant toujours eues très-abondantes. Cette *éruption*, qui ne dura que quelques minutes, fut suivie d'une *fièvre* violente, de maux de tête excessifs, de douleurs dans le *dos* et dans l'*estomac*, de maux de *cœur*, de *vomissement*, d'un *écoulement* abondant en *blanc*. Après avoir calmé tous les accidens, je voulus lui faire sentir l'inconséquence et le danger d'une pareille conduite; mais elle était tellement persuadée de son efficacité, qu'il ne fut pas possible, pour le moment, de la convaincre: je la quittai même,

entièrement

entièrement persuadé que je ne la reverrais jamais. Cependant les réflexions qu'elle fit probablement, lui firent suspendre ses *remèdes*; et, après avoir passé six mois en bonne santé, sans *saignée* ni *purgation*, elle me rappela pour une de ses amies.

Je conduis actuellement une autre femme qui, étant arrivée à la même époque, était dans la même intention: cependant elle eut la prudence de ne vouloir rien faire sans consulter; et depuis neuf mois que ses *règles* sont cessées, elle n'a éprouvé, à deux reprises différentes, que deux *cours de ventre* légers, pour lesquels elle a pris deux *purgatifs stomachiques*.

Il ne faut jamais faire de remèdes que d'après les indications de la nature, même lors de la cessation des règles.

Si c'est une loi puisée dans la nature, de ne jamais prescrire de *remèdes* que d'après les *indications* qui en constatent la nécessité, pourquoi les femmes, lors de la *cessation des règles*, prétendraient-elles la transgresser impunément? Il est certain qu'il y a des femmes qui alors ont besoin de *saignée*, qu'il y en a d'autres qu'il faut *purger*, qu'il y en a enfin qu'il faut *saigner* et *purger* tour-à-tour; mais que toutes indistinctement se persuadent être dans cette nécessité, voilà ce qui répugne à la marche variée de la nature, et par conséquent à la raison.

La cessation des règles n'est pas une maladie par elle-même. Seules circonstances où elles exigent des remèdes.

La *cessation des règles* n'est pas une maladie par elle-même; c'est un effet aussi naturel que la chute des cheveux, des dents, etc., causée par l'âge. Cette vérité se manifeste chez les femmes du peuple et les paysannes, parmi lesquelles on n'en voit guère de malades, que celles qui ont mené une vie très-irrégulière, et qui ont le *sang* vicié, parce que la *cessation des règles* devient pour elles la cessation d'un *écoulement*, par le moyen duquel les *humeurs* se purgent des principes quelconques qui les cor-

rompent. C'est à ces femmes qu'il faut des *remèdes ;* et après le *régime* qu'on vient de prescrire, *régime* dont toutes les femmes, sans exception, doivent faire usage, le *cautère* est le premier et souvent le seul *remède* qu'il faille employer; mais il faut que ces femmes le gardent toute leur vie.)

Cautère.

§. III.

De la Grossesse.

La grossesse n'est pas une maladie; mais elle est sujette à des incommodités, qui quelquefois demandent des remèdes.

QUOIQUE la *grossesse* ne soit pas une maladie, elle est cependant quelquefois accompagnée de différentes incommodités, même de douleurs qui méritent attention, et qui souvent exigent des *remèdes.* Il est vrai qu'il y a des femmes qui se portent mieux lorsqu'elles sont enceintes, que dans tout autre temps; mais ces femmes ne forment pas le plus grand nombre. Toutes *engendrent dans la douleur*, et sont incommodées presque tout le temps de leur *grossesse.*

Les femmes grosses ne sont exposées qu'à un petit nombre de maladies graves.

Elles ne sont pourtant exposées qu'à un très-petit nombre de maladies dangereuses pendant ce temps, si on en excepte l'*avortement.* Aussi donnerons-nous une attention particulière à cet accident, décrit §. suiv.; puisque, pour l'ordinaire, il est fatal à l'enfant, et quelquefois même à la mère.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Grossesse.

Les signes de la grossesse sont équivoques jusqu'au quatrième mois.

(AVANT que de faire connaître les maladies auxquelles sont exposées les femmes *grosses*, nous allons donner les signes les moins équivoques, auxquels se reconnaît la *grossesse.* Nous avons déjà fait voir, Tom. III, Chap. XXXII,

note 2, qu'il y avait des filles qui étaient intéressées à vouloir faire passer des *grossesses* pour l'*ascite ;* d'autres, pour la *suppression* de leurs *règles*, etc., dans la vue d'obtenir des *remèdes* qui les fissent *avorter*, ainsi que nous l'avons observé pag. 134 de ce Vol. Il y a même des femmes mariées qui, n'ayant rien à dissimuler, sont elles-mêmes dans la plus grande incertitude sur leur état, et s'exposent souvent par pure ignorance. Il serait donc important que l'on fût instruit à cet égard ; et c'est certainement un malheur, que les signes de la *grossesse* soient aussi incertains depuis l'instant de la conception, jusqu'au quatrième mois.

Les règles sont, en général, supprimées pendant la grossesse, mais pas toujours.

Il est sans doute ordinaire que, chez les femmes qui ont conçu, les *règles* soient supprimées ; cependant on en rencontre plusieurs qui les ont encore pendant les premiers mois, quoiqu'en plus petite quantité : il y en a même qui ne cessent point de les avoir pendant toute leur *grossesse*.

Le dégoût, l'appétit dépravé, les envies, les *nausées* ou le *vomissement*, sont encore des *symptômes* familiers à la plupart des femmes *grosses* dans les premiers mois. Cependant on en voit qui passent toute leur *grossesse* sans être incommodées en aucune manière. Il est donc sage de ne point prononcer avant le quatrième mois, temps où les signes de la *grossesse* deviennent plus certains. Il faut jusques-là, surtout avec les personnes suspectes, se contenter, dans le cas où elles demanderaient des *remèdes*, de ne leur en prescrire que de doux, et qui soient incapables de faire tort à leur état.

Signes qui sont évidens au quatrième mois.

Mais, au quatrième mois, la *grossesse* n'est plus si difficile à distinguer : le ventre a pris un peu plus de volume ; la *tumeur* qu'il présente,

diffère des autres, tant par la saillie qu'il fait vers l'*ombilic* et la *ligne blanche*, que par diverses formes que lui fait prendre le mouvement de l'enfant, mouvement sensible à peu près vers ce temps: les *mamelles* se gonflent et deviennent douloureuses: le *mamelon* change de couleur, et devient quelquefois livide: le *lait* donne des signes de sa présence, etc.)

ARTICLE II.

Traitement des incommodités auxquelles sont exposées les femmes pendant leur grossesse.

Telles que la cardialgie, le soda ou fer chaud;

LES femmes enceintes sont souvent attaquées d'une chaleur brûlante dans l'*estomac*, ou de ce que nous avons appelé *cardialgie*, et *soda* ou *fer chaud*, (dont nous avons traité Tom. III, Chap. XLIV, où est exposée la manière de calmer ce *symptôme*).

Le mal de cœur et le vomissement.

Elles sont encore, pendant la *grossesse*, surtout dans les commencemens, incommodées de *maux de cœur* et de *vomissemens*. (Nous avons également fait voir, Tom. II, Chap. XXII, §. IV, Art. IV, comment il fallait combattre ces incommodités, qui, pour l'ordinaire, ne demandent aucun remède.)

Les maux de tête et de dents;

Les *maux de tête*, les *maux de dents*, fatiguent beaucoup les femmes *enceintes*. Dans le premier cas, on les soulage pour l'ordinaire, en leur tenant le ventre libre, en leur faisant manger des *pruneaux*, des *figues*, des *pommes cuites* devant le feu, etc. Lorsque les douleurs sont très-violentes, il faut en venir à la *saignée*. Quant aux *maux de dents*, nous renvoyons à ce que nous en avons dit (Tom. III, Chap. XXVII.

Nous ajouterons seulement, que le célèbre HELVETIUS conseillait, dans ce cas, aux femmes

grosses, de se faire saigner les gencives de temps en temps, soit avec les ongles, soit avec un cure-dent : c'est par ce moyen simple et facile qu'il a conservé les *dents* à la REINE, dont il était alors premier médecin. Feu J. B. LE ROY, cité Tom. I. pag. 295, m'a communiqué ce fait : il le tenait de la veuve de l'illustre Auteur du livre de l'*Esprit*).

La toux, la suppression, ou l'incontinence d'urine, etc.

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres accidens qui accompagnent la *grossesse*, comme de la *toux*, de la *difficulté de respirer*, de l'*incontinence* ou de la *suppression d'urine*, etc.; mais nous en avons parlé Tom. II, Chap. XX, §. II, Art. IV, et Chap. XXIII, §. II et III.

Quant aux femmes enceintes qui ont la *vérole*, il faut les traiter pendant la *grossesse*, si l'on veut prévenir l'*avortement* et la mort de l'enfant, pourvu que ce soit dans les six premiers mois. Si elles sont plus avancées, on attendra l'*accouchement*, et alors on traitera la mère et l'enfant en même temps, (comme nous l'avons prescrit Chap. précéd. §. VII, art. II, et §. VIII, et comme nous le prescrirons Chap. suiv., §. XVI, qui traite de la *Maladie vénérienne chez les enfans*).

ARTICLE III.

Manière dont doivent se conduire les femmes grosses, lors même qu'elles n'éprouvent aucune incommodité.

(LES femmes *grosses* qui n'ont aucune des incommodités, même des maladies dont on vient de parler, doivent, quoique bien portantes d'ailleurs, user de beaucoup de ménagemens.

Temps de saigner dans la grossesse.

Il y en a qui ont besoin de *saignées*, et le temps de leur tirer du *sang* est le troisième, le septième et le neuvième mois; mais il s'en faut de beaucoup qu'il faille saigner toutes les femmes *grosses*. Le plus grand nombre *des saignées*

qu'on fait aux femmes dans cet état, sont plutôt prescrites par l'habitude que par la nécessité. Si une femme *grosse* n'éprouve ni douleurs dans les *lombes* et dans les *reins*, ni *oppression* dans la *poitrine*, ni douleurs à la gorge, ni *maux de dents*, de *tête*, etc., elle n'a pas besoin d'être *saignée*; le *sang* qu'on lui tire ainsi sans *indication*, ne contribue qu'à l'affaiblir, qu'à la disposer à l'*avortement*, sur-tout si elle est *nerveuse*. J'ai vu nombre de ces femmes qui ont accouché plusieurs fois sans avoir jamais été saignées.

La saignée n'est pas nécessaire à toutes les femmes grosses. Circonstances où il faut s'en passer.

Ce que nous venons de dire des *saignées*, doit également s'entendre des *purgations*. HIPPOCRATE défendait qu'on purgeât les femmes *grosses* pendant les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse, ainsi que vers la fin de leur terme : on ne s'est que trop souvent repenti d'avoir violé ce précepte.

Temps de purger dans la grossesse.

Si donc le manque d'appétit, la langue chargée, les rapports, un *cours de ventre*, etc., se manifestaient dans les premiers mois de la *grossesse*, il faudrait, par des boissons appropriées, ou par de légers *stomachiques*, tâcher de pallier ces *symptômes*, et attendre au cinquième, ou sixième mois pour donner une *purgation* douce, dans le cas où elle serait encore nécessaire.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des symptômes qui exigent de purger dans les premiers mois.

Pendant toute la *grossesse*, les femmes doivent satisfaire leur appétit, mais avec des *alimens* de facile *digestion*, et elles doivent plutôt multiplier leurs repas, que manger trop à-la-fois; car les *indigestions*, auxquelles elles sont assez sujettes, peuvent entraîner les accidens les plus funestes. Il faut qu'elles fassent de l'*exercice* pendant toute leur *grossesse*, à compter sur-tout du quatrième mois. Il est de la plus grande

Régime que doivent observer les femmes grosses.

Alimens doux et répétés souvent.

Exercice, dissipation et tranquillité de l'esprit.

importance qu'elles soient gaies, et qu'elles aient l'esprit tranquille. Il faut qu'elles fuient avec le plus grand soin les occasions de s'attrister, car elles n'ont rien de plus à redouter que le *chagrin*. En général, les *passions* vives leur sont funestes dans tous les temps.)

Il faut qu'elles fuient le chagrin et toutes les passions vives.

§. IV.

De l'Avortement, ou *Fausse-Couche.*

TOUTE femme enceinte est plus ou moins en danger d'*avorter*. Elles doivent donc prendre toutes les précautions convenables pour prévenir cet accident, parce que non-seulement il affaiblit la *constitution*, mais il rend encore les femmes sujettes au même malheur dans la suite (*b*).

Toute femme grosse est plus ou moins en danger d'avorter.

L'*avortement* peut avoir lieu dans tous les temps de la *grossesse*; mais il est plus ordinaire dans les second et troisième mois: quelquefois cependant des femmes avortent dans le quatrième, ou dans le cinquième.

Temps de la grossesse où arrive l'avortement.

Lorsque l'*avortement* arrive dans les deux premiers mois, on l'appelle communément *fausse conception*, ou, comme les femmes disent, *faux germe*; s'il arrive après le septième, l'enfant peut vivre, en y apportant des soins.

Quand il est appelé fausse-conception ou faux germe.

(*b*) Toute femme qui cherche à se faire avorter hasarde sa vie; et cependant combien il y en a qui courent ces risques, uniquement pour se soustraire aux incommodités de la *grossesse* et aux suites de l'*accouchement!* C'est certainement le crime le plus atroce qui puisse être commis envers la nature: on ne peut l'envisager sans horreur, même de la part de la femme la plus abandonnée; à plus forte raison n'est-il jamais excusable chez celle qui veut passer pour honnête. Les infâmes qui prêtent leurs secours à de telles femmes, méritent, selon moi, les châtimens les plus sévères.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Avortement, ou *Fausse-Couche.*

LES causes les plus communes de l'*avortement* sont, la mort de l'enfant, la faiblesse de la mère, le relâchement des *fibres*, de grandes *évacuations*, un *exercice* violent, des efforts pour lever des fardeaux très-pesans, ou pour atteindre à des choses trop élevées; le *vomissement*, la *toux*, et les *convulsions*; les coups reçus sur le *ventre*, et les chutes; les *fièvres*, les odeurs désagréables, une trop grande quantité de *sang*, l'inaction; une nourriture trop succulente, ainsi que celle qui est trop peu nourrissante; les *passions* violentes et les affections de l'ame, comme la *peur*, le *chagrin*, etc.

(Ajoutons à toutes ces causes, la *constipation* qui fait tant souffrir les femmes *grosses*, et cependant à laquelle elles ont tant de peine à remédier. Je connais une femme qui a eu trois *fausses-couches* de suite. Elle n'allait à la garderobe que tous les six ou huit jours, et n'y allait jamais sans souffrir les douleurs les plus violentes : elle se détermina enfin, pendant la quatrième grossesse, à prendre des *lavemens* de deux jours l'un : son enfant vint à terme.

L'abus du *café*, du *vin*, des *liqueurs fortes*; certaines envies non satisfaites; des maladies *aiguës*; la mauvaise position de la *matrice*; le *virus vérolique*, *scorbutique*, etc. peuvent encore être des causes de l'*avortement*.)

ARTICLE II.

Signes qui annoncent l'Avortement.

LES signes prochains de l'*avortement* sont, des douleurs dans les *reins*, ou vers la partie

inférieure du ventre; des douleurs sourdes et pesantes dans l'intérieur des cuisses, un sentiment de froid ou un frisson; des défaillances, des *palpitations* de cœur; l'affaissement des mamelles et leur mollesse, et la chute du ventre; enfin un écoulement de sang ou de sérosités par les parties naturelles, à divers intervalles.

ARTICLE III.

Moyens dont on doit user pour prévenir l'Avortement.

Ce que doivent faire les femmes faibles et délicates;

POUR prévenir l'*avortement*, je conseillerais volontiers aux femmes d'une *constitution* faible et relâchée, de ne faire usage que d'*alimens* solides; de ne jamais se permettre de grandes quantités de *thé*, ou d'autres boissons faibles ou aqueuses; de se lever et de se coucher de bonne heure, de fuir les *maisons humides*; de prendre très-souvent de l'*exercice* en plein *air*, sans se fatiguer, et de ne jamais sortir, autant qu'il leur sera possible, par un temps de brouillard et de pluie.

Les femmes grasses et replettes.

Quant aux femmes qui sont grasses et replètes, elles mangeront peu: elles se priveront de *liqueurs fortes*, et de tout ce qui est capable d'échauffer, ou d'augmenter la quantité de *sang*. Leurs *alimens* seront de nature relâchante, composés sur-tout de *végétaux*.

Il faut qu'une femme grosse soit gaie, et satisfaire ses envies.

Il faut qu'une femme grosse soit gaie et qu'elle ait l'esprit tranquille. Il faut la satisfaire dans ses envies, quelque dépravées qu'elles soient, autant que la prudence peut le permettre.

ARTICLE IV.

De ce qu'il faut faire pour prévenir l'Avortement, les signes l'annonçant comme prochain.

Position qu'il faut donner à la femme.

LORSQUE les signes de l'*avortement* se manifestent et l'annoncent comme prochain, il faut étendre la femme sur un lit, ou sur un matelas, de manière qu'elle ait la tête fort basse. Il faut qu'elle s'y tienne tranquille, qu'on l'égaye et qu'on l'encourage.

Ses alimens et sa boisson doivent être pris froids.

Il faut avoir grand soin qu'elle n'ait pas trop chaud, et qu'elle ne prenne rien d'*échauffant*. Ses *alimens* doivent consister en bouillons, ou *riz au lait*, en *gelées* ou en *gruau d'avoine*, etc., et elle doit toujours les prendre froids.

Saignée, lorsqu'elle peut la supporter.

Si elle est assez forte pour les soutenir, on lui tirera au moins deux hectogrammes (six onces) de *sang* du bras. Elle boira de l'eau *d'orge*, *acidulée* avec du jus de *citron*, ou quelques grains de *nitre* en poudre, dans un verre d'eau de *gruau*, toutes les cinq ou six heures.

Ce qu'il faut faire s'il y a cours de ventre ou vomissement.

Si elle se trouve prise par un *dévoiement* considérable, on lui donnera une *décoction* de *corne de cerf calcinée et préparée*. Si elle vomit, on lui donnera, souvent dans la journée, deux cuillerées ordinaires de la *potion saline*, (dont on trouvera la composition, Tom. II, pag. 496 et 497.)

En général, les *calmans* peuvent être utiles, mais on ne doit jamais les donner sans précaution.

Circonstances où il faut nécessairement recourir à un accoucheur.

(Cependant ces *remèdes* ne seront pas d'une grande utilité, s'il y a déjà un écoulement de *sang* ou d'humeurs par les parties naturelles, parce que l'expérience apprend tous les jours

que cet écoulement, et à plus forte raison l'*hémorrhagie* ou la *perte*, lorsqu'elles ont lieu, ainsi que le *vomissement*, ne peuvent cesser que lorsque la *matrice* est délivrée du *fœtus*, du *placenta* et des *caillots*; ce qui est le pur ouvrage de la nature, qu'on doit laisser agir, à moins que la *perte* ne devienne excessive, et qu'elle ne soit accompagnée de *convulsions*; circonstances qui annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine.

On doit alors avoir recours à un accoucheur, ou à une sage-femme expérimentée; mais il faut que l'âge du *fœtus*, ou sa situation, permette d'opérer: car s'il n'a pas cinq ou six mois, ou si, avant ce temps, il ne se présente pas à l'orifice de la *matrice* avec ses *membranes*, après s'être détaché naturellement du fond de ce *viscère*, la main de l'opérateur devient impuissante.

Après que le *fœtus* est sorti, il faut que la femme suive, à tous égards, le *régime* qu'on va prescrire, Art. III du §. suivant, qui traite *de ce qu'il faut faire aux femmes en couche.)*

ARTICLE V.

De ce que doivent faire les femmes qui sont sujettes à avorter.

Temps où il faut qu'elles soient saignées.

LES femmes robustes et sanguines, qui sont sujettes à avorter à un certain temps de leur grossesse, doivent toujours être saignées quelques jours avant que ce temps arrive. En prenant cette précaution, et en suivant le *régime* que nous venons de prescrire, elles pourront échapper souvent au malheur de l'*avortement*.

Combien il est important que les

Quoique nous recommandions des précautions pour prévenir l'*avortement*, nous n'enten-

femmes grosses fassent de l'exercice.

dons point par-là empêcher les femmes enceintes de se livrer à leurs *exercices* ordinaires; car, de cette privation, on verrait arriver tout le contraire de ce qu'on veut empêcher. En effet, le défaut d'*exercice*, non-seulement relâche les *fibres*, mais encore produit la *pléthore*, ou une trop grande plénitude dans les *vaisseaux*, qui sont les deux causes les plus ordinaires de l'*avortement*.

Cependant il y a des femmes d'une *constitution* si délicate, qu'elles sont forcées de ne faire presque aucun *exercice* pendant tout le temps de leur *grossesse*.

§. V.

De l'Accouchement simple ou naturel, et de l'Accouchement difficile, laborieux, et contre nature.

ARTICLE PREMIER.

De l'Accouchement simple ou naturel.

Le peu de précautions qu'on apporte dans les accouchemens, est la source d'un grand nombre de maladies.

LES femmes éprouvent un grand nombre de maladies, qui sont dues en général au peu de précautions qu'on prend dans les *accouchemens*. Les plus robustes sont, en général, celles qui les dédaignent le plus : mais ce sont sur-tout les jeunes femmes, qui se négligent à cet égard.

Elles s'imaginent que lorsque les douleurs du travail sont finies, tout le danger est passé; cependant on peut dire qu'il ne fait que commencer. La nature, abandonnée à elle-même, viendra toujours à bout d'expulser le *fœtus*, (comme nous l'avons déjà dit Tom. II, Chap. VII, §. II, note 15). Mais la mère ne se rétablira pas sans un certain ménagement et des soins convenables.

Il ne faut cependant pas que ces

J'avoue qu'il peut y avoir de l'excès de ce côté-là comme de l'autre : car on observe que

les femmes qui ont le plus de monde autour d'elles pendant leurs couches, sont, pour l'ordinaire, celles qui s'en trouvent le moins bien. Cependant il n'en est pas moins vrai que leur état demande de l'attention.

précautions soient portées à l'excès.

Au reste, cette observation sur le danger des soins trop multipliés, n'est pas seulement applicable au traitement des femmes en couche; elle l'est encore à beaucoup d'autres maladies, où ces soins trompent presque toujours les vues du médecin, et font, en général, plus de mal que si l'on n'en avait point du tout (*c*).

L'excès de précautions est nuisible dans toutes les maladies.

(*c*) Quoique, depuis un temps immémorial, on ait érigé en une profession distincte, l'art de secourir les femmes en *travail*, cependant il faut convenir que l'*art des accouchemens* est encore, dans quelques cantons, sur un fort mauvais pied entre les mains des sages-femmes. Peu de femmes pensent à embrasser cet état, avant de se trouver réduites à ne pouvoir faire autre chose pour vivre; d'où il arrive que la plupart n'ont point reçu d'instruction convenable, et n'ont aucune des connaissances nécessaires à cette profession importante.

Sur quel pied est l'art des accouchemens entre les mains des sages-femmes.

Il est vrai que la nature, abandonnée à elle-même, délivre pour l'ordinaire de son enfant, une femme en *travail;* mais il est également vrai que la plupart des femmes dans cet état, ont besoin d'être conduites et dirigées avec attention et avec habilete, et que souvent les *sages-femmes* ignorantes leur font beaucoup de mal, par leurs préjugés superstitieux ou ridicules.

La plupart des sages-femmes font beaucoup de mal dans les accouchemens.

Les malheurs qui en résultent, sont beaucoup plus considérables qu'on ne l'imagine communément, tandis qu'il serait facile de les prevenir en grande partie, si on ne permettait à aucune *sage-femme* de pratiquer l'art des accouchemens, sans en avoir été reconnue capable; et en donnant une attention necessaire à une loi si importante, non-seulement on sauverait la vie à beaucoup d'individus, mais encore on ôterait aux hommes cette partie si désagréable de la chirurgie, qui, par beaucoup de raisons, convient cent fois mieux aux femmes (3).

Avantages qui résulteraient, si on ne permettait d'accoucher qu'aux sages-femmes jugées en état de le faire.

(3) Il parait qu'en Angleterre il perit beaucoup d'en-

Combien

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail.

Point d'échauffant. Pourquoi?

PENDANT qu'une femme est en *travail*, il ne faut lui rien donner d'*échauffant*. Elle peut

---

d'enfans meurent dans les campagnes par l'impéritie des sages-femmes et des accoucheurs de villages.

fans par l'impéritie des *sages-femmes :* cependant je suis convaincu que cette mortalité n'y est pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'elle l'est dans nos campagnes. Elle l'est à un tel point, que cela mérite la plus grande attention de la part du gouvernement, et qu'il serait important qu'il fût défendu à aucune femme, à aucun chirurgien, de pratiquer l'art des accouchemens dans les campagnes, sans avoir été au préalable examinés et reconnus capables par les gens de l'art, et en avoir des attestations en bonne forme.

Combien de femmes périssent ou restent infirmes par cette même cause.

Je tiens de feu J. B. LE ROY, qui avait été à portée de s'en assurer par des observations certaines, que dans un canton fort étendu de la Champagne, il meurt près de la moitié des enfans par l'ignorance des *sages-femmes ;* et que pendant tout le temps où les femmes ont des enfans, qui est ordinairement, à la campagne, depuis vingt jusqu'à quarante-cinq ans, cette ignorance fait qu'il en meurt beaucoup plus que d'hommes, toutes choses d'ailleurs égales. Joignez à cela les accidens auxquels celles qui ne meurent pas sont exposées, par la maladresse et l'ignorance de ces prétendues *sages-femmes*, ou accoucheurs de campagne. (Voyez la note 4, pag. 192 de ce Vol.)

Pourquoi les hommes se sont mêlés de faire les accouchemens.

Quant à ce que l'auteur dit, que l'art des accouchemens convient mieux aux femmes qu'aux hommes, il n'est pas douteux que la décence et la pudeur répugnent également à ce que les hommes le pratiquent ; mais qu'on nous donne des *sages-femmes* instruites, et les hommes ne se mêleront plus de cette partie de la chirurgie, d'autant plus fastidieuse pour eux, que les occasions d'exercer leurs talens sont heureusement très-rares : car il est de fait, que sur cent *accouchemens*, il y en a quatre-vingt-dix qui sont uniquement l'ouvrage de la nature, et que sur les autres, il y en a dix-huit qui ne demandent qu'une pratique commune. Sur cent *accouchemens*, il n'y en a donc pas deux qui exigent

Sur cent accouchemens, il y en a quatre-vingt-dix qui sont

prendre, de temps en temps, un peu de *panade*, et boire de l'eau *panée*, ou de l'eau de *gruau*. Les *liqueurs spiritueuses*, le *vin*, les *eaux cordiales*, toutes les autres *drogues* qu'on lui donne ordinairement, dans la vue de la

---

du savoir et de l'habileté. Mais il n'en est pas moins nécessaire que les *sages-femmes* soient instruites. Il faut qu'elles le soient, pour savoir distinguer quand elles doivent aider la nature, et quand elles doivent la laisser agir : car, le plus souvent, elles pèchent par excès de soins toujours malentendus, et qui compliquent et rendent difficile un *accouchement*, qui aurait été des plus simples sans elles. l'ouvrage de la nature.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ici les talens et le savoir d'un habile *accoucheur*. Pour faire sentir combien celui qui excelle dans cette partie de la chirurgie est utile et précieux à l'humanité, il nous suffira de dire, que cette branche de l'art rassemble les deux extrêmes, c'est-à-dire, que s'il n'y a rien d'aussi simple qu'un *accouchement naturel*, d'un autre côté il n'y a rien d'aussi difficile qu'un *accouchement laborieux* ou *contre nature*, et que le genre humain doit une éternelle reconnaissance à des hommes, tels que les MAURICEAU, les LAMOTTE, les LEVRET, etc., qui ont employé leurs talens supérieurs à porter l'*art des accouchemens* au point où il est aujourd'hui. Combien est précieux à l'humanité un habile accoucheur.

Qu'on nous cite une *sage-femme* qui se soit distinguée dans les *accouchemens contre nature*. On en vante quelques-unes qui ont eu le secret de se faire une réputation par un mérite d'un genre tout différent ; mais on n'en peut nommer une seule qui ait contribué à l'avancement de l'art. Leur ineptie, qu'on me pardonne ce terme, est telle, que la concurrence des *accoucheurs* n'a pas seulement été capable d'exciter chez elles aucune émulation ; et depuis qu'il y a des *accoucheurs*, et qu'à l'envi chacun cherche par ses talens et son travail à illustrer sa profession, on n'a pas vu les *sages-femmes* faire un pas de plus. Enfin, soit faute de courage ou d'émulation, ce qui est plus vraisemblable, il y a actuellement beaucoup moins de *sages-femmes* qui en méritent le nom qu'autrefois. Indolence et ineptie des sages-femmes.

Qu'on ne se plaigne donc plus si les hommes font ce C'est au sa-

fortifier et d'avancer l'*accouchement*, ne font qu'augmenter la *fièvre*, enflammer la *matrice*, et prolonger le *travail*.

Maladies qu'occasionne le régime échauffant dans ce cas.

De plus, elles rendent les suites de l'*accouchement* dangereuses, parce que souvent elles occasionnent des *hémorrhagies* mortelles, et disposent l'accouchée à des *fièvres éruptives*, ou d'un autre caractère; (telle que la *miliaire*, dont on a traité Tom. II, Chap. X.)

Le terme de l'accouchement n'est pas toujours à la fin du neuvième mois.

(On sait que le terme de l'*accouchement* est à la fin du neuvième mois : cependant il est quelquefois *prématuré*, c'est-à-dire, qu'il arrive au huitième, au septième, et même au cinquième mois, comme plusieurs observations semblent l'assurer : d'autres fois il est tardif, c'est-à-dire, qu'il arrive au dixième, douzième, et, comme quelques-uns l'ont avancé, même au seizième mois; ce dont il est très-important d'être prévenu).

Ce qu'il faut faire lorsque le travail devient long.

Lorsque le *travail* devient long et difficile, il faut *saigner*, afin de prévenir l'*inflammation*: il faut encore donner et répéter des *lavemens émolliens*, faire asseoir la femme sur la vapeur d'eau chaude, frotter légèrement le *vagin* avec de la pommade adoucissante, ou du *beurre* frais, appliquer sur le ventre des linges trempés dans l'eau chaude.

Lorsque la nature paraît s'affaiblir.

Si la nature paraît s'affaiblir, si les forces de la femme paraissent épuisées par la fatigue, on

---

ges-femmes qu'il faut s'en prendre si les hommes font les accouchemens.

qu'elles devraient faire; l'ignorance des *sages-femmes* en est la première cause. Ce sont elles qui ont appelé les hommes dans les cas difficiles; et la femme qu'un *accoucheur* a délivrée habilement, ou qu'il a sauvée des périls d'un *accouchement contre nature*, croira se tacher d'ingratitude, si elle ne lui donne pas sa confiance au préjudice d'une femme qui l'aurait laissé périr, ou qui aurait prolongé ses souffrances.

peut

peut alors, mais jamais dans un autre cas, lui donner un verre de bon *vin*, ou de toute autre boisson *cordiale*.

Les secours que nous venons de proposer, suffisent dans les *accouchemens naturels*.

De l'Opération de la nature dans l'Accouchement simple ou naturel.

L'accouchement simple est absolument l'ouvrage de la nature.

(Nous allons décrire l'*accouchement naturel*. Cette description servira à prouver ce que nous avons avancé dans la dernière note, que cette espèce d'*accouchement*, la plus commune de toutes, est absolument l'ouvrage de la nature; et que tous les secours qu'on s'empresse de donner aux femmes dans ce cas, comme font les *sages-femmes* et les accoucheurs ignorans, bien loin d'avancer en la moindre chose le *travail*, ne servent au contraire qu'à le retarder, et quelquefois même à le rendre *difficile* et *laborieux*.

Temps où se déclarent les premières douleurs que les femmes appellent mouches.

Une femme grosse, arrivée au terme où la *matrice* ne peut plus prêter à la dilatation, commence par éprouver, un, deux, et quelquefois trois jours avant que le *travail* se déclare, un malaise extraordinaire; et lorsque le *travail* s'annonce réellement, elle sent des douleurs dans le dos, vers la *région des reins*. Ces douleurs ne durent pas long-temps; mais, après une demi-heure ou environ d'*intermittence*, elles reviennent avec le double de violence. Les femmes qui ont déjà eu des enfans s'affectent si peu de ces premières douleurs, qu'elles leur ont donné le nom de *mouches*, et qu'elles continuent de vaquer à leurs affaires domestiques.

Ces douleurs n'étant point celles du travail,

Mais les jeunes femmes qui sont *grosses* pour la première fois, croient être sur le point d'accoucher: elles appellent du secours; et les *sages-*

Il n'y a rien à faire.

femmes, soit par ignorance, soit pour se faire valoir, ne manquent point de les tourmenter par le *toucher*, les *lavemens irritans*, les *dilatations*, les *onctions* avec l'*huile*, le *beurre*, la *pommade*, etc. Cependant il n'y a rien à faire absolument: il faut au contraire que ces femmes retiennent leurs efforts, parce qu'ils ne font que les affaiblir, et que dans peu elles auront besoin de toutes leurs forces pour faire valoir les véritables douleurs de l'*enfantement*.

Ce qu'on veut dire quand on dit que la femme marque.

Dès les premières douleurs qu'on appelle *mouches*, même quelques jours auparavant, il sort du *vagin* et de la *matrice* un *mucus*, qui devient successivement de plus en plus abondant: ce *mucus* sert à lubréfier les parties, et à leur donner la souplesse nécessaire pour se dilater convenablement. Quelquefois il est un peu teint de *sang*, et alors on dit vulgairement que la femme *marque*.

Caractères des vraies douleurs.

A mesure que le *travail* avance, les douleurs, plus rapprochées, deviennent plus fortes, et s'étendent circulairement de chaque côté, pour se réunir au *nombril*, et de là à l'orifice de la *matrice*: c'est alors que la femme est forcée, même malgré elle, de les faire valoir, et d'employer tous ses efforts pour pousser chaque douleur. Le *pouls*, dans cet état, est fort élevé; le visage est rouge, et tout le corps est quelquefois saisi d'un tremblement.

Dès ce moment, la malade ne peut plus se tenir debout; elle est même mal dans un fauteuil, elle demande à être couchée. Quelquefois ce changement de position prolonge l'intervalle des douleurs; mais bientôt elles reparaissent plus fortes, plus longues et plus précipitées.

Ce qu'on appelle la formation des eaux.

Après des retours plus ou moins réitérés de ces douleurs, les efforts se portent sur les *mem-*

branes dans lesquelles sont les *eaux* de l'enfant : ces *membranes* se jettent au dehors par l'orifice dilaté de la *matrice*, sous la forme d'un sac *élastique*, rond et régulier : c'est ce qu'on appelle la *formation des eaux.*

Sortie de l'enfant.

De nouvelles douleurs rompent ce sac, donnent lieu à la sortie d'une partie des *eaux*, et à l'avancement de la tête de l'enfant vers les parties naturelles externes. Les douleurs, qui sont toujours et plus fortes et plus longues, engagent insensiblement la tête, qui enfin est poussée fortement, et entraîne avec elle le corps de l'enfant et les *eaux.*

Le délivre sortant en même temps, on dit que l'enfant naît coiffé. Mais le plus souvent il ne sort qu'après, au moyen de douleurs appelées tranchées.

Quelquefois le *délivre* vient avec l'enfant, et il en reste une partie sur la tête en forme de calotte ; c'est ce qu'on appelle *naître coiffé :* mais plus souvent il reste encore quelques minutes, un quart-d'heure au plus, dans la *matrice*, et n'en est expulsé que par de nouvelles douleurs, infiniment plus modérées que celles qui ont précédé, et auxquelles les femmes ne donnent que le nom de *tranchées.*

Nécessité des douleurs d'après la forme et la structure des parties de la génération.

Telle est la marche de la nature dans cette grande opération, appelée *accouchement.* D'après la forme et la structure des parties de la génération de la femme, pour recevoir le germe du *fœtus*, pour qu'il s'y animât, s'y développât, et y parvînt à un degré d'accroissement et de force qui le mît en état de soutenir sans risques les impressions de l'*air* auquel il est exposé lorsqu'il vient au monde, il était impossible que l'orifice de ces parties eût une capacité telle, que l'enfant pût sortir du sein de sa mère sans lui faire éprouver les douleurs indispensables d'une *dilatation*, d'autant plus grande, que l'enfant a plus de volume.

Un accou-

La femme ne peut donc enfanter sans dou-

chement sans douleurs est en général suivi d'accidens fâcheux.

leurs ; et telle est à cet égard la loi universelle, qu'un *accouchement* subit et sans douleurs, comme il en arrive quelquefois par relâchement, est presque toujours suivi d'accidens funestes. HIPPOCRATE l'a dit, *Aphor.* 238 ; et cette vérité n'est que trop confirmée tous les jours. Que les femmes cessent donc de s'effrayer : le Créateur les a pourvues d'une somme de forces nécessaires à cette opération, comme nous l'avons fait voir Tom. II, Chap. VII, §. II, note 15. Aussi est-il infiniment rare de voir une femme mourir dans l'*enfantement* : ce malheur n'a lieu que dans les femmes qui ont été saisies de crainte pendant l'*accouchement*, ou dont le *travail* a été contrarié par des imprudens, des ignorans, etc. ; ou enfin, dans les femmes dont la conformation viciée s'opposait absolument à la sortie de l'enfant.

L'accoucheur le plus habile ne peut garantir une femme des douleurs de l'accouchement, ni en abréger le travail.

L'accoucheur le plus expérimenté et le plus habile, ne peut donc, dans un *accouchement naturel*, garantir une femme des douleurs de l'enfantement : il est même douteux qu'il puisse abréger le *travail*, quoique la plupart le prétendent ; et c'est d'après cette prétention que les *sages-femmes*, et quelques jeunes chirurgiens, touchent fréquemment les femmes en *travail*, veulent sans cesse dilater les parties naturelles, etc. : manœuvres imprudentes et douloureuses, qui occasionnent le dessèchement de ces parties, des *inflammations*, des *meurtrissures*, et, par une suite nécessaire, la prolongation du *travail*, souvent même des maladies très-graves. Aussi l'accoucheur le plus sage se garde-t-il bien d'agir dans les *accouchemens* simples : s'il y assiste, ce n'est que pour satisfaire la confiance de ceux qui l'appellent ; il n'y est que spectateur oisif ; et si quelquefois

il paraît, mal à propos, agir beaucoup, c'est que la plupart des femmes croient faussement que plus on les aide, plus on rend l'*accouchement* facile.

Ce n'est pas que nous voulions dire qu'il faille abandonner à elle-même une femme en *travail ;* elle a certainement besoin que des personnes sensées l'encouragent dans ces instans orageux, tranquillisent son esprit, égaient son imagination, et l'étourdissent sur les douleurs qu'elle ressent. Nous voudrions seulement qu'elle écartât d'autour d'elle toutes ces commères, aussi dangereuses par les craintes qu'elles inspirent, que par les conseils ridicules, et souvent funestes, dont elles la fatiguent.)

Une femme en travail n'a besoin que d'une ou deux personnes sensées qui l'encouragent et l'égaient.

De l'utilité dont peuvent être des aides, aussitôt que l'enfant est sorti du sein de sa mère.

(MAIS si la nature se suffit à elle-même dans l'*accouchement naturel*, la femme qui vient d'accoucher exige des soins, que l'état de faiblesse, de fatigue, et souvent d'épuisement dans lequel elle se trouve, l'empêche de se donner à elle-même et à son enfant. Il est donc important qu'il y ait auprès d'une femme qui vient d'accoucher, une ou deux personnes sages et intelligentes, ou une *sage-femme*, ou un accoucheur, pour lui prêter les secours dont elle va avoir besoin.

Pourquoi une femme qui vient d'accoucher, a besoin d'aides dans ce moment.

La première chose à faire, est de préparer un fil plié en quatre et des ciseaux, pour lier et couper le *cordon ombilical* aussi-tôt que l'enfant sera sorti du sein de sa mère.

Première attention que doivent avoir les aides.

Si le *délivre* sort avec l'enfant, comme il arrive quelquefois, il suffira de lier le *cordon* dans un seul endroit, c'est-a-dire, à deux ou trois

Où il faut lier et couper le cordon ombili-

eal, lorsque le délivre est sorti avec l'enfant.

pouces de l'*ombilic* de l'enfant, et de le couper à un pouce ou deux au-dessus du fil.

Lorsque le délivre est resté dans la matrice, et que l'enfant est sorti seul.

Lorsque le *délivre* reste dans la *matrice* après que l'enfant est sorti, il faut faire deux ligatures au *cordon;* la première, à l'endroit que nous venons d'indiquer; et la seconde, à trois ou quatre pouces au-dessus de cette première, et on coupe le *cordon* entre les deux ligatures. Ces deux ligatures sont nécessaires, 1.° par la raison que nous venons de donner; 2.° pour empêcher le *sang* de s'échapper par la *veine ombilicale*.

Temps où il faut lier et couper le cordon.

Il faut lier et couper le *cordon* dans le temps que l'enfant est encore entre les genoux de sa mère; et l'on a grand soin de ne pas perdre de vue le bout de ce *cordon*, qui pend au dehors, et qui est attaché au *placenta* encore renfermé dans la *matrice*. Le plus sûr est de le tenir dans la main, jusqu'au moment de délivrer la femme, comme nous le dirons plus bas, parce que les *contractions* que va éprouver la *matrice*, pourraient le faire rentrer en-dedans : ce qui forcerait à porter la main dans ce *viscère*, si l'on était obligé d'en venir à ce que les femmes appellent l'*opération*, c'est-à-dire, à délivrer : mais la nature se charge ordinairement de cette opération.

Circonstances où il ne faut ni lier ni couper le cordon.

Il est cependant une circonstance où il ne faut ni lier, ni couper le *cordon*, à moins que le *délivre* ne sorte de la *matrice* en même temps que l'enfant : c'est celle où l'enfant ne présente aucun signe de vie : circonstance heureusement peu commune, puisqu'elle ne se rencontre guère qu'après des *accouchemens difficiles, laborieux*, et *contre nature;* mais elle n'est toujours que trop fâcheuse, parce qu'elle entraîne ordinairement après elle la perte de l'enfant, et la désolation des familles.

Nous croyons donc devoir donner, à cet égard, quelques préceptes. Nous espérons qu'on nous en saura d'autant plus de gré, que les moyens qu'il faut employer alors sont aussi simples que certains; qu'en les mettant en usage, on ne courra pas le funeste danger de faire enterrer des enfans vivans; et qu'on se procurera le plaisir inexprimable de conserver à la patrie des citoyens, et à des familles des rejetons, qui peuvent un jour les perpétuer, et peut-être les illustrer.)

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui, au sortir du sein de sa mère, ne présente aucun signe de vie.

(LORS donc qu'un enfant, sorti du sein de sa mère, ne donne aucun signe de vie, et qu'on ne sent ni le *battement du cœur*, ni celui des *artères*, il ne faut point lier le *cordon ombilical*, à moins que le *délivre* ne soit sorti avec lui: il faut laisser l'enfant quelques instans entre les genoux de sa mère: on lui fera de légères *frictions*, avec la main chaude, sur le ventre et sur la *poitrine*. Souvent il n'en faut pas davantage: peu de temps après, le mouvement du *cœur* se ressuscite, et quelques légères *contractions* de cet *organe* se font sentir à la main appliquée sur la *poitrine*. Si ces petites *frictions* sont continuées, ces signes d'existence deviennent de plus en plus marqués; les *pulsations* des *artères* se manifestent, et bientôt les membres font quelques petits mouvemens. L'enfant est alors en possession de la vie, et on peut, en toute sûreté, lier et couper le *cordon ombilical*.

Frictions sèches sur la poitrine et sur le bas-ventre.

Lorsque ces moyens ne réussissent pas, il faut introduire de l'*air* dans les *poumons* de

Insufflation d'air dans la bouche de l'enfant.

l'enfant, soit en appliquant la bouche sur la sienne, soit en introduisant dans sa bouche un tuyau de pipe, un chalumeau de paille, et en pinçant le nez de l'enfant avec les doigts, pour forcer l'*air* de pénétrer par la *trachée-artère* dans les *poumons*, etc.; parce que, dans ce cas, il ne paraît pas douteux que la cause qui tient l'enfant dans cet état d'inertie, et le fait paraître mort, dépend de la difficulté qu'il a à *respirer*. Que cette difficulté soit occasionnée par une humeur épaisse, *visqueuse* et tenace qui obstrue les *voies* de la *respiration*, ou par le peu de ressort dont jouit l'*air* de la chambre où est l'accouchée; qu'elle soit dûe à l'une ou à l'autre de ces causes, l'*air* qu'on introduit dans la bouche avec une certaine force, et les *frictions* légères qu'on fait sur la *poitrine*; détruisent promptement l'obstacle. Cette *inspiration* artificielle force la *poitrine* à l'*expiration*; et l'introduction de l'*air*, réitérée trois ou quatre fois, plus ou moins, met en mouvement le jeu des *poumons* qui constitue la *respiration*.

On continue ces secours, jusqu'à ce qu'on apercoive le corps de l'enfant se couvrir d'une couleur un peu animée qui annonce le succès. Alors on donne un peu de relâche à l'insufflation, pour la reprendre quelques instans après; mais il ne faut pas interrompre les légères *frictions* sur le ventre, la poitrine, et même le long de l'*épine du dos*; il faut, de plus, le secouer, le balotter légèrement, etc.

Projection d'eau très-froide. Si, malgré tous ces moyens continués, l'enfant ne donne aucun signe de vie, il faut jeter avec force et rapidité sur la poitrine et sur le visage, une certaine quantité d'eau très-froide, que l'on prend dans le creux de la main.

Comment il Lorsqu'on a été forcé de lier et de couper le

cordon ombilical, parce que le *délivre* est sorti du *sein* de la mère avec l'enfant, il faut, si l'enfant ne donne aucun signe de vie, commencer par donner un coup de lancette dans la *veine ombilicale*, au-dessous de la ligature. Cette *saignée* est de toute nécessité, lorsque les *vaisseaux* sont gonflés, et que le visage et le corps de l'enfant sont violets. Quelquefois même le *sang* s'est épaissi, coagulé dans les *vaisseaux ombilicaux*, au point de ne pouvoir couler par la seule piqûre de la lancette: dans ce cas, il faut faire des *scarifications*. Ensuite on emploie les mêmes secours que ceux que nous avons conseillés plus haut, et qui réussissent également; mais, par la raison que la *circulation* de la mère à l'enfant est interceptée, il faut être plus constant, et ne quitter que lorsque la *respiration* et la chaleur sont parfaitement établies.)

faut se conduire lorsqu'on a été obligé de lier et de couper le cordon.

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui paraît expiré quelques instans après sa naissance.

(ON se comporte de la même manière, à l'égard des enfans qui paraissent expirer quelques instans après leur naissance, ou que, faute d'attention, on regarde d'abord comme vivans, et qu'on trouve sans mouvement quelques instans après. On sent que ces derniers cas demandent encore plus d'attention et de soins: ils ne sont cependant pas désespérés. Voici un fait dont j'ai été témoin dans un cours d'accouchement.

Mêmes secours que dans le cas précédent.

Une femme mal conformée, dont l'*accouchement* très-*laborieux* captivait toute notre attention, nous fit négliger l'enfant, que nous crûmes très-vivant, auquel on lia et coupa le *cordon*, et qu'on mit dans le tablier d'une jeune élève,

Observation.

qui elle-même n'était occupée, comme nous, que de la mère. Après avoir donné à celle-ci tous les secours que son état exigeait, et avoir paré aux accidens auxquels elle était exposée, nous vînmes à l'enfant que nous trouvâmes sans mouvement, et qui paraissait absolument mort. Notre professeur fit, sur-le-champ, apporter de l'eau tiède, dans laquelle on jeta un peu de *vinaigre*, peu nécessaire, mais qu'on peut employer quand on en a la facilité : il le plongea dans cette eau; il lui fit des *frictions* légères sur la *poitrine*, sur le ventre, et le long de l'*épine du dos ;* il lui souffla, à plusieurs reprises, dans la bouche : bientôt la *poitrine* entra en action, et peu de temps après l'enfant fit entendre des cris.

Combien il est important de ne rien faire avaler à l'enfant qui se trouve dans ce cas;

Et de ne pas le couvrir.

Avant de finir cet article, nous croyons devoir recommander, avec la plus grande instance, de ne rien faire avaler aux enfans qui sont dans cet état. Les liquides quelconques, et, à plus forte raison, les *liqueurs spiritueuses*, les tueraient infailliblement.

Il faut encore se garder de les couvrir avec un linge, une serviette, etc.: c'est vouloir les tuer, en rendant encore plus difficile la faculté de *respirer*.) (Voyez Chap. LIV, §. III, Art. II de ce Vol., ce qu'il faut faire aux enfans étouffés, etc.)

De ce qu'il faut faire à l'enfant bien vivant, après qu'on a lié et coupé le cordon ombilical.

Où il faut mettre l'enfant, et dans quelle position.

(AUSSI-TOT qu'on a achevé de lier et couper le *cordon* à un enfant bien vivant, on le donne à un des assistans, qui le pose près du feu, sur des linges blancs, jusqu'à ce qu'on puisse s'en occuper; mais il faut qu'il soit placé sur

le côté, pour qu'il puisse se débarrasser des *phlegmes* qui se détachent de toutes les parties de sa bouche et de son gosier.)

De la manière de délivrer l'accouchée, et de la garnir.

De la délivrance naturelle.

(L'ENFANT placé, on observe ce qui se passe chez la mère, que nous supposons ne pas être *délivrée*. Bientôt les contractions de la *matrice* qui, débarrassée de la plus grande partie de son fardeau, cherche à se rétablir dans son état, détachent le *placenta*, collé à son fond; ce qui occasionne des douleurs assez vives, quoiqu'elles le soient moins et d'un autre genre que celles du *travail*. Ces contractions, qui se succèdent dans des intervalles plus ou moins courts, font évacuer le *placenta* qui gagne insensiblement l'orifice de la *matrice*, et sort le plus souvent de lui-même.

De l'opération par laquelle on délivre la femme qui vient d'accoucher.

Cependant, s'il tardait trop, la sage-femme, ou l'accoucheur, qui doit toujours avoir le bout du *cordon ombilical* dans la main, pour les raisons exposées pag. 182 de ce Vol., le tirerait légèrement, et l'entraînerait avec facilité. Si ce petit mouvement ne suffit pas, c'est une marque que le *placenta* n'est pas entièrement détaché; il faut attendre, et conseiller à l'accouchée de se frotter le ventre en tout sens avec la main, pour précipiter les contractions de la *matrice* et le détachement du *délivre*. S'il ne vient pas encore, on peut tirer le *cordon* qu'on tient dans la main, de droite et de gauche, mais toujours légèrement; et le *délivre* ne résiste pas à l'un ou l'autre de ces moyens.

Il faut examiner si le délivre est entier. Pourquoi?

Il est important qu'il soit entier, parce que les portions, quelque petites qu'elles soient, restées dans la *matrice*, entretiennent les con-

tractions qu'elle fait pour se débarrasser de ce corps étranger, et par conséquent les douleurs, quelquefois même des *hémorrhagies* et des *pertes*. On examine donc le *placenta*, et sur-tout ses bords; et s'il y a quelque déchirure, on les rapproche pour voir s'il n'y manque pas quelque partie. Dans ce cas, si la partie qui manque est forte, il faut, sur-le-champ, porter la main dans la *matrice*, pour la saisir et l'extraire; mais si elle est petite, il vaut mieux en laisser le soin à la nature qui, par de nouvelles contractions, la rejettera bientôt.

Importance du repos après l'accouchement.

La sortie du *délivre* est ordinairement suivie d'un écoulement de *sang* plus ou moins abondant par le *vagin*. Il faut donc que l'accouchée garde le plus grand repos, et se tienne le plus tranquille qu'il est possible : elle restera sur le lit sur lequel elle est accouchée. On aura soin qu'elle ait les reins un peu élevés, les genoux rapprochés, et on appliquera sans compression, sous elle et à l'orifice de la vulve, des linges sécs et chauds pour recevoir les *vidanges* : on changera ces linges dès qu'ils seront salis. Elle restera dans cette position une demi-heure, une heure, plus ou moins, ou jusqu'à ce que l'écoulement soit un peu modéré. Enfin, on apportera le plus grand soin pour qu'elle ne soit point saisie par le *froid*.

En quoi doivent consister les linges qui servent à garnir l'accouchée.

Les ventrières ne répondent pas à l'intention dans laquelle on les applique.

On est dans l'habitude de serrer le ventre d'une femme qui vient d'accoucher, avec des ventrières, ou des linges préparés à cet effet. Cette pratique absurde est fondée sur deux opinions des plus fausses; la première, que plus on serre le ventre, et plus tôt il se rétablit dans son volume naturel; la seconde, que c'est le moyen d'empêcher qu'il ne s'y forme des rides: mais il en arrive tout le contraire.

En serrant le ventre, on fait une compression qui empêche les *muscles* et la *peau* de revenir graduellement dans leur état naturel, en vertu de l'*élasticité* de toutes les *fibres*, et de la force qu'elles ont pour se rétablir dans leur premier état, quand elles ont été fort distendues. Enfin, par ces ligatures on intercepte la circulation dans les parties, et on force chacune d'elles à rester dans l'état où elles étaient lorsqu'on les a appliquées: delà la grosseur du ventre de la plupart des femmes qui vivent dans les villes, pendant que les paysannes n'en ont point, même après avoir eu un grand nombre d'enfans: delà les rides, parce que la *peau* est comme engourdie par ces *compressions*, et qu'elle n'a plus de ressort pour revenir à son état naturel: delà enfin, ce qui est infiniment plus important, le ralentissement des *lochies*, souvent la *suppression* de cette *évacuation* nécessaire, ce qui devient une source de maladies sans nombre.

Accidens et maladies auxquelles donnent lieu les ventrières.

Au lieu donc de ces bandages, de ces ventrières, de ces ligatures, on posera sur le ventre de l'accouchée une simple serviette douce, sèche et chaude, qu'on attachera sur les reins, assez lâche pour qu'on puisse passer à l'aise les doigts entr'elle et la *peau*.

Seule ligature dont ait besoin le ventre;

Ce que nous venons de dire des bandages du ventre, doit également s'entendre de ceux dont on comprime le sein des nouvelles accouchées.

Le sein des accouchées.

Quand la mère est garnie comme nous venons de le dire, et qu'elle jouit de la tranquillité et du repos que nous avons recommandés, on vient à l'enfant, que nous supposons ici bien vivant, et placé comme nous l'avons conseillé plus haut, pag. 186 et 187 de ce Vol., et l'on examine avec beaucoup d'attention toutes les parties

Combien il est important d'examiner l'enfant aussitôt qu'on a délivré et garni la mère.

de son corps. On en voit rarement, à la vérité, qui ne sont pas bien conformés : cependant il s'en trouve quelquefois dont l'*anus* et l'extrémité du *canal de l'urèthre* ne sont point ouverts. Ces vices de conformation exposent la vie des enfans : il faut donc appeler sur-le-champ un chirurgien expérimenté, pour faire les opérations nécessaires.

Ce que c'est que le filet, et ce qu'il faut faire dans ce cas.

On voit plus souvent des enfans avoir ce qu'on appelle le *filet :* c'est une trop grande briéveté du *ligament membraneux* qui sert à attacher la *langue* à la mâchoire inférieure. Cette briéveté est quelquefois si considérable, qu'elle empêcherait l'enfant de téter, et de parler dans un âge plus avancé. Il faut donc examiner attentivement la bouche de l'enfant, et si l'on s'aperçoit de ce défaut, le mettre entre les mains d'un chirurgien.

On examinera encore s'il n'a ni *meurtrissure*, ni *luxation*, ni *fracture ;* et, dans ce cas, on consultera les Chap. LII, §. VI; LIII et LIV, §. I de ce Vol.

Comment et avec quoi il faut laver l'enfant qui vient de naître.

Après cet examen, on enlève la croûte *muqueuse* qui se fait apercevoir dans certaines parties du corps de l'enfant, en le frottant légèrement avec de l'*huile ;* ensuite on lui lave le corps avec de l'eau tiède, dans laquelle on aura mis un peu de vin. Mais il faut que cette *lotion* soit faite délicatement, pour ne pas froisser ni *excorier* la *peau* qui est fort tendre : il vaudrait mieux s'en abstenir absolument, que de la déchirer. Ensuite on le remettra sur le côté, dans une corbeille garnie de linges blancs, doux et secs, et on le couvrira légèrement, de manière seulement à empêcher qu'il ait froid. On le laissera dans cet état dix ou douze heures. Ce temps expiré, ou même avant, dès qu'il mon-

trera de la disposition à téter, on le présentera au téton de sa mère, comme nous l'avons observé Tom. I, Chap. I, §. IV.)

ARTICLE II.

De l'Accouchement difficile, laborieux, et contre nature.

Ce qu'on entend par accouchement contre nature;

(ON appelle *accouchement contre nature*, celui dans lequel l'enfant ne peut sortir à la manière ordinaire, soit qu'il en soit empêché par un vice de conformation dans les *organes* de sa mère; soit que lui-même soit mal posé dans la *matrice*, ou mal proportionné relativement aux passages; soit enfin que l'obstacle dépende de la mère et de l'enfant: car il est possible que la mère étant mal conformée, l'enfant se présente mal; et on sent que ce cas est le plus dangereux.

Par accouchement difficile et laborieux.

Il y a encore des *accouchemens* qui sont simplement *difficiles* et *laborieux*, sans être *contre nature*; ce sont ceux qui, bien que la mère soit d'une bonne conformation, et l'enfant dans une position favorable, sont précédés de l'évacuation de toutes les *eaux*, et accompagnés de grandes faiblesses, de maladies graves, etc.

Ces accouchemens ne doivent être entrepris que par des accoucheurs très-instruits.

Toutes ces espèces d'*accouchemens*, sur-tout ceux *contre nature*, exigent une expérience et une habileté dont sont incapables le plus grand nombre des *sages-femmes* et des accoucheurs de campagne. Dans ces circonstances, leur vanité fait mille efforts pour couvrir leur ignorance: ils devraient bien plutôt avouer leur incapacité, dès qu'ils s'aperçoivent que l'enfant est dans une position *contre nature*, ou qu'il y a quelque autre obstacle qui s'oppose à sa sortie. Par cet aveu, que leur conscience et l'humanité

devraient leur dicter, ils préviendraient les accidens ordinaires des *accouchemens difficiles:* accidens qui, le plus souvent, ne sont funestes à la mère ou à l'enfant, que par les délais (4).

Nous n'entrerons point dans le détail des signes qui caractérisent les *accouchemens contre nature*, et les *accouchemens difficiles ;* cette

(4) Etant il y a quelques années à une campagne, le *chirurgien accoucheur* de la ville prochaine, me dit à cette occasion, qu'il avait été appelé depuis peu par une fermière, auprès de laquelle il trouva trois soi-disant *accoucheurs*, qui suaient sang et eau des efforts qu'ils faisaient pour avoir deux jumeaux, unis ensemble depuis le *pubis* jusqu'au *sternum*. Ces ignorans tenaient les quatre pieds, et tiraient de toutes leurs forces ; ils ne sentaient pas, et ils n'étaient pas capables de sentir, que les deux bassins de ces enfans formaient un volume qui ne pouvait absolument passer à travers le diamètre du bassin de la mère. Car ces enfans étaient à terme : phénomène assez rare, ces sortes de jumeaux étant ordinairement expulsés par des accouchemens prématurés. L'accoucheur instruit ne put retenir son indignation à la vue des tourmens affreux qu'éprouvait cette malheureuse mère, qui, déjà épuisée, n'avait peut-être pas un quart d'heure à vivre ; et, tout en leur reprochant leur turpitude et leur barbarie, il repoussa les jambes de ces enfans dans le ventre de la mère, et avec un instrument il divisa les deux corps à l'endroit de leur union, et les amena aisément l'un après l'autre. La mère a été très-malade de cet *accouchement*, mais elle a recouvré la santé. Ces ignorans, a-t-il ajouté, n'amènent d'enfans vivans que ceux qui présentent la tête dans la bonne position, parce que ces accouchemens se font seuls. Quand l'enfant présente le pied, ils ne savent que tirer, et le font si brusquement qu'ils cassent toujours ou la jambe ou la cuisse, et tuent l'enfant. S'il présente le bras, ils le coupent sans miséricorde. Quelle abomination ! Le gouvernement souffira-t-il long-temps que de pareils monstres exercent aussi impunément leurs brigandages ? (Voyez pag. 173, notes *c* et 3 de ce Vol.)

importante

importante matière ne peut être traitée que par un homme de l'art. Les ouvrages de MAURICEAU, de LAMOTTE, de SMÉLIE, de LEVRET, de BURTON, ne laissent rien à désirer à cet égard; mais, comme ils ne sont faits que pour les accoucheurs, ils se trouvent au-dessus de la portée du public, et peut-être d'un grand nombre de *sages-femmes*. Voilà ce qui a porté le C.en BAUDELOCQUE, un des premiers *accoucheurs* de Paris, à publier des Principes sur l'Art d'accoucher, par demandes et par réponses : ouvrage différent de celui qu'il a donné depuis, intitulé : *L'Art des Accouchemens*, 2 vol. in-8.°, à Paris, chez *Méquignon*, libraire, rue des Cordeliers 1781, et dans lequel l'auteur se montre aussi savant dans la théorie de cette science, qu'il est habile et heureux dans la pratique.

Il n'avait entrepris ce petit catéchisme, que pour favoriser l'étude et les progrès d'une jeune *sage-femme ;* mais il a cru qu'il pourrait être utile aux autres aspirantes; et certainement elles ne peuvent trouver nulle part des instructions plus claires, plus précises et plus solides. Les personnes mêmes qui ne se destinent pas à cette profession, et qui désirent seulement avoir des notions exactes sur les *accouchemens*, ne peuvent mieux faire que de se procurer cet ouvrage.

Nous nous contenterons d'avertir qu'il faut appeler un *accoucheur*, ou une *sage-femme* expérimentée, dès qu'on s'aperçoit que le *travail* languit, ou qu'il n'a pas la marche que nous avons décrite ci-dessus, et à plus forte raison, si la femme est mal conformée, bossue, nouée, etc.)

Dès qu'un accouchement languit, il faut appeler un accoucheur.

ARTICLE III

Traitement qui convient aux Femmes en couche.

Régime. LORSQUE la femme est *délivrée* et garnie, comme nous l'avons dit pag. 187 et suiv. de ce Vol., on doit éloigner d'elle toute inquiétude, et la tenir le plus tranquille qu'il est possible (*d*). On ne lui donnera que des *alimens* légers et liquides, comme du *gruau*, de la *panade*, etc. Sa boisson sera également légère et *délayante*. Ce précepte cependant a beaucoup d'exceptions. J'ai vu des femmes dont il fallait soutenir les forces après l'*accouchement*, avec des *alimens* solides et du *vin généreux*. (Il y a même des femmes qui, sans en avoir besoin, demandent du *vin* avec instance, et à qui on ne peut raisonnablement en refuser, de peur d'irriter leurs passions. Cependant voyez Tom. II, Chap. X, §. V.)

Tranquillité de l'esprit.

Alimens et boissons.

Circonstances qui demandent du vin.

Combien il est dangereux d'assembler beaucoup de monde dans la chambre d'une femme qui accouche.

(*d*) Nous ne pouvons nous empêcher de nous élever contre l'usage toujours subsistant, dans la plupart de nos campagnes, de rassembler un grand nombre de femmes auprès de celle qui est en *travail*. Toutes ces commères, bien loin d'être utiles, ne servent qu'à embarrasser la chambre et à nuire aux personnes nécessaires : d'ailleurs, elles fatiguent la malade par le bruit qu'elles font, et souvent nuisent beaucoup par leurs conseils absurdes, ou donnés mal à propos.

§. VI.

Des Maladies des Femmes en couche, telles que les Vidanges trop abondantes; les Pertes et les Hémorrhagies; les Douleurs violentes; l'Inflammation de la Matrice; la Suppression des Vidanges; l'Inflammation des Mamelles et la Gerçure des mamelons; la Fièvre miliaire; la Fièvre pourprée; la Fièvre puerpérale; la Fièvre de lait; le Poil.

ARTICLE PREMIER.

Des Lochies trop abondantes, des Pertes et des Hémorrhagies.

Ce qu'il faut faire lorsque les vidanges sont très-abondantes.

IL arrive quelquefois qu'après être délivrée, l'*accouchée* a des *vidanges* trop abondantes: il faut alors qu'elle ait la tête basse, qu'elle soit tenue fraîchement, et traitée à tous égards comme dans les *règles excessives*, dont nous avons parlé Art. VII du §. II de ce Chap.

Fomentations d'eau et de vinaigre, ou de vin.

Si les *vidanges* deviennent excessivement abondantes, ou plutôt, s'il y a *perte* ou une *hémorrhagie*, on trempera des linges dans une *mixture* de parties égales d'eau et de *vinaigre*, ou de *vin* rouge, et on les appliquera froids sur le ventre, sur les *reins* et sur les *cuisses*. Il faut changer ces linges aussitôt qu'ils sont secs, et les renouveler jusqu'à ce que l'*hémorrhagie* ait commencé à se calmer.

Mixture calmante et astringente.

Dans ce cas, j'ai éprouvé de bons effets de la *mixture* suivante:

Prenez d'*eau distillée de pouliot*, } de chaque
d'*eau distillée simple de canelle*, } six décagra. (deux onces).
de *sirop de pavot*, }
d'*élixir de vitriol*, de quarante à soixante gouttes.

Mêlez.

Dose. On en donne deux cuillerées ordinaires toutes les deux heures, ou plus souvent s'il est nécessaire.

A quoi tiennent quelquefois les lochies trop abondantes (Il est important d'être averti que le *flux* excessif des *lochies* est quelquefois entretenu, ainsi que l'*hémorrhagie* de la *matrice*, par une portion de l'*arrière-faix*, ou tout autre corps retenu dans la *matrice*, dont un habile *accoucheur* peut délivrer sur-le-champ.

Qui ne demandent pas toujours de remèdes. D'ailleurs les *lochies* peuvent être très-abondantes chez quelques femmes, sans qu'elles en éprouvent la moindre incommodité; de sorte que ce n'est pas toujours par leur abondance apparente qu'on doit juger du *flux* immodéré, mais par les accidens qu'il entraîne à sa suite, comme la tension du ventre, l'obscurcissement de la vue, les défaillances, les *convulsions*, l'enflure *œdémateuse* des jambes, etc. Ce n'est donc que dans ce cas qu'il faut en venir aux *remèdes* proposés.)

Symptômes qui les indiquent.

ARTICLE II.

Des Douleurs violentes, de l'Insomnie, de la Chaleur, etc. *dans diverses parties du corps.*

Ce qu'il faut faire lorsque l'accouchée éprouve de violentes douleurs; Si, après qu'une femme est *délivrée*, elle éprouve de grandes douleurs, il faut qu'elle boive abondamment d'une *tisane délayante* chaude, comme du *gruau d'avoine*, ou du *thé*, avec un peu de *safran:* on lui donnera des bouillons légers, dans lesquels on mettra des semences de *carvi*, ou un peu d'*écorce* d'*orange*. On peut encore lui donner, souvent dans la journée, trois décagrammes (une once) d'huile d'*amandes douces*, dans un verre des boissons précédentes. Si la malade a une *insomnie* opiniâtre, on lui donnera de temps en temps, une

Une insomnie opiniâtre;

cuillerée de *sirop de pavot* dans un verre de ces mêmes boissons.

Si elle a de la chaleur, ou une disposition à la *fièvre*, elle prendra toutes les cinq ou six heures, dans un verre de sa boisson ordinaire, une dose de la poudre suivante: De la chaleur, de la disposition à la fièvre.

Prenez de *pattes d'écrevisses préparées*, seize grammes (demi-once);
de *nitre purifié (nitrate de potasse mêlé de sulfate de potasse)*, huit grammes (deux gros);
de *safran en poudre*, deux grammes (demi-gros).

Mêlez le tout ensemble dans un mortier; divisez en huit ou neuf doses.

Si la malade est affaissée, ou tourmentée par des douleurs *hystériques*, alors on lui donnera plusieurs fois dans la journée, douze ou quinze gouttes de *teinture* d'*assa-fœtida*, dans un verre d'*infusion de pouliot*. Des douleurs hystériques.

ARTICLE III.

De l'Inflammation de la Matrice.

L'INFLAMMATION *de la matrice* est une maladie dangereuse, et assez fréquente après l'*accouchement*.

Causes de l'Inflammation de la Matrice.

(LA suppression des *lochies* est la cause la plus commune de cette maladie; cependant elle peut encore être la suite des *contusions*, des *passions* vives, d'une *fausse-couche*, de la rétention du *placenta* ou *délivre* dans la *matrice*, et quelquefois de la suppression des *règles*, chez les femmes qui ne sont ni grosses, ni accouchées.)

Symptômes de l'Inflammation de la Matrice.

CETTE inflammation se manifeste par des douleurs dans la partie inférieure du ventre, qui sont ordinairement plus violentes au toucher; par la tension ou la roideur des parties; par une grande faiblesse; par un changement subit dans toute la personne. La malade a une *fièvre continue*, accompagnée d'un *pouls* faible et dur, d'un léger *délire*, ou d'un rêvassement continuel. Quelquefois elle vomit, ou est tourmentée d'un *hoquet* opiniâtre; d'autres fois elle éprouve un écoulement d'eau rousse, fétide, âcre par la *matrice*; des envies fréquentes d'aller à la garde-robe; des ardeurs d'urine, et même une *suppression* totale.

(L'*inflammation* de la *matrice* est presque toujours mortelle, et ne va guère au-delà du septième jour, qui est le plus redoutable: elle se termine rarement par la *résolution*; mais le plus souvent par la *suppuration* et la *gangrène*.

Signes qui annoncent la suppuration et la gangrene de la matrice.

Les élancemens les plus vifs, et le redoublement de la violence de tous les accidens, annoncent la *suppuration*. Les *frissons*, les défaillances et la sueur froide, annoncent la *gangrène*. On a vu l'*inflammation* de la *matrice* dégénérer encore en *squirrhe*, en *cancer*, etc.

Traitement de l'Inflammation de la Matrice.

Temps de saigner.

CETTE maladie doit être traitée, comme toutes les autres *inflammations*, par la *saignée* et les *délayans*. (L'instant où l'on doit faire les *saignées*, est dans les trois premiers jours; et c'est un point des plus importans. Elles seront répétées selon l'âge, les forces de la malade, et l'urgence des *symptômes*.)

Boisson nitrée.

On prescrira pour boisson, de l'eau de *gruau* ou de l'eau d'*orge* légère. La malade en prendra, trois ou quatre fois par jour, une tasse dans laquelle on fera dissoudre six décigrammes (douze grains) de *nitre* (*nitrate de potasse*).

Lavemens et fomentations.

On lui donnera souvent des *lavemens* d'eau et de *lait ;* on appliquera sur le ventre des linges trempés dans de l'eau chaude, ou des vessies pleines de *lait* chaud, coupé avec de l'eau.

(Il faut d'ailleurs se conduire comme dans toutes les maladies inflammatoires internes. On consultera en conséquence, Tom. II, les divers Chap. qui traitent de ces maladies, entr'autres le Chap. XXI, §. II, qui donne la manière de gouverner ceux qui sont attaqués de l'*inflammation des intestins.*)

ARTICLE IV.

De la Suppression des Lochies, ou *Vidanges.*

Temps pendant lequel coulent les lochies.

(Les *lochies* coulent ordinairement huit à quinze jours : il arrive cependant quelquefois qu'elles se terminent en deux ou trois, ou qu'elles se prolongent jusqu'à vingt, trente et même quarante jours, sans qu'il survienne le moindre accident.

Dans quelle quantité elles coulent.

Leur quantité est aussi indéterminée que leur durée : on a vu des *accouchées* qui n'en rendaient point, et ce sont sur-tout celles qui n'ont jamais été réglées ; et d'autres qui les ont si abondantes, qu'on ne manquerait point de s'alarmer si l'on n'était d'ailleurs rassuré par le bon état des malades, comme nous l'avons observé pag. 196 de ce Vol.

Caractères des lochies.

L'écoulement des *lochies* est extrêmement chargé de *sang*, pendant un ou deux jours : il s'éclaircit ensuite, et prend l'aspect d'une

sérosité teinte, qui blanchit insensiblement. Quelle que soit la quantité de cet écoulement, toujours relatif au sujet, s'il vient à se supprimer, il donne lieu aux plus grands accidens : la mort en est souvent la déplorable suite.

Cette maladie est, de toutes les *suppressions*, la plus formidable : aussi enlève-t-elle les malades avant le quatorzième jour.)

Causes de la Suppression des Lochies.

(Les autres *évacuations*, telles que la *sueur* abondante et la *diarrhée*, sont souvent la cause de cette suppression. Mais les causes les plus ordinaires sont les fautes commises dans le *régime ;* le froid ; les ventrières trop serrées ; la *colère*, la terreur, le saisissement et les autres *passions* vives ; les *accès hystériques*, les odeurs, etc.)

Symptômes de la Suppression des Lochies.

LE *frisson* et la *fièvre* suivent de près cette suppression ; et l'on voit éclore immédiatement tous les *symptômes* de l'*inflammation*, qui sont, une chaleur considérable, la soif, des *anxiétes*, des douleurs de tête et des maux de *reins* cruels : les yeux sont étincelans, le visage est rouge et le *pouls* fort dur. Peu à peu le ventre s'élève et devient très-douloureux, au point que la malade ne peut souffrir le plus léger attouchement. Les *urines* ne coulent pas, ou elles ne coulent qu'en très-petite quantité : la *respiration* est très-gênée : le *délire*, les *convulsions*, la *suffocation* et les faiblesses qui surviennent, sont les signes précurseurs de la mort.

Maladie auxquelles peut donner

Nous avons déjà vu que cette *suppression* était la cause ordinaire de l'*inflammation* de la

matrice, et de tous les *symptômes* graves qui l'accompagnent : elle produit encore l'*inflammation du sein ;* des douleurs aux *lombes* et aux *aines ;* des *coliques* très-vives ; la *passion iliaque ;* la *fièvre pourprée* ou *miliaire ;* des *accès hystériques* les plus violens ; une *affection comateuse*, et même l'*apoplexie ;* l'*hémoptysie* et l'*oppression*, des *sueurs* froides, la *syncope*, etc. Elle occasionne la déviation du lait, ce qu'on appelle vulgairement *lait répandu ;* ou des *dépôts purulens* qui deviennent funestes, si le *pus* ne s'ouvre point une issue au dehors.)

lieu la suppression des lochies.

Traitement de la Suppression des Lochies.

LA *suppression des lochies*, ainsi que la *fièvre de lait*, dont il sera question Art. IX de ce §. doivent être traitées à-peu-près de la même manière que l'*inflammation de la matrice*, dont il est parlé Art. précéd. Dans tous ces cas, les secours les plus sûrs sont les boissons abondantes, de légères *évacuations*, et des *fomentations* sur le *bas-ventre* et sur le *pubis*.

(Le principal but, dans le traitement d'une *suppression des lochies*, doit être d'en rappeler l'écoulement ; et l'on ne peut y parvenir qu'en travaillant à détruire la cause qui l'a occasionnée, et qui l'entretient.

But qu'il faut se proposer.

Si la suppression est due à la *sueur*, que le nombre des assistans, les portes closes de la chambre de l'accouchée, les rideaux et les couvertures du lit ne sollicitent que trop souvent, il faut congédier toutes les personnes inutiles, une accouchée n'ayant besoin que de sa garde ; renouveler avec prudence l'*air* de la chambre, ouvrir les rideaux de son lit, et diminuer le nombre des couvertures : nous disons avec prudence, parce qu'il serait dangereux qu'elle eût

Traitement de la suppression des lochies, lorsqu'elle est due à la sueur ;

trop froid, car le froid produit également la *suppression des lochies.*

Lorsqu'elle est due au froid ; Dans ce dernier cas, on applique des linges chauds sur le ventre, entre les cuisses et sur les pieds ; on les renouvelle dès qu'ils commencent à se refroidir, et on couvre modérément la malade, pour entretenir la chaleur qu'on lui communique.

Aux ventrières, etc. Si les ventrières, ou linges avec lesquels on a la manie de garotter le ventre d'une accouchée, sont trop serrés, il faut les supprimer absolument. On n'aura pas cet inconvénient à craindre, si l'on garnit l'accouchée comme nous l'avons conseillé pag. 189 de ce Vol.

Régime. Boisson délayante et légère. On réformera le *régime*, si la malade n'a pas suivi celui qui est prescrit pag. 194 de ce Vol. et on le réduira à de l'eau simple de poulet, de veau ou de *capillaire*, pour peu que les accidens soient graves.

Remèdes. Pendant qu'on s'occupe de tous ces objets, qui sont de la plus grande importance, il faut remédier aux *symptômes* les plus graves et les plus pressans. Nous allons rapporter une observation du C.en CLERC, qui donnera une idée juste du traitement que cette suppression exige.

Observation. « Mad..... accoucha douloureusement d'un premier enfant. Pendant les trois premiers jours, « tout allait bien : la nuit suivante les choses « changèrent de face ; les *lochies* se supprimèrent, la *fièvre* s'alluma, l'*abdomen* devint « douloureux, le ventre se tendit, et la malade « fut travaillée de *coliques d'estomac*. La célérité et la grandeur des accidens annonçaient « un danger prochain.

« Mon père, qui soignait la malade, proposa « une consultation : BUTET y fut appelé avec « moi. Je revenais de Paris alors, et ASTRUC

« m'avait appris que, dès qu'une partie était en-
« gorgée, enflammée, et *spasmodiquement*
« resserrée, il fallait bien se garder d'augmen-
« ter les accidens par la *dérivation* du *sang*
« vers elle. C'était le cas où se trouvait Mad....
« Aidé du principe, *per largiora vasa*; j'osai
« proposer mon avis, qui étonna d'abord le
« médecin consultant.

« La discussion fut courte : la dame fut *sai-*
« *gnée* du bras; une demi-heure après, nous
« lui ordonnâmes de mettre les jambes dans l'eau
« tiède, avec une ligature au-dessus de chaque
« *malléole;* nous fîmes appliquer sur le ventre
« des *fomentations émollientes.* Presque dans
« le même temps, la malade vomit, à diffé-
« rentes reprises, une quantité étonnante de
« matière *laiteuse*, très-*fermentée :* je lui au-
« rais fait prendre, avec précaution, un demi-
« décigramme ou un décigramme (un grain
« ou deux) d'*émétique*, dissous dans beaucoup
« d'eau, selon l'*indication*, si la nature agis-
« sante ne m'eût interdit tout autre secours. La
« malade se sentait revivre; et les secours ex-
« ternes réussirent si bien, que trois ou quatre
« heures après la *saignée* les *lochies reparu-*
« rent, et tous les accidens cessèrent. »

Saignée du bras; pourquoi? Bains de jambes. Fomentations émollientes.

Cependant, comme le *spasme* joue un grand rôle dans la *suppression des lochies*, qui d'ailleurs est très-souvent occasionnée par des chagrins, des peines d'esprit et des affections de l'ame, rien de plus important que de calmer l'action des *nerfs.* Il n'est donc guère possible de se dispenser d'administrer les *antispasmodiques*, et le plus souvent ils produisent des effets surprenans. Ceux qu'on emploie avec le plus de succès, sont : la *liqueur minérale anodyne d'Hoffmann*, l'*eau de fleurs d'orange*, les

Importance des antispasmodiques dans la suppression des lochies.

Liqueur d'Hoffmann : eau de fleurs

d'orange, teinture de myrrhe et de castoreum, etc. Dose.

teintures de myrrhe et *de castoreum*, le *sirop diacode*, l'*huile d'amandes douces* et le *sirop de limon*, mêlés ensemble, etc.

On prescrit la liqueur d'*Hoffman* et les *teintures de myrrhe* et *de castoreum*, à la dose de vingt à trente gouttes dans un verre de la boisson; l'*eau de fleurs d'orange*, à la dose d'une cuillerée ordinaire; et le *sirop diacode*, depuis un gramme jusqu'à deux (depuis dix-huit grains jusqu'à trente-six), dans la même quantité de boisson. Quant à l'*huile d'amandes douces* et au *sirop de limon*, mêlés ensemble, on en donne une cuillerée ordinaire toutes les heures. On peut encore donner de l'une ou de l'autre des *potions antispasmodiques* décrites à la *Table générale*, Tom. V.

Avantages des sangsues. Où il faut les appliquer.

Au lieu de la *saignée* du bras, qu'a employée avec succès le C.en CLERC, mais qui ne réussit pas dans tous les cas, ne serait-il pas plus avantageux d'appliquer sur-le-champ des *sangsues* à la *vulve*, le long des grandes *lèvres*, aux environs de l'*anus*, entre les cuisses, aux *aines*, comme le propose le D.r ROBERT, dans son *Traité des principaux objets de médecine*, etc.? Il rapporte deux exemples de l'heureuse application des *sangsues* sur toutes ces parties en même temps: c'était dans une *suppression de règles*, avec laquelle celle des lochies a beaucoup d'analogie.

Danger des vomitifs.

Il fait encore des réflexions très-sages sur l'*émétique*, dont l'usage est devenu trop familier dans cette maladie. Les *nausées*, dit-il, et les efforts que font quelques femmes pour vomir, sont l'effet d'un *spasme* violent, qui contre-indique les *vomitifs*, puisqu'ils augmentent le *spasme*, et qu'en procurant une secousse, ils précipitent la malade au tombeau.

« Lorsque, continue le C.en CLERC, faute « d'attention, on a laissé aggraver les accidens; « que le médecin arrive trop tard; que le re- « flux du *sang laiteux* vers la tête occasionne « un assoupissement, un *coma*, un *délire obs- « cur*, ou que la malade croit voir des étincelles « et ramasse des *flocons*, concours de *symptô- « mes* qui constitue une véritable *apoplexie*, à « laquelle on a donné le nom d'*apoplexie lai- « teuse*; le péril est encore plus certain, dans « cette circonstance, que dans toutes les mala- « dies accompagnées de ces *symptômes*. Alors « les *saignées* du bras et du pied sont inutiles; « la seule indiquée est celle de la *jugulaire*, « qui réussit quelquefois. De larges *emplâtres* « *vésicatoires* entre les épaules, de puissans « *épispastiques* à la plante des pieds, et peut- « être le *tartre stibié (tartrite de potasse* « *antimonié)*, qui peut produire une secousse « générale, sont les seules ressources qui res- « tent au médecin. Il y a quelques exemples « de leur succès, mais ils sont rares: d'ailleurs « les *vésicatoires* exigent du temps pour agir, « et la malade meurt avant leur effet. » *His- toire naturelle de l'Homme malade*, tom. j, pag. 396 et suiv.)

Saignée de la jugulaire. Vésicatoires, sinapismes.

ARTICLE V.

De l'Inflammation des mamelles, et de la Gerçure des mamelons ou bout des mamelles.

(IL ne s'agit ici que de l'*inflammation* du *sein*, occasionnée par la stagnation ou le séjour du *lait* dans les *mamelles*.)

Causes et Symptômes de l'Inflammation des mamelles:

(LE froid subit, les *passions* vives, les *con-*

tusions, les coups, etc., donnent le plus souvent lieu à cet engorgement *inflammatoire*, qui est toujours accompagné de *fièvre*, et souvent de soif, de *mal de tête*, de difficulté de respirer, etc.)

Traitement de l'Inflammation des mamelles.

Quand la suppuration est menaçante.

LORSQU'IL y a *inflammation* aux mamelles, et qu'elle est accompagnée de rougeur, de dureté, et des autres *symptômes* d'une *suppuration* menaçante, le *remède* externe le plus sûr, est un *cataplasme* de mie de pain et de *lait*, adouci avec de l'*huile* ou du *beurre frais* : on le renouvelle quatre et cinq fois par jour, et on continue jusqu'à ce que la *tumeur* soit résolue, ou vienne à *suppuration*.

Cataplasme de mie de pain et de lait.

Dangers des répercussifs.

Les *répercussifs*, dans ce cas, sont très-dangereux ; souvent ils occasionnent la *fièvre*, et quelquefois ils mènent au *cancer* ; au lieu que la *suppuration* est rarement accompagnée d'aucun danger, et qu'elle a souvent des effets très-salutaires.

(L'*inflammation* du *sein*, dans tout autre temps qu'après l'accouchement, se résout assez facilement, lorsqu'on ne laisse pas au mal le temps de faire des progrès : mais celle qui provient du *lait grumulé*, ainsi qu'on le suppose, ne se termine guère que par l'*abcès*, et on ne saurait l'éviter lorsque la *phlogose* dure au-delà de quatre ou cinq jours. On a même à redouter une *fistule* très-rebelle, si on y laisse croupir le *pus* trop long-temps.

Saignées.

Outre les *cataplasmes* de *mie de pain* et de *lait*, qui sont, sans contredit, de bons *remèdes*, il faut quelquefois en venir à la *saignée* du bras

Sangsues.

ou du pied, ou plutôt à des *sangsues* appliquées sur la mamelle, pour empêcher les progrès de

l'*inflammation ;* souvent même elles favorisent la *résolution.* Il faut, de plus, avoir soin d'entretenir la liberté du *ventre*, par des *lavemens émolliens* et *adoucissans.*) Lavemens.

Traitement de la Gerçure des mamelons, ou bouts des mamelles.

LORSQUE le bout des mamelles, ou *mamelons* sont gercés, écorchés, fendus, il faut les lubréfier avec une *mixture* d'*huile* et de *cire vierge*, ou y répandre un peu de *gomme arabique* en poudre. J'ai vu l'eau de la *reine de Hongrie* produire de bons effets. Lorsque ces accidens deviennent opiniâtres, on donne à la malade un *purgatif rafraîchissant*, auquel ils résistent rarement. Embrocations d'huile et de cire; De gomme arabique, d'eau de la reine de Hongrie. Purgatifs rafraichissans.

ARTICLE VI.

De la Fièvre miliaire chez les Femmes en couche.

(LE temps où se manifeste la *fièvre miliaire* des femmes en couche, est le plus souvent celui de la *fièvre de lait*, dont on va parler Art. IX de ce §.)

La *fièvre miliaire* est très-ordinaire aux femmes en couche; mais, comme elle diffère peu de celle qui vient dans d'autres circonstances, (et dont nous avons traité, Tom. II, Chap. X), nous ne nous en occuperons pas davantage. (Nous observerons seulement que la pesanteur de tête avec tintement d'oreilles, l'*oppression de poitrine*, et le *pouls faible* et *inégal*, sont, dans la *fièvre miliaire* des *femmes en couche*, d'un très-mauvais présage : il en est de même du *cours de ventre*, qui peut troubler l'écoulement des *vidanges* et déranger l'*éruption.* Le *délire*, s'il n'est pas mortel, peut dégénérer, Symptômes mauvais et dangereux.

dans ces circonstances, en *manie* qui dure longtemps, et même quelquefois toute la vie.)

Moyen de prévenir la Fièvre miliaire chez les Femmes en couche.

Pendant la grossesse.

HOFFMANN observe, qu'en général, on parvient à prévenir cette *fièvre* chez les femmes en couche, si, durant la grossesse, on leur fait observer un *régime* exact; si elles font un *exercice* modéré; si elles prennent de temps en temps un *laxatif* composé de *manne* et de *rhubarbe*, ou de *crême de tartre (tartrite acidule de potasse)*; si elles n'oublient pas de se faire saigner dans les premiers mois; si enfin elles se garantissent des impressions d'un *air* trop vif.

Pendant le travail.

Il n'est pas moins nécessaire d'observer, de ne pas précipiter le *travail* de l'accouchement par des *remèdes*, qui peuvent enflammer le *sang* et les humeurs, ou leur procurer un mouvement et une agitation contre nature.

Après l'accouchement.

Une attention qu'il faut avoir lorsqu'elles sont accouchées, c'est que les *lochies* aient leur cours ordinaire: si le *pouls* est vif, on leur ordonnera un peu de *nitre (nitrate de potasse)*, etc.

ARTICLE VII.

De la Fièvre pourprée chez les Femmes en couche.

Maladie la plus dangereuse aux femmes en couche.

LA maladie la plus dangereuse pour les femmes en couche, est le *pourpre*, ou la *fièvre pourprée*.

Elle se manifeste, pour l'ordinaire, le deux ou le troisième jour après l'*accouchement*. Quelquefois cependant elle arrive plus tôt; mais d'autres fois, quoique plus rarement, elle ne paraît pas avant le cinq ou sixième jour.

Symptômes

Symptômes de la Fièvre pourprée chez les Femmes en couche.

ELLE commence, comme la plupart des autres *fièvres*, par le *frisson*, auquel succède l'*insomnie*, des douleurs à la tête, des *maux de cœur* violens, et des *vomissemens bilieux*. Le *pouls* est, en général, vif, et la langue sèche; la malade est dans le découragement, et les forces sont abattues. Elle sent ordinairement une grande douleur dans le dos, dans les hanches, et dans la *région de la matrice*. Il se fait un changement subit dans la quantité et dans la qualité des *lochies*.

La malade est tourmentée par le *ténesme* ou par de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. L'*urine*, qui est fort haute en couleur, ne sort qu'en petite quantité, et ordinairement avec douleur. Le ventre devient quelquefois d'un volume considérable, et fort douloureux au plus léger toucher.

Lorsque la *fièvre* a continué pendant quelques jours, la violence des *symptômes inflammatoires* diminue, pour l'ordinaire, et la maladie prend alors un caractère plus marqué de *putridité*. Un *cours de ventre bilieux* ou *putride* paraît souvent à cette époque, et même plus tôt; et ce *cours de ventre* opiniâtre et dangereux accompagne ensuite la maladie dans tous ses états postérieurs.

Elle prend le caractère de putridité au bout de quelques jours.

Traitement de la Fièvre pourprée chez les Femmes en couche.

IL n'est pas de maladies qui demandent à être traitées avec plus d'intelligence et d'attention que celle-ci. En conséquence, il faut appeler du secours le plus tôt possible.

Circonstances qui demandent la saignée;

La *saignée* convient, en général, aux femmes *pléthoriques* dans les commencemens; cependant on ne peut en user qu'avec précaution, et on ne doit jamais la répéter, à moins qu'il n'y ait des signes très-graves d'*inflammation*; en ce cas, il faut encore y joindre un *emplâtre vésicatoire* sur la *région de la matrice*.

Un vésicatoire.

Ce qu'il faut faire pendant le frisson.

Pendant le *frisson*, on mettra tout en usage pour en diminuer la violence et la durée : c'est pourquoi on fera prendre abondamment une boisson *délayante* chaude : si la malade est affaissée, on y joindra, de temps en temps, un verre de *petit-lait au vin*. On appliquera, sur les *extrémités*, des corps chauds, comme des briques chauffées, des bouteilles ou des vessies remplies d'eau chaude, etc.

Lavemens émolliens pendant tout le cours de cette fièvre.

Il faut, pendant tout le cours de cette maladie, donner et répéter souvent des *lavemens émolliens*, composés d'eau et de *lait*, ou d'*eau de veau*. Ils sont utiles, en ce qu'ils débarrassent les *intestins*, et qu'ils servent comme de *fomentations* internes à la *matrice* et aux parties adjacentes. Cependant ces *lavemens* demandent de l'adresse pour être administrés, à cause de la sensibilité dont se trouvent alors affectées toutes les parties qui sont renfermées dans le *petit bassin*.

Doux laxatifs.

Pour débarrasser l'*estomac* de la *bile* dont il est surchargé, on donne, en général, un *vomitif*; mais comme, dans cet état, les *vomitifs* sont fort sujets à augmenter l'irritation de l'*estomac*, déjà trop grande, il est plus sûr de s'en passer, et de préférer quelque doux *laxatif*, qui aura le double avantage de rafraîchir les *entrailles* et d'évacuer la *bile* (*e*).

(*e*) Les *sages-femmes* devraient user des plus gran-

Les *remèdes* que j'ai toujours employés avec le plus de succès dans cette maladie, sont les *remèdes salins.* Si on les répète convenablement, ils arrêtent le *vomissement*, et calment en même temps la violence de la *fièvre.* Avantages des remèdes salins.

S'ils procurent un *dévoiement*, ou si la malade est tourmentée par l'*insomnie*, on lui donnera, selon les circonstances, quelques gouttes de *laudanum liquide*, ou un peu de *sirop diacode.* Circonstances qui indiquent les calmans.

Lorsque le *cours de ventre* est assez considérable pour épuiser la malade, on lui donnera un *lavement* composé d'*empois*, dans lequel on mettra trente ou quarante gouttes de *laudanum :* sa boisson sera de l'eau de *riz*, dans chaque chopine de laquelle on dissoudra une once de *gomme arabique.* Si ces *lavemens* ne réussissent pas, on aura recours à la racine de *colombo*, ou à quelqu'autre *astringent* fort. Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a un cours de ventre considérable. Racine de colombo.

Il faut, en général, que la nourriture soit légère et la boisson *délayante :* cependant, lorsque la maladie traîne en longueur, il est nécessaire de soutenir la malade avec des *alimens* restaurans et des *cordiaux* puissans. Alimens et boisson.

Traiment de la Fièvre pourprée chez les Femmes en couche, lorqu'elle prend le caractère de putridité.

Nous avons observé que cette maladie, après avoir duré quelque temps, prend souvent le caractère de *fièvre putride.* Dans ce cas, il faut Quinquina en infusion ou en décoction. Pourquoi ?

---

des précautions, en ordonnant des *vomitifs* et des *purgatifs* aux femmes en couche. J'ai tiré des portes de la mort une malade qui avait été précipitée dans le plus grand danger, par un *purgatif* violent qui lui avait été administré par une de ces ignorantes.

donner le *quinquina*, soit seul, soit joint à des *cordiaux*, selon que les circonstances le demandent. Comme le *quinquina* en substance est susceptible de purger, il faut le donner en *infusion* ou en *décoction*, mêlé à la *teinture de rose*, ou à quelqu'autre *astringent doux*, ou de la manière suivante :

Penez d'*extrait de quinquina*, dix décigrammes (vingt grains) ;
d'*eau de canelle spiritueuse*, seize grammes (demi-once) ;
d'*eau de canelle simple*, six décagrammes (deux onces) ;
de *laudanum liquide*, dix gouttes.

Mêlez pour une dose, qu'on peut répéter toutes les deux, trois ou quatre heures, ou autant qu'il est nécessaire.

Lavemens nourrissans.

Lorsque l'*estomac* n'est pas en état de supporter ce *régime*, il faut soutenir la malade avec des *lavemens* de bouillon de *bœuf* ou de *poulet*.

Moyens de prévenir la Fièvre pourprée chez les Femmes en couche.

Pour prévenir cette maladie, il faut qu'une femme en couche soit parfaitement tranquille, qu'elle ne se nourrisse que d'*alimens* légers et simples, que sa chambre soit tenue fraîchement, et qu'on y fasse circuler un *air* nouveau. Rien de plus dangereux pour une femme dans cet état, que d'être tenue trop chaudement. Elle ne doit point être trop couverte, ni se lever trop promptement. Il faut qu'elle ait une attention particulière à la *propreté*, comme étant de la plus grande importance. (*Voyez* Tom. II, Chap. X, §. V.)

Alimens, air renouvelé.

Attention à la propreté.

ARTICLE VIII.

De la Fièvre puerpérale.

(JUSQU'A ces derniers temps, cette maladie immolait presque autant de victimes qu'elle attaquait de sujets. Les ravages qu'elle occasionnait, faisaient le désespoir du médecin, qui n'avait pas même la consolation d'espérer de succès. Au Grand Hospice de Paris, elle était funeste à toutes les femmes qui en étaient atteintes; et les observations éparses dans les auteurs, et celles recueillies par les praticiens, ne servent qu'à confirmer le caractère meurtrier de cette *fièvre*. C'était donc un service inappréciable à rendre à l'humanité, que de trouver pour la guérir, une méthode qui fût simple, facile, et suivie d'un succès certain. Cette méthode est découverte, et nous la devons au D.r DOULCET, médecin audit Hospice, qu'une mort prématurée a enlevé aux justes témoignages de la reconnaissance publique. Cette méthode est précieuse par sa simplicité; et pour peu qu'on veuille faire attention à la description que nous allons donner de la maladie, on sera en état d'en faire une heureuse application. Ce que nous allons dire est extrait d'un *mémoire* inséré dans le *Journal de Médecine*, novembre 1782.

Cette *fièvre* est occasionnée par un épanchement *laiteux* sur les *viscères* du *bas-ventre*, dans le temps où le *lait* devrait se porter aux *mamelles*. Cette vérité est confirmée par l'ouverture des cadavres, qui présente une matière *laiteuse*, comparable à du *petit-lait* non clarifié. Cette matière est très-fétide, plus ou moins abondante, allant souvent de deux à trois litres

(deux à trois pintes); et l'on y voit flotter de gros morceaux de *lait* caillé, pour l'ordinaire fort blanc, dont un grand nombre se trouvent collés à la surface des *intestins*. Les Anglais qui ont observé cette maladie, lui ont donné le nom de *fièvre puerpérale*, qu'on lui conserve en France.)

Symptômes de la Fièvre puerpérale.

(L'ETAT des femmes, avant que d'être attaquées de cette maladie, ne présente rien pendant le cours de leur *grossesse*, ni même après leur *accouchement*, ordinairement heureux, qui puisse faire soupçonner qu'il surviendra un désordre aussi grand et aussi funeste. Tout se passe à merveille jusqu'au troisième jour, époque fatale à laquelle se déclarent les *symptômes* les plus alarmans. Pour les décrire avec ordre, et pour apprendre à bien distinguer cette époque particulière, nous les diviserons en *symptômes* toujours existans, c'est-à-dire, communs à toutes les femmes attaquées, et en *symptômes* que l'on remarque souvent, ou seulement particuliers à un certain nombre. L'on sent aisément que ce sont les premiers, qu'il est le plus important de bien saisir.

Nous avons dit que les premiers indices du mal se manifestaient le troisième jour; c'est le plus ordinaire: ils ont cependant eu lieu plus tôt, et même quelques heures après l'*accouchement*.

Symptômes toujours existans, ou essentiels.

Quel que soit l'instant de leur apparition, tout-à-coup il se déclare une *fièvre* sensible, mais non pas très-forte; le *pouls* est petit, concentré et un peu accéléré; le *sein* se flétrit à l'instant, au lieu d'augmenter de volume, ainsi qu'il devrait arriver à cette époque; le *ventre*

se météorise et devient excessivement douloureux, sans qu'il y ait aucune diminution dans l'*écoulement* des *lochies*. Tels sont les *symptômes* qui constituent essentiellement la maladie, et qui sont communs à toutes les femmes; on peut y ajouter l'abattement des forces.

Symptômes particuliers.

A ceux-là, il s'en joint quelquefois d'autres, et avec beaucoup de variété, selon les différentes malades: tels sont; 1.° un *frisson* plus ou moins violent, qui se déclare dans le principe; 2.° des *vomissemens* de matières vertes ou légèrement teintes de jaune, et plus fréquemment encore de simples nausées sans vomissement; 3.° un *dévoiement laiteux* et très-fétide; 4.° les yeux s'éteignent; 5.° le visage se décolore; 6.° enfin la langue est ordinairement humide, et chargée d'un *limon* blanc, assez épais, et quelquefois d'un jaune verdâtre à sa base.

Moment d'administrer les remèdes.

Avant que d'achever le tableau de cette maladie, il est bon de dire que c'est à ce premier instant que le traitement que nous allons détailler doit être administré; quelques heures plus tard, pour l'ordinaire il n'est plus temps.

Aux *symptômes* que nous venons de décrire, aucun autre ne vient se joindre, du moins pendant les premières heures. On observe seulement qu'ils acquièrent plus d'intensité; le *pouls* devient de plus en plus petit et concentré; le *sein* reste flasque; la révolution du *lait* n'a aucunement lieu; les douleurs du *bas-ventre*, dont la tension augmente, deviennent intolérables. Mais bientôt, c'est-à-dire, vers la fin du second jour, ou dans le courant du troisième, elles diminuent, et cessent même quelquefois tout-à-fait. Calme perfide! Souvent succède une petite *sueur* froide et gluante; les

évacuations par les *selles* et les *vidanges* sont d'une fétidité insupportable ; le *pouls* est tremblottant et misérable ; la *tête* se perd, et les malades succombent à la fin du troisième, ou au commencement du quatrième jour de la maladie, rarement avant, quelquefois un peu plus tard.)

Traitement de la Fièvre puerpérale.

(LE succès de la méthode du D.r DOULCET, dépend de la plus grande célérité dans l'administration du *remède*, comme on vient d'en prévenir. Il est donc très-important que tout le monde, et sur-tout les personnes charitables, le connaissent, puisqu'il est rare que les médecins, même dans les villes, soient appelés auprès des femmes en couche, particulièrement les premiers jours, et que, quand on les appelle, le temps qu'ils mettent à arriver serait autant de pris sur celui où il faut agir.

Ipécacuanha. Dose. Dès la première apparition des *symptômes*, c'est-à-dire, dès l'affaissement du sein, il faut donc ne pas perdre un instant, et administrer l'*ipécacuanha :* on le donne à la dose d'un gramme (dix-huit grains), dans deux verres d'eau, que l'on fait prendre à une heure et demie d'intervalle l'un de l'autre. Après que la malade a cessé de vomir, on lui donne une cuillerée de la *potion* suivante :

Potion huileuse avec le kermès. Prenez d'*huile d'amandes douces*, six décagrammes (deux onces);
de *sirop de guimauve*, trois décagrammes (une once);
de *kermès minéral (oxide d'antimoine sulfuré rouge)*, un décigramme (deux grains).
Mêlez intimement le *kermès* avec l'*huile* et le *sirop*.

On réitère une cuillerée de cette *potion* toutes les heures, et plus souvent s'il est nécessaire. Le lendemain, malgré la diminution des *symptômes*, il faut recommencer à donner l'*ipécacuanha*, et ensuite la *potion* de la même manière, à plus forte raison si ces *symptômes* persistent encore avec la même intensité, ce qui est fort rare quand le *remède* a été donné à temps. On a quelquefois été obligé d'y recourir jusqu'à trois et quatre fois, lorsque le *ventre* restait toujours météorisé et douloureux, et que le *pouls* ne se relevait pas.

Boisson. La boisson doit être simple, telle, par exemple, qu'une infusion de *graine de lin* ou de *scorsonnère*, édulcorée avec le *sirop de guimauve*.

Purgation. Le septième ou le huitième jour de la maladie, l'on purge avec six décagrammes (deux onces) de *manne*, et quatre grammes (un gros) de *sel de duobus (sulfate de potasse)*: médecine très-douce, qu'on réitère trois ou quatre fois, et qu'on rend plus active, s'il est besoin.

Quelques observations, rares à la vérité, et faites depuis l'emploi de la méthode indiquée, ont démontré qu'il fallait y recourir encore, lors même qu'on avait perdu quelques heures, et que le vrai temps de donner l'*ipécacuanha* était passé. Un petit nombre d'événemens heureux en a justifié l'usage dans ces malheureuses circonstances. Si donc, par quelques causes que ce soit, on n'a pas pu donner le *remède* au moment de l'invasion de la maladie, il ne faut pas se dispenser de l'administrer, puisqu'on peut encore rappeler à la vie une malade qui, sans cela, est vouée à une mort certaine.

La guérison s'opère sans que la révolution du *lait* ait lieu, c'est-à-dire, que le *sein* ne se gonfle pas sensiblement, comme il arrive ordi-

nairement le troisième jour de la couche ; toute la matière *laiteuse* est évacuée par les *selles*, coule avec les *vidanges*, ou s'échappe par les voies de la *transpiration* ou des *urines*.)

ARTICLE IX.

De la Fièvre de lait.

Causes des lochies ; (AUSSITÔT que la *matrice* a été débarrassée de l'enfant, elle se contracte et se replie sur elle-même ; elle chasse, à mesure qu'elle se resserre, toutes les humeurs qu'elle contenait ; ce qui donne lieu à l'*écoulement* des *lochies* ou *vidanges*.

Du lait dans le sein ; Les *sucs* nourriciers qui y abordaient pour servir de nourriture à l'enfant, changent de route et se portent aux *mamelles*, où ils prennent bientôt la forme et la consistance de *lait*.

De la fièvre de lait. La nature sage et prévoyante, dont le but est évidemment que la femme qui met un enfant au monde le nourrisse elle-même, envoie sans cesse aux *mamelles*, après l'*accouchement*, une nouvelle quantité de *lait*, pour réparer la perte de celui que l'enfant doit avoir sucé ; mais si la mère a la barbarie de se refuser au devoir sacré d'*allaiter*, les *mamelles* se tendent ; deviennent douloureuses, et s'enflamment. Le *lait* s'y épaissit ; il empêche l'abord de celui qui vient après ; il le force à refluer en partie dans la *circulation*. Le *sang*, troublé par la présence de cette humeur étrangère, circule avec tumulte : il se fait dans l'*économie animale* un mouvement *intestin* qui excite la *fièvre*.

La fièvre de lait n'est ordinaire qu'aux femmes qui ne nourrissent pas. Il n'y a, en général, que les femmes qui ne nourrissent point, qui éprouvent la *fièvre de lait*. Si quelques-unes en sont exemptes, c'est un cas très-rare, et ce ne sont guère que celles qui accouchent pour la première fois.)

Symptômes de la Fièvre de lait.

(SOIXANTE ou soixante-douze heures après être délivrée, l'accouchée éprouve d'abord un pointillement entre cuir et chair, et une lassitude : ensuite vient le mal de *tête ;* le *sein* se gonfle, s'engorge et devient inégal : elle y sent des élancemens ; le *pouls* s'élève ; il est *fort, plein* et *tendu.* Il arrive assez souvent que cette *fièvre* est compliquée avec la *miliaire ;* quelquefois aussi cette dernière est la *crise* de la *fièvre de lait.*

Moment après l'accouchement où se déclarent les premiers symptômes.

La *fièvre* de *lait* est, en général, peu de chose en elle-même, quand elle est circonscrite dans les bornes ordinaires, ou qu'elle est simple ; mais quand la *suppression des lochies* a lieu en même temps, le danger est augmenté de beaucoup ; et l'on a tout à craindre pour une mort prochaine, s'il survient une *pesanteur* de *tête, tintement* d'*oreilles, oppression* de *poitrine, faiblesse, petitesse* du *pouls, délire*, etc. La *fièvre de lait* simple dure ordinairement vingt-quatre, trente-six, et quelquefois quarante-huit heures.)

Symptômes dangereux.

Combien dure la fièvre de lait.

Traitement de la Fièvre de lait.

(QUAND cette *fièvre* suit la marche ordinaire, elle n'exige que du *régime :* il doit être sévère, non-seulement pour empêcher le mal d'empirer, mais encore pour prévenir la trop grande *sécrétion* du *lait*, comme nous l'avons fait voir Tom. II, Chap. X, §. V.

Le régime suffit quand la maladie suit la marche ordinaire.

Les seuls *remèdes*, lorsqu'ils sont nécessaires, sont de tenir les *mamelles* couvertes avec des linges chauds, d'y faire des *onctions* avec de l'*huile* de *graine* de *lin* chaude, ou d'y appli-

Seuls remèdes, lorsqu'ils sont nécessaires.

Onctions

avec l'huile de lin, chou rouge.

quer des feuilles de *chou rouge*. Il faut présenter souvent l'enfant au *téton*, ou se faire téter par une autre personne.

Il est contraire à la nature de ne pas présenter l'enfant au téton de bonne heure.

Rien de plus propre à prévenir la *fièvre de lait*, que de présenter l'enfant de bonne heure à la *mamelle*. L'habitude où l'on est de ne pas le faire téter dans les trois premiers jours, est contraire à la nature et à la raison ; elle est également nuisible à la mère et à l'enfant.

Toute femme qui a du lait doit se faire téter.

Toute femme qui a du *lait* dans les *mamelles* doit se faire téter, ou par son propre enfant, ou par d'autres personnes, ou par des petits chiens, au moins pendant les premiers mois, ou enfin se téter elle-même au moyen d'une *pipe*, etc. (5) ; c'est le seul moyen de prévenir la plupart des maladies, si funestes aux femmes en couche qui ne suivent pas le conseil donné Tom. I, Chap. I, §. IV, de présenter l'enfant au *téton* aussitôt qu'il paraît le désirer.)

Moyens de prévenir la Fièvre de lait.

Se faire téter dès les premières

POUR prévenir la *fièvre* qui accompagne l'arrivée du *lait* dans les *mamelles*, il faut que

(5) On a annoncé dans le *Journal de Paris*, année 1785, n.° 143, une *pompe à sein*, dont un mari tendre et intelligent a conçu l'idée, et qu'il a fait exécuter au gré de ses désirs, par le C.en BROULARD, potier d'étain, rue Montmartre, qui depuis ce temps fait un grand débit de ces petites machines utiles. Elles ont tous les avantages, sans aucun des inconvéniens des *pipes*, dont les femmes se servaient ci-devant pour dégorger les mamelles, lorsqu'elles ne voulaient ou ne pouvaient se faire téter, ni par leurs enfans, ni par des adultes, ni par des petits chiens. Comme elles sont en étain, elles ont une solidité que ne peuvent point avoir celles des C.ens NOSEDA et BIANCHI, qui les font exécuter en cristal, et qui par cette raison sont beaucoup plus chères.

la femme en couche se fasse téter fréquemment ; il faut même qu'elle emploie ce moyen dès les premières apparences du *lait* dans le *sein*, quand même il n'y aurait encore aucun signe précurseur de la *fièvre*, afin d'empêcher que le *lait* ne s'aigrisse, et que, dans cet état, il ne soit repompé dans la *masse* du *sang*.

apparences du lait dans le sein.

Il faut encore qu'elle évite la *constipation* ; et elle ne peut rien faire de mieux, pour la prévenir, que de prendre tous les jours des *lavemens adoucissans*, et de se mettre à un *régime relâchant*.

Eviter la constipation. Lavemens.

ARTICLE X.

Du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles.

(LES femmes qui ont beaucoup de *lait*, et qui ne sont pas assez tétées par leur enfant, sont sujettes à des *engorgemens* aux *mamelles*, dans lesquelles le *lait* se caille et se grumèle ; c'est ce que les femmes appellent *poil*, parce qu'elles ont cru que c'étaient de véritables *poils* qui bouchaient les tuyaux *lactifères*, et s'opposaient au dégorgement des *glandes* du *sein*.)

D'où vient le nom de cette maladie.

Causes du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles.

(LES *passions* vives, la *colère*, la *joie* subite, la *terreur*, sont des causes fréquentes de cette maladie ; mais l'action du froid qui frappe inopinément le *sein*, et le refus ou l'impossibilité, quelle qu'en soit la raison, de se faire téter, en sont les causes les plus communes et les plus ordinaires. On l'a vue être encore occasionnée par des applications *acides* et *astringentes* sur les *mamelles*.)

Symptômes du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles.

(LA *mamelle* est dure au tact : elle est inégale ; elle devient douloureuse, et s'enflamme. Quelquefois on sent des grumeaux de *lait* endurcis. La *fièvre*, précédée de *frisson*, se met de la partie ; mais, pour l'ordinaire, elle dure peu de temps.

Maladies qui peuvent en être les suites.

Quand on ne porte pas un prompt *remède* à cet accident, il peut avoir des suites fâcheuses. Il n'est pas rare de lui voir occasionner un *abcès*, d'autres fois une *tumeur* qui devient *squirrheuse*, et qui, dégénérant en *cancer*, conduit pour l'ordinaire la malade au tombeau.)

Traitement du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles.

Regime sévère.

(LE *régime* sévère pendant les sept ou huit premiers jours, est ici très-nécessaire. On couvre le *sein* de linges chauds, qu'on renouvelle lorsque le *lait* les mouille : mais il faut bien prendre garde que la malade n'amasse du froid ; car la chaleur, dans ce cas, est au-dessus de tous les *topiques* qu'on est dans l'usage d'appliquer.

Linges chauds sur le sein. Importance de la chaleur.

Diurétiques.

On donne intérieurement des *diurétiques*, pour entraîner vers les *reins* la matière dont on veut délivrer les *mamelles*. La *térébenthine* de Chio, avec la poudre de *cloportes*, est le *remède* dont on voit les meilleurs effets, lorsque l'état du *pouls* permet d'en user ; et ce *remède*, dit LIEUTAUD, mérite d'être plus connu.

Térébenthine de Chio et cloportes.

Se faire téter.

Il faut que la malade se fasse téter par un ou plusieurs enfans, même par une personne adulte, ou avoir recours à de petits chiens, ou enfin faire usage de la *pompe à sein*, dont

nous venons de parler Art. précéd., note 5. Mais lorsque les *mamelles*, engorgées à un certain point, sont douloureuses, ou est quelquefois forcé d'en venir à la *saignée*, et même aux *purgatifs* : d'ailleurs, on se comporte comme dans l'*inflammation des mamelles*, pag. 206 et suiv. de ce Vol.)

Cas où il faut saigner et purger.

§. VII.

De l'Attention que doivent avoir les Femmes lorsqu'elles relèvent de couche.

Nous terminerons nos observations sur les *femmes en couche*, en leur recommandant, sur toute chose, de se garantir du froid. Les femmes pauvres, que la nécessité force de quitter leur lit trop tôt, amassent souvent du froid qui les jette dans des maladies dont elles ne guérissent jamais par la suite. C'est en vérité un grand malheur, qu'on ne prenne pas plus de soin des pauvres, dans ces circonstances!

Il ne faut pas que les femmes accouchées relèvent trop tôt.

Mais les femmes riches courent encore de plus grands risques en se tenant trop chaudement : elles sont, pour la plupart, dans une espèce de bain les huit ou dix premiers jours de leur couche, et bientôt on les voit toutes parées pour recevoir des visites. Il n'est personne qui ne sente le danger d'une pareille conduite.

Dangers de se tenir trop chaudement pendant la couche;

La coutume superstitieuse qui oblige les femmes de garder la chambre jusqu'à ce qu'elles aient été à l'église, est encore une cause très-commune pour elles d'amasser du froid. Toutes les églises sont humides, et la plupart sont froides; elles sont, en conséquence, le lieu le plus dangereux qu'elles puissent choisir pour faire leur première visite, après avoir été enfermées dans une chambre chaude pendant un

De ne sortir que pour aller dans une église froide.

mois. (Nous avons déjà fait voir, Tom. I, Chap. XII, §. III, Art. IV, combien il était dangereux pour les femmes qui relèvent de couche, de s'exposer au *serein.*)

§. VIII.

De la Stérilité.

On doit mettre la *stérilité* au rang des *maladies des femmes*, parce que la plupart de celles qui, étant mariées, n'ont pas d'enfans, ne jouissent guère d'une bonne santé.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Stérilité.

CETTE maladie peut reconnaître un grand nombre de causes, telles qu'une nourriture trop forte et trop substantielle, le *chagrin*, le relâchement, (le libertinage, la crapule et la *maladie vénérienne*, le vice *scorbutique*, l'excès du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, du *café*, la *pléthore*, l'embonpoint excessif, les *flueurs blanches*). Mais elle est particulièrement occasionnée par la *suppression des règles*, ou le cours irrégulier de cette *évacuation* périodique.

La stérilité est plus commune parmi les riches que parmi les pauvres. Pourquoi ?

Il est très-certain que les *alimens* trop succulens vicient les *humeurs*, et s'opposent à la *fécondité*. On voit rarement des femmes *stériles* parmi les pauvres artisans, tandis que rien n'est plus commun parmi les gens riches et fort opulens. On voit la fécondité, dans tous les pays, être proportionnée à la pauvreté ; et il ne serait pas difficile de rapporter plusieurs exemples de femmes qui, réduites au *lait* et aux *végétaux* pour toute nourriture, ont conçu et enfanté, quoiqu'elles n'eussent jamais mis d'enfans au monde auparavant.

Si

Si les riches se nourrissaient comme le plus grand nombre des paysans, s'ils faisaient autant d'*exercice*, ils seraient rarement dans le cas d'envier à leurs domestiques et aux pauvres leur nombreuse famille, et n'auraient point, en mourant, le chagrin de se voir sans héritier à qui ils puissent laisser leurs vastes fortunes.

L'opulence engendre l'inaction, qui non-seulement vicie les humeurs, mais encore conduit les *solides* à un relâchement universel; état absolument contraire à la génération.

ARTICLE II.

Traitement de la Stérilité.

POUR prévenir la *stérilité*, nous conseillons, Exercice, régime végétal, lait.
1.° Un *exercice* suffisant en plein *air*;
2.° Un *régime* composé de *végétaux*, et surtout de *lait*.

Le D.r CHEYNE atteste que la privation des enfans est plus souvent la faute du mari que de la femme; aussi recommande-t-il plus expressément les *végétaux* et le *lait* au premier qu'à la dernière. Il ajoute que son ami le D.r TAYLOR, qu'il appelle *the milk doctor of Croydon*, *le docteur au lait de Croydon*, a mis plusieurs personnes opulentes de ses environs, qui étaient mariées depuis plusieurs années sans avoir eu d'enfans, en état d'en avoir de beaux et de bien portans, en les réduisant au *lait* et aux *végétaux* pendant un temps considérable.

3.° L'usage de quelques *remèdes astringens*, Astringens. Eaux ferrugineuses. Bain froid.
comme l'*alun* (*sulfate d'alumine*), le *fer*, le *sang-dragon*, l'*élixir* de *vitriol*, les *eaux de Spa* ou de *Tunbridge* (ou de *Forges*), le *quinquina*, etc., enfin, de préférence à tout autre, le *bain froid*.

Ce qu'il faut faire lorsque la stérilité est due aux affections de l'ame;

La *stérilité* est souvent la suite du *chagrin*, d'une peur subite, de la douleur, de toutes les *passions* qui sont capables de supprimer les *règles*. Lorsqu'on a lieu de soupçonner qu'elle dépend des *affections* de l'ame, il faut que la femme s'égaye et se récrée le plus possible; il faut qu'elle fuie tous les objets qui lui sont désagréables, et qu'elle mette tout en usage pour s'amuser, et pour satisfaire ses fantaisies.

A des maladies ou à quelques vices des parties de la génération.

(Nous ne parlerons pas ici de la *stérilité* qui dépend des vices de conformation et du mauvais état des *organes :* tels sont l'étranglement du *vagin* par des *cicatrices*, qui sont la suite des *accouchemens laborieux*, de la *petite vérole*, de la *brûlure*, de la *maladie vénérienne*, etc., du *desséchement* ou du *relâchement* de l'entrée du *vagin* ou de la *cavité de la matrice*, etc., parce que ces vices ne demandent que la main du chirurgien, s'ils ne sont pas absolument incurables.)

§. IX.

De la Fureur utérine, ou Nymphomanie.

Caractères de cette maladie.

On donne ce nom à un *délire mélancolique*, furieux, lascif et sans *fièvre*, dont les filles, les veuves, et même certaines femmes mariées, sont quelquefois atteintes en conséquence d'une *passion* excessive pour un objet aimé.

Qui sont les femmes qui y sont sujettes.

Les jeunes personnes y sont plus sujettes que celles d'un âge plus avancé : cependant on a vu des femmes de soixante et dix ans l'éprouver avec beaucoup de violence. On parle d'une fille de trois ans qui en a ressenti les premières atteintes : il n'est pas douteux qu'elle était héréditaire chez cette enfant. Les filles maigres et d'un *tempérament bilieux*, qui jouissent d'ail-

leurs d'une bonne santé, et qui sont d'une forte complexion, y sont plus exposées que les autres.)

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Fureur utérine, ou Nymphomanie.

(LES jeunes personnes se disposent à éprouver cette maladie, lorsqu'elles se livrent à des lectures licencieuses, à des propos, des conversations, des images obscènes, à des caresses d'un objet aimé.

Mais ce qui la suscite immédiatement, ce sont les *irritations* de la *matrice*, du *vagin*, des *parties génitales*, les *attouchemens*, la *masturbation*, le *coït*, et quelquefois l'action *stimulante* de quelques *humeurs âcres* dont ces parties sont abreuvées.

La bonne chère, l'oisiveté, la vivacité, l'âge, certains *alimens*, certaines *drogues* que l'on dit capables de produire cette irritation, doivent être mises au rang de ces causes.)

ARTICLE II.

Symptômes de la Fureur utérine, ou Nymphomanie.

(CETTE maladie ne se déclare pas subitement dans les filles et dans les femmes; la pudeur les retient pendant quelque temps. Elles sont d'abord d'une humeur sombre et mélancolique; elles deviennent taciturnes, tristes, et il leur échappe de temps en temps des soupirs, des regards *lascifs*, sur-tout lorsqu'il se présente à elles des hommes, ou que l'on tient quelque propos qui a rapport au plaisir de l'amour: leur visage et leur regard s'enflamment, et si on touche leur *pouls*, on le trouve agité.

Premiers symptômes.

Symptômes caractéristiques.

Lorsque cette maladie a déjà fait quelques progrès, les filles ou femmes qui en sont atteintes perdent l'appétit, le sommeil, et le goût qu'elles avaient pour leurs occupations ordinaires; elles deviennent de plus en plus *mélancoliques*. Cette *mélancolie* dégénère insensiblement en une telle fureur amoureuse, que les malades ne gardent plus aucune mesure, aucune retenue, et s'abandonnent à toutes sortes d'indécences, tant dans leurs actions que dans leurs paroles. Elles poussent quelquefois les choses au point de provoquer les hommes, ou de les forcer à éteindre l'ardeur dont elles sont dévorées.

Préjugé injuste sur la plupart des personnes attaquées de cette maladie.

Cette maladie porte avec elle un caractère honteux; et les femmes qui l'éprouvent sont presque toujours déshonorées. Néanmoins ce préjugé est quelquefois fort injuste, sur-tout lorsqu'il arrive que celle qui en est attaquée a toujours mené une vie sage et réglée. Cet accident vient, sans doute, de certaines impressions auxquelles il est difficile de commander, et qui deviennent plus fortes que la raison.)

ARTICLE III.

Traitement de la Fureur utérine, ou *Nymphomanie*.

Possession de l'objet aimé.

(LE premier des *remèdes* dans cette maladie, celui qui surpasse, sans contredit, tous les autres en efficacité, est la possession de l'objet aimé; et l'on ne peut s'y refuser sans de grandes raisons, comme nous l'avons fait voir Tom. I, Chap. XI, §. IV.

Moyens moraux.

Lorsqu'on ne peut absolument employer ce moyen, les conseils, les prières, les exhortations, même les menaces, sont de grandes ressources qu'il faut bien se garder de négliger.

Il faut encore procurer à la malade des amusemens qui occupent l'esprit et le corps, ou l'assujétir à un genre de travail qui captive toute son application : il faut éloigner d'elle les images obscènes, les livres licencieux, les personnes dont les propos sont libres, et sur-tout celles qui ont donné lieu à tous ces désordres.

Il faut mettre la malade à un *régime rafraîchissant ;* lui prescrire pour boisson, de l'*orgeat*, des *émulsions*, du *petit-lait*, du *sirop de vinaigre* ou de *violette*, ou de *nénuphar*, délayé dans l'eau ; des *lavemens* composés de *décoctions* de *pourpier*, de *laitue*, ou d'*eau* et de *vinaigre*. On lui interdira la *viande*, le *vin*, les *épices*, tout ce qui est capable de porter de la chaleur, de l'âcreté dans les *humeurs*. Ses *alimens* seront composés de *végétaux*, tirés sur-tout de la classe des plantes potagères, et des fruits *rafraîchissans*.

Régime rafraichissant. Boisson.

Lavemens.

Alimens.

Les *bains*, plus froids que chauds, sont de la plus grande importance ; il faut que la malade en prenne deux par jour, et qu'elle les continue pendant un temps très-long.

Bains plus froids que chauds.

Lorsque la maladie est portée à un certain degré, on ne peut se passer de *saignées*, puisqu'il est démontré, par l'ouverture de femmes mortes dans cet état, que la *matrice*, les *ovaires*, etc., sont souvent enflammés. On saignera donc la malade proportionnément à ses forces, à sa *constitution*, et aux autres circonstances dans lesquelles elle se trouvera.

Circonstances qui indiquent la saignée ;

S'il y a *suppression des règles*, on sent que la *saignée* du pied est indispensable. On s'est très-bien trouvé de l'application des *sangsues* à l'*anus* ou aux grandes *lèvres*.

Celle du pied Sangsues.

Quand la *fureur utérine* s'est changée en *manie*, ce qui arrive assez fréquemment, elle

est alors fort difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. Au reste, nous renvoyons, pour de plus grands détails sur cette matière, à un ouvrage écrit *ex professo* sur la *Nymphomanie*, par le D.r T. DE BIENVILLE, médecin, Amsterdam, 1771.

Il est une autre maladie à laquelle les femmes ne sont que trop exposées, c'est la *maladie vénérienne*. Mais le traitement décrit Chap. précéd. leur convient également, toutefois avec les modifications qu'exigent la délicatesse du sujet et les autres circonstances dans lesquelles il se trouve. On consultera donc le Chap. XLIX de ce Vol., et sur-tout les §§. VII et VIII de ce même Chap.

N. B. Les femmes sont d'ailleurs sujettes au plus grand nombre de maladies qui attaquent les hommes. Lors donc qu'on voudra suivre le traitement d'une femme malade, et qu'on ne reconnaîtra sa maladie en aucune de celles dont on vient de parler dans ce Chap., on consultera le *Tableau des symptômes*, etc., qui est à la tête du second Vol.; et, en parcourant les Art., celui qui présentera les mêmes *symptômes* que la malade, indiquera le Chap. qu'il faudra consulter.)

CHAPITRE LI.

Des Maladies des Enfans, en général; de celles occasionnées par le Méconium retenu dans les intestins; de la Constipation, et de la Chute de l'anus; des Aphthes; des Tranchées et des Coliques; des Gerçures, des Écorchures et des Excoriations; de l'Epaississement du Mucus du nez et du Rhume de cerveau; du Vomissement; du Dévoiement et du Cours de ventre; des Eruptions; de la Croûte laiteuse et de la Teigne; des Engelures; de la Croup; de la Dentition difficile; du Rachitis; des Convulsions; de l'Hydrocéphale; du Careau; de la Maladie Vénérienne.

§. I.

Des Maladies des Enfans, en général.

Que le sort de l'homme est à plaindre, dans l'enfance! Il naît plus faible qu'aucun autre animal; il a plus long-temps besoin des secours et des soins de ses père et mère: encore ces soins et ces secours ne lui sont-ils pas toujours accordés; et quand on veut bien lui en faire part, il souffre souvent davantage par la manière dont ils sont administrés, que s'il était absolument abandonné.

Combien les enfans ont besoin des secours de leurs pères et mères.

Aussi les soins mal-entendus des pères et mères, des nourrices, des sages-femmes, etc., deviennent-ils les sources les plus fécondes de maladies pour les enfans (*a*).

Ces secours mal-entendus sont les sources des maladies des enfans.

(*a*) Nous ne rapporterons qu'un fait, pour donner Manœuvre

ARTICLE PREMIER.

Causes des Maladies des Enfans, en général.

Les premières maladies des enfans ont leur siége dans les intestins.

IL n'y a personne, pour peu qu'il soit attentif, qui n'ait observé que les premières maladies des enfans ont leur siége dans les *intestins*. Cela ne doit point paraître étonnant, puisque la plupart sont, en quelque sorte, empoisonnés par les *alimens* et les *drogues indigestes* dont on les gorge aussi-tôt qu'ils voient le jour, (ainsi que nous l'avons fait voir Tom. I, Chap. I, §. IV).

Effet des drogues dont on surcharge l'estomac des enfans nouveau-nés.

Tout ce que l'*estomac* ne peut digérer, doit être regardé comme *poison*; et, à moins qu'il ne soit rejeté par le *vomissement* ou par les *selles*, il occasionne des *maux de cœur*, des *coliques*, des *spasmes* dans les *intestins*, ou, comme les bonnes femmes disent, des *convulsions* internes, enfin, des *convulsions* ordinaires, et la mort.

---

dangereuse des sages-femmes de certains cantons.

une idée des soins officieux et de l'admirable intelligence des *sages-femmes* : c'est l'habitude presque universelle dans laquelle elles sont de froisser et de comprimer les mamelles des enfans, pour en faire sortir, à ce qu'elles disent, le *lait*. Quoique l'on trouve effectivement une petite quantité de liquide dans le sein des enfans nouveau-nés, cependant, comme ils ne sont pas certainement faits pour être tetés, on ne doit jamais se livrer à cette pratique. J'ai vu cette opération cruelle occasionner une *dureté*, une *inflammation*, une *suppuration* dans ces parties; et je n'ai jamais vu qu'il fût résulté d'inconvénient de l'avoir omise. Quand le *sein* d'un enfant est dur, ce qui est très-rare, il suffit d'y appliquer un *cataplasme adoucissant*, ou un peu de l'emplâtre *diachylon*, étendu sur un morceau de peau douce, de la largeur d'un écu : on reitère ces applications jusqu'à ce que la dureté soit dissipée.

ARTICLE II.

Traitement des Maladies des Enfans, en général.

COMME il est évident que tous ces effets n'ont point d'autres causes que des substances qui irritent les *intestins*, il n'est pas douteux que la méthode de les guérir ne consiste à chasser, le plus tôt possible, ces substances. Or, le *remède* le plus sûr et le plus efficace, dans ce cas, est un doux *vomitif*. En conséquence : Remèdes qu'exigent les accidens occasionnés par les drogues.

Prenez d'*ipécacuanha* en poudre, deux décigrammes et demi trois décigrammes (cinq ou six grains). Ipécacuanha,

Mettez dans deux cuillerées d'eau ; ajoutez un peu de *sucre*. On en donne une cuillerée à *café* tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'il opère, (comme il est prescrit Tom. II, Chap. XX, §. III, Art. II). Ou bien, et ce moyen répond encore mieux à l'*indication* :

Prenez de *tartre stibié (tartrite de potasse antimonié)*, un demi-décigramme (un grain) ; Ou tartre stibié,

d'*eau commune*, un hectogramme (trois onces).

Faites dissoudre l'*émétique* dans cette quantité d'eau ; ajoutez un peu de *sirop*. On le donne également par cuillerée à *café*, tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'il opère.

Ceux qui craignent d'employer le *tartre stibié*, peuvent donner à la place six ou sept gouttes de *vin émétique*, dans une cuillerée à *café* d'eau ou de *gruau* léger. Ou vin émétique.

Ces *remèdes* ont l'avantage de nettoyer l'*estomac* et de lâcher le *ventre*. Si cependant ils ne produisent point ce dernier effet, et si l'en-

fant est constipé, il faut lui donner un petit *purgatif* doux.

Purgatif doux.

On fait fondre, en conséquence, un peu de *manne* et de *pulpe de casse* dans de l'eau bouillante, et on en donne de petites doses à la fois, jusqu'à ce que cette *purgation* opère; ou, ce qui vaut encore mieux, on mêle quelques grains de *magnésie blanche (carbonate de magnésie)* dans du *lait* coupé, et on en continue l'usage jusqu'à ce qu'elle ait fait effet.

Manne, ou magnésie blanche.

Frictions légères avec la main.

Si ces *remèdes* sont administrés avec soin, si on a l'attention de frotter le ventre et les membres de l'enfant avec la main chauffée devant le feu, plusieurs fois par jour, on réussira presque toujours à le guérir des maladies de l'*estomac* et des *intestins*, si cruelles à cet âge.

ARTICLE III.

Méthode générale de guérir les Maladies des Enfans.

Cette méthode est la base de tous les traitemens qui conviennent dans les maladies des enfans.

LA méthode que nous venons d'exposer, est la base de toutes celles dont on doit faire usage pour guérir les maladies internes des enfans. Elle concourra encore à la guérison des maladies externes: telles sont les *gerçures*, les *rougeurs*, les *engorgemens des glandes*, etc.; lesquelles, comme nous l'avons observé, sont principalement dues à un *régime* trop *échauffant*, et doivent, par conséquent, être attaquées par de douces *évacuations*.

Les évacuations constituent presque toute la médecine des enfans.

Car les *évacuations*, de quelque nature qu'elles soient, constituent presque toute la *médecine des enfans*; et elles réussiront presque toujours à les soulager dans la plupart de leurs maladies, quand elles seront administrées avec prudence (1).

(1) Il est très-certain que la plupart des maladies des

§. II.

Des Maladies des Enfans, causées par le Méconium retenu dans les intestins; de la Constipation et de la Chute de l'anus.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies causées par le Méconium, etc.

L'ESTOMAC et les *intestins* des enfans qui viennent de naître, sont remplis d'une matière noirâtre, de la consistance d'un *sirop*, à laquelle on a donné le nom de *méconium*. L'évacuation s'en fait, pour l'ordinaire, dans les vingt-quatre premières heures après la naissance, par les seules forces de la nature : dans ce cas, l'enfant n'a besoin d'aucune espèce de *remèdes*.

Ce que c'est que le méconium : il s'évacue pour l'ordinaire dans les vingt-quatre premières heures.

---

enfans dépendent du mauvais *régime* qu'on leur fait observer ; qu'elles ont leur siége dans l'*estomac* et dans les *intestins ;* et qu'en conséquence, les *vomitifs* et les *purgatifs* doux, dosés proportionnément à leur âge et à la force de leur *constitution*, sont presque les seuls *remèdes* qu'on doive leur prescrire ; mais il ne faut jamais perdre de vue qu'en général il faut très-peu de *remèdes* aux enfans, et que la nature, aidée d'une réforme dans le *régime* qui a occasionné leurs maladies, peut en surmonter elle seule le plus grand nombre.

Il faut très-peu de remèdes aux enfans.

Il est donc de la plus grande importance de lire avec attention le premier Chap. du Tom. I.er de cet ouvrage, où l'on traite des moyens de conserver les enfans en santé, et de prévenir leurs maladies. Nous pouvons assurer avoir vu des enfans, sur-tout de ceux qui ont été allaités par leur propre mère, et conduits d'après les préceptes exposés dans ce I.er Chap., jouir de la santé la plus constante, ou, dans leurs petites maladies, n'avoir jamais besoin de *remèdes*, et passer le temps de la *dentition* sans autre accident qu'une *salivation* plus abondante que dans l'état naturel ; effet nécessaire de la pression que font sur les *gencives*, les *dents* qui poussent.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il ne s'évacue pas dans le temps prescrit.

Si cependant un ou deux jours se passent sans que le *méconium* s'évacue, ou s'il ne sort qu'en très-petite quantité, il faut alors donner à l'enfant un peu de *manne* ou de *magnésie blanche (carbonate de magnésie)*, (comme nous l'avons conseillé pag. 234); et, si l'on n'est pas à portée de se procurer ces *drogues*, on lui donnera une cuillerée ordinaire de *petit-lait*, dans lequel on aura fait fondre un peu de *miel*.

Le meilleur remède dans ce cas est le lait de la mère.

Mais le *remède* le meilleur pour faire évacuer le *méconium*, est le *lait* de la mère, que l'on appelle *colostrum*, et qui, dans les premiers jours de la couche, a toujours une vertu *purgative*, (ainsi que nous l'avons fait voir Tom. I, §. IV, note 10); et si on donnait le *téton* aux enfans dès qu'ils montrent de la disposition à téter, on aurait rarement besoin de *remèdes* pour faire évacuer le *méconium*. Ce qu'il y a de certain, au moins, c'est que quand on ne leur donne point le *téton* de la mère, on ne doit jamais les empâter de *sirops*, d'*huiles*, et d'autres *drogues* aussi *indigestes*, et qui ne font que surcharger leur *estomac* (2).

Combien est ridicule l'opinion de ceux qui pensent qu'il ne faut donner à téter à l'enfant que vingt-quatre heures après sa naissance, ou quand les vidanges ont cessé.

(2) Presque tout le monde, et même des médecins, conseillent de ne faire téter l'enfant que vingt-quatre heures après sa naissance : il y en a même qui veulent qu'on attende que les *vidanges* aient cessé. Il est étonnant, dit le traducteur de ROSEN, qui était lui-même de ce sentiment, combien les opinions ont été partagées à cet égard. « Il ne s'agit, continue-t-il, que de « savoir si c'est la mère qui doit allaiter, ou une nour- « rice étrangère à l'enfant.

« Dans le premier cas, consultons la nature, et nous « verrons le parti le plus sûr qu'il y ait à prendre. Dès « que la mère a reposé après l'accouchement, on lui « présente son enfant, qui ne manque pas d'ouvrir la « bouche pour prendre le sein; et le meilleur *purgatif* « qu'il puisse prendre alors pour évacuer le *méconium*,

(Il est d'observation, que les enfans que l'on emmaillote sont plus sujets que les autres à ne

Le maillot s'oppose à l'évacuation du méconium.

« est sans contredit e *lait* très-délayé de la mère. Il « faut être dans le délire, pour prétendre que le *lait* « d'une mère est dangereux jusqu'à ce que les *vidanges* « aient cessé.

« Si l'on s'apercevait que l'enfant ouvrit la bouche « pendant que la mère repose, on se contenterait de « lui présenter, en le tenant de côté, un peu d'eau tiede « très-peu sucrée, soit avec une petite cuillère, soit « avec un linge fin roulé, et bien imbibé de cette eau, « et cela seulement pour déterger la bouche et la gorge. « Je ne vois pas pourquoi la mère laisserait passer vingt- « quatre heures avant de présenter le sein. Le moment « où l'enfant ouvre la bouche pour saisir le sein, est « le plus intéressant pour le succès de la lactation.

Moment où il faut présenter le téton à l'enfant.

« Si l'enfant doit avoir une nourrice étrangère, on « délaiera vingt gouttes ou environ de *sirop de chico-* « *rée composé*, dans une cuillerée à café d'eau chaude ; « ce que l'enfant avale très-bien : on réitère cette dose « deux ou trois fois, pendant le premier jour sur-tout, « et on le présente à la nourrice lorsqu'il a évacué. En « attendant, on lui donne, dans les intervalles du *pur-* « *gatif*, un peu d'eau chaude très-légèrement sucrée. « Cette conduite est la plus sage.

Ce qu'il faut donner à l'enfant, lorsqu'on le confie à une nourrice étrangère.

« Si l'on ne peut se procurer une nourrice qui ait un « *lait* aussi délayé qu'on le voudrait, il faut qu'elle fasse « prendre de cette eau sucrée, différentes fois par jour, « à l'enfant, pendant les quinze premiers jours. En gé- « néral, plus le *lait* est délayé pendant cet intervalle de « temps, mieux l'enfant s'en trouvera. » *Traité des Ma-* *ladies des Enfans*, pag. 24, note *a*.

Dans ce dernier cas, c'est-à-dire, lorsque l'enfant doit être livré à une nourrice mercenaire, je me passe, autant que je le puis, de *sirop de chicorée composé*. De l'eau tiede, dans laquelle on délaye du bon *miel de Narbonne*, autant qu'il est nécessaire pour la sucrer agréablement, et que l'on donne à sucer au moyen d'un morceau de mousseline roulé, me réussit le plus souvent. Ce que je puis assurer, c'est que je n'ai jamais été obligé de prescrire de *beurre*, de *graisse*, d'*huile*, etc., qui nuisent toujours à l'*estomac* des enfans.

De l'eau miellée.

pas rendre leur *méconium* dans les premières vingt-quatre heures, et cela ne tient qu'aux ligatures dont ils sont garrottés : ils ne rendent leurs *selles*, que lorsqu'ils sont desserrés et dégagés de leurs bandes.

A quoi l'on reconnaît que l'enfant a rendu le méconium.

L'enfant nouveau-né doit évacuer trois ou quatre fois par jour, dans les deux ou trois premiers jours ; c'est à cette quantité de *selles* qu'on reconnaît que le *méconium* est entièrement rendu. Ensuite, et tant que l'enfant téte, il faut qu'il aille à la *selle* deux fois par jour : ce qui cependant doit être proportionné à la quantité de *lait* qu'il prend ; car, plus il téte, et plus il doit évacuer. La raison de cette multiplicité d'évacuations, est que l'*estomac* des enfans a de la peine à digérer, et que leurs *intestins* étant proportionnément plus grands que ceux des adultes, les *alimens* y laissant plus de résidu ou de *saburre*, leurs *selles* doivent donc être plus multipliées que celles des adultes.

Dans quelle proportion doivent être multipliées les selles des enfans.

Si l'on n'observe point cette fréquence dans les *évacuations* des enfans, ils sont constipés.)

ARTICLE II.

De la Constipation des Enfans.

Qui sont les enfans exposés à la constipation.

(L'ENFANT nourri par sa propre mère, et qui ne vit que de son *lait* pendant les six premiers mois, n'est guère exposé à la *constipation ;* mais elle est ordinaire à ceux qui sucent le *lait* d'une étrangère, sur-tout si ce *lait* a dix, douze, quatorze mois et davantage, comme il n'arrive que trop souvent. La *constipation*, chez ces enfans, est douloureuse, et conduit quelquefois à d'autres accidens plus graves.

Ce qu'il faut faire lorsque cette mala-

Lorsque la *constipation* est causée par un *lait* trop épais et trop ancien, il faut prescrire

à la nourrice de boire une eau légère de *chiendent*, dans laquelle on fait infuser une petite poignée de *bourrache*, nouvellement cueillie. Cette *tisane*, prise abondamment, délaye le *lait*, et le rend plus coulant. Si ce moyen ne réussit pas, il faut prendre une nourrice qui ait un *lait* plus jeune, mais qui soit de six semaines à deux mois.

ladie est causée par un lait trop épais ou trop ancien.

Lorsque la *constipation* a lieu chez un enfant sevré, elle dépend de son *régime*, qu'il faut changer et rendre plus *délayant :* on lui frotte en outre, tous les jours, le *ventre* et la *région* de l'*estomac* avec la main échauffée ; on lui donne un peu de *lait* avec une *décoction* de *gruau* d'*avoine*, et un peu de *miel ;* on lui fait faire de l'*exercice* en plein *air*, et on le présente à la garde-robe, tous les jours, à une heure déterminée.

Lorsqu'elle est due, chez l'enfant sevré, à son régime.

Il faut se garder, autant qu'il est possible, de recourir aux *remèdes ;* c'est vouloir rendre le mal plus rebelle. Le seul qu'on puisse se permettre, quand la *constipation* est opiniâtre, est une eau légère de *rhubarbe*. Les *huiles*, le *beurre*, la *graisse*, nuisent à l'*estomac*, affaiblissent les *intestins*, et ne rendent pas le *ventre* habituellement plus libre.)

Seuls remèdes qu'on puisse se permettre.

ARTICLE III.

De la Chute de l'anus.

(LES efforts que les enfans font pour aller à la *selle*, lorsqu'ils sont *constipés*, occasionnent assez souvent la *chute du rectum*, quoique cet accident soit plus souvent excité par le *cours de ventre*. De quelque cause qu'il dépende, il devient quelquefois permanent, si l'on n'y porte pas un prompt *remède*. « Je n'en ai pas trouvé

Causes de cet accident.

Fomentations avec le vin chaud. Poudre de suie et de pin, fumigation de mastic.

« de meilleur, dit ROSEN, que de fomenter la « partie avec une éponge fine, trempée dans du « bon *vin* chaud. La *suie* bien fine, ou l'écorce « de *pin* pulvérisée et passée au *tamis*, sont « utiles : on en saupoudre la partie, que l'on « fait ensuite rentrer. Il est encore avantageux « d'exposer le *fondement* de l'enfant à une *fu-* « *migation* de *mastic*.

Ce qu'il faut faire lorsque le mal est opiniâtre.

« Si le mal est opiniâtre, on soulage certai- « nement l'enfant en le mettant à la *selle* sur « un vase soutenu par un escabeau élevé, de « manière que l'enfant n'ait pas les pieds posés « à terre. On empêche par-là le *rectum de* « tomber.

« Au reste, on ne doit pas trop s'inquiéter « de cet accident, qui se passe assez ordinaire- « ment de lui-même, à mesure que l'enfant « prend de l'âge et des forces. »)

§. III.

Des Aphthes chez les Enfans.

Caractères de cette maladie.

LES *aphthes* sont de petits *ulcères* blancs, qui tapissent l'intérieur de la *bouche*, la *langue*, le *gosier* et l'*estomac* des enfans. Quelquefois elles s'étendent dans tout le *canal intestinal :* dans ce cas, elles sont très-dangereuses, et produisent souvent la mort de l'enfant.

Lorsque les *aphthes* sont pâles, luisantes, peu nombreuses, molles, superficielles, tombant aisément, elles ne sont pas à craindre ; mais si elles sont ternes, jaunes, brunes, noires, épaisses ; si elles *suppurent*, elles sont dangereuses.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Causes des Aphthes chez les Enfans.

LES *aphthes* sont ordinairement occasionnées par des humeurs *acides :* cependant il y a tout lieu de croire que le *régime échauffant*, soit de la mère, soit de l'enfant, en est encore plus souvent la cause. Il est rare de trouver un enfant à qui l'on n'ait pas donné du *vin*, du *punch*, des *eaux de canelle*, ou toute autre liqueur *échauffante* et incendiaire, aussitôt après sa naissance. On sait que toutes ces *liqueurs* peuvent produire des maladies *inflammatoires*, même dans les adultes ; ainsi on ne doit pas être étonné qu'elles échauffent et enflamment le *sang* des enfans, et mettent toute leur *constitution* en feu.

ARTICLE II.

Symptômes des Aphthes chez les Enfans.

(LES *aphthes* sont accompagnées de douleurs, et peuvent devenir mortelles, comme on vient de le dire, parce que les enfans crient jour et nuit, et que, ne pouvant plus téter, ils sont exposés à souffrir la faim et la soif. Suites dangereuses des aphthes.

Lorsqu'ils tétent ayant des *aphthes*, les bouts du *sein* de la nourrice en sont endommagés, et deviennent *purulens*.

Si les *aphthes* gagnent la gorge de l'enfant, il ne peut plus avaler : si elles se portent jusque dans l'*estomac*, il s'ensuit un *vomissement* violent et un *hoquet* dangereux ; si elles se propagent jusque dans les *intestins*, le *lait* que l'enfant a pris ne passe plus dans les *secondes*

voies, mais sort par les *selles* en *dévoiement*; et pour peu que la maladie dure, l'enfant doit mourir, faute de nourriture.

Aphthes qui sont le plus à craindre.

Les *aphthes* noires, sont autant de boutons *gangréneux*. Plus elles sont denses et profondes, plus elles sont dangereuses. Celles qui disparaissent et reviennent bientôt en plus grande quantité, sont également à craindre.

On guérit assez facilement celles qui paraissent d'abord aux *lèvres*, aux *gencives*, sur la *langue*, dans l'intérieur des *joues*, sur le *palais*, la *luette* et les *amygdales*; plus difficilement celles du *pharynx*, de l'*estomac* et des *intestins*; très-difficilement celles qui se portent de la *gorge* dans les *poumons*, par la *trachée-artère*: enfin les plus difficiles à guérir, sont celles qui, après avoir commencé dans les *intestins* ou dans l'*estomac*, montent par l'*œsophage*, et prennent l'apparence d'une couenne de *lard* dans le *gosier*.

Symptômes des aphthes dans le pharynx, l'estomac et les intestins;

On aperçoit aisément celles qui occupent les diverses parties de la *bouche*. On ne voit qu'en partie celles du *pharynx*; mais on les reconnaît, ainsi que celles de l'*estomac* et des *intestins*, par le *hoquet* et le *vomissement* de l'enfant, sur-tout lorsqu'il peut encore *téter*, ou par un *dévoiement* qui présente les *croûtes* des *aphthes* et le *lait* parmi les *excrémens*.

Dans la gorge et dans la poitrine.

Lorsque les *aphthes* sont dans la *gorge* et dans la *poitrine*, on est averti de leur présence par une *toux* considérable, par l'enrouement, et par le son de la *voix* de l'enfant, qu'on dirait sortir d'un *tuyau de métal*. On présume celles qui, de l'*estomac* ou des *intestins*, remontent dans le *gosier* sous l'apparence d'une *couenne* de *lard*, par une *fièvre* forte; par les *selles* fréquentes qui durent depuis plusieurs

jours de suite ; par l'*agitation*, le *hoquet*, la *rougeur* extrême de la *langue*, etc.

Qui sont les enfans exposés aux aphthes.

Les enfans dont on ne tient pas la *bouche* propre, sont sur-tout exposés aux *aphthes*, ainsi que ceux qui prennent un *lait* trop vieux ou *aigre*, ou qui s'endorment le bout de la mamelle dans la bouche. Nombre d'enfans ont ce défaut, qui leur est communiqué par la nourrice. J'ai vu des nourrices qui avaient habitué les enfans à ne s'endormir qu'au *téton* : elles ne les retiraient, pour les mettre dans leur lit, que quand elles étaient assurées que le mouvement ne les éveillerait pas. En les ôtant de la mamelle, on leur voyait couler de la bouche une liqueur claire, qui n'était autre chose que le *sérum* du *lait* qui s'était caillé. Pour peu que l'enfant soit malade, ce *petit-lait* devient en peu de temps *aigre* et *acrimonieux ;* il excorie tout l'intérieur de la bouche, et produit des *aphthes*.

Habitude dangereuse des nourrices, de laisser les enfans s'endormir le téton dans la bouche.

Les enfans qui éprouvent de grands *dévoiemens*, accompagnés de la *fièvre*, sont sujets aux *aphthes :* on les voit encore paraître, lorsque les *dents* veulent percer, etc.)

ARTICLE III.

Traitement des Aphthes chez les Enfans.

Vomitifs et doux laxatifs.

LES *remèdes* qui conviennent le mieux dans cette maladie, sont les *vomitifs*, de l'espèce de ceux que nous avons recommandés §. I de ce Chap., pag. 233 de ce Vol., et les doux *laxatifs*, tels que le suivant :

Poudre laxative.

Prenez de *rhubarbe*, deux décigrammes et demi (cinq grains) ;
de *magnésie blanche* (*carbonate de magnésie*) quinze décigrammes (trente grains).

Broyez et mêlez le tout ensemble ; divisez en six prises égales.

Dose. On donnera une de ces prises à l'enfant, toutes les quatre ou cinq heures, jusqu'à ce qu'elle opère.

Cette *poudre* sera mêlée, ou dans du *lait* coupé, ou dans un peu de *sirop de roses pâles ;* et on la répétera aussi souvent qu'il sera nécessaire de lui tenir le *ventre* libre. (Elle est surtout indispensable, lorsque l'enfant a des *tranchées ;* ce qui indique des *acides* ou des *glaires*, dont il est important de débarrasser les *premières voies*, comme nous le ferons voir §. IV de ce Chap.)

On ne peut prescrire le calomélas aux enfans qu'avec précaution. On est dans l'usage d'ordonner, dans ce cas, le *calomélas (muriate de mercure doux sublimé) ;* mais, comme ce *remède* occasionne souvent des *tranchées*, et quelquefois même des *convulsions*, on ne peut le prescrire aux enfans qu'avec les plus grandes précautions.

Gargarisme, ou lotion. On recommande beaucoup de *drogues* pour *gargariser* la bouche et la gorge dans cette maladie ; mais elles sont inutiles pour les enfans, dans ces premiers temps de leur existence, puisqu'ils sont dans l'impossibilité d'en faire usage. C'est donc aux nourrices qu'il faut recommander de laver souvent l'intérieur de la bouche des enfans avec un peu de *borax* et de *miel*, ou avec la *mixture* suivante :

Mixture détersive. Prenez de *miel de Narbonne*, trois décagrammes (une once) ;
de *borax (borate de soude)*, trente décigrammes (soixante grains) ;
d'*alun calciné (sulfate d'alumine)*, quinze décigrammes (trente grains) ;
d'*eau rose*, huit grammes (deux gros).

Mêlez.

Un *remède* très-approprié dans ce cas, est une *dissolution* de cinq ou six décigrammes (dix ou douze grains) de *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, dans un double décilitre (demi-setier) d'eau d'*orge*. On applique ces *remèdes* avec le doigt, ou avec un peu de coton attaché au bout d'un petit bâton, (et l'on a l'attention de pencher la tête de l'enfant en devant, afin de lui faire rejeter les restes de ce *remède*, qu'il serait très-dangereux qu'il avalât.

Dissolution de vitriol blanc.

Précautions qu'exige ce remède.

Si les cris subits et violens de l'enfant donnent lieu de croire qu'il souffre beaucoup, on fait prendre à la nourrice, une ou deux fois par jour, huit grammes (deux gros) de *sirop diacode ;* on peut même aller jusqu'à douze à seize grammes (trois ou quatre gros), lorsque la nourrice a beaucoup de *lait*, qui, devenu calmant par ce *remède*, appaisera les douleurs de l'enfant. Si l'on ne juge pas à propos de donner du *sirop diacode* à la nourrice, on peut en donner quelques gouttes à l'enfant dans une cuillerée à café d'eau d'*orge*. RIVIÈRE n'a pas hésité de donner à son fils un demi-gramme (un grain) de *laudanum* avec un grand succès.

Circonstances qui demandent les calmans.

Voici un *remède* proposé par BOYLE, et adopté par ROSEN.

Prenez parties égale de *suc* de *grande joubarbe* et de *miel ;* faites bouillir ; ajoutez assez d'*alun* pour donner au mélange une saveur légèrement *acerbe*. On en bassine les *aphthes* toutes les heures.

Suc de joubarbe, miel et alun.

Si l'enfant a encore quelques lésions à la bouche, après que les croûtes des *aphthes* sont tombées, on les bassine avec du *mucilage de coing*, auquel on ajoute, si l'on veut, partie égale de *sirop de grande joubarbe*.

Mucilage de coing, et sirop de joubarbe.

Lorsque les *aphthes* sont internes, c'est-à-dire,

Jus de rave, miel rosat.

dans l'*estomac*, les *intestins*, etc., on prend du jus de *raves* cuites sous la cendre, auquel on ajoute un peu de *miel rosat*, et on en fait prendre souvent une petite cuillerée à l'enfant. A la place du *jus* de *raves*, on peut se servir de celui de *carottes*, qu'on emploie de même. Il faut que la nourrice prenne en même temps, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire de la *poudre laxative* proposée pag. 243 de ce vol.

Jus de carottes.

Lorsque les croûtes des *aphthes* commencent à se détacher et à se montrer dans les *selles*, il faut administrer à l'enfant un doux *purgatif*, qui fortifie en même temps les *intestins*. Le *sirop de rhubarbe* convient dans ce cas. On en donne huit grammes (deux gros) à la fois, et on réitère toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en aperçoive de l'effet. Si les *selles* étaient sanglantes, et qu'elles annonçassent une *dysenterie*, ou qu'elles la fissent craindre, il faudrait donner à l'enfant une cuillerée à café, et souvent répétée, de l'*émulsion de gomme arabique*, de la Pharmacopée d'*Edimbourg*.)

Sirop de rhubarbe.

Emulsion de gomme arabique.

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir les Aphthes chez les Enfans.

(LES *aphthes* de la bouche sont les plus communes : elles précèdent ordinairement celles des autres parties. En prévenant les premières, on peut donc venir à bout de prévenir les autres. Il faut que la nourrice ait l'attention de regarder tous les jours dans la bouche de l'enfant, et de la tenir propre. Le meilleur *remède* pour cela, est de faire bouillir des feuilles de *sauge* bien lavées dans de l'eau, et, si l'on veut, un peu de *vin*. On passe, et on

Décoction de sauge et de miel.

ajoute un peu de *miel*. La nourrice y trempe un linge, dont elle s'entortille le bout du doigt: elle porte son doigt ainsi entortillé, et imbibé de cette mixture, doucement dans la bouche de l'enfant, et elle le pose sur tous les endroits où elle aperçoit des taches blanches. Elle réitère cette opération d'heure en heure, jusqu'à ce que ces taches soient disparues.)

ARTICLE V.

Des Aphthes symptomatiques chez les Enfans.

(IL faut savoir que si les *aphthes* sont très-souvent une maladie *essentielle* chez les enfans, elles sont aussi quelquefois *symptomatiques;* qu'elles peuvent dépendre de la *vérole*, du *scorbut*, etc., et que, dans ces cas, elles ne peuvent cèder qu'aux *remèdes* propres à ces maladies.

Caractères des aphthes symptomatiques.

On doit soupçonner que les *aphthes* ne sont pas *essentielles*, lorsqu'elles sont noires, étendues et profondes; et si elles pénètrent jusqu'à l'*os*, on ne peut guère alors douter qu'elles ne dépendent de quelque *vice vénérien;* ce dont on peut s'assurer ensuite, par la connaissance qu'on a de la nourrice, de la mère et du père de l'enfant: alors il faut se hâter d'administrer le *mercure*, soit à la nourrice, soit à l'enfant, parce que ces *aphthes* se termineraient par la *gangrène*.

Mais nous prévenons, que dans ces occasions, on ne doit confier ces petits malades qu'à des médecins très-prudens et très-expérimentés, leur délicatesse exigeant les plus grandes précautions dans l'administration des *remèdes*. Au reste, il faut consulter le §. XVI du présent

Chap., qui traite de la *maladie vénérienne des enfans.*)

§. IV.

Des Acidités, et des Maladies qu'elles produisent chez les enfans, telles que les Tranchées et les Coliques.

Les alimens des enfans sont faciles à s'aigrir, et la plupart de leurs maladies donnent des signes d'acidités.

LES *alimens* des enfans étant pour la plupart de nature *acescente*, ou disposés à devenir *acides*, s'aigrissent souvent dans l'*estomac* de ceux sur-tout dont la santé est dérangée. Aussi presque toutes leurs maladies sont-elles accompagnées de signes évidens d'*acidité:* ces signes sont des *déjections* vertes, des *tranchées*, des *coliques*, etc.

Mais ces acidités sont plus souvent l'effet que la cause de ces maladies.

On a été porté à croire, d'après ces *symptômes*, que toutes les maladies des enfans tenaient à une surabondance d'*acide* dans l'*estomac* et dans les *intestins*. Mais quiconque les observera avec attention, verra que les *symptômes d'acidité* sont plus souvent l'effet que la cause des maladies des enfans.

La nature a voulu évidemment que leurs *alimens* fussent de qualité *acescente;* et à moins que l'enfant ne soit malade, et que ses *digestions* ne soient troublées par quelque autre cause, nous ne craindrons pas de dire que la qualité *acescente* de leurs *alimens* est rarement capable de leur nuire. Cependant, comme les *acidités* sont aussi, et même souvent, des *symptômes* de maladies chez les enfans, comme ils en sont quelquefois incommodés, nous allons exposer les moyens de les en délivrer.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Acidités, et des Maladies qu'elles produisent, telles que les Tranchées et les Coliques.

(LORSQUE l'*estomac* et les *intestins* d'un enfant sont farcis d'humeurs *acides*, il est toujours en mouvement ; il est inquiet, il crie par accès. Il se courbe, agite ses pieds, dort mal, rit en dormant, etc.; quelquefois il crie après le téton, le prend, et le laisse aussitôt. Les *selles* sont alors ou déjà verdâtres, ou le deviennent bientôt. Ses linges sont teints de couleur verte, lorsqu'ils sont secs. L'enfant exhale une odeur aigre, que prennent aussi les rots qu'il pousse de temps en temps. Si cet état dure quelque temps, ses excrémens tiennent du caractère des excrémens *dysentériques*. Lorsqu'un enfant lâche plus d'*urine* que de coutume, de sorte qu'il se mouille jusque dessous les bras, il a des *tranchées*. On doit regarder ce *symptôme* comme un effet probable de la *constipation*.

Symptôme particulier des tranchées.

Il est important d'user alors de prompts secours, parce que les *tranchées* se termineraient par des *convulsions*. Il est remarquable, dit ROSEN, qu'un enfant qui a des *tranchées* et ne veut pas téter, prend le sein volontiers, et tète jusqu'à se rassasier, lorsque quelqu'un le tient droit devant sa nourrice.)

ARTICLE II.

Traitement des Acidités de l'estomac et des intestins.

ON donnera à l'enfant, au lieu de *lait*, un peu de bouillon faible, avec du pain léger ; et on lui fera faire un *exercice* suffisant pour faciliter la *digestion*.

Point de lait : bouillon, pain, exercice.

Inconvéniens des remèdes absorbans.

On est dans l'usage de donner aux enfans, dans ces circonstances, des *juleps* où entrent des *perles*, de la *craie* (*carbonate calcaire*), des *yeux d'écrevisses*, et d'autres poudres *testacées*. Ces substances peuvent il est vrai, par leurs qualités *absorbantes*, détruire les *acides*; mais elles ne sont pas sans inconvéniens: un des principaux, est de s'arrêter dans les *intestins*, d'y occasionner la *constipation*, toujours dangereuse pour les enfans, et des *obstructions* dans le ventre, sur-tout lorsqu'ils sont administrés à grande dose: c'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir, à moins qu'on ne les unisse à des *purgatifs*, comme à la *rhubarbe*, à la *manne*, etc.

Ils ne doivent être administrés qu'avec des purgatifs.

Magnésie blanche.

Le meilleur *remède* que nous connaissions, toutes les fois qu'il est question d'*acidité*, est la poudre insipide, appelée *magnésie blanche* (*carbonate de magnésie*). Elle *purge* en même temps qu'elle *absorbe* les *acides*; par ces effets, non-seulement elle chasse la maladie, mais encore elle en détruit la cause. On peut la donner dans du *bouillon* léger, ou sous forme de *mixture* (telle que nous l'avons recommandée à la *Table générale*, Tom. V, au mot MIXTURE LAXATIVE ABSORBANTE).

ARTICLE III.

Traitement des Tranchées et des Coliques.

Dangers des échauffans.

LORSQU'UN enfant est tourmenté par les *tranchées* ou par la *colique*, bien loin de commencer par lui donner de l'*eau-de-vie*, de la *canelle* et autres *drogues* échauffantes, il faut au contraire lui tenir le ventre libre par des *lavemens émolliens* et la *mixture* dont nous venons de parler. On lui frottera en même temps le ventre

Lavemens émolliens.

Magnésie blanche.

avec un peu d'*eau-de vie* versée dans la main échauffée, et devant le feu. Ces moyens m'ont presque toujours réussi. Frictions avec l'eau-de-vie sur le ventre.

Si cependant il arrivait qu'ils ne fussent pas suffisans, on mêlera un peu d'*eau-de-vie* ou d'une autre *liqueur spiritueuse*, dans six fois autant d'eau, qu'on édulcorera avec un peu de *sucre*, et on en donnera à l'enfant la dose d'une cuillerée à café, jusqu'à ce que les *coliques* soient appaisées. On a vu, dans ces occasions, un peu d'*eau de menthe poivrée* réussir très-bien. Circonstances qui indiquent un peu de liqueur spiritueuse. Eau de menthe poivrée.

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir les Acidités, les Tranchées et les Coliques des enfans.

(LA nourrice ne vivra que de viande, et de bouillons légers à la viande, dans lesquels on délaiera quelques jaunes d'œufs. Elle évitera tout ce qui peut avoir de la disposition à l'*acide*. Il faut qu'elle ait avec elle une femme pour la seconder dans les soins qu'elle doit à l'enfant, afin qu'elle n'altère point son *lait* par la trop grande agitation et le manque de repos nécessaire. Il faut cependant qu'elle fasse du mouvement, pour entretenir chez elle une douce *transpiration*, si importante dans ce cas comme en tout autre : car il est d'observation que la vie sédentaire corrompt le *lait* en quatorze jours, et qu'il reprend ses bonnes qualités dans le même espace de temps, avec un mouvement convenable. Régime de la nourrice.

Si ces moyens ne réussissent pas, il faut changer de nourrice, et en choisir une dont le *lait* n'ait aucune aigreur, et soit plus jeune que le précédent. Circonstances où il faut changer de nourrice.

Les *tranchées* sont fort communes parmi les enfans de la campagne, sur-tout pendant l'été, lorsque la nourriture de la mère ou de la nourrice est principalement du *lait aigre*. Nombre d'enfans en périssent : il en périrait un bien plus grand nombre, si les femmes de la campagne n'étaient pas dans un mouvement continuel, occupées aux travaux du labourage et des prairies ; travaux qui absorbent une partie des *acides* dont elles sont surchargées.

Si cependant leurs enfans annonçaient des dispositions à en être affectés, il faudrait qu'elles changeassent de *régime*, qu'elles renonçassent absolument au *lait aigre* et à toute substance *acide*, et qu'elles vécussent de viande comme nous venons de le dire.)

§. V.

Des Gerçures, des Ecorchures et des Excoriations chez les enfans.

Siége de ces incommodités.

LES *gerçures*, les *écorchures* et les *excoriations* incommodent beaucoup les enfans, et on dit, dans ce cas, qu'ils se coupent. Elles sont ordinairement situées dans les *aines*, dans les plis des cuisses et du cou, sous les bras, derrière les oreilles, enfin dans toutes les parties humectées par la *sueur* et par les *urines*.

ARTICLE PREMIER.

Traitement des Gerçures, des Ecorchures et des Excoriations, qui ne sont pas accompagnées d'inflammation.

La propreté en est le remède.

COMME ces *accidens* sont, pour la plupart, occasionnés par le défaut de propreté, le moyen le plus efficace de les prévenir est de laver souvent toutes les parties malades avec de l'eau

fraîche, de changer souvent de linge les enfans, en un mot, de les tenir parfaitement propres.

Dans les cas où ces moyens ne suffiraient pas, on saupoudre les parties échauffées avec des poudres *desséchantes* et *absorbantes ;* telles que la *corne de cerf brulée*, la *tutie*, la *craie (carbonate calcaire)*, les *pattes d'écrevisses* préparées, etc. Ce qu'il faut faire lorsque la propreté ne suffit pas.

(La poussière de bois vermoulu, la cendre de papier ou de chiffon brûlé, etc., sont employées tous les jours avec un égal succès. Il y a des personnes qui se servent, dans les mêmes vues, de la poudre à poudrer : si elle était pure et qu'il n'y entrât que de bon *amidon*, nous la trouverions également bonne ; mais, quel que soit l'*ingrédient* avec lequel on la mélange, ce qu'il y a de certain, c'est que, comme je l'ai vu il y a quelque temps, elle a causé de l'*inflammation*, et conduit à *suppuration* des *écorchures*, qui se seraient peut-être passées d'elles-mêmes sans aucun secours.) Inconvéniens de la poudre à cheveux.

ARTICLE II.

Traitement des Gerçures, des Ecorchures et des Excoriations accompagnées d'inflammation.

LORSQUE les parties affectées sont fort *enflammées*, et tendent à une véritable *ulcération*, il faut ajouter un peu de *sucre de plomb (acétite de plomb)* aux poudres dont on vient de parler, et frotter les *parties* avec l'*onguent camphré*, (ou plutôt bassiner ces *parties* avec l'*eau végéto-minérale de Goulard :* car on a observé que le *sucre de plomb* avait occasionné des *convulsions*). Eau végéto-minérale de Goulard.

Un moyen très-propre à fermer et guérir ces *gerçures*, est de les laver avec une eau dans Dissolution de vitriol blanc, ou de

terre à dégraisser.

laquelle on aura fait dissoudre un peu de *vitriol blanc (sulfate de zinc)*. Mais un des meilleurs *remèdes*, dans cette occasion, est de la *terre à dégraisser*, dissoute dans une quantité suffisante d'eau chaude : on laisse le tout reposer jusqu'à ce qu'il soit refroidi, et on bassine doucement les *parties* avec cette eau, une ou deux fois le jour.

§. VI.

De l'Epaississement du mucus du nez et du Rhume de cerveau chez les enfans.

ARTICLE PREMIER.

De l'Epaississement du mucus du nez.

Effets de cet accident.

Les narines des enfans sont souvent bouchées par un *mucus* épais qui les empêche de respirer librement par le nez, et qui, en même temps, leur ôte la faculté de téter et d'avaler : il est donc de la plus grande importance de remédier promptement à cet accident.

Traitement.

Il y en a qui conseillent, après une *purgation* convenable, d'insérer de temps en temps dans le nez des linges trempés dans trois décagrammes (une once) d'*eau de marjolaine*, dans laquelle on a fait dissoudre un décigramme ou un décigramme et demi (deux ou trois grains) de *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, et qu'on a fait filtrer. WEDEL dit qu'un décigramme (deux grains) de *vitriol blanc* et autant d'*elatérium*, dissous dans seize grammes (une demi-once) d'*eau de marjolaine*, et appliqués comme nous venons de le dire, emportent le *mucus* sans faire éternuer.

Eau de marjolaine. Vitriol blanc. Elatérium.

Remèdes qui réussissent le plus souvent.

Dans les cas opiniâtres, on peut essayer ces *remèdes ;* mais, avant que d'y venir, il faut en

administrer de plus simples et de plus faciles à se procurer. Nous n'avons jamais été dans la nécessité d'en employer d'autres qu'un peu de graisse, de *suif*, d'*huile d'amandes douces* ou de beurre frais, dont on frotte le nez de l'enfant dans le temps qu'il est au lit; par ce moyen, on dissout le *mucus*, et on rend la *respiration* plus libre (*b*).

ARTICLE II.

Du Rhume de Cerveau (3).

Qui sont les enfans qui y sont exposés.

(CETTE maladie empêche les enfans de dormir, et les incommode beaucoup pendant qu'ils tètent. Ceux que l'on tient trop chaudement, ou dont les berceaux sont exposés au passage des allans et venans, ou à quelques vents coulis, y sont très-sujets.

Traitement. Vapeurs d'eau chaude. Beurre. Huile.

Le *remède* est d'exposer le visage de l'enfant à la vapeur d'eau chaude, de lui frotter le nez avec du *beurre* frais ou de l'*huile d'œuf*. Si le *rhume* résiste, on introduira dans les narines un linge roulé, et trempé dans un mélange de de seize grammes (demi-once) d'*eau de marjolaine* chaude, d'un demi-décigramme ou d'un décigramme (d'un grain ou deux grains) de *vitriol blanc (sulfate de zinc)*, et d'autant d'*élatérium*. Les enfans sont très-sujets à une espèce de *toux* appelée *nerveuse*, dont on a donné le traitement Tom. II, Chap. XX, §. II, Art. III.

Eau de marjolaine, vitriol blanc, élatérium.

(*b*) Il y a des nourrices qui, dans ces cas, sucent le nez de leurs enfans pour le déboucher. Cette opération est sans doute des plus dégoûtantes; mais je serais bien loin d'en éloigner celle qui aurait la résolution de le faire.

(3) Voyez, pour le caractère de cette maladie, la note 1 du Chap. XX, Tom. II.

On trouvera, même Chap., §. III, le traitement de la *coqueluche*, maladie plus particulière aux enfans qu'aux adultes.)

§. VII.

Du Vomissement chez les enfans.

Pourquoi le vomissement est plus communaux enfans qu'aux adultes.

LA délicatesse des enfans et la sensibilité de leurs *organes*, les rendent sujets à vomir ou à avoir le *cours de ventre*, pour peu qu'ils prennent des substances qui irritent les *nerfs* de l'*estomac* ou des *intestins*. Aussi ces indispositions sont-elles plus communes dans les premières années de la vie que dans un âge plus avancé.

Il n'est pas toujours à craindre. Ce qui le constitue maladie.

Quoi qu'il en soit, le *vomissement* est rarement dangereux, et ne doit jamais être regardé comme une maladie, à moins qu'il ne soit très-violent, et qu'il ne continue assez long-temps pour épuiser les forces de l'enfant.

ARTICLE PREMIER.

Causes du Vomissement chez les enfans.

LE *vomissement* peut venir ou de ce que l'enfant a trop mangé, ou de ce que les *alimens* qu'il a pris sont de nature à irriter trop vivement les *nerfs* de l'*estomac*, ou enfin de la sensibilité de ses *nerfs*, devenue si grande qu'elle le met hors d'état de supporter la plus légère irritation, l'action même des *alimens* les plus doux.

(Le *vomissement* peut encore être causé par le refroidissement, par quelque vapeur nuisible, telle que celle du charbon; par la *gale* imprudemment répercutée, par des *vers*, par la *coqueluche*, par une *descente*, par des *obstructions*

tructions dans les *intestins*, par la frayeur, le saisissement, la peur, la crainte, etc.)

Article II.

Traitement du Vomissement occasionné par trop d'alimens.

Bien loin de chercher à arrêter le *vomissement*, il faut au contraire travailler à l'exciter, parce que ce n'est qu'en nettoyant l'*estomac* qu'on peut faire cesser la maladie. On donne alors aux enfans quelques grains d'*ipécacuanha* (comme il est prescrit §. I, Art. II de ce Chap., pag. 233 de ce Vol.), ou une grande quantité d'eau tiède, ou une *infusion* légère de fleurs de *camomille*, et on tâche de faire vomir, en chatouillant le gosier avec la barbe d'une plume.

Ipécacuanha, ou de l'eau tiède.

Traitement du Vomissement causé par des alimens âcres et irritans.

Lorsque le *vomissement* vient d'*alimens* de nature *âcre* et *irritante*, il faut changer le *régime* des enfans, et les mettre à une nourriture plus adoucissante.

Changement de régime.

Les enfans qui ne tétent que le *lait* de leur mère, sont rarement exposés à cette espèce de *vomissement*, quoiqu'ils soient très-sujets à la première espèce : mais ceux qui sont entre les mains d'une mercenaire l'éprouvent très-souvent, tant parce que le *lait* de cette nourrice est trop vieux, que parce qu'on les gorge de bouillons à la viande, de gâteaux, de *beurre*, de *bouillie*, etc.

Quand on a fait vomir l'enfant par les moyens qu'on vient d'exposer, on examine si la qualité des *alimens* qui irritent l'*estomac* n'est pas de nature *acide*, ce qu'on reconnaîtra aux

Ce qu'il faut faire quand l'acrimonie est de nature acide;

caractères que nous avons donnés, pag. 248 et suiv. de ce Vol., et on prescrira les *remèdes* qui y sont conseillés.

Putride ; Si l'*acrimonie* des humeurs de l'*estomac* est de caractère *putride*, ce qu'on reconnaît à une odeur d'œuf pourri, qu'exhale la bouche de l'enfant, et ce qui annonce qu'il a mangé des substances animales, on lui donne deux décigrammes et demi ou trois décigrammes (cinq ou six grains) de *crême de tartre (tartrite acidule de potasse)*, dans un peu d'eau, aromatisée avec un peu de *suc de citron*. On les répète plus ou moins de fois par jour, et on les continue jusqu'à ce qu'on ne s'aperçoive plus de la mauvaise haleine.

Rance. Si cette *acrimonie* est d'un caractère rance, ce qui est commun aux enfans à qui l'on donne du lard, de la pâtisserie, du beurre, de la viande grasse, etc., on leur fait prendre le même *remède* que contre l'*acrimonie putride ;* on y ajoute seulement un peu de *sucre* en poudre. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe*, pour purger légèrement, et prévenir le cours de *ventre* qui survient ordinairement dans ce cas.

Lorsque le vomissement est dû à des phlegmes visqueux, Lorsque le *vomissement* est occasionné par des *phlegmes* visqueux qui s'accumulent dans l'*estomac* des enfans qui sont gorgés de *bouillie* et de pain mal fermenté, il suffit de leur donner quelques grains d'*ipécacuanha* pour les faire vomir, et on leur donne ensuite l'*eau de rhubarbe*.

A une gale rentrée ; Lorsque l'*acrimonie*, qui excite le *vomissement*, est due à une *gale* imprudemment répercutée, il faut rappeler la *gale*, et traiter l'enfant comme nous l'avons dit Tom. III, Chap. XXXVII, §. II. Lorsqu'elle est dûe à des *vers*,

A des vers.

on suivra les conseils prescrits Chap. XXX du même Tom.)

Traitement du Vomissement occasionné par l'irritation des nerfs de l'estomac et la sensibilité du sujet.

Quand le *vomissement* procède d'une sensibilité extrême, ou d'une trop grande *irritabilité* des *nerfs* de l'*estomac*, il faut employer des *remèdes* capables de fortifier cet *organe*, et de diminuer par-là sa sensibilité. On remplit la première de ces *indications*, en faisant prendre une légère *infusion* de *quinquina*, auquel on ajoute un peu de *rhubarbe* et d'*écorce d'orange*. On remplit la seconde avec les *sels purgatifs*, auxquels on ajoute quelques gouttes de *laudanum liquide*, selon les circonstances.

Infusion de quinquina, de rhubarbe et d'écorce d'orange.

Sels purgatifs.

Laudanum.

(Il faut commencer par éloigner de l'enfant tout ce qui est capable d'irriter ses *nerfs* et sa sensibilité. On le réduira donc au *lait* de sa mère pour toute nourriture, et la mère elle-même évitera toutes les occasions d'irriter et d'échauffer ses humeurs : les *passions* vives, les *alimens* âcres et salés, la fatigue excessive, etc.

Régime de l'enfant ;

De la nourrice.

D'un autre côté, il faut égayer l'enfant, jouer avec lui pour le faire jouer, fixer son attention sur des objets agréables, ne faire rester auprès de lui que ceux qu'il aime ; et lorsqu'il commence à avoir un peu de raison, sa mère, ses parens, ceux qui le soignent ou l'élèvent, doivent se comporter avec lui de manière qu'il les regarde comme ses meilleurs amis. On évitera sur-tout de lui faire *peur*, de lui inspirer de la *crainte*, de lui occasionner des saisissemens, etc., comme nous l'avons prescrit Tom. I, Chap. XI, §. II.)

Il est important dans ce cas de dissiper l'enfant, de l'égayer, etc.

Traitement du Vomissement causé par des obstructions dans le bas-ventre.

Ce qui donne lieu de soupçonner les obstructions.

(LORSQUE le *vomissement* ne tient à aucune des causes dont on vient de parler, que l'enfant annonce souffrir beaucoup dans le ventre, qu'on y entend des *borborygmes*, qu'il ne rend rien par le bas, malgré les *lavemens émolliens* et les *fomentations*, qu'il ne faut jamais manquer d'administrer toutes les fois qu'il est constipé et qu'il souffre du ventre, on doit soupçonner des *obstructions* dans les *intestins*, ou une irritation causée par des humeurs délétères, qui doivent faire craindre la *colique* appelée *miserere*.

Saignée s'il y a fièvre. Lavemens émolliens. Calmans.

Dans ce cas, il faut faire une petite *saignée*, s'il y a de la *fièvre*. On insiste sur les *lavemens émolliens*, ou avec de l'*huile d'olive* seule. On administre depuis un quinzième jusqu'à un huitième de décigramme (un huitième ou le quart d'un grain) d'*opium*, pour suspendre au moins les douleurs et gagner du temps. On donne de petites doses, mais souvent répétées, d'une *infusion* de *manne* ou de *séné*, à laquelle on ajoute un peu de *suc* de *citron*. On met l'enfant dans un *demi-bain* tiède, et on l'y maintient le plus que l'on peut, en continuant à lui faire boire de l'*infusion purgative*. Si l'enfant refuse de rester dans le *bain*, on lui appliquera sur le ventre des *fomentations émollientes*; on revient au *bain*, où l'on essaie de nouveau à le faire rester; et l'on continue ces alternatives de *bains*, de *fomentations*, d'*infusion purgative*, d'*opium*, etc. jusqu'à ce que l'enfant aille mieux.)

Infusion de manne, de séné avec du suc de citron.

Demi-bain tiède.

Fomentations émollientes.

Traitement du Vomissement occasionné par une descente, par le froid, la coqueluche, etc.

(SI le *vomissement* est occasionné par une *descente*, on le traitera comme nous le dirons Chap. LII, §. X, Art. III de ce Vol. Il est bien important, avant d'administrer des *remèdes* contre le *vomissement*, de s'assurer s'il n'est pas dû à une *descente*, à laquelle les enfans sont d'ailleurs très-exposés.

Avant d'arrêter le vomissement, quelle qu'en soit la cause, il faut s'assurer s'il n'y a pas une descente.

Lorsque le *vomissement* est occasionné par le froid subit, procuré à l'enfant pour l'avoir déshabillé imprudemment, ce qui arrive surtout à ceux qu'on emmaillotte, on en est averti par le *hoquet*, dont il est subitement saisi; et si la nourrice lui donne à téter dans cette circonstance, il ne manque pas de vomir. Il est facile d'y remédier; il suffit de frotter le creux de l'*estomac* de l'enfant avec la main chauffée, et d'y appliquer ensuite des linges chauds.

Comment on reconnaît le vomissement dû au froid subit. Moyens d'y remédier.

Lorsque les enfans sont dans une chambre où l'on brûle du charbon, quelque faible que paraisse l'odeur à un adulte, sa vapeur occasionne souvent chez eux le *vomissement*; mais il cesse ordinairement dès qu'on a enlevé le charbon, et qu'on a répandu de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)* dans la chambre. Si l'on négligeait d'employer ces moyens, l'enfant périrait.

Moyens de remédier au vomissement causé par l'odeur du charbon.

Alkali volatil fluor.

Quant au *vomissement* excité par la *coqueluche*, nous renvoyons au Chap. XX, §. III du Tom. II.)

Traitement du Vomissement opiniâtre.

(DANS les *vomissemens* opiniâtres, outre les *remèdes* internes dont nous venons de parler, on applique sur le *creux de l'estomac*, des *fo-*

Fomentations aromatiques chaudes.

Emplâtre stomachique de thériaque, etc.

mentations aromatiques chaudes, faites avec le vin ; elles aident l'effet de ces *remèdes ;* ou l'on applique, dans le même endroit, l'*emplâtre stomachique*, auquel on ajoute un peu de *thériaque*, comme nous l'avons dit Tom. II, Chap. XXII, §. IV, Art. VIII.)

§. VIII.

Du Dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre chez les Enfans.

Signes auxquels on reconnaît que l'enfant a le dévoiement et la diarrhée.

(IL faut d'abord savoir ce qu'on appelle *cours de ventre* chez les enfans. Nous avons dit, §. II de ce Chap., pag. 238 de ce Vol., que l'enfant doit évacuer deux fois par jour, et plus s'il prend beaucoup de nourriture : il ne faut donc pas croire qu'il a la *diarrhée*, parce qu'il fait trois ou quatre *selles* dans les vingt-quatre heures, s'il tète bien. D'ailleurs les matières des enfans sont toujours liquides, s'ils ne vivent que de *lait*, comme cela doit être pendant les six premiers mois. Pour qu'on puisse dire qu'un enfant a le *cours de ventre*, il faut donc qu'il évacue de six à huit fois dans la journée, plus ou moins, proportionnément à la quantité de *selles* qu'il est habitué de rendre, et à la quantité de nourriture qu'il prend : il faut que ces *évacuations* soient changées de nature et de couleur, que l'enfant annonce du dégoût, etc.

Le dévoiement est rare aux enfans nouveau-nés.

Aussi les enfans nouveau-nés sont-ils rarement attaqués de *diarrhée ;* et lorsque cela arrive, c'est toujours la faute de la mère ou de la nourrice, qui n'a pas soin de l'enfant, ou qui lui donne, soit du mauvais *lait*, soit du bon, mais sans règle, comme nous l'avons observé Tom. I, Chap. I, §. VII.)

Signes aux-

Le *cours de ventre* doit être regardé comme

salutaire chez les enfans, toutes les fois que les *selles* sont aigres, glaireuses, vertes ou caillées. Ce n'est point parce qu'un enfant a un *cours de ventre* qu'il faut le traiter, mais parce que les *selles* sont de telle ou telle nature; même les *selles* claires et aqueuses ne demandent point à être arrêtées trop promptement, parce que souvent elles sont *critiques*, sur-tout lorsqu'elles succèdent à la rentrée de quelque *éruption*, ou après que l'enfant a pris du froid.

quels on reconnaît que le dévoiement est salutaire.

On voit quelquefois de ces *cours de ventre* venir après des temps humides: dans ces cas, ils ne peuvent être qu'avantageux, en ce qu'ils entraînent avec eux une quantité d'humeurs aqueuses, qui, autrement, auraient contribué à relâcher la *constitution*.

ARTICLE PREMIER.

Causes du Dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre chez les Enfans.

(LES nourrices exposent les enfans au *cours de ventre*, toutes les fois qu'elles leur laissent imprudemment refroidir les pieds et l'estomac; toutes les fois qu'elles suspendent dans la chambre où ils sont, des linges mouillés, pour les y faire sécher; qu'elles les couchent dans des endroits humides; qu'elles les sortent au *serein*; qu'elles leur donnent à téter chaque fois qu'ils crient; qu'elles leur donnent des *alimens* solides, sur-tout de la viande, du lard, de la pâtisserie, du *beurre*, de la graisse, etc. avant qu'ils aient des *dents*; qu'elles leur donnent trop à manger; qu'elles leur font prendre des *purgatifs* trop forts; qu'elles font rentrer imprudemment la *gale* ou toute autre *éruption*; enfin toutes les fois que, de leur côté, elles se gorgent de substances salées, de fruits verts

ou peu mûrs, de boisson *aigre ;* qu'elles éprouvent des *coliques*, et qu'elles continuent de donner à téter, sans faire de *remèdes* et sans avertir.

Une autre cause de *cours de ventre* chez les enfans, qui paraît moins dépendre de la nourrice, si elle n'était responsable du *régime* que l'enfant suit tant qu'il est entre ses mains, c'est la faiblesse des *intestins :* car alors les orifices des *glandes* ou des *pores inhalans* et *exhalans* étant flasques et relâchés, laissent couler les humeurs *séreuses* dans le canal, sans qu'elles puissent être pompées par les *vaisseaux absorbans*. Ce *cours de ventre* n'est accompagné ni de douleurs, ni de *tranchées* : on n'aperçoit aucune marque de purulence, ni aucun signe de crudité. Les enfans qui en sont attaqués, sont faibles, pâles et abattus ; ils sont bientôt épuisés. Mais sa continuité est souvent la suite d'un *dévoiement* qui a été négligé, ou mal traité, ou qui a duré trop long-temps, comme on l'observe assez souvent chez les pauvres, et particulièrement dans les campagnes.)

ARTICLE II.

Traitement général du Dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre chez les Enfans.

Principale indication à remplir dans ce traitement.

COMME la principale *indication*, dans le traitement des *cours de ventre*, est d'évacuer la matière morbifique, on a coutume de donner au petit malade un doux *vomitif d'ipécacuanha*, et ensuite de petites doses de *rhubarbe*, souvent répétées ; en plaçant dans l'intervalle, quelques remèdes *absorbans*, pour mitiger l'*acrimonie* des humeurs. Mais le meilleur *purgatif*, dans ce cas, est la *magnésie blanche (carbonate de magnésie)* : elle est en même temps *absorbante* et *laxative*, et elle opère sans causer de *coliques*.

Magnésie blanche.

Le *vin d'antimoine*, qui agit et comme *émétique*, et comme *purgatif*, est encore alors un excellent *remède*. Pour le proportionner à la faiblesse de la *constitution*, on en délaye une certaine quantité dans de l'eau ; et comme il n'a pas de goût désagréable, on le répète aussi souvent que l'occasion le demande. Une seule dose de ce *vin* a très-souvent calmé la violence du mal, et préparé le corps à l'usage des *absorbans*.

Vin d'antimoine.

Manière de l'administrer.

Si cependant les forces le permettent, on réitérera le *remède*, toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que les *selles* prennent un caractère plus naturel ; ensuite on le donne à de plus grands intervalles. Lorsque les circonstances exigent d'y revenir fort souvent, il faut toujours que les doses aillent un peu en augmentant, parce qu'en général l'habitude lui fait perdre de son efficacité.

On voit des personnes qui, sur les premières apparences de *cours de ventre*, ont recours aux *remèdes absorbans* et *astringens ;* mais lorsqu'on les donne avant d'avoir corrigé l'*acrimonie* des humeurs, quoique la maladie paraisse appaisée pendant quelque temps, elle reparaît bientôt avec plus de violence, et devient souvent fatale : au lieu que lorsqu'on aura fait précéder les *évacuations* convenables, on pourra, sans crainte, les administrer : ils réussissent alors toujours très-bien, comme nous l'avons dit Tom. II, Chap. XXII, §. III.

Les absorbans et les astringens ne peuvent point être donnés sans avoir fait précéder les purgatifs.

Quand, après avoir purgé l'*estomac* et les *intestins*, il reste des *coliques* ou des *insomnies*, on donne quelques gouttes de *sirop de pavot*, dans un peu d'*eau de canelle simple :* on réitère ce *calmant* trois ou quatre fois par jour, jusqu'à ce que les *symptômes* soient modérés.

Cas qui indique les calmans.

Traitement des principales Causes du dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre.

Traitement lorsque l'enfant mange trop.

(Nous avons dit qu'il ne fallait pas se hâter d'arrêter les *cours de ventre* occasionnés par le froid, l'humidité, la *gale*, ou toute autre *éruption* rentrée. Il en est de même lorsqu'il est causé parce que l'enfant mange trop. Dans ce cas, il ne faut s'occuper que du *régime*, c'est-à-dire, tenir l'enfant très-propre et chaudement; le mettre dans un lieu sec, et ne lui donner à téter que modérément et à des heures réglées. Cependant, si le *cours de ventre* devient opiniâtre et qu'il affaiblisse l'enfant, il faut lui administrer les *remèdes* généraux qu'on vient de prescrire; on les fera précéder d'un peu d'*ipécacuanha*, s'il y a dégoût, comme il arrive le plus souvent. Dans le cas d'*éruption* rentrée, il faut la rappeler, ou y suppléer par un *cautère*, comme nous l'avons prescrit Tom. III, Chap. XXVIII.

Dans le cas d'une éruption rentrée.

Lorsque le cours de ventre est causé par des purgatifs trop forts, il faut se hâter de l'arrêter.

Mais lorsque le *cours de ventre* est occasionné par des *purgatifs* trop forts, qui procurent une *superpurgation*, de violentes *tranchées*, des *convulsions*, et qui pourraient causer la mort, il faut se hâter de l'arrêter. En conséquence on prescrira la *potion* suivante :

Pourquoi? Emulsion astringente.

Prenez d'*eau de canelle simple*, deux hectogrammes (six onces);
de *gomme adragant*, quinze décigrammes (trente grains);
d'*amandes douces*, six.

Faites dissoudre la *gomme* dans l'*eau de canelle;* pelez les *amandes;* pilez-les dans un peu d'eau commune; passez, et mêlez ce *lait d'amandes* avec l'*eau de canelle gommée.*

Faites prendre une cuillerée à café de cette

potion, toutes les demi-heures, ayant soin d'agiter la bouteille chaque fois.

On donnera en même temps un *lavement*, tel que ceux prescrits Tom. III, pag. 51. On le donnera proportionnément à l'âge de l'enfant et à la force de la *constitution*, et on le répétera selon les circonstances. — Lavemens d'empois.

Lorsque les *selles* commenceront à diminuer, on prescrira une ou deux gouttes de *laudanum*, s'il y a des *convulsions* et de l'agitation. Il faut être très-circonspect dans l'administration de ce *remède :* on ne le répétera que lorsqu'il sera très-nécessaire. On termine le traitement par une *eau de rhubarbe* légère, dont on donne de temps à autres de petites cuillerées. — Circonstances qui indiquent le laudanum. Avec quelles précautions il faut l'administrer. Eau de rhubarbe.

Quand le *cours de ventre* est causé par la faiblesse des *intestins*, l'*évacuation* est très-abondante, et les humeurs du corps se dissiperaient en peu de temps, si on ne l'arrêtait promptement. Il tient, comme nous l'avons déjà fait connaître, à des causes plus éloignées. Une d'entr'elles, plus commune qu'on ne pense, est le mécontentement que les enfans ressentent de ce qu'on a plus d'égards et d'amitié pour leurs frères et sœurs, que pour eux : une autre, non moins fréquente, est la *peur*, qu'on se plaît à leur inspirer ; sans parler d'un *dévoiement* précédent, qu'on a négligé ou mal traité. — Traitement lorsque le cours de ventre est causé par la faiblesse des intestins ; Par la jalousie, etc.

Cette espèce de *cours de ventre* demande, comme toutes les autres maladies, qu'on éloigne d'abord la cause qui l'a fait naître ; ensuite il n'y a plus qu'à fortifier le petit malade, au moyen d'un peu de *vin calybé :* on en donne une cuillerée à café, dans un peu d'eau de *canelle simple ;* on réitère ce *remède* deux ou trois fois dans la journée. — Remèdes fortifians. Vin calybé, avec l'eau de canelle.

La boisson sera une *infusion de canelle*, ou — Régime. boisson.

d'*écorce d'orange*. Si l'enfant téte encore, il faut que son unique *aliment* soit le *lait* de sa mère; et s'il est sevré, il ne mangera que du pain rôti, avec un peu de confiture de *coing*, sans bouillon, sans *beurre*, etc., qui ne feraient qu'augmenter la flaccidité des vaisseaux du *canal alimentaire*.

Quant au *cours de ventre* qui accompagne les *aphthes*, nous renvoyons au §. III de ce Chap., pag. 241 et suiv. de ce Vol. Pour celui qui accompagne la *petite vérole* et la *rougeole*, on consultera les Chap. XII et XIII du Tom. II.

Les enfans sont sujets aux *évacuations* connues sous le nom de *lienterie* et de *flux cœliaque*, dont on a traité Tom III, Chap. XXV, §. VIII. On consultera ce §., et on proportionnera la dose des *remèdes* à leur âge et à leur *constitution*.

ARTICLE III.

Moyens de prévenir le Dévoiement et la Diarrhée, ou Cours de ventre chez les Enfans.

Les préservatifs de ces maladies sont les bons soins et la santé de la nourrice.

(LES *préservatifs* de ces maladies, et du plus grand nombre de celles dont sont attaqués les enfans, sont les bons soins et la santé de la nourrice. Une nourrice qui s'est conduite comme il est prescrit Chap. I du I.er Vol. de cet ouvrage, verra rarement son nourrisson malade, et le sera plus rarement elle-même.

Cependant, si malgré l'exactitude la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs, la nourrice s'apercevait que l'enfant eût des dispositions au *dévoiement*, ou que l'ayant déjà eu, elle eût lieu d'en craindre le retour, elle fera elle-même usage de la poudre suivante:

Prenez de *magnésie blanche*, trois décagrammes (une once); — Poudre absorbante et fortifiante pour la nourrice.

d'*écorce d'orange*, de *semences de fenouil*, de *sucre blanc*, } en poudre de chacune huit grammes (deux gros).

Mêlez.

Elle en prendra cinq à six décigrames (dix à douze grains) cinq ou six fois par jour, dans une cuillerée d'eau chaude.)

§. IX.

Des diverses espèces d'Eruptions particulières aux Enfans à la mamelle; de la Croûte laiteuse; de la Teigne et des Engelures.

(IL ne s'agit ici, ni de la *petite vérole*, ni de la *rougeole*, ni de la *fièvre scarlatine* ou *fièvre rouge*, ni de la *fièvre miliaire*, etc.; ni de l'*érysipèle*, des *dartres*, de la *gale*, des *échauboulures*, des *ébullitions*, etc. toutes *maladies éruptives*, également communes aux adultes et aux enfans, dont il est traité Tom. II, Chap. X, XII, XIII, XIV, XV, XVI, et Tom. III, Chap. XXXVII et XXXVIII. Il ne sera question, dans le premier Art. de ce §., que de ces *éruptions*, sur-tout de la tête, qui n'ont pas de noms particuliers, et que les femmes appellent *gale*, mais improprement, puisqu'elles en diffèrent essentiellement. Nous parlerons dans les trois Art. suiv., de la *Croûte laiteuse*, de la *Teigne*, et des *Engelures*.) — But qu'on se propose dans ce paragraphe.

ARTICLE PREMIER.

Des diverses Eruptions particulières aux Enfans à la mamelle.

LES enfans à la mamelle sont rarement — Ces érup-

tions sont assez communes.

exempts d'*éruptions* d'une espèce ou d'une autre. (Il ne faut pas confondre ces *éruptions* avec les *gerçures*, les *écorchures* et les *excoriations* dont il est parlé §. V de ce Chap., pag. 252 et suiv. de ce Vol.) Cependant ces éruptions sont, pour l'ordinaire, peu dangereuses : elles ne doivent néanmoins jamais être desséchées sans les plus grandes précautions, parce quelles tendent à délivrer les enfans d'humeurs *âcres* et brûlantes qui, retenues dans le corps, produiraient des maladies funestes.

Mais elles sont peu dangereuses, et ne doivent point être desséchées sans précautions.

Causes des Eruptions particulières aux enfans.

Alimens malsains.

LES *éruptions*, chez les enfans, sont principalement occasionnées par les *alimens* malsains et par la malpropreté. Si un enfant est gorgé, à toutes les heures du jour, d'*alimens* que son *estomac* ne peut pas digérer, ces *alimens*, au lieu de le nourrir, le surchargent d'humeurs grossières : une fois produites, ces humeurs sortent sous forme d'*éruption* à la *peau*, ou restent dans le corps, et y occasionnent des *fièvres* et d'autres maladies internes.

La malpropreté.

Enfin, la malpropreté est une cause si générale de maladies *éruptives*, qu'il n'y a personne qui ne puisse en produire des exemples. Les enfans des pauvres, et de tous ceux qui négligent la *propreté*, sont non-seulement presque toujours couverts de *vermine*, mais ils ont encore, pour l'ordinaire, la *gale*, la *teigne*, et autres *maladies de la peau*.

Traitement des Eruptions particulières aux enfans.

Dans les cas d'alimens malsains et de malpro-

LORSQUE les *éruptions* viennent ou d'*alimens* malsains, ou de malpropreté, l'éloignement de ces deux causes suffit ordinairement pour les

guérir. (Une attention scrupuleuse à changer l'enfant de linge aussitôt qu'il est sali, à lui laver la tête tous les jours avec un linge fin trempé dans de l'eau tiède, et à ne lui donner d'autre *aliment* que le *lait* de sa mère, suffira non-seulement pour empêcher ces *éruptions* de devenir dangereuses, mais encore pour les prévenir.)

Précé, moyens d'empêcher qu'elles ne deviennent dangereuses et de les prévenir.

Dans les autres cas, il faut employer les *remèdes desséchans ;* mais il ne faut jamais les administrer sans la plus grande précaution, ainsi que nous l'avons observé Tom. I, pag. 89. Pendant qu'on fait usage de ces *remèdes*, il est important de tenir le ventre libre, et de prendre garde que l'enfant n'éprouve du froid. Nous ne connaissons pas de *remède* plus sûr pour guérir les *éruptions cutanées* que le *soufre*, pourvu qu'on en use avec ménagement. On mêle un peu de *fleurs de soufre* avec du beurre frais, de l'*huile* ou *saindoux*, et on en frotte légèrement et souvent dans la journée la partie affectée.

Dans les autres cas ; dessicatifs. Précautions que cette espèce de remède exige.

Soufre en onguent.

Les *éruptions* les plus opiniâtres auxquelles sont sujets les enfans, après celles dont on vient de parler, sont (la *croûte laiteuse*), la *teigne*, ou *gale* de la tête, et les *engelures*.

ARTICLE II.

De la Croûte laiteuse chez les Enfans.

(ON donne le nom de *croûte laiteuse* à une éruption croûteuse épaisse qui recouvre le visage, et quelquefois d'autres parties du corps des enfans : on l'appelle *laiteuse*, parce qu'elle attaque plus souvent les enfans qui tètent encore, que ceux qui sont sevrés. Les enfans de six mois y sont plus sujets que ceux qui ont leurs

Caractère de cette éruption.

A quel âge les enfans y sont exposés.

dents ; et elle se dissipe ordinairement à la fin de l'année, terme où l'on a coutume de sevrer les enfans. Chez quelques-uns cependant elle se manifeste plus tard, et se continue au-delà de l'éruption totale des premières *dents*. L'auteur que nous allons citer a vu, ce qui néanmoins est rare, des enfans de six ans en être incommodés; et le fils d'un marchand en éprouva le retour à quatre ans.

Ce que nous allons dire de la *croûte laiteuse* est tiré d'une excellente Dissertation couronnée à l'Académie de Lyon en 1776. Nous la devons au savant STRACK, médecin de Mayence, qui se plaint, avec raison, du silence de la plupart des médecins sur cette maladie, des médecins même qui ont écrit sur les maladies des enfans. « Ou ils n'en ont point parlé, dit-il, ou ils l'ont « fait d'une manière peu utile. » Cette Dissertation est intitulée : *Caroli* STRACK, *med. doct. et in Univ. Mongunt. instit., profess.*, etc. *De Crustâ lacteâ Infantum, ejusdemque specifico Remedio Dissertatio, quam scientiarum, artium atque litterarum Academia quæ Lugduni in Gallis est, altero duplici præmio coronavit die 3.ª decembr. ann.* 1776. *Francofurti ad Mœnum, typis Andræis*, 1779.)

Causes de la Croûte laiteuse.

(LA cause de la *croûte laiteuse* est encore un mystère. Le D.r STRACK déclare avec franchise qu'il ne la connaît pas; que si on le presse de répondre, il dira que c'est la *contagion*, et que bien qu'il ne puisse en donner la raison, cette opinion est fondée, 1.° sur ce que les enfans nés d'une mère qui a eu, dans son enfance, cette maladie, ont la *croûte laiteuse*, qu'ils soient allaités par leur mère, ou par une nourrice

La contagion.

rice étrangère, qu'ils soient nourris avec du *lait* de *vache*, ou avec tout autre *aliment*; 2.° sur ce que la nourrice qui a éprouvé la *croûte laiteuse* la communique à l'enfant, quoique celui-ci soit né de père et de mère qui ne l'ont point eue; de sorte, dit l'auteur, que j'ai vu souvent une même nourrice avoir infecté de ce mal plusieurs enfans appartenans à des familles différentes. Mais une nourrice étrangère qui a autrefois éprouvé la maladie, la communique plus sûrement que la mère qui ne nourrit point.)

L'allaitement est la voie par laquelle se communique le plus sûrement la croûte laiteuse.

Symptômes de la Croûte laiteuse.

(ELLE attaque le plus souvent les joues de l'enfant. Il s'y élève des *pustules*, tantôt larges et tantôt en pointe, remplies d'une humeur limpide et glutineuse. Une *pustule* qui se crève répand une eau roussâtre, glutineuse, qui, par sa ténacité, s'arrête à la pellicule qui la renfermait, et l'une et l'autre se collent à la *peau*. Comme ces boutons se crèvent souvent et en différens sens, la *peau* se couvre d'une croûte d'un rouge jaune; mais cette *croûte* se fend souvent, et de ses fentes sort encore une humeur glutineuse qui, se durcissant à son tour, augmente l'épaisseur et la dureté de la *croûte* totale. La *peau* elle-même, à l'endroit du mal, devient dure comme du cuir, et les parties qui sont dessous se tuméfient. Les *glandes jugulaires* ont coutume de se gonfler, ce qui arrive rarement aux *parotides*.

Dans les uns, ces croûtes n'occupent que les joues, et s'y fixent: dans les autres, elles se portent en même temps sur d'autres parties, s'étendent jusqu'à la partie antérieure des oreilles, et gagnent même leur partie postérieure.

Le menton en est ensuite infecté, puis le front, et tout le visage en est enfin couvert comme d'un masque. Il n'y a d'épargné que les paupières qui, blanches et dénuées de *cils*, paraissent de loin comme à travers les ouvertures d'un masque.

Rarement le mal attaque le globe de l'*œil* : cet accident n'arrive que quand les *pustules* sont dispersées sur les joues, ou qu'il n'y en a que fort peu : c'est pourquoi cette espèce d'*ophthalmie* est difficile à connaître, et ne peut l'être que par une longue expérience. Quelquefois ce vice laiteux sourde des oreilles, et verse de la *sanie* par le *méat auditif*.

Mais la *croûte laiteuse* n'occupe pas seulement la face ; elle se répand encore sur d'autres parties, en sorte qu'il n'y a presque aucun endroit du corps qui en soit à l'abri. J'en ai vu autour du cou, sur la poitrine, sur le ventre, le long des bras, des cuisses, sur les fesses même, et sur les *lombes*.

Erreurs sur les suites de la croûte laiteuse.

Les mères de famille, les commères et quelques médecins pensent que la *croûte laiteuse* n'a rien de dangereux, et qu'après sa guérison les enfans y gagnent, que leur visage en est plus beau, et que s'ils viennent à avoir la *petite vérole* par la suite, ils n'en sont pas marqués : ce sont des erreurs. Bien loin d'être plus belle, la *peau* du visage demeure blanche, lisse, luisante ; et la *petite vérole*, soit *discrète*, soit *confluente*, les marque aussi bien que ceux qui n'ont point eu la *croûte laiteuse*. Enfin cette dernière maladie n'est pas exempte de danger ; elle a au contraire été souvent funeste, ou parce que les boutons se sont affaissés naturellement, ou parce qu'étant sortis à l'extérieur, une partie de la matière morbifique s'est fixée dans les

Elle n'est pas sans danger.

glandes, ou parce qu'un traitement contraire a fait rentrer en dedans l'humeur qui se faisait jour au-dehors. STRACK en rapporte plusieurs exemples qu'on peut voir dans sa Dissertation, mais que nous supprimons pour ne pas donner trop d'étendue à cet article.

Ce qui la rend dangereuse.

La *croûte laiteuse* est dangereuse si elle dure long-temps : elle l'est encore davantage, si les boutons ne sortent pas dans la quantité convenable ; car alors la portion d'humeur qui reste se jette sur les *glandes mésentériques* : delà l'enflure du ventre et la *tympantie*. Bientôt l'enfant maigrit, parce que le *chyle* ne peut point parvenir à la masse du *sang*, et il tombe dans un *marasme* qui le tue.

Elle est plus longue à guérir si on l'abandonne à la nature, que par le secours de l'art.

Cette maladie se guérit, soit naturellement, soit par le secours des *remèdes*. Mais la guérison abandonnée à la nature est plus lente que celle qui est procurée par l'art, puisqu'on l'a vue durer six mois, même un an, lorsqu'elle a été abandonnée à elle-même ; tandis qu'elle est l'affaire de quinze jours, plus ou moins, lorsqu'on la traite avec le *remède* dont nous allons parler.

Caractères de l'urine lors de la terminaison de la maladie.

En général, l'éruption marche avec d'autant plus de rapidité, et les croûtes tombent d'autant plus promptement, que l'enfant rend plus promptement une *urine* d'une odeur insupportable, telle que celle de chat. Que cette maladie soit traitée ou non, le malade ne guérit point qu'il n'ait rendu une urine de cette odeur, et à plusieurs reprises : plus elle tarde à paraître, plus la maladie traîne en longueur. C'est donc une de celles où il faut administrer des *remèdes* le plus tôt possible.)

Traitement de la Croûte laiteuse.

(Dès que le mal est déclaré, il est important,

à cause des suites auxquelles il donne lieu, d'administrer, sans perdre de temps, le *spécifique*, c'est-à-dire, la *jacée ; remède* qui, dit STRACK, conduit à une guérison parfaite, prompte et sûre.

La jacée en est le spécifique.

Manière d'en employer les feuilles fraîches ;

C'est des feuilles de cette plante qu'on fait usage. On les emploie fraîches ou sèches. Lorsqu'on veut les prescrire fraîches, on en ôte les racines, les fleurs et les graines, pour ne conserver que les feuilles ; on en prend la valeur d'une poignée, que l'on a coupées menues ; on les fait bouillir dans une demi-tasse de *lait*, qu'on fait prendre à l'enfant dans la matinée : on réitère cette dose le soir. Si l'on aime mieux les employer après qu'elles ont été séchées à l'ombre, on les réduit en poudre : on en prend deux grammes (un demi-gros), qu'on laisse infuser pendant deux heures dans une demi-tasse de *lait ;* ensuite on les fait bouillir quelque temps, et on passe. On donne cette dose le matin, et on la réitère le soir, de sorte que l'enfant prend quatre grammes (un gros) de cette poudre par jour.

Sèches et en poudre.

Manière de faire prendre ce remède à l'enfant.

Quant à la manière de donner cette demi-tasse de *lait* à l'enfant, on peut la lui faire prendre à la cuillère, ou en faire une soupe, une *panade*, etc., parce que la *jacée* n'aigrit point le *lait*, et n'altère point sa saveur agréable ; elle le rend au contraire plus pur, elle en fait une crême.

Effets de ce remède dans les premiers huit jours ;

Dans les huit premiers jours de l'usage de ce *remède*, il sort des boutons en grand nombre, même chez les enfans qui n'avaient que peu ou point de croûtes auparavant : bientôt tout le visage forme une croûte très-épaisse, ce dont il convient de prévenir les parens. Quoique l'*urine* n'ait encore donné aucune odeur, elle en prend alors une détestable, semblable à celle du chat, comme nous l'avons dit.

On continue l'usage de la *jacée* tant que l'humeur sort au-dehors ; lorsque l'éruption s'est bien faite, que les *croutes* sont très-épaisses, et qu'il ne reste plus de vice laiteux au-dedans du corps, les *croutes* tombent et se détachent pour l'ordinaire en larges fragmens, après la seconde semaine, et elles quittent la *peau* sans y causer de dommage.

Dans la seconde semaine.

Quoique les *croutes* soient tombées, et que le visage soit parfaitement nettoyé, il ne faut pas pour cela cesser sur-le-champ le *remède* ; il faut au contraire le continuer encore une quinzaine de jours, afin qu'il puisse chasser au-dehors toute l'humeur qui pourrait encore être au-dedans : car STRACK a observé souvent que la *peau* bien nettoyée par l'usage de ce *remède*, et restée telle pendant quelque temps, se recouvrait ensuite de nouvelles *croutes*.

Il faut continuer le remède encore quinze jours après que les croûtes sont tombées.

Voici les marques auxquelles on reconnaît que toute l'humeur est entièrement sortie du corps, et qu'il n'en est rien resté dans l'intérieur : le visage de l'enfant est souple et sans bouffissure ; la *peau* du visage est fine ; on peut lui faire contracter des plis en la maniant entre les doigts ; elle n'est ni dure, ni coriace, ni rude, ni écailleuse ; enfin les *urines* de l'enfant ressemblent à celles d'un autre enfant en santé.)

Signes qui annoncent que la maladie est entièrement guérie.

Moyens de préserver les enfans de la Croûte laiteuse.

(COMME la cause de la maladie est la *contagion*, le moyen d'en préserver les enfans est de ne pas les y exposer. Or, nous avons vu que la voie par laquelle elle se communique particulièrement, est l'allaitement : il faut donc se garder de faire téter par les enfans une mère ou une nourrice qui a eu cette maladie ; car un

Il ne faut pas faire téter à l'enfant une nourrice qui a eu cette maladie. Pourquoi ?

caractère particulier à la *croûte laiteuse*, est de laisser dans la personne qui l'a éprouvée, un levain qui subsiste pendant de longues années, et qu'elle transmet à ses enfans, ou à ceux qu'elle allaite.

Ce phénomène explique pourquoi la *jacée* ne guérit pas toujours la *croûte laiteuse*. En effet, si l'enfant qui a la maladie est entre les mains d'une nourrice qui l'a eue dans son enfance, on sent qu'il ne peut pas guérir; puisqu'il est sans cesse exposé à la cause qui peut la faire naître. Il était donc de la plus grande importance d'avoir des signes ou des caractères auxquels on pût reconnaître que la mère ou la nourrice a eu la maladie; et ces caractères, nous les devons encore au D.r STRACK. Il ne faudrait pas se contenter d'interroger la nourrice: elle a trop d'intérêt à cacher la vérité, lorsqu'il est question d'un objet de lucre. D'ailleurs, elle peut elle-même l'ignorer, parce qu'elle ne l'a eue qu'étant enfant, qu'elle jouit d'une bonne santé, que les caractères qu'elle porte ne sont que peu ou point connus du vulgaire. Il faudra donc l'examiner avec attention, et l'on s'assurera qu'elle a eu la maladie,

Caractères qui annoncent que la nourrice a eu autrefois la maladie.

Si la *peau* du visage de cette nourrice est beaucoup plus lisse qu'elle ne l'est chez les autres femmes; si elle est beaucoup plus blanche que celle du reste du corps: ce caractère est un des plus certains: c'est d'après cet état de la *peau*, que le peuple, comme nous l'avons fait observer, prétend que la *croûte laiteuse* rend les enfans plus beaux; si le tour des joues est très-uni et luisant; si, exposé au feu ou à toute autre cause qui fait rougir, le visage ne prend point une couleur de rose ou de carmin, mais celle de pourpre ou d'écarlate; enfin, si cette

couleur foncée n'est pas répandue uniformément sur les joues, mais par taches larges, distinctes les unes des autres par des places blanches.

Dès que la nourrice présente ces signes, ou quelques-uns d'entr'eux, il faut lui retirer l'enfant, parce qu'il gagnerait indubitablement la maladie; et l'on ne pourra douter que l'enfant n'en soit déjà infecté, quoiqu'il ne paraisse encore aucune pustule à l'extérieur.

Ces caractères reconnus, il faut retirer l'enfant de la nourrice.

Si l'enfant a le visage extraordinairement gros; s'il a les joues enflées, rondes et bouffies; si elles ne sont point de couleur de rose, mais d'un rouge très-foncé depuis la pommette jusqu'à la mâchoire inférieure; si la *peau* paraît au toucher dure comme du cuir; si, en la maniant avec les doigts, on ne peut pas y former des rides ou des plis, caractère qui en impose aux mères de famille, qui, dans ce cas, se glorifient de la chair ferme et de la graisse de leurs enfans; si l'*épiderme* paraît rude au toucher, comme légèrement écailleux, sur-tout dans les endroits du visage qui ont de la couleur; si l'enfant a coutume de se frotter le visage sur les oreillers de son berceau, ou sur les vêtemens de sa nourrice; enfin, et ce caractère ne permet plus d'en douter, si l'*urine* a l'odeur détestable de celle de *chat*.

Caractères qui annoncent que l'enfant qui a tété une nourrice suspecte, est attaqué de la maladie, quoique les croûtes ne paraissent pas à l'extérieur.

Si l'on remarque ces signes, ou seulement quelques-uns chez un enfant, il faut le retirer d'entre les mains de la nourrice, et lui donner aussitôt le *spécifique*, c'est-à-dire, la *jacée*, comme il est prescrit pag. 276 de ce Vol. La *croûte laiteuse* ne tardera pas à se manifester.

Nous finirons en observant que la *jacée* est un *remède* très-doux; qu'une personne en santé peut le prendre impunément, et sans qu'il en résulte le moindre inconvénient; de sorte que

La jacée est un remède très-doux, incapable de nuire aux

personnes en santé.

dans le cas où les signes que nous venons d'exposer ne seraient pas bien marqués, ou paraîtraient équivoques, il ne faudrait pas être arrêté par la crainte d'administrer un *remède* dont l'indication ne serait pas bien évidente. Il ne peut point faire de mal, et l'expérience a prouvé qu'il a fait sortir la *croûte laiteuse* chez des sujets qui ne donnaient point lieu de la soupçonner.)

ARTICLE III.

De la Teigne des Enfans.

LA *teigne* est souvent très-difficile à guérir, et quelquefois la guérison est plus dangereuse que le mal. J'ai vu très-souvent des enfans attaqués de maladies internes dont ils sont morts, parce qu'on les avait guéris de la *teigne*, par l'application de *remèdes desséchans (c)*.

(La *teigne* est une espèce de *dartre* corrosive qui vient à la tête, et qui exhale souvent

---

Importance de la propreté et des alimens sains pour guérir cette maladie. Observation.

(*c*) Il y a quelque temps que, dans l'hôpital des enfans-trouvés d'Ackworth, où les enfans étaient attaqués de la *teigne* et d'autres *maladies éruptives*, je vis un exemple frappant du danger d'employer des *remèdes* dessiccatifs, au lieu de la propreté et des *alimens* sains: car ayant trouvé, par les informations qu'on fit à ce sujet, qu'on négligeait totalement la *propreté* dans ces enfans, et qu'on s'occupait fort peu de la salubrité et de la nature des *alimens* qu'on leur administrait, on donna des ordres pour y remédier. Mais ces ordres ayant été négligés, comme trop fatigans pour les domestiques, les directeurs, etc., on décida qu'il fallait guérir ces enfans avec des *remèdes*: en conséquence on leur en donna, et ils pensèrent devenir funestes à tous. On vit bientôt paraître des *fièvres* et d'autres maladies internes, et ensuite une *dysenterie putride*, si *contagieuse*, qu'elle en fit périr le plus grand nombre, et causa les mêmes ravages dans une partie considérable des environs.

une odeur désagréable. Ce sont des *pustules* ou des *vésicules*, qui dégénèrent bientôt en petits *ulcères*, couverts de *croûtes* tantôt sèches, tantôt humides, qui, peu à peu, s'étendent et se joignent entr'elles; d'où il résulte des plaques, dont tout le *cuir* chevelu est couvert: le derrière des oreilles en est ordinairement affecté, et il en résulte un *écoulement* quelquefois abondant.)

Ce qu'il faut faire avant que d'administrer les remèdes.

On ne doit jamais en commencer la cure, qu'on n'ait nettoyé la tête, coupé les cheveux, peigné et brossé les *galons*, etc. Car très-souvent on donne le nom de *teigne* à des *gales*, qu'une *propreté* recherchée, et continuée long-temps, guérit toujours sans aucune sorte de *remèdes*. Il faut donc, avant tout, faire usage de tous les moyens de *propreté* connus.

Eau de savon ou de chaux.

S'ils ne suffisent pas, il faut raser la tête une fois par semaine, ou plus souvent, et la laver tous les jours avec une eau de *savon* ou de *chaux*; (et pendant ces *lotions*, faire prendre une *tisane* composée avec la *patience*, la *fumeterre*, le *cresson* ou la *scabieuse*, à l'une ou l'autre desquelles on ajoute un peu de *réglisse*; et on donne souvent de légers *purgatifs*, ou des *laxatifs* tels que celui qui est prescrit contre les *aphthes*, §. III, Art. III de ce Chap., pag. 243 de ce Vol.)

Emplâtre de poix noire.

Si on ne réussit pas encore, il faut appliquer un *emplâtre de poix noire*, pour arracher la racine des cheveux. Lorsque les *chairs* sont *baveuses*, on les touche avec un peu de *vitriol bleu (sulfate de cuivre)*, et on les saupoudre avec de l'*alun calciné (sulfate d'alumine)* (3).

Vitriol bleu. Alun calciné.

(3) Ce traitement a quelque chose de barbare, il en

Pendant ce traitement, il faut que l'enfant observe un *régime* régulier et léger; il faut lui tenir le *ventre* libre, et le garantir, le plus qu'il est possible, du froid.

Régime.

Pour prévenir les suites dans lesquelles pourrait entraîner la guérison de cette *éruption*, il faut, sur-tout aux enfans gros et gras, leur faire un *cautère* au *cou* ou au *bras*, et le tenir ouvert jusqu'à ce que l'enfant soit devenu plus fort, et que sa *constitution* soit un peu améliorée.

Moyens de prévenir les suites de cette guérison.

Cautère.

(Quelquefois la *teigne* est un *symptôme* d'autres maladies, telles que la *vérole*, le *scorbut*, etc. On sent que, dans ces cas, il faut recourir aux *remèdes* que ces maladies exigent, et qui sont conseillés aux Chap. qui traitent de ces maladies.)

---

faut convenir. Cependant il est un des meilleurs que l'on puisse employer. Il serait donc à désirer qu'on ne le fit subir qu'à ceux sur qui on a tenté en vain tous les autres moyens. Mais on est bien loin de se comporter ainsi. La *teigne* est en possession d'être traitée par des gens qui ne sont rien moins que médecins ou chirurgiens. A Paris, on la traite dans quelques hôpitaux; cependant le plus grand nombre des enfans que l'on dit guéris de cette maladie, l'ont été par des charlatans, ou des personnes alors religieuses, dont le but et le zèle étaient sans doute très-estimables, mais qui, n'ayant aucune connaissance, employaient ce traitement atroce dans tous les cas de *gale* à la tête des enfans. J'en ai vu plusieurs, entr'autres une petite fille qui l'a éprouvé, et qui n'avait certainement pas la *teigne*. J'ai empêché que deux autres enfans qui, de l'avis d'une de ces personnes officieuses, avaient la *teigne*, ne fussent traités de cette manière, et la *propreté seule* en a guéri un : l'autre a été en outre purgé deux fois, et la maladie n'est revenue ni chez l'un ni chez l'autre.

ARTICLE IV.

Des Engelures des Enfans et des Adultes.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

LES enfans sont sujets aux *engelures*, dans les temps froids. (Elles sont même assez communes chez les adultes, sur-tout à ceux qui sont exposés à des alternatives de froid et de chaud, et qui mettent les mains, tantôt dans l'eau froide, et tantôt dans l'eau chaude, tels que les cuisiniers, cuisinières, blanchisseuses, etc., ceux qui se lavent les mains à l'eau chaude l'hiver, etc.)

Causes des Engelures.

UNE cause générale des *engelures*, c'est qu'après avoir eu froid aux pieds et aux mains, ou les avoir eus mouillés, on va aussi-tôt les chauffer. Quand les enfans ont froid, on les fait mettre bien soigneusement auprès du feu, tandis qu'on devrait leur faire faire de l'*exercice*, afin qu'ils s'échauffassent graduellement : car la chaleur du feu cause une *raréfaction* subite des *humeurs*, et une distension des *vaisseaux ;* et, si l'on s'y expose souvent, cette distension devient à la fin excessive, et les *vaisseaux* se trouvent forcés de se rompre et de s'ouvrir.

Moyens de prévenir et de guérir les Engelures.

Se garantir de la chaleur subite après avoir eu froid.

POUR prévenir les *engelures*, il faut se garantir avec le même soin et du froid violent, et de la chaleur subite. (

Ce qu'il faut faire lorsqu'on a très-froid aux pieds ou aux mains ;

Lorsqu'on a très-froid aux pieds ou aux mains, il faut les agiter, les frotter, ou les faire agiter et frotter par quelqu'un, plutôt que de les présenter au feu ; comme nous le dirons Chap. LIII, §. IV, fin de l'Art. II.)

Lorsque ces parties commencent à être rouges et gonflées : laxatif, moutarde et eau-de-vie ;

Mais lorsque les parties affectées commencent à être rouges et gonflées, il faut donner un *laxatif* au malade, et frotter, souvent dans la journée, ces parties avec de la *moutarde* et de l'*eau-de-vie*, ou quelqu'autre substance de nature *échauffante* : il faut les couvrir avec de la flanelle, et les entretenir chaudes et sèches. Il y en a qui appliquent sur les *engelures*, des *cendres* chaudes, renfermées dans des linges ; ce qui contribue souvent à leur guérison.

Lorsqu'elles suppurent : cérat, onguent de tutie, emplâtre de céruse.

Lorsqu'elles suppurent, il faut les panser avec le *cérat* de *Turner*, l'*onguent de tutie* ; l'*emplâtre* de *céruse*, ou quelqu'autre *onguent dessiccatif*. Ces petits *ulcères* sont très-incommodes, mais rarement dangereux : ils se guérissent ordinairement aussitôt que la belle saison reparaît. (Le *baume* de *Geneviève*, dont nous parlerons note 4 du Chap. suiv., est souverain contre les *engelures ulcérées* ; et quand elles ne sont qu'*enflammées*, il n'est rien de mieux que de se frotter les mains ou les pieds avec le *marc du baume tranquille* de CHOMEL, décrit Tom. II, note 3, pag. 374.)

Baume de Geneviève : baume tranquille de Chomel.

§. X.

De la Croup, espèce d'Asthme, ou plutôt d'Esquinancie membraneuse (4).

LES enfans sont souvent et très-subitement attaqués de cette maladie, qui, si on n'y re-

(4) Comme depuis quelque temps on a écrit *ex professo* sur cette maladie, et que nous en avons une observation particulière, nous allons donner de suite le texte du D.r BUCHAN ; et nous réserverons les détails fournis par d'autres auteurs et par notre observation, pour un supplément qu'on trouvera pag. 288 et suiv. de ce Vol. Nous prions le lecteur de faire attention à ce supplément.

médie pas promptement, devient mortelle. Elle est connue sous différens noms, dans différentes parties de la Grande-Bretagne. On l'appelle *croup*, dans l'est de l'Ecosse; et dans l'ouest, *suffing*, ou *étouffement*. Dans quelques cantons de l'Angleterre, où je l'ai observée, les bonnes femmes lui donnent encore d'autres noms; mais elle ne paraît être autre chose qu'une espèce d'*asthme*, accompagné de *symptômes* très-*aigus* et très-violens.

Cette maladie règne ordinairement dans les saisons froides et humides : elle est plus commune dans les lieux bas, marécageux et voisins de la mer. Les enfans gras, et qui ont la *fibre* lâche, y sont les plus sujets. J'ai observé quelquefois qu'elle était héréditaire. Elle prend, en général, la nuit, après avoir été exposé dans le jour à des vents d'est, froids et humides.

Saison, lieux où elle est commune. Enfans qui y sont sujets.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Croup.

L'HUMIDITÉ des maisons, des habits, des pieds, causée par des souliers trop minces, et tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, est capable d'occasionner cette maladie.

ARTICLE II.

Symptômes de la Croup.

Les *symptômes* sont, un *pouls fréquent*, une *respiration prompte* et *laborieuse*, accompagnée d'une espèce de *râlement* qui se fait entendre à une distance considérable; la voix est claire et glapissante; les joues sont d'un rouge fouetté; quelquefois cependant le teint est d'une couleur livide.

ARTICLE III.

Traitement de la Croup.

Bains de pieds, saignée et lavement. Vapeur d'eau chaude et de vinaigre. Cataplasmes, fomentations, etc.

Dès qu'on aperçoit ces *symptômes* dans un enfant, il faut aussitôt lui mettre les pieds dans l'eau chaude; il faut encore le *saigner (d)*, et lui donner un *lavement émollient* le plus tôt possible. On lui fera respirer la vapeur de l'eau chaude et du *vinaigre* (au moyen de l'*inspiratoire*); ou l'on appliquera des *cataplasmes* et l'on fera des *fomentations* autour du *cou*, avec des *décoctions émollientes*.

Vésicatoire.

Si les *symptômes* ne se calment pas, on appliquera sur la même partie, ou entre les deux épaules, un *emplâtre vésicatoire*, et on donnera fréquemment à l'enfant une cuillerée du *julep* suivant :

Prenez d'*eau de pouliot*, un hectogramme (trois onces);
de *sirop de guimauve*, } de chaque trois
de *sirop balsamique*, } décagrammes (une once).

Mêlez.

Assa-fœtida.

On a éprouvé de bons effets de l'*assa-fœtida*, dans cette maladie; on le donne en *lavement*, et par la bouche, de la manière suivante :

Prenez d'*assa-fœtida*, huit grammes (deux gros);
d'*esprit de Mendérérus (acétite ammoniacal)*, trois décagrammes (une once);
d'*eau de pouliot*, un hectogramme (trois onces).

(*d*) La saignée ne convient pas toujours dans cette maladie; mais on ne peut s'en dispenser si le malade présente des symptômes de *pléthore*, exposés Tom. II, pag. 79, note 6, et pag. 126.

Dissolvez l'*assa-fœtida* dans ces deux liqueurs.

On en donne une cuillerée toutes les heures, ou plus souvent si l'*estomac* de l'enfant peut le supporter; mais, s'il ne peut prendre cette *mixture*, on fera dissoudre les huit grammes (les deux gros) d'*assa-fœtida* dans un *lavement* commun, qu'on répétera toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que la violence des *symptômes* soit appaisée (*e*).

ARTICLE IV.

Moyens de prévenir le retour de la Croup.

POUR prévenir le retour de cette maladie, il

(*e*) J'ai reçu dernièrement une lettre du D.r W. TURNBULL, médecin très-expérimenté, qui, ayant habité la côte nord-est de l'Angleterre, avant que de s'établir à Londres, a eu nombre de fois l'occasion d'observer les *symptômes* et la terminaison de cette terrible maladie. Je suis fâché de ne pouvoir transcrire ici cette lettre; mais, comme les sentimens de ce médecin sont à peu de chose près les miens, j'en ai moins de regrets.

Il observe que les *vésicatoires* n'ont été d'aucune utilité dans cette maladie. Mais il recommande les *cataplasmes* avec l'*ail*, le *camphre*, la *thériaque*, qu'il fait appliquer sur la *gorge* et sous la plante des *pieds*. Il recommande encore des *bols* de *camphre*, de *castoréum*, de racine de *valériane sauvage*, de *sel d'absinthe* et de *musc*; lesquels *bols* doivent être dosés relativement à l'âge et à la force du malade. Ensuite de ces bols il prescrit deux cuillerées de la *décoction* suivante:

Prenez d'*ail*, } de chaque trois décagrammes (une once);
de *vinaigre* distillé, }
d'*eau d'hysope*, un double décilitre (demi-setier).

Broyez l'*ail* dans le *vinaigre*, versez peu à peu l'*eau d'hysope*, et ajoutez

de *miel*, un hectogramme (trois onces).

Faites bouillir sur un feu doux. Passez, et conservez pour l'usage.

faut mettre les enfans à l'abri de toutes les causes qui sont capables de la donner, comme d'avoir les pieds humides, et d'être exposés aux vents froids et humides de l'est, (et, en France, aux vents d'ouest-nord-ouest).

Régime. Les enfans qui sont sujets aux retours fréquens de la *croup*, ou dont la *constitution* y paraît disposée, doivent être très-réglés dans leur *régime*. On ne doit jamais leur donner d'*alimens visqueux* ou de difficile *digestion*, jamais de fruits crudes, verts, ou de mauvaise qualité.

Séton ou cautère. Il faut entretenir, dans quelque partie du corps, un *écoulement* continuel, par le moyen d'un *séton*, ou d'un *cautère*. J'ai vu quelquefois l'*emplâtre de poix de Bourgogne* avoir les plus heureux effets, et prévenir le retour de cette maladie cruelle. On le place entre les deux épaules; mais il faut l'y laisser pendant plusieurs années.

Emplâtre de poix de Bourgogne.

Supplément à l'article Croup, ou Esquinancie membraneuse.

(LORSQUE je publiai la première Édition de cette Traduction, je pensais, d'après ce qu'en dit le D.r BUCHAN, que la *croup* était une maladie de l'Écosse et du nord-ouest de l'Angleterre, et je la regardais comme *endémique*, ou propre uniquement à ces contrées. Je ne croyais pas qu'elle portât ses ravages parmi nous, ou ailleurs. J'ai appris depuis combien je me trompais : non-seulement elle s'observe en France, mais encore en Italie, en Allemagne et en Suède (5). Je ne puis en douter aujourd'hui,

(5) C'est ce qui résulte des observations rapportées dans les ouvrages de plusieurs médecins, publiés derpar

par les connaissances que j'ai acquises, à l'occasion de la mort d'un jeune enfant (6) qui

---

nièrement, et particulièrement dans ceux de ROSEN et MICHAËLIS ; ensorte qu'on ne peut presque plus douter aujourd'hui, que cette maladie n'attaque les enfans dans presque toute l'Europe. Mais, demandera-t-on, comment arrive-t-il que l'on n'ait appris que depuis si peu de temps, qu'elle est si générale ? Serait-elle nouvelle ? Il y a tout lieu de croire que non, bien que les auteurs les plus exacts dans leurs descriptions des maladies, n'en parlent pas. En effet, quoique BOERHAAVE ait décrit d'une manière particulière les différentes *esquinancies*, il n'en dit pas un mot ; et son digne commentateur, VAN-SWIETEN, garde un égal silence sur cette maladie.

Sa marche obscure, et la rapidité de ses progrès, l'auront sans doute fait méconnaître, et fait prendre pour une *esquinancie gangréneuse*, avec laquelle il paraît qu'on l'a souvent confondue. Il semble qu'il y ait dans la médecine, comme dans plusieurs sciences, des espèces de *crises* ou d'*époques*, où l'on voit éclater tout-à-coup une nouvelle lumière. Le D.r HOME, célèbre médecin Ecossais, paraît avoir donné le signal et excité l'attention des médecins sur la *croup*, par son excellent ouvrage anglais, publié en 1765, dont le titre en français est : *Recherches sur la nature, la cause et la guérison de la Croup.* Car, depuis, on a vu paraître sur cette maladie plusieurs traités de différens médecins, qui ont ajouté aux lumières qu'il nous avait données, et entr'autres ceux que nous avons cités au commencement de cette note. Voyez le *Traité des Maladies des Enfans, de* ROSEN, traduit du suédois en français ; et la thèse de MICHAËLIS, intitulée : *Dissertatio inauguralis de Anginâ polyposâ seu membranaceâ.* Argentoratat. 1778.

(6) Cet enfant, âgé de six ans et demi, était le fils unique du savant J. B. LE ROY, cité Tom. I, pag. 297, à qui je dois, non-seulement cette intéressante et malheureuse observation, mais encore les recherches et les réflexions qui composent ce supplément à la *croup.* Jamais enfant ne parut destiné à une plus longue carrière, par la santé dont il jouissait. Fort et robuste, il joignait aux graces de la figure un caractère aimable, un esprit

Observation.

jouissait de la plus belle santé, et qui périt en deux fois vingt-quatre heures.

---

très-avancé, et enfin il donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il fut saisi, le dimanche 6 septembre de l'année 1778, d'un *enrouement* avec un si léger *mal de gorge*, qu'il ne lui causait aucune difficulté d'avaler. Cependant il avait une *toux* sèche et rauque, semblable à celle dont nous parlerons plus bas, et qu'on prenait pour une *toux* de *coqueluche*, parce qu'on était très-éloigné de penser à la *croup*. On le traita comme on fait ordinairement dans un léger *mal de gorge*: on le tint chaudement; on lui fit boire beaucoup d'*eau* de *veau*.

Les choses paraissaient en si bon état le samedi suivant, que l'enfant dit lui-même à sa mère, *que sa maladie se civilisait*, et que levé, il passa une grande partie de la journée à jouer avec les domestiques. Mais dans la nuit suivante tout changea de face. Vers les onze heures, il fut surpris d'une grande difficulté de respirer, avec de la *fièvre*. Cette difficulté ne fit qu'augmenter toute la nuit, avec de grands accès de *toux*. Sur le matin cependant la *toux* lui donna un peu de relâche; mais vers les neuf heures elle revint avec une nouvelle force. Les accès étaient si violens qu'ils le mettaient en *sueur*.

On le saigna au pied, et on lui donna une boisson *émétisée*. Cette boisson l'ayant fait vomir, il rendit en même temps, par les efforts de la *toux* et du *vomissement*, une matière qui avait l'air *purulent*; et environ une heure après, il rejeta par les mêmes efforts, une espèce de *peau membraneuse*, d'un blanc sale, d'une forme ovale, et dont la plus petite largeur était à peu près égale au diamètre d'une pièce de vingt-quatre sous. Cette *peau* sortit accompagnée de la même matière que dans le premier *vomissement*. On verra dans la suite, que cette *peau* et cette matière sont les *symptômes* les plus marqués de la *croup*. A l'instant où l'enfant eut rendu la *peau* qui, vraisemblablement se trouvant à l'entrée de la *glotte*, l'étouffait, il parut fort soulagé, et tellement qu'on le crut sauvé.

Il passa l'après-midi d'une manière très-tranquille, quoiqu'avec de la chaleur et un *mal de tête* qui ne l'a

Porté même à croire qu'elle n'est pas fort rare dans ce pays-ci, je me suis déterminé à ajouter à cet Art. tout ce que j'ai pu recueillir

---

pas quitté ; mais dans la nuit le redoublement reparut, la *respiration* devint de plus en plus difficile, et avec sifflement. Il passa une très-mauvaise nuit. On le saigna le matin au pied pour la seconde fois. Mais dès ce moment ses forces baissèrent, et, malgré tous les secours, il mourut la nuit suivante.

On conçoit tout ce qu'a dû éprouver ce père, en perdant d'une manière aussi cruelle et aussi rapide, un enfant qui devait lui être si cher. Plongé dans la plus grande douleur, il ne put s'occuper long-temps que de ce malheur, et de la maladie extraordinaire qui l'avait causé. Il apprit bientôt par ses recherches et ses informations, que cette maladie était la *croup*, comme on le verra évidemment par ce que nous dirons dans la suite ; et, toujours plein du désir de servir l'humanité, il résolut de recueillir et de publier tout ce que l'on aurait écrit et découvert sur cette singulière maladie, pour la faire connaitre dans ce pays-ci, et pour épargner par-là, s'il était possible, à d'autres pères un malheur aussi cruel que le sien. Ce sont ces matériaux qu'il a bien voulu me communiquer, et qui m'ont servi à faire et rédiger ce supplément.

Cette maladie étant particulière aux enfans, il convenait mieux de la laisser où il l'avait placée, et de joindre dans cet endroit ce que nous nous proposons d'y ajouter.

Nous prendrons même occasion de dire ici, comme par addition à l'Art. de l'*Esquinancie* et des *Maux de Gorge*, qu'on ne peut trop prendre garde à ces maladies chez les enfans, parce qu'ils y sont beaucoup plus sujets qu'on ne le suppose ordinairement. Cette réflexion est d'autant plus importante, que lorsque ces maladies ne sont pas bien traitées, ou qu'on en a de fréquentes rechutes, les *amygdales* restent souvent tuméfiées, et deviennent quelquefois même *squirrheuses*. Il arrive delà qu'on reste toute sa vie sujet à des *maux de gorge* au moindre échauffement, et que lorsqu'ils sont un peu considérables, on est presque dans le cas d'en être étouffé.

sur les *symptômes* de cette maladie et sur son traitement, afin d'en prévenir, ou au moins d'en diminuer, autant qu'il est possible, les funestes effets.

Le D.r BUCHAN et plusieurs autres médecins, regardent la *croup* comme une maladie *spasmodique*, ou comme une espèce particulière d'*asthme*. Mais si elle en a les apparences dans certaines occasions, il paraît bien prouvé aujourd'hui que ce n'en est point un; c'est une *esquinancie* d'une espèce singulière et très-dangereuse, qui, malheureusement, est plus commune chez les enfans qu'on ne l'imagine, mais qui ne les attaque guère passé l'âge de douze ans (7).

Caractères de la croup ou esquinancie membraneuse.

Dans les *esquinancies inflammatoires* ordinaires, l'*inflammation* attaque les parties de la *gorge* ou de la *trachée-artère*. Dans la *croup*, ce n'est point cela; tous les accidens sont produits par une fausse *membrane*, ou une *membrane* morbifique, en forme de tuyau, et souvent très-mince, qui remplit ou double ce canal.

---

(7) Les auteurs qui ont traité de cette maladie, prétendent en général, comme nous l'avons dit, qu'elle n'affecte que les enfans, et rarement ceux qui ont passé l'âge de douze ans. Cependant il paraît par plusieurs observations, qu'on a trouvé cette *membrane* dans des sujets plus âgés, et morts d'*esquinancie*. Le C.en PORTAL en rapporte deux exemples dans le mémoire qu'il lut à la rentrée publique de l'académie des sciences, en 1779; l'un, d'une femme qu'on apporta dans son amphithéâtre; et l'autre, d'une fille âgée de dix-neuf ans, morte d'une *esquinancie*. Celle-ci avait rendu plusieurs morceaux de *membrane*; et par l'ouverture du cadavre, on trouva dans la *trachée-artère* une concrétion *membraneuse*, qui paraissait interrompue dans plusieurs endroits: ce qui manquait à sa continuité, était sans doute les portions qu'elle avait rendues.

Cette fausse *membrane* y est si peu adhérente, qu'y flottant, en quelque façon, elle n'y tient souvent que par des filets très-déliés. On observe encore dans cette *esquinancie*, une matière qui a quelquefois l'air *purulent* : cette matière remplit non-seulement l'espace qui se trouve entre la fausse *membrane* et la *trachée-artère*, mais se répand encore dans les *bronches*. Enfin, ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que souvent, sous cette *membrane*, la *trachée-artère* se trouve saine et entièrement exempte d'*inflammation*. La cause de cette maladie indique assez pourquoi nous l'avons appelée *membraneuse* : c'est le nom que nous lui donnerons dans la suite.

Plusieurs médecins ont prétendu que la *croup* ne se trouvait que dans les lieux bas, près des bords de la mer ou des grands étangs ; mais il est bien prouvé aujourd'hui qu'elle attaque les enfans dans des endroits fort avancés dans les terres, et très-éloignés d'étangs ou d'autres amas d'eau considérables. Il est également prouvé qu'elle n'est point *contagieuse*, malgré le sentiment de plusieurs auteurs.)

Symptômes de l'Esquinancie membraneuse.

(CETTE *esquinancie* commence malheureusement d'une manière équivoque. Sa marche est fort obscure, ce qui fait que le plus souvent on ne s'aperçoit que les enfans en sont attaqués, que lorsqu'il n'y a que peu ou point de *remède*. Car, quand le mal a fait un certain progrès, tous les secours deviennent inutiles, et les malades en sont presque toujours les victimes.

Il serait bien à souhaiter qu'on eût des signes capables de la faire reconnaître dans sa première invasion. Mais, quelques efforts que nous ayons

faits, nous n'avons pu en découvrir d'assez marqués, ou d'assez généralement constans pour les présenter comme tels; c'est ce qui nous a décidé, pour y suppléer en quelque façon, à réunir ici toutes les circonstances qui peuvent donner lieu d'appréhender cette fâcheuse maladie.

Circonstances qui donnent lieu de craindre la croup, ou esquinancie membraneuse.

Lorsqu'un enfant se plaint d'un *mal de gorge* dont le caractère ne paraît pas décidé, on observera donc soigneusement :

1.° Si la saison est froide et humide, ou si elle l'a été peu de temps auparavant ;

2.° S'il court des *maux de gorge*, et de quelle nature ils sont ;

3.° Si l'enfant a eu, quelque temps auparavant, un *rhume* qui l'ait fatigué, la *coqueluche*, la *rougeole*, ou la *petite vérole* ;

4.° S'il n'a point eu les pieds mouillés, ou porté des habits qui l'étaient ;

5.° S'il n'a pas fait de grands cris en jouant, ou autrement.

Quand toutes ces circonstances, ou le plus grand nombre, se trouvent réunies, on redoublera d'attention pour examiner cet enfant, et voir :

Symptômes du premier degré de la croup, ou esquinancie membraneuse.

1.° Si son *mal de gorge* est accompagné d'une douleur sourde au *larynx* ;

2.° S'il y a tumeur ou enflure à l'extérieur, à l'endroit qui y répond ;

3.° Si, en appuyant dans cet endroit, ou en le pressant avec le doigt, on y cause de la douleur, ou on l'augmente ;

4.° Si, malgré son *mal de gorge*, l'enfant avale facilement ou avec peu de difficulté, quoique quelquefois la *déglutition* soit difficile ;

5.° Si l'enfant est altéré, s'il est bouffi, s'il a une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire ;

6.° Si, en avalant facilement, il a cependant de la difficulté de respirer ;

7.° S'il est assoupi, ou s'il lui prend quelquefois, au milieu de la journée, des envies de dormir ;

8.° S'il a une voix tout-à-fait étrange, rauque et dure, que les uns comparent au chant d'un jeune coq, et que d'autres regardent comme intermédiaire entre ce chant et l'aboiement du chien. Ceux qui ont observé cette voix singulière, prétendent que, quand une fois on l'a entendue, on ne s'y trompe pas ;

9.° Si l'enfant, sur-tout la nuit, a une *toux* singulière : *toux* plus précipitée et plus étouffée, si cela peut se dire, que la *toux* ordinaire, et avec peu ou point d'*expectoration*(8) : on l'imite, en quelque manière, en retirant la langue au fond de la bouche, et en toussant de la *gorge ;*

10.° Si, malgré ces différens *symptômes*, on ne remarque que peu ou point de rougeur ou d'*inflammation* dans la *gorge* et aux *amygdales ;* enfin, si ces parties paraissent dans leur état naturel.

Que si l'on observe ces différens *symptômes*, réunis ou combinés, avec les circonstances que nous avons rapportées, il y a tout à craindre que l'enfant ne soit attaqué de l'*esquinancie membraneuse* dans son premier degré.

On en sera encore plus convaincu, si le *pouls*, devenu plus fort, bat de cent trente à cent quarante fois par minute ; si le visage est enflammé ; si le malade a beaucoup de soif ; enfin, si la *respiration* commence à être difficile, et si les *urines* sont sans *sédiment* et en petite quantité.

Lorsque les secours manquent, la maladie

(8) Le fils de J. B. LE ROY avait cette *toux*.

passe promptement de ce premier degré au second, époque où l'on peut rarement espérer de sauver le malade. Il est important même de remarquer qu'il n'y a souvent aucun intervalle bien caractérisé, par les *symptômes*, entre le premier degré et le second.

Symptômes du second degré.

Le *pouls* devient encore plus vif, battant de cent cinquante jusqu'à cent soixante-dix fois par minute; mais, le plus souvent, il est moins fort et plus mou. La *membrane* paraît alors formée. On rend dans l'*expectoration*, ou dans les efforts de la *toux*, de cette matière que nous avons dit avoir l'air *purulent*, et quelquefois aussi des morceaux de cette *membrane*. La *respiration* est extrêmement difficile et laborieuse: elle est accompagnée d'un sifflement qui se fait entendre, même de loin. Les anxiétés, l'impossibilité de rester dans la même place, tout annonce le danger. Cependant telle est quelquefois la marche irrégulière et funeste de cette maladie, que l'enfant meurt sans avoir éprouvé ce dernier état, et presque subitement, au moment où l'on s'y attendait le moins.

Symptôme qui différencie cette espèce d'esquinancie de celle qui est gangréneuse.

Une observation extrêmement importante, et sur laquelle il est essentiel d'insister, c'est qu'au milieu de tous ces *symptômes* alarmans, on ne remarque, en général, aucune mauvaise odeur dans l'haleine du malade: il l'a aussi douce et aussi pure qu'on l'a ordinairement à cet âge; ce qui caractérise et différencie absolument cette maladie de l'*esquinancie gangréneuse*, qui donne à l'haleine des malades qui en sont attaqués, une odeur fétide et souvent empestée, comme on peut le voir Tom. II, Chap. XIX, §. II, Art. II.)

Traitement de l'Esquinancie membraneuse.

(ON commencera par faire mettre à l'enfant les pieds dans l'eau chaude; ce *remède* étant d'autant plus indiqué, que c'est souvent pour avoir eu les pieds humides que les enfans gagnent cette maladie. Traitement du premier deg. é Bain de pied.

Ensuite on tirera du *sang* en proportion de l'âge et des forces du malade. On appliquera des *sangsues* à la partie supérieure et antérieure de la gorge, qu'on y laissera jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes, afin de désemplir particulièrement les *vaisseaux* de ces parties. On aura même soin d'entretenir ouvertes les petites *plaies*, en les lavant avec des linges trempés dans de l'eau chaude : le *sang* en coulera ou suintera pendant plusieurs heures. Si les *sangsues* manquent, ou aura recours aux *scarifications*. Saignées. Sangsues; Ou scarifications.

Il est presque inutile de parler des *lavemens*, qui sont constamment nécessaires dans les maladies *inflammatoires*. Mais comme, dans toutes les affections *catarrhales*, il y a presque toujours de la *saburre* dans les *premières voies*, il faudra tâcher de purger l'enfant, en employant les *purgatifs* qui doivent inspirer le moins de dégoût, afin de ne pas le mettre dans le cas de les rejeter ou de crier, les cris devant sur-tout être prévenus: tels sont, la *magnésie blanche (carbonate de magnésie)* avec du *sucre*, l'*électuaire lénitif*, la *casse*, la *manne* dans du *lait*, ou quelqu'autre *purgatif* doux. Lavemens. Purgatif.

La meilleure manière d'administrer ces *purgatifs*, est de les étendre dans un *liquide* quelconque, et de les donner à petites doses, et souvent, jusqu'à ce qu'ils aient évacué. Ainsi, on donnera une cuillerée à café de *magnésie blanche (carbonate de magnésie)*, avec partie Magnésie blanche. Dose.

égale de *sucre* en poudre. Une heure après, on la réitérera; et ainsi d'heure en heure, jusqu'à ce qu'on ait obtenu trois ou quatre *évacuations*.

Pulpe de casse, ou électuaire lénitif.

Ou bien on fera bouillir trois décagrammes (une once) de *pulpe de casse*, ou seize grammes (demi-once) d'*électuaire lénitif*, dans un demi-litre (une chopine) d'eau, et on en donnera une demi-tasse toutes les demi-heures.

Manne en sorte.

Ou bien enfin, on fera fondre six décagrammes (deux onces) de *manne en sorte*, dans la même quantité de *lait*, et on en donnera toutes les demi-heures.

Moyens d'exciter les urines : boisson nitrée.

Comme il est important d'exciter la *sécrétion* de l'*urine*, on aura soin de mettre dix ou douze décigrammes (vingt ou vingt-quatre grains) de *nitre (nitrate de potasse)*, dans un litre (une pinte) de la boisson ordinaire, qui sera de l'eau et du *sucre*, ou une *infusion* de fleurs de *tilleul* ou de *camomille*, ou plutôt de l'*oxymel* léger.

Après ces *évacuations*, on appliquera les *cataplasmes* dont il est parlé note *e*, pag. 287 de ce Vol.; et l'on fera respirer au malade, au moyen de l'*inspiratoire*, une vapeur en même temps *émolliente* et *antiputride* : celle de l'eau et du *vinaigre*, comme on l'a souvent observé, produit de très-bons effets (9). Enfin, il faut em-

Vapeurs d'eau et de vinaigre;

Introduites dans la poitrine, au moyen de l'inspiratoire.

(9) Il est étonnant qu'on ait négligé jusqu'aujourd'hui les moyens de porter les vapeurs nécessaires dans la *trachée-artère* et dans les *poumons*. Car, quel circuit un *remède* que l'on prend ne doit-il pas faire avant d'arriver de l'*estomac* à la *poitrine*, tandis, que par la *respiration*, on peut porter sur ces parties affectées, un *remède topique* ou *local*, qui produit directement l'effet que l'on cherche à produire? On trouvera à la *Table générale des Matières*, Tom. V de cet ouvrage, la description d'un *Inspiratoire*, instrument aussi simple

ployer tous les moyens possibles afin d'empêcher le depôt sur la *trachée-artère*, et la formation de cette *membrane* meurtrière.

Nous n'avons point parlé des *vomitifs*, parce que, dans cette première période, leurs avantages sont fort incertains : car si, d'une part, ils peuvent nettoyer l'*estomac*, l'*œsophage* et la *gorge*, de la mucosité qui les enduit, ils portent, d'un autre côté, le *sang* à la tête et dans toutes les parties supérieures ; ce dont l'effet est à redouter dans cette *esquinancie*.

Lorsque tous ces *remèdes* n'ont procuré aucun soulagement au malade, ou que l'on a été appelé trop tard, la maladie passe à son second degré. On le reconnaît, soit par les *symptômes* que nous avons exposés, soit par la nature de la matière *expectorée*.

Traitement du second degré.

On mettra alors une cuillerée d'*oxymel scillitique* dans chaque demi-tasse de la boisson ; on fera respirer la vapeur du *vinaigre* par le moyen de l'*inspiratoire ;* on donnera deux décigrammes (quatre grains) d'*ipécacuanha*, dans une tasse de sa boisson ordinaire, ou la potion *émétisée* prescrite Tom. II, Chap. XX, §. III, Art. II. Ce *vomitif*, placé à cette époque, peut, ainsi qu'il est arrivé plusieurs fois, faire rejeter la *membrane*. Cependant le succès de tous ces moyens est très-incertain.

Ipécacuanha, ou potion émétique.

Mais nous nous empressons de donner ici un traitement (10), qu'on nous assure avoir été em-

---

que précieux dans les *esquinancies*, les *rhumes*, les *inflammations de poitrine*, etc. Nous donnerons en même temps la manière de l'employer, c'est-à-dire, d'introduire les différentes vapeurs dans la *poitrine*, et particulièrement celles de l'*eau* et du *vinaigre*.

(10) Ce traitement est de M. DOBSON, médecin de

ployé heureusement à Liverpool en Angleterre, par un habile médecin de cette ville. Après les *évacuations* nécessaires, procurées par les *saignées*, les *purgatifs* et les *vésicatoires*, selon l'urgence des *symptômes*, il faut frotter le cou avec deux grammes (demi-gros) *d'onguent mercuriel*, et donner intérieurement, toutes les deux heures un bol, composé d'un demi-décigramme (un grain) de *calomélas (muriate de mercure doux sublimé)*, avec un peu de mie de pain et de *sucre*. Ce traitement, suivi de manière à soutenir l'action du *mercure*, sans cependant produire la *salivation*, favorise la séparation de la *membrane :* on la rejette ensuite ou par morceaux, ou sous la forme d'un doigt de gant. Il n'est pas inutile d'ajouter, que tous ceux que le médecin dont nous venons de parler a eu le bonheur de réchapper de cette cruelle maladie, ont tous été traités avec le *mercure*.

Onguent mercuriel.

Calomélas.

Bronchotomie.

On a proposé la *bronchotomie*, pour enlever cette *membrane*. Mais, outre la difficulté de cette opération, car tous les chirurgiens ne sont pas en état de la faire, son succès est fort incertain, par la difficulté d'enlever toute la *membrane*, et par l'impossibilité de dégager les *bronches* de la matière *purulente* dont elles sont si souvent remplies, et qui suffit seule pour occasionner la mort.)

---

l'hôpital de Liverpool. Il a été envoyé à J. B. LE ROY, par le D.r HOULSTON, médecin distingué de cette ville, et collègue de M. DOBSON dans cet hôpital. En le lui envoyant, il observe qu'il en a vu de très-bons effets. Comme, en général, le *mercure* porte aux parties supérieures, et qu'il divise et fait expectorer la *lymphe* qui y circule, le succès de ce *remède* parait en effet fondé sur une analogie propre à inspirer beaucoup de confiance.

§. XI.

De la Dentition difficile chez les Enfans.

ARBUTHNOT observe, que plus de la dixième partie des enfans meurent dans la *dentition*, ou dans la *pousse des dents*, parce que les *symptômes* qui l'accompagnent, procédant de l'*irritation des parties* tendres et *nerveuses* des *gencives*, occasionnent des *inflammations*, des *fièvres*, des *convulsions*, la *gangrène*, etc.

La dixième partie des enfans meurent dans la dentition.

Ces *symptômes* doivent, pour la plupart, leurs caractères et leur intensité à la grande délicatesse et à l'extrême sensibilité du *système nerveux* dans les enfans; sensibilité qui n'est que trop souvent augmentée par une éducation efféminée. Aussi tout le monde convient-il, que les enfans qui sont élevés trop délicatement souffrent toujours plus de la *dentition*, et succombent souvent à la violence des *convulsions*.

Causes de ce malheur.

C'est, pour l'ordinaire, vers le sixième ou le septième mois que les *dents* commencent à paraître chez les enfans; d'abord les *incisives*, ou *dents* de devant; ensuite les *canines*, ainsi appelées parce qu'elles ressemblent aux *dents* des chiens; enfin les *molaires* ou *mâchelières*, ou *grosses dents*. Toutes ces *dents* tombent à sept ans, ou à peu près, pour faire place à d'autres; et à vingt ans, environ, paraissent les deux dernières *dents*, appelées *dents de sagesse*.

A quel âge s'annoncent les dents, et ordre dans lequel elles poussent.

(Il est impossible de fixer, d'une manière précise, l'époque de la *dentition* ou de la pousse de chaque espèce de *dents*. On voit assez fréquemment des enfans naître avec des *dents*: on en voit d'autres qui n'en ont pas encore à dix, douze et quinze mois. Je connais une petite fille,

* Le temps de la pousse des dents est très-incertain.

très-délicate à la vérité, qui a seize mois, et n'a aucune apparence de *dents*.

Inconvéniens qui sont les suites de cette incertitude.

Cette incertitude est réellement un malheur, parce que, dès qu'un enfant de quatre, cinq ou six mois éprouve quelques incommodités, on les rapporte sur-le-champ à la *dentition*, et on l'abandonne. Cependant très-souvent le mal se fortifie, et les enfans ne tardent pas à en être les victimes.

Combien il est important d'examiner avec attention les symptômes que présentent les enfans malades.

Puisqu'il n'est pas possible de fixer immuablement l'époque de la pousse des *dents*, de quelque espèce qu'elles soient, il faut donc ne pas précipiter son jugement, et examiner avec attention et avec prudence les indispositions des enfans, pour savoir au juste si elles doivent être attribuées ou non à la *dentition*. C'est en réfléchissant mûrement sur les *symptômes* des maladies traitées dans ce Chap., ainsi que de celles qui sont communes aux enfans et aux adultes, décrites dans les Chap. précéd., et sur les *symptômes* qui annoncent et accompagnent la *dentition*, que l'on pourra espérer de ne pas se tromper à cet égard.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Dentition difficile.

(LE premier signe, selon VAN-SWIETEN, est que le bord supérieur de la *mâchoire* commence à s'élargir, parce que les deux tables qui forment cet *os* se séparent un peu l'une de l'autre, pour donner passage à la *dent*. Alors l'enfant porte souvent à sa bouche, les doigts et tout ce qu'il a dans la main, ou il presse fortement les bouts du *sein* de sa nourrice. La gencive est douloureuse, enflée ou déjà enflammée, ce qu'on peut voir et même sentir; car l'enfant a la bou-

che chaude, et pleure lorsqu'il veut prendre le *téton :* les *amygdales*, les joues, les yeux paraissent rouges et tuméfiés.)

Les enfans *salivent* beaucoup dans le temps où les *dents* veulent pousser, et ils ont, pour l'ordinaire, le *dévoiement.* Lorsque la *dentition* est difficile, et particulièrement quand les *dents canines* commencent à se montrer, on voit les enfans tressaillir pendant le sommeil; leurs *gencives* se *tuméfient ;* ils ont des *inquiétudes*, des *insomnies*, des *tranchées ;* leurs *déjections* sont vertes; ils ont des *aphthes*, la *fièvre ;* ils respirent difficilemnnt, et ont des *convulsions.*

(Les *symptômes* de la *dentition* ne sont aussi graves, que quand plusieurs *dents* veulent percer à-la-fois, comme il arrive assez souvent; si, au contraire, une seule s'annonce, ceux que nous avons décrits les premiers sont les seuls qui se fassent reconnaître. D'ailleurs, il ne faut jamais perdre de vue que ces accidens, trop souvent mortels, n'ont que très-rarement lieu chez les enfans allaités par leurs mères, et élevés d'après les principes exposés Tom. I, Chap. I.)

ARTICLE II.

Traitement de la Dentition difficile.

LA *dentition laborieuse* demande, à peu de chose près, le même traitement qu'une *maladie inflammatoire.* Si l'enfant est resserré, il faut lui lâcher le ventre ou avec des *lavemens émolliens*, ou par de *doux purgatifs ;* tels que la *manne*, la *magnésie blanche (carbonate de magnésie)*, la *rhubarbe*, le *séné*, etc. Les *alimens* doivent être légers et en petite quantité, et la boisson abondante, mais légère et *délayante*, comme une *infusion* de *menthe* ou de

Lavemens. Doux purgatifs.

Alimens et boisson.

fleurs de *tilleul*, à laquelle on peut ajouter un tiers ou un quart de *lait*.

Cas où il faut saigner ou plutôt appliquer les sangsues;

Lorsque la *fièvre* est forte, il faut *saigner;* mais, chez les enfans du premier âge, il faut toujours que la *saignée* soit très-petite; car c'est l'espèce d'*évacuation* qu'ils supportent le moins bien. Les *purgatifs*, les *vomitifs*, les *sudorifiques*, leur conviennent davantage, et leur sont, en général, plus avantageux. HARRIS cependant observe que, dès qu'il y a quelque apparence d'*inflammation*, le médecin travaillera en vain, s'il ne commence par appliquer des *sangsues* au-dessous de chaque *oreille*.

Les vésicatoires.

Lorsque l'enfant éprouve des *convulsions*, il faut lui appliquer un *vésicatoire* entre les deux épaules, ou derrière chaque oreille.

SYDENHAM rapporte que, dans les *fièvres* occasionnées par la *dentition*, il n'a jamais rien trouvé d'aussi efficace que deux, trois ou quatre gouttes d'*esprit de corne de cerf*, données toutes les quatre heures, dans une cuillerée d'eau simple, ou dans tout autre liquide convenable. On peut répéter cette dose jusqu'à quatre, cinq ou six fois.

Esprit de corne de cerf.

J'ai souvent employé ce *remède* avec succès; mais j'ai toujours trouvé qu'il en fallait une dose plus forte que celle que SYDENHAM prescrit. On peut le donner depuis cinq gouttes jusqu'à quinze, et même vingt, selon l'âge et la force de l'enfant; et lorsqu'il n'est pas constipé, on peut ajouter à chaque dose trois ou quatre gouttes de *laudanum liquide*.

Dose.

Laudanum.

(L'*esprit de corne de cerf* était le *remède* de BOERHAAVE, qui dit aussi l'avoir employé utilement. On en a fait des essais en France; mais, dit LIEUTAUD, il ne m'a pas paru y avoir le même succès.)

En

En Ecosse, il est très-ordinaire, dans la *dentition*, d'appliquer entre les deux épaules un *emplâtre de poix de Bourgogne ;* il calme singulièrement la *toux* qui accompagne cette crise de la nature. Lorsque les *dents* sortent avec difficulté, il faut que l'enfant garde cet *emplâtre* tout le temps de la *dentition*. On le fait plus ou moins large, selon que les circonstances l'exigent ; et on le renouvelle au moins une fois en quinze jours, (comme nous l'avons prescrit Tom. II, Chap. XX, §. II, Art. I, et note *b*).

Emplâtre de poix de Bourgogne.

On vante beaucoup de drogues pour frotter les *gencives* des enfans, comme des *huiles*, des *mucilages*, etc. ; mais il ne faut pas beaucoup y compter. Le seul *remède* que nous puissions recommander est du très-bon *miel*, dont on frotte les *gencives* avec le doigt, trois ou quatre fois par jour : (le bout du doigt suffit seul, lorsque les *symptômes* sont très-légers).

Miel appliqué sur la gencive.

Les enfans ont pour l'ordinaire, à cet âge, une grande propension à mâcher tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains : il faut en conséquence qu'ils aient toujours dans la bouche quelque chose qu'ils puissent comprimer avec leurs *gencives*, comme une croûte de pain, un morceau de racine de *réglisse*, etc. (ainsi qu'on l'a dit Tom. I, Chap. I, §. IV).

Croûte de pain, bâton de réglisse, etc.

Quant aux *scarifications* sur les *gencives*, nous les avons trouvées rarement d'une grande utilité ; on peut cependant les tenter dans les cas difficiles : on les fait avec les *ongles*, ou avec tout autre corps tranchant qui puisse être introduit dans la bouche sans danger, (comme nous l'avons prescrit Tom. II, Chap. XX, §. II, Art. IV et note 6. Mais une *lancette*, maniée par un chirurgien adroit, est, sans contredit, ce qui convient le mieux.

Scarifications.

Ce qu'il faut faire lorsqu'on craint la gangrène.

Lorsque l'*inflammation* est telle, que la couleur violette ou noirâtre de la *gencive* donne lieu de craindre la *gangrène*, il faut la frotter avec du *miel rosat*, auquel on ajoute quelques gouttes d'*esprit* de *sel marin*, ou avec un peu de *baume* de *Geneviève*.

Calmans.

On peut travailler à diminuer la violence des douleurs, en donnant à l'enfant de petites doses de *sirop diacode*, comme huit ou dix gouttes, toutes les heures, et on en augmente la dose jusqu'à ce qu'on en voie l'effet. Cependant il ne faut pas négliger les *remèdes délayans* et *rafraîchissans* prescrits ci-dessus.)

ARTICLE III.

Moyens de rendre la Dentition facile.

Bon lait.

LES moyens de rendre la *dentition* moins difficile, sont de ne donner aux enfans que des *alimens légers* et *sains*, du *lait* sur-tout; de fortifier leurs *nerfs* en leur faisant faire un *exercice* convenable en plein *air*, en leur faisant faire usage du *bain froid*, etc. Si les pères et mères apportaient une attention convenable à tous ces objets, on verrait la *dentition* être infiniment moins funeste aux enfans, (ainsi que nous l'avons observé note 1.re de ce Chap.).

Exercice. Bain froid.

§. XII.

Du Rachitis, ou Noueure, ou Chartre.

A quel âge les enfans sont exposés à cette maladie.

LE *rachitis* attaque ordinairement les enfans, depuis neuf mois jusqu'à deux ans (11). Cette

(11) Cette opinion, qui est celle de tous les médecins, est peut-être trop générale, s'il est vrai, comme l'avance le C.en PORTAL, que les enfans qui naissent

maladie parut en Angleterre, à peu près vers le temps où les manufactures commencèrent à prendre vigueur; jusqu'alors elle y avait été inconnue, et elle continue toujours à être plus commune dans les villes où les habitans, occupés de travaux sédentaires, négligent absolument et de faire de l'*exercice*, et d'en procurer à leurs enfans.

ARTICLE PREMIER.

Causes du Rachitis, ou Noueure, ou Chartre.

UNE des causes du *rachitis* est la mauvaise santé des pères et mères. Les mères d'une *constitution* faible et relâchée, qui ne font pas d'*exercice*, qui vivent d'*alimens* aqueux et trop peu nourrissans, ne peuvent espérer d'avoir des enfans forts et bien portans, ni de pouvoir les nourrir après les avoir mis au monde. Aussi remarque-t-on que les enfans de pareilles mères meurent, en général, du *rachitis*, des *écrouelles*, de la *consomption*, etc. Les enfans dont les pères sont avancés en âge, sujets à la *goutte*, à la *gravelle*, à d'autres *maladies chroniques*, ou qui ont été infectés de *maladies vénériennes* dans leur jeunesse, sont également très-sujets à cette maladie.

Mauvaise santé des pères et mères.

(La *maladie vénérienne* paraît être une des causes les plus fréquentes du *rachitis*; car, dit LORRY, *de Morbis cutaneis*, « quoique ce soit « peut-être parler trop généralement que de

Maladie vénérienne.

---

de parens infectés du *vice vénérien*, sont quelquefois visiblement atteints du *rachitis* en naissant, ou du moins peu de jours après leur naissance. (Voyez *Observations sur la nature et le traitement du Rachitis*, Paris, an 5 (1797 v. s.), pag. 238).

« toujours déduire cette maladie du vice *vé-*
« *nérien*, cependant il n'y a pas d'homme un
« peu instruit sur cette matière, qui ne con-
« vienne que ceux qui ont eu la *vérole* ont,
« la plupart du temps, des enfans *rachitiques* :
« ces enfans sont si imprégnés d'un *mucus*
« *acide* et abondant, que le *suc osseux* ne peut
« jamais parvenir, chez eux, à une consistance
« solide et comme *calcaire* ; au contraire, il
« n'acquiert qu'une *texture mollasse* et *séléni-*
« *teuse*. Delà vient que les *os*, augmentés en
« volume, sont privés de force, prominent de
« toutes parts, et ne forment que des appuis
« très-faibles qui ne peuvent soutenir le poids
« du corps; ce qui leur fait prendre une figure
« informe. »

D'autres maladies paraissent être encore des causes très-communes du *rachitis* ; telles sont les *écrouelles*, le *scorbut*, et celle qui est si familière aux femmes sédentaires et qui vivent dans l'abondance, sur-tout dans les grandes villes, c'est-à-dire, les *flueurs blanches*. « Les « enfans, dit VAN-SWIETEN, conçus d'une mère « sujette à des *flueurs blanches* opiniâtres et « acrimonieuses, sont attaqués d'un *rachitis* « très-malin, et que, jusqu'à présent, on n'a « que très-rarement guéri. »

Flueurs blanches.

Toute maladie qui affaiblit la *constitution*, ou qui relâche le *tempérament* des enfans, comme la *petite vérole*, la *rougeole*, la *dentition difficile*, la *coqueluche*, etc., les dispose au *rachitis*. Il peut encore être occasionné par un *régime* mal dirigé, par des *alimens* trop peu substantiels, trop aqueux, ou qui sont si *visqueux*, que l'*estomac* ne peut pas les digérer.

Autres maladies.

Mauvais régime.

Mais le mauvais *nourrissage* est une des principales causes de cette maladie. Lorsque la nour-

Mauvais nourrissage.

rice est d'une mauvaise santé, ou qu'elle n'a pas assez de *lait* pour sustenter l'enfant, il ne peut profiter.

Cependant, on ne saurait trop le répéter, les enfans souffrent plus souvent encore du manque de soin des nourrices, que du manque de nourriture. Laisser un enfant trop long-temps couché, ou trop long-temps assis, ne pas le tenir parfaitement propre dans ses vêtemens, c'est l'exposer aux suites les plus funestes.

Défaut d'exercice. Malpropreté.

Le défaut d'un *air* pur est encore très-nuisible aux enfans. Quand une nourrice vit trop renfermée dans une maison très-petite, dont l'*air* est humide et stagnant, et qu'elle ne porte pas son enfant en plein *air*, rarement échappe-t-il au *rachitis*. On doit toujours agiter ou tenir en mouvement un enfant bien portant, à moins qu'il ne dorme : si on le force à rester couché ou assis, au lieu de le promener, de lui procurer du mouvement, etc. il ne prospérera jamais, (ainsi qu'on l'a prouvé Tom. I., Chap. I. et sur-tout §. V et VI de ce même Chap. I).

Mauvais air.

ARTICLE II.

Symptômes du Rachitis, ou Noueure, ou Chartre.

AU commencement de cette maladie, les chairs de l'enfant deviennent molles et flasques; ses forces diminuent; il perd sa gaieté ordinaire; il paraît plus grave que ne le comporte son âge; le mouvement lui répugne bientôt; la tête et le ventre acquièrent un volume considérable, relativement aux autres parties du corps : cependant la tête est quelquefois plus petite qu'elle ne doit être; le visage paraît plein, et le teint semble fleuri.

Les *os* commencent ensuite à s'affecter, surtout dans leurs parties les plus molles et les plus spongieuses : delà les *poignets* et les *chevilles* des pieds deviennent plus gros que dans leur état naturel ; l'*épine du dos* se courbe et fléchit en divers sens. La *poitrine* est comme renfoncée vers les *côtes ;* (le *sternum* s'élève, et la charpente monte quelquefois plus haut d'un côté que de l'autre, ou se jette tout d'un côté. Les *côtes* s'élargissent ; il s'y forme des nœuds, sur-tout à la rencontre des *cartilages* qui se joignent au *sternum*. Les *clavicules* se courbent considérablement. Quelques *os* s'applatissent et se contournent, tels que le *fémur*, le *tibia*, et, quand la maladie est grave, les deux *os* de l'avant-bras.

Ceux du *bassin* se renfoncent, se dévoient, en rétrécissent la capacité. D'autres ne prennent pas leur accroissement naturel, et, ce qui arrive quelquefois, ils se ramollissent, et perdent la consistance *osseuse* qu'ils devraient avoir : delà vient ce raccourcissement sensible qu'on a remarqué à quelques enfans. Souvent aussi les *os* s'amincissent, ou ne sont qu'une espèce de *cartilage* très-faible et très-cassant : d'où vient que les enfans en qui l'on ne soupçonne pas le *virus rachitique*, se cassent la jambe ou la cuisse à la moindre chute, ce qui est rare aux enfans sains; ou bien les *os* sont souples en un endroit, friables en un autre, etc.

Les *muscles* s'affaiblissent peu à peu, au point que l'enfant n'est plus en état de quitter le lit, ni même de bouger. Il est continuellement dévoré par une petite *fièvre hectique*, qui redouble la nuit, et qui achève d'absorber le peu de graisse qui reste à la *peau*. Quelques sujets ont un *râlement*, une *toux* humide, et avalent

les *phlegmes* qu'ils expectorent : d'autres n'ont qu'une *toux* sèche.

A tous ces *symptômes* se joint une difficulté de respirer, qui s'augmente au point que les malades sont près de suffoquer, si on ne les met sur leur séant. Quelquefois ils se bouffissent tout-à-coup, comme s'il était entré de l'air entre cuir et chair. La *sueur* sort par gouttes, ou les yeux pleurent et le visage désenfle. Enfin viennent les *convulsions*, la *paralysie*, qui terminent cet état déplorable.)

Cependant tous ces *symptômes* varient considérablement, selon la violence de la maladie : le *pouls* est ordinairement *vite*, mais *faible ;* l'appétit est mauvais, les *digestions* se font mal : les *dents* sortent avec lenteur et difficulté ; souvent elles se pourrissent et tombent aussitôt qu'elles sont sorties.

Une chose remarquable, est que les enfans *rachitiques* ont pour l'ordinaire une grande pénétration d'esprit, et sont, en général, au-dessus de leur âge pour l'intelligence. Que cela vienne de ce que ces enfans vivent plus avec les adultes que les autres, ou de l'agrandissement contre nature de leur *cerveau*, c'est ce que nous n'entreprendrons point d'expliquer, (et ce qu'il serait très-difficile d'expliquer : car les grosses têtes ne présentent pas toujours de grands esprits ; et, sans sortir de la question, le C.en PORTAL cite BUCHNER, qui dit avoir vu plus d'enfans *rachitiques* stupides, que d'autres. Il est cependant vrai que les enfans dont la tête est restée très-petite, sont ceux qu'on observe être le plus constamment imbéciles.

On a encore observé que les *dents* venaient plus tôt aux enfans qui sont menacés du *rachitis*. Ainsi, quand chez un enfant de six à dix mois, Signes qui doivent faire craindre cette maladie.

sain, gai, paraissant déjà vouloir marcher, la *peau*, lors de l'éruption des *dents*, devient flasque; quand l'*estomac* se météorise, et que la *poitrine* promine, on a lieu de craindre le *rachitis*. Il faut donc observer avec attention les enfans à cette époque.

La septième ou la quinzième année est redoutable pour les *rachitiques*: c'est à ces deux périodes qu'il échappent, ou que la maladie empire sans ressource.

Symptômes dangereux.

Toute *hémorrhagie* est dangereuse dans cette maladie, même le *saignement de nez*, d'ailleurs si peu à redouter chez les enfans. C'est un mauvais signe, lorsque l'enflure quitte un côté pour se porter sur un autre; lorsque l'œil pleure du côté de l'enflure, et que la *fièvre*, quoique petite, s'y joint; lorsque le visage s'affaisse et se ride; lorsque les *selles* augmentent, et qu'il se manifeste de *symptômes convulsifs*.

Les *rachitiques* approchent encore du terme de leur triste existence, lorsqu'il se fait chez eux des changemens considérables: si, par exemple, leur ventre se resserre, après avoir été libre auparavant, et si les *urines* ne coulent plus librement. Lorsque le visage se contracte sensiblement, dit ROSEN, ils n'ont guère plus de quatorze jours à vivre. Si le visage s'obscurcit, et que les pieds perdent le sentiment, ils périssent en trois ou quatre jours: il en est de même si l'haleine est devenue très-fétide.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire aux Enfans Rachitiques, Noués, ou en Chartre.

But qu'on doit se proposer dans

COMME le *rachitis* est toujours accompagné de signes évidens de faiblesse et de relâche-

ment, on doit avoir pour but principal dans le traitement, de resserrer et de fortifier les *solides*, de faciliter les *digestions* et la préparation des *humeurs*. On ne peut remplir ces *indications* importantes, que par des *alimens* sains et nourrissans, appropriés à l'âge et aux forces de l'enfant, par la jouissance d'un *air* libre et sec, par la *propreté*, et par un *exercice* suffisant. Si l'enfant est entre les mains d'une mauvaise nourrice qui néglige ses devoirs, ou qui ne les connaisse pas, on doit en changer. le traitement de cette maladie.

Dans les saisons chaudes, il faut chercher à le rafraîchir, parce que les *sueurs* l'affaibliraient; et dans les temps froids, il faut le tenir chaudement, un grand froid lui étant aussi contraire que la grande chaleur. L'été est cependant la saison qui leur est la plus avantageuse, sur-tout si elle est sèche. On frottera souvent les membres de l'enfant avec la main chaude, (ou avec un morceau de flanelle, imbibé de la vapeur du *thym*, de la *lavande*, du *mastic en larmes*, de l'*encens*, etc. On exposera même les habits, les linges et les couvertures de l'enfant à ces *vapeurs*), et on le tiendra le plus gai qu'il sera possible.

Les *alimens* doivent être secs et nourrissans; tels sont le bon *pain*, la *viande* rôtie, etc. Le *biscuit de mer* dans ce cas, est regardé, en général, comme meilleur que le pain. Les *pigeons*, les *poulets*, le *veau*, le *lapin* ou le *mouton*, *rôtis* et *hachés*, sont les *viandes* qui conviennent le mieux. Si l'enfant est trop jeune pour manger de la *viande*, on lui donnera du *riz*, du *millet*, ou de l'*orge perlé*, bouilli avec des *raisins*, auxquels on peut ajouter un peu de *vin* et d'*épices*. Alimens.

On lui donnera du *vin* de Bordeaux, mêlé Boisson.

avec une égale quantité d'*eau ;* et ceux qui n'ont pas le moyen de se procurer cette espèce de *vin*, donneront à la place du bon *vin* de Bourgogne, ou de toute autre qualité, pourvu qu'il soit pur et vieux : ceux enfin qui ne pourront avoir du *vin*, lui donneront de temps en temps un verre d'*aile*, ou de bonne *bière* douce, (ou de *cidre*, de *poiré*, etc.)

ARTICLE IV.

Remèdes qu'il faut prescrire aux Enfans Rachitiques, Noués, ou en Chartre.

Les remèdes sont peu utiles.

LES *remèdes* sont ici de peu d'utilité. Le *régime* peut souvent guérir cette maladie, mais rarement les *remèdes*. Chez les enfans replets, on peut employer quelques doses de *rhubarbe*, et les répéter ; mais rarement emporteront-elles la maladie.

Bain froid.

Le traitement essentiel consiste à fortifier : c'est pourquoi, outre le *régime* dont nous venons de parler, nous recommandons encore le *bain froid*, sur-tout dans les temps chauds. Il ne faut cependant l'employer qu'avec prudence, parce qu'il y a des enfans *rachitiques* qui ne peuvent le supporter. Le matin est le meilleur temps pour le prendre ; et, immédiatement après que l'enfant en sera sorti, on le frottera avec un linge bien sec. Si par hasard le *bain froid* affaiblissait, il faudrait le discontinuer.

Cautère.

On a plusieurs fois tiré de grands avantages du *cautère*, dans cette maladie. Il est sur-tout nécessaire aux enfans qui abondent en humeurs.

Infusion de quinquina ;

Une *infusion* de *quinquina* dans du *vin* ou de la *bière*, convient encore ; mais il est rarement possible de déterminer les enfans à en boire.

(Lorsqu'on ne peut parvenir à leur faire prendre le *quinquina* dans le *vin*, il faut leur en donner le *sel essentiel*, à la dose de deux décigrammes et demi trois décigrammes (cinq à six grains), enveloppé dans du *sirop d'absinthe*, et couvert de pain à chanter. On leur donnera pour boisson de l'*eau de boule.*

Ou sel essentiel de quinquina.

Eau de boule.

Mais les *remèdes* qui ont le plus souvent réussi, sont les préparations *mercurielles*, (par la raison que la *maladie vénérienne* en est une des causes les plus générales; et celle de ces *préparations mercurielles* qui paraît indiquée dans cette circonstance, est le *sirop de Bellet*, dont BOUVART s'était déjà servi, et que le C.en PORTAL emploie aujourd'hui. Il faut lire dans son ouvrage, cité pag. 307 de ce Vol., ce qu'il en dit, et les observations qu'il rapporte à l'appui de la méthode de traitement qu'il a adoptée. On verra comment il sait associer ce *remède* avec les *antiscorbutiques*, les *amers*, les *eaux minérales*, etc., lorsque le *scorbut* et les écrouelles sont au nombre des causes du *rachitis.*

Préparations mercurielles.

Nous pourrions prescrire ici beaucoup d'autres *remèdes* qui ont été vantés contre le *rachitis;* mais, comme on court plus de risque à les employer qu'à s'en passer, nous n'en parlerons pas : nous nous en tiendrons à recommander le *régime*, comme le seul moyen capable de le guérir.

Le régime est le seul moyen capable de guérir le rachitis.

(Au reste, il n'est point de cure qui, pendant long-temps, donne moins d'espérance. Il faut donc de la persévérance : avec elle on est sûr au moins d'arrêter l'énergie du *virus*, si on l'attaque de bonne heure. Un enfant, qu'un médecin traitait depuis trente mois sans succès apparens, fut abandonné; mais il fut guéri par la persévérance de la mère.

Il faut de la persévérance dans son usage.

On a beaucoup déclamé contre les machines proposées pour redresser les courbures de l'épine du dos et de l'*os* de la cuisse, de la jambe, etc.; et l'on a eu jusqu'ici raison. Les corps de *fer* sur-tout, étaient plus capables de favoriser l'*incurvation* que de la détruire; sans parler des douleurs atroces qu'ils occasionnaient aux malheureux enfans auxquels on les faisait porter. Mais nous devons à l'intelligence de feu TIPHAINE, chirurgien-herniaire à Paris, qui s'est consacré, pendant des années, à ce genre de traitement, des machines dont le moindre avantage est de sauver aux malades toute espèce de douleur. Il a fait des cures dont on ne peut entendre parler sans étonnement; et j'ai été témoin de deux guérisons, qui avaient été jugées impossibles par les gens de l'art les plus expérimentés. Il est bien à craindre que les découvertes de cet habile artiste ne soient perdues pour nous, car le C.en PORTAL n'en parle pas dans son ouvrage; mais il y parle de quelques machines qu'il a employées heureusement, et auxquelles nous renvoyons. Voyez pag. 307 de ce Vol.)

Machines propres à redresser les os.

§. XIII.

Des Convulsions des Enfans.

QUOIQUE l'on dise qu'il meurt plus d'enfans de *convulsions* que de toute autre maladie, cependant il est sûr qu'elles ne sont, le plus souvent, que des *symptômes* d'autres maladies. (Nous traiterons donc des *convulsions* comme maladie *symptomatique*, et comme maladie *essentielle*.)

ARTICLE PREMIER.

Des Convulsions symptomatiques.

Causes.

EN général, tout ce qui peut fortement irriter ou agacer les *nerfs*, peut causer des *convulsions*. Delà vient que les enfans, dont les *nerfs* sont *irritables*, éprouvent fréquemment des *convulsions*, soit par des choses qui irritent le *canal alimentaire*, soit par la *dentition*, les vêtemens trop serrés, ou les approches de la *petite vérole*, de la *rougeole*, et autres *éruptions*.

(La *constipation*, les *tranchées*, les *passions* violentes de la nourrice, telles que la *colère*, l'*emportement*, la *joie* excessive, etc.; la rentrée d'une *éruption* quelconque, les *vers*, les *accès* de *fièvres intermittentes*, la *pierre* dans la *vessie*; les drogues échauffantes, comme la *thériaque*, le *diascordium*, l'*opium*, etc., dont n'abusent que trop les mauvaises nourrices, et, en général, les mercenaires; la *maladie vénérienne*, la *diarrhée*, le *vomissement*, etc., sont autant de causes qui peuvent occasionner des *convulsions* chez les enfans.

On voit que les *convulsions* sont le plus ordinairement *symptomatiques*, et que le traitement qui leur convient le plus généralement, est celui de la maladie dont elles ne sont qu'un *symptôme*. Nous renvoyons donc aux Chap. de cet Ouvrage, qui traitent des maladies qui viennent d'être nommées; nous nous contenterons de parler du traitement des causes les plus communes.)

Traitement des Convulsions symptomatiques, occasionnées par des matières qui irritent l'estomac et les intestins.

LORSQUE les *convulsions* viennent d'une *irritation* de l'*estomac* et des *intestins*, on les guérit avec les *remèdes* qui peuvent débarrasser ces *organes* des matières *âcres* qu'ils renferment, ou qui peuvent rendre ces *matières* plus douces et incapables de nuire. C'est pourquoi, lorsque l'enfant est *constipé*, le meilleur moyen est de lui donner d'abord un *lavement*, ensuite un doux *vomitif*, que l'on doit répéter selon l'occasion, (tel qu'on le prescrit Tom. II, Chap. XX, §. III, Art II, pag. 416 et 417).

Lavement.

Vomitif doux.

On doit en même temps tenir le *ventre* libre par des doses modérées de *magnésie blanche* (*carbonate de magnésie*), ou de *rhubarbe*, mêlée à la *poudre* de *pattes d'écrevisses* préparées, (comme nous l'avons conseillé, §. IV de ce Chap.)

Magnésie blanche.

Rhubarbe.

Traitement des Convulsions symptomatiques, occasionnées par l'éruption de la petite vérole, ou de la rougeole.

LES *convulsions* qui précèdent l'*éruption* de la *petite vérole* ou de la *rougeole*, cessent, pour l'ordinaire, dès que cette *éruption* a lieu. Le plus grand danger, dans ce cas, naît de la peur et de la crainte de ceux qui soignent l'enfant. Comme les *convulsions* sont très-alarmantes, il faut alors, pour complaire aux pères, mères et nourrices effrayés, et les tranquilliser, droguer ces petits malheureux. En conséquence, on *saigne*, on applique des *vésicatoires*, et on emploie plusieurs autres *remèdes* qui mettent

sa vie en grand danger, tandis qu'un *bain de pieds* et un *lavement émollient* auraient, en peu de temps, remis toutes les choses dans leur état ordinaire, (ainsi que nous l'avons dit Tom. II, Chap. XII, §. I, Art. III et note *a*).

Bain de pieds, lavement émollient.

Traitement des Convulsions symptomatiques, causées par la dentition difficile.

LORSQUE les *convulsions* sont occasionnées par la pousse des *dents*, outre les douces *purgations*, nous conseillons encore les *vésicatoires*, et l'usage des *antispasmodiques ;* telles sont les *teintures de suie*, d'*assa-fœtida*, de *castoréum*, etc. On met quelques gouttes, de l'une ou de l'autre de ces *teintures*, dans un peu de *petit-lait* au *vin*, dont on donne une cuillerée lorsque l'occasion le demande. (On se comportera d'ailleurs comme nous l'avons dit §. XI, Art. II de ce Chap.)

Purgatif doux, vésicatoire; teinture de suie, d'assa fœtida, de castoréum, etc. dans du petit-lait au vin.

Traitement des Convulsions symptomatiques, dues à des causes externes.

LES *convulsions* qui procèdent des causes externes, comme de la pression occasionnée par des *vêtemens* trop serrés, par des bandes, etc., demandent qu'on débarrasse, sur-le-champ, l'enfant de ses liens. Quoiqu'en ôtant la cause on n'ôte pas toujours l'effet, il ne faut cependant jamais manquer de le déshabiller, parce qu'on tenterait en vain de calmer les *convulsions*, si la cause à laquelle elles sont dues continuait d'agir ; (nous en avons donné des preuves Tom. I, Chap. I, §. III).

Il faut déshabiller l'enfant.

ARTICLE II.

Des Convulsions essentielles chez les Enfans.

Caractères des convulsions essentielles.

LORSQU'UN enfant éprouve des *convulsions* sans ressentir de douleurs dans le *ventre*, sans aucun des *symptômes* de la *dentition*, sans qu'aucune *éruption* ni qu'aucune *évacuation* ait été arrêtée subitement, enfin sans qu'aucune des causes mentionnées ci-dessus y ait donné lieu, on peut en conclure qu'elles forment une maladie primitive ou *essentielle*, et qu'elles dépendent immédiatement du *cerveau*. Ce cas est très-rare heureusement, parce qu'alors il y a bien peu de choses à faire pour soulager un malheureux enfant.

Traitement des Convulsions essentielles.

Quand elles dépendent d'un vice du cerveau.

LORSQUE les *convulsions* dépendent d'un vice originaire dans la structure ou la conformation du *cerveau*, on ne peut se flatter de les guérir par les *remèdes*. Mais comme les *convulsions*, qui procèdent même immédiatement du *cerveau*, ne tiennent pas toujours à ces causes, il faut tenter de donner quelques *remèdes*. L'objet principal qu'on doive alors se proposer, est de procurer une *dérivation* des *humeurs* du *cerveau*. Il faut, en conséquence, employer les *vésicatoires*, les *purgatifs*, etc.; et lorsque ces *remèdes* ne réussissent pas, faire un *cautère* ou un *séton* au cou, ou entre les deux épaules.

Vésicatoire, purgatifs, cautère, séton, etc.

(Les enfans sont encore sujets à l'*épilepsie* et au *cauchemar* ou *incube*. Il faut consulter, Tom. III, Chap. XLV, les §. IV et VIII qui traitent de ces maladies.

§. XIV.

§. XIV.

De l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête.

QUOIQUE l'eau dans la tête, c'est-à-dire, l'*hydropisie* du *cerveau*, soit une maladie qui peut attaquer les adultes comme les enfans, cependant, ces derniers y étant généralement plus sujets, nous avons cru devoir la placer au rang des maladies des enfans.

(Bien que l'on confonde ici l'*hydropisie du cerveau* avec l'*hydropisie de la tête*, ou cette *tumeur aqueuse* des *tégumens* de toute la tête, qui la rend quelquefois monstrueuse, plus pesante que le reste du corps, et à demi transparente, cependant ce sont deux maladies très-distinctes, puisque, dans l'*hydropisie de la tête*, il n'y a pas toujours de l'eau dans le *cerveau*, et que l'*hydropisie du cerveau* n'augmente pas le volume de la tête.

Caractères de l'hydropisie de la tête et de l'hydropisie du cerveau.

Les enfans sont plus sujets à l'*hydropisie des tégumens de la tête*; et les adultes, à l'*hydropisie du cerveau.*)

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête.

L'HYDROCÉPHALE peut être occasionné par tout ce qui peut blesser le *cerveau*, comme des chutes, des coups, des blessures, etc. Elle peut encore venir d'un relâchement et d'une faiblesse naturelle du *cerveau*, ou de *tumeurs squirrheuses*, ou d'*excroissances* dans la substance du *crâne*; d'un *sang* dissous et aqueux; de la *suppression* ou de la diminution des *urines*; enfin, de maladies lentes et opiniâtres, qui minent et consument.

(Une *contusion* produite par un *accouchement laborieux*, par quelque mauvaise manœuvre de la *sage-femme*, ou par toute autre cause, est la source la plus ordinaire de l'*hydropisie de la tête*, quoiqu'elle puisse encore être due à la *dentition*, aux *vers*, aux *convulsions*, etc.)

ARTICLE II.

Symptômes de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête.

DANS les commencemens, cette maladie a les apparences d'une *fièvre lente*. Le malade se plaint d'une douleur au sommet de la tête, ou sur les yeux. Il fuit la lumière; il a des *maux de cœur*, et vomit quelquefois; son *pouls* est *irrégulier*, et pour l'ordinaire *lent*; et, quoiqu'il paraisse lourd et accablé, cependant il ne peut dormir: il a quelquefois du *délire*; il voit presque toujours les objets doubles. Vers la fin de cette maladie, communément mortelle, le *pouls* devient plus *fréquent*; la *pupille* se dilate, le joues sont d'un rouge faible; le malade devient *comateux*, et les *convulsions* et la mort terminent ses jours.

(Les enfans attaqués d'*hydrocéphale* dans le ventre de leur mère, périssent ordinairement dans l'*accouchement*. Il est presque impossible de remédier à cette maladie, lorsque le *cerveau* est inondé: mais on peut espérer, lorsque toute l'eau est ramassée sous la *peau* de la tête, et absolument hors du *crâne*.)

ARTICLE III.

Traitement de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête.

ON ne connaît pas encore de *remèdes* capables de guérir l'*hydropisie du cerveau*. L'humanité

exige cependant qu'on fasse quelques tentatives, parce que le temps ou le hasard peut nous faire découvrir ce dont quant à présent nous n'avons pas d'idée. Les *remèdes* qu'on emploie ordinairement, sont les *purgatifs;* savoir, la *rhubarbe* ou le *jalap*, avec le *calomélas* et les *vésicatoires*, appliqués au cou, ou à la partie inférieure de la tête.

Rhubarbe ou jalap, avec le calomélas.

Nous conseillons de leur associer les *diurétiques*, ou les *remèdes* qui facilitent la *sécrétion* des *urines;* tels sont ceux que nous avons recommandés dans l'*hydropisie* ordinaire, (Tom. III, Chap. XXXII, §. I, Art. III et IV). Il faut encore tenter d'exciter les *sécrétions* du nez; ce à quoi on parvient, en faisant prendre au malade de la poudre d'*asarum*, d'*ellébore blanc*, etc.

Diurétiques.

Poudre sternutatoire.

Quelques praticiens ont prétendu, dans ces derniers temps, avoir guéri l'*hydrocéphale* par l'usage du *mercure*. Je n'ai pas été assez heureux pour en voir une guérison complète, lorsqu'elle est confirmée. Mais, dans une maladie aussi désepérée, il est permis de tenter (*f*).

(Un moyen bien simple serait, conjointement

(*f*) Une raison pour laquelle on ne guérit que rarement, et même jamais cette maladie, c'est peut-être parce qu'on ne la connait que quand elle est trop avancée pour y remédier. Que les parens soient attentifs aux premiers *symptômes*, et qu'ils appellent le médecin à temps, et je suis porté à croire qu'il pourra être utile au malade. Cependant il faut prévenir que ces *symptômes* ne sont pas toujours susceptibles d'être reconnus d'une manière certaine, et qu'ils peuvent être équivoques, meme pour les gens de l'art. Je viens d'en voir un exemple frappant chez un malade traité par un des plus habiles médecins de cette ville, qui prit l'*hydrocéphale*, depuis le commencement jusqu'à la fin, pour la *dentition* difficile.

avec les *remèdes* propres à corriger le vice du *sang* et des *humeurs*, et à fortifier les *solides*, de faire la *ponction* ou des *scarifications* sur les *tégumens* de la *tête;* mais les épreuves qu'on a faites de l'une et des autres, n'ont pas été heureuses; on a vu au contraire de bons effets des *vésicatoires*, du *cautère* et du *séton*, après avoir fait précéder les *remèdes* dont nous venons de parler.)

Vésicatoires, cautère, séton.

§. XV.

Du Gonflement du ventre, et de la Dureté de cette partie, appelée vulgairement Carreau.

(LES enfans sont très-sujets au *gonflement* et à la dureté du *ventre*. La première maladie, qui vient des *vents* renfermés dans les *intestins*, n'est pas beaucoup à craindre: elle peut cependant donner quelquefois lieu à des *descentes*, tant dans les *aines* qu'au *nombril*. Mais l'élévation du *ventre* avec *dureté*, que les femmes appellent *carreau*, causée par l'engorgement du *mésentère* et des autres *viscères*, est toujours une maladie très-grave, à laquelle on a remarqué que les filles étaient plus sujettes que les garçons.)

ARTICLE PREMIER.

Causes du Gonflement du ventre et du Carreau.

(CES maladies sont produites, le plus souvent, par de mauvais *alimens*, par des *vers*, ou la rentrée de quelque *éruption*, et cette cause est une des plus communes; par les *écrouelles*, quelquefois par le *scorbut*, la *vérole*, etc.)

ARTICLE II.

Symptômes du Gonflement du ventre et du Carreau.

LES enfans dans cet état, ont le visage pâle et le corps *œdémateux :* la tristesse, le dégoût, la difficulté de marcher, l'*insomnie*, la *fièvre lente*, qui redouble tous les soirs ; les douleurs au *nombril*, etc., sont encore des *symptômes* familiers au *carreau*. Enfin quelques enfans deviennent *rachitiques*, ou se *nouent*. Le *dévoiement* dans ce cas, est un accident des plus alarmans.

Comme le *nourrissage* est la cause la plus ordinaire de cette maladie, il importe de s'informer comment l'enfant a été nourri, quelle est la *constitution* de la nourrice, quelle est même celle du père et de la mère, parce qu'il est évident que le *carreau* pouvant dépendre du *virus vénérien*, *scrophuleux* ou *scorbutique*, on ne peut le guérir qu'en employant les *remèdes* propres à ces maladies.)

ARTICLE III.

Traitement du Gonflement du ventre et du Carreau.

(QUAND on s'est assuré qu'il ne tient qu'aux mauvais *alimens*, il faut commencer par faire changer le *régime ;* donner à l'enfant de bon *lait*, pour toute nourriture ; lui interdire les bouillons gras, les soupes et la viande; lui appliquer des *fomentations émollientes* sur le *ventre ;* lui donner des *lavemens émolliens*. On lui fera prendre pour boisson, du *petit-lait* coupé avec une *infusion* de feuilles de *cresson*, d'*oseille*, etc. ; on lui fera faire le plus d'exercice qu'il sera possible.

Lorsqu'il est dû aux mauvais alimens.

Bon lait, fomentations, lavemens, petit-lait coupé avec une infusion d'oseille, de cresson, etc.

Rhubarbe. On purgera de temps en temps avec la *rhubarbe*, qui paraît le mieux convenir dans cette Dose. maladie. La dose est depuis trois jusqu'à six décigrammes (six jusqu'à douze grains) en poudre, enveloppée dans des confitures. On prescrira d'ailleurs les autres *remèdes* qui ont été proposés contre les *obstructions*, Tom. III, Chap. XLVII, §. I, Art. IV, parmi lesquels Sel de mars de Rivière. le *sel de mars de Rivière* a paru le plus propre aux enfans.

Lorsque la maladie avance vers la guérison, Eaux martiales. on met le malade à l'usage des *eaux martiales* (Voyez Tom. II, pag. 461, note 10), et on lui donne des *alimens* fortifians. Si la dureté du *ventre* est considérable, on y applique pendant le traitement, l'*emplâtre diabotanum*, Emplâtres diabotanum, de ciguë, ou de Vigo. l'*emplâtre de ciguë*, ou l'*emplâtre de Vigo*, etc.)

§. XVI.

De la Maladie vénérienne chez les Enfans.

(Nous avons dit, Chap. XLIX, §. I de ce Vol., que le *virus vénérien* ne se bornait point à infecter les coupables, et que les innocens en étaient souvent les victimes. Parmi ces derniers, on voit sur-tout des enfans, parce que le *virus* qu'ils ont reçu avec la vie, ou qu'ils sucent avec le *lait* de la nourrice, en circulant dans leurs *vaisseaux* tendres et délicats, ravage, corrode et détruit les *viscères*, souvent sans présenter à l'extérieur aucun des *symptômes* par lesquels il se fait reconnaître chez les adultes. D'ailleurs, il n'est pas toujours facile, il est quelquefois même impossible d'avoir sur la conduite des père et mère, tous les renseignemens dont on a besoin pour asseoir la *diagnostic* des maladies des enfans, pour

peu qu'elles soient compliquées. Les nourrices elles-mêmes peuvent être entachées de cette maladie, sous les apparences d'une santé brillante, puisque, comme nous l'avons encore dit pag. 64 de ce Vol., le *virus* peut rester caché pendant plusieurs années, sans donner aucun signe de son existence.

Il n'est donc personne qui ne sente combien il est important d'avoir une idée claire et précise des caractères sous lesquels la *vérole* peut se présenter chez les enfans, parce que, prenant chez eux la forme de presque toutes leurs maladies, on se trouverait exposé à méconnaître, non-seulement la *maladie vénérienne* existante, mais encore les autres maladies dont elle aurait dérangé la marche, ou défiguré les *symptômes*. Nous croyons devoir, pour toutes ces raisons, ajouter ce §. à ceux dont est composé ce Chap.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Maladie vénérienne chez les Enfans.

Qui naissent d'une mère ayant la vérole;

(Les *enfans* qui naissent d'une mère infectée de la *vérole*, qui ne s'est point fait traiter, et qui n'a suivi aucun *régime* pour adoucir son état, viennent ordinairement au monde couverts de *pustules*, de *gale*, d'*ulcères* en différentes parties du corps. On en a même vu quelquefois avec un *phimosis*, des *chancres* aux parties naturelles, à la gorge, etc. Dans ces cas, la maladie n'est pas équivoque; et, pour peu que les *symptômes* soient graves, elle tue en peu de temps ces infortunés.

Qui naissent d'une mère qui a pallié cette

D'autres fois l'enfant ne présente aucun *symptôme vérolique*; ce qui arrive lorsque la mère a observé, pendant sa grossesse, un *régime* adou-

maladie pendant la grossesse.

cissant, capable d'émousser la férocité du *virus*, ou lorsqu'elle a pris quelques *remèdes* qui en ont pallié les accidens. Dans ce cas, il n'est que trop certain que l'enfant est infecté du *virus*, puisque nous supposons que la mère n'est point guérie radicalement; mais il est chez lui comme dénaturé, et il produit par la suite des maux d'autant plus rebelles, qu'on n'en soupçonne pas la cause: d'ailleurs, cet enfant a de la peine à croître; il est faible et maladif.

Il est cependant essentiel de l'arracher aux malheurs qui l'attendent. On ne veut pas risquer le *mercure* sans avoir au moins quelque probabilité, et l'on a grande raison. Mais cet enfant qui ne présente point de *symptômes vérolíques*, ne présente pas non plus les caractères de la santé. Il a le teint d'un jaune pâle: ses yeux sont enfoncés, et entourés d'un cercle bleuâtre et tuméfié: il est maigre, et on le voit maigrir de jour en jour. Il jette par le nez une humeur claire, comme dans le *rhume de cerveau;* et à mesure qu'il avance, on aperçoit un enrouement habituel. Il tète et avale difficilement, et le *lait* revient souvent par les narines. Il ne gigote point, comme les autres enfans, lorsqu'on le débarrasse de ses liens. Il se plaint et crie fréquemment, sur-tout la nuit, lorsqu'il est dans son lit, moment où il souffre davantage, comme on l'a fait voir Chap. XLIX, §. VII, Art. I de ce Vol.

Signes qui doivent faire présumer la vérole chez l'enfant de cette dernière femme.

Signes qui changent cette présomption en certitude.

Si l'enfant présente tous ces *symptômes*, on a une forte présomption qu'il est infecté de la *vérole*. Mais cette présomption se change en certitude, s'il survient insensiblement des plaques jaunâtres, rougeâtres au cou, à la poitrine, au ventre; des *gerçures*, des crevasses aux pieds et aux mains; des boutons dans la gorge, qui se

convertissent en petits *ulcères* blanchâtres ; des boutons *purulens* dans les cheveux et sur le front ; des excroissances, des *poireaux*, des *chancres* aux parties naturelles et au fondement. Ces *chancres* sont plus ou moins gros, applatis ou creux ; le plus souvent d'un rouge clair au bord, et plus ou moins durs : ils sont blancs dans l'intérieur, et deviennent livides et noirâtres lorsqu'ils ont déjà rongé pendant quelque temps : quelquefois ils ressemblent à des *verrues* qui rendent un *pus* blanchâtre, mais qui tache le linge en jaune. Enfin on ne doutera plus de l'existence de la maladie, si les bouts des mamelles de la nourrice sont rouges et douloureux, si le sein et les glandes des aisselles deviennent durs, etc.

Mais un enfant qui appartient à des parens très-sains et qui n'ont jamais eu la *maladie vénérienne*, peut la gagner de sa nourrice ; et l'expérience ne prouve que trop que cela est très-commun, sur-tout chez les enfans nourris dans le voisinage des grandes villes, ou dans le sein même de ces villes. Des exemples si multipliés ne devraient-ils pas rendre attentif sur le choix des nourrices ? ou plutôt ne devraient-ils pas faire renoncer pour toujours à ces mercenaires, dont le premier intérêt est de se taire sur leurs maladies passées, et dont l'examen ne découvre pas toujours la vérole, quoiqu'existante, et capable de se communiquer à l'enfant ?

Signes que présente l'enfant qui gagne la maladie de sa nourrice ;

Au reste, comme les *symptômes* de la *vérole* se manifestent généralement sur les parties exposées au contact du *virus*, il faut toujours commencer par regarder la bouche de l'enfant. Si la nourrice est gâtée, on aperçoit, sur-tout au fond de la gorge et aux *amygdales*, des boutons qui s'enflent et se durcissent.

Ou parce

Si l'enfant a contracté la maladie parce qu'on

qu'on l'a couché avec des personnes infectées.

l'a mis coucher avec une personne infectée, c'est sur la *peau* que le *virus* se montre, par des *vésicules*, des *gales*, des *pustules*, des *tumeurs*, des *abcès*, etc. Cependant il ne se déclare pas aussi promptement quand il est communiqué de cette manière, que par la succion : on a même observé qu'après être resté assez longtemps caché, il ne s'est manifesté que par des *ulcères* ou des *chancres* à la gorge.

De quelque manière que la *vérole* soit communiquée aux enfans, ils en sont attaqués plus aisément que les adultes, parce que leur *peau* est d'une texture plus lâche, plus fine, et que les *pores* en sont plus ouverts. On ne saurait donc trop veiller sur les enfans, pour les empêcher de se servir jamais, pour boire et manger, de ce dont font usage les adultes suspects.

La *vérole* se guérit plus facilement chez les enfans qui tètent, que chez ceux qui sont sevrés. Elle est plus rebelle lorsqu'elle est héréditaire, que lorsqu'elle vient de la nourrice. Plus le mal se manifeste de bonne heure, plus il est aisé de le guérir.)

ARTICLE II.

Traitement de la Maladie vénérienne chez les Enfans.

Il faut se hâter de traiter une femme grosse, pourvu qu'elle ne soit point à huit mois.

(LORSQU'UNE femme enceinte déclare qu'elle a la *vérole*, il faut se hâter de la guérir si l'on veut prévenir la *fausse couche*, ou la mort de l'enfant. Cependant la prudence exige qu'on ne l'entreprenne point si elle est à son huitième mois ; il faut alors attendre qu'elle soit accouchée.

Avantages de la méthode des

La méthode de traitement qui paraît le mieux convenir aux femmes grosses, est celle des *remens antivénériens*. Une expérience souvent répétée, dit DE HORNE, ouvrage cité Chap.

XLIX, note 2 de ce Vol., a prouvé que les *lavemens antivénériens* ne nuisent pas à la *grossesse*, et qu'ils ne procurent pas l'*avortement ;* ce qu'on ne peut absolument dire de quelques autres méthodes. Parmi un grand nombre d'observations qu'il rapporte de femmes enceintes parfaitement guéries par cette méthode, il en est une qui regarde une jeune femme dont la maladie était formidable : elle prit jusqu'à cent cinquante-huit *lavemens antivénériens* dans l'espace de deux mois et demi, sans avoir éprouvé, pendant tout ce temps, d'autre accident qu'une *difficulté d'uriner*, dépendante de sa *gonorrhée virulente*, et qu'on calma avec les *émulsions* et le *sel de nitre ;* et ces *lavemens* lui avaient été administrés comme nous l'avons dit, 4.° *Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavemens antivénériens*, pag. 82 de ce Vol.

lavemens pour les femmes grosses.

Cette méthode n'est cependant pas exclusive. On guérit tous les jours des femmes grosses par le moyen des *frictions mercurielles*, du *sublimé corrosif (muriate mercuriel corrosif)*, du *mercure insoluble*, et du *mercure* administré par la *méthode* d'*absorption*. Ainsi, lorsqu'on ne peut se procurer de la liqueur qui entre dans la composition des *lavemens antivénériens*, ou que la malade ne peut garder ces *lavemens* pendant le temps convenable, ou que toute autre considération s'oppose à leur administration, on procédera à l'administration de l'une ou l'autre des méthodes, soit seule, soit combinée, avec les précautions et modifications qu'exigent la malade et les circonstances dans lesquelles elle se trouve. Ces méthodes sont décrites §. VII du Chap. XLIX, pag. 67 et suiv. de ce Vol.

Méthode des frictions, du sublimé corrosif, du mercure insoluble, lorsqu'on ne peut employer celle des lavemens.

A quel temps de la couche on peut entreprendre de traiter une mère ayant la vérole.

Lorsque, la *grossesse* étant trop avancée, on a été obligé d'attendre, pour traiter la malade, qu'elle fût accouchée, on peut l'entreprendre six semaines après sa couche, et même plus tôt, c'est-à-dire, lorsque les *lochies* sont cessées, si les accidens sont pressans. On choisit la méthode qui est la plus appropriée aux circonstance; et le *lait* de la mère est presque toujours assez imprégné de particules *mercurielles* pour guérir en même temps l'enfant, auquel on n'est pas obligé de donner de *remèdes* particuliers : plus âgé, il guérit également par le seul lait de sa mère. DE HORNE rapporte l'observation d'un enfant de six mois, guéri parfaitement par le seul allaitement, la mère ayant été soumise à l'administration du *sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)*.

L'enfant se guérit en même temps que la mère, sans qu'on soit obligé de lui donner de remède.

Ce que nous disons ici de la mère, doit également s'entendre de la nourrice, qu'il faut traiter dès qu'on aperçoit quelques *symptômes vénériens* ou sur elle, ou sur l'enfant. Il n'est pas nécessaire de le changer de nourrice : il est gâté, il faut travailler à le guérir; et le plus sûr moyen, comme le plus facile, est de lui faire prendre le *lait* d'une nourrice actuellement dans le traitement. D'ailleurs cet enfant, déjà infecté de la maladie, la communiquerait indubitablement à la nouvelle nourrice : la probité, l'humanité, s'élèvent à-la-fois contre une surprise dont l'enfant ne tirerait aucun avantage.

Il ne faut pas s'amuser à retirer l'enfant d'une nourrice gâtée : il faut traiter la nourrice.

Quand l'enfant est sevré, il faut le traiter.

Mais si la *maladie vénérienne* ne se déclare chez l'enfant que lorsqu'il est sevré, que lorsqu'il a deux, trois, quatre ou cinq ans, il faut le traiter par l'une des méthodes citées. Le *sublimé corrosif (muriate mercuriel corrosif)*, dit DE HORNE, est la forme la plus heureuse et la manière la plus sûre de faire prendre le *mer-*

cure aux enfans : car il s'allie bien et aisément avec leurs boissons, leurs *alimens*, et on la manie comme on veut. Mais il faut commencer par de très-petites doses, comme un seizième de décigramme (huitième de grain), même encore moins pour les enfans de deux ou trois ans. Ce médecin l'a donné à un douzième de décigramme (un sixième de grain) par jour à une petite fille de cinq ans. Elle le prenait dans un demi-setier de *lait* coupé avec une pareille quantité d'eau d'*orge*. Huit jours après on alla jusqu'à un huitième de décigramme (un quart de grain), et on augmenta insensiblement jusqu'à un quart de décigramme (un demi grain) dans la même quantité de boisson, dont elle prenait les deux tiers le matin, et l'autre tiers l'après midi. Cette enfant fut parfaitement guérie, sans que ce traitement lui eût occasionné la plus légère incommodité.

Dose du sublimé pour un enfant de deux ou trois ans; de cinq ans. Observation.

Quelque heureuse que soit cette méthode, il peut cependant arriver qu'on soit forcé de l'abandonner, pour les raisons qui obligent de recourir à d'autres méthodes à l'égard des adultes. Dans ce cas, on choisira celle qui paraîtra la plus appropriée à l'enfant, observant de n'administrer les *remèdes* choisis, qu'à une dose plus faible d'un quart que celle qui est indiquée pour les adultes. On se comportera d'ailleurs comme il est prescrit §. VII du Chap. XLIX de ce Vol., et on lira les réflexions générales contenues dans le §. VIII du même Chap.

La dose des remèdes pour les enfans, doit être d'un quart plus faible que pour les adultes.

D'après ce que nous avons dit de la *Methode d'administrer le mercure par absorption*, pag. 91 et suiv. de ce Vol., il est évident qu'elle doit être préférée à toutes les autres, pour la guérison des enfans. Nous conseillons donc de com-

mencer par cette méthode, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit accompagnée de succès.

N. B. Indépendamment des maladies dont il est traité dans ce Chap., les enfans sont encore sujets à la plupart de celles auxquelles sont exposés les adultes: il y en a même qui leur sont très-familières. Nous en avons fait l'énumération à l'Article ENFANT de la *Table générale*, Tom. V.

Comme nous avons eu soin de spécifier, dans chacun des traités, les circonstances dont la maladie est accompagnée ches les enfans, et la dose à laquelle il faut porter les *remèdes* qu'on doit leur administrer, nous ne pourrions, sans nous répéter, entrer ici dans un plus grand détail. Nous renvoyons aux Chap., §§. ou Art. qui traitent de la maladie dont l'enfant est attaqué; mais on aura soin auparavant de chercher, dans le TABLEAU DES SYMPTÔMES placé à la tête du second Vol., les *symptômes* qui ressemblent à ceux que présente l'enfant : seule manière de s'assurer du véritable nom de la maladie.)

CHAPITRE LII.

De la Chirurgie en général ; de la Saignée, considérée comme remède et comme opération ; des Maladies chirurgicales les plus communes, telles que les Tumeurs inflammatoires externes, les Abcès, les Panaris, la Gangrène et le Charbon ; les Blessures et les Plaies ; les Brûlures ; les Contusions et les Meurtrissures ; les Ulcères ; les Fistules ; les Luxations ; les Fractures ; les Entorses ou Foulures ; les Hernies ou Descentes.

§. I.

De la Chirurgie, en général.

Plan de l'Auteur relativement à ce Chapitre et aux deux suivans.

Si nous entreprenions de décrire toutes les *opérations de chirurgie*, et toutes les maladies dans lesquelles ces opérations sont nécessaires, nous nous étendrions bien au-delà des limites que nous nous sommes prescrites. Nous ne parlerons donc que des cas les plus généraux, surtout de ceux dans lesquels on peut se passer du ministère du chirurgien : nous dirons même quelque chose de ceux dans lesquels, ce ministère étant nécessaire, on ne peut toujours l'obtenir, soit parce qu'on n'est point à portée d'un chirurgien, soit parce que toute autre raison l'empêche de venir au secours du malade.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans ce Chap. un traité complet de chirurgie : ce n'est pas là notre but. Nous n'écrivons pas ici pour les chirurgiens, que nous supposons instruits de cette partie de la médecine, à laquelle

ils se sont destinés; et comme ils sont très-multipliés, il est impossible qu'on soit absolument privé de leurs secours, dans les maladies chirurgicales. On est au moins certain d'en avoir, lorsqu'on en a la volonté et les facultés.

Notre but est uniquement de fixer les idées des hommes, en général, sur les principales opérations de la chirurgie, afin que, dans les cas pressés, et en attendant le chirurgien, on puisse être utile au malheureux auquel il vient d'arriver un accident, et qu'on n'ait pas à se reprocher de l'avoir laissé périr, faute d'avoir su comment s'y prendre.

Quoique la connaissance du corps humain soit indispensablement nécessaire pour former un habile chirurgien, cependant on peut, dans les cas pressans, faire beaucoup pour sauver la vie à ses semblables, sans être fort versé dans l'*Anatomie*. Rien n'est plus surprenant que de voir les opérations que pratiquent journellement les paysans sur des animaux; opérations qui réussissent souvent très-bien, et qui ne sont cependant pas moins difficiles que celles que l'on fait sur le corps humain.

La sensibilité force, pour ainsi dire, tout homme à être chirurgien dans l'occasion.

Il faut en convenir, tout homme est en quelque façon chirurgien, de gré ou de force, dans certaines occasions. En effet, nous sommes tous naturellement portés à secourir nos semblables dans le malheur, et il arrive à chaque instant des accidens qui nous mettent dans le cas d'exercer cette sensibilité.

Cependant, si elle n'est pas dirigée convenablement, elle peut nous faire tomber dans des erreurs bien funestes. Ainsi, tel qui désire sauver la vie à son ami, peut lui causer la mort par une tentative téméraire; et tel autre, dans la crainte d'agir inconsidérément, reste tranquille

et

et le laisse périr, lors même que les secours sont sous sa main.

Comme tout homme sensible souhaite certainement d'éviter ces deux écueils, je ne puis m'empêcher de croire que ce ne soit lui faire plaisir, que de lui indiquer ce qu'il doit faire dans les occasions où le besoin de secours devient très-pressant (1).

---

(1) La chirurgie et la médecine sont deux sœurs, qui ont l'humanité pour mère : toutes deux ont le même motif et tendent au même but, la conservation de la santé et la guérison des maladies. L'une s'est emparé des maladies externes, et des opérations que rendent nécessaires les accidens sans nombre auxquels nous sommes sans cesse exposés ; l'autre s'est réservé les maladies internes et les moyens d'y remédier : toutes deux se réunissent et agissent de concert, lorsqu'une maladie de l'une ou de l'autre espèce exige à-la-fois le concours de la main et des *médicamens* internes.

Quand on réfléchit sur cette unanimité nécessaire, sur cette réunion indispensable dans le traitement du plus grand nombre des maladies, on est fâché de voir les disputes et la mésintelligence qui règnent entre deux corps, qui ne doivent avoir qu'une meme ame, qu'un même esprit, que les mêmes vues et les mêmes désirs, le soulagement des hommes.

Il serait bien à désirer, dit un médecin philosophe, J. Z. PLATNER, *Institutiones Chirurgicæ rationalis*, etc., pag. 5, n.° XX, que les querelles odieuses, nées de la haine que se portent les médecins et les chirurgiens en France, fussent anéanties.

Que chacun d'eux, continue-t-il, exerce modestement la profession à laquelle il s'est destiné ; que le médecin mette son application à s'instruire des principes de la *chirurgie* et de la pratique de cette science, sans lesquels il ne peut juger du travail du chirurgien lorsqu'il est appelé pour en être témoin, ni le guider lorsque les circonstances l'exigent, ni même connaître les causes d'un grand nombre de maladies internes. Que le chirurgien, de son côté, se désiste de cette prétention folle et orgueilleuse qui le porte à entreprendre impru-

§. II.

De la Saignée, considérée comme remède et comme opération.

La saignée

IL n'y a pas d'opération de *Chirurgie* plus

---

demment le traitement des maladies les plus dangereuses, même de celles qui sont purement internes. Sans ce dévouement de part et d'autre, les travaux du chirurgien et du médecin ne peuvent être que nuisibles et pernicieux aux malades.

Un médecin sage et expérimenté, un chirurgien modeste et instruit, seront toujours d'intelligence entr'eux, soit relativement aux conseils, soit relativement à l'exécution. Mais un médecin ami de l'humanité ne peut voir sans indignation la témérité indiscrète de certains chirurgiens, toujours les plus ignorans, et la folle vanité avec laquelle ils parlent de leur art, enfin leur affectation intolérable à vouloir pratiquer la médecine interne, dont ils ne sont pas instruits, et qu'ils n'ont pas pu apprendre, puisqu'ils ont dû consacrer tout leur temps et toutes leurs études à la *chirurgie* ou à la médecine externe : de même un chirurgien habile ne pourra qu'être offensé, toutes les fois qu'il se trouvera avec certains médecins prévenus et peu honnêtes, qui se refuseront à écouter ses observations.

Un des bienfaits de notre révolution est d'avoir anéanti cette dénomination de *chirurgien*, en appelant au même grade et au même titre tous ceux qui se consacrent à la guérison des maladies. Mais nous sommes encore loin de jouir du précieux avantage qui doit en résulter. Avant de voir sortir de nos écoles des sujets instruits dans l'une et l'autre partie de la médecine, au point de ne laisser rien à désirer, il se passera peut-être beaucoup de temps : il faut pour cela que l'instruction soit organisée de manière que la médecine et la chirurgie, la dernière sur-tout, ne perdent rien de cette perfection à laquelle elles sont parvenues en France, au jugement de toute l'Europe. Or nous n'en sommes pas encore là (An IX). En attendant il y aura toujours des chirurgiens proprement dits : je laisse donc subsister ma note.

souvent nécessaire que la *saignée:* c'est pourquoi il n'y en a point qu'on doive mieux connaître et savoir mieux appliquer. Quoique les *Sages-Femmes*, les jardiniers, les forgerons, la pratiquent tous les jours, nous avons tout lieu de croire qu'il y en a peu, parmi eux, qui sachent bien décider quand elle est nécessaire, ou quand elle ne l'est pas. Cependant c'est une opération souvent de la plus grande importance, et qui doit, lorsqu'elle est faite à propos et convenablement, être de la plus grande utilité dans les maladies.

est l'opération de chirurgie la plus commune, et celle qu'on sait le moins appliquer.

ARTICLE PREMIER.

Des Indications et des Contre-indications de la saignée.

LA *saignée* convient dans le commencement de toutes les maladies *inflammatoires*, comme la *pleurésie*, la *péripneumonie*, etc. Elle convient également dans les *inflammations* locales; dans celles des *intestins*, de la *matrice*, de la *vessie*, de l'*estomac*, des *reins*, de la *gorge*, des *yeux*, etc.; dans l'*asthme*, les *douleurs sciatiques*, les *toux*, les *maux de tête*, les *rhumatismes*, l'*apoplexie sanguine;* dans *l'épilepsie*, le *flux de sang*, les *pertes*, etc.

Cas qui exigent la saignée;

Après des *chutes*, des *contusions*, des *meurtrissures*, ou des coups violens reçus, la *saignée* est nécessaire : elle l'est encore, mais bien plus rarement, aux personnes qui ont eu le malheur d'être étranglées, *noyées*, ou suffoquées par un mauvais *air*, ou par un *air méphitique;* par les vapeurs des *métaux*, etc. (Dans ces cas, on ne peut la faire qu'avec les précautions que nous indiquerons aux Chap. LIII et LIV de ce Vol.) En un mot, on est quelquefois obligé

d'ouvrir la *veine*, dans le cas où le mouvement vital a été arrêté subitement, mais jamais dans les *évanouissemens* occasionnés par la faiblesse et l'*affection hystérique ;* ni dans toutes les maladies causées par le relâchement des *fibres* ou des *solides ;* par un *sang* dissous, appauvri, corrompu, comme dans le *scorbut*, l'*hydropisie*, etc.

Qui la contre Indiquent.

ARTICLE II.

De la Partie du corps où doit se faire la Saignée, et avec quel instrument on doit saigner.

DANS les *inflammations locales*, la *saignée* doit être faite le plus près qu'il est possible de la partie affectée. Quand on peut la faire avec la lancette, il faut préférer cet instrument à tout autre ; mais lorsque la chose n'est pas possible, il faut avoir recours aux *sangsues*, ou aux *ventouses scarifiées*.

Il serait dangereux de piquer un artère ou un tendon. Signes extérieurs auxquels on les reconnaît.

Les personnes qui ne sont pas versées dans l'*anatomie*, ne doivent jamais piquer une *veine* qui passe sur une *artère* ou sur un *tendon*, quand elles peuvent en choisir une autre. On reconnaît facilement qu'une *veine* est placée sur une *artère*, aux *pulsations* et aux battemens qu'elle fait sentir, et qui sont quelquefois sensibles à l'œil. On reconnaît les *tendons* à une dureté et à une roideur semblable à celle d'une corde de fouet qu'on toucherait avec le doigt.

ARTICLE III

Du Lieu où il faut appliquer la ligature.

DANS quelque partie du corps qu'on fasse la *saignée*, il faut appliquer une ligature entre la partie qu'on saigne et le *cœur*, (c'est-à-

dire, au-dessus de l'endroit où l'on va piquer, si c'est le bras ou la jambe, et au-dessous, si c'est la gorge, les tempes, etc.) Comme il est souvent nécessaire, pour faire saillir la *veine*, de serrer la ligature un peu fortement, il faut dans ce cas, aussitôt que le *sang* commence à couler, desserrer un peu la bande. Cette bande doit être appliquée au moins à trois, quatre centimètres (un pouce, un pouce et demi) de l'endroit de la *veine* qu'on a intention d'ouvrir.

Article IV.

De la Quantité de sang qu'il faut tirer par la Saignée.

La quantité de *sang* que l'on tire par la *saignée*, doit toujours être réglée sur les forces, l'âge, la *constitution*, la manière de vivre, etc. du malade. Il serait autant ridicule que nuisible de vouloir tirer la même quantité de *sang* à un enfant qu'à un adulte, à une femme délicate qu'à un homme robuste, etc.

Elle doit être relative à la constitution, à l'âge, à la manière de vivre, etc.

C'était une loi autrefois, même parmi ceux qui avaient la réputation de faire la médecine avec le plus de méthode; c'était, dis-je, une loi dans certaines maladies, de faire saigner les malades jusqu'à *défaillance*. Mais certes on ne pouvait proposer rien de plus ridicule; car une personne tombera en *syncope* à la simple ouverture de la *veine*, tandis qu'une autre perdra beaucoup de *sang* avant qu'elle éprouve la moindre faiblesse. En effet, la *syncope* dépend de l'état de l'ame plus que de celui du corps; et on la produit, ou on la prévient souvent, par la seule manière dont se fait la *saignée*.

Ce qu'on doit penser des saignées jusqu'à défaillance.

(Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines mala- Maladies

où elles sont nécessaires.

dies où les *saignées* jusqu'à *défaillance* ne soient très-importantes; par exemple, le *délire frénétique*, causé par une *constriction* des *vaisseaux* du *cerveau*; *constriction* si grande, qu'il faut que le relâchement soit porté jusqu'à la *syncope*, pour que la détente se fasse, etc. Mais nous nous garderons bien de conseiller à qui que ce soit d'employer ces *saignées*: si nous en faisons mention, c'est afin que, par ignorance, on ne traverse point les vues d'un médecin éclairé qui les prescrit, parce qu'elles lui paraissent nécessaires.)

ARTICLE V.

De la Manière dont il faut saigner les enfans.

LES *saignées* des enfans se font, en général, avec les *sangsues*. Quoique nécessaires dans plusieurs circonstances, ces *saignées* sont très-*critiques*, et d'un succès très-incertain. Il n'est pas aisé de déterminer la quantité de *sang* qui peut être tiré par les *sangsues*. Le *sang* est très-difficile à arrêter, et les *plaies* que font ces animaux ne sont pas faciles à guérir. Il faudrait que ceux qui s'adonnent à saigner prissent un peu plus de peine, et qu'ils s'accoutumassent à saigner les enfans; ils ne trouveraient pas cette opération si difficile qu'ils se l'imaginent.

(Nous devons cette justice à nos chirurgiens, qu'ils ont porté la dextérité au point qu'il n'y en a que très-peu, parmi ceux qui sont avoués pour tels, qui ne réussissent à faire les *saignées* les plus difficiles, même chez les enfans: aussi les *sangsues* ne sont-elles guère employées que lorsqu'il faut saigner aux *tempes*; ce qui rend leur usage assez rare. Cependant

voyez à la *Table générale des Matières*, Tom. V, le mot Sangsues.)

Article VI.

Des Préjugés du peuple sur la Saignée.

De telle ou telle veine ;

Il règne, parmi les gens de la campagne, plusieurs préjugés fâcheux sur la *saignée*. Par exemple, vous les entendez parler de *veine de tête*, de *veine de cœur*, de *veine de poitrine*, et vous dire que la *saignée* de ces *veines* doit guérir certainement toutes les maladies des parties dont ils supposent que ces *veines* tirent leur origine, parce qu'ils ignorent que tous les *vaisseaux sanguins* partent du *cœur* et retournent au *cœur*. (Voyez Tom. I, Chap. I, note 16.) Or, il suit de cette disposition du corps humain, qu'à moins que l'*inflammation* ne soit locale, peu importe de quelle partie on tire du *sang*.

Sur les avantages prétendus de la première saignée.

Mais, quelque absurde que soit ce préjugé, il n'est pas encore aussi nuisible que cette autre opinion, malheureusement trop générale; c'est qu'une première *saignée* doit faire des miracles. Cette croyance fait souvent différer cette opération lorsqu'elle est nécessaire, afin de la réserver pour une occasion qu'on croit plus importante; et lorsque les malades sont dans un danger extrême, on les voit demander avec empressement la *saignée*, soit qu'elle convienne ou qu'elle ne convienne pas : de plus, la *saignée*, dans certaine *période* d'une maladie, ainsi que dans certaine saison, a encore des effets très-nuisibles.

Sur la saignée du pied.

On croit encore communément, que la *saignée du pied* attire les humeurs en bas, et qu'en conséquence elle guérit les maladies de

la *tête* et des autres parties *supérieures*. Mais nous avons déjà observé que, dans les maladies locales, il fallait saigner le plus près qu'il était possible de la partie affectée.

Ce qu'il faut faire avant de saigner du pied ou de la main;

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il est nécessaire de *saigner*, ou du pied, ou de la main, comme les *veines* de ces parties sont situées profondément, et que le *sang* est disposé à s'arrêter promptement, il faut faire plonger ces parties dans de l'eau chaude, et les y maintenir jusqu'à ce qu'on ait tiré la quantité de *sang* nécessaire.

(Il est bon de prévenir que l'on est quelquefois obligé de tenir le pied ou la main très-long-temps plongé dans l'eau chaude avant que de saigner à ces parties, parce que souvent on a abandonné des *saignées* de cette espèce, qui auraient été faciles si on eût eu cette précaution.

Même du bras chez certaines personnes.

Il est des personnes chez lesquelles les *veines* du bras sont petites et profondes; il faut alors employer le même moyen, ou simplement une éponge ou des compresses imbibées d'eau chaude, qu'on tient sur la *veine* pendant plus ou moins de temps, ou jusqu'à ce qu'elle soit assez dilatée.)

Ce n'est qu'en voyant saigner, qu'on peut apprendre à saigner.

Nous ne nous occuperons pas à décrire la manière de *saigner :* il faut l'apprendre d'un maître, le voir opérer d'abord, et opérer ensuite sous ses yeux.

Il est également inutile de décrire les différentes parties du corps auxquelles on peut *saigner*, comme les bras, les pieds, le front, les tempes, etc. Ces parties sont connues de tout le monde; et, d'après les réflexions précédentes, les personnes intelligentes pourront, dans quelques occasions, déterminer

celle de ces différentes parties où il est plus à propos de faire la *saignée.*

Toutes les fois qu'on ne saigne que pour diminuer la quantité du sang, le bras est la partie du corps la plus commode pour cette opération.

(Quoique la *saignée* ne soit pas une opération indifférente, et que quelquefois elle soit suivie d'accidens, cependant que la crainte n'arrête point les personnes bienfaisantes. Je n'ai jamais ouï dire que les religieuses hospitalières, les sœurs-grises, etc., qui toutes ignoraient absolument l'*anatomie*, eussent piqué un *tendon*, un *nerf*, ou une *artère*; et il est de fait qu'elles saignaient la plus grande partie des pauvres.

Quoique la saignée soit une opération délicate, elle est cependant facile, puisqu'elle est faite tous les jours par les personnes les plus ignorantes.

On m'a dit qu'une dame, guidée par le seul amour de l'humanité, avait appris d'elle-même à saigner, et qu'elle faisait cette opération avec tant de succès et de dextérité, que non-seulement les habitans de son village, mais encore ceux de tous les environs, même les gens aisés, ne voulaient qu'elle, et ne se faisaient saigner que par elle.

Tout ce que nous devons conseiller à ces personnes charitables, c'est de ne jamais saigner sur la seule demande de ceux qui se présentent à elles, ou qui les envoient chercher, mais uniquement par l'*indication* qu'offrent les *symptômes* de la maladie dont ils sont attaqués : car il est des gens qui se font saigner par pure fantaisie, et il est rare alors que la *saignée* ne soit point nuisible. Le caractère de la maladie et des *symptômes* qui l'accompagnent, sont les seuls motifs qui puissent et doivent faire décider quand il faut saigner, où il faut saigner, et combien de fois il faut saigner. Ce

On ne doit jamais faire de saignées, qu'elles ne soient indiquées par les symptômes de la maladie.

n'est donc point d'après la lecture de ce §. qu'on se déterminera ; ce n'est que d'après la lecture du Chap. où il est parlé de la maladie qu'on a à traiter, comme nous l'avons observé Tom. II, Chap. II, note 6.)

§. III.

Des Tumeurs inflammatoires externes, ou des Phlegmons; des Furoncles, appelés vulgairement Clous; des Maux d'aventure, et des Panaris; des Abcès, de la Gangrène, et du Charbon, ou Pustule gangréneuse, maligne, etc.

Une tumeur inflammatoire externe se termine par la résolution, par la suppuration, la gangrène ou le squirrhe.

DE quelque cause que procède une *inflammation*, ou une *tumeur inflammatoire externe*, elle se termine, ou par la *résolution*, ou par la *suppuration*, ou par la *gangrène*, (ou par le *squirrhe*). Quoiqu'il soit impossible de prédire avec certitude laquelle de ces voies prendra une *inflammation*, cependant, d'après la connaissance de l'âge et de la *constitution* du malade, on peut conjecturer, avec quelque probabilité, quel en sera l'événement.

Signes qui annoncent la résolution;

Les *inflammations externes* qui ne sont que légères, ou simplement l'effet du froid qu'on aura éprouvé, et sans qu'aucune maladie ait précédé, font espérer qu'elles se termineront par la *résolution*. (Voyez ce mot à la *Table générale*, Tom. V.)

La suppuration;

Celles qui succèdent immédiatement à une *fièvre*, ou qui se manifestent chez des personnes grasses et replettes, *suppurent* pour l'ordinaire.

La gangrène ou le squirrhe.

Celles enfin qui attaquent les vieillards, ou les personnes qui sont menacées d'*hydropisie*, doivent faire craindre qu'elles ne se terminent par la *gangrène*, (ou que, s'endurcissant, elles ne se convertissent en *squirrhe*.

Une *tumeur inflammatoire externe* se reconnaît à l'élévation, à la *tension* luisante et à la rougeur dans une partie d'une certaine étendue, accompagnée de douleur, souvent *pulsative*, et de chaleur manifeste. Ainsi, les *furoncles* ou *clous* qui peuvent venir sur toutes les parties du corps, et souvent en assez grand nombre à-la-fois; les *bubons* non *vénériens*, dont le siége est dans les *aines* et sous les *aisselles*; les *maux d'aventure*, les *panaris* qui ne viennent qu'aux doigts, etc., sont des *tumeurs inflammatoires externes*, que les médecins appellent du nom générique de *phlegmon*.

Caractère des tumeurs inflammatoires externes.

Chacune de ces *tumeurs* peut se guérir par la *résolution*, c'est-à-dire, sans s'ouvrir naturellement, ou sans exiger qu'on l'ouvre avec le fer ou avec le *caustique*; mais dès l'instant qu'elle s'ouvre, ou qu'on est forcé de l'ouvrir, alors elle prend le nom d'*abcès*.)

La tumeur inflammatoire prend le nom d'abcès dès l'instant qu'elle s'ouvre ou qu'on l'ouvre.

Traitement pour amener à résolution les Tumeurs inflammatoires externes, telles que les Furoncles ou Clous, et les Maux d'aventure.

LORSQUE l'*inflammation* est légère, et que la *constitution* du sujet est bonne, il faut toujours tenter la *résolution*.

Les meilleurs moyens de la favoriser, sont de mettre le malade à une *diète* légère et *délayante*; de le *saigner*, (s'il y a indication), et de le purger à plusieurs reprises, (après la *résolution*).

Diète légère, saignée, purgations.

On doit encore faire des *fomentations* sur la partie affectée. Si la *peau est très-tendue*, on y fera des *embrocations* avec trois parties d'*huile d'amandes douces* sur une de *vinaigre*, et on couvrira la partie enflammée avec un *emplâtre de cire*.

Fomentations, embrocations.

Modifications à ce traitement.

Quel doit être celui des clous.

(On sent que ce traitement ne peut être celui de toutes les espèces de *tumeurs inflammatoires*. Les *clous*, et les *maux d'aventure* simples, par exemple, demandent rarement de *remède ;* ils se guérissent souvent sans qu'on s'en aperçoive. Cependant ils peuvent être ou volumineux et multipliés, ou avoir, chez certains sujets, un caractère indéterminé, qui leur donne une apparence insidieuse (2) : alors la *diète*, la *saignée* et les *purgatifs* deviennent nécessaires. Mais, dans ce cas, ils se convertissent ordinairement en *abcès*, qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on est obligé d'ouvrir.

C'est dans les *tumeurs inflammatoires* considérables, telles que celles qui viennent aux cuisses, aux fesses et autres parties charnues, que la *saignée*, et répétée selon les occasions, devient indispensable, ainsi que les *fomentations*, les *embrocations*, etc.)

ARTICLE PREMIER.

Des Abcès, ou des Tumeurs inflammatoires externes qu'on n'a pu amener à résolution.

Signes qui indiquent que la tumeur se convertit en abcès.

ON doit s'attendre que la *tumeur inflammatoire externe* se terminera par la *suppuration*, ou se convertira en *abcès*, si la douleur, la chaleur et le battement vont en augmentant jusqu'au quatrième jour.

(D'ailleurs on n'aura pas lieu d'en douter, si

(2) Il arrive delà que, faute d'attention, ou par tout autre motif, l'on donne à ces *tumeurs externes* des noms qui ne leur conviennent pas. Par exemple, on appelle *panaris* le simple *mal d'aventure*, et *charbon* ce qui souvent n'est qu'un *furoncle* ou *clou*. Mais il suffira de lire les Art. II et IV de ce §., pour se mettre au fait de la différence qui existe entre ces maladies.

l'on voit la *peau* se relâcher, le centre de la *tumeur* blanchir, et si l'on y sent une *fluctuation*. Ces caractères ne sont cependant aussi marqués que dans les *abcès* superficiels; car, lorsqu'ils sont profonds, la *peau* ne change pas ou peu de couleur, et la *fluctuation* n'est pas aussi sensible : alors la *suppuration* est plus tardive. Mais la maturité du *pus* est toujours annoncée par la cessation des douleurs, de l'*inflammation*, et par la diminution de la *fièvre*, dont il faut toujours un certain degré pour la formation du *pus*. Car, lorsqu'il n'y a plus de *fièvre* du tout, ou qu'elle est trop faible, la *suppuration* est imparfaite, et il est à craindre que la *tumeur* ne prenne le caractère de *squirrhe* : si au contraire elle est trop forte, elle retarde la *suppuration*, et excite quelquefois la *gangrène*.)

Il faut un certain degré de fièvre pour la formation du pus; mais il ne faut pas qu'elle soit trop forte.

Traitement pour amener à suppuration les Tumeurs inflammatoires externes qu'on n'a pu terminer par la résolution, ou Traitement des abcès.

Si, malgré les *remèdes* qu'on vient de prescrire, la *fièvre d'inflammation* augmente, si la *tumeur* s'agrandit, si elle est accompagnée de douleur violente et de *pulsations*, il faut travailler à en faciliter la *suppuration*.

Le meilleur moyen, est un *cataplasme adoucissant*, qu'il faut renouveler deux fois par jour. Si la *suppuration* n'avance que lentement, on prendra un *oignon* crud, on le coupera en petits morceaux, on l'écrasera, et on l'étendra sur le *cataplasme*.

Cataplasmes adoucissans.

Aiguisés avec un oignon crud;

(Les conseils, quelque simples qu'ils soient, qu'on donne ici pour favoriser la *suppuration*, équivalent à tous ceux qu'on est dans l'usage d'employer dans ces cas.

Tout ce qu'on peut faire de plus, lorsque la *tumeur* est considérable, est de renouveler les *cataplasmes* toutes les quatre heures; et, lorsque les douleurs sont très-violentes, d'y joindre trente ou quarante gouttes de *laudanum* liquide, ou quatre à six grains d'*opium*; mais il ne faut employer ces derniers qu'avec beaucoup de circonspection, dans la crainte d'attirer la *gangrène*.

On rendus calmans avec l'opium.

Ceux qui prêtent l'oreille aux commères et aux ignorans, toujours fournis de *cataplasmes*, d'*onguens*, d'*emplâtres* sans nombre, merveilleux, à ce qu'ils disent, pour favoriser la *suppuration*, trouveront fort extraordinaire qu'on s'en tienne à des moyens aussi simples.

La suppuration et la guérison des abcès sont l'ouvrage de la nature : il ne s'agit que de l'aider.

Mais s'ils veulent faire attention que la *suppuration*, ainsi que la guérison des *abcès*, est uniquement l'ouvrage de la nature et de ses propres forces, et que, pour l'aider, il suffit ou d'entretenir dans une douce chaleur la partie qui se dispose à *suppurer*, ou de relâcher les *vaisseaux* lorsqu'il y a trop de tension, ou de communiquer une espèce de mouvement salutaire aux parties lorsqu'elles sont languissantes et sans action, ou enfin de calmer les douleurs lorsqu'elles sont trop violentes, ils seront persuadés que, par le moyen des *fomentations* et du *cataplsme adoucissant*, on satisfait aux premières et secondes *indications*; que, par l'addition de l'*oignon* au *cataplasme*, on satisfait à la troisième; et que les *calmans* que l'on conseille d'ajouter à ces *cataplasmes*, satisfont à la quatrième.)

Signes auxquels on reconnait que l'abcès est mûr.

Lorsque la *tumeur* est en maturité ou prête à s'ouvrir, ce qu'on reconnaît facilement à la minceur de la *peau* dans la partie la plus élevée de la *tumeur*, à la *fluctuation* de la matière

qu'on peut sentir sous le doigt, et pour l'ordinaire à la cessation des douleurs, il faut l'ouvrir ou avec une lancette, ou avec le *caustique*.

Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès perce de lui-même.

(Si l'*abcès* perce de lui-même, ce qui arrive assez fréquemment aux *furoncles* ou *clous*, aux *bubons* des *aines* et des *aisselles*, aux *maux d'aventure*, etc., il suffit d'ajouter au *cataplasme* dont on s'est servi, un peu d'*onguent de la mère*, ou de *baume de Geneviève :* on continuera le pansement jusqu'à ce que la *tumeur* soit affaissée, qu'on n'y sente plus de *fluctuation*, et que l'ouverture, qui est toujours très-petite, soit fermée ; et alors l'*abcès* est entièrement guéri. Mais il faut avoir grand soin que le fond soit bien détergé, et d'en faire sortir ce que le peuple appelle *bourbillon ;* sans quoi il resterait, après la guérison, une dureté plus ou moins sensible.)

Onguent de la mère, baume de Geneviève.

Lorsque l'*abcès* ne perce pas de lui-même, et qu'il est en maturité, il faut l'ouvrir, soit avec un instrument tranchant, soit avec le *caustique* (3). Quant à la préférence de l'un de ces deux moyens, on doit se décider d'après la connaissance des parties, ce qui appartient

Lorsqu'il ne perce pas de lui-même.

(3) Voilà donc deux manières d'ouvrir les *abcès*. Chacune a ses avantages, qui ont été présentés dans tout leur jour en Angleterre, par de célèbres chirurgiens, entr'autres par le fameux POTT, par SHARPE, ELSE, etc. Ce n'est point ici le lieu de discuter ce point de pratique ; c'est aux jeunes chirurgiens à chercher dans les pièces du procès, les raisons qui doivent faire donner la préférence à l'une sur l'autre, relativement à la nature de l'*abcès*, et aux circonstances dans lesquelles le malade se trouve. Nous nous contenterons de leur indiquer les *Observations* de CLARE, déjà cité pag. 15 de ce Vol. Nous les invitons à les lire ; elles sont insérées à la suite de sa *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, etc.

absolument au chirurgien, qu'il faut appeler, et auquel il faut s'en rapporter: il doit aussi diriger l'*incision*, ou l'application du *caustique*.

Il faut savoir saisir l'instant de la maturité du pus. Pourquoi?

Il est important d'être très-attentif à l'instant de la maturité de l'*abcès*; car si on l'ouvre trop tôt, on en retarde la guérison; si au contraire on laisse trop séjourner le *pus*, on expose les parties voisines. Cette attention, toujours nécessaire, l'est principalement pour les *abcès* de la *gorge*, de l'*aine*, et pour ceux qui sont situés dans les *ligamens*, le *périoste*, les *sutures*, la *poitrine*, le *bas-ventre*, etc., parce que, dans tous ces cas, le *pus* pourrait attaquer les parties internes, ou se répandre dans les cavités qui sont à sa portée.

Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès a été ouvert avec l'instrument; onguent de la mère, beaume de Geneviève.

Dès que l'*abcès* est ouvert, on le panse avec le *cataplasme* prescrit, auquel on ajoute l'*onguent basilicum*, ou celui de la *mère*, ou le *baume de Geneviève*, etc. On continue jusqu'à ce que la *tumeur* soit fondue et que ses bords soient dégorgés. On doit peu s'inquiéter de dessécher et de cicatriser: cette opération est plutôt celle de la nature, que de l'art.

Tous les *abcès*, comme il est facile de le penser, ne se guérissent pas avec la même facilité; ils sont très-rebelles chez les sujets *scorbutiques*, *scrophuleux* et *vérolés*: on ne parvient donc jamais à les guérir, sans avoir auparavant guéri la maladie dont ils dépendent, ou qui les entretient.)

Traitement des furoncles, des clous, des maux d'aventure, etc.

Le traitement que nous venons d'exposer renferme celui de toutes ces maladies externes que, dans les différens cantons de la campagne, on appelle *clous*, *maux d'aventure*, etc.

ARTICLE

Article II.

Des Panaris.

(Le *mal d'aventure*, appelé par les chirurgiens *panaris* de la première espèce, se guérit facilement, parce qu'il n'est que superficiel, et qu'il n'attaque que les *tégumens*. Cependant il est, en général, nécessaire de l'ouvrir lorsque le siége est sous l'*ongle*, parce qu'il y aurait à craindre que le *pus*, par un trop long séjour, ne se corrompît, ne fît des fusées, et n'occasionnât la *carie* de la *phalange*. On panse ensuite avec le *basilicum jaune*, ou le *baume de Geneviève*, ou tout autre *onguent digestif*.

Le panaris de la première espèce n'est autre chose que le mal d'aventure.

Il n'en est pas de même des *panaris* des seconde, troisième et quatrième espèces, c'est-à-dire, de ceux qui ont leur siége dans le *tissu graisseux*, dans la gaîne des *tendons*, ou entre le *périoste* et *l'os*. Le mal est alors de la plus grande conséquence, et demande tout le savoir d'un habile chirurgien. Il faut donc l'appeler dès qu'on s'aperçoit que le *mal d'aventure*, loin de se guérir par les moyens proposés ci-dessus, pag. 349 et suiv. de ce Vol., présente au contraire des douleurs plus vives et des *symptômes* plus graves. Nous nous contenterons de donner les caractères de chacune de ces espèces, et le traitement général qu'elles exigent.)

Siége des panaris.

Symptômes du Panaris de la seconde espèce.

(Les *douleurs pulsatives* sont plus aiguës et plus profondes que dans le *panaris* de la première espèce, ou *mal d'aventure* proprement dit : le doigt est dans une tension considérable : fort souvent la *fièvre* s'empare du malade.)

Traitement du Panaris de la seconde espèce.

Saignées. (CETTE espèce ne se guérit guères sans *saignée*, qu'il faut souvent réitérer, mais toujours relativement à la violence des accidens. Il faut que le malade soit à la *diète*. On lui appliquera des *cataplasmes adoucissans*, *émolliens* et *résolutifs*, tels que ceux prescrits Art. I de ce §. Si l'on voit que ces secours ne proeurent point de soulagement, on applique un *emplâtre d'onguent de la mère*, ou un peu de *baume de Genevière*, et par-dessus un *cataplasme de mie de pain et de lait*. On sent bientôt la *fluctuation* de l'humeur; alors on ouvre la *tumeur*, et on panse, comme nous l'avons dit pag. 351 et 352 de ce Vol.

Cataplasmes.

Onguent de la mère avec le cataplasme.

Feuilles de tabouret écrasées, et appliquées en cataplasmes.

Un militaire respectable par son âge, par sa probité et par ses mœurs, m'a assuré qu'il n'avait jamais vu manquer les feuilles de *tabouret* écrasées, et appliquées crues, en *cataplasme*, sur la *tumeur*; qu'il avait été guéri lui-même par ce *remède* simple, d'un *panaris* qui lui causait les douleurs les plus vives, et que l'ayant conseillé depuis à nombre de personnes, il l'avait toujours vu réussir.)

Symptômes du Panaris de la troisième espèce.

(INDÉPENDAMMENT de tous les moyens que nous venons de proposer, les douleurs, dans le *panaris* de la troisième espèce, qui a son siége dans la gaîne des *tendons*, persistent et deviennent même de plus en plus intolérables. Elles se font ressentir dans la main, le poignet, le bras, et jusqu'à l'épaule : la main, le bras enflent, ainsi que les doigts aux *articulations* : la *fièvre*, l'*insomnie*, le *spasme* se mettent de la

Siége de cette espèce de panaris.

partie. La *tumeur* n'est pas toujours apparente dans cette espèce de *panaris*, et on n'y sent pas toujours de la *fluctuation :* mais le caractère des *symptômes* doit empêcher de se tromper sur cette espèce très-dangereuse, puisque souvent la *gangrène* vient se joindre aux autres accidens, et tue le malade.)

Traitement du Panaris de la troisième espèce.

(IL faut sans différer faire l'*incision*, parce qu'on ne peut espérer de guérir, ni de faire cesser le danger, sans donner issue à la matière, cause de tous ces accidens : on appellera donc un chirurgien habile, et l'on s'en rapportera à ses avis. Incision.

Nous préviendrons seulement, que la matière qui sort par l'*incision* n'est pas du *pus*, mais une liqueur *ichoreuse*, âcre et rongeante, et que si le chirurgien est instruit, il n'attend pas pour opérer qu'il sente de la *fluctuation :* elle est presque toujours insensible dans cette espèce de *panaris*, parce que la matière est trop comprimée dans la gaîne des *tendons*, composée de bandes *ligamenteuses* très-fortes.

Nous préviendrons encore, que souvent une seule incision ne suffisant pas, il faut y revenir, et la prolonger quelquefois jusques dans la main, où il survient un *abcès :* que d'autres fois les *abcès* qui surviennent ne se bornent pas à la main ; qu'on en voit à l'avant-bras, au bras, même jusques sous l'aisselle, et qu'il faut les ouvrir. Ouvertures des abcès qui surviennent.

Nous faisons ces observations, afin que le malade et les assistans ne contrarient pas le chirurgien qui fait son devoir. J'ai vu des gens qui ne pouvaient se persuader qu'un mal de doigt pût occasionner tant de désordres et de travail de la part de l'opérateur, et qui avaient

l'injustice d'accuser le chirurgien, ou d'ignorance, ou de vouloir prolonger la maladie par ses opérations. Il n'en est pas moins vrai qu'indépendamment de toutes ces ouvertures qui sont de la plus grande importance, on est quelquefois encore obligé de couper le *tendon*, bien qu'on sache que le malade en doive rester estropié; parce que c'est souvent le seul moyen de conserver le doigt, et même la vie du malade. Lorsque la *gangrène* se met de la partie, il faut employer le *baume de Geneviève* à grande dose, comme nous le dirons ci-après, note 4 de ce Chap.

Baume de Geneviève.

Quoique l'opération soit ici essentielle, il ne faut cependant pas négliger d'administrer les *saignées*, les *lavemens*, et intérieurement les boissons *rafraîchissantes* et humectantes, en un mot, le traitement que nous avons prescrit au commencement de ce §. contre l'*inflammation*, pag. 349 et suiv. de ce Vol.)

Symptômes du Panaris de la quatrième espèce.

Siége de cette espèce de panaris.

(CETTE espèce de *panaris*, non moins dangereuse que celle dont nous venons de parler, a son siége entre le *périoste* et l'*os*.

On le reconnaît à une douleur profonde et vive, que le malade sent au doigt. La tension, le gonflement et l'*inflammation* ne sont pas considérables dans les commencemens; mais bientôt il survient des accidens fâcheux, de la *fièvre*, des *convulsions*, des *insomnies*, des agitations, souvent même le *délire*, qui mettent la vie du malade en danger.

Dans ce *panaris*, la douleur ne s'étend pas jusqu'au coude. La cause du mal est une petite quantité de matière *ichoreuse*, *âcre* et rongeante, qui est sous le *périoste*, et qui souvent carie l'*os*. On voit quelquefois à l'extérieur de

petites *phlyctènes ;* le doigt paraît livide, et tombe même en *gangrène*, lorsqu'on n'y remédie pas promptement. Si même on néglige de le traiter à temps, le mal gagne toute la main.)

Traitement du Panaris de la quatrième espèce.

(IL faut se hâter d'appeler un chirurgien, qui fera une *incision* qui doit pénétrer jusqu'à l'*os*. Il observera si l'*os* n'est pas *carié*, afin de diriger son pansement en conséquence ; et si, malgré ce traitement méthodique, le doigt vient à se gangrener, il faut qu'il fasse des *scarifications* jusque dans le vif ; il faut qu'il réitère et multiplie ces *scarifications* selon l'urgence des cas, et qu'il emploie le *baume de Geneviève*, le *quinquina* à grande dose, intérieurement ou extérieurement, ou le *nitre (nitrate de potasse)*, comme nous allons le dire, Art. III de ce §. En un mot, il se comportera d'après les préceptes de BILGUER, exposés dans sa Dissertation sur l'*Inutilité de l'Amputation des membres ;* dissertation que TISSOT a traduite en français, et qu'il a enrichie de notes. Collection des Œuvres de TISSOT, tom. IV.)

Incision.

Scarifications.

Baume de Geneviève : quinquina, nitre.

Moyens de prévenir les Panaris.

(Les *panaris* sont sujets au retour : il n'est pas rare de voir ceux qui en ont déjà éprouvé, en être attaqués de nouveau, et quelquefois dans des intervalles très-courts. J'en ai vu un de la seconde espèce, parcourir successivement tous les doigts des deux mains.

Un moyen de les prévenir, et qui m'a réussi nombre de fois, est de tremper le doigt du malade dans de l'eau aussi chaude qu'il est pos-

Immersion du doigt dans l'eau très-chaude.

sible de la supporter. Mais il faut employer ce moyen simple, dès qu'on ressent les premières douleurs; car si la matière est déja formée, il n'est plus temps. On laisse le doigt dans cette eau presque bouillante, une, deux et trois heures de suite: on recommence bientôt après, pendant le même temps, et on ne cesse que lorsque les douleurs sont entièrement dissipées. Il est bon encore, lorsqu'on a de fréquentes récidives de ces espèces de maux de doigt, de se purger de temps en temps.)

ARTICLE III.

De la Gangrène.

(Nous ne considérons ici la *gangrène*, que comme survenant à une *tumeur inflammatoire* d'une manière inopinée, c'est-à-dire, sans que les caractères de cette *tumeur* aient fait craindre une telle terminaison, ainsi qu'il arrive à la *pustule maligne* nommée *charbon*, qui est une *tumeur* essentiellement *gangréneuse*, et dont nous parlerons à l'Art. qui suit.)

Symptômes de la Gangrène.

LA *gangrène*, qui est la troisième manière dont se termine une *inflammation*, se manifeste par les *symptômes* suivans:

La *peau* de la partie enflammée perd sa rougeur: elle devient d'une couleur obscure et livide, molle et flasque: elle se couvre de petites vessies, pleines d'une humeur *ichoreuse* de différentes couleurs. La *tumeur* s'affaisse, et, d'obscure qu'elle était, devient noire. Le *pouls* est *vite*, faible et enfoncé. Le malade a des sueurs froides, qui sont les avant-coureurs de la mort.

Traitement de la Gangrène.

Thériaque extérieurement.

AUX premières apparences de ces *symptômes*, il faut panser la *tumeur* avec un *cataplasme de thériaque*. Si les *symptômes* augmentent d'intensité, il faut scarifier la *tumeur*, et la panser avec de l'*huile de térébenthine*. Tous ces *remèdes* doivent être appliqués chauds.

Scarifications, onguent basilicum avec l'huile de térébenthine, chauds.

(Un *cataplasme* excellent dans ce cas, est le marc d'une forte *décoction de quinquina*, qu'on humecte fréquemment avec cette même *décoction* chaude. Ce *cataplasme* se fait de la manière suivante :

Quinquina en cataplasme.

Prenez de *quinquina* choisi, en poudre, un hectogramme trois décagrammes (quatre onces).

Manière de le faire.

Faites bouillir dans un demi-litre (chopine) d'eau, jusqu'à réduction de moitié : tirez la *décoction* à clair, et appliquez ce marc chaud en forme de *cataplasme* (4).

Baume de Geneviève.

(4) Le *baume de Geneviève* est singulièrement recommandable contre la *gangrène*. Voici une observation trop intéressante pour ne pas trouver place ici. Nous la devons à DUVERNEY le jeune, qui l'a consignée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, pour l'année 1702.

Observation.

« Un homme âgé de 40 à 42 ans, d'un bon *tempérament*, fut blessé, le 20 décembre 1701, d'un coup « d'épée à la partie moyenne inférieure et interne du « bras droit. Le coup pénétrait, en montant obliquement, de quatre à cinq travers de doigt : le *sang* sortit avec impétuosité, et le blessé tomba bientôt en « faiblesse. En cet état il fut porté chez le premier chirurgien qu'on rencontra. On s'assura de l'*artère* par « une compresse et une forte ligature appliquée au-dessus du coude. Le blessé, revenu de sa faiblesse, fut « conduit chez lui : on ouvrit l'entrée de la *plaie* ; on « porta dans le fond du *charpi* baigné dans des liqueurs « *astringentes* ; on tamponna bien, et on fit tenir l'appareil par un fort bandage. Le malade fut saigné,

Remèdes internes. Cordiaux et quinquina.

Quant aux *remèdes* internes, ils doivent être pris dans la classe des *cordiaux*, et il faut

« réduit à des bouillons très-légers et à la *tisane*. Il ne « fut pansé que deux fois vingt-quatre heures après. On « découvrit jusqu'aux plumaceaux, pour humecter seu- « lement les linges et les bandes : on apporta pour le « bandage la même précaution qu'au premier panse- « ment ; on continua à peu près de même jusqu'au « 2 de janvier 1702. Le *sang* donna abondamment ; « on fit encore une petite *incision*, et on pansa le « blessé presque comme au premier *appareil*, quoiqu'il « y eût déjà quelques jours que le malade s'aperçût que « l'avant-bras changeait de couleur, néanmoins sans « douleur.

« La *fièvre* était *continue* et *ardente*, l'inquiétude et « l'*insomnie* très-grandes. Enfin, le 3 de janvier, « on trouva, non-seulement l'avant-bras *gangrené*, « mais encore la pourriture avait gagné la partie in- « terne du bras. Le malade et les assistans effrayés, « on demanda du conseil, et on choisit trois chirur- « giens accoutumés à avoir de grosses affaires. Ils exa- « minèrent le malade et la maladie. L'avant-bras était « entièrement cadavéreux, de même que la partie in- « terne du bras jusqu'à l'aisselle, et l'*os* du bras décou- « vert par la pourriture, jusqu'à trois ou quatre travers « de doigt de l'aisselle. Le progrès de la pourriture, la « *fièvre* avec oppression, les joues livides, le *pouls pe-* « *tit* et chancelant, firent conclure d'écouter la nature, « et d'employer des *remèdes* capables de l'aider, tant « intérieurement qu'extérieurement.

« Le même jour il se présenta une femme nommée « *Geneviève*, qui promit de guérir le malade. Les deux « chirurgiens qui le traitaient le lui abandonnèrent. *Ge-* « *neviève* commença par frotter avec un *onguent* tout « le bras et l'avant-bras, sans égard à ce qui était ca- « davéreux. Ensuite elle couvrit le tout avec des linges, « qu'elle arrêta avec des épingles jusqu'au soir, qu'elle « pansa le malade de la même manière. Elle ordonna « des *alimens* succulens, et du meilleur *vin*. En vingt- « quatre heures la *suppuration* commença à paraître ; « elle continua les mêmes pansemens, et chaque fois « la *plaie* était plus belle, la pourriture se séparant sans

donner le *quinquina* à aussi grande dose que l'*estomac* du malade peut le supporter.

« peine, restant attachée aux linges, ou au papier brouillard dont elle se servait souvent. On proposa à *Geneviève* de séparer l'avant-bras dans la jointure, tant à cause de la mauvaise odeur, qu'à cause qu'il était presque séparé par la pourriture. Elle ne voulut pas, disant qu'il ne fallait point y toucher, que son *remède* ferait tout ce qui était nécessaire.

« Enfin, tout l'avant-bras se détacha entièrement du bras, dans la jointure, six semaines après à compter du jour que *Geneviève* commença à traiter le malade. Elle continua à mettre sur l'*os* du bras découvert, comme sur tout le reste, son *onguent*, sans avoir égard à la boue qui paraissait suinter entre l'*os* et les chairs, ni à aucune autre circonstance. Les suites n'en furent pas moins heureuses : car un mois après la chute de l'avant-bras, l'*os* du bras qui avait été découvert tomba, et se sépara entièrement du reste de l'*os* sain.

« Avant cette séparation, on ne savait ce que deviendrait cette grande portion d'*os*, ni le lambeau de *peau* de la partie postérieure du bras : on avait aussi appréhendé l'*hémorrhagie ;* tout cela n'embarrassait pas *Geneviève*. Elle continua ses pansemens : il coula des *sucs* nourriciers de chaque *fibre* restante ; chaque tuyau s'alongea. Enfin, le bras a acquis sa longueur naturelle ; l'extrémité paraît figurée comme elle doit être naturellement, et le bout du lambeau de la *peau* s'est renversé sur la partie inférieure de l'*os*, et le couvre à demi. Il reste seulement le long de la partie interne, une *cicatrice* difforme, en manière de croûte un peu écailleuse : ce qu'on aurait aisément évité, si on avait empêché les bords de la *peau* de se renverser en-dedans ; et cela est arrivé, parce qu'elle ne pouvait s'attacher à l'*os*, et qu'on n'a pas eu soin d'approcher les bords après la chute de l'*os*.

« Tout cela s'est passé pendant quatre mois, sans que le malade ait eu un accès de *fièvre*, ni aucune incommodité. Il a été purgé deux fois, et jouit d'une parfaite santé. »

Ce fait important était enfoui dans le trésor acadé-

Un célèbre chimiste m'a rapporté que, dans une affection *gangréneuse* aux jambes, occa-

---

mique, et absolument ignoré ou négligé de gens de l'art, lorsque dom PERNETTY, alors bibliothécaire du roi de Prusse, rapporta le *baume de Geneviève* du fond de l'Amérique méridionale, où il lui fut donné par le gardien des cordeliers de *Montévideo*. Il en fit imprimer la recette, à la fin d'une Histoire de ses Voyages aux îles Malouines, en 1763 et 1764. Les éloges que dom PERNETTY donne à ce *baume*, d'après ses propres observations et celles du général des cordeliers, frappèrent l'auteur du *Journal ecclésiastique*, l'abbé DINOUART, qui, se rappelant l'observation de DUVERNEY, vit que la recette du cordelier était la même que celle de cet académicien, et que le *baume* prétendu américain était très-français, et parfaitement le même que celui dont la bonne *Geneviève* s'était servi, pour opérer la guérison surprenante dont nous venons de donner le détail.

Cet ecclésiastique charitable se hâta de composer ce *baume*, pour en donner aux malheureux à qui il jugea qu'il pourrait être salutaire, et il a eu le bonheur de le voir toujours réussir.

« Il me serait impossible, m'écrivait-il dans le temps, « de vous dire toutes les guérisons dont je suis le té- « moin. Je ne vous en citerai que quatre. Un pauvre « ouvrier portait depuis quatre ans quatre *ulcères* à une « jambe enflée du double; les gens de l'art lui avaient « toujours dit qu'il n'y avait de *remède* que dans l'*am- « putation* : il a été guéri parfaitement en six semai- « nes. Un jeune homme avait trois *ulcères* profonds au « talon, et qui étaient l'effet d'*engelures* négligées; il « était forcé de garder le lit : il a été guéri en trois « semaines. Mon tailleur reçut il y a douze jours, dans « la rue, un coup de pied de cheval qui lui causa une « *plaie* très-grave : il a été guéri en trois jours. Un *pa- « naris*, qui depuis trois mois rongeait le pouce de la « main d'un ouvrier, et pour lequel on ne parlait que « de l'*amputation*, a été guéri en trois semaines, et le « *baume* a fait sortir une *esquille* de l'*os* du pouce, que « le *panaris* avait déjà attaqué violemment.

« Combien de bons *remèdes*, continue-t-il, aussi excel- « lens que celui-ci, n'existent plus que dans les anciens

sionnée par du pain fait avec des grains gâtés, il avait éprouvé des effets merveilleux du *nitre* (*nitrate de potasse*). Son *estomac*, qui ne put s'accommoder du *quinquina* à la dose nécessaire dans ce cas, et qu'il abandonna dans les premiers jours, supporta très-bien le *nitre* (*nitrate de potasse*) à quatre grammes (un gros) par jour, dissous dans un litre (une pinte) Nitre.

« ouvrages ! En lisant les *Mémoires de l'Académie*, « où est consigné le rapport de la guérison par *Gene-* « *viève*, et les Voyages de dom PERNETTY, je fus frappé « des effets de ce *baume*. Je l'ai composé. Des person- « nes pauvres m'ont fourni l'occasion de l'employer : « j'ai toujours réussi. Vous voulez bien lui donner à ma « prière une nouvelle existence. Y fera-t-on l'attention « nécessaire ? je le souhaite pour le bien de l'humanité. « Il est certain qu'il devrait avoir sa place dans la bou- « tique des apothicaires, de préférence à tant d'*on-* « *guens* qu'on y trouve, etc. »

Dans le moment où je recevais cette lettre, je venais de faire appliquer les *vésicatoires* à un homme attaqué d'une *fièvre nerveuse*, très-grave. Au premier pansement on avait observé une *escarre gangréneuse*, de la largeur d'un écu de six francs. Au second pansement, on en observa deux autres, dont une avait trois doigts de largeur, sur quatre pouces de longueur. Je priai sur-le-champ l'abbé DINOUART de m'envoyer du *baume de Geneviève*, et je le fis employer par le chirurgien, à la manière de *Geneviève*, que je lui expliquai. En vingt-quatre heures, deux des *escarres gangréneuses* étaient disparues ; et le troisième jour, la dernière, qui était la plus considérable, fut emportée avec le papier brouillard qui la recouvrait. Il résulta un autre avantage de ce *baume ;* c'est que les *plaies* qui, comme on le croit facilement, étaient sèches et livides, s'humectèrent peu à peu, et prirent une couleur favorable, de sorte que le troisième jour elles fournirent une *suppuration* abondante. On trouvera à la *Table générale des Matières*, Tom. V, aux mots BAUME DE GENEVIÈVE, la recette, la manière de l'employer, et les circonstances dans lesquelles il est indiqué.

d'eau, à laquelle il ajoutait quelques cuillerées de *vinaigre*, et du sucre pour en corriger le goût âcre. La *gangrène* s'est entièrement et parfaitement dissipée, sans aucun autre secours. Il a ajouté que ce *remède* lui avait été recommandé par un médecin très-savant, qui en a toujours obtenu des effets aussi bons contre la *gangrène* (5).

Lorsque la partie *gangrenée* se sépare des parties saines, la *plaie* devient un *ulcère* ordinaire, et il faut le traiter comme nous le dirons §. VII de ce Chap., qui traite des *ulcères*.

ARTICLE IV.

Du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse.

LE *charbon*, que les médecins nomment encore *anthrax*, d'après les Grecs, et que le peuple de quelques départemens appelle *pustule* ou *puce* maligne, est une *tumeur* essentiellement *gangréneuse*, qui, par cette raison, ayant des caractères qui lui sont particuliers, ne peut être confondue avec celles dont on vient de parler §. III de ce Chap. Cependant, dès qu'un *clou* ne suit pas la marche accoutumée,

(5) Il ne faut jamais augmenter la dose du *nitre (nitrate de potasse)*, dont il est ici question; et il faut même ne persister dans cette dose, qu'autant que l'*estomac* n'est pas fatigué de l'action de ce *remède*: car le *nitre*, qui, administré à très-petite dose, est sans contredit un excellent *rafraîchissant*, devient un *poison* s'il est pris en trop grande quantité. On en trouve deux observations dans le *Journal de Médecine*, juin 1787. Nous conseillons de les lire, ainsi que les *réflexions* dont elles sont accompagnées. On y verra avec quelle précaution il faut user des *remèdes* les plus innocens, et on sera de plus en plus convaincu de la nécessité de n'acheter les *drogues* que chez les apothicaires instruits.

on se hâte de lui donner le nom de *charbon.* Il arrive delà que le *charbon*, qui heureusement n'est pas généralement répandu, semble être de tous les pays, tandis qu'en France il y a des départemens entiers où l'on ne le voit jamais (6).

---

(6) Cette erreur, toujours funeste, parce que le mot *charbon*, emportant avec soi l'idée de *peste*, jette l'épouvante dans l'ame du malade, vient du peu d'attention que les chirurgiens, en général, apportent aux *symptômes* des maladies, et souvent de la coupable habitude dans laquelle sont les plus ignorans, de voir du danger par-tout, pour grossir leur mérite si le malade guérit, et se sauver du blâme s'ils ne réussissent pas.

C'etait un d'eux sans doute qui avait persuadé à plusieurs personnes, et entr'autres à un curé de la Bauce, pays dans lequel on n'a peut-etre jamais vu de *charbon essentiel*, qu'il était très-commun dans sa paroisse et dans les environs. J'ai donc été fort étonné, me dit cet honnête pasteur, de voir que dans la MÉDECINE DOMESTIQUE il ne fût fait aucune mention du traitement qui lui convient.

En effet, je me suis abstenu de parler de cette maladie, par la raison que je n'ai jamais eu occasion de l'observer. Cependant, la réflexion de ce bon ecclésiastique m'a fait sentir le tort de cette omission, puisque, faute d'avoir eu quelque connaissance du *charbon*, il s'en est laissé imposer, et n'a pu réprimer l'impudence de ces pretendus guérisseurs de village, qui commencent par effrayer les paysans, en donnant de grands noms à des maladies souvent très-légères, et finissent par épuiser leur bourse, après avoir ruiné leur santé. Je vais donc décrire le *charbon* d'après les auteurs, et sur-tout d'après l'ouvrage du C.en CHAMBON, qui, en 1780, a partagé le prix que l'académie de Dijon avait proposé sur cette *tumeur gangréneuse.* Je me bornerai à en donner le vrai caractère, parce qu'étant très-dangereuse, elle ne peut être traitée que par un homme de l'art. Je veux seulement empêcher qu'on ne soit la dupe des charlatans; car, dans les cantons où elle est *endémique*, les chirurgiens instruits savent très-bien la traiter.

Les départemens de France dans lesquels on observe le plus fréquemment le *charbon*, sont ceux du midi. On l'observe encore en Italie, dans le midi de l'Europe, de l'Asie, etc. On l'a vu quelquefois épidémique, plusieurs personnes en ayant été attaquées à-la-fois dans un même village, dans une même ville, etc.

Qui sont ceux qui sont sujets au charbon.

On remarque que le *charbon* vient pendant les chaleurs de l'été; qu'il attaque de préférence ceux qui se livrent aux travaux de la campagne, sans distinction d'âge, de sexe, ni de condition; qu'il se place uniquement sur la *peau*, et particulièrement sur les endroits qui sont découverts.)

Causes du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse.

Il est contagieux.

(CETTE maladie est ordinairement occasionnée par la *contagion*, On lit dans le *Journal de Médecine*, octobre 1786, l'observation de deux malades qui contractèrent le *charbon*, en dépouillant de sa *peau* une vache morte de cette maladie. On l'a vu encore venir à la suite de la piqûre d'animaux venimeux, ou pour avoir touché à l'humeur *ichoreuse* du *charbon* même.

Cependant le *charbon* survient aussi quelquefois spontanément, sans qu'il soit possible de pouvoir en assigner la cause.

Comme le *charbon* est un *symptôme* assez fréquent des maladies *pestilentielles*, et qu'il y a une conformité plus ou moins parfaite entre ce *charbon symptomatique*, et celui qui est ou spontané, ou gagné par *contagion*, quelques auteurs en ont conclu qu'il s'est conservé des miasmes *pestilentiels* dans les départemens où on l'observe, depuis le temps où la *peste* y a

régné. Aussi dit-on dans ces pays, que le *charbon* est un reste de *peste*. Mais s'il était véritablement *pestilentiel*, ne serait-il pas accompagné de quelques-uns des accidens qui sont propres à la *peste ?* La matière qui le cause attendrait-elle le retour d'une même saison pour se développer? Choisirait-elle les sujets qu'elle attaque? Enfin bornerait-elle ses effets à l'extérieur ? Toutes ces réflexions prouvent qu'on ignore absolument la cause du *charbon* spontané.)

Symptômes du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse.

Symptômes précurseurs.

(LE *charbon* s'annonce par un sentiment de démangeaison et de cuisson, ou par un picotement brûlant, et semblable à l'impression que produirait sur la *peau* la piqûre d'une mouche, ou d'une étincelle de feu. Bientôt il s'élève une ou plusieurs petites *vésicules* ou des *phlyctènes* qui soulèvent l'*épiderme*. Si on l'ouvre, il en sort une sérosité plus ou moins teinte, et la *peau* que l'on découvre est blanchâtre, ou jaune, ou livide.

A ces premiers *symptômes* succède une *tumeur* qui, chez les personnes sanguines et robustes, est plus ou moins *inflammatoire* dans les parties environnantes, mais qui n'est qu'*œdémateuse* chez les sujets délicats et faibles. Aussi le *charbon* est-il remarquable par un caractère qui lui est particulier ; c'est d'être composé d'une double *tumeur*.

Symptôme caractéristique.

L'une, occupant le centre comme un noyau, est d'une couleur jaune, livide ou noirâtre ; souvent environnée d'un cercle rouge, ou brun, ou livide, qui en borne l'étendue. Cette *tumeur*, qui est la vraie, la principale, est rénitente,

dure et insensible : on peut l'appeler *essentielle*. L'autre, qu'on peut nommer *symptomatique*, est, ou *inflammatoire*, ou *œdémateuse*, comme on vient de le dire ; elle entoure la première, et devient souvent énorme par son étendue.

Lorsqu'elle est *inflammatoire*, elle est accompagnée de douleurs, de *fièvre*, et des autres *symptômes* du *phlegmon*. Dans l'autre cas, le malade a très-peu ou point de *fièvre*. Au reste, la *fièvre* qui ne se déclare qu'avec cette seconde *tumeur symptomatique*, s'annonce par une légère fréquence dans le *pouls*, qui augmente peu à peu. Mais le *pouls* est en même temps petit, vacillant, convulsif ; tandis que la chaleur générale de la *peau* est très-modérée, et ne répond pas à la force de la *fièvre*, estimée sur la fréquence du *pouls*.

Cependant, le malade se plaint de soulèvemens de cœur, d'anxiétés, d'oppression de poitrine, de douleurs vagues et universelles. Les fonctions se dérangent, l'appétit se perd, le sommeil est interrompu, et le courage s'amollit. Ces *symptômes* changent tout-à-coup de nature ; le sentiment s'éclipse, l'esprit s'abat, le malade tombe dans la langueur ; il devient indifférent, hébêté, tremblant, stupéfait, et meurt dans le temps qu'on s'y attend le moins.

Siége du charbon.

Le *charbon* se place toujours sur la surface du corps, et jamais dans l'intérieur : il occupe souvent le *nez*, les *lèvres*, les *paupières*, toutes les parties du *visage ;* les *poignets*, le *ventre*, etc., etc. ; mais il ne pénètre jamais dans les ouvertures naturelles. La *peau* en est le véritable siége.

Quelquefois la matière *charbonneuse* se trouve toute ramassée dans l'espace qu'occupe la *tumeur* centrale ou *essentielle ;* de sorte que cette

tumeur

tumeur étant extirpée, on voit céder tout-à-coup les accidens. D'autres fois, cette matière n'est déposée qu'en partie; le reste circule dans la masse générale des humeurs. Dans ce cas, on voit renaître successivement un ou plusieurs *charbons* dans différentes parties du corps. Il y a encore des circonstances rares, à la vérité, où plusieurs *charbons* se succèdent les uns aux autres, à trois ou quatre jours d'intervalle. Quand le premier a commencé de se fixer, un autre survient : quand celui-ci est dans le même état, un autre se présente, etc.; mais alors ils s'amassent tous dans la partie affectée, à la distance de trois ou quatre pouces l'un de l'autre.

Cette matière *charbonneuse* agit à la manière des *caustiques :* elle intercepte le mouvement des liqueurs, dans la partie où elle se fixe; elle condense le *sang* dans ses *vaisseaux;* elle ébranle ou fronce les *fibres ;* elle exprime la *sérosité* qui les abreuve, de sorte que la *tumeur* centrale ou *essentielle* paraît avoir été desséchée et presque brûlée par le feu. L'état d'une partie ainsi affectée, n'est autre que la *gangrène*. C'est la terminaison inévitable du *charbon.* Terminaison du charbon.

La marche de cette maladie varie en raison de la cause qui l'a produite, et de la *constitution* du sujet qui en est attaqué. Livrée à elle-même, on l'a vue tuer le malade en vingt-quatre heures: d'autres fois elle dure trois, six, neuf jours, etc.; et les malades, qui en guérissent, sont long-temps avant que d'être parfaitement rétablis. Cependant on peut observer dans la marche du *charbon*, quatre temps.

Le premier est celui où la *pustule* est parfaitement isolée. Le malade est alors sans *fièvre ;* il sent seulement une cuisson, et cette *pustule* est Premier temps de la maladie.

marquée par une ou plusieurs *vésicules*. Dans cet état, cette maladie ne fixe point l'attention; on la prendrait pour la plus indifférente.

Second temps. Le second temps est celui où le *charbon* augmente de volume, tout en se compliquant d'une *tumeur symptomatique* dont il est environné. Dans cet état, le *pouls* change à peine de mode; il perd seulement un peu de sa force. Les fonctions continuent de s'opérer avec intégrité. L'imagination est cependant plus sagace, le sentiment plus exquis, et l'esprit plus vif.

Troisième temps. Au troisième temps, la *tumeur* centrale *essentielle* s'agrandit, ainsi que la *symptomatique*. Les *phlyctènes* se multiplient, les douleurs augmentent, le *pouls* devient plus fréquent; le malade a des frissons irréguliers; un feu passager leur succède, les fonctions sont troublées, les soulèvemens de cœur sont fréquens; il y a des défaillances, etc.

Quatrième et dernier temps. Enfin, au quatrième temps, la *tumeur* devient énorme. On ne distingue presque plus *l'essentielle* de la *symptomatique*; les taches gangréneuses sont dispersées confusément au loin; le désordre est universel; le *pouls* est petit, et devient toujours de plus en plus faible. La raison, l'imagination, la mémoire s'éclipsent; et le malade est sur le point de périr, sans connaître son état, et sans que ceux qui l'approchent soupçonnent sa mort si prochaine.

Ces époques se succèdent plus ou moins rapidement; quelquefois de trois en trois jours; d'autres fois d'un jour à l'autre. On les a vues se présenter de douze en douze, et même de six en six heures. Mais le *charbon* parcourt rarement ces quatre époques: il se termine quelquefois à la seconde, avec les secours de l'art. Pour l'ordinaire, il parvient à la troisième: mais, quoi-

qu'il soit arrivé à la quatrième, il ne faut pas encore désespérer du malade (7).

---

(7) D'après cet exposé des *symptômes* du *charbon*, on ne conçoit pas comment, avec un peu d'attention, on peut confondre cette *tumeur* externe avec celles dont on a parlé dans ce §. III, sur-tout avec le *furoncle*, qu'on appelle vulgairement *clou*. Car enfin, un des caractères du *clou* est d'avoir une pointe dure, rouge et douloureuse, au milieu de la partie convexe de la *tumeur*; ce qu'on n'aperçoit pas dans le *charbon*, dont la totalité de la *tumeur* est plate, noire et insensible. Un autre caractère du *furoncle*, est de rendre par cette pointe une *humeur*, peu abondante à la vérité, mais qui cependant ne manque jamais de s'évacuer, et qui finit par sortir en un petit filet blanc, ressemblant à un ver, qu'on appelle *bourbillon*. Or, la *tumeur essentielle* du *charbon* ne suppure jamais.

Ce qui distingue le charbon du clou;

Une maladie qui pourrait avoir plus de ressemblance avec le *charbon*, serait l'*érysipèle*, lorsqu'elle est accompagnée de petites *vésicules*, ce qui est assez rare. Mais l'*inflammation* est très-vive dans cette espèce d'*érysipèle*, tandis que la *tumeur* environnante ou *symptomatique* du *charbon* peut être *œdémateuse*, bien loin d'être toujours *inflammatoire*, et qu'elle est quelquefois très-étendue, ce qui n'arrive point à l'*érysipèle*, dont il est question. D'ailleurs, le *charbon* se forme tout-à-coup, au lieu que la marche de cette *érysipèle* suit celle ordinaire des *inflammations* graves. Enfin, dans cette *érysipèle*, la sensibilité de la *peau* est extrême, tandis que dans le *charbon* les parties affectées perdent cette faculté, parce que le principe de vie s'y trouve anéanti.

De l'érysipèle.

Les bœufs et les vaches sont sujets, pendant l'été, à une maladie qu'on nomme *catarrhe*, et que les paysans regardent comme un vrai *charbon*. Le cuir de l'animal affecté est sec, dur, épais, et résonne comme du parchemin, lorsqu'on frappe dessus.

Maladies qu'on nomme charbon chez les animaux.

Dans la même saison, ces animaux sont encore sujets à une maladie des *intestins* qu'on appelle *feu blanc*, ou *rouge*, selon la couleur des matières que l'animal rend. Elle est très-*inflammatoire*, et se termine promptement par la *gangrène*, toujours suivie de la mort, si l'on n'apporte pas les secours les plus prompts. Cette maladie

Traitement du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse.

Il ne faut compter ni sur la résolution, ni sur la suppuration.

(LE *charbon*, c'est-à-dire, la *tumeur* centrale, *essentielle, gangréneuse*, ne se termine jamais par la *résolution*; c'est en vain qu'on l'espérerait. Il n'est pas plus possible de la faire suppurer. Ces deux opérations de la nature ne peuvent avoir lieu que dans des parties qui jouissent de leurs oscillations, et tout est mort dans la *tumeur essentielle* du *charbon*. La *suppuration* ne peut s'établir que dans la *tumeur symptomatique*, et dans les intervalles que les parties gangrenées laissent quelquefois entr'elles, lorsqu'elles ne sont point rassemblées en masse.

Moyens de fixer la gangrène.

Le point essentiel est de borner la *gangrène*; et les *remèdes* âcres et irritans, tels que l'*onguent ægyptiac*, les *caustiques*, le *cautère actuel*, les *scarifications*, les *mouchetures*, l'*extirpation*, etc., sont les moyens les plus certains d'y parvenir. Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'emploi de ces moyens, pour les raisons exposées note 6 de cet Art., et en outre, parcequ'ils ne peuvent être mis en usage que par un chirurgien très-instruit; et que dans les cantons où cette maladie est commune, les gens de l'art, guidés par l'expérience, ne manquent

---

se reconnaît à ce que l'animal qui en est attaqué, s'abat, s'agite, et reste le plus souvent sans pouvoir se relever.

Le moyen de le guérir est d'introduire dans son fondement, le bras graissé, pour en tirer des matières glaireuses, qu'on appelle *feu*. Mais si celui qui fait cette opération n'a pas l'attention de laver son bras très-soigneusement, il court le risque d'avoir le *charbon*; et il ne manque jamais de le gagner, pour peu qu'il ait la *peau* effleurée dans la partie qui a été en contact avec ces matières.

pas de se conduire, dans l'administration de ces *remèdes*, relativement à l'intensité des *symptômes*, au tempérament du malade, et aux circonstances dans lesquelles il se trouve; car, lorsque l'*inflammation* de la *tumeur* environnante est trop forte, les *émolliens* peuvent être indiqués, et même il peut être nécessaire de *saigner* (8). Nous dirons seulement, que, dans tous les cas, le *quinquina* est de la plus grande importance, comme *cordial*, *tonique* et *antiputride*.

Quand la *gangrène* est fixée et que les *escarres* sont tombées, il reste un *abcès* qui demande les secours qui sont recommandés Art. précéd.; et le *baume de Geneviève* doit être alors très-utile.

Moyen de se garantir du charbon.

Il faut que les gens de la campagne se gardent de toucher aux animaux morts du *charbon*, et de manger de la chair de ces animaux. Un homme qui se rendit à l'hôpital de Lyon, ayant un *charbon*, dit qu'il le devait à l'imprudence qu'il avait eue de manger d'une vache morte de cette maladie. Il faudrait que, dans le pays où il est *endémique*, les paysans fussent plus soigneux de la propreté, qu'ils se baignassent quelquefois, et qu'ils changeassent souvent de linge, surtout lorsqu'ils sont couverts de sueur après avoir fortement travaillé.

N. B. Quant à la quatrième manière dont se termine l'*inflammation externe*, c'est-à-dire, le

(8) Cependant le C.en CHAMBON condamne la *saignée*, et donne à l'appui de son sentiment, des raisonnemens au moins plausibles. Mais, ce qui est plus fort, c'est qu'il dit n'avoir jamais *saigné*, et avoir guéri. Voyez l'ouvrage cité note 6 de cet Art.

squirrhe, auquel sont sur-tout exposés les *phlegmatiques*, les *scrophuleux*, les *scorbutiques*, etc., on consultera le Chap. XLVII, §. I, Tom. III.)

§. IV.

Des Blessures, ou des Plaies.

Caractères des blessures et des plaies.

(IL n'y a point de différence entre une *blessure* et une *plaie*. On donne l'un ou l'autre nom à une division récemment faite aux parties molles, par un corps piquant, tranchant ou contondant, avec effusion de *sang*. Le caractère d'une *plaie* est d'être sanglante et récente; autrement ce ne serait plus une *plaie*, mais un *ulcère*, dont nous parlerons §. VII de ce Chap. Ainsi, une déchirure, une coupure, une piqûre, enfin une ouverture quelconque, faite à la *peau*, dans quelque partie du corps et par quelqu'instrument que ce soit, est, ou une *blessure*, ou une *plaie*.

Ce qui rend les plaies plus ou moins dangereuses.

Les *plaies* sont plus ou moins dangereuses, relativement à l'instrument qui les a faites; à la force avec laquelle cet instrument a été poussé ou dirigé; à la grandeur, la dureté, la mollesse, etc., de la partie blessée; enfin, à la qualité et à la quantité des fluides qui y coulent. Ainsi, il y a des *plaies* dont la mort est une suite inévitable, tandis qu'il y en a d'autres qui ne demandent aucune espèce de traitement.

Plaies qui sont mortelles;

Les *plaies* nécessairement mortelles, sont celles du *cervelet*, de la *moelle alongée*, et celles du *cœur*, pour peu qu'elles soient profondes: car on a vu des cas où le *cœur* avait reçu quelque légère atteinte, sans que le sujet fût mort de cet accident.

Ou presque toujours mortelles.

Les *plaies* profondes du *poumon*, du *foie*,

de l'*estomac*, des *intestins*, de la *rate*, du *pancréas*, du *mésentère*, de la *matrice*, de la *vessie*, de l'*artère aorte*, et généralement de tous les grands *vaisseaux*, sont le plus souvent, pour ne pas dire toujours mortelles.

Les *plaies* des *vaisseaux artériels* et *veineux* superficiels, ne sont pas nécessairement mortelles, lorsqu'elles sont peu considérables; mais elles peuvent le devenir par négligence. Telles sont encore les *plaies* pénétrantes dans la *poitrine*, ou le *bas-ventre;* celles des gros *nerfs*, des *aponévroses* et des *tendons*. Très dangereuses.

Une *plaie* qui n'est pas mortelle par elle-même, peut le devenir par ses effets; tels que la douleur plus ou moins vive, la *fièvre* plus ou moins forte, les *convulsions*, le *hoquet*, etc.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il est évident que le traitement des *plaies* exige souvent des connaissances et des lumières, qu'on ne doit espérer de rencontrer que dans un chirurgien expérimenté. Aussi nous contenterons-nous, dans ce §., d'exposer les secours qu'il convient d'employer contre les *plaies* légères ou peu considérables; et nous nous bornerons à indiquer ce qu'il convient de faire dans les *plaies* graves, en attendant le ministère du chirurgien, dont on ne peut alors se passer.)

Traitement des Blessures, ou des Plaies.

Il n'est pas de traitement, dans la médecine, sur lequel on se soit plus trompé que sur celui des *blessures* et des *plaies*. On croit universellement que certaines *plantes*, que certains *onguens*, que certains *emplâtres* possèdent des vertus merveilleuses pour guérir et fermer les *plaies:* on s'imagine qu'il n'est pas possible de guérir de *blessures* sans leur application.

A quoi servent les onguens, les emplâtres dans la guérison d'une plaie.

Il est cependant de fait, qu'aucune application externe, telle qu'elle soit, ne contribue à la guérison d'une *plaie*, autrement qu'en entretenant les parties proprement, et en les défendant de l'*air* extérieur; et on y parvient aussi bien par l'interposition d'un peu de *charpie* sèche, que par l'application des *emplâtres* les plus vantés; ce qui, d'ailleurs, est exempt de la plupart des suites fâcheuses auxquelles exposent ordinairement les *remèdes*. (Tous les éloges prodigués à cette foule énorme d'*onguens* dont est surchargée la *matière médicale*, sont donc une pure charlatannerie (9).)

Les remèdes internes dans ce même cas.

Cette réflexion est également applicable aux *remèdes* internes. Ils ne sont utiles, dans la cure des *plaies*, qu'autant qu'ils tendent à prévenir la *fièvre*, et à éloigner toutes les causes qui peuvent retarder ou contrarier le travail de la nature : *car c'est elle, elle seule, qui guérit les plaies*. Tout ce que l'art peut faire, c'est d'éloigner les obstacles qui pourraient s'opposer à la guérison, et de mettre les parties dans la situation la plus favorable aux efforts de la nature.

La nature seule guérit les plaies.

Après ces courtes réflexions, nous allons entrer dans le détail du traitement des *plaies*, et nous tâcherons d'indiquer la vraie route qu'il faut suivre pour en faciliter la guérison.

---

(9) Nous conseillons aux jeunes praticiens, qui désirent connaître les avantages inappréciables de la *charpie*, de lire un *Mémoire* inséré dans le *Journal de Médecine*, septembre et octobre 1784, et mai 1785, ainsi que les *Observations* de CLARE, citées note 3 de ce Chap.

ARTICLE PREMIER.

Secours externes contre les Plaies.

Première attention qu'on doit avoir dans ce traitement.

LA première attention qu'on doit avoir quand une personne vient d'être blessée, est d'examiner s'il n'y a pas dans la *plaie* quelque corps étranger, comme des fragmens de bois, de pierre, du *plomb*, du verre, de la boue, des morceaux d'étoffes, etc. Il faut, s'il est possible, les retirer, et laver la *plaie* avant que de la panser. Lorsque la faiblesse du malade, l'*hémorrhagie*, etc., ne permettent point de faire l'extraction de ces corps, sans causer d'accident, il faut les laisser dans la *plaie*, et attendre qu'il soit en état de supporter l'opération nécessaire dans ce cas, (mais qui alors ne peut être faite que par un chirurgien).

Lorsque la *blessure* pénètre dans une des cavités du corps, comme dans la *poitrine*, dans le *ventre*, etc., ou lorsqu'un gros *vaisseau sanguin* a été déchiré, il faut, sur-le-champ, appeler un chirurgien expérimenté ; autrement le malade est en danger de perdre la vie.

Comment il faut s'y prendre pour arrêter l'hémorrhagie, lorsqu'elle est trop considérable.

Cependant quelquefois l'*hémorrhagie* est si considérable, que si on ne l'arrête pas sur-le-champ, le malade peut mourir, même avant l'arrivée du chirurgien, quelque peu éloigné qu'il soit. Dans ce cas, les assistans peuvent être utiles. Si la *blessure* est au bras, à la jambe, ou à la cuisse, on peut arrêter le *sang*, en appliquant une forte ligature un peu au-dessus de la *plaie*.

Ligature.

La meilleure manière est de prendre une jarretière fort large, et de la rouler autour de la partie, mais assez peu serrée pour pouvoir passer ensuite, entre cette partie et la jarretière,

un petit rouleau de bois, qu'on dispose à peu près comme ceux qui assujétissent des marchandises sur les voitures; alors on le tourne jusqu'à ce que le *sang* soit arrêté: cependant il faut prendre garde de ne pas tenir trop long-temps la partie serrée, dans la crainte qu'une trop forte pression n'y occasionne une *inflammation*, qui dégénérerait en *gangrène*.

Lorsque la partie blessée est telle, qu'on ne peut y appliquer la ligature dont nous venons de parler, il faut tenter d'autres méthodes pour arrêter le *sang*, comme l'application des *styptiques*, des *astringens*, etc. On trempe des linges dans une *dissolution de vitriol bleu (sulfate de cuivre)*, dans l'*eau styptique*. Au défaut de ces *remèdes*, on peut employer de l'*esprit-de-vin (alcohol)* très-fort.

Dissolution de vitriol bleu. Eau styptique.

Il y en a qui recommandent l'*agaric de chêne* comme préférable à tous les autres *astringens*; et, à la vérité, il mérite de très-grands éloges. On le trouve facilement, et dans chaque maison on devrait en conserver, en cas d'accident. On en met un morceau sur la *plaie*; on le couvre d'une grande quantité de *charpie*, et on applique par-dessus un bandage, de manière à tenir le tout en respect (*a*).

Agaric de chêne.

(*a*) TISSOT, dans son *Avis au Peuple*, conseille de cueillir, préparer et appliquer l'*agaric* de la manière suivante :

Manière de le cueillir, de le préparer et de l'appliquer.

« Cueillez l'*agaric de chêne* en automne, lorsque la « belle saison est sur sa fin : c'est une espèce de *cham-* « *pignon* ou d'excroissance attachée à l'*écorce* du *chêne*; « il est composé de quatre parties, qui se présentent « successivement. 1.° L'écorce ou la peau, qu'on voit « à l'œil : 2.° la partie qui suit immédiatement l'écorce, « laquelle est la meilleure de toutes : on la bat forte- « ment avec un marteau, jusqu'à ce qu'elle devienne

Quoique les *liqueurs spiritueuses*, les *teintures*, les *baumes naturels* puissent être employés pour arrêter les *hémorrhagies*, lorsqu'elles sont excessives, cependant ces substances ne conviennent nullement dans un autre temps; car, loin de faciliter la guérison, elles la retardent, et convertissent souvent une *plaie* simple en un *ulcère*. On s'imagine, parce que les *baumes naturels* coagulent le *sang*, et paraissent par-là *cicatriser* les *plaies*, qu'ils doivent les guérir; c'est une erreur. Ils arrêtent, il est vrai, le *sang* qui coule, en resserrant les ouvertures des *vaisseaux*; mais, en même temps, ils retardent la guérison, en rendant les parties *calleuses*.

Dangers des liqueurs spiritueuses, des teintures, des baumes, etc.

(Un autre défaut des *baumes naturels*, et des autres *vulnéraires* si vantés, c'est que leur usage intérieur donne la *fièvre*, qu'il est si important d'abattre dans les *plaies* d'une certaine étendue.)

Le meilleur *remède* contre les *blessures légères* qui ne pénètrent pas au-delà de la *peau*, est l'*emplâtre agglutinatif commun*, ou le *taffetas gommé ou d'Angleterre*. En tenant les deux

Ce qu'il faut faire pour une plaie légère;

« douce et souple. Voilà toutes les préparations qu'elle « demande. On en prend un morceau d'une grandeur « appropriée, on l'applique exactement sur l'ouverture « qui donne le *sang*: il resserre les *vaisseaux* en même « temps qu'il les bouche; il arrête le *sang*, et tombe « pour l'ordinaire au bout de deux jours. La troisième « partie, qui est adhérente à la seconde, peut encore « servir à arrêter le *sang* des petits *vaisseaux*. Pour la « quatrième, on la réduit en poudre, et elle s'emploie « au même usage. »

Si l'on ne peut avoir d'*agaric*, on peut y substituer un morceau d'*éponge*: elle s'applique de la même manière, et a presque les mêmes effets.

Eponge.

lèvres de la *plaie* rapprochées, il empêche l'*air* d'y pénétrer; c'est tout ce qu'il faut.

Pour une plaie profonde.

Lorsque la *plaie* est profonde, il ne serait pas avantageux de tenir les lèvres de la *plaie* absolument rapprochées, parce qu'en retenant le *sang* dans l'intérieur, on dispose la *plaie* à la *suppuration.* Le parti le plus sage, est de faire entrer dans la *plaie* un peu de *charpie* douce: mais il ne faut point qu'elle soit en trop grande quantité, ni qu'elle forme une masse dure; car alors elle deviendrait nuisible. On couvre la *charpie* avec des compresses trempées dans de l'*huile*, ou sur lesquelles on a étendu de l'*emplâtre de cire commune*, (ou du *baume de Geneviève*), et on assujétit le tout avec des bandes.

Nous ne nous arrêterons point à décrire les différens *bandages* propres aux *plaies* des diverses parties du corps: le bon sens suffit pour faire imaginer celui qui convient le mieux dans telle ou telle occasion. De plus, des descriptions de cette espèce ne sont, ni faciles à entendre, ni aisées à retenir.

Combien de temps doit rester le premier appareil.

On laisse le premier *appareil* au moins deux jours. Alors on le change, et on remet de la *charpie*, comme la première fois. Si une partie du premier *appareil* tient tellement qu'on ne puisse l'ôter sans fatiguer ou sans nuire au malade, il faut le laisser, et remettre par-dessus de la nouvelle *charpie*, trempée dans de l'*huile d'amandes douces:* cette *huile* imbibera la portion de *charpie* qui est restée, et la rendra facile à être tirée dans le pansement suivant. On panse ensuite la *plaie* deux fois par jour de la même manière, jusqu'à ce qu'elle soit guérie (10).

Combien l'on doit

(10) Ces pansemens ne sont-ils pas trop fréquens? Il faut peu toucher aux *plaies* récentes, dit LIEUTAUD;

(Si la *blessure* pénètre dans quelque cavité du corps, on aura soin, à chaque pansement, d'injecter une petite quantité de *baume de Geneviève* dans la *plaie*, d'en frotter les parties voisines, et d'en faire avaler au malade huit grammes (deux gros) environ, dans un bouillon de *veau* ou de *poulet.*)

Ce qu'il faut faire lorsque la plaie pénètre intérieurement.

Ceux qui ont la manie des *onguens*, des *emplâtres*, pourront, lorsque la *plaie* est devenue superficielle, la panser avec le *basilicum jaune.*

Basilicum jaune.

Quand elle est fongueuse, c'est-à-dire, quand il y croît des chairs irrégulières, on les détruit avec de l'*alun calciné (sulfate d'alumine)*, ou du *précipité rouge* en poudre, posé avec la pointe d'un couteau, ou qu'on mêle à l'*onguent.*

Moyens de détruire les chairs fongueuses.

Lorsque la *plaie* est très-*enflammée*, le meilleur *remède* est un *cataplasme de mie de pain* et de *lait*, adouci avec de la bonne *huile d'olive*, ou du *beurre frais* : on l'applique à la place de l'*emplâtre*, et on le change deux ou trois fois par jour.

Ce qu'il faut faire lorsqu'elle est très-enflammée.

(Il faut changer ces *cataplasmes*, sans toucher à la *plaie.* Souvent on trouve des malades qui ont la *peau* si délicate, que les *cataplasmes*

---

et l'usage n'a que trop appris que les pansemens fréquens, ainsi que les *tentes* et les *bourdonnets*, dont quelques chirurgiens se servent encore, ne peuvent que retarder leur guérison. *Précis de Médecine pratique*, tom. ij, pag. 111. On laisse cet appareil vingt-quatre heures, dit TISSOT; les *plaies* étant d'autant plus tôt guéries, qu'on les panse moins souvent. *Avis au Peuple*, tom. ij, pag. 128. Les préceptes de ces deux maîtres sont scrupuleusement suivis par les meilleurs chirurgiens.

panser de fois par jour.

Il faut cependant convenir que, quand la *plaie* suppure beaucoup, et que les chaleurs de l'été sont fortes, il est nécessaire de panser deux fois en vingt-quatre heures, pour prévenir la *gangrène.*

où il y a peu d'*huile*, ceux même au *lait*, leur procurent des *érysipèles ;* il faut alors se borner aux seuls *cataplasmes* de *mie de pain* et d'*eau*. Les *cataplasmes* gras et *huileux* sont même nuisibles à toutes les *plaies* où il y a *inflammation ;* ils bouchent les *pores*, suppriment la *transpiration*, et augmentent l'engorgement. Il y a de très-grands chirurgiens qui n'emploient jamais d'autres *cataplasmes* que ceux de *mie de pain* et d'*eau ;* mais il faut, ou les renouveler plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, les couvrir avec un taffetas, ou une toile cirée très-fine, qui sert à conserver très-long-temps l'humidité de ces *cataplasmes*.)

Cataplasmes de mie de pain et d'eau. Cas où ils méritent d'être préférés à ceux de mie de pain et de lait.

ARTICLE II.

Secours internes contre les Plaies.

LORSQUE la *plaie* est considérable, et qu'on a lieu de craindre une *inflammation*, il faut que le malade soit mis à une *diète* sévère, et qu'on ne lui permette ni viandes, ni liqueurs, enfin rien de tout ce qui est capable d'échauffer.

Diète sévère, dans les plaies considérables.

S'il est d'un *tempérament sanguin*, et qu'il n'ait perdu que très-peu de *sang* par la *plaie*, il faut le *saigner*, et, lorsque les *symptômes* sont urgens, répéter la *saignée*. Mais dans le cas où le malade est très-affaibli, à cause de la grande quantité de *sang* qu'il a perdu par la *blessure*, il est dangereux de le *saigner*, quand même la *fièvre* se mettrait de la partie : car il ne faut jamais trop épuiser la nature ; il est toujours plus sûr de la laisser combattre la maladie à sa manière, que de lui ôter son énergie en diminuant les forces du malade par des *évacuations excessives*.

Cas où il faut saigner.

Il faut que les blessés soient tenus parfaitement tranquilles et à leur aise : tout ce qui peut troubler l'esprit, émouvoir les *passions*, comme l'*amour*, la *colère*, la *crainte*, la joie excessive, etc., leur est très-dangereux. Ils doivent, sur toutes choses, s'abstenir des plaisirs de l'amour.

Importance de la tranquillité du corps et de l'esprit.

Il faut leur tenir le ventre libre par des *lavemens laxatifs* ; ou par des *végétaux rafraîchissans*, comme des *pommes cuites*, des *pruneaux*, des *épinards*, etc.

Laxatifs.

§. V.

Des Brûlures.

ARTICLE PREMIER.

Secours externes contre les Brûlures.

Les *brûlures* légères et superficielles ne demandent, pour l'ordinaire, d'autres secours que d'être tenues devant le feu, un temps suffisant ; de les frotter de *sel*, ou d'y appliquer une compresse trempée dans de l'*esprit de vin* (*alcohol*), ou de l'*eau-de-vie*.

Lorsque la brûlure n'est que superficielle ;

Mais lorsque les *brûlures* ont pénétré assez profondément pour *cautériser* et entamer la *peau*, il faut les panser (avec le *baume de Genevière*, ou) avec un *onguent émollient* et légèrement *dessiccatif*, appelé communément *cérat de Turner*. On peut y mêler une égale quantité d'*huile d'olive nouvelle* : on étend ce *cérat* sur un linge doux, et on l'applique sur la *brûlure*.

Lorsqu'elle a cautérisé et entamé la peau.

Si l'on n'a pas de ce *cérat* sous la main, on se servira d'un blanc d'œuf battu avec une égale quantité d'*huile d'olive* douce : il peut très-bien

être employé, jusqu'à ce qu'on se soit procuré le *cérat de Turner*.

Blanc d'œuf battu avec de l'huile.

(Un blanc d'œuf battu avec deux cuillerées d'excellente *huile d'olive*, est un des meilleurs *remèdes* qu'on puisse employer contre les *brûlures*. J'en ai vu de si bons effets depuis plusieurs années, dit TISSOT, que c'est presque le seul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de se trouver par-tout, et d'être prêt sur-le-champ; ce qui est très-important dans les *brûlures*, qui deviennent d'autant moins fâcheuses, qu'on applique le *remède* plus promptement.

Un autre *remède* non moins important, et dont les succès se multiplient tous les jours, est l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, dont on doit l'application au C.en SAGE, cité Tom. III, pag. 265 note. Rien d'aussi facile que l'emploi de ce *remède*.

Alkali volatil fluor.

Lorsque la *brûlure* n'est point accompagnée de vessies, ou cloches, il suffit de tremper les compresses dans l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)* fort, et d'appliquer ces compresses sur la partie brûlée. Huit ou dix minutes après, il n'y a plus ni douleur, ni vestige de *brûlure*.

Lorsqu'elle est accompagnée de vessies, il faut commencer par crever ces vessies, et on trempe des compresses dans un mélange d'eau et d'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, dans la proportion de huit grammes (deux gros) de cette liqueur, sur un demi-litre (une chopine) d'eau, et l'on applique ces compresses sur la partie brûlée: on renouvelle ce pansement trois fois par jour.)

Ce qu'il faut faire lorsque la brûlure est profonde;

Quand la *brûlure* est très-profonde, après les deux ou trois premiers jours on la pansera avec (le *baume de Genevieve*, ou) le *basilicum jaune* et le *cérat de Turner*, mêlés ensemble à parties égales.

Lorsque

Lorsque la *brûlure* est très-considérable, qu'elle est tellement enflammée, qu'on a lieu de craindre la *gangrène* ou la *mortification* de la partie, il faut, pour prévenir ces accidens, employer les mêmes moyens que ceux que nous avons recommandés contre les autres *inflammations* violentes, (pag. 347 et suiv. de ce Vol.) Très-considérable.

ARTICLE II.

Secours internes contre les Brûlures.

DANS les *brûlures* considérables, qui sont accompagnées de *fièvre* et d'autres accidens, on ne peut pas s'en tenir aux *remèdes* externes qu'on vient de prescrire: il faut faire observer une *diète* sévère, et ordonner au malade de boire abondamment d'une *tisane* légère et *délayante*, le saigner, et lui tenir le ventre libre. Lorsque la brûlure est grave. Diète sévère. Saignée, laxatifs.

Mais lorsque la partie brûlée devient livide, noire, et qu'elle présente tous les *symptômes* de la *gangrène*, il faut l'étuver très-souvent avec de l'*esprit de vin camphré* chaud, de la *teinture de myrrhe*, ou d'autres *antiseptiques*, mêlés à une forte *décoction* de *quinquina*. Dans ce cas, on donne encore le *quinquina* intérieurement, et on fait prendre au malade des boissons fortifiantes, (comme on les a prescrites §. III, Art. III de ce Chap.) Lorsqu'elle menace de gangrène. Quinquina.

Comme l'exemple instruit mieux que les préceptes, je vais rapporter le traitement d'une *brûlure*, la plus dangereuse de toutes celles que j'ai rencontrées dans ma pratique.

Un homme de moyen âge, d'une bonne *constitution*, tomba dans une grande cuve pleine d'eau bouillante. La moitié du corps fut *brûlée* d'une manière effrayante. Comme il était tout Observation.

habillé, quelques parties furent profondément *cautérisées*, avant qu'on lui eût ôté ses habits. Les deux premiers jours, on étuva, et très-souvent, les parties brûlées, avec une *mixture d'eau de chaux* et d'*huile : liniment* très-convenable contre les *brûlures* récentes.

Mixture d'eau de chaux et d'huile.

Le troisième jour, jour auquel je fus appelé, il avait beaucoup de *fièvre*, et était *constipé*. Je le fis saigner; j'ordonnai un *lavement émollient*, et je fis appliquer sur toutes les parties brûlées, un *cataplasme de mie de pain et de lait*, adouci avec du *beurre* frais, afin de diminuer la chaleur excessive et l'*inflammation*. Comme la *fièvre* persistait dans sa violence, il fut saigné une seconde fois : je le mis à une *diète* sévère et *rafraîchissante :* j'ordonnai la *mixture saline*, de petites doses de *sel de nitre* (*nitrate de potasse*), et il prit un *lavement émollient* tous les jours.

Mixture saline Nitre.

Lorsque l'*inflammation* fut appaisée, on pansa les *brûlures* avec un *digestif* composé de *cérat* et de *basilicum jaune*. On remarqua quelque plaques noires; j'y fis faire de légères *scarifications ;* on toucha ces parties avec la *teinture de myrrhe ;* et pour les empêcher de s'étendre, le malade prit le *quinquina*. Cet homme se trouva si bien au bout de trois semaines, qu'il fut en état de vaquer à ses affaires.

Scarifications.

Quinquina.

(J'ai répété ce traitement, avec un succès aussi prompt, sur un homme qui avait reçu sur les deux jambes, de l'*eau-de-vie* qui était à distiller, et à laquelle le feu avait pris.)

§. VI.

Des Contusions, ou des Meurtrissures.

LES *contusions* ont, pour l'ordinaire, des suites plus fâcheuses que les *blessures ;* car leur danger ne se manifestant pas d'abord, il arrive souvent qu'on les néglige. Il serait inutile de décrire un accident aussi commun ; nous allons indiquer la manière de le traiter.

ARTICLE PREMIER.

Traitement des Contusions simples.

Secours externes.

DANS les *contusions* légères, il suffit d'étuver la partie *meurtrie* avec du *vinaigre* chaud, auquel on peut ajouter un peu d'*eau-de-vie* ou de *rum*, selon l'occasion, et on tient constamment sur la partie des compresses trempées dans ce mélange. Une partie de *vinaigre*, sur six ou huit parties d'une *infusion* de *scordium* et de *millepertuis*, est une des *fomentations* des plus convenables dans ce cas. Ce moyen convient mieux que de frotter la *contusion* avec de l'*eau-de-vie*, de l'*esprit-de-vin* (*alcohol*), ou d'autres *esprits ardens*, dont on fait ordinairement usage dans ce cas.

Lorsque la meurtrissure est légère.

Fomentations avec l'infusion de scordium, le millepertuis et le vinaigre.

Les paysans, dans quelques cantons, sont dans l'usage d'appliquer sur les *contusions* récentes, un *cataplasme de bouse de vache fraîche*. J'ai souvent vu faire usage de ce *cataplasme* contre des *contusions* considérables, produites par des coups, des chutes, des chocs, etc., et je l'ai toujours vu produire de bons effets.

Bouse de vache en cataplasme.

On étuvera la partie meurtrie avec les *fomen-*

Cataplasme de mie de pain, de fleurs de sureau, de camomille, de vinaigre et d'eau.

tations de vinaigre, comme il vient d'être dit. On y appliquera un *cataplasme de mie de pain*, de fleurs de *sureau* et de *camomille*, dans parties égales d'eau et de *vinaigre*. Ce *cataplasme* convient particulièrement lorsque la *contusion* est accompagnée d'une *plaie*. On le renouvelle trois ou quatre fois par jour.

Secours internes contre les Contusions simples.

Lorsque la contusion est violente. Saignées.

LORSQUE la *contusion* est violente, ces seuls moyens ne suffisent pas : il faut saigner sur-le-champ le malade, et le mettre à un *régime* approprié : il ne prendra que des *alimens* légers et *rafraîchissans*.

Sa boisson doit être légère et de nature *apéritive*, comme du *petit-lait* édulcoré avec du *miel*, ou une *décoction* de *tamarins* ou d'*orge*; du *petit-lait* à la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), etc. Il n'est pas de meilleure boisson dans ce cas que l'*oxymel*.

Oxymel.

Ce qu'il faut faire lorsque le malade a perdu connaissance par l'effet de la contusion.

Souvent, après une *contusion* violente causée par une chute, ou de toute autre manière, le malade est très-oppressé, et a perdu connaissance : il faut se garder de le secouer ou de l'agiter dans la vue de rappeler le sentiment. Comme dans ce cas il y a toujours à craindre un *épanchement* dans la *tête*, la *poitrine* ou le *bas-ventre*, cette agitation le tuerait en augmentant l'*épanchement*.

Tranquillité.

S'il est sans connaissance et sans sentiment, il ne faut ni le mouvoir, ni lui donner du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, ni rien de ce qui est capable de ranimer. Tous ces moyens lui seraient funestes. Les *saignées* répétées selon l'urgence des cas, les *fomentations*, les *cataplasmes*, et les boissons légères et *apéritives* qu'on vient de prescrire, sont suffisans.

Saignées, fomentations, cataplasmes, etc.

ARTICLE II.

Traitement des Contusions compliquées avec fracture des os, et avec ou sans perte de substance.

COMME la structure des *vaisseaux* est totalement détruite dans les *contusions* violentes, il s'ensuit souvent une perte considérable de substance, qui produit un *ulcère* très-difficile à guérir. Lorsque l'*os* est brisé, la *plaie* ne se guérit pas que l'*exfoliation* ne soit faite, c'est-à-dire, que la partie de l'*os* endommagée ne soit séparée, et ne soit sortie par la *plaie*.

Cette opération de la nature est souvent très-lente, et peut même demander plusieurs années avant qu'elle soit achevée. Delà, il arrive qu'on prend souvent ces *ulcères* pour des *symptômes* d'*écrouelles*, et qu'on les traite en conséquence, quoique, dans le fait, ils n'aient point d'autre cause que le choc qu'a éprouvé l'*os*.

Dans cette situation, le malade est fatigué de toutes sortes d'avis : chaque personne propose un *remède ;* tous sont mis tour-à-tour en usage, jusqu'à ce qu'enfin l'*ulcère*, empoisonné, pour ainsi dire, par cette foule de *remèdes* opposés, devienne absolument incurable.

Le seul parti qu'on doive prendre pour guérir ces sortes de maux, est d'empêcher que la *constitution* du malade ne souffre, ou de la vie renfermée qu'il mène, ou des *remèdes* contraires dont il fait usage.

(Lors donc que la *contusion* a brisé quelques *os*, sans avoir fait d'*escarre*, ou sans avoir occasionné de perte de substance, il faut appeler sur-le-champ un chirurgien, qui se gardera bien de faire des incisions, qui travaillera au contraire à rapprocher les extrémités de l'*os*

brisé, et à les remettre dans leur situation naturelle, dans laquelle il les maintiendra par des compresses et des bandages, comme dans les *fractures* ordinaires simples; et il fomentera continuellement tout l'*appareil*, avec le mélange de *vinaigre* et d'*infusion* de *scordium* et de *millepertuis*, prescrite pag. 387 de ce Vol.

Fomentations.

Mais lorsque la *contusion* a fait *escarre gangréneuse*, et brisé en même temps des *os*, le chirurgien commencera par séparer la croûte *gangréneuse* des parties saines; il fera de profondes incisions, et ne négligera aucun des secours propres à faciliter la *suppuration*. Il traitera les *fractures*, comme nous le dirons §. X de ce Chap.)

Dans le cas d'escarres gangréneuses.

Scarifications profondes.

Il aura l'attention de ne rien appliquer sur l'*ulcère*, que des *onguens* simples, (ou le *baume de Geneviève*), étendus sur des linges doux, et recouverts de *cataplasme de mie de pain et de lait*, dans lequel on aura fait bouillir des fleurs de *camomille*. Ce *cataplasme* nourrit la partie, l'adoucit et la tient chaudement. La nature, aidée de cette manière, opérera la guérison dans le temps, en faisant sortir de l'*os* la partie ou les parties brisées; après quoi la *plaie* se guérira promptement.

Baume de Geneviève, cataplasmes adoucissans.

§. VII.

Des Ulcères.

(On donne le nom d'*ulcère* à toute solution de continuité dans les parties molles, avec érosion de substance et écoulement de *pus*. Ainsi, tout *abcès* ouvert de lui-même, ou par la main d'un chirurgien, ou par le *caustique*; toutes les *blessures*, toutes les *plaies*, toutes les *contusions* avec perte de substance, prennent le

Caractères des ulcères.

nom d'*ulcère*, dès qu'il y a écoulement de matière *purulente.*)

ARTICLE PREMIER.

Causes des Ulcères.

LES *ulcères* peuvent, non-seulement venir de *blessures*, de *contusions*, d'*abcès* mal traités, mais encore du mauvais état des humeurs, ou de ce qu'on appelle une *constitution viciée ;* et dans ce dernier cas, il faut bien se garder de les guérir promptement : car cette guérison deviendrait fatale au malade.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les vieillards sont les plus sujets aux *ulcères*, ainsi que les personnes qui ne font pas d'*exercice*, et qui se nourrissent d'*alimens grossiers.*

Comment on pourrait les prévenir.

On les préviendrait souvent, en se retranchant quelques *alimens*, ou en établissant un écoulement artificiel, par le moyen d'un *cautère*, d'un *séton*, etc.

En quoi l'ulcère diffère de la plaie.

L'*ulcère* diffère de la *plaie*, en ce qu'il rend une humeur, tantôt claire et séreuse, tantôt muqueuse et gluante, et tantôt âcre, au point de corroder et enflammer la *peau :* ses bords sont durs et perpendiculaires au fond de la *plaie.* On le distingue encore par le temps qu'il y a qu'il existe, etc.

ARTICLE II.

Traitement des Ulcères.

Il est difficile de décider quand un ulcère doit être guéri, et quand il doit être entretenu.

IL faut beaucoup de savoir et d'expérience pour décider quand un *ulcère* peut être guéri, et quand il faut le laisser subsister. En général, tout *ulcère* qui a pour cause une *constitution* viciée, doit être entretenu au moins jusqu'à ce que cette *constitution* ait été améliorée ou par

un *régime* convenable, ou par des *remèdes*, et qu'il paraisse disposé à se guérir de lui-même.

Qui sont les ulcères qu'il faut guérir;

Les *ulcères* qui sont la suite d'une *fièvre maligne*, ou d'autres *maladies aiguës*, peuvent être guéris avec sûreté, lorsqu'il y a quelque temps que le malade est rétabli: car il ne faut pas entreprendre cette guérison trop tôt, ni avant qu'on y ait préparé le malade par des *purgatifs* et un *régime* approprié. Les *ulcères* qui sont occasionnés par des *blessures*, des *contusions* mal traitées, peuvent, en général, être guéris, pourvu que la *constitution* soit bonne. Il faut absolument les guérir, et travailler à en délivrer le malade au plus tôt, lorsqu'ils affaiblissent la *constitution*, et la consument par une *fièvre lente*.

Qu'il ne faut guérir qu'avec précaution;

Quand les *ulcères* accompagnent des *maladies chroniques*, ou qu'ils surviennent pendant ces maladies, on ne peut les fermer ou les guérir avec trop de précaution.

Qu'il ne faut point guérir du tout.

Si un *ulcère* entretient la santé du malade, quelle qu'en soit la cause, il ne faut point le guérir. Que toutes les personnes qui ont le malheur d'avoir des *ulcères*, sur-tout les vieillards, fassent de sérieuses réflexions sur ce conseil: car je n'ai vu malheureusement que trop de ces personnes qui, faute d'y faire attention, se sont fait périr elles-mêmes, tandis qu'elles vantaient et récompensaient généreusement des gens, qu'elles auraient dû regarder plutôt comme leurs assassins.

Secours internes contre les Ulcères.

Régime.

Le *régime* le plus convenable pour hâter la guérison des *ulcères*, est de se priver d'*alimens épicés*, salés, de haut goût, de *liqueurs fortes*,

et de diminuer la quantité de viande que l'on mange.

Il faut que le malade se tienne le ventre libre par des *végétaux rafraîchissans* et *laxatifs*, et par du *petit-lait de beurre*, édulcoré avec du *miel*, etc.: il faut qu'il soit gai, et qu'il prenne autant d'*exercice* que ses forces pourront le lui permettre.

Importance du repos pour les ulcères des jambes.

(Quand les *ulcères* sont aux jambes, ce qui est fort ordinaire, il est très-important, dit TISSOT, aussi bien que pour les *plaies* des mêmes parties, de marcher peu, et de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour le persuader de la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, et lui prouver que, bien loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le mieux employé. La négligence à cet égard, change les *plaies* les plus légères en *ulcères*, les *ulcères* les moins fâcheux en *ulcères* incurables. J'ai vu des *ulcères* aux jambes, très-invétérés, se guérir, en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de *charpie*, et en couvrant l'*ulcère* et le voisinage, d'un *cataplasme de mie de pain*, et de *fleurs de sureau* et d'eau.)

Secours externes contre les Ulcères.

Infusion de fleurs de sureau, baume de Geneviève.

(LORSQUE les *ulcères* sont récens, c'est-à-dire, lorsqu'ils succèdent à quelqu'*abcès*, à quelque *plaie* prolongée ou mal traitée, il suffira de les mondifier avec l'*eau* de fleurs de *sureau*, de les oindre avec le *baume de Geneviève*, et d'y appliquer des compresses ou du papier brouillard imbibés de ce même *baume*, comme nous l'avons dit note 4, pag. 359 et suiv. de ce Vol.)

Lorsque le fond et les bords de l'*ulcère* paraissent durs et *calleux*, il faut les saupoudrer deux fois par jour, avec un peu de *précipité rouge*, et les panser ensuite avec l'*onguent basilicum jaune*. Quelquefois on est encore obligé d'en *scarifier* les bords avec la lancette.

Précipité rouge, basilicum. Scarifications.

Eaux de chaux.

On a souvent éprouvé d'excellens effets de l'*eau de chaux* dans le traitement des *ulcères* opiniâtres.

Sublimé corrosif.

Le savant WHYTT, mon ami, recommande fortement la *dissolution du sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif)* dans de l'*eau-de-vie*, contre les *ulcères* opiniâtres et de mauvais caractère. J'en ai souvent éprouvé de bons effets, quand il est administré suivant la méthode de ce savant médecin. La dose de ce *remède* est une cuillerée ordinaire soir et matin, et on en bassine la *plaie* deux ou trois fois par jour. Dans une lettre qu'il m'adressa quelque temps avant sa mort, il me marquait qu'il avait observé, qu'en lavant les *ulcères* avec une *dissolution* trois fois plus forte, ce *remède* n'en devenait que plus efficace.

Dose.

On ne peut guérir un ulcère ancien, sans y suppléer par un cautère.

(Quand un *ulcère* a duré long-temps, il est très-dangereux de le tarir, et l'on ne doit jamais le faire qu'en suppléant à cette *évacuation*, qui est devenue presque naturelle, par un *cautère* au bras ou à la jambe. On voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles et souvent incurables, survenir après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulemens qui duraient depuis long-temps; et quand quelque charlatan promet de guérir en peu de jours un *ulcère* invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissait, rendrait un service mortel.

Maladies qui en seraient les

L'*asthme*, les *vertiges*, l'*apoplexie*, sont ordinairement les suites des *répercussifs* et des

forts *dessiccatifs* appliqués sur les *ulcères*. L'expérience a démontré que les *ulcères* habituels, qui se desséchaient d'eux-mêmes, sur-tout chez les vieillards, annonçaient une mort prochaine. Or, comme il est impossible de prévenir toujours ce desséchement, et que, quand une fois il est arrivé, le malade est presque toujours sans ressource, il serait donc important de conseiller un *cautère*, dès qu'on voit un *ulcère* se dessécher chez un sujet, sur-tout chez un vieillard. Il devient alors préservatif des maladies dont nous venons de parler, et souvent d'une mort précipitée.

suites, sans cette précaution.

Lorsque l'*ulcère* est entretenu par un vice *scorbutique*, *dartreux*, *écrouelleux*, *cancéreux* ou *vénérien*, il faut toujours commencer par administrer les *remèdes* propres à ces maladies, et qu'on trouvera exposés, Tom. III, Chap. XXXV, §. I; Chap. XXXVI; Chap. XXXVIII, §. I; Chap. XLVII, §. II; et dans ce quatrième Vol., Chap. XLIX, §. VII et VIII.)

§. VIII.

Des Ulcères fistuleux, et des diverses espèces de Fistules.

Caractère des fistules.

(ON donne le nom de *fistule* à un *ulcère* quelconque, dès qu'il est devenu profond et sinueux, qu'il a une entrée étroite et un fond plus large: il est en outre souvent accompagné de *callosités* et de duretés. Comme toutes les parties du corps peuvent être le siége des *ulcères*, les *fistules* peuvent aussi se rencontrer dans toutes les parties du corps. Mais on n'appelle proprement *fistule*, que l'*ulcère* du fondement, maladie connue sous le nom de *fistule à l'anus*, et l'*ulcère* du *sac lacrymal*, connu sous le nom de *fistule lacrymale*. Les *fistules* des autres parties

du corps, se nomment simplement *ulcères fistuleux*.

Nous allons d'abord parler des *ulcères fistuleux*; nous passerons ensuite aux deux autres espèces de *fistules*.)

ARTICLE PREMIER.

Des Ulcères fistuleux.

Opération. On peut rarement guérir un *ulcère fistuleux*, sans en venir à l'*opération*, qui consiste à détruire toutes les parties *calleuses*, par le moyen de quelque *caustique*, ou en les emportant entièrement avec le *bistouri*; mais, comme cette opération ne peut être faite que par un chirurgien expérimenté, il est inutile de la décrire.

Régime. (Indépendamment de ces moyens externes, l faut encore prescrire au malade le *régime* et les *remèdes* internes, dont il est question Art. II du §. précéd. Il est même de ces derniers *remèdes*, dont l'efficacité n'est point équivoque dans la guérison des *ulcères fistuleux*. Les *eaux de Bonne* ont guéri seules plusieurs espèces de *fistules*, même très-compliquées.

Eaux de Bonne.

Cautère. On a vu encore un *cautère*, appliqué à la partie opposée, lorsque l'*ulcère fistuleux* n'était point entretenu par la *carie*, avoir très-bien réussi. On change, à la vérité, dans ce cas un *ulcère* contre un autre; mais l'avantage est du côté de celui qu'on place où l'on veut, et auquel on donne des bornes.)

ARTICLE II.

De la Fistule à l'anus.

Causes. LA *fistule à l'anus* est le plus souvent la suite d'un *abcès* survenu à cette partie. Il commence

par une petite dureté, qui augmente insensiblement, mûrit et s'abcède; mais l'*abcès* qui produit la *fistule*, marche d'ordinaire lentement. La *fistule à l'anus* peut encore venir de l'*exulcération* des *hémorrhoïdes*, et des environs du *rectum;* enfin, d'un *phlegmon*, dont les causes sont semblables à toutes celles des autres *inflammations.*)

Traitement de la Fistule à l'anus.

LES *ulcères* à l'*anus* sont ceux qui deviennent le plus souvent *fistuleux*, et ils sont très-difficiles à guérir. Il y en a qui prétendent que la *pâte de Ward*, contre la *fistule*, guérit cette espèce d'*ulcère*. Je sais que ce *remède* n'a rien de dangereux, et qu'étant facile à trouver et à préparer, on peut l'employer; mais, comme ces *ulcères* procèdent, en général, du vice de la *constitution*, on réussira rarement à les guérir, à moins qu'on ne mette le malade à un *régime* long-temps soutenu, aidé des *remèdes propres* à corriger le vice dont la *constitution* est infectée, et à apporter un changement total dans toute l'habitude du corps.

Pâte de Ward.

Régime.

(Il est rare qu'on puisse guérir la *fistule* à l'*anus* sans opération. Elle se fait par le moyen du *caustique*, du *bistouri*, ou par la méthode du *fil* de *plomb*, d'*argent* ou *d'or*. J'ai vu cette dernière manière d'opérer, très-bien réussir entre les mains du C.en RAPAU, très-habile chirurgien de Paris. Un de mes amis, qui avait été opéré infructueusement par le *bistouri* et par le *caustique*, lui doit sa guérison; et il vient de guérir aussi le fils d'une dame de ma connaissance.

Opération. Manière de la faire.

Mais toutes les *fistules* à l'*anus* ne sont pas susceptibles d'être guéries. Ceux qui en sont

Toute fistule à l'anus n'est pas

insceptible de pouvoir être guérie.

attaqués, dit BORDEU père, sont, pour la plupart, des sujets *mélancoliques*, qui ont été sujets aux *hémorrhoïdes*, ou qui le sont encore: leur *fistule* est un égout, qui donne passage aux excrémens qui ne sauraient se faire jour au travers de la *peau*, qui est communément serrée et sèche dans ces sujets; leur *foie* est mal constitué; leur *estomac* fait mal son devoir; en un mot, ils ne vivent souvent que par la *fistule*. Vous la prenez pour une maladie, tandis qu'elle n'est qu'une simple incommodité; la nature n'a que cette ressource, et vous la lui ôtez par la guérison. Dès que la *cicatrice* sera faite, que deviendront les sucs qui s'évacuaient autrefois par la *fistule?* Combien n'y a-t-il pas de malades qui, après avoir vécu long-temps avec une *fistule* à l'*anus*, se sont enfin guérir, et succombent à l'opération ou à ses suites?

On ne doit faire des remèdes dans les cas de fistules et d'ulcères, que d'après l'avis d'un homme de l'art.

D'après ces sages réflexions, qui sont applicables aux *ulcères*, de quelque nature qu'ils soient, il n'est personne qui ne sente combien il est important de ne jamais faire de *remèdes* dans ce cas, et dans tous les cas d'*ulcères* en général, que d'après l'avis d'un médecin ou d'un chirurgien expérimenté. On n'a pas d'idée de la quantité de monde que tuent tous les jours les charlatans, avec leurs *pommades*, leurs *onguens*, leurs *emplâtres*, qu'ils distribuent impunément dans les petites villes et dans les campagnes. Cette audace mérite certainement l'attention du gouvernement, qui perd plus de sujets par ce brigandage, que par le fer de l'ennemi.

Nous conseillons donc à ceux qui ont le malheur d'être affligés de *fistules*, de consulter, avant de rien faire, un médecin ou un chirurgien habile, qui seuls sont dans le cas de juger

si le mal est susceptible de guérison, et par quels moyens on peut en venir à bout.

Il est superflu de dire que, si la *fistule* à l'*anus* reconnaît le *mal vénérien* pour cause, on ne peut espérer de la guérir qu'en guérissant la *vérole :* il en est de même des autres vices qui pourraient y avoir donné lieu, tels que le vice *scorbutique*, *cancéreux*, etc. Consultez les Chap. qui traitent de ces maladies.)

ARTICLE III.

De la Fistule lacrymale.

(ON donne le nom de *fistule lacrymale*, à un *ulcère* sinueux, formé à l'angle interne de l'œil, dans le *sac lacrymal*. Dans ce cas, les larmes ne coulent point dans le *nez ;* une partie est retenue dans le *sac lacrymal*, dilate ce canal, y cause ensuite *tension*, *inflammation*, *rupture*, et enfin *fistule ;* l'autre partie des larmes, et bientôt toutes les larmes, coulent sur la joue. Caractère de la fistule lacrymale.

Il est évident, que la cause prochaine de tous ces effets, est l'obstruction du *sac lacrymal :* le *remède* principal consiste donc à dégorger ce canal, afin que les larmes coulent dans le *nez*.) Causes.

Traitement de la Fistule lacrymale.

(ON voit que ce traitement ne consiste que dans l'opération ; mais cette opération est très-délicate, et ne peut être faite que par une main très-exercée dans cette partie de la chirurgie. Nous conseillons donc à toute personne attaquée de cette maladie, de ne se confier qu'à un habile opérateur; et, si elle n'en a pas à sa portée, de se transporter dans une ville qui possède un chirurgien renommé pour ce genre d'opération. Si nous insistons sur ce conseil, c'est que le moin- Opération. Accidens

qui sont les suites de l'opération mal faite.

dre inconvénient qui résulte de la mauvaise manœuvre d'un ignorant, est un larmoiement continuel, qu'il est impossible de tarir dans la suite sans une nouvelle opération, qui ne réussit pas toujours, quoique bien faite.

D'ailleurs, la *fistule lacrymale* n'est pas toujours une maladie simple : elle est très-souvent *symptôme* de la *vérole*, des *écrouelles*, du *scorbut*, du vice *cancéreux*, et quelquefois la suite de la *gale*, de la *petite vérole*, etc. Dans tous ces cas, elle demande un traitement combiné, qui ne peut être dirigé que par un maître de l'art.)

§. IX.

Des Luxations des diverses parties du corps.

Ce qu'on doit entendre par luxation.

QUAND un *os* est dérangé de sa place, ou de son *articulation*, de manière à ne pouvoir plus remplir ses fonctions, on dit que cet *os* est *luxé* ou démis. Comme cet accident arrive souvent à des personnes qui se trouvent éloignées de tout secours, et qu'alors elles sont dans le cas de perdre l'usage du membre *luxé*, et quelquefois même la vie, nous allons exposer les moyens de *réduire* les *luxations* les plus communes, et qui demandent les secours les plus prompts.

Une personne intelligente et courageuse peut être très-utile dans le cas de luxation.

Une personne de bon sens et courageuse, qui se trouve présente à l'instant où quelqu'un vient de se *luxer* un membre, peut souvent être plus utile au malade, que le chirurgien le plus expert, qui n'arrive qu'après que le *gonflement* et l'*inflammation* se sont déjà manifestés. Car, lorsque les choses en sont à ce point, il est très-difficile de connaître l'état de l'*articulation*, et il est dangereux d'en tenter la *réduction ;* et quand on attend que ces *symptômes* soient dissipés, les

les *muscles* sont tellement relâchés, la cavité est tellement remplie, que l'*os* ne peut plus être retenu en place.

Idée générale de l'Opération et du Traitement qu'exige un membre luxé.

UNE *luxation* récente peut, en général, être réduite par l'*extension* seule, c'est-à-dire, en tirant le membre *luxé ;* et cette *extension* doit être plus ou moins forte, selon la force des *muscles* qui meuvent la partie, selon l'âge, la vigueur et les autres circonstances dans lesquelles peut se trouver le malade.

Lorsque la luxation est récente.

Lorsqu'il y a déjà du temps que l'*os* a quitté sa place, et qu'il y a *inflammation* et *gonflement*, il faut commencer par *saigner* le malade, ensuite *fomenter* la partie, et y appliquer des *cataplasmes* de *mie de pain* et de *vinaigre*, pendant quelque temps, avant que d'en entreprendre la *réduction :* (nom que porte l'opération par laquelle on remet en place l'*os* qui a été *luxé*).

Lorsqu'il y a déjà quelque temps que l'os a quitté sa place.

L'opération s'appelle réduction.

Quand on est parvenu à la faire, tout ce qui est alors nécessaire est d'appliquer sur la partie *reduite*, des *compresses* trempées dans l'*esprit-de-vin (alcohol)*, ou l'*eau-de-vie camphrée*, et de la tenir parfaitement à l'aise; car la négligence à cet égard entraîne les plus fâcheux accidens.

Ce qu'il faut faire lorsque l'os est remis en place.

Il y a rarement de *luxation* sans *tension* dans les *ligamens*, dans les *tendons* qui avoisinent l'*articulation*, et quelquefois sans déchirement de ces parties : si l'on tient ces parties à l'aise, jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur force et leur *ton*, tout va bien dans la suite ; mais lorsqu'on augmente le mal, en les comprimant fortement, et en réitérant fréquemment ces compressions, il n'est pas étonnant qu'elles restent pour toujours faibles et sensibles.

(L'opération par laquelle on réduit les *luxations*, ou pour parler plus clairement, par laquelle on fait rentrer dans sa cavité la tête des *os* qui ont été déplacés ou démis, mérite d'autant plus d'être connue, que les villes et les campagnes fourmillent d'ignorans qui, non-seulement entreprennent tous les jours cette *opération*, mais encore la supposent nécessaire où il n'y a point de *luxation*, même où il y a à peine une *entorse* ou une *foulure*. Il était donc utile de la décrire dans un livre populaire, afin que les personnes sensées et raisonnables, et qui veulent s'instruire, fussent mises en état de n'être plus dupes de ces gens de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver des déplacemens d'*os* où il n'y en a point, et qui, par la violence avec laquelle ils manient les parties supposées *luxées*, ou par les *emplâtres* dont ils les couvrent, y attirent une *inflammation* dangereuse, et changent souvent en un mal très-grave la crainte d'un mal très-léger.)

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation de la Mâchoire.

Causes de la Luxation de la Mâchoire.

LA *mâchoire inférieure* peut être *luxée* par le bâillement, par des coups, par des chutes, en mâchant des substances dures, etc.

Symptômes de la Luxation de la Mâchoire.

VOICI les signes auxquels on reconnaît cet accident: le malade ne peut, ni fermer la bouche, ni manger, parce que les *dents* de la *mâchoire supérieure* ne correspondent plus à celles de la *machoire inférieure ;* de plus, le menton incline

en en-bas, ou se trouve tourné de côté; et le malade ne peut parler distinctement, ni avaler sans les plus grandes difficultés.

Manière de réduire la Luxation de la Mâchoire.

LA méthode ordinaire de *réduire* la *mâchoire luxée*, est de poser la personne à qui cet accident est arrivé sur un siége bas, de sorte qu'un assistant puisse lui tenir la tête ferme, en l'appuyant contre sa poitrine: ensuite celui qui fait la *réduction*, enfonce dans la bouche de cette personne, et aussi avant qu'il est possible, ses deux pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puissent pas glisser, et il tient les autres doigts extérieurement sur la *mâchoire:* tenant la *mâchoire* ferme de cette manière, il la presse fortement en en-bas et en arrière, au moyen de quoi il vient facilement à bout de faire rentrer dans leurs cavités les *condyles* de cette *mâchoire.*

Méthode dangereuse des paysans.

Les paysans de quelques cantons de ce pays, font cette *réduction* d'une manière particulière. Un d'eux fait une espèce de mentonnière au malade, avec un mouchoir; ensuite, tournant le dos à celui du malade, il tire en haut, de manière à l'enlever de terre. Cette méthode réussit souvent; mais, comme nous la croyons dangereuse, nous conseillons de préférer la première.

A quoi l'on reconnait que la mâchoire est réduite.

(On reconnait que la *mâchoire* est réduite, à un petit bruit que font les *condyles* en rentrant dans leurs cavités, et à sa position naturelle qu'elle a reprise.

Ce qu'il faut faire lorsque la réduction est faite.

Lorsque la *réduction* est faite, il faut que le malade reste quelque temps sans remuer la *mâchoire*, ni pour manger, ni pour parler. Cependant lorsqu'on n'a pas perdu de temps, et que la *réduction* a été faite aussitôt que la *luxation* s'est déclarée, il arrive souvent que le malade

peut parler et manger dès qu'elle est réduite. J'ai vu un écolier qui se luxa la *mâchoire*, en voulant briser un *os* avec ses dents; son précepteur fit sur-le-champ la *réduction*, et fort adroitement. A peine l'enfant fut-il délivré, qu'il se remit à manger comme s'il n'avait rien éprouvé.

Mais lorsqu'on a perdu du temps, soit par des tentatives infructueuses, soit parce qu'aucun des assistans n'a voulu entreprendre de faire la *réduction*, et qu'il a fallu attendre l'arrivée d'un chirurgien, le repos que nous prescrivons devient indispensable, à cause du tiraillement qu'ont éprouvé les *ligamens*. Il sera même nécessaire de fomenter les deux extrémités de la *mâchoire* avec les *liqueurs spiritueuses* prescrites pag. 401 de ce Vol., quand ce tiraillement aura été assez long pour occasionner le relâchement de ces parties.)

ARTICLE II.

De la Luxation du Cou.

Causes de la Luxation du Cou.

LE *cou* peut être *luxé*, soit par des chutes, soit par des coups violens, etc. Dans ce cas, si le malade n'est pas promptement secouru, il meurt en peu de temps; ce qui fait que le peuple s'imagine qu'il a eu le cou cassé: cependant le cou n'est, pour l'ordinaire, *luxé* qu'en partie, et alors il peut être *réduit* par la première personne qui se sent assez de résolution pour l'entreprendre. Quant à la *luxation* complète du cou, elle tue sur-le-champ.

Lorsque la luxation est complète, elle tue sur-le-champ.

Symptômes de la Luxation du Cou.

LORSQUE le cou est *luxé*, le malade est aussi-

tôt privé de tout sentiment, de tout mouvement. Le cou s'enfle; toute la face paraît gonflée; le menton pend sur la poitrine, et le visage est, pour l'ordinaire, tourné d'un côté ou de l'autre.

Méthode de réduire la Luxation du Cou.

POUR *réduire* cette *luxation*, on étendra aussi-tôt le malade à terre sur le dos. L'opérateur se placera derrière lui, de manière à tenir la tête avec ses deux mains, en plaçant ses deux genoux contre les épaules du malade, pour le tenir en respect. Dans cette position il tirera la tête du malade de toutes ses forces, en même temps qu'il la tournera légérement, si le visage est tourné de l'un ou de l'autre côté, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que la *réduction* est faite; ce qu'il reconnaîtra par un certain bruit que les *os* font ordinairement quand ils rentrent dans leurs cavités. On s'en aperçoit encore parce que le malade commence à *respirer*, et que la tête reste dans sa position naturelle.

A quoi l'on reconnait que la réduction est faite.

Cette *opération* est une de celles qu'il est plus aisé d'exécuter que de décrire. Je l'ai vu entreprendre heureusement, même par des femmes, et souvent par des hommes qui n'avaient aucune teinture de médecine.

Elle n'est pas aussi difficile qu'on le croirait.

Quand la *réduction* est faite, il faut saigner le malade: il faut encore qu'il reste tranquille pendant quelques jours, jusqu'à ce que les parties aient recouvré leur *ton* naturel. (On hâtera cet effet, en appliquant sur le cou des compresses trempées dans des *liqueurs spiritueuses*, comme il est prescrit pag. 401 de ce Vol.)

Ce qu'il faut faire quand elle est faite

ARTICLE III.

De la Luxation des Côtes.

L'ARTICULATION des *côtes* avec *l'épine du dos* étant très-forte, il est rare qu'elles soient *luxées*. Cependant, comme cet accident arrive encore quelquefois, c'est une raison pour que nous nous en occupions.

Manière de réduire la Luxation des Côtes, lorsque la tête des os est en dehors.

LORSQU'UNE *côte* est *luxée*, soit en-dedans, soit en-dehors, soit en en-haut, soit en en-bas, il faut, pour la réduire, poser le malade à plat ventre sur une table, et que l'opérateur fasse tous ses efforts pour faire rentrer la tête de l'*os* dans sa cavité. Si cette méthode ne réussit pas, il faut que le bras du côté malade soit suspendu à une porte ou à une échelle; et tandis que les *côtes* sont, par cette posture, écartées l'une de l'autre, on fait rentrer dans leurs cavités les têtes de celles qui en sont sorties.

Manière de réduire la Luxation des Côtes, lorsque la tête des os est en dedans.

LORSQUE les têtes des *côtes* sont portées en dedans, la *luxation* est plus dangereuse et plus difficile à réduire, parce qu'on ne peut se servir ni de la main, ni d'aucun instrument pour diriger intérieurement la tête de la *côte luxée*. Le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce cas, est de placer le malade à plat ventre sur un tonneau, ou sur quelque corps qui fasse le dos, et de mouvoir la *côte* en devant et en arrière, en la secouant de temps en temps. Par ce moyen,

les *côtes luxées* rentrent quelquefois dans leur place.

(Il est évident que cette espèce de *luxation* est une des plus difficiles à réduire : heureusement qu'elle est très-rare. Mais s'il se trouvait que quelqu'un eût le malheur de l'éprouver, nous conseillons d'appeler sur-le-champ un chirurgien expérimenté, et de ne tenter les moyens que nous venons de proposer, que dans les cas où il serait difficile, ou impossible d'avoir le ministère d'un homme de l'art.)

Cette luxation est une des plus difficiles à réduire.

ARTICLE IV.

De la Luxation de l'Epaule.

L'HUMERUS, ou l'*os du bras*, peut être *luxé* de plusieurs manières. Le plus communément, cependant, la *luxation* se fait en en-bas, et très-rarement en en-haut. Le bras, par la nature de son *articulation*, et parce qu'il est très-exposé aux impressions des corps étrangers, est la partie du corps qui est la plus sujette à être *luxée*.

Cette luxation est une des plus fréquentes.

Symptômes de la Luxation de l'Epaule.

ON reconnaît la *luxation* de l'*humérus*, par une dépression ou une cavité sur le sommet de l'épaule, et à l'impossibilité de remuer le bras.

Lorsque la *luxation* est en en-bas et en devant, le bras est alongé, et l'on sent une masse en forme de boule sous l'aisselle; mais lorsque la *luxation* est en arrière, on sent la boule derrière l'épaule, et le bras est pendant le long de la poitrine.

Méthode de réduire la Luxation de l'Epaule.

LA méthode ordinaire de *réduire* la *luxation* Il faut deux

assistans, outre celui qui opère, pour faire cette réduction.

de l'épaule, est de placer le malade sur un siége bas. Un assistant lui tient le corps en respect, de manière qu'il ne puisse remuer, tandis qu'un autre tient le bras un peu au-dessous du coude, et l'étend graduellement. L'opérateur passe une serviette sous le bras du malade, et se la noue derrière le cou; ensuite il tire fortement le bras du malade, et soulève la tête de l'*os* qu'il dirige avec ses mains dans sa place.

On a inventé bien des machines pour faciliter cette opération; mais la main d'un chirurgien expérimenté est toujours le plus sûr. Chez les sujets jeunes et délicats, j'ai toujours vu que la manière la plus facile de *réduire* cette *luxation*, était d'étendre le bras du malade avec une main, et de presser de l'autre la tête de l'*os*. Quand on fait l'*extension*, il faut toujours que le bras soit un peu plié.

(Lorsque la *réduction* est faite, ou que la tête de l'*humérus* est rentrée dans sa cavité, il faut panser l'épaule et le bras comme il est prescrit pag. 401 de ce Vol.)

ARTICLE V.

De la Luxation du Coude, du Poignet et des Doigts.

De la Luxation du Coude.

LES *os* de l'*avant-bras* ne peuvent être *luxés* que d'une seule manière.

Symptômes de la Luxation du Coude.

QUAND ces *os* sont *luxés*, on aperçoit une éminence au côté du bras vers lequel l'*os* est poussé. Ce *symptôme*, et l'impossibilité qu'éprouve le malade à mouvoir l'*avant-bras*, font aisément reconnaître cette *luxation*.

Manière de réduire la Luxation du Coude.

IL faut, pour l'ordinaire, trois personnes pour *réduire* la *luxation* du coude. L'une, qui tienne le bras au-dessus du coude; l'autre, qui le tienne au-dessous, et le tire fortement; tandis que l'opérateur tourne l'*os*, et le fait entrer dans son *articulation :* ensuite il faut plier le bras, et le soutenir pendant quelque temps dans une écharpe attachée par derrière le cou. (Quand l'*os* est remis à sa place, on panse, comme on l'a conseillé pag. 401 de ce Vol.)

Il faut trois personnes pour réduire cette luxation.

De la Luxation du Poignet et des Doigts.

CES *luxations* se réduisent de la même manière que celle du *coude*. On fait des *extensions* dans des directions différentes, et on pousse la tête des *os* dans leurs cavités, comme il est dit Art. précéd.

ARTICLE VI.

Des Luxations de la Cuisse, du Genou, de la Cheville et des Orteils.

De la Luxation de la Cuisse.

Symptômes de la Luxation de la Cuisse.

LORSQUE la cuisse est *luxée* en devant ou en on-bas, le genou et le pied sont tournés en dehors, et la jambe de ce côté est plus longue que l'autre; mais quand elle est *luxée* en arrière, elle se trouve être naturellement remontée; alors la jambe est plus courte, et le pied est tourné en dedans.

Méthode de réduire la Luxation de la Cuisse.

QUAND l'*os* de la cuisse est *luxé* de la pre- Lorsqu'elle

est luxée en devant.

mière manière, pour en faire la *réduction* il faut que le malade soit couché sur le dos; qu'il soit lié ou tenu fermement par des assistans, tandis que d'autres, par le moyen d'un bandage attaché au bas de la cuisse, un peu au-dessus du genou, la tirent fortement.

Lorsque l'*extension* est faite, l'opérateur pousse la tête de l'*os* jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans son *articulation*.

Lorsqu'elle est luxée en arrière.

Mais quand la *luxation* est en arrière, on posera le malade sur le ventre, et pendant l'*extension* on poussera la tête de l'*os* en-dedans. (La *luxation* étant *réduite*, il faut se conduire comme on l'a prescrit pag. 401 de ce Vol.)

Des Luxations du Genou, de la Cheville et des Orteils.

Ces *luxations* se réduisent de la même manière que celles des *extrémités supérieures*, c'est-à-dire, en faisant une *extension* dans la direction opposée, tandis que l'opérateur replace l'*os*, (ainsi qu'il est prescrit Art. V de ce §. IX). Cependant, dans la plupart des cas, l'*extension* seule suffit, et l'*os* se remet de lui-même à sa place, en le poussant avec une certaine adresse.

L'adresse est plus nécessaire pour réduire une luxation que la force.

On voit donc que la force seule ne suffit pas pour faire la *réduction* des *os luxés*. L'expérience et l'adresse réussiront souvent mieux que la force. J'ai vu une seule personne *réduire* une *luxation* de la cuisse, après que six personnes avaient en vain épuisé toutes leurs forces pour y parvenir.

§. X.

Des Fractures.

IL n'est presque pas de villages dans lesquels on ne trouve des gens qui prétendent posséder l'art de remettre les *fractures*. Quoiqu'en général ces gens soient très-ignorans, cependant on en voit quelques-uns réussir; ce qui prouve évidemment qu'une légère connaissance, aidée de sens commun, et d'une tête un peu mécanique, suffit pour qu'un homme puisse être utile à cet égard.

Nous conseillons cependant de ne jamais se confier à de pareils opérateurs, quand on est à portée d'un chirurgien habile et expérimenté. Mais, comme à son défaut ils deviennent nécessaires, et qu'il faut les employer, nous allons, en faveur de ceux qui sont obligés d'y avoir recours, entrer dans quelques détails (11).

ARTICLE PREMIER.

Division des Fractures, et leurs caractères.

(Les *fractures* se divisent en simples, en composées et en compliquées; en complètes et

(11) La connaissance des *fractures* et leur traitement, étant une des branches de la chirurgie les plus étendues et des plus difficiles, par les complications et les accidens qui ne les accompagnent que trop souvent, on trouvera sans doute ces détails très-abrégés. Mais si l'on veut se rappeler que nous n'écrivons pas pour les chirurgiens, ainsi que nous l'avons fait remarquer pag. 335 et suiv. de ce Vol., ces conseils, quelque peu nombreux qu'ils soient, paraîtront suffisans, puisqu'on ne doit en faire usage qu'en attendant le chirurgien, que nous exhortons fortement d'appeler pour peu que l'accident soit grave.

incomplètes ; en transversales, en obliques et en longitudinales.

Ce que c'est qu'une fracture simple;

Les *fractures simples*, sont celles où il n'y a qu'un *os* de cassé.

Composée;

Les *composées*, sont celles où il y a deux, trois *os*, etc. de la même partie, cassés en même temps.

Compliquée;

Les *fractures compliquées*, sont celles qui sont accompagnées de *plaie*, de *carie*, d'*abcès*, de *gangrène*, et autres accidens qui demandent des traitemens particuliers.

Complète;

Les *fractures complètes*, sont celles où l'*os* est entièrement cassé.

Incomplète;

Les *incomplètes*, celles où il n'est cassé qu'en partie.

Transversale;

On dit qu'une *fracture* est *transversale*, lorsque l'*os* est cassé en travers, ou suivant une direction horizontale à sa longueur.

Oblique;

Une *fracture* est *oblique*, lorsque l'*os* est divisé selon une direction qui s'écarte plus ou moins de la ligne perpendiculaire. Cette *fracture* est plus longue que la précédente, et il est plus difficile de contenir les portions fracturées, après qu'elles ont été remises en place.

Longitudinale.

La *fracture longitudinale*, est celle par laquelle l'*os* est fendu dans sa longueur; c'est plutôt une félure qu'une *fracture*, puisque les parties de l'*os* ne sont point entièrement séparées.

Les extrémités de l'*os fracturé* peuvent rester dans leur situation naturelle, sur-tout dans les *fractures transversales*. Elles peuvent aussi s'écarter un peu l'une de l'autre, mais de manière pourtant qu'elles restent toujours à peu près vis-à-vis l'une de l'autre. Les portions *fracturées* peuvent aussi cesser de se toucher, et

glisser l'une à côté de l'autre : ce qui arrive presque tous les jours dans la *fracture oblique*, et même dans la *transversale*.

Enfin, si les portions *fracturées* sont pointues, elles peuvent avancer comme autant de piquans dans les chairs : ce qui rend cette espèce de *fracture* la plus fâcheuse et la plus douloureuse de toutes.

Les *fractures* sont toujours accompagnées d'effets plus ou moins dangereux ; mais ces effets sont différens, selon la nature de l'*os fracturé*, les différentes directions de la *fracture*, la situation, la figure, le nombre et la grosseur des portions *fracturées ;* enfin, selon la partie où la *fracture* est arrivée, même selon les parties voisines.)

ARTICLE II.

Symptômes des Fractures.

LORSQUE la *fracture* est à une partie inférieure, le malade est dans l'impossibilité de se soutenir; et, dans toutes les *fractures*, il souffre de la contraction et du dérangement des *muscles*. On remarque encore la contorsion, la défiguration et l'alongement du membre. Le déchirement, la *contusion* ou la corruption du *périoste* externe, ainsi que des *vaisseaux* logés dans les petites cellules des *os*, le *périoste* interne, la *membrane médullaire* et la *moëlle*, offrent le même désordre.

Les autres effets sont, la *tumeur* et la difformité du membre *fracturé ;* le tiraillement, le déchirement, l'irritation, etc. des *membranes*, des *tendons* et des *nerfs ;* l'*inflammation* des *vaisseaux* adjacens, avec douleur, *ecchy-*

mose, *suppuration*, *gangrène* d'une partie, et souvent de la totalité du membre.

Première attention qu'il faut avoir dans les fractures.

Les *fractures* ne sont pas toujours faciles à découvrir. La première attention qu'il faut avoir, est d'examiner si la partie blessée est plus courte que celle qui est saine, et si le blessé peut ou ne peut pas s'appuyer dessus.

On observe ensuite, en la touchant, s'il n'y a pas quelque inégalité contre nature, ou si l'*os* plie; si, lorsqu'on agite l'*os*, il craque, ou fait du bruit.

Dans les *fractures*, sur-tout *transversales*, les portions *fracturées* se replacent souvent d'elles-mêmes; et on ne peut s'assurer de l'existence de cette *fracture*, que parce qu'on voit que le malade ne peut se servir que très-difficilement de la partie blessée, et qu'il ne peut la remuer ou toucher sans ressentir de grandes douleurs. Mais le moyen le plus sûr de s'en convaincre, est de faire tenir la partie affectée par quelqu'un qui la remuera doucement, tandis qu'un autre examinera s'il entend quelque bruit à l'*os*, et s'il y a quelque vide ou quelque inégalité.

Signes caractéristiques de la fracture.

La nature pourvoit seule à la réunion des fractures.

Une vérité dont il est important que tous les hommes soient instruits, est que la nature pourvoit seule à la réunion des *os fracturés*, et que l'ouvrage de la chirurgie se borne à les remettre dans leur véritable situation, et à les y maintenir; que les *os* de moyenne grosseur, et à plus forte raison les petits, peuvent être réunis au bout de quinze à trente jours; mais qu'on ne peut compter pour les gros, sur la solidité du *cal*, qu'après quarante, cinquante, et même soixante jours.

On observera qu'une *fracture* se guérit d'autant plus vite, qu'elle est plus simple, que

le sujet est plus jeune et d'une meilleure *constitution*. Les *fractures* qui viennent de causes internes, telles que le *scorbut*, la *vérole*, etc., et qui sont accompagnées de *carie*, ne peuvent être guéries qu'on n'ait détruit ces causes, et qu'on n'ait amélioré la *constitution* du malade.)

ARTICLE III.

Traitement des Fractures.

Secours internes.

LORSQUE c'est un *os* considérable qui est *fracturé*, il faut que le malade observe à tous égards la *diète* que nous avons recommandée contre la *fièvre continue aiguë*, ou *inflammatoire*, (Tom. II, Chap. IV, §. III.) Lorsque l'os fracturé est considérable.

On le tiendra tranquille et fraîchement; on lui lâchera le ventre avec des *lavemens émolliens*. Si la *fracture* le met dans l'impossibilité d'être remué, et par conséquent de recevoir de *lavemens*, on lui donnera, dans la même intention, des *alimens* de nature *relâchante*, comme des *pruneaux*, des *pommes cuites* dans du *lait*, des *épinards* bouillis, etc. Lavemens. Relâchans.

Nous devons cependant observer ici, que les personnes qui sont habituées à faire bonne chère ne doivent point être tout-à-coup réduites à une *diète* trop austère, qui pourrait, dans ce cas, entraîner des suites très-fâcheuses. On est souvent forcé de se prêter à des habitudes mauvaises en quelque façon, et même lorsque la nature de la maladie demanderait un traitement tout différent.

Il est, en général, nécessaire de *saigner* le malade immédiatement après une *fracture*, sur-tout s'il est jeune, replet, et s'il a en même Circonstances qui indiquent la saignée.

temps reçu quelques *contusions* et *meurtrissures :* on répétera cette *saignée* le lendemain, si le malade a beaucoup de *fièvre*. La *saignée* est sur-tout indispensable, quand ce sont les *côtes* qui ont été *fracturées*.

Repos du lit.

Quand il y a *fracture* à quelques-uns des gros *os* qui supportent le corps, comme à celui de la jambe, ou de la cuisse, il faut que le malade garde le lit pendant plusieurs semaines. Il n'est pourtant pas nécessaire, comme on le croit ordinairement, qu'il reste pendant tout ce temps couché sur le dos. Cette situation épuise les forces, gêne le malade, lui écorche la *peau*.

Quand on peut lever le malade.

Au commencement de la troisième semaine, on peut le lever quelques heures dans la journée, le transporter sur une chaise longue, sur une bergère, etc. Ce changement de position lui paraîtra très-agréable, et lui fera beaucoup de bien. Cependant il faut avoir la plus grande attention, lorsqu'on le lève, qu'il ne fasse aucun mouvement, parce que l'action des *muscles*, en général, pourrait déranger les portions d'*os* de leur place (*b*).

(*b*) On a imaginé plusieurs machines pour suspendre l'action des *muscles*, et contenir les fragmens de l'*os* cassé. Mais, comme la description de ces machines sans figures serait de peu d'utilité, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage peu coûteux et très-utile, *sur la nature et la guérison des Fractures*, publié il y a quelque temps par AITKEN, chirurgien d'Edimbourg, mon ami; (au *Traité des maladies des os*, par feu PETIT; aux ouvrages de LOUIS, LA FAYE, etc.; aux Mémoires et aux Prix de l'Académie de chirurgie).

M. AITKEN a non-seulement donné, dans cet ouvrage, l'*Histoire de toutes les machines* recommandées pour les *fractures*, par les auteurs qui l'ont précédé; mais encore il en a décrit plusieurs de sa composition, singulièrement avantageuses pour contenir les *os fracturés*,

Il est de la dernière importance de tenir le malade proprement et sèchement, tant qu'il est dans cette situation; autrement sa *peau* s'irrite et s'écorche tellement, qu'il est forcé de changer de place à tout moment pour trouver du soulagement, et toujours en courant beaucoup de risques de déplacer les *os fracturés*. J'ai vu un *os* de la cuisse cassé, dont les parties avaient été bien réunies, et qui était resté bien droit pendant quinze jours, tellement dérangé par cette seule cause, qu'il resta plié et courbé pendant tout le temps que la personne vécut, malgré tout ce qu'on put faire pour le redresser.

Il faut que le malade soit tenu sèchement et proprement.

On a été long-temps dans l'usage de tenir le membre *fracturé* étendu pendant cinq ou six semaines; mais c'est une posture très-fâcheuse, et tout à-la-fois fatigante pour le malade, et contraire à sa guérison. La meilleure posture est celle dans laquelle le membre est un peu plié. C'est la position dans laquelle tout animal tient ses membres quand il dort ou qu'il repose, et dans laquelle le plus petit nombre de *muscles* se trouvent tendus. On donne facilement cette posture au membre *fracturé*, soit en couchant le malade un peu sur le côté, soit en faisant le lit de manière à la favoriser.

Dans quelle position doit être tenu le membre fracturé.

Secours externes dans le Traitement des Fractures.

L'OPÉRATEUR doit examiner attentivement si l'*os* n'est pas cassé et éclaté en plusieurs morceaux. Dans ce cas, il faut quelquefois couper

Circonstances qui indiquent l'amputation.

---

et très-utiles dans les cas où l'on est obligé de transporter les malades (qui ont quelques parties *fracturées*), d'un lieu dans un autre.

le membre, autrement on aurait à craindre la *gangrène*. L'horreur dans laquelle entraîne ordinairement l'idée de l'*amputation*, apporte souvent dans ces circonstances, des délais qui conduisent si loin le malade, qu'il n'est plus temps d'opérer.

Avec quelle prudence il faut la faire.

(Il faut bien se garder de trop précipiter cette *amputation*. Il y a des chirurgiens, dit BILGUER, qui ont porté la précipitation à cet égard, jusqu'à couper sur-le-champ les membres fortement contus, avant que d'essayer aucun autre secours: cruauté que je ne puis en aucune façon approuver, et qui est condamnée par tous les maîtres de l'art. Il paraît bien plus conforme aux vues de l'humanité, non-seulement de ne pas amputer un membre sain, mais même de chercher à conserver celui qui est cassé, en prévenant, soit par un traitement général, soit par les pansemens, les accidens qui peuvent survenir, et d'épargner par-là à un homme déjà cruellement blessé, une *blessure* plus cruelle encore. *Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres*, citée pag. 357 de ce Vol. Voyez encore le recueil des Prix de chirurgie.)

Lorsque la *fracture* est accompagnée d'une *plaie*, il faut la panser, à tous égards, comme une *blessure* ordinaire, (dont on a traité §. IV de ce Chap.)

Dangers des bandages trop serrés.

Tout ce que l'art peut faire pour la guérison d'une *fracture*, est de remettre l'*os* parfaitement droit, et de le tenir parfaitement tranquille. Tout bandage serré est nuisible, ou contraire: il vaudrait beaucoup mieux n'en pas mettre du tout. La plupart des suites fâcheuses qui accompagnent les *fractures*, viennent des bandages trop serrés. Cette circonstance est une de celles où l'excès de l'art, ou plutôt l'abus, fait plus de mal

que si l'on s'en était absolument passé. Presque toutes les cures rapides d'*os fracturés*, dont on a entendu parler, se sont faites sans qu'on y ait employé aucun bandage (12). Il faut cependant tenir le membre assujéti; mais on peut le

(12) Voici une observation à l'appui de ces vérités, et qui démontre quel est le pouvoir de la nature dans les cas de chirurgie même les plus graves. Nous la devons au célèbre HUNTER, médecin-accoucheur de la reine d'Angleterre : il était dans l'usage de la rapporter dans ses cours publics.

Un fou, M. G., qui était, il y a environ 30 ou 40 ans, renfermé dans l'hôpital d'Edimbourg, paraissait avoir recouvré son bon sens et sa raison, au point qu'on lui permettait de se promener seul dans le jardin. Un jour il prend la résolution de s'échapper en passant par-dessus le mur. Ce mur était très-haut. En descendant, il entraine avec lui une pierre assez forte, qui lui fait à la jambe une *fracture composée*, et d'un mauvais caractère. Dans le fâcheux état où il était, il est ramené à l'hôpital. Le chirurgien remet la *fracture*, panse la *plaie*, applique le bandage à 18 chefs, et selon la pratique ordinaire. Tout cela fait, et le malade paraissant très calme, le chirurgien se retire. Peu après on laisse le malade seul, pour prendre du repos dont on jugeait qu'il avait besoin, et qu'il paraissait lui-même désirer. Point du tout; sa folie le porte à une action bien singulière et bien bizarre.

Ce fou savait bien qu'il avait eu le malheur de se casser la jambe; mais son imagination malade lui persuade que le chirurgien s'est trompé de jambe; qu'il a donné tous ses soins à la jambe qui n'en demandait aucun, et qu'il avait laissé celle qui avait été véritablement cassée s'arranger comme elle pourrait. Dans cette ferme persuasion, et convaincu que le chirurgien était trop ignorant pour apercevoir sa faute, trop vain pour se rectifier, et trop orgueilleux pour souffrir une telle humiliation, il pense que, dans l'état actuel des choses, il est plus prudent, pour parvenir à la guérison de sa jambe, de faire le meilleur usage qu'il pourrait de la raison et de l'adresse qu'il avait reçues du Créateur

En conséquence, il enlève tout l'*appareil* qui était

faire par d'autres moyens, qu'en le liant avec des bandes.

---

sur la jambe cassée, avec l'attention de l'appliquer sur-le-champ à l'autre jambe, mais d'une manière si exactement la même, que le chirurgien ne serait pas capable de découvrir ce changement ; et, de peur de donner lieu au moindre soupçon ni à la moindre recherche, il imagine de tenir l'autre jambe, c'est-à-dire, la jambe cassée, toujours cachée, afin qu'on ne puisse l'apercevoir et qu'il n'y ait aucune apparence contre lui. Il fait donc un large trou à ses draps et au lit de plumes, et y enfonce la jambe véritablement cassée.

Le lendemain, à la visite du chirurgien, il dit qu'il avait souffert pendant quelque temps, mais que, par un mouvement machinalement heureux de son pied, ces douleurs s'étaient dissipées comme par enchantement, qu'il avait continué à se trouver très-bien depuis, et qu'en conséquence il voulait tenir sa jambe aussi constamment qu'il serait possible dans la même situation. Le chirurgien le trouvant calme, le pouls tranquille, et sans aucun symptôme de *fièvre*, va au pied du lit, et, soulevant les couvertures, dit : Laissez-moi voir seulement. Le *blessé*, très-alarmé de cette proposition, le prie très-instamment de n'en rien faire, parce que, dit-il, le moindre mouvement dérangerait mon pied et renouvellerait mes douleurs. Le chirurgien lui réplique que les draps et les couvertures ne touchant qu'au cerceau, il peut les soulever sans toucher aucunement ni la jambe ni le pied ; et alors, faisant observer aux étudians que les choses sont dans une apparence aussi favorable qu'il pouvait le désirer, il en témoigne son contentement, et s'en va.

La visite se fit avec une égale satisfaction pour le chirurgien et pour le malade, jusqu'au cinquième ou sixième jour, que le chirurgien parut très-curieux de voir la *plaie* ; et, pour remédier au désordre qui pourrait se trouver caché sous l'*appareil*, il se détermina à le lever. Le malade s'y refusa d'abord avec prières, ensuite avec imprécations et avec fureur ; mais à la fin il fut obligé de céder. Alors le chirurgien, d'une main légère et timide, défait le bandage, et, à mesure qu'il avance, exprime le plaisir qu'il éprouve de voir la peau de la jambe au-dessus et au-dessous de la *plaie* dans son état naturel. Enfin il lève

La meilleure manière de tenir le membre assujéti, est de le mettre entre deux ou plusieurs

Moyen de tenir assujéti le membre fracturé.

entièrement l'*appareil*, qu'il trouve sans être attaché et tout-à-fait libre : mais, en voyant parfaitement saine une jambe que quelques jours auparavant il avait trouvée dans un état pitoyable, il tomba dans un étonnement qu'il vous est plus facile de concevoir qu'à moi de le peindre.

Après une courte pause, il glisse les doigts le long du *tibia*, et dit : Il y avait certainement ici une *fracture* et une *plaie*, et maintenant je sens qu'il n'y a ni l'un ni l'autre. Mais, se rappelant aussitôt que c'était l'autre jambe qu'il avait remise et pansée, il demanda : Où est l'autre jambe ? et en même temps il jette de côté les couvertures et le drap du lit. Fertiles en ressources, les fous ne perdent pas facilement contenance, et s'imaginent que personne ne doit douter de ce qu'il leur plaît d'avancer.

M. G. voyant que sa jambe était découverte, la tire du lit de plumes, et dit avec l'expression énergique du ressentiment et de la rage, qu'il veut exposer en face du public l'ignorance de son chirurgien ; qu'il avait toujours regardé les chirurgiens comme une troupe d'ignorans, et qu'il allait le prouver sur l'heure, à la satisfaction de tous les assistans, par un fait inoui. Cette jambe, continua-t-il, en étendant celle qui avait été fracturée, et qui était couverte d'un gros caillot de sang et de plumes attachées autour de la *plaie*, cette jambe est aussi saine, Dieu merci, qu'aucune qui soit au monde. Quant à celle-ci, en montrant l'autre, c'est celle qui a été cassée ; vous voyez l'état désespéré dans lequel elle est ; le chirurgien qui a été appelé n'y a rien fait : il a été mandé pour remettre une jambe *fracturée*, mais il n'a su, ni connaître une *fracture*, ni la panser.

Après avoir ainsi exhalé son indignation dans les termes les plus forts et les plus offensans, il pria quelques-uns des jeunes chirurgiens de vouloir bien panser sa jambe cassée (en désignant sa jambe saine), parce qu'elle lui faisait beaucoup de douleurs depuis qu'elle avait été tant tourmentée par l'examen indiscret du chirurgien ; que si l'on n'en prenait soin elle tomberait dans un état désespéré, et qu'il serait estropié pour le reste de ses jours.

Le chirurgien, voyant l'imagination de son malade

éclisses ou *attelles* de cuir, ou de carton : si ces *éclisses* ont été mouillées avant que d'être employées, elles prennent bientôt la forme du membre auquel elles sont appliquées, et suffisent, avec une bande roulée autour, sans être serrée, pour le tenir ferme, dans quelque cas que ce soit. Le bandage que nous regardons comme le meilleur, est celui à douze ou dix-huit chefs. Il est plus facile à appliquer et à retirer que celui qui se roule, et tient également bien le membre assujéti. Il faut que les *éclisses* soient aussi longues que le membre. Lorsque la *fracture* est à la jambe, on fait des trous à ces *éclisses*, pour y introduire les chevilles des pieds.

Les côtes racturées.

Dans les *fractures* des *côtes*, où l'on ne peut appliquer commodément de bandage, on se sert de l'*emplâtre agglutinatif*. Le malade, dans ce cas, doit lui-même se tenir tranquille : il doit éviter tout ce qui pourrait le mettre dans le cas d'éternuer, de rire, de tousser, etc. Il faut que son corps soit dans une position droite, et qu'il ait soin que son *estomac* soit constamment

---

dérangée à ce point, et concevant, d'après l'aigreur avec laquelle il l'avait accusé de s'être mépris, qu'il serait au reste plus sûr de se prêter à ce qu'il désirait, puisque la raison et l'humanité le demandaient également, consentit que les jeunes gens eussent pour lui la complaisance qu'il exigeait, et qu'ils missent un *appareil* sur la jambe saine.

De ce moment, le blessé devint calme et raisonnable dans tous les points. La cure eut un plein succès. La croûte formée par le sang et les plumes, tomba d'elle-même; la *plaie* se trouva alors guérie, et le cal parfait. Leçon à jamais mémorable pour les chirurgiens ! exemple frappant de la faiblesse de la raison humaine, de l'imperfection de notre art tant vanté, et du pouvoir de la nature! (Voyez *Méthode nouvelle et facile de guérir la Maladie vénérienne, suivie*, etc. pag. 212 et suiv.

tendu. Pour cet effet, il prendra très-souvent des *alimens* légers, et boira de grandes quantités de liquides faibles et aqueux. (Voyez les Observations de CLARE, citées pag. 351, note 3 de ce Vol.)

Le meilleur des *remèdes* externes contre les *fractures*, est l'*oxycrat*, c'est-à-dire, un mélange de *vinaigre* et d'*eau*. On en imbibe les bandes toutes les fois qu'on panse le malade. Oxycrat.

§. XI.

Des Entorses, ou Foulures.

Les *entorses* sont souvent suivies d'accidens plus fâcheux que les *fractures :* la raison en est évidente, c'est qu'en général on les néglige. Lorsqu'un *os* est cassé, le malade est obligé de se tenir tranquille, parce qu'il ne peut plus se servir de la partie dont les *os* sont *fracturés ;* mais lorsqu'une *articulation* n'est que forcée, la personne, voyant qu'elle peut encore se mouvoir, aller, venir, serait fâchée de perdre le temps pour si peu de chose. Elle est dans l'erreur ; elle change en une maladie incurable, ce qui aurait été guéri par quelques jours de repos et de tranquillité. Les entorses sont souvent suivies d'accidens plus fâcheux que les fractures. Pourquoi ?

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Entorses, ou Foulures.

(L'ENTORSE est une *distension* subite et violente des *tendons* ou des *ligamens* d'une *articulation*, sans qu'il y ait déplacement sensible des parties *osseusses*. Cette *distension* occasionne plus ou moins d'accidens, en raison du degré de violence qui en a été la cause. La douleur et le gonflement en sont les *symptômes* princi- Ce que c'est qu'une entorse.

paux : l'*inflammation* est toujours proportionnée à la sensibilité des parties qui ont souffert. La *synovie* s'épanche dans l'*articulation*, quand les *ligamens* ou les *capsules* ont été rompus : l'*hydropisie* de l'*articulation* et la *carie* de l'*os* en sont les suites malheureuses.

Lorsque la *distension* a été assez violente pour occasionner un déplacement d'*os*, mais que ces *os* se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme une simple *contusion*, dont on a traité §. VI de ce Chap. S'ils ne se remettent point, c'est une *luxation*, dont il a été parlé §. IX de ce Chap.)

ARTICLE II.

Traitement des Entorses, ou Foulures.

Eau froide dans le premier instant.

DANS les campagnes, les paysans plongent ordinairement dans l'eau froide la partie qui a souffert. Ce moyen est très-bon, pourvu qu'on l'emploie sur-le-champ, et qu'on ne l'y laisse pas trop long-temps ; mais l'usage, dans lequel ils sont, de laisser la partie très long-temps dans l'eau froide, est certainement dangereux. L'eau, dans ce cas, relâche au lieu de fortifier, et elle est plus capable d'occasionner une maladie, que de guérir l'*entorse*.

Précautions avec lesquelles il faut l'employer.

(Cette *immersion* dans l'eau froide, qui est, sans contredit, un des moyens les plus sûrs pour prévenir l'épanchement de la *synovie* et l'*inflammation*, ne peut cependant pas être employée dans tous les cas d'*entorse*. Par exemple, on commettrait une faute impardonnable, si on l'ordonnait à une femme qui serait dans le temps de ses *règles*, ainsi qu'à des personnes enrhumées ou extrêmement délicates. Dans ces cas, il faut se contenter de couvrir la partie

affectée, de compresses trempées dans l'une ou l'autre des *liqueurs spiritueuses* qu'on va prescrire plus bas; de *saigner* le malade, et de recommander le repos.)

Ligature.

On est encore dans l'usage de lier fortement une jarretière, ou toute autre bande, autour de la partie qui a éprouvé l'*entorse:* par ce moyen on redonne du *ton* aux *vaisseaux;* et en empêchant la partie d'agir, on l'empêche d'aggraver le mal. Cependant, il ne faut pas que ces bandes soient serrées trop fortement.

Saignée locale. Repos et tranquillité.

J'ai vu très-souvent qu'une *saignée*, faite près de la partie affectée, avait les plus heureux effets. Mais ce que nous recommandons sur toute chose, c'est le repos et la tranquillité: ils sont plus utiles, dans ce cas, que les *remèdes*, et ne manqueront jamais d'appaiser les douleurs.

Boue noire des grandes villes.

(Les meilleurs *remèdes* contre les *entorses* ou *foulures*, sont, le parfait repos; l'eau froide, mais dans le premier abord; la boue noire qu'on trouve sous le pavé des ruisseaux des grandes villes, cette boue contenant beaucoup de particules *ferrugineuses*, et étant en conséquence *vulnéraire* et *fortifiante*, ainsi que nombre d'expériences l'ont constaté.

Eau et vinaigre, ou eau salée.

On emploie encore une compresse, trempée dans du *vinaigre* et de l'eau, ou dans de l'eau dans laquelle on a fait fondre autant de *sel (muriate de soude)* qu'elle peut en dissoudre, et on les continue jusqu'à ce que la douleur soit dissipée, et qu'on soit sûr qu'il n'y a plus d'*inflammation* à craindre. Alors, et pas avant, on fera usage des *remèdes* prescrits ci-dessus.

Importance de tenir la partie malade bandée très longtemps.

Mais une attention qu'il faut avoir, si la *foulure* ou l'*entorse* est au pied, partie qui, en effet, y est la plus exposée, est de le tenir bandé très long-temps, même après que le malade se sentira

parfaitement guéri, parce que, s'il venait à faire de faux mouvemens, il recevrait de nouvelles *entorses*, dont il serait d'autant plus incommodé, que le pied serait moins fortifié. Aussi arrive-t-il que, lorsqu'on néglige ce mal dans les commencemens, la force ne revient jamais entièrement, et que souvent il s'y manifeste une légère enflure qui dure toute la vie.)

Remèdes externes. On recommande un grand nombre de *remèdes externes* contre les *entorses*. Il y en a de bons et de mauvais. Ceux qu'on peut employer avec le plus de sûreté, sont les *cataplasmes* de *bière* aigrie, ou de *vinaigre* et d'*avoine*; l'*esprit-de-vin camphré*, l'*esprit de Mendérérus* (*acétite ammoniacal*), le *liniment volatil*, l'*esprit volatil aromatique*, délayé dans le double de son poids d'eau, et les *fomentations* ordinaires, auxquelles on ajoute de l'*eau-de-vie*, ou de l'*esprit-de-vin* (*alcohol*).

§. XII.

Des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

Ce qu'on entend par descente. (On donne le nom de *hernie*, de *descente*, ou de *rupture*, dans quelques départemens, à une *tumeur* formée par le déplacement d'une partie molle.

La *hernie* arrive toujours, ou presque toujours, aux *viscères* contenus dans la capacité du *bas-ventre*; tels sont les *intestins*, le *péritoine*, l'*épiploon*, etc.: car il y a quelques exemples de *hernies* du *cerveau*.

Nous n'entrerons point dans le détail des noms divers qu'on donne à la *descente*, relativement à la partie ou aux parties qui servent à la former, et au lieu qu'elle occupe. Ces dénominations ne peuvent être utiles qu'aux gens de l'art, et il

n'en est point de ces derniers qui ne les connaissent. Nous dirons seulement qu'on les divise en *vraies* et en *fausses*. Les *vraies* sont celles produites par les *viscères* nommés ci-dessus : les fausses sont occasionnées par des *humeurs*, du *sang*, de l'eau, des *vents*, des chairs superflues, des vaisseaux variqueux : on les nomme en conséquence, *hématocèle*, *hydrocèle*, *pneumatocèle*, *sarcocèle*, *spermatocèle*, *varicocèle*, etc.)

Les enfans et les vieillards sont les plus exposés à cette maladie. Qui sont ceux qui y sont exposés.

ARTICLE PREMIER.

Causes des Descentes, ou Hernies.

CHEZ les enfans, la *hernie* est ordinairement occasionnée par les *cris*, la *toux*, les *vomissemens*, etc. Chez les vieillards, elle est communément l'effet de quelques coups, de quelque effort, comme de sauter, de porter des fardeaux trop lourds, etc. (Des coups, des chutes, les efforts auxquels exposent les instrumens à vent, peuvent encore l'occasionner.)

Une *constitution* relâchée, l'indolence, les *alimens huileux* ou *aqueux*, disposent les uns et les autres à cette maladie.

(Toute *descente* procède, ou de l'augmentation des forces expulsives, ou du relâchement et de la faiblesse des parties qui servent à contenir les *viscères* du bas-ventre. Ces deux espèces de causes doivent, comme il est facile de le sentir, présenter des *symptômes* différens, et demander un traitement qui leur soit particulier.)

ARTICLE II.

Symptômes des Descentes, ou Hernies.

Dans le cas de tension;

(LA *descente* qui est due à des efforts, de quelqu'espèce que ce soit, est accompagnée de *tension*, d'*irritation*, de *chaleur* et de *douleur*.

De relâchement.

Lorsqu'au contraire la cause de relâchement a lieu, il n'y a ni douleur, ni *irritation*, ou elles sont beaucoup moindres.

Dans le premier cas, il est très-difficile de remettre la partie déplacée dans son lieu, et il est plus aisé de l'y retenir lorsqu'on l'y a une fois remise. Tout le contraire arrive dans le second cas.

Symptômes essentiels.

Les *symptômes* essentiels de la *descente*, sont une *tumeur* plus ou moins alongée, mollasse, cédant à la pression des doigts : la *peau*, sous laquelle elle est cachée, n'est ni rouge, ni enflammée, ni douloureuse. Elle disparaît quelquefois, quand le malade se couche tout étendu. Quand il tousse, on sent une légère secousse sous le doigt appliqué sur la *tumeur*, etc. La *descente* est le plus ordinairement accompagnée de *vomissemens*, ou au moins de *maux de cœur;* et quand elle est produite par l'*épiploon*, il y a tiraillement dans la *région du foie* et dans celle de l'*estomac*, le *hoquet*, etc.)

Une *descente* devient quelquefois mortelle, avant qu'on se soit aperçu qu'elle existe. Ainsi, toutes les fois que des *maux de cœur*, des *vomissemens*, une *constipation* opiniâtre, etc., donnent lieu de soupçonner un embarras dans les *intestins*, il faut, sans perdre de temps, examiner soigneusement toutes les différentes parties où les *descentes* se manifestent ordinairement.

(Toutes les parties de l'*abdomen* peuvent être le siége des *descentes*. Mais les *anneaux des muscles* du *bas-ventre*, situés dans les *aines*, sont sans contredit celles qui donnent le plus souvent lieu à la sortie d'une portion des *viscères*. Après les *descentes* des *aines*, que l'on nomme *inguinales*, les *ombilicales*, ou celles qui ont lieu par l'*ombilic*, et celles qui se trouvent le long de la *ligne blanche*, sont les plus fréquentes. Il y a encore des *descentes* d'*estomac*, de *vessie*, de *matrice*; mais ces maladies sont très-rares, et ne demandent pas moins que l'expérience la plus consommée, pour être reconnues et traitées convenablement: ainsi nous n'en parlerons point.

Quelles sont les parties du corps qui peuvent être le siége des descentes.

La *descente inguinale*, ou des *aines*, est de deux sortes; ou elle reste dans l'*aine*, ou elle descend jusques dans le *scrotum* qui souvent est d'une grosseur prodigieuse. La première présente une *tumeur* arrondie, qu'il faut bien prendre garde de confondre avec le *bubon*, dont nous avons parlé pag. 46 de ce Vol. Un des principaux caractères de la *descente*, lorsqu'elle n'est pas étranglée, est, quand le malade est placé dans la position qu'on va prescrire plus bas, de céder totalement ou en partie à la pression des doigts; ce qui n'arrive point au *bubon*, que cette pression ne rendrait que plus douloureux.

Caractères qui distinguent la descente du bubon.

On peut encore la prendre pour le *testicule*, qui, quelquefois appliqué à l'*aine*, présente une *tumeur* assez semblable à la *descente* ou au *bubon*; mais, si on jette les yeux sur le *scrotum*, on y remarquera un vide qui décèlera la nature de cette espèce de *tumeur*.

De l'engorgement du cordon spermatique.

La *hernie* qui descend jusques dans le *scrotum*, présente une *tumeur* alongée. On l'a quel-

quefois confondue avec le gonflement ou l'engorgement du *cordon spermatique;* et alors le *bandage*, bien loin de soulager, fatigue le malade, et occasionne l'augmentation du volume ou l'endurcissement de cette *tumeur*. On voit tous les jours tomber dans cette erreur, même des gens de l'art inconsidérés. Il ne faut donc s'adresser qu'à des gens très-instruits, et se défier surtout de ces coureurs de campagne, qui non-seulement placent des *bandages* sans examen, mais qui sont encore assez hardis pour faire l'*opération* dont nous allons parler, laquelle n'est jamais nécessaire, que lorsqu'il y a étranglement et *inflammation* à un certain degré.

Pratique meurtrière des charlatans.

L'on a vu ici une femme, dit TISSOT, *Avis au Peuple*, tom. ij, pag. 169 et 170, qui entreprenait effrontément cette opération; et tuait les malades, après les tourmens les plus cruels, et après l'amputation du *testicule*, que font toujours les charlatans et les chirurgiens ignorans, mais qu'un chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent des scélérats qui font cette opération, c'est-à-dire, la *castration*, sans nécessité, et mutilent impitoyablement une multitude d'enfans, que la Nature seule, ou aidée d'un simple bandage, aurait guéris radicalement; au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, et privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage.)

ARTICLE III.

Traitement des Descentes, ou Hernies.

Il faut se hâter de faire rentrer l'intestin.

AUSSITÔT qu'on découvre ou qu'on aperçoit une *descente*, il faut travailler à faire rentrer l'*intestin* ou l'*epiploon*, parce qu'une très-petite portion de ces *viscères* sortie du *ventre*, suffit

souvent pour occasionner tous les *symptômes* dont nous venons de parler.

Position qu'il faut donner au sujet, lorsqu'il est enfant, pour opérer la pression.

Lorsque le sujet est un enfant, il faut le coucher sur le dos, la tête très-basse; et si, dans cette position, l'*intestin* ne rentre point de lui-même, on y supplée facilement au moyen d'une légère pression, c'est-à-dire, en poussant légèrement la *tumeur* dans le *ventre*, avec les doigts.

Ce qu'il faut faire lorsque l'intestin est rentré.

L'*intestin* une fois rentré, ou applique dessus le lieu où était la *descente*, un *emplâtre agglutinatif*, et on pose ensuite un bandage qu'il faut faire garder pendant un temps considérable. La méthode de faire les *bandages*, et de les appliquer sur les *descentes* des enfans, est très-connue. Il faut empêcher, autant qu'il est possible, que l'enfant ne crie et ne fasse de grands mouvemens, jusqu'à ce que la *descente* soit parfaitement guérie. Il faut avoir cette attention particulièrement quand on soupçonne l'*epiploon* d'être cause de la *descente*: car, ce *viscère* une fois déplacé, n'est pas aisé à maintenir dans le *ventre*.

Fleur de tan, sa topique.

Voici un *topique* qu'on ne saurait trop publier, et que j'ai employé avec le plus grand succès, d'après les heureuses expériences de Louis, et autres célèbres chirurgiens; c'est la *fleur de tan : remède* peu coûteux, et qu'on trouve en abondance par-tout où il y a des tanneurs; et il n'est pas de petites villes et de gros bourgs où il n'y en ait un ou plusieurs. Voici la manière de l'appliquer.

Manière de le préparer;

Prenez de *fleur de tan*, trois décagrammes (une once). Mettez dans un petit sac de toile douce ou un peu usée, en forme de sachet; cousez l'ouverture par laquelle vous avez introduit la *fleur de tan*. Il ne faut pas que ce sachet forme une pelote dure, mais aplatie et mollette.

Ayez, d'un autre côté, du *vin* chaud dans une écuelle; jetez-y le sachet; laissez imbiber pendant quelques minutes; appliquez-le, tout chaud, sur l'ouverture qui donnait lieu à la *descente;* assujétissez avec des bandes, de manière seulement qu'il soit tenu en respect. Ce sachet peut servir huit jours; mais il faut avoir soin de l'imbiber de nouveau deux, trois fois par jour.

De l'appliquer.

Au bout de huit jours, on en fait un autre de la même forme, qu'on applique de la même manière; et on continue ainsi, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la partie est assez resserrée et fortifiée pour ne plus donner lieu à la sortie du *boyau*. Un enfant de six mois a été parfaitement guéri en moins de cinq semaines; un autre de cinq ans, qui était dans un *marasme* qui le tua, fut également guéri de sa *descente*, comme on s'en est assuré par l'ouverture du cadavre; et l'on dit que des adultes ont obtenu guérison, les uns au bout de trois mois, et les autres au bout de six.)

Manière de faire rentrer l'intestin chez les adultes.

Chez les adultes, quand l'*intestin* a été poussé hors du *ventre* par quelque violent effort, ou qu'il arrive, par toute autre cause, qu'il est enflammé, il est souvent très-difficile de le faire rentrer; quelquefois même cela est impossible, sans une opération dont la description est étrangère à notre objet: cependant, ayant été assez heureux pour réussir, dans toutes les occasions où j'ai été appelé, à faire rentrer le *boyau*, sans avoir besoin de recourir à d'autres moyens que ceux qui sont à la portée de tout le monde, je me crois obligé d'exposer ici, en peu de mots, la méthode que je pratique.

Méthode facile de faire rentrer les Descentes.

Saignée.

APRÈS avoir fait *saigner* le malade, je le couche sur

sur le dos, la tête très-basse, et les fesses très-élevées par des oreillers. Dans cette position, j'applique et je renouvelle, pendant un temps considérable, sur la partie de la *descente*, des flanelles trempées dans une *décoction* de feuilles de *mauve*, de fleurs de *camomille*, ou, à leur défaut, dans de l'eau chaude. Je fais en même temps donner des *lavemens* composés avec la *décoction* de ces plantes, une bonne cuillerée de *beurre*, et un peu de sel (*muriate de soude*).

Position que doit avoir le malade. Fomentations.

Lavemens.

Si l'*intestin* ne rentre pas, j'ai recours à la pression, comme il est dit page 431 de ce Vol. Quand la *descente* est très-dure, il faut employer beaucoup de force: cependant la force seule ne suffit pas; il faut encore une certaine adresse. En même temps que l'opérateur presse avec la paume de la main, sur l'*intestin*, il doit le conduire habilement avec ses doigts, pour le faire rentrer par l'ouverture par laquelle il est sorti. Cette méthode est plus facile à concevoir qu'à décrire.

Pression.

Si par malheur tous ces moyens se trouvent infructueux, il faut tenter des *lavemens* de fumée de *tabac*. On les a vus souvent réussir, lorsque tous les autres moyens de *réduction* avaient échoué; et il y a tout lieu de croire, qu'en insistant sur ces moyens, et sur d'autres semblables que les circonstances peuvent suggérer, on parviendrait à *réduire* la plupart des *descentes*, sans avoir recours à une opération cruelle, toujours très-délicate et très-difficile.

Lavemens de fumée de tabac.

Je conseillerais donc aux chirurgiens de n'employer les instrumens qu'après avoir tenté tous les moyens de *réduction*. J'ai plusieurs fois réussi à faire rentrer l'*intestin* en persistant dans ma méthode, après que des chirurgiens très-expérimentés d'ailleurs avaient dé-

Il faut tenter tous ces moyens avant que d'en venir à l'opération.

claré que la *réduction* ne pouvait se faire que par l'*opération (c)*.

Quand les moyens proposés ne réussissent pas, il faut en venir à l'opération, mais sur-le-champ.

(Lorsqu'on a épuisé les moyens que fournit la méthode qu'on vient d'exposer, et qu'on n'a pas réussi à faire rentrer l'*intestin*, il est certain qu'il faut en venir à l'opération ; mais il faut se déterminer sur-le-champ, parce que le mal allant toujours en augmentant, peut tuer en deux jours ; et il faut s'adresser au chirurgien le plus expérimenté.

Dangers que l'on court en se mettant entre les mains des prétendus guérisseurs de villages, etc.

On ne saurait trop inculquer au peuple, qu'il ne doit jamais se laisser tailler, hacher par ces bouchers ambulans, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse et l'effronterie, et que, dans aucun cas de *descente*, l'amputation du *testicule* n'est nécessaire.)

Les adultes, après que l'*intestin* est rentré, doivent porter un *bandage d'acier*. Il serait inutile de donner la description de ces *bandages*, parce que les artistes en tiennent toujours de prêts. Ces *bandages* incommodent ordinairement dans les premiers temps ; mais l'usage fait qu'on s'y habitue facilement. Tout homme parvenu à l'âge mûr, qui a eu une *descente*, doit porter un bandage le reste de ses jours.

(Nous conseillons d'éprouver le *topique* que nous venons de décrire pag. 431 de ce Vol. ; et

---

(c) Je ne puis m'empêcher de recommander à tous ceux qui sont appelés pour des malades qui se plaignent de douleurs dans le *ventre*, accompagnées d'une *constipation* opiniâtre, d'examiner l'état des *aines* et des autres parties où il peut se former des *descentes*, afin de procéder sur-le-champ à la réduction. Faute de cette attention, on a vu périr beaucoup de malades, chez qui on n'avait pas soupçonné cet accident, que leur mort a fait découvrir.

si, après en avoir fait usage pendant un temps plus ou moins long, proportionnément à ce qu'il y a que la *descente* existe, on s'aperçoit qu'elle est guérie, alors il n'est plus besoin de *bandage.*)

ARTICLE IV.

Régime que doivent observer ceux qui ont des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

LES personnes qui ont une *descente* ne doivent faire aucun *exercice* violent, ni porter des fardeaux pesans, ni sauter, ni courir, etc. Elles s'abstiendront d'*alimens venteux*, de *liqueurs fortes*, et éviteront avec grand soin de s'enrhumer, à cause des efforts de la *toux*, qui suffisent seuls pour produire une *descente.*

(Elles porteront un *bandage* qu'elles auront fait faire à leur mesure, afin d'en être moins incommodées, et ne le quitteront jamais, pas même la nuit, à moins que ce ne soit du consentement d'un médecin instruit.)

Quant aux *hernies fausses*, dénommées pag. 429 de ce Vol., ce sont des maladies du *scrotum*, des *testicules*, des *cordons spermatiques*, dont jusqu'à présent on n'a trouvé de *remède* que dans l'*opération*, et qui demandent de la part de l'opérateur, les plus grandes connaissances et la plus grande habileté. Nous ne pouvons donc nous en occuper dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

CHAPITRE LIII.

Des Accidens mortels dus à des Causes externes, ou occasionnés par des Corps arrêtés dans l'œsophage et dans la trachée-artère ; par la Submersion dans l'eau, etc. ; *par des Vapeurs suffocantes, et par le Froid ou le Chaud excessif.*

IL est certain qu'on peut souvent rappeler à la vie, au moyen de secours convenables, ceux qui paraissent l'avoir perdue. Les accidens qui sont suivis de mort subite, ne deviennent la plupart du temps funestes, que parce qu'on n'a pas employé les moyens nécessaires pour en combattre les effets. On ne doit jamais regarder quelqu'un comme tué par un accident, à moins que, dans cette catastrophe, le *cœur*, le *cerveau*, ou tout autre *organe* nécessaire à la vie, n'aient été blessés d'une manière grave. (Dans tous les autres cas, on doit tenter jusqu'à l'impossible pour le rappeler à la vie ; et jamais la cessation des *fonctions animales* ne doit mettre obstacle aux secours que l'homme réputé mort, peut recevoir d'un être bienfaisant et éclairé, incapable de se rebuter, lors même qu'il désespère que ses soins puissent devenir fructueux.)

On ne doit jamais abandonner quelqu'un qui paraît tué par un accident, qu'on ne soit bien certain de sa mort.

L'action des *organes* nécessaires à la vie peut être diminuée au point de n'être pas sensible pendant quelque temps, sans que pour cela la vie soit éteinte. Cependant, si dans ce cas on laisse le *sang* et les *humeurs* se refroidir, il sera impossible de rappeler le mouvement,

quand même on aurait rendu aux *solides* leur action.

Ainsi, lorsque le mouvement des *poumons* est suspendu par des vapeurs *méphitiques*, que l'action du *cœur* est lésée par un coup reçu dans la *poitrine*, que les fonctions du *cerveau* sont blessées par une *plaie* à la *tête*, si on laisse refroidir le malade, il est de toute probabilité qu'il restera dans le même état, c'est-à-dire, qu'il ne reviendra pas à la vie. Mais si on tient le corps chaudement, aussitôt que la partie affectée aura recouvré la faculté d'agir, les *fluides* reprendront leurs mouvemens, et les *fonctions vitales* se rétabliront.

Il faut quelquefois un temps très-long avant que les liqueurs du corps humain soient refroidies au point de ne pouvoir être réchauffées.

(Il faut quelquefois un temps assez long pour que les humeurs soient entièrement refroidies, puisque, comme nous le ferons voir plus bas, on a rappelé à la vie des *noyés* qui avaient été plus de six heures sous l'eau; puisque plusieurs faits démontrent que des personnes sont revenues à la vie après plusieurs jours de mort apparente, même après avoir été inhumées. C'est que les fonctions apparentes de la chaleur naturelle peuvent avoir cessé dans l'individu, sans qu'il ait cessé d'exister. Il ne faut donc pas perdre courage d'abord : il ne faut abandonner le malheureux qui est victime d'un accident, qu'après qu'on aura employé les moyens qu'on va exposer dans les §§. suivans, et qu'on les aura employés de la manière et avec la constance qu'exige la nature de l'accident qu'on a à combattre.)

Dangers qu'il y a d'enterrer sur-le-champ les personnes qui paraissent

Il est horrible d'enterrer sur-le-champ ceux qui ont le malheur de paraître privés de la vie, après des coups, des chutes, etc. Ces malheureux, au lieu d'être portés dans des lieux chauds, d'être exposés au feu, ou dans un lit

sent privées de la vie, après des coups, des chutes, etc.

chauffé, sont, pour l'ordinaire, transportés dans une église, dans une grange, ou dans tout autre endroit froid et humide, où des personnes qui n'y entendent peut-être rien, après avoir fait des efforts infructueux pour les *saigner*, les font passer pour morts, et conseillent de les abandonner.

Cette conduite paraît être dictée par l'ignorance, et soutenue par une ancienne superstition, qui veut que le corps d'une personne qui est soupçonnée d'avoir été tuée par accident, soit abandonné, en Angleterre, dans une maison inhabitée; (et en France, dans une chambre ou dans un lieu isolé, et déposé nu sur de la paille). A quoi peut tenir cette superstition? C'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer; mais certainement la conduite à laquelle elle donne lieu, est contraire à tous les principes de la raison, de l'humanité et du sens commun.

Première attention qu'il faut avoir après d'une personne qui paraît privée de la vie.

Lorsqu'une personne paraît avoir été privée subitement de la vie, la première chose qu'on ait à faire, est de s'informer de la cause qui peut y avoir donné lieu. Il faut observer soigneusement s'il n'y a pas de corps étrangers logés dans la *trachée-artère*, ou dans l'*œsophage*, comme nous le dirons §. suiv. Dans ce cas, il faut tout entreprendre pour les retirer. Lorsque l'*air*, chargé de *vapeurs méphitiques*, en est la cause, il faut sur-le-champ transporter le malade dans un autre *air*, (ainsi qu'on le prescrira §. III de ce Chap.)

Quand la *circulation* est suspendue subitement, quelle qu'en soit la cause, excepté la faiblesse, il faut *saigner*. Si le *sang* ne peut pas couler, il faut, pour en faciliter la sortie, plonger le malade dans un *bain chaud*, ou le frot-

ter avec des serviettes chaudes, etc. Enfin, quand on ne peut pas détruire sur-le-champ la cause qui a jeté la personne dans cet état, le seul parti qu'il y ait à prendre est d'entretenir la chaleur *vitale*, en la frottant avec des serviettes chaudes, en la couvrant de sable ou de cendres chaudes, etc. (Ces préceptes généraux ne peuvent convenir dans toutes les circonstances. Nous allons voir dans les §§. suiv., ceux qui sont appropriés à chaque accident en particulier, et l'on verra que la *saignée* est un secours qu'on doit employer rarement, et qu'on peut se passer de sable et de cendres chaudes dans presque tous les cas.)

Je devrais actuellement traiter en détail des accidens qui, lorsqu'on n'y remédie pas promptement, sont le plus ordinairement mortels : je devrais même indiquer les moyens les plus capables de soulager les malheureux à qui ces accidens sont arrivés : mais, comme j'ai été heureusement prévenu dans cette partie de mon travail par l'illustre TISSOT, je me contenterai de publier celles de ses observations qui m'ont paru les plus importantes, et d'ajouter quelques-unes de celles que la pratique m'a fournies.

§. I.

Des Accidens mortels occasionnés par des Corps arrêtés dans le gosier.

Ces accidens ne sont pour l'ordinaire, que l'effet de la négligence.

QUOIQUE les accidens de ce genre soient très-communs, et en général très-dangereux, cependant ils ne sont, pour l'ordinaire, que l'effet d'une négligence impardonnable. Il faut apprendre aux enfans à beaucoup mâcher leurs *alimens*, à ne rien mettre dans leur bouche qu'il leur serait dangereux d'avaler : mais les enfans ne sont pas

les seuls qui commettent des imprudences de ce genre.

Imprudence de ceux qui tiennent dans leur bouche des clous, des épingles, des aiguilles, etc.

Je connais des adultes qui, durant tout le jour, tiennent dans leur bouche, des *épingles*, des *aiguilles*, des *clous* et d'autres corps *pointus*, même qui, quelquefois, dorment avec ces corps étrangers dans la bouche. Cette conduite est des plus imprudentes, puisqu'un accès de *toux*, et vingt autres accidens, peuvent forcer ces corps à descendre avant qu'on puisse en être prévenu (*a*).

Exemples d'accidens mortels causés par des alimens avalés en masse trop considérable et trop goulument.

(Les *épingles*, les *aiguilles*, les corps pointus, durs, etc., qui ne sont aucunement faits pour être avalés, ne sont pas les seuls à craindre; les *alimens* eux-mêmes occasionnent la mort la plus cruelle, lorsqu'ils sont pris en masse trop volumineuse. Un enfant de six jours, dit TISSOT, avala une *dragée* qui s'arrêta dans l'*œsophage*, et mourut aussi-tôt. Un homme sentait qu'un morceau de *mouton* s'était arrêté: pour n'effrayer personne, il sort de table; un moment après, on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de *gâteau*; un troisième, par un morceau de peau de *jambon*; un quatrième, par un *œuf* qu'il avait avalé par défi.

Une châtaigne, qu'un enfant avalait entière, le tua. Un autre enfant périt promptement étouffé, car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vite, par une poire qu'il avait jetée en l'air, et reçue dans la bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de *tendon*, qu'on appelle vulgairement *nerf*, resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce

(*a*) Une femme qui réside dans un des hôpitaux de cette ville, ayant avalé un grand nombre d'*épingles*, les rendit par un *ulcère* qui se forma dans le côté.

temps, il tomba dans l'*estomac*, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, des suites de l'*inflammation*, de la *gangrène*, etc.

Ces accidens, malheureusement trop communs, ne sauraient être trop publiés, puisque la mort prompte et subite qui les suit, est presque toujours due, ou à la gourmandise, ou à la voracité, défauts honteux et purement volontaires.)

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des Accidens mortels occasionnés par des corps arrêtés dans l'œsophage.

(QUAND un corps est arrêté dans l'*œsophage*, le malade éprouve, tantôt une douleur très-vive dans le lieu où est arrêté le corps, et tantôt un sentiment plus incommode que douloureux: quelquefois des soulèvemens de *cœur* inutiles, une angoisse extraordinaire; et si ce corps est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée-artère* comprimée, le malade éprouve une *suffocation* cruelle; il ne peut plus respirer: le *poumon* se remplit, et, le *sang* ne pouvant plus circuler dans ce *viscère*, le visage prend une couleur rouge foncée, bleue, livide, etc.; le cou se gonfle, l'*oppression* augmente, et le malade périt très-promptement.

Lorsque la *respiration* n'est ni suspendue ni gênée, que le passage n'est pas entièrement bouché, et que le malade peut encore avaler, il peut vivre quelques jours, et la maladie est alors une maladie particulière de l'*œsophage*. Mais si le passage est absolument fermé, et qu'on ne puisse point le déboucher, il en résulte une mort cruelle.)

ARTICLE II.

Traitement qu'exigent ceux qui ont quelques corps arrêtés dans l'œsophage.

(Du fond de la bouche, les *alimens* passent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *œsophage*, et qui, en suivant le trajet de l'*épine* du *dos*, va aboutir à l'*estomac*, comme nous l'avons observé Tom. I, Chap. II, note 3.)

On ne peut que les extraire par la bouche, ou les pousser dans l'estomac.

Lors donc qu'un corps quelconque est arrêté dans le passage, il n'y a que deux manières de l'en chasser; ou l'on en fait l'extraction par la bouche, ou on le pousse dans l'*estomac*.

Le moyen le plus sûr est de les extraire; mais il n'est pas toujours possible.

Le moyen le plus sûr et le plus certain, est toujours d'en faire l'extraction; mais il n'est pas le plus facile. (D'ailleurs, les efforts qu'on fait dans cette opération, fatiguent souvent le malade, et ont quelquefois des suites fâcheuses. Souvent aussi le danger est extrêmement pressant); et alors il faut préférer de le pousser dans l'*estomac*, sur-tout quand le corps arrêté n'est pas de nature à endommager ce *viscère*.

Quels sont les corps qu'on peut pousser sans danger dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser dans l'*estomac* sans danger, sont tous les *alimens*, comme le *pain*, la *viande*, les *gâteaux*, les *fruits*, (les portions de *boyaux*, le *cuir* même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains *alimens* ne soient presque indigestibles; mais il est rare qu'ils soient mortels.)

Quels sont ceux qu'on doit extraire par la bouche.

Les substances *indigestes*, comme le *liége*, le *bois*, les gros *noyaux*, le *verre*, les *os*, les *pierres*, les *métaux*, etc., doivent, autant qu'il est possible, être tirés au-dehors, sur-tout si ces corps sont aigus, pointus, etc., comme les *épingles*, les *aiguilles*, les *arêtes* de *poisson*, les fragmens de *verre*, (les *ciseaux*, les *canifs*, les *bagues*, les *boucles*, etc.

Quelqu'extraordinaire qu'il paraisse de nommer tous ces corps, il n'en est cependant aucun que l'expérience ne prouve avoir été avalé : Voyez ci-après pag. 450 de ce Vol. ; et les accidens qui en résultent le plus ordinairement, sont de violentes douleurs dans l'*estomac* et les *intestins;* des *inflammations*, des *suppurations*, des *abcès*, des *ulcères;* la *fièvre lente*, la *gangrène*, des *coliques de miserére;* des *abcès* extérieurs, par lesquels sortent ces corps; et souvent, après les souffrances les plus atroces, la mort.)

Premier et second Moyens d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Les doigts;

LORSQUE le corps n'est pas descendu trop avant, il faut essayer de l'extraire avec les doigts ; méthode qui réussit souvent. Quand il est plus avancé, on se sert de *pinces* ou de *tenettes*, telles que celles dont les chirurgiens font usage; mais cette méthode est souvent infructueuse, sur-tout si le corps est de nature flexible, ou lorsqu'il est descendu fort avant dans le gosier.

Les pinces ou tenettes;

Troisième Moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

LORSQU'ON n'a réussi, ni avec les doigts, ni avec les pinces, ou qu'il n'a été possible d'employer, ni les uns, ni les autres, il faut avoir recours aux crochets.

Les crochets. Manière de les préparer et de les introduire.

On fait de ces crochets sur-le-champ, en courbant par le bout un morceau de fil de fer ; on l'introduit à plat ; et, pour s'assurer de la direction, ou pour conduire avec plus de sûreté, on fait à l'autre bout, par lequel on le tient, une autre courbure, dont on se sert comme d'une

anse, et dans laquelle on passe le doigt pour le tenir plus fermement; précaution à laquelle on ne doit jamais manquer, afin de prévenir les accidens qui sont arrivés quelquefois, lorsque ces instrumens ont échappé des mains de l'opérateur.

Après que le crochet est passé par-delà le corps qui est arrêté dans le gosier, on le retourne, et il accroche le corps, qu'on amène en le retirant.

Ils servent sur-tout à extraire les épingles, les arêtes, etc.

Les crochets sont encore très-commodes, lorsque le corps est un peu flexible, tels qu'une *épingle*, une *arête*, etc.: si elles sont placées en travers dans le gosier, le crochet, en les prenant par le milieu, les courbe et les dégage; ou si elles sont de nature fort fragile, il sert à les briser.

Quatrième Moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Les anneaux.

QUAND les corps arrêtés dans le gosier sont minces, ou qu'ils n'occupent qu'une partie du passage, comme alors ils pourraient facilement éluder le crochet, ou le redresser par leur résistance, on se sert d'anneaux faits de *métal*, ou de *laine*, ou de *soie*.

Manière de faire les anneaux solides et de les introduire.

Pour l'anneau de *métal*, on prend un morceau de fil de fer, fin et long; on le courbe par le milieu en cercle, d'environ un pouce de diamètre; on tient les deux bouts non courbés parallèles, et on les rapproche l'un de l'autre. On se sert de ces deux bouts pour tenir le fil de fer; on introduit dans le gosier le côté formé en anneau; on le conduit vers le corps engagé, et on le ramène.

Manière de faire les anneaux flexibles.

Les anneaux plus flexibles se font avec de la laine, du fil, de la soie, ou de petites ficelles, qu'il faut cirer pour leur donner plus de force et plus de consistance. On attache l'un ou l'autre de

ces anneaux à un manche de fil de fer, de baleine, ou de bois flexible, par le moyen duquel on l'introduit, pour engager les corps arrêtés, et pour les retirer. On peut passer plusieurs de ces anneaux les uns dans les autres, afin d'engager plus sûrement le corps arrêté, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre.

Avantages de ces derniers anneaux.

Cette espèce d'anneau a un avantage : c'est que, quand on a une fois engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le serrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tout sens ; ce qui, dans un grand nombre de cas, peut être d'une grande utilité.

Cinquième Moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

L'éponge.

UN autre moyen à employer dans ces occasions, est l'*éponge* : la propriété qu'elle a de se gonfler considérablement en s'humectant, la rend très-avantageuse dans ces cas.

Manière de l'introduire.

Lorsqu'un corps est arrêté dans le gosier, mais de manière à ne pas remplir tout le passage, on introduit un morceau d'*éponge*, par le vide que laisse le corps dans le passage, et on le fait descendre par-delà le corps. L'*éponge* se gonfle bientôt, et acquiert du volume dans cet endroit humide : on peut même en hâter le gonflement, en faisant couler de l'eau dans le gosier ; alors on la retire par le manche auquel elle est attachée ; et comme elle est devenue trop volumineuse pour le petit endroit par lequel elle a été introduite, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle.

Autre manière.

La compressibilité de l'*éponge*, ou la propriété qu'elle a de se resserrer en séchant, est une autre cause de son utilité. Dans ce cas, un

morceau d'*éponge* assez considérable peut être comprimé et resserré dans un très-petit espace, avec un fil ou un ruban dont on l'entoure fortement, et que l'on peut desserrer et retirer très-aisément, après que l'*éponge* a été introduite.

Troisième manière.

On peut encore comprimer l'*éponge* dans une baleine fendue en quatre par le bout; mais, de cette manière, il est difficile de l'introduire sans blesser le malade (1).

Sixième Moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Morceau de viande durcie.

J'AI souvent vu des *épingles*, ou d'autres corps pointus, arrêtés au passage, en être retirés en faisant avaler au malade un morceau de viande durcie, attachée à un fil, et retirée sur-le-champ avec violence. Ce moyen est plus sûr que l'*éponge*, et peut souvent réussir également bien.

Septième Moyen d'extraire les corps arrêtés dans le gosier.

Vomisse-

ENFIN, quand tous les moyens dont nous ve-

(1) Un chirurgien de Paris, nommé DE BEAUVE, a inventé un instrument dont on lit la description dans le *Journal de Médecine*, année 1769, tom. xxxj, pag. 431 et suiv. Cet instrument a le double avantage de pouvoir extraire les *corps arrêtés dans l'œsophage*, et de servir, à porter les *alimens* ou les *médicamens* liquides dans l'*estomac*, indépendamment de la *déglutition*; ce qui a déterminé l'auteur à lui donner le nom d'*instrument œsophagien*, dans le premier cas; et celui de *canule œsophagienne*, dans le second.

Il paraît que, dans le temps, l'on s'est servi de cet instrument avec succès. Il ne faudrait peut-être que répéter ces expériences pour qu'il fût plus connu et plus employé. Nous conseillons aux jeunes chirurgiens de le mettre en usage dans les malheureuses circonstances dont il est ici question.

nons de parler sont infructueux, il en reste un autre ; c'est de faire *vomir* le malade. Mais il ne peut être d'une grande utilité que pour les corps simplement engagés ; car, dans les cas où ils seraient accrochés ou implantés dans l'un des côtés du gosier, le *vomissement* pourrait quelquefois faire beaucoup de mal.

ment. Circonstances où il peut être utile.

Si le malade peut avaler, on lui donnera, pour le faire *vomir*, quinze ou vingt décigrammes (trente ou quarante grains) d'*ipécacuanha* en poudre.

Ipécacuanha.

Dans le cas contraire, on essaiera d'exciter le *vomissement*, en irritant le gosier avec une plume. Si ce moyen ne réussit pas encore, on donnera un *lavement* de *tabac*, qui a souvent fait *vomir*, lorsqu'on avait en vain tenté tous les autres *vomitifs*.

Lavement. de tabac.

(Le *lavement* de *tabac*, regardé comme une dernière ressource, mérite en effet attention. Voici un fait rapporté par Tissot. Un homme avala un gros morceau de *poumon* de *veau*, appelé vulgairement *mou de veau*, qui, s'étant arrêté au milieu de l'*œsophage*, en bouchait exactement l'entrée. Un chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens. Un second, voyant leur inutilité, et le malade ayant le visage noir et tuméfié, les yeux, pour ainsi dire hors de la tête, tombant dans des *syncopes* fréquentes, avec des mouvemens *convulsifs*, lui fit donner en *lavement* la *décoction* de trois décagrammes (une once) de *tabac* en corde. Ce *remède* procura un *vomissement* violent, qui fit rejeter le corps étranger, au moment où il allait causer la mort du malade.)

Son importance. Observation.

Moyens de pousser dans l'estomac les corps qui ne sont pas de nature à endommager ce viscère.

LORSQUE le corps arrêté est de nature à pouvoir être poussé dans l'*estomac*, c'est-à-dire, lorsque c'est du *pain*, de la *viande*, des *fruits*, etc., (comme il est dit, pag. 428 de ce Vol.), on peut le tenter, au moyen d'une *bougie huilée* et un peu chauffée, pour la rendre flexible, ou d'un *poireau* qu'on trouve par-tout, mais qui est sujet à casser; ou avec une baleine, un fil de *métal*, un morceau de bois flexible, au bout desquels on attache une *éponge*, etc. Il faut que tous ces corps soient unis et polis, pour qu'ils ne déchirent point les parois du gosier.

Bougie huilée, poireau, baleine, etc.

(Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on voulait pousser dans l'*estomac*, s'engageaient dans la *bougie*, dans le *poireau*, dans l'*éponge* dont on se servait pour les pousser, et ressortaient avec eux. Mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.)

Si, malgré tous les moyens que nous venons de proposer (pag. 442 de ce Volume), il est impossible d'extraire même les corps qu'il serait dangereux de pousser dans l'*estomac*, alors, de deux maux il faut éviter le pire : il vaut mieux hasarder de les pousser dans l'*estomac*, que d'abandonner le malade qui périrait sur-le-champ. On doit avoir d'autant moins de scrupule à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, et même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidens.

Circonstances où il faut pousser dans l'estomac les corps même nuisibles.

(Il arrive, dit TISSOT, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une; ou, 1.° ils sortent

sortent par les *selles ;* ou, 2.° ils ne sortent point et tuent le malade ; ou, 3.° ils sortent par les *urines ;* ou, 4.° ils se font jour par la *peau.*

Ces corps sortent quelquefois par les selles ;

Quand ils sortent par les *selles*, ou c'est au bout de peu de temps, sans avoir occasionné presque aucun accident ; ou ce n'est que long-temps après, et alors cette expulsion est précédée de beaucoup de douleurs. On a vu sortir en peu de jours, sans avoir fait souffrir, un *os* de patte de poule, un *noyau* de *pêche*, un couvercle de boîte de *thériaque*, des *épingles*, des *aiguilles*, des pièces de *monnaie* de toute espèce, une petite *flûte* longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, et sortit heureusement ; des *couteaux*, des *rasoirs*, une *boucle* de *soulier*.

J'ai vu, continue TISSOT, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans et demi qui avala un clou long de plus d'un pouce, et dont la tête avait plus de trois lignes de largeur : ce clou s'arrêta quelques momens au gosier ; mais il passa pendant qu'on vint me chercher, et ressortit pendant la nuit avec une *selle*, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un *os* entier d'aileron de *poulet* n'a occasionné qu'un peu de douleur d'*estomac*, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-temps, et ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, et même de plusieurs années, sans avoir cependant fait aucun mal. Il y en a qu'on ne revoit et qu'on ne ressent jamais.

L'événement n'est pas toujours aussi heureux. Le plus souvent, quoique les corps sortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'*estomac* et dans les *intestins*. Une fille avala quelques *épingles* :

elles lui occasionnèrent des douleurs violentes pendant six ans; enfin, au bout de ce terme elle les rendit, et fut guérie. Trois *aiguilles* occasionnèrent, pendant un an, des *évanouissemens*, des *convulsions*; elles ressortirent au bout de ce terme, et le malade fut guéri.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les *intestins*, sont arrêtés au fondement, et occasionnent de fâcheux accidens, mais auxquels un chirurgien adroit peut presque toujours remédier.

Ou ils ne sortent pas, et tuent le malade.

Ce qui arrive en second lieu, lorsque des corps nuisibles ont été avalés, c'est d'occasionner les accidens les plus fâcheux, suivis de la mort du malade; et il y en a beaucoup dans ces cas.

Une demoiselle ayant avalé des *épingles* qu'elle tenait dans sa bouche, une partie ressortit par les *selles*; mais l'autre partie perça les *intestins*, et même le *ventre*, avec des douleurs inouies. La malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une *aiguille* qui perça l'*estomac*, pénétra dans le *foie*, et le fit périr de langueur. Une *sonde* échappée en examinant la *gorge*, et avalée, tua le malade au bout de deux ans.

Il est vrai qu'on voit tous les jours avaler des pièces monnoyées de différens *métaux*, sans qu'il survienne rien de fâcheux: on a même vu avaler jusqu'à cent louis d'or, qui sortirent tous avec les *selles*. Mais que ces heureux hasards n'inspirent point trop de sécurité. Une seule pièce de monnaie avalée boucha la communication entre l'*estomac* et les *intestins*, et tua. On avale tous les jours des noyaux impunément; mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas qui sont devenus cause de

mort, après beaucoup de douleurs, comme on en trouve des observations dans le *Journal de Médecine*, novembre 1779.

Une femme, morte d'une *fièvre lente*, rendit sur les derniers jours de sa vie quelques noyaux de prunes, et enfin deux corps irréguliers, gros comme une petite noix : c'étaient deux noyaux également de prunes, qui, avec le temps, se sont recouverts, en partie, d'une substance brune, spongieuse et assez solide. Ayant ouvert un de ces deux corps, l'amande du noyau était desséchée et de couleur noirâtre.

Ou ils sortent par les urines,

La troisième manière dont ces corps s'échappent, est par la voie des *urines ;* mais ces cas sont rares. Une *épingle*, de moyenne grandeur, sortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée. L'on a rendu par la même voie un petit *os* ; des noyaux de cerises, de prunes, et, à ce qu'on dit, de pêche : on pense bien que cela n'a pu arriver sans occasionner les douleurs les plus atroces.

Ou par la peau.

La dernière voie par laquelle sortent les corps indigestes et nuisibles, introduits ou poussés dans l'*estomac*, est la *peau*. Il faut, pour que cela arrive, qu'ils aient percé l'*estomac*, ou les *intestins*, et qu'ils aient occasionné des *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on est obligé d'ouvrir. Ils sont souvent très-long-temps à faire ce trajet : quelquefois les douleurs sont continues ; d'autres fois le malade ne souffre que par intervalle. L'*abcès* se forme, ou sur l'*estomac*, ou dans d'autres parties du *ventre*. Quelquefois même ces corps, après avoir percé les *intestins*, font des routes singulières, et vont sortir loin du *ventre*. Une *aiguille* avalée sortit, au bout de quatre ans, par la jambe ; une autre par l'épaule.

Tous ces exemples, que nous avons cru nécessaire de rapporter, et une foule de morts

très-douloureuses, occasionnées par des corps avalés imprudemment, prouvent la nécessité de se tenir sur ses gardes à cet égard, et déposent, dit le même TISSOT, contre l'imprudence horrible, j'oserais dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre des *aiguilles*, des *épingles*, des *clous*, comme font tous les jours les ouvriers, entr'autres les tapissiers, les tailleurs, les couturières, les marchandes de modes, qui parlent, font la conversation, vont et viennent la bouche pleine de *clous*, d'*épingles*, d'*aiguilles*, etc., quand on pense aux maux horribles et à la mort affreuse qu'ils peuvent occasionner?)

Traitement qu'il faut employer lorsqu'on ne peut extraire ni pousser dans l'estomac les corps arrêtés dans le gosier.

Il faut cesser les tentatives. Pourquoi?

Dès qu'il est évident que tous les efforts qu'on fait pour extraire le corps étranger, ou pour le pousser dans l'*estomac*, deviennent infructueux, il faut y renoncer, parce que l'*inflammation* qu'on occasionnerait, en insistant davantage, pourrait devenir aussi dangereuse que le corps étranger lui-même. On a vu des malades mourir de cette *inflammation*, même après que ce corps avait été retiré.

C'est pourquoi, en même temps qu'on emploie l'un ou l'autre des moyens que nous avons conseillés précédemment, il faut faire avaler au malade, et souvent, quelque liqueur *émolliente*, comme du *petit-lait*, du *lait coupé* avec de l'eau, de l'*eau d'orge*, ou une *infusion* de feuilles de *mauve*; le tout chaud.

Donner des boissons émollientes;

S'il ne peut avaler, il faut lui injecter de ces mêmes liquides, au moyen d'un tube courbé, ou d'une *pipe* qu'on conduit dans le gosier. Les *injections* de ce genre, non-seulement adoucissent les parties irritées; mais encore, lorsqu'on les lance avec force, elles réussissent souvent mieux à déboucher le gosier, que tous les autres instrumens. Ou les injecter dans le gosier.

Quand, après avoir tenté inutilement toutes sortes de moyens, on est forcé de laisser le corps dans le gosier, il faut traiter le malade comme s'il était attaqué d'une véritable maladie *inflammatoire*. Il faut le *saigner*, le tenir à une *diète* légère, et lui mettre autour du cou des *cataplasmes émolliens*. Il faut même le traiter par cette méthode, si l'on a lieu de soupçonner une *inflammation* dans le gosier, quoique le corps arrêté en ait été retiré. Saignée. Cataplasmes.

Quelquefois l'agitation et le mouvement, portés à un certain degré, sont plus efficaces que les instrumens, pour dégager les corps arrêtés dans le gosier. Un coup dans le dos les a souvent dégagés; mais ce moyen est plus sûr et plus efficace, lorsque le corps est arrêté dans la *trachée-artère*. Dans ce dernier cas, il faut encore tenter l'*éternument* et le *vomissement*. Des *épingles* arrêtées dans le gosier, ont très-souvent été dégagées après une course à cheval ou en voiture.

Traitement, lorsque les corps indigestes ou nuisibles, arrêtés dans le gosier, ont été poussés dans l'estomac.

LORSQUE des substances *indigestes* ont été poussées dans l'*estomac*, il faut mettre le malade à un *régime* très-*adoucissant* : ses *alimens* ne doivent être que des fruits et des substances fa- Régime. Alimens.

rineuses ; des soupes, des potages, etc. Il s'abstiendra de tout ce qui peut échauffer ou irriter, comme de *vin*, de *punch*, d'*huile*, de poivre, etc. Sa boisson doit être du *lait* coupé, de l'eau d'*orge*, du *petit-lait*, etc.

Boisson.

Traitement, lorsque le corps arrêté remplit entièrement le gosier.

Lavemens nourrissans.

QUAND le gosier est tellement rempli par le corps qui y est arrêté, que le malade ne peut avaler aucun *aliment*, il faut le nourrir avec des *lavemens* de *bouillons*, des *gelées*, etc.

Enfin, lorsque le malade est en danger d'être suffoqué, qu'on a perdu toute espérance de le débarrasser, et que la mort paraît prochaine si l'on ne rétablit pas promptement la *respiration*, il faut se déterminer sur-le-champ à la *bronchotomie*, c'est-à-dire, à l'ouverture de la *trachée-artère*.

Bronchotomie.

Cette opération n'est, ni difficile pour le chirurgien expérimenté, ni très-douloureuse pour le malade. Elle est souvent le seul moyen de conserver la vie, dans ces circonstances malheureuses. Nous ne pouvons donc nous empêcher de l'indiquer, quoiqu'elle ne puisse être faite que par une personne très au fait de la chirurgie.

Cette opération, qui n'est pas très-douloureuse, est le seul moyen de conserver la vie.

(L'on a tiré, par le moyen de cette opération, des *os*, une *fève*, une *arête*, et sauvé par-là les malades. Mais, comme beaucoup de gens détestent tout ce qui s'appelle opération, et que, bien loin de vouloir convenir que celle-ci est légère, ils imaginent follement, dit Tissot, je ne sais quoi de barbare dans l'ouverture de la gorge, il est de la plus grande importance que les gens éclairés se réunissent contre ce préjugé. Peut-être même serait-il à souhaiter que la

loi ôtât aux parens le droit de s'opposer à cette opération, quand elle est jugée nécessaire par un médecin de réputation. Elle leur épargnerait les douleurs cruelles qu'ont éprouvées ceux qui, ayant refusé d'y consentir, ont eu le désespoir de voir, par la facilité avec laquelle on sortait ce corps, après la mort, par une légère incision, combien il était aisé de sauver la personne, que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

Incision à l'œsophage.

L'on doit tout tenter, quand il s'agit de la vie d'un homme. Dans le cas où un corps ne pourrait être dégagé de l'*œsophage*, ni rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire à l'*œsophage* même, une incision par laquelle on le tirerait, et d'employer le même moyen, lorsqu'un corps, tombé dans l'*estomac*, serait de nature à occasionner des accidens capables de tuer promptement le malade.)

§. II.

Des Accidens mortels occasionnés par la Submersion, par une Chute, par des Coups, etc.

ARTICLE PREMIER.

De la Mort apparente causée par la Submersion; ou des Noyés.

LORSQU'UNE personne est restée un quart d'heure sous l'eau, on ne doit pas avoir beaucoup d'espérance de la rappeler à la vie. Cependant, comme plusieurs circonstances peuvent concourir à entretenir la chaleur vitale dans les personnes qui se trouvent dans cette malheureuse situation, il ne faut pas abandonner trop tôt ces infortunés à leur triste sort. Au con-

traire, il faut tenter tous les moyens possibles de les sauver, puisqu'il y a nombre d'exemples, bien prouvés, de personnes qui ont été rappelées à la vie, après avoir été tirées de l'eau avec toutes les apparences de la mort, et être restées un temps considérable sans donner aucun signe de vie.

Secours qu'il faut administrer aux Noyés, pour les rappeler à la vie, lorsqu'ils paraissent l'avoir perdue.

Description de la Boîte fumigatoire et des objets qu'elle contient.

(AVANT que d'entrer en matière, nous allons donner la description des objets renfermés dans la boîte qu'on trouve dans les corps-de-garde des ports de Paris et des autres villes de France, ainsi que chez grand nombre de personnes riches dans les campagnes. Cette boîte, qu'on appelait dans l'origine *Boîte-entrepôt*, et qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Boîte fumigatoire*, est due à la philanthropie éclairée de PH. NIC. PIA, que les malheureux et les infortunés pleureront long-temps, (Voyez le *Journal de Paris*, an VII, n.° 251) contient:

1.° Un bonnet de laine, dont on couvre la tête du noyé;

2.° Deux frottoirs de laine, pour faire les *frictions*, comme nous le dirons ci-après;

3.° Une couverture de laine, en forme de tunique, dont on couvre le noyé, après l'avoir déshabillé;

4.° Quatre rouleaux de *tabac* à fumer, de demi-once chaque;

5.° Une petite boîte renfermant plusieurs paquets d'*émétique*, de trois grains chaque;

6.° Deux bouteilles de pinte, remplies d'*eau-de-vie camphrée*, animée avec l'*esprit volatil de sel ammoniac (ammoniaque étendu d'eau)*;

7.° Un flacon de cristal, contenant de l'*esprit volatil de sel ammoniac liquide (ammoniaque)*;

8.° Une cuillère de fer étamé;

9.° Une canule à bouche, pour souffler l'*air* dans la poitrine;

10.° Une machine *fumigatoire*, dans laquelle on allume le *tabac*, par le moyen d'un soufflet qui sert également à pousser la fumée dans le *chapiteau* de la machine, au bec duquel on a adapté un tuyau flexible, qui se termine par une canule qu'on introduit dans le fondement. Cette canule est double, pour que l'une supplée à l'autre, lorsqu'elle se trouve engorgée.

Il n'est personne qui ne sente combien il est important d'être muni de cette boîte, lorsqu'on veut secourir un noyé. Il faut donc commencer par s'informer s'il y en a dans le lieu où l'on a repêché le noyé, et, s'il n'y en a pas, détacher un assistant, qui se transportera sur-le-champ dans le lieu le plus voisin, et la demandera à celui qui la possède. Qui que ce soit ne la refuse; et comme elle est très-multipliée, ainsi que nous venons de le dire, pour peu que celui qui se charge de cette commission fasse de diligence, on se trouvera l'avoir à propos.

Il faut commencer par se procurer cette boîte;

Il est encore important de s'assurer de trois ou quatre personnes intelligentes, parce que la plupart des secours dont nous allons parler doivent être administrés à-la-fois, et chacun par une personne différente.)

Et deux ou trois personnes intelligentes.

La première chose qu'il y a à faire lorsqu'on a tiré de l'eau le corps d'un *noyé*, est de le transporter, le plus tôt possible, dans un lieu propre à lui donner tous les secours nécessaires à son état. Il faut bien prendre garde, en le transportant, de le faire d'une manière qui

puisse lui être nuisible, soit en le heurtant contre quelque chose, soit en le portant dans une mauvaise situation, comme en le tenant la tête en en-bas, ou dans une autre position contre nature.

On le posera donc sur un lit, ou sur de la paille, de manière qu'il ait la tête un peu élevée. S'il faut le transporter, on le mettra dans une voiture, ou sur les épaules de quelqu'un, mais de manière qu'il soit toujours dans la position la plus droite possible.

Manière de transporter le noyé.

(Au lieu de transporter le *noyé* sur les épaules, ce qu'on ne peut faire sans donner au corps une position contre nature, toujours nuisible, il faut que deux personnes, ou un plus grand nombre, portent avec précaution le *noyé*, ou couché sur leurs bras entrelacés, ou assis sur leurs mains jointes. Ce transport doit se faire avec célérité, pour moins retarder l'usage des secours dont il va être question.)

Indications qu'il y a à remplir dans l'administration des secours.

Lorsqu'on veut rappeler à la vie des personnes qui sont mortes en apparence, le premier objet dont on doit s'occuper, est de ranimer la chaleur naturelle, dont dépendent toutes les *fonctions vitales*, et d'exciter l'action de ces *fonctions* par l'usage des *remèdes* irritans, non-seulement appliqués sur la *peau*, mais encore introduits dans les *poumons*, les intestins, etc.

Première indication : réchauffer.

Quoique le froid ne soit en aucune manière la cause de la mort des *noyés*, cependant il devient un obstacle très-puissant à leur rappel à la vie. C'est pourquoi, après avoir ôté au *noyé* ses habits mouillés, on le frottera fortement, et pendant un temps considérable, de bas en haut, et particulièrement sur le *creux de l'estomac*, avec les frottoirs de laine, qu'on tiendra aussi chauds qu'il sera possible; et aussitôt qu'un lit bien chaud aura été préparé, on le mettra

dedans, la tête élevée, en continuant de le frotter. On lui couvrira la tête avec le bonnet de laine, et on l'enveloppera avec la couverture à laquelle on a donné la forme de chemise ou de tunique. On lui appliquera aussi des serviettes bien chaudes sur l'*estomac* et sur le ventre, et des briques chaudes, ou des bouteilles d'eau chaude, à la plante des pieds ou à la paume des mains.

Raison pour laquelle il faut commencer par réchauffer le noyé.

(On ne peut assez faire attention à l'ordre qu'on doit suivre dans le traitement des *noyés*, pour les rappeler à la vie. La raison pour laquelle il faut commencer à les réchauffer est évidente, pour peu qu'on y fasse d'attention : on ne peut se proposer de rappeler la vie dans un corps, qu'autant que le *sang* est dans le cas d'y circuler ; et on sent que cet effet ne peut avoir lieu, que ce *sang* ne soit dans un état de fluidité propre à couler. Or, il ne peut acquérir cet état, qu'autant que le corps a été réchauffé de manière à avoir la température capable de lui donner cette fluidité : on ne peut donc entreprendre d'administrer aucun secours aux *noyés*, qu'au préalable on ne les ait suffisamment réchauffés, pour que leur *sang* devienne fluide.

TISSOT rapporte, comme on le verra pag. 466 et suiv., l'histoire d'une fille qui confirme parfaitement la nécessité de suivre la méthode que nous venons de prescire.

Il faudrait joindre à la boîte fumigatoire un thermomètre. Pourquoi ?

Il serait à souhaiter en conséquence, qu'on joignît aux instrumens de la *boîte fumigatoire* dont nous venons de parler, page 456 et suiv. ; un petit *thermomètre* fort simple, où il y eût marqué uniquement le 32.ème ou 33.ème degré du *thermomètre* de RÉAUMUR, avec ces mots :

Chaleur du sang, ou qu'on doit donner ou procurer aux noyés.

La chaleur naturelle et douce d'une ou de deux personnes en bonne santé, couchées nues de chaque côté du *noyé*, a été salutaire dans bien des cas. On met le malade sur un des côtés, et les personnes qui se couchent avec lui, appliquent le devant de leur corps sur les deux faces du corps du *noyé*.

Peau de mouton toute chaude.

La peau d'un mouton qu'on écorche dans le moment, peut aussi s'employer avec avantage, pour couvrir et réchauffer le malade.

Nécessité d'un air frais et circulant dans la chambre du noyé.

On tiendra, pendant tout ce temps, les fenêtres ou portes de la chambre ouvertes à l'*air* libre. On n'y laissera que les personnes qui sont absolument nécessaires; le retour du *noyé* à la vie dépendant beaucoup de la pureté et de l'activité de l'*air* qui l'environne. Il faut consulter le *Plan de la société formée à Londres en faveur des noyés*, inséré dans la troisième partie, année 1774, du *Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, par PH. NIC. PIA.

Sels volatils. Alkali volatil fluor.

On lui présentera souvent sous le nez quelque *sel volatil* (*carbonate ammoniacal*), ou de l'*alkali volatil fluor* (*ammoniaque*): on en introduira même dans les narines, par le moyen de petits rouleaux de papier en forme de mèche, qu'on fourre dans le nez à plusieurs reprises, mais précipitées.)

Frictions spiritueuses.

Pendant cette opération, un autre assistant lui frottera l'*épine du dos* et le *creux de l'estomac* avec les frottoirs trempés dans de l'*eau-de-vie* ou de l'*esprit de vin* (*alcohol*), chauds, animés avec l'*esprit volatil de sel ammoniac* (*ammoniaque étendu d'eau*): on frottera

encore les *tempes* avec des *esprits volatils*, et on lui soufflera dans les narines, des poudres *irritantes*, telles que celles de *tabac* ou de *marjolaine*.

Insufflation d'air dans la bouche du noyé.

Dans l'intention de rétablir la *respiration*, il faut qu'une personne vigoureuse souffle, avec toute la force dont elle est capable, dans la bouche du malade, en même temps qu'elle lui pincera les narines avec les doigts. Lorsqu'elle se sera aperçu, par l'élévation de la poitrine et du ventre, que l'*air* a passé dans les *poumons*, et les remplit, elle cessera de souffler; elle pressera la poitrine et le ventre, pour faire sortir l'air qui y a été introduit. Elle répétera cette opération plusieurs fois de suite, en faisant ainsi rentrer l'*air* dans les *poumons*, et l'en rechassant en comprimant la poitrine et le ventre, enfin, en imitant, autant qu'il sera possible, par cette *respiration* artificielle, les effets de la *respiration* naturelle.

Insufflation dans les narines.

Lorsqu'on ne peut réussir à faire rentrer l'*air* dans les *poumons* en soufflant par la bouche, il faut tenter de l'introduire par l'une des narines, l'autre étant exactement fermée, ainsi que la bouche.

Le D.r MONRO propose à cet effet un tuyau de bois, disposé par une de ses extrémités pour remplir la narine, et par l'autre, pour qu'une personne puisse y souffler avec la bouche, ou pour y recevoir le tuyau d'un soufflet, qu'on emploiera dans la même vue.

Manière de se servir de la canule à bouche de la boite fumigatoire.

(La *canule à bouche* qu'on trouve dans la *boîte fumigatoire*, est très-commode pour cette opération. On introduit un des bouts de cette canule dans la bouche du noyé: l'assistant prend l'autre bout dans sa bouche, et souffle. Lorsqu'il veut reprendre haleine, il pince avec deux

doigts le tuyau de peau de cette canule, afin que l'*air* ne sorte point avant d'être entré dans la *poitrine* du noyé : il pince également ce tuyau de peau, pour éviter les exhalaisons qui, s'échappant de la bouche du noyé quand il commence de revenir à lui, enfileraient ce tuyau, et viendraient se perdre dans la bouche de celui qui souffle. Ces exhalaisons sont trop désagréables et trop dégoûtantes, pour ne pas avoir la plus grande attention à les éviter.

Le C.en GORCY, médecin de l'hôpital militaire de *Neubrisach*, a imaginé un soufflet auquel il donne le nom d'*apodopnique*, c'est-à-dire, qui rétablit la *respiration*, dont le mécanisme ingénieux répond à toutes les indications qui sont à remplir dans ces malheureuses circonstances, et qui n'a aucun des inconvéniens de l'insufflation, ou de la canule. Nous n'en donnerons pas ici la description : nous renvoyons à celle que ce médecin en a donnée lui-même, parce qu'elle est accompagnée d'un dessin gravé. On le trouve à la suite d'un bon *Mémoire sur les moyens de rappeler à la vie les asphyxiés*, inséré dans le *Journal de Médecine*, juin 1789, page 349 et suiv.

Mais, pour que cette insufflation ait lieu, il est quelquefois nécessaire d'écarter les dents du noyé, lorsqu'elles sont trop serrées pour pouvoir y introduire le bout de la canule. Alors on a recours au manche de la cuillère de fer, lequel, dans cette occasion, fait l'office d'un levier ; et il est important, en voulant faire cet écartement, d'employer la plus grande prudence, pour ne pas s'exposer à *luxer* la mâchoire de celui qu'on voudrait soulager.

Quand on est parvenu de cette manière à desserrer les *dents*, il faut les contenir ouvertes ;

en les assujétissant avec un petit morceau de bois de l'épaisseur de la tige de la canule à bouche, afin que l'introduction en soit facile. On a aussi l'attention, pendant l'insufflation, de pincer les narines du noyé; autrement l'*air* qu'on lui introduirait par la bouche pourrait sortir par le nez, ce qui rendrait cette opération infructueuse. Mais, en même temps qu'on recommande de serrer les narines du noyé, on observe aussi qu'il ne faut pas les tenir si exactement fermées que l'*air* ne puisse de temps en temps s'en échapper; on ne pourrait alors rétablir la *respiration* artificielle dont nous venons de parler. Il faut donc de temps en temps lâcher les doigts qui pincent le nez, et faire les compressions sur la poitrine et sur le ventre, recommandées pag. 461.)

Bronchotomie.

Mais, quand on ne peut pas introduire de l'*air* dans les *poumons*, ni par la bouche, ni par les narines, il faut ouvrir la *trachée-artère*; et cette opération, qu'on appelle, comme nous l'avons déjà dit, *bronchotomie*, ne peut jamais être faite que par un chirurgien très-instruit: nous ne nous arrêterons donc pas à la décrire.

Alkali volatil fluor intérieurement. Dose.

(Dans le temps qu'on emploie à-la-fois, autant qu'il est possible, les secours dont on vient de parler, il faut encore essayer de faire avaler au noyé quelques liqueurs *irritantes fortes*, telles que l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*. On en met douze ou quinze gouttes dans une cuillerée d'eau; on les verse dans la bouche du *noyé*, et on tient la tête penchée en arrière, pour en faciliter la *déglutition*. On réitère cette dose plus ou moins, jusqu'à ce que la connaissance et le *pouls* soient revenus.

Circonstances qui in-

Si, quelque temps après que le *noyé* a pris cette liqueur, on s'aperçoit qu'elle lui occa-

quent l'émétique ; sionne des soulèvemens d'*estomac*, qui le fatigueraient en vain, parce qu'ils n'occasionnent point de *vomissemens* réels; dans ce cas, il faut dissoudre un décigramme et demi (trois grains) d'*émétique* (*tartrite de potasse antimonié*), dans trois ou quatre cuillerées d'eau, qu'on lui fait avaler successivement. S'il vomit, on lui donne de l'eau chaude, pour faciliter le *vomissement*. Si ce *remède* opère également par les *selles*, alors, tant pour diminuer le *vomissement* que pour fortifier le noyé, il faut lui faire prendre de petites cuillerées à café d'*eau-de-vie camphrée*, telle qu'on la trouve dans la *boîte fumigatoire*. Elle est combinée de telle sorte, qu'elle décompose l'*émétique* et le rend sans effet; et alors elle équivaut à un *cordial* qui serait *diaphorétique* et *diurétique*, c'est-à-dire, qu'elle agit par les *sueurs* et par les *urines*. Voyez la sixième partie du *Détail des succès*, etc., par PH. NIC. PIA, ann. 1777 et 1778, pag. 29 et 30.

L'eau-de-vie camphrée.

L'*alkali volatil fluor* (*ammoniaque*) n'est pas seulement un *remède* accessoire dans le traitement qu'on doit faire éprouver aux *noyés*; le C.en SAGE n'hésite pas de dire qu'il en est le principal et le premier, et il donne en preuve l'observation suivante, qui a été multipliée nombre de fois depuis, même en Angleterre, par M. MIDFORT, chirurgien de Londres.

« Le 20 juillet 1777, dit le C.en SAGE, un homme « ivre, ayant aperçu des personnes en *scaphandre* dans la Seine, crut pouvoir, à leur « imitation, entrer et marcher dans l'eau, soit « qu'il s'imaginât que l'eau n'était pas profonde « en cet endroit, ou qu'il crût savoir assez bien « nager pour s'en tirer. Quoi qu'il en soit, ôter « ses habits et se mettre à l'eau, fut l'affaire d'un « instant. On eut beau lui crier de prendre garde

« à

« à lui, il n'en tint compte, et s'applaudissait « de ses succès, tant qu'il eut pied ; mais bientôt « le courant l'entraînant, il disparut. Ce ne fut « que quelques minutes après qu'on vit ses pieds « à la surface de l'eau, et il disparut de nouveau. « Il y avait plus de vingt minutes qu'il était « submergé, quand un batelier le tira de l'eau, « sans mouvement, sans *pouls*, les yeux ouverts « et immobiles.

« Une des personnes qui nageaient à l'aide du « *scaphandre*, se rendit au batelet, introduisit « de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)* dans « les narines du noyé, et lui en versa quatre ou « cinq gouttes dans la bouche. Aussitôt cet « homme fit une grande *expiration*, rejeta « une eau écumeuse, et dit en se redressant, « *Je me porte bien.* Le batelier le voyant debout, « dit : *J'aurais bien dû le porter au corps-de-* « *garde tandis qu'il était noyé, j'aurais ga-* « *gné un louis.* L'autre ayant repris ses habits, « crut, à ces mots, qu'on voulait le faire mettre « en prison. Il eut bientôt sauté du batelet à terre, « et prit la fuite en courant. »)

Fumée de tabac introduite dans l'anus.

Si les différens secours qu'on vient d'indiquer se trouvent sans succès, on introduira de la fumée de *tabac*, en forme de *lavement*, par l'*anus*, pour irriter les *intestins*. (On a inventé plusieurs machines, telles que celle qui est dans la *boîte fumigatoire*, décrite pag. 457 de ce Vol., pour administrer ces *lavemens*, et il faut les employer lorsqu'on les a sous la main.)

Manière de l'introduire.

Mais, à leur défaut, on peut se servir d'une pipe ordinaire. On remplit le fourneau de la pipe, de *tabac* à fumer, qu'on a humecté avant que de l'allumer ; on introduit le tuyau dans le fondement ; on enveloppe le fourneau allumé avec un morceau de papier, percé de plusieurs

trous; on souffle sur le papier, de manière à faire prendre à la fumée la direction du tuyau qui est introduit dans le fondement; ou bien, on adapte au fourneau allumé de cette pipe, le fourneau d'une autre pipe, et on souffle par le tuyau de cette dernière.

On peut encore introduire la fumée de *tabac*, de la manière suivante. On prend une canule de seringue ordinaire, à laquelle on adapte une petite vessie, ou un petit sac, et on introduit la canule dans le fondement. On ferme l'ouverture du sac ou de la vessie, avec le tuyau de la pipe, autour duquel on serre fortement le sac; on allume le fourneau de la pipe, et on dirige la fumée comme ci-dessus.

Lavemens de sel et de vin, ou de liqueurs spiritueuses.

Dans le cas où l'on serait dans l'impossibilité d'introduire de la fumée de *tabac* dans les *intestins*, il faut recourir aux *lavemens* d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel (muriate de soude)*, ou de *vin*, ou de *liqueurs spiritueuses*, et on les renouvelle plusieurs fois. On peut les administrer avec l'instrument ordinaire à donner des *lavemens*, c'est-à-dire, avec une seringue, ou un sac, ou une vessie garnie de son tuyau: mais, comme ils doivent pénétrer très-avant, il vaut beaucoup mieux employer une seringue d'une certaine grandeur.

Bain chaud.

Tandis qu'on est occupé de ces secours, quelqu'un préparera un *bain chaud*, dans lequel on mettra le *noyé*, si les moyens déjà tentés sont sans succès. Lorsqu'on n'est pas dans le cas de pouvoir faire usage du *bain*, il faut ensevelir le corps du malade dans du *sel (muriate de soude)*, du sable, du grain, des cendres, etc., le tout bien chauffé.

Observation.

TISSOT fait mention d'une fille qui fut rappelée à la vie, après avoir été tirée de l'eau tout le

corps enflé et gonflé, ayant toutes les apparences de la mort. On l'étendit nue sur des cendres chaudes; on la couvrit d'autres cendres également chaudes; on lui mit sur la tête un bonnet, et autour du cou un bas qui était rempli de cendres, et par dessus le tout, des couvertures. Après être restée une demi-heure dans cette situation, son *pouls* revint; elle recouvra la parole, et s'écria: *Je gèle, je gèle.* On lui donna un peu d'*eau-de-vie de cerises*, et on la laissa huit heures ensevelie sous la cendre. Au bout de ce temps elle en sortit, sans autre mal qu'une lassitude ou faiblesse qui se dissipa en peu de jours. Il dit encore qu'un homme, après être resté six heures sous l'eau, fut rappelé à la vie par la chaleur d'un tas de fumier (2).

Avant que le malade donne quelques signes de vie, et qu'il soit capable d'avaler, il serait inutile et même dangereux de lui verser aucune liqueur dans la bouche. (Il faut excepter de cette loi générale l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, qui, comme nous l'avons vu, observation de la pag. 465, a été le premier et le seul secours mis en usage; et jamais résurrection n'a été, ni aussi subite, ni aussi complète.

Il ne faut rien mettre dans la bouche du noyé avant qu'il soit en état d'avaler. Excepté l'alkali volatil fluor.

Si l'on ne doit donner qu'avec précaution des liqueurs au *noyé*, avant qu'il soit en état d'avaler), cependant on peut lui humecter souvent les lèvres et la langue avec une plume trempée dans de l'*eau-de-vie* chaude, ou d'autres *liqueurs spiritueuses fortes*; et aussi-tôt qu'il a recouvré

Il faut lui humecter les lèvres et la langue avec des liqueurs spiritueuses.

(2) Voyez les réponses de Ph. Nic. PIA, aux lettres de l'abbé JACQUIN, au sujet des cendres chaudes, pag. 83 du *Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des noyés*, 2.me édition, et pag. 16 du *Supplément à ce Détail*, etc. Voyez de plus la 6.me partie du même ouvrage, pag. 17, 18 et 19.

la faculté d'avaler, on peut lui donner de temps en temps une cuillerée de *vin* chaud, ou de quelqu'autre liqueur *cordiale*.

Moyens de le faire vomir sans lui donner l'émétique.

Il y en a qui recommandent de donner au *noyé* un *vomitif*, dès qu'il est un peu ranimé; mais il est toujours beaucoup mieux de le faire *vomir* sans avoir recours à l'*émétique*. On pourra tenter à cet effet, de chatouiller le gosier et la gorge avec la barbe d'une plume huilée, ou quelqu'autre corps doux qui ne soit pas dans le cas de fatiguer ou de nuire à ces parties.

Oxymel scillitique.

Tissot recommande de donner, dans ce cas, l'*oxymel scillitique*, à la dose d'une cuillerée, délayée dans un peu d'eau, et répétée tous les quarts d'heure, jusqu'à six fois; et lorsqu'on n'a pas ce *remède* sous la main, il conseille de lui substituer une forte *infusion* de *sauge*, de *fleurs de camomille*, ou de *chardon béni*, adoucie avec le *miel*, ou simplement de l'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel commun (muriate de soude)*. Mais il faut observer qu'en conseillant tous ces *remèdes*, Tissot ne veut pas qu'on les donne en assez grande quantité pour exciter le *vomissement*; car il ne le regarde nullement comme placé dans ces occasions.

Infusion de sauge, de camomille, ou de chardon béni avec le miel.

Le vomissement n'est point nécessaire.

Lorsque le malade a commencé à donner quelques signes de vie, il faut bien se donner de garde de discontinuer les secours; car quelquefois il expire après ces premières apparences de résurrection. Il faut, au contraire, continuer toujours les *fomentations* chaudes et *irritantes*, et lui donner souvent de petites quantités de liqueurs *cordiales*.

Il ne faut pas interrompre les secours, quoique le noyé paraisse ressusciter.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Enfin, quoiqu'il soit manifestement rappelé à la vie, il lui reste quelquefois de l'*oppression*, de la *toux*, des mouvemens de *fièvre*, *symptômes* qui constituent une véritable maladie. Il

faut, dans ce cas, *saigner* le malade du bras, lui faire boire abondamment de l'*eau d'orge*, de *fleurs de sureau*, ou de toute autre *tisane pectorale adoucissante*.

Avec quelle précaution il faut saigner les noyés.

(On observera qu'on ne conseille la *saignée* qu'après que le malade est manifestement rappelé à la vie, et lorsqu'il y a *oppression*, *toux*, *fièvre*, etc. En effet, la *saignée* ne doit point être pratiquée indifféremment dans tous les cas de mort apparente, et à plus forte raison, sur les corps froids et glacés. Il n'est pas raisonnable, dit le D.r ALEXANDRE JOHNSON, de la tenter avant que le corps ait recouvré un peu de chaleur: elle ne doit pas être regardée comme absolument nécessaire en pareil cas: on a même vu souvent la *saignée* retarder et rendre plus lent le retour à la vie; et quelquefois elle a été fatale au sujet qu'on s'efforçait de ressusciter.

La saignée n'est point un secours essentiel. Elle peut, dans bien des cas, devenir funeste.

Quelque bon effet que l'on attende de la *saignée*, il est important d'avertir qu'elle ne doit pas être un des premiers secours employés pour ranimer la vie: l'écoulement du *sang* empêche évidemment la continuation des opérations plus nécessaires et plus actives; et la bande arrêtant le *sang*, arrête ou détruit une partie du mouvement des *fluides* que l'on cherche à rétablir, par les secours auxquels on doit avoir plus de confiance.

Exception.

Il est cependant une exception à faire à cette règle, exception notée dans la sixième partie du *Détail*, etc., citée note 2 de ce Chap.: c'est lorsqu'on s'aperçoit que les *vaisseaux* du noyé sont gonflés, qu'il a le visage pourpre ou violet, et que ses yeux paraissent étincelans. Alors il faut saigner le malade à la *jugulaire*. Il faut donc appeler sur-le-champ un chirurgien. Il est important d'observer qu'il ne faut pas que cette

Saignée de la jugulaire.

saignée soit trop copieuse d'abord; il vaut mieux y revenir, s'il est nécessaire.

Constance qu'il faut avoir dans l'administration des secours.

Les secours que l'on donne aux *noyés*, et autres personnes qui ont le malheur d'être privées de toutes les apparences de la vie, doivent être continués pendant long-temps, et au moins pendant six heures, sans se décourager, enfin jusqu'à ce que le sujet ait entièrement recouvré la vie, ou qu'il soit bien constaté qu'on ne peut la lui rendre: ce dont on est assuré, si, en écartant les paupières, on observe que les yeux sont ternes et éteints, et que d'ailleurs le corps, se refroidissant de plus en plus, devient roide.

Moment où on peut les cesser.

Ces secours doivent être administrés tous ensemble, autant qu'il est possible, de manière cependant que l'un ne préjudicie pas à l'autre. Il est donc essentiel, dans ces circonstances, d'être assisté de deux ou trois personnes qui se possèdent bien. Autrement on se trouverait embarrassé, et les secours perdraient de leur efficacité, parce que, malgré la meilleure volonté, ils seraient donnés avec une confusion, qui nuirait au noyé qu'on voudrait secourir.

A Paris et dans toute la France, les secours que l'on donne aux *noyés* sont gratuits, et même récompensés. C'est à l'humanité et au zèle de PH. NIC. PIA que nous devons cet établissement, fait à l'instar de celui d'Amsterdam, et qui a été imité par la plupart des villes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, etc. Depuis le mois de juin 1772, que subsiste cet établissement, jusqu'en 1790, que ce C.en vertueux en a rendu compte, après l'avoir entretenu à ses frais pendant les deux premières années de la révolution, on a rappelé à la vie 762 *noyés*, sur 894 à qui l'on a administré des secours dans la seule ville de Paris. C'est donc

les sept huitièmes de ces infortunés que l'on a rendus à la société, et qui eussent péri, quoiqu'encore en vie ; et il y a tout lieu de croire que, par les soins que la police se donne tous les jours, par les secours multipliés qu'elle emploie, par les instructions qu'elle répand, on en sauvera, dans peu de temps, un bien plus grand nombre.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, sur un sujet de cette importance, que d'ajouter à ce que nous venons d'exposer, l'extrait de l'*Avis* publié en 1772, par les *Prévôt des Marchands et Echevins, concernant les personnes noyées qui paraissent mortes, et qui, ne l'étant pas, peuvent recevoir des secours pour être rappelées à la vie.* On est dans l'usage de coller cet abrégé sur le devant de la *boîte fumigatoire*, afin qu'étant à portée d'être lu plus aisément, il s'inculque d'autant mieux dans la mémoire des sergens et soldats des corps-de-garde ; et que ceux-ci, le sachant par cœur, puissent être dans le cas de coopérer tous ensemble à l'administration des différens secours.

Avis de la ville de Paris sur les noyés.

« Les *Prévôt des Marchands et Echevins*, voulant détruire l'abus funeste de la *suspension par les pieds*, ainsi que du *roulement dans un tonneau défoncé*, commencent par proscrire ces deux moyens, comme téméraires et dangereux. Instruits d'ailleurs des succès multipliés qu'ont eus différens secours donnés à des personnes *noyées*, ils s'empressent de les indiquer à leurs concitoyens, et les sollicitent à ne pas les négliger, toutes les fois que l'occasion se présentera de les employer.

Ces moyens salutaires consistent :

Récapitulation des secours qu'il faut aux noyés.

1.° A déshabiller le *noyé*, l'essuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différens sens, le laisser peu sur le

dos, et le tenir chaudement, s'il est possible, sans cependant lui intercepter l'*air* ;

2.° Lui faire avaler de huit à quinze gouttes d'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, comme il est prescrit pag. 463 de ce Vol. ; lui faire entrer de l'*air* dans les *poumons*, en lui soufflant dans la bouche, par le moyen d'une canule, et lui pinçant les deux *narines* ;

3.° Lui introduire, dans les *intestins*, de la fumée de *tabac* ;

4.° Lui chatouiller le dedans du *nez* et de la *gorge*, avec la barbe d'une plume ; lui souffler, dans le *nez*, du *tabac* ou de la poudre *sternutatoire* ; lui présenter sous le *nez* de l'*esprit volatil de sel ammoniac (ammoniaque étendu d'eau)*, ou de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, ainsi que de la *fumée de tabac* ;

5.° Lui frotter toute la surface du corps avec de la flanelle imbibée d'*eau-de-vie camphrée* ; et, si l'on juge qu'il est en état d'avaler, lui faire prendre successivement une ou deux cuillerées d'*eau-de-vie camphrée* ;

6.° Enfin, continuer long-temps tous ces secours, sans que l'un puisse nuire à l'autre. La persévérance est d'autant plus indispensable, que ce n'est souvent qu'après deux, quatre, et même six heures d'un travail non interrompu, que les premiers signes de retour à la vie commencent à se manifester.

Ordre de fournir la boîte à la première réquisition.

Le sergent de chaque corps-de-garde est tenu de fournir la *boîte fumigatoire*, contenant lesdits secours, à la première réquisition : il l'accompagnera lui-même, ou la fera accompagner par un soldat au fait et intelligent.

Il fera, dans les vingt-quatre heures, son rapport au Bureau de la ville, de l'usage qui aura été fait desdits secours.

Il entretiendra son entrepôt toujours en bon état; en conséquence, il le fera compléter, et il aura soin de nettoyer les machines, toutes les fois qu'on en aura fait usage. Il s'y fera tous les mois une visite, pour assurer le Bureau des soins qui auront été pris.

Récompenses à ceux qui auront sauvé un noyé.

Le Bureau de la ville accorde une somme de *quarante-huit livres* à partager entre ceux qui auront sauvé un *noyé*, en le rappelant à la vie, suivant la distribution indiquée par l'*Avis*, et aux conditions qui s'y trouvent énoncées.

Si les moyens employés n'ont pas eu le *succès* désiré, le sergent ou le soldat aura soin de requérir la garde de Paris, pour lui remettre le cadavre avec toutes ses dépendances, afin que les officiers de justice, ou autre à qui il appartiendra, en prennent connaissance.

On prévient que, dans tous les cas, les frais extraordinaires seront remboursés, pourvu qu'ils soient jugés nécessaires. »

La plupart des villes de France se sont empressées de marcher sur les traces de la capitale: elles ont fait de pareils établissemens, et ont publié de pareilles instructions; aussi le nombre des *noyés*, sauvés jusqu'ici dans toute l'étendue de la république, est-il très-considérable. Mais qu'il s'en faut qu'il soit tel qu'il devrait être! La majeure partie des villages ignore qu'il existe de semblables établissemens; et, malgré le *Catéchisme sur les asphyxies*, que le gouvernement a fait répandre avec profusion dans les campagnes; malgré des instructions multipliées sur les secours à administrer aux *noyés*; qu'il fait distribuer tous les ans; des préjugés homicides s'opposent encore, dans nombre d'endroits, à ce qu'on cherche à rappeler à la vie celui qui semble l'avoir perdue dans l'*eau*. Voyez

le *Journal de Paris*, année 1787, n.° 213.

Il est certain que jamais on ne parviendra à répandre les vérités qui ont pour objet la vie de l'homme, si ceux qui lisent ne veulent pas se communiquer à ceux qui ne lisent pas. C'est donc les personnes instruites qui habitent les campagnes, que le gouvernement charge indirectement d'instruire le paysan sur les objets de la santé, quand il leur envoie les ouvrages qu'il fait imprimer à cet effet. Les vérités qui regardent la conservation des hommes, doivent intéresser également nos ministres, puisqu'elles s'allient nécessairement avec les vérités évangéliques, dans une religion dont la charité est la base.)

ARTICLE II.

De la Mort apparente causée par une Chute, par des Coups, etc.

Les mêmes secours que pour les noyés.

LES personnes qui ont le malheur, par une chute, par des coups, etc., de paraître privées de la vie, doivent être traitées par les mêmes moyens, à-peu-près, que celles qui sont restées quelque temps sous l'eau.

Observation d'une mort apparente causée par une chute;

J'ai vu un homme tellement étourdi pour être tombé de cheval, qu'il resta, pendant six heures, absolument privé de tout signe de vie. Cependant cet homme, après avoir été *saigné* et reçu les secours propres à entretenir la chaleur vitale, revint, et fut parfaitement rétabli en peu de jours.

Par un coup.

Le D.r ALEXANDER, dans les *Essais de Médecine et de Littérature d'Edimbourg*, rapporte une observation à peu près semblable. Un homme qui, après avoir reçu un coup dans la poitrine, avait tous les signes de la mort, fut ressuscité

par un *bain d'eau chaude*, dans lequel on le retint pendant quelque temps.

Ces exemples, et plusieurs autres de cette nature, que je pourrais citer, nous conduisent à tirer cette conséquence importante : qu'une partie des personnes qui meurent subitement par des chutes, des coups, etc., pourraient être rappelées à la vie, si on employait à leur égard les moyens appropriés, et qu'on les continuât pendant un temps convenable.

La plupart de ceux qui meurent subitement après des chutes, des coups, etc., pourraient être rappelés à la vie.

(Il est d'observation, que les secours employés pour rappeler les *noyés* à la vie, excepté celui de réchauffer, qui ne peut convenir qu'aux *noyés*, et à ceux qui sont saisis par le froid, comme nous le verrons ci-après, conviennent contre tout ce qu'on appelle mort subite, quelle qu'en soit la cause ; *convulsions*, *accès de colère*, *strangulation*, *étouffement par la foudre*, etc. Souvent, dans tous ces cas, il n'y a que la *respiration* d'interceptée, et il suffit de la rétablir.

Les secours pour les noyés conviennent dans presque toutes les morts subites.

Il en est des hommes *noyés*, suffoqués, étranglés, comme des animaux à qui l'on a soustrait l'*air* dans la *machine pneumatique* : ces animaux paraissent morts ; on les ressuscite, en leur rendant l'*air*. Il faut distinguer la mort, de la cessation de la vie. La vie consiste dans le mouvement ; la mort, dans la destruction ou dissolution. Quand la dissolution n'a pas encore eu lieu, rendez le mouvement, vous rendrez la vie.)

Dans la plupart de ces cas, il ne s'agit que de rétablir la respiration qui est interceptée.

En quoi consiste la vie ;

La mort.

§. III.

De l'Asphyxie, ou des Accidens mortels occasionnés par les vapeurs nuisibles et suffocantes, telles que les exhalaisons du charbon allumé, des liqueurs en fermentation, des puits et des fosses fermés depuis long-temps, des lampes et des chandelles allumées dans de petits endroits, des latrines, etc.; *des Accidens occasionnés par la foudre,* etc.

Comment l'air peut être rendu nuisible et mortel.

L'AIR peut être rendu nuisible, et même mortel, de plusieurs manières; 1.° lorsqu'il est privé de ses principes vivifians; 2.° lorsqu'il est imprégné d'exhalaisons *méphitiques*, etc. C'est ainsi que l'*air* qui a passé à travers du charbon enflammé, ou de tout autre chauffage en *ignition*, ne peut plus entretenir ni ce même feu, ni la vie des animaux. Delà, le danger de dormir dans des chambres fermées, s'il y a du charbon allumé.

Il faut éviter les vapeurs du charbon.

Les uns, à la vérité, prétendent que le danger vient de l'*huile sulfureuse* qui s'exhale du charbon, et qui se répand dans la chambre; les autres soutiennent qu'il vient seulement de la qualité de l'*air* de la chambre, altéré par le feu seul. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il n'en est pas moins certain qu'il faut éviter avec le plus grand soin les vapeurs du charbon.

Danger de coucher dans de petites chambres où il y a du feu;

En général, il est dangereux de coucher ou de dormir dans de petites chambres où il y a du feu, quel que soit le genre de chauffage. Dernièrement, quatre personnes furent trouvées suffoquées, pour avoir couché dans une chambre où l'on avait laissé consumer une petite quantité de charbon de terre allumé. (Les vapeurs du charbon de bois sont pernicieuses au même degré.)

D'entrer

Les vapeurs qui s'exhalent du *vin*, du *cidre*,

de la *bière*, de toute autre *liqueur* en *fermentation*, contiennent quelque chose de mortel, qui tue de la même manière que la vapeur du charbon (3) : delà, le danger d'entrer dans un cellier ou dans une cave dans lesquels il y a une grande quantité de liqueurs en *fermentation*, sur-tout s'ils ont été tenus fermés pendant quelque temps. On a mille exemples de gens tués sur-le-champ, en entrant dans ces lieux ; et d'autres qui ont eu beaucoup de peine à échapper au danger.

Dans des lieux où il y a des liqueurs en fermentation.

Quand on ouvre des souterrains fermés depuis long-temps, ou quand on nettoie des puits profonds qui n'ont pas été vidés depuis longues années, les vapeurs qui s'en exhalent produisent les mêmes effets que celles dont nous venons de parler. C'est pourquoi on ne doit point descendre dans les puits, dans les *mines*, dans les fosses, etc., dans d'autres lieux humides et profonds, qui ont été long-temps fermés, avant qu'ils aient été suffisamment purgés de leur air

Danger de descendre dans les lieux souterrains, dans des puits, des fosses, etc., fermés depuis long-temps.

---

(3) Il est bien prouvé aujourd'hui, que toutes ces vapeurs qui s'élèvent des substances ainsi en *fermentation*, sont du même genre que celles qui viennent du charbon, et qu'elles forment une espèce de *gaz* ou de vapeur *élastique*, à laquelle on avait donné le nom un peu extraordinaire d'*air fixe ;* car on ne sait ce que l'on veut dire par de l'*air fixe*. Ce qu'on sait de mieux aujourd'hui, c'est que ce *gaz*, ou cette vapeur *élastique*, est un véritable *acide*, qui, lorsqu'on en a saturé des *alkalis*, cristallise avec eux : aussi l'appelle-t-on aujourd'hui *gaz acide carbonique*. Comme on avait nié d'abord que cette vapeur fût *acide*, on traita un peu cavalièrement le C.en SAGE, et ensuite feu le comte DE MILLY, tous deux membres de l'académie des sciences, qui avaient les premiers avancé cette opinion en France ; cependant on fut obligé de convenir, dans la suite, qu'ils avaient raison.

Ce que c'est que les vapeurs du charbon et des liqueurs en fermentation.

méphitique, en y brûlant de la *poudre à canon*, etc., (comme nous l'avons déjà observé Tom. I, Chap. II).

Moyens de connaître quand l'air de ces lieux est malsain.

Il est facile de reconnaître quand l'*air* de ces lieux est malsain et mortel. On y descend une chandelle allumée, ou du bois, de la paille enflammés, etc. Si ces corps continuent de brûler, on peut y descendre en sûreté; mais s'ils s'éteignent subitement, il faut bien se garder d'y entrer, que l'*air* n'ait été purifié par le feu, (ou par l'eau, comme nous le dirons pag. 486 et suiv. de ce Vol.)

Accidens occasionnés par la vapeur des lampes, chandelles, etc.

La fumée des lampes et des chandelles, surtout quand on les éteint, agit comme les autres vapeurs, quoique plus faiblement et plus lentement. On a cependant des exemples de gens tués par la seule fumée de lampes éteintes dans de petites chambres bien closes; et les personnes qui ont la *poitrine* faible et délicate, sont, pour l'ordinaire, promptement saisies par de fortes *oppressions*, lorsqu'elles se trouvent dans des appartemens où il y a beaucoup de lumières.

ARTICLE PREMIER.

Traitement que doivent essuyer ceux qui ont été suffoqués par l'une ou l'autre de ces vapeurs.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ne sont que légèrement affectés, ou dont la syncope est incomplète.

CEUX qui s'aperçoivent du danger auquel vont les exposer les vapeurs qu'ils respirent, et qui, en conséquence, se retirent dès qu'ils se trouvent affectés, sont ordinairement soulagés aussitôt qu'ils sont au grand *air*. S'il leur reste un malaise, ils se rétablissent parfaitement, (en respirant de l'*alkali volatil fluor* (*ammoniaque*),

Grand air. Alkali volatil fluor.

et en buvant un peu d'eau et de *vinaigre*, ou de *limonade* chaude.

(Dans les salles d'assemblées, de spectacles, etc., où l'*air* est si promptement corrompu par les vapeurs *méphitiques* que produisent les lumières multipliées, et la *respiration* du grand nombre de personnes qui s'y trouvent, s'il arrivait, dit le C.en SAGE, que quelqu'un tombât en *syncope*, il faudrait opposer l'*alkali volatil fluor* (*ammoniaque*) à l'action de l'*acide méphitique;* et on le rappellerait beaucoup plus promptement à la vie en lui faisant respirer de cet *alkali*, qu'en lui présentant du *vinaigre :* car la *syncope* n'est qu'un commencement d'*asphyxie ;* état dans lequel tout *acide* est plus nuisible qu'avantageux.)

Mais lorsque l'effet de ces vapeurs est tel, que les personnes en perdent la connaissance et le sentiment, il faut avoir recours aux moyens suivans, pour peu qu'on puisse espérer de les rappeler à la vie; (et il ne faut jamais négliger de tenter ces moyens, à moins que la personne ne soit dans cet état depuis très long-temps, et qu'elle ne soit absolument froide et roide).

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont perdu la connaissance et le sentiment, c'est-à-dire aux asphyxiés.

ON commencera par exposer le malade à un *air* très-pur, froid et libre. On lui fera respirer des *sels volatils*, de l'*alkali volatil fluor* (*ammoniaque*), etc. On lui fera en même temps une *saignée* au bras; et si elle ne suffit pas, on le saignera de la *jugulaire* (4). On lui mettra les

(4) La *saignée* est le dernier secours qu'on doive employer dans les *asphyxies*. Elle y est quelquefois meur- La saignée est le der-

Bains de jambes, et frictions.

pieds dans l'eau chaude, et on les lui frottera fortement. Enfin, dès qu'il pourra avaler, on lui fera boire de la *limonade*, ou de l'eau et du *vinaigre*, auxquelles on ajoutera un peu de *nitre (nitrate de potasse)*, (ou plutôt, depuis six jusqu'à douze gouttes d'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, dans une cuillerée d'eau.)

Lavemens aiguisés.

Il faut bien se garder d'oublier les *lavemens* aiguisés : on les prépare, en ajoutant aux *lavemens* ordinaires six décagrammes (deux onces) de *sirop de noirprun*, et autant de *teinture de séné*, ou, à leur défaut, un décagramme et demi (demi-once) de *térébenthine de Venise*, dissoute dans un *jaune d'œuf*. Si l'on n'a point ces *médicamens* sous la main, on mettra tout simplement dans le *lavement*, deux ou trois bonnes cuillerées de *sel commun (muriate de soude)*. Pour rétablir la chaleur *vitale*, la *circulation*, etc., il faut employer les moyens que nous avons recommandés plus haut, (pag. 458 et suiv. de ce Vol.)

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont été suffoqués par la vapeur du charbon allumé.

M. TOSSACH, chirurgien à Alloa, rapporte l'observation d'un homme suffoqué par la vapeur du charbon de terre allumé; et il dit qu'il l'a rappelé à la vie, en lui soufflant dans la bouche, en le saignant au bras, en l'agitant, et le faisant frotter fortement par tout le corps.

Le D.r FREWEN, de Sussex, rapporte qu'un jeune homme suffoqué par la vapeur du char-

---

nier secours à employer.

trière, et presque toujours inutile, à moins que le malade ne soit dans le cas décrit pag. 468 et suiv. de ce Vol. Voyez en outre les *Mémoires littéraires, critiques*, etc., par GOULIN, année 1776, pag. 19 et suiv.

bon

bon de terre, fut rappelé à la vie, après avoir été plongé dans l'eau froide, et ensuite mis dans un lit chaud.

L'usage de plonger dans l'eau froide les personnes suffoquées par les vapeurs du charbon, paraît être dû à l'expérience journalière, faite sur les chiens suffoqués par les vapeurs de la Grotte du *Chien*, en Italie: on les jette dans le lac *Agnano*, qui touche à cette grotte, et ils reviennent sur-le-champ.

En quoi consistent ces secours.

(Les moyens de rappeler à la vie une personne suffoquée par la vapeur du charbon allumé, sont très-simples, et le traitement est très-peu compliqué. Un flacon d'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, une canule à bouche, telle que celle de la *boîte fumigatoire*, décrite pag. 456 et suiv. de ce Vol., et de l'eau très-froide, sont les seuls agens de la résurrection.

L'eau commune est le vrai spécifique de l'asphyxie causée par le charbon.

L'*eau* est reconnue pour être le vrai *spécifique* des *suffocations* causées par les vapeurs *méphitiques* du charbon. La manière de l'employer est simple, facile, à la portée de toutes sortes de personnes, sans en excepter les moins intelligentes et les plus pauvres.

On commence par transporter la personne suffoquée dans le lieu le plus aéré de la maison, même dans la cour, dans le jardin, etc. On la déshabille; on l'assied nue sur une chaise, ou sur le pavé, le dos appuyé contre la muraille; on lui maintient la tête droite, et on la fixe de manière à ne pouvoir vaciller pendant l'administration des secours; alors, plusieurs personnes, qui se succèdent lorsqu'elles sont fatiguées par cet exercice, lui jettent, sans interruption, de l'eau la plus froide possible, au visage, avec force, et à une certaine distance, en se servant d'un gobelet ou d'un pot quel-

Projection d'eau la plus froide sur le visage.

conque : cette eau se puise dans des seaux qu'on a sous la main, et que d'autres assistans ont le soin de remplir à mesure qu'ils se vident.

Cette opération, faite par plusieurs personnes alternativement, doit être pratiquée avec vigueur, et continuée pendant plusieurs heures sans relâche, ou jusqu'à ce qu'on aperçoive quelques signes de vie, qui se manifestent par de petits *hoquets*. Alors, si on peut ouvrir la bouche du suffoqué, on tâche de la contenir ouverte, en lui enfonçant entre les dents, de petits morceaux de bois, pour pouvoir lui faire avaler une cuillerée d'eau, dans laquelle on a mis sept ou huit gouttes d'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*. On lui introduit dans les narines, de ce même *alkali*, dont on a imbibé des papiers roulés en forme de mèche, et qu'on a soin de renouveler.

Premiers signes de résurrection.

Alkali volatil fluor.

On reprend ensuite, et très-promptement, la projection d'eau froide au visage; car l'interruption qu'on en a faite doit être très-courte, et on la continue, en cessant de temps en temps, pour lui faire avaler quelques cuillerées d'eau froide, avec des gouttes d'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, comme ci-dessus, jusqu'à ce que le malade donne des preuves décidées de connaissance, et qu'il commence à articuler des mots.

Aux *hoquets* succèdent le *vomissement* et un *tremblement* universel; et si la connaissance persiste et se fortifie, on transporte le malade dans une chambre, on l'essuie avec des serviettes chaudes, on le pose sur un lit légèrement bassiné, et deux personnes sont occupées à lui frotter, l'une le tronc, l'autre les *extrémités*; à lui faire respirer de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, et avaler quelques cuillerées d'eau avec des gouttes de cet *alkali*.

Frictions.

On a soin d'entretenir dans la chambre un courant d'*air*, autrement son rétablissement pourrait n'être que momentané; et s'il retombait dans son premier état d'insensibilité, il faudrait recommencer la projection d'eau froide, et la continuer, comme on l'a dit ci-devant.

Courant d'air frais dans la chambre.

On a attention alors de faire prendre au malade des *lavemens purgatifs* avec les *tamarins* et l'eau de *savon*, ou tels qu'on vient d'en proposer pag. 480 de ce Vol.; et il est essentiel qu'il soit ensuite purgé souvent.

Lavemens aiguisés.

On n'a recours à la *saignée*, que lorsque le malade a recouvré ses sens et sa chaleur, ainsi qu'il est prescrit note 4 de ce Chap.; que lorsqu'il paraît d'une *constitution sanguine*, qu'il a le *pouls plein* et *inégal*, et qu'il se plaint d'une pesanteur de tête. Pour lors, on lui prescrit le *bain de pied*, et en même temps on le saigne au bras: mais ces soins ultérieurs doivent être dirigés par un homme de l'art, qu'il convient de consulter.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Bain de pied.

On voit que l'eau, et l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, sont presque les seuls secours dont on ait besoin pour combattre les effets mortels de la vapeur du charbon allumé. L'*alkali volatil* a même suffi au C.n SAGE. J'ai été assez heureux, dit-il, pour rappeler à la vie un homme suffoqué par la vapeur du charbon, en introduisant dans ses narines une mèche de papier imbibée d'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, et en lui faisant tomber dans la bouche quelques gouttes du même *alkali*. Quoique je n'aie point eu recours aux aspersions, je pense néanmoins, ajoute-t-il, qu'on ne doit point négliger de les employer, si l'*alkali* ne restitue point sur-le-champ le mouvement à la personne suffoquée.)

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont suffoqués par les vapeurs qui s'exhalent des liqueurs en fermentation ; par les émanations mortelles des puits, des mines, des cloaques, des latrines, etc., fermés depuis long-temps ; par la foudre, etc.

Mêmes secours.

(CEUX chez lesquels le principe de la vie est suspendu par l'effet de ces vapeurs, de ces émanations, de la foudre, etc., sont absolument dans le cas de ceux qui sont suffoqués par la vapeur du charbon allumé; ils ont donc besoin des mêmes secours.

Les asphyxiés meurent, ainsi que les noyés, dans l'inspiration.

On est généralement d'accord, dit le C.en D..., dans une Lettre à l'auteur des *Mémoires* cités note 4 de ce Chap., que les personnes noyées meurent pendant l'*inspiration*. Il en est de même de tous les *asphyxiés*. La force des *muscles*, ou de contraction des *poumons*, bien qu'aidée par le poids de l'eau, ou de la colonne de l'*air* commun, ne peut vaincre la résistance de l'*air* naturellement *stagnant* et très-*élastique*, qui tient les *poumons* fort dilatés. Ceux qui ont quelqu'idée de la mécanique du corps humain, conviendront que tout mouvement doit être suspendu, jusqu'à ce que la résistance de l'*air* intérieur soit vaincue.

Les *gaz*, les *vapeurs méphitiques*, la vapeur du charbon, sont très-*élastiques* et *stagnans*. On a observé que l'agitation, un mouvement plus qu'ordinaire, en facilitait le mélange; que la vapeur d'eau divisait ces *airs fixes*, les dégageait du *phlogistique* surabondant, les réduisait à l'état d'*air* commun, et que les *alkalis* les absorbaient.

La cause de la mort des noyés et des asphy-

La cause de la mort des *noyés*, des *suffoqués* par la vapeur du *charbon*, par le *plomb* des fosses d'aisances, par les *mofettes*, etc., étant

semblable, les moyens à employer doivent donc être les mêmes. Il ne s'agit que de dépouiller de sa propriété *stagnante*, et de sa trop grande *élasticité*, l'*air* qui distend les *poumons*, de le rendre miscible, et de lui faciliter une communication avec l'*air* commun. Mais comment y parvenir, demande le C.en D....? Le plus sûr moyen ne serait-il pas d'introduire, par petits intervalles, avec un soufflet approprié, par la *glotte*, ou, s'il est absolument nécessaire, par la *bronchotomie*, dans la *trachée-artère*, l'eau en vapeurs? L'*inspiratoire* pourrait être d'une grande utilité dans ce cas.

xiés, étant la même, les secours qu'ils exigent sont les mêmes.

Pendant cette opération, il serait très-bien de réchauffer les *extrémités* et le corps de l'*asphyxié*. Au plus léger mouvement du *poumon*, on mettrait en usage l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, les *frictions* avec les flanelles chaudes, l'agitation, la machine *fumigatoire* avec la fumée de *tabac*, les *vomitifs*, l'ouverture de la *veine*, uniquement pour faciliter la *circulation*, même l'aspertion d'eau froide: tous ces moyens sont très-efficaces et du plus grand secours. La projection d'eau froide sur des *asphyxiés*, produit des effets merveilleux; mais ne nous y trompons pas: ce ne peut être par l'impression du froid sur des corps inanimés et aussi froids que l'eau, mais uniquement par le courant de vapeurs aqueuses que cette aspersion produit.)

ARTICLE III.

Moyens de prévenir l'Asphyxie, et les Accidens occasionnés par les vapeurs méphitiques et suffocantes.

(COMME le feu de charbon, ou de braise, est d'un usage journalier parmi les pauvres, et indis-

pensable pour un grand nombre d'artisans et d'artistes, qui ne pouraient y suppléer d'une manière moins désavantageuse, on ne saurait trop répéter et publier, qu'il existe des moyens de prévenir les fâcheux accidens qu'occasionne ce chauffage, et que ces moyens sont aussi simples et plus faciles encore que ceux que nous venons d'exposer pour en détruire les effets.)

Moyens de détruire l'air méphitique produit par le charbon allumé.

L'eau. (L'EAU divisée en vapeurs, est, comme nous venons de le faire voir, le grand *remède* de la *suffocation* occasionnée par la vapeur du charbon allumé: elle en est également le *préservatif*. Il suffit de tenir sur la poêle, sur le fourneau, sur le réchaud, etc., qui contient les matières embrasées, une petite terrine, ou un vaisseau quelconque, à large ouverture, rempli d'eau: cette eau, échauffée par le charbon ou la braise allumée, se réduit en vapeur, qui, se répandant dans la chambre, et se confondant avec l'*air* de l'*atmosphère*, en corrige l'*élasticité*, et l'empêche d'être aussi funeste qu'il a coutume de l'être en pareilles circonstances, lorsqu'on n'a pas pris cette précaution: on renouvelle cette eau à mesure qu'elle se tarit, et tant qu'il y a du feu de charbon dans la poêle.

Propriétés de l'eau pour rétablir l'air dans son état naturel. L'eau paraît avoir des propriétés singulières pour rétablir l'*air* dans son état naturel. Dans les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie, on place un seau d'eau auprès des poêles, pour prévenir la décomposition de l'*air*, causée par la vapeur du charbon. Cet usage est très-commun à la Chine, où les pauvres ne se servent que de charbon de terre pour chauffer leurs poêles. La vapeur qui s'en élève, est aussi

dangereuse que celle de notre charbon végétal: elle suffoquerait aux environs des poêles, si l'on ne tenait continuellement auprès un bassin d'eau, qui dissout, par son humidité, ces *miasmes* élastiques, si terribles et si prompts à détruire le principe de la vie.

Observation.

Le C.en PARMENTIER, de l'institut national, professeur au collége de pharmacie, rapporte, dans une excellente *Dissertation physique, chimique et économique sur la nature et la salubrité des eaux de la Seine*, qu'un pauvre homme était dans l'usage de mettre pendant l'hiver, au pied de son lit, un pot rempli de braise, et qu'il plaçait sur cette braise, sans l'étouffer, un vase plein d'eau; qu'ayant oublié un soir de mettre le vase sur le pot, il fut trouvé le lendemain sans connaissance ni sentiment; mais on eut le bonheur de le rappeler à la vie.

Le D.r SCHAGT, dans des temps d'*épidémie*, exposait durant la nuit, au grand *air*, un vase rempli d'eau: elle s'altérait. Il s'y formait une écume et une espèce de crême surnageante; et, dans d'autres temps, l'eau conservait toute sa pureté.

Le D.r PAULET, médecin de Paris, conseille de purifier les étables avec de l'eau bouillante, par préférence à tout autre moyen employé en pareil cas, persuadé que l'eau est le seul agent dans la nature, qui puisse décomposer la matière de la *contagion*.

Il est inutile de multiplier les autorités. Les propriétés de l'eau, pour corriger l'*air* corrompu par les vapeurs *méphitiques*, sont consignées dans nombre d'ouvrages, tels que les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, année 1710; la *Bibliothèque de Médecine*, tom. x, au mot *suffocation*; les *Mémoires* de GOULIN, cités

note 4 de ce Chap.; le *Détail des succès*, etc., par PH. NIC. PIA.

Lors donc qu'on est averti que quelqu'un est tombé en *asphyxie*, dans une chambre, dans une cave, dans un cellier, dans une mine, etc., il faut commencer par y répandre beaucoup d'eau : car, si on y entrait sans cette précaution, il serait indubitable qu'on tomberait soi-même en *asphyxie*, comme il est arrivé dans la cave du boulanger de Chartres, où il amassait la braise qu'il retirait de son four, et où cinq personnes moururent successivement, pour y être descendues dans l'intention de secourir le fils aîné du boulanger, qui y était mort le premier. Ce ne fut qu'après avoir jeté dans cette cave une grande quantité d'eau, qu'on put y descendre : mais, comme il s'était passé plusieurs jours avant qu'on se fût avisé de ce moyen, on n'en retira que des cadavres, dont aucun ne put être rappelé à la vie.

Alkali volatil fluor.

Mais l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)* a les mêmes propriétés. Il suffit d'en répandre dans le lieu infecté, jusqu'à ce qu'on puisse y tenir une bougie allumée. Alors on peut y entrer sans craindre d'accident. Il serait bien à désirer que le vœu du C.en SAGE fût rempli, qu'on donnât à chaque mineur un flacon de cet *alkali*. Dès que l'un d'eux se trouverait affecté par les vapeurs meurtrières qui s'exhalent sans cesse des *métaux* et des *minéraux*, son voisin lui ferait respirer son flacon, ou lui en ferait avaler quelques gouttes dans une cuillerée d'eau ; ou enfin on en répandrait dans la mine, si les vapeurs étaient en assez grande quantité et assez délétères pour affecter à-la-fois plusieurs mineurs.

L'eau et l'alkali volatil fluor sont également les préservatifs des vapeurs méphitiques des mines ;

Des vapeurs

Les chimistes sont exposés, dans leurs opé-

rations, à être souvent affectés par les vapeurs *méphitiques* des *acides minéraux*. Lorsque l'accident est léger, il suffit que l'artiste se présente à l'*air* libre, et qu'il respire de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*; mais lorsque l'accident est grave, et qu'il est accompagné de *syncope*, il faut donner quelques gouttes de ce même *alkali*, dans une ou deux cuillerées d'eau. des acides minéraux.

Cependant il ne faut pas négliger d'établir dans la chambre, dans le cellier, dans la mine, etc., autant qu'il est possible, un courant d'*air* extérieur, proportionné à la quantité de vapeurs qu'on aurait à redouter, pour faciliter la sortie de l'*air élastique*, tout combiné qu'il soit, avec les vapeurs aqueuses ou *alkalines*. Importance de l'air libre.

La plupart des moyens que nous venons d'exposer, sont extraits d'un Mémoire excellent *sur les funestes effets du charbon allumé*, publié par le D.r HARMANT, médecin du feu roi de Pologne; dans lequel Mémoire l'auteur détaille d'une manière très-intéressante, les nombreuses cures qu'il a opérées en suivant la méthode que nous venons d'exposer. Voyez en outre, l'*Avis du Bureau d'administration de l'Hôpital-Général*, publié et affiché, pour que les moyens qu'il propose, mis à la portée de tout le monde indistinctement, puissent être pratiqués non-seulement toutes les fois que la *suffocation* par le charbon se présenterait, mais encore dans toutes les *suffocations* par le tonnerre, par les liqueurs en *fermentation*, par les cloaques, les fosses d'aisance, etc., 5.e partie du *Détail*, etc., pag. 124 et suivantes.)

Moyens de détruire l'air méphitique des fosses d'aisance, appelé communément Plomb.

(MAIS les vapeurs mortelles des fosses d'aisance, qu'on appelle vulgairement *plomb*, demandent d'autres moyens. Sans doute qu'elles sont de même nature que celles qui s'exhalent du charbon allumé, des liqueurs en *fermentation*, des puits fermés depuis long-temps, des mines, etc., et que, pour cette raison, l'*eau* et l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)* en seraient les *préservatifs*, comme ils en sont les *remèdes*. Cependant la difficulté d'employer ces substances, sur-tout l'*alkali volatil*, à cause de la quantité immense qu'il en faudrait, a porté des chimistes à s'occuper de cet objet; et, après des tentatives multipliées, ils sont parvenus à trouver les *préservatifs* de ces vapeurs, dans le feu et la *chaux vive*.

Le feu et la chaux vive.

C'est aux C.ens LABORIE, CADET jeune et PARMENTIER, membres du collége de pharmacie, etc., que nous devons cette découverte, d'autant plus importante, que les accidens auxquels sont exposés les malheureux qui se destinent à la vidange des latrines, sont très-communs, quoique le plus souvent ignorés, parce que ces hommes ont peu de commerce avec la société, vu la nature de leurs travaux; parce qu'on ne fréquente guère de tels ateliers; parce qu'enfin les vidangeurs exercent leur profession de nuit.

CADET DE GASSICOURT a communiqué à l'Académie des sciences, dont il était membre, dans la séance du 15 mai 1779, des détails à ce sujet, qu'on ne saurait trop publier. Il faut mettre souvent sous les yeux du public, les accidens fâcheux qui arrivent communément,

lorsqu'on peut chaque fois lui rappeler le *remède* qui se trouve à sa portée, qu'il oublie quelquefois, et dont il fait usage trop tard.

Observation.

Le C.en *Faure*, droguiste à Narbonne, faisait creuser une fosse près d'une ancienne qui était remplie, et dont l'infection avait fait décider de ne pas la vider. On était déjà à dix-huit pieds de profondeur, lorsque le 16 avril 1779, sur les neuf heures du matin, les matières s'échappèrent de la vieille fosse dans la neuve, plus basse de neuf pieds que l'autre. Un maçon, et une jeune fille de douze ans qui lui servait de manœuvre, tombent et ne donnent plus de signes de vie. De deux autres maçons établis sur un échafaud, l'un tombe dans la fosse, où les matières s'étaient déjà élevées de trois pieds, l'autre sur les planches de son échafaud. Le fils de ce dernier accourt, et est précipité dans la fosse. Un commerçant en laine y descend, s'évanouit, et tombe: il se relève, et gagne l'échelle; mais il tombe de nouveau.

Tant de malheurs épouvantent les assistans; aucun n'ose s'exposer à descendre dans un lieu d'où on ne revient plus. Le C.en *Faure*, n'écoutant que son zèle, descend dans la fosse meurtrière, et s'évanouit. Un cordonnier se dévoue également à la mort. La même destinée est réservée à tous ceux qui tentent d'y descendre: un tonnelier y périt encore.

Le courage, il en était temps, cède à la prudence. On essaie, mais en vain: plusieurs particuliers y renoncent; à peine ont-ils le pied sur l'échelle, qu'ils pâlissent et chancèlent: on les saisit par les habits, par les cheveux, et on les retire, la tête étonnée, la *poitrine* opressée. Après un intervalle, on suppose que la vapeur sera moins meurtrière. Le C.en *de la*

Forgue, jeune homme vigoureux, neveu du C.en *Faure*, veut aller au secours de son oncle : on le lie sous les aisselles, pour pouvoir l'enlever au moment où il criera; précaution souvent inutile, le son n'ayant point la faculté de se propager dans une pareille *atmosphère*. Il descend, trouve l'objet de ses recherches dans un tas de morts et de mourans : il désire, mais ne peut plus donner de nouveaux secours. Un grenadier se présente : destiné par état à sacrifier sa vie pour ses concitoyens, il descend, et retire toutes ces victimes infortunées.

Des huit personnes, non compris la jeune fille, le C.en *Faure* et un des maçons donnaient seuls des signes de vie. On leur administre l'*alkati volatil (ammoniaque)*, les *frictions* et l'*air* pur. Le maçon est rappelé à la lumière. Le C.en *Faure* revenait insensiblement, lorsqu'on s'avisa de le saigner, d'abord du bras, de lui donner des *lavemens* de *tabac*, de lui ouvrir la *jugulaire*, de lui appliquer deux *vésicatoires*, des *sinapismes*, des *sangsues* aux *tempes*, de lui donner de l'*émétique*, etc. On sent qu'il devait succomber sous ce traitement absurde.

Un événement de même nature a eu lieu à Paris, rue Pachevin, le 30 avril. De trois ouvriers occupés à la vidange d'une fossse, deux ont manqué de périr, le troisième a été frappé de mort.

En 1788, onze hommes ont péri dans une nuit, à la vidange d'une fosse, rue Saint-Louis au Marais. Une de celles qui ont servi aux dernières expériences des chimistes que nous venons de nommer, après avoir coûté, quelques mois auparavant, la vie à plusieurs hommes, a été vidée sans aucun danger, en faisant usage de leurs moyens.

Ces moyens consistent, comme nous l'avons déjà dit, dans l'application du feu et l'emploi de la *chaux vive*. Le feu s'applique sur le siége le plus élevé de la maison, avec la précaution de boucher tous les siéges des étages inférieurs, de sorte que l'*air atmosphérique*, appelé dans l'intérieur de la fosse par l'ouverture par laquelle travaillent les vidangeurs, et forcé, pour s'échapper, de traverser le fourneau supérieur, entraîne avec lui par les tuyaux l'*air méphitique*, qu'il décompose presque entièrement. Nous disons presque entièrement, parce que nos chimistes ont été forcés, pour l'épuiser, d'établir un second fourneau dans l'intérieur d'une fosse éminemment dangereuse, et devenue précédemment le tombeau de plusieurs ouvriers.

Manière d'employer le feu;

Quant à l'emploi de la *chaux*, il se borne à la projeter dans le liquide d'une fosse. Cette substance en change tellement et si subitement le caractère, que dans un instant incommensurable, le *plomb* est détruit, l'odeur infecte cesse, et le travail devient innocent. Voyez les *Observations sur les fosses d'aisance, et les moyens de prévenir les inconvéniens de leur vidange*, imprimées aux frais du gouvernement, etc.; à Paris, chez *Ph. D. Pierres*.

La chaux.

§. IV.

Des Accidens mortels occasionnés par le très-grand froid.

LORSQUE le froid est extrême, il peut causer la mort à une personne qui y reste exposée longtemps, parce que, en coagulant le *sang* dans les *extrémités*, et en le forçant à se porter en trop grande quantité vers le *cerveau*, il produit une

espèce d'*apoplexie*, précédée d'un assoupissement insurmontable.

Il faut vaincre le penchant au sommeil, causé par le très-grand froid.

Les voyageurs qui se trouvent dans ce cas, doivent, aussitôt qu'ils se sentent assoupis, redoubler d'efforts pour se tirer du danger imminent dont ils sont menacés. Le sommeil, auquel ils sont fortement excités par l'engourdissement qu'ils éprouvent, devient mortel, s'ils ont le malheur de s'y livrer. Mais ces effets du froid ne sont pas communs dans nos climats.

ARTICLE PREMIER.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont une ou plusieurs parties du corps gelées, ou engourdies par le froid.

Il faut se hâter de remédier à ces accidens.

Il arrive cependant très-souvent, que les mains et les pieds des voyageurs sont tellement engourdis ou gelés, que la *gangrène* devient à craindre, si on ne prend pas les précautions nécessaires pour la prévenir.

Dangers de l'application subite de la chaleur.

On ne peut trop en avertir; le plus grand danger naît, dans ces circonstances, de l'application subite de la chaleur. Il est très-commun de voir ceux qui ont les pieds ou les mains engourdis par le froid, les approcher du feu; et la raison et l'observation démontrent qu'il n'est pas de conduite plus imprudente, plus dangereuse, (comme on l'a déjà observé, Tom. I, Chap. II, §. I, Art. I).

On doit traiter les membres engourdis par le froid, comme les fruits gelés.

Tous les paysans savent, que si l'on met dans le feu, ou dans l'eau chaude, des *alimens*, des *fruits*, des *racines*, etc., gelés, ils se pourrissent et tombent dans une espèce de *gangrène*, si cela peut se dire; et que le seul moyen de les rendre mangeables, est de les plonger pendant quelque temps dans l'eau froide. Lorsque les ani-

maux se trouvent dans les mêmes circonstances, ils doivent être traités de la même manière.

Ainsi, quand les pieds et les mains sont engourdis par le froid, il faut, ou les plonger dans l'eau très-froide, ou les frotter avec de la *neige*, jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur chaleur naturelle et leur sensibilité. Ensuite, on transportera le malade dans un lieu un peu chaud; on lui donnera quelques tasses de *thé*, ou d'*infusion* de fleurs de *sureau*, édulcorée avec le *miel*. Il n'y a personne qui n'ait observé, que le meilleur moyen de réchauffer les mains engourdies par le froid, est de les laver dans l'eau froide, et de continuer à les frotter fortement pendant quelque temps.

Il faut les frotter avec de la neige, ou les plonger dans l'eau très-froide.

ARTICLE II.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont tellement affectés par le froid, qu'ils ne donnent plus aucun signe de vie.

LORSQU'UNE personne a été exposée au froid, pendant un temps assez considérable pour qu'elle ne donne plus aucun signe de vie, il faut lui frotter tout le corps avec de la *neige*, ou de l'eau très-froide, ou, ce qui convient encore mieux, la plonger dans de l'eau très-froide, si on en a la facilité. On se déterminera d'autant plus volontiers à prendre ce parti, que nous pouvons assurer que des hommes ensevelis sous la *neige*, ou exposés à un air glacé pendant cinq ou six jours de suite, de sorte qu'ils avaient été très long-temps sans donner aucun signe de vie, ont recouvré la santé par cette méthode.

Neige, eau très-froide, ou bain froid.

Si l'on adopte le *bain* froid, on y laissera le malade pendant un quart d'heure, plus ou moins; ensuite on le retirera de l'eau, et on lui fera des

Manière de faire prendre le bain froid.

Frictions ; lit modérément chaud.

frictions sur tout le corps, avec des flanelles, ou des linges trempés dans de l'eau froide. On continuera ces *frictions* pendant un autre quart d'heure. Ensuite, on le mettra dans un lit, dont toutes les parties auront été chauffées à part, de manière à pouvoir conserver la chaleur qui leur aura été communiquée. (Voyez *Médecine du Voyageur*, tom. j, pag. 156 et suiv.)

Frictions avec de l'eau-de-vie. Comment doivent être dirigées celles du ventre et de la poitrine.

Alors on a recours à de nouvelles *frictions*, que l'on fait avec des linges chauds, ou mieux encore, avec des flanelles chaudes, imbibées d'*eau-de-vie* tiède. Deux personnes s'occupent de ces *frictions* : l'une se charge de frotter la plante des pieds, les jambes et les cuisses; pendant que l'autre frotte les bras et le corps, ayant toujours attention de diriger de bas en haut celles qui se font sur le ventre et sur la *poitrine*. On doit aussi observer, pendant qu'on fait ces *frictions*, de mettre dans un mouvement presque continuel, et cependant modéré, la personne gelée, et de lui tenir la tête plus élevée que le corps.

Alkali volatil fluor.

Alors, pour la ranimer, on lui présentera sous le *nez*, de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, on lui en fera respirer, et on lui en introduira dans les *narines*, au moyen de mèches qui en seront imbibées : ce qu'on réitérera plusieurs fois. On l'approchera ensuite, peu à peu, d'une cheminée où il y aura du feu, pour la réchauffer successivement; si même on en a la facilité, on la mettra dans un *bain* tiède. On lui fera avaler quelques gouttes d'*alkali volatil* dans une cuillerée de *vin* chaud, ou d'*eau-de-vie* adoucie avec du *sucre*. Enfin, lorsqu'elle paraîtra à peu près rétablie, on lui fera prendre un petit bouillon, et on la tiendra au *régime* alternatif de *vin* à petites doses, et de bouillons,

Bain tiède.

Bouillon et vin.

avant

avant que de lui faire prendre de la nourriture solide.

Si l'on ne commence pas le traitement par le *bain* froid, mais par les *frictions*, on les fera comme celles que nous venons de prescrire; mais, au lieu d'un quart-d'heure, on les continuera pendant une demi-heure. Du reste, on se comportera absolument comme nous venons de le dire.

De plusieurs observations que nous pourrions citer, de personnes rappelées à la vie après avoir été engourdies par le *froid*, et réputées mortes, nous n'en rapporterons qu'une, aussi intéressante par le succès qui la caractérise, que par l'action généreuse qui y est consignée, et qu'on ne saurait trop répandre. Ce fait est tiré de la *Gazette de Deux-Ponts*, année 1776, n°. 31, fol. 247, *variétés*.

Il y a peu de temps qu'un chaudronnier, de ceux qui roulent le pays pour raccommoder les vases endommagés, rencontra, à quelque distance d'Halberstadt, un juif étendu sur le grand chemin, où le froid l'avait surpris, et où il paraissait comme mort. On voyait auprès de lui une petite balle de mouchoirs et de rubans, dont il faisait son commerce. Le chaudronnier, ayant appris qu'un homme gelé pouvait être rappelé à la vie, résolut d'en faire l'expérience. Il charge le juif sur ses épaules, et le porte au village prochain. Là, il le lave avec de l'*eau-de-vie*, le frotte par tout le corps, etc., et parvient à le dégeler par degrés. Observation.

Après quelques heures de peine et de soins, l'officieux chaudronnier voit, avec joie, son juif donner des signes de vie. Il redouble de zèle; et à force de persévérance, il termine son ouvrage. Content de son succès, il quitte le malade qui

n'a plus besoin de lui, vole à l'endroit où il a enterré les effets, les rapporte, et remet fidèlement la balle au juif.

Celui-ci, à la vue de ses marchandises qu'il croyait perdues, se lève avec vivacité, et veut forcer son libérateur à les prendre, en récompense du service qu'il en a reçu. Le chaudronnier les refuse : *Un bienfait payé*, lui dit-il en lui serrant la main avec attendrissement, *n'est plus un bienfait : le premier devoir que prescrit toute religion, c'est d'aimer son prochain.* Il part aussi-tôt, fort content d'avoir fait une bonne action.

Celle-ci fit du bruit; elle devança le chaudronnier, qui, en entrant dans la première ville, fut examiné à la porte, reconnu, et conduit devant le magistrat. Il parut sans crainte, mais un peu troublé, parce qu'on ne lui avait pas dit pourquoi on lui faisait faire cette visite. *Mon ami*, lui dit le juge, *vous avez mérité la récompense que le roi accorde à un citoyen qui a sauvé la vie à un autre citoyen. Il faut que vous me disiez votre nom, le lieu de votre naissance, afin qu'ils soient inscrits sur mes registres.* Le chaudronnier obéit, et reçut le prix ordinaire, en répandant ces larmes douces que fait couler le sentiment, et qui sont elles-mêmes la plus délicieuse de toutes les récompenses.)

L'application subite de la chaleur sur une partie très-froide, est la cause la plus commune des maux d'aventure, des engelures, etc.

J'ai toujours pensé que les *maux d'aventure*, les *crevasses*, les *engelures* et les autres *inflammations* des *extrémités*, si communes chez les gens de la campagne de ce pays, dans la saison froide, étaient principalement occasionnées par le passage subit du chaud au froid, c'est-à-dire, par l'application brusque et précipitée de la chaleur sur une partie très-froide. Car, après

avoir eu grand froid aux pieds et aux mains, on voit ces gens les porter subitement au feu, ou, s'ils en trouvent l'occasion, ils les plongent dans de l'eau chaude: imprudence qui, si elle ne produit pas la *gangrène*, manque rarement de causer l'*inflammation* de ces parties. On peut aisément se garantir de ces accidens, en usant des précautions mentionnées ci-dessus; (et en outre, aux Chap. LI, §. IX, Art. IV; et Chap. LII, §. III. Art. III et IV de ce Vol.)

Article II.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui paraissent avoir été privés de la vie par une chaleur excessive.

Les effets de l'extrême chaleur, plus rares sans doute dans nos climats que ceux du très-grand froid, ne sont pas moins funestes, et sont beaucoup plus subits. Dans les pays chauds, il n'est pas rare de voir des gens, épuisés de chaleur et de fatigue, tomber comme morts dans les rues.

Lorsqu'on est témoin de ces accidens, il faut, si la personne peut avaler, lui introduire dans la bouche quelques cuillerées d'une liqueur *spiritueuse* et *cordiale* chaude, comme de l'*eau-de-vie sucrée, camphrée*, etc.; si non, lui en faire prendre *en lavement*.

Il faut de plus frotter la *peau* avec des *esprits volatils*, de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, ou toute autre substance de nature irritante et stimulante. On fait encore des *frictions* avec de la *flanelle*; on frappe les parties charnues avec des *orties*, etc. On lit dans les anciens Auteurs, que l'on a rappelé à la vie des personnes, mortes en apparence, en les frappant de verges, etc., etc.

CHAPITRE LIV.

De l'Evanouissement ; de l'Ivresse ; de la Suffocation ; de l'Etouffement et de l'Etranglement ; des Convulsions, suivies de mort apparente ; des Morts subites.

§. I.

De l'Evanouissement et de ses degrés, tels que la Défaillance ou la Faiblesse, et la Syncope.

Caractère de la défaillance;

L'ÉVANOUISSEMENT a plusieurs degrés : le plus léger, dans lequel le malade entend et conserve le sentiment, sans cependant pouvoir parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *faiblesse ;* accident très-fréquent chez les personnes qui ont des *maux* de *nerfs*, ou vulgairement des *vapeurs*, et chez lesquelles on n'observe pas, malgré cet état, un grand changement dans le *pouls*.

De la syncope;

Quand le malade perd entièrement le sentiment et la connaissance, avec un affaiblissement considérable du *pouls*, cet état s'appelle *syncope :* c'est le second degré de l'*évanouissement*.

De l'asphyxie.

Si la *syncope* est telle que le *pouls* soit entièrement éteint, la *respiration* insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide ; ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la véritable image de la mort, et qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*, dont nous avons déjà traité §. III du Chap. précéd.

Causes principales de l'évanouissement.

Les *évanouissemens* dépendent d'un grand nombre de causes différentes. On ne parlera,

dans ce §. que des principales, qui sont; 1.° le trop de *sang;* 2.° le trop peu de *sang;* 3.° la *saignée* et les *purgatifs;* 4.° les embarras de l'*estomac;* 5.° les *odeurs* chez les personnes *nerveuses;* 6.° quelques maladies; 7.° l'*accouchement*, etc.)

ARTICLE PREMIER.

De l'Evanouissement causé par trop de sang.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

LES personnes fortes, robustes, bien portantes, qui ont beaucoup de *sang*, tombent souvent dans un *évanouissement* subit, après avoir pris trop d'*exercice*, ou bu avec excès des *liqueurs échauffantes;* après s'être exposées à une trop grande chaleur, s'être livrées à une étude trop appliquée, etc.

Traitement de l'Évanouissement causé par trop de sang.

Vinaigre.

DANS ces cas, on fait flairer du *vinaigre;* on frotte les *tempes*, le *front* et les *poignets* avec du *vinaigre*, mêlé à une égale quantité d'eau chaude; et si le malade peut avaler, on lui verse dans la bouche deux ou trois cuillerées de *vinaigre*, mêlées à quatre ou cinq fois autant d'eau. (Les *eaux spiritueuses* nuisent dans cette espèce d'*évanouissement.*)

Si l'*évanouissement* persiste, ou s'il dégénère en *syncope*, c'est-à-dire, en une perte totale du sentiment et de l'entendement, (comme il est dit pag. précéd.), il faut *saigner* le malade, et après la *saignée*, lui donner un *lavement.*

Saignée. Lavement.

Alors on laisse le malade tranquille; on lui donne seulement, toutes les demi-heures, une tasse d'une *infusion* de fleurs de *tilleul*, de *ca-*

momille, etc., ou d'une *décoction d'orge*, à laquelle on ajoute un peu de *sucre* et du *vinaigre*.

Moyens de prévenir l'Évanouissement occasionné par trop de sang.

LORSQU'UNE personne est sujette aux *évanouissemens* qui dépendent de cette cause, il faut, pour les prévenir, qu'elle se mette à un *régime* très-léger. Ses *alimens* seront du pain, des fruits et des légumes : sa boisson doit être de l'eau ou de la petite *bière*. Enfin, il faut qu'elle fasse beaucoup d'*exercice*, sans aller jusqu'à la *fatigue*, et que son sommeil ne soit pas prolongé au-delà de sept à huit heures.

Alimens. Boisson.

ARTICLE II.

De l'Evanouissement causé par Anémie, c'est-à-dire, par le trop peu de sang, ou par faiblesse.

L'ÉVANOUISSEMENT est le plus ordinairement causé par trop peu de *sang ;* aussi le voit-on arriver souvent après de grandes *hémorrhagies*, après des veilles opiniâtres, la perte de l'appétit, etc. Dans cette espèce d'*évanouissement*, il faut suivre un traitement presque directement contraire à celui que nous venons de conseiller dans l'Art. précéd.

Traitement de l'Evanouissement causé par trop peu de sang.

Frictions. IL faut coucher le malade dans un lit, le couvrir, et lui frotter les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps avec des flanelles chaudes. On lui fait flairer de l'*eau de la reine de Hongrie*, de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, des *sels volatils (carbonate d'ammoniaque)* ;

Alkali volatil fluor. Sels volatils.

des herbes fortes et odorantes, comme la *rue*, la *sauge*, la *menthe*, le *romarin*, etc.

On lui met dans la bouche quelques gouttes d'*eau-de-vie* ou de *rum ;* et s'il peut avaler, on lui fait prendre un peu de *vin* chaud, avec du *sucre* et de la *canelle :* mélange qui forme un excellent *cordial.* On lui applique sur le *creux de l'estomac* une flanelle trempée dans du *vin* chaud, ou dans de l'*eau-de-vie.* On lui met sous la plante des pieds, des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude. Vin, sucre et canelle.

Dès que le malade est un peu revenu, on lui donne un bon bouillon, ou une soupe, ou du biscuit, du pain trempé dans du *vin* chaud, avec du *sucre* et de la *canelle.*

Moyens de prévenir l'Evanouissement occasionné par trop peu de sang.

POUR prévenir le retour de ces *accès*, il faut qu'il prenne souvent, mais en petite quantité, des *alimens* légers et nourrissans, comme de la *panade* faite au bouillon, au lieu d'être faite à l'eau ; des *œufs* bien frais, légèrement cuits ; du *chocolat*, des *rôties*, des *gelées*, etc. Alimens.

ARTICLE III.

De l'Evanouissement causé par la saignée et les purgatifs.

LES *évanouissemens* qui suivent la *saignée* ou le violent effet des *purgatifs*, appartiennent encore à cette classe.

Traitement de l'Evanouissement occasionné par la saignée, et moyens de le prévenir.

L'ÉVANOUISSEMENT qui vient de la *saignée* est rarement dangereux, et cesse, pour l'ordi-

naire, dès qu'on a couché le malade sur son lit. En conséquence, les personnes sujettes à cette espèce d'*évanouissement*, doivent, pour le prévenir, être toujours *saignées* couchées. Cependant, si cet *évanouissement* durait plus long-temps que de coutume, il faudrait faire flairer au malade un peu de *vinaigre*, et lui en faire avaler avec un peu d'eau.

Vinaigre.

Traitement de l'Evanouissement causé par les purgatifs, ou les vomitifs.

LORSQUE l'*évanouissement* est l'effet d'un *purgatif* ou d'un *vomitif* trop fort, trop *âcre*, il faut traiter le malade, à tous égards, comme s'il avait été empoisonné. Il faut donc lui donner beaucoup de *lait*, d'*huile*, d'eau d'*orge*, d'eau *chaude*, etc.; lui administrer des *lavemens émolliens*, et, après qu'il sera revenu de son *évanouissement*, lui donner des *cordiaux* et des *remèdes calmans*. (Il faut consulter le Chap. XLVIII, §. I, du Tome III.)

Lait, huile, eau d'orge, etc.; lavemens émolliens.

Cordiaux.

ARTICLE IV.

De l'Evanouissement causé par l'embarras de l'estomac.

L'ÉVANOUISSEMENT est souvent occasionné par une *indigestion*, qui vient, tantôt de la trop grande quantité d'*alimens*, tantôt de leur mauvaise qualité.

Traitement de l'Evanouissement occasionné par une trop grande quantité d'alimens.

LORSQUE l'*évanouissement* tient à cette cause, il faut avoir recours au *vomissement*, qui est le meilleur moyen de s'en débarrasser. En conséquence, on le sollicitera, en faisant boire au

Vomissement.

Boisson abondante.

malade plusieurs verres d'une *infusion* légère de fleurs de *camomille*, de *chardon béni*, etc.; et, si le malade ne vomit pas naturellement, il faut, sans craindre, lui administrer un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha* en poudre, ainsi qu'il est prescrit Tome II, pag. 94, note 4. Une personne de ma connaissance vient tout récemment d'en faire l'heureuse expérience, et ce *remède* lui fut administré du propre mouvement de ceux qui l'entouraient.

Ipécacuanha.

Traitement de l'Evanouissement occasionné par de mauvais alimens.

QUAND l'*évanouissement* procède de la qualité des *alimens*, il faut ranimer le malade comme lorsque cet *évanouissement* vient de faiblesse, (dont il est parlé Art. II de ce §.) On lui fera respirer des odeurs fortes, etc. Mais le point le plus essentiel, est de lui faire prendre beaucoup de boisson tiède, pour noyer, en quelque façon, les matières nuisibles, et en émousser l'âcreté, ou plutôt pour les entraîner dans le *bas-ventre*, ou en procurer la sortie par le *vomissement*.

Alkalis volatils. Boisson abondante tiède.

ARTICLE V.

De l'Evanouissement causé par les odeurs.

IL y a des *évanouissemens* que les *odeurs* désagréables (même agréables, comme celles des *roses*, de la *tubéreuse*, de la *violette*, etc.), occasionnent quelquefois, sur-tout chez les personnes *nerveuses*.

Traitement de cette espèce d'Evanouissement.

DANS ce cas, il faut mettre le malade en plein *air*, lui faire respirer des substances *irritantes*, écarter de lui tout ce qui pourrait l'affecter désa-

Grand air, substances irritantes, etc.

gréablement. Mais, comme nous avons déja parlé des *évanouissemens* qui sont causés par les *affections nerveuses*, nous n'en dirons pas davantage ici. (On consultera le Chap. XLV, §. IX du Tom. III.)

ARTICLE VI.

De l'Evanouissement qui arrive dans les Maladies.

Ce qu'il annonce dans le début des fièvres putrides;

Il n'est pas rare d'observer des *évanouissemens* pendant le cours des maladies. Dans le commencement des *fièvres putrides*, ils annoncent ordinairement un embarras dans l'*estomac*, ou un amas d'*humeurs* corrompues; et ils cessent quand il est survenu quelque *évacuation*, soit par haut, soit par bas.

Des fièvres malignes.

Dans le commencement des *fièvres malignes*, les *évanouissemens* sont un mauvais *symptôme*.

Traitement de l'Evanouissement qui arrive dans le début des fièvres putrides et malignes.

Vinaigre.

DANS l'un et l'autre de ces cas, on emploie le *vinaigre* intérieurement et extérieurement, comme le meilleur *remède* pendant l'*évanouissement*; et quand il est passé, on donne abondamment le *suc* de *citron* mêlé avec de l'eau.

Limonade.

Traitement de l'Evanouissement qui survient dans le cours des maladies accompagnées de grandes évacuations.

LES *évanouissemens* qui surviennent dans les maladies accompagnées de grandes *évacuations*, doivent être traités comme ceux qui viennent de la faiblesse, (dont nous avons parlé pag. 502 de ce Vol.), et on doit travailler à modérer ces *évacuations*.

Modérer les évacuations.

Traitement de l'Evanouissement qui succède à un accès de fièvre intermittente, ou à un redoublement de fièvre continue.

LORSQUE ces *évanouissemens* arrivent vers la fin d'un violent *accès* de *fièvre intermittente*, ou à chaque *redoublement* d'une *fièvre continue*, il faut soutenir les forces du malade avec de petits verres de bon *vin* et d'eau. Soutenir les forces.

ARTICLE VII.

De l'Evanouissement qui succède à l'Accouchement.

LES femmes délicates et *hystériques* sont fort sujettes à l'*évanouissement* après être accouchées. On pourrait souvent le prévenir par des *cordiaux*, et par l'introduction d'un *air* frais dans la chambre.

Traitement de l'Evanouissement qui succède à l'Accouchement.

LORSQUE cet *évanouissement* vient d'un flux immodéré de *lochies*, il faut tout employer pour le ralentir. Il est important d'observer à cet égard, que l'*évanouissement* chez les femmes en couche, est en général l'effet de la faiblesse et de l'épuisement. Le D.r ENGLEMAN rapporte, à ce sujet, l'observation suivante : Lorsqu'il est causé par une perte de sang.

« Une femme, ayant été heureusement délivrée, tomba tout-à-coup évanouie, et resta « plus d'un quart-d'heure sans donner aucun « signe de vie. On avait envoyé chercher un « médecin aussitôt ; mais, comme il n'arrivait « pas, sa femme-de-chambre impatiente tenta « elle-même de secourir sa maîtresse : elle se « coucha sur elle, lui appliqua sa bouche sur la Observation.

« sienne, et lui souffla le plus fort qu'elle put « dans la *poitrine*.

« En très-peu de temps, la femme évanouie « se réveille comme d'un profond sommeil ; et « quand on lui eut donné les secours nécessaires, « elle fut bientôt rétablie. La femme-de-cham- « bre, interrogée pour savoir d'où elle avait « appris ce procédé, répondit qu'elle l'avait vu « pratiquer à Altemburg, où les *Sages-Femmes* « l'employaient avec le plus heureux succès sur « des enfans. »

Nous ne faisons mention de ce fait, que pour engager les autres *Sages-Femmes* à suivre ce louable exemple. Beaucoup d'enfans naissent sans donner aucun signe de vie, et beaucoup d'autres expirent, qu'on pourrait sans doute rendre à la lumière, en employant les moyens convenables. (Nous les avons exposés pag. 183 et suiv. de ce Vol.)

De l'Evanouissement, quelle qu'en soit la cause.

Traitement.

L'air pur et frais est le premier des secours de l'évanouissement.

DE quelque cause que procèdent les *évanouissemens*, l'*air* pur et frais est toujours de la plus grande importance pour le malade. Si on néglige de le procurer dans ces circonstances, on expose la vie de son ami, en s'efforçant de le sauver. Alarmé de la situation du malade, on appelle une foule de monde pour le secourir, mais le plus souvent pour être témoins de sa mort; car la *respiration* de tant de personnes ne manque pas d'épuiser l'*air*, si cela peut se dire, et d'augmenter le danger.

Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que cette pratique, très-commune dans la classe inférieure du peuple, devient souvent funeste,

sur-tout aux personnes délicates, et à ceux qui sont évanouis par *épuisement*, ou par la violence d'une maladie. L'*air* pur étant si important dans ces circonstances, on ne doit absolument admettre dans la chambre de la personne évanouie, que ceux qui sont essentiellement nécessaires pour la secourir; et il faut toujours en tenir les fenêtres ouvertes, de manière, au moins, à donner lieu à un courant d'*air* frais.

On ne doit admettre dans la chambre du malade que les personnes absolument utiles.

Les personnes qui sont sujettes à de fréquens *évanouissemens*, ou qui tombent souvent en *faiblesse*, ne doivent rien négliger pour tâcher d'en détruire la cause, parce qu'ils laissent toujours des suites qui nuisent à la *constitution*.

Il faut travailler à détruire la cause de l'évanouissement.

Tout *évanouissement* est suivi d'abattement, d'épuisement : les *sécrétions* sont suspendues tout le temps qu'il dure; les *humeurs* sont disposées à la *stagnation :* delà, les *coagulations*, les *obstructions ;* et si la *circulation* est totalement interceptée, ou considérablement diminuée, il se forme quelquefois des *polypes* dans le *cœur*, ou dans les gros *vaisseaux*.

Suites ordinaires de l'évanouissement.

Les seuls *évanouissemens* qui ne soient point à craindre, sont ceux qui, quelquefois, marquent les *crises* dans les *fièvres ;* cependant on doit chercher encore à les dissiper le plus tôt qu'il est possible.

Qui sont les évanouissemens les moins à craindre.

§. II.

De l'Ivresse.

LES effets de l'*ivresse* sont souvent funestes. Il n'est pas de *poison* qui tue plus certainement que les *esprits ardens*, (tels que l'*eau-de-vie*, l'*esprit-de-vin* (*alcohol*), le *rum*, le *rack*, le *kierchewasser*, les diverses espèces de *ratafias*, etc.), pris à trop forte dose relativement

à la *constitution* du sujet, (comme nous l'avons déjà observé Tom. I, Chap. VIII).

Quelquefois, en détruisant l'action des *nerfs*, ils tuent sur-le-champ; mais, en général, leurs effets sont plus lents, et ressemblent, à beaucoup d'égards, à ceux de l'*opium*, (exposés Tom. III, Chap. XLVIII, §. IV, Art. I).

Cependant plusieurs autres espèces de *liqueurs enivrantes*, comme le *vin*, la *bière*, le *cidre*, le *punch*, etc., peuvent devenir aussi funestes que les *esprits ardens*, quand on en prend avec excès. Mais, pour l'ordinaire, on les rejette par le *vomissement*, qu'on doit toujours solliciter quand l'*estomac* est surchargé de *liqueurs* quelconques.

En général, les malheureux qui meurent d'*ivresse*, périssent plutôt faute d'être en état de se conduire, que par la qualité meurtrière de ces boissons. En effet, incapables de se soutenir, ils tombent, et se trouvent souvent dans une position forcée, qui arrête la *circulation* ou la *respiration*; et trop souvent ils restent dans cette situation jusqu'à ce qu'ils meurent.

Secours qu'il faut administrer aux personnes ivres.

Desserrer les habits, position naturelle.

UN homme ivre ne doit jamais être abandonné à lui-même, que ses habits n'aient été desserrés, et qu'il ne soit dans la position la plus favorable pour que les *fonctions vitales* ne soient point interrompues, et que l'*estomac* puisse rendre facilement ce qui le surcharge. La position la plus favorable que l'on puisse donner à un homme ivre pour vomir, est de l'étendre sur le ventre. Quand il dort, on peut le tourner sur le côté, en lui élevant un peu la tête. On aura

soin qu'il n'ait pas le cou plié ou tors, ni serré par son col, sa cravate, etc.

La soif excessive que produit la boisson des *liqueurs fortes*, engage souvent les gens à l'appaiser par des boissons très-contraires. J'ai vu des exemples funestes de gens morts uniquement pour avoir bu du *lait* en grande quantité, après une débauche de *vin* ou de *punch aigre*. Ces liqueurs *acides*, aidées par la chaleur de l'*estomac*, avaient caillé le *lait*, de manière à l'empêcher absolument d'être digéré.

Boisson aqueuse.

La boisson la plus convenable, après une débauche, est l'eau, dans laquelle on met une croûte de *pain* rôti; du *thé*; des *infusions* de *menthe*, de *sauge*, de l'eau d'*orge*, etc. Si la personne ivre se sent des envies de vomir, on peut lui donner une légère *infusion* de *fleurs* de *camomille*, ou de l'eau chaude et de l'*huile*. Mais, dans ce cas, il est, en général, facile d'exciter le *vomissement*, en chatouillant seulement le gosier avec le doigt, ou avec une plume.

Au lieu d'entrer dans le détail de tous les différens *symptômes* de l'*ivresse*, qui annoncent du danger, et de proposer un plan général de traitement pour ceux qui sont dans ce fâcheux état, je vais rapporter l'histoire d'une *ivresse* que j'ai eu occasion de voir dernièrement. Elle était accompagnée de la plupart des *symptômes* les plus à craindre, et le traitement que j'ai employé a réussi.

Observation sur l'ivresse causée par de l'eau-de-vie

Un jeune homme de quinze ans ou environ, fut porté, par une récompense, à boire dix verres de forte *eau-de-vie*. Il tomba aussitôt après dans un profond sommeil, dans lequel il resta près de douze heures, jusqu'à ce qu'enfin sa *respiration* gênée, le froid des *extrémités*, et d'autres *symptômes* menaçans, ayant alarmé

ses amis, les engagèrent à m'envoyer chercher.

Je le trouvai encore dormant : son aspect était effrayant, sa *peau* était couverte d'une *sueur* froide. Les seuls signes de vie qui lui restaient, étaient une *respiration* profonde et laborieuse, et des mouvemens *convulsifs* dans les *intestins*.

J'essayai en vain de l'éveiller, en le pinçant, en le secouant, en lui présentant sous le nez des substances *volatiles* et *irritantes*. On lui tira du bras quelques onces de *sang ;* on lui coula dans la bouche de l'eau et du *vinaigre ;* mais, comme il ne pouvait pas avaler, il n'en passa que très-peu dans l'*estomac*.

Rien ne réussissait, et le danger paraissait aller en augmentant. Je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, et quelque temps après on lui donna un *lavement irritant :* ce *lavement* lui fit rendre une *selle*, et ce fut le premier *remède* qui le soulagea. On le réitéra avec le même succès, et on doit le regarder comme la première cause de son rétablissement. Il commença alors à donner quelques signes de vie ; il but ce qu'on lui présenta, et recouvra peu à peu ses sens.

Lavement irritant.

Cependant il continua pendant plusieurs jours à avoir de la faiblesse, et le *pouls fiévreux*. Il se plaignait sur-tout d'avoir les *intestins* douloureux ; mais ce sentiment de douleur s'en alla peu à peu, en observant une *diète* légère, et en faisant usage de boissons *rafraîchissantes* et *mucilagineuses*.

Mort causée par de l'eau-de-vie.

On n'aurait vraisemblablement point appelé de secours, et ce jeune homme serait mort faute d'en avoir, si on n'avait été frappé, quelques jours auparavant, du malheur d'un de ses voisins, auquel on avait conseillé de boire une bouteille entière d'*eau-de-vie* pour se délivrer d'une *fièvre intermittente*, et qui périt au milieu d'*accidens*

cidens exactement semblables à ceux que nous venons de rapporter. (Nous en avons fait mention Tom. II, Chap. III, §. IV, Art. I.)

§. III.

De la Suffocation, de l'Etouffement et de l'Etranglement.

Article premier.

De la Suffocation.

Causes.

Ces accidens procèdent quelquefois, ou d'un *engorgement* des *poumons*, occasionné par une *humeur visqueuse*, ou de l'état *spasmodique* des *nerfs* de ce *viscère*.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes qui vivent d'*alimens* grossiers, et qui ont beaucoup de *sang*, sont fort exposées à la *suffocation* qui dépend de la première cause, c'est-à-dire, de l'*engorgement* du *poumon*.

Traitement de la Suffocation causée par l'engorgement des poumons.

Saignée, lavement, boisson nitrée.

On doit aussitôt les *saigner*, leur donner un *lavement émollient*, et leur faire prendre très-souvent un verre de boisson *délayante*, dans laquelle on a fait dissoudre un peu de *nitre (nitrate de potasse)*. Il faut encore leur faire respirer la vapeur du *vinaigre* chaud, (ou en favoriser l'introduction dans les *poumons* avec l'*inspiratoire*, et leur exposer la tête à cette vapeur).

Vinaigre.

Traitement de la Suffocation causée par les affections spasmodiques des poumons.

Les personnes *nerveuses* et *asthmatiques*, sont sujettes aux *affections spasmodiques* des

Bains de jambes, vinaigre.

poumons. Dans ce cas, il faut plonger les jambes du malade dans de l'eau chaude, et l'exposer à la vapeur du *vinaigre*, comme nous venons de le conseiller plus haut. Il faut en même temps lui faire prendre des boissons *délayantes*, auxquelles on peut ajouter, selon l'occasion, de

Elixir parégorique.

l'*élixir parégorique*, à la dose d'une cuillerée à *café* par tasse de *tisane*. On leur fait respirer la fumée de *papier*, de *plumes*, de *cuir*

Air libre.

brûlé, et on les transporte à l'*air* libre.

ARTICLE II.

De l'Etouffement.

La négligence des nourrices y expose les enfans.

LES enfans sont exposés à être étouffés par la négligence et le peu de soin des nourrices (*a*). Lorsqu'un enfant est dans son lit, il faut toujours qu'il soit placé de manière à ne pouvoir point glisser sous ses couvertures, et jamais il ne doit avoir le visage couvert. La plus petite attention à ces deux préceptes, tout simples qu'ils sont, sauverait la vie à un grand nombre d'enfans, et empêcherait que d'autres ne restassent faibles et maladifs pendant toute leur vie.

Secours qu'il faut administrer aux enfans étouffés, et qui paraissent morts.

AU lieu de nous occuper à donner un plan de traitement pour rappeler à la vie les enfans suf-

(*a*) Ces accidens ne sont pas toujours l'effet de la négligence des nourrices. J'ai vu un enfant qui fut étouffé par sa propre mère, laquelle avait été saisie pendant la nuit d'un *accès hystérique*. Ceci nous apprend, 1.° qu'il ne faut jamais se servir de femmes *hystériques* pour nourrices; 2.° que les nourrices ne doivent jamais coucher les enfans avec elles, mais bien dans un petit lit placé près de celui où elles couchent.

foqués ou étouffés, comme disent les nourrices, nous allons donner l'observation du C.en JANIN, chirurgien ; les moyens qu'il a employés ayant été couronnés par le succès, et cette observation contenant presque tous les cas, et par conséquent tous les *remèdes* dont on peut avoir besoin dans ces circonstances.

Observation.

Une nourrice ayant eu le malheur d'étouffer un enfant, on appela le C.en JANIN. Il trouva cet enfant sans aucun signe de vie ; point de *pulsations* dans les *artères*, point de *respiration ;* le visage livide, les yeux ouverts, gonflés et ternes ; le nez plein de *mucus*, la bouche ouverte ; en un mot, l'enfant était presque froid. Il ordonna à quelqu'un de faire chauffer des linges et des cendres. Pendant qu'on exécutait ses ordres, il fit désemmailloter l'enfant, et le plaça dans un lit chaud sur le côté droit : alors il le frotta par tout le corps avec des linges très-fins, pour ne pas écorcher sa *peau* délicate.

Aussitôt que les cendres eurent le degré de chaleur convenable, le C.en JANIN lui en fit un lit, et l'en couvrit, excepté le visage : il le plaça sur le côté gauche, et étendit par-dessus le tout une couverture : il lui présenta de temps en temps, sous le nez, un flacon d'*eau de luce*, *(alkali volatil fluor) (ammoniaque) ;* d'autres fois, il lui soufflait du *tabac* dans les narines ; ensuite, il lui souffla de l'*air* dans la bouche, en lui serrant fortement le nez.

De cette manière, il ranima graduellement la chaleur animale ; les *pulsations* de l'*artère temporale* se firent bientôt sentir ; la *respiration* devint plus libre et plus fréquente ; les yeux s'ouvraient et se fermaient alternativement.

Enfin, l'enfant fit quelques cris qui sem-

blaient demander le *téton :* on le lui présenta, et l'ayant saisi avec avidité, il téta comme s'il ne lui fût rien arrivé. Quoique les *pulsations* des *artères* parussent très-bien rétablies, et qu'il fît un temps assez chaud, le C.en JANIN fut d'avis de le laisser encore trois quarts-d'heure de plus dans les cendres : on l'en retira, ensuite on le nettoya, et on l'habilla à l'ordinaire ; et étant tombé dans un doux sommeil, il continua à se porter parfaitement bien. (Nous avons déjà exposé, pag. 183 et suiv. de ce Vol., *ce qu'il faut faire à l'enfant qui, au sortir du sein de sa mère, ne présente aucun signe de vie, ou qui expire quelques instans après sa naissance.* Nous avons également donné, §. III du Chap. précéd., les moyens de rappeler à la vie ceux qui sont suffoqués par les vapeur *méphitiques* quelconques.)

ARTICLE III.

De l'Etranglement.

Observations. LE C.en JANIN rapporte encore l'observation d'un jeune homme qui s'était pendu de désespoir, et à qui il administra ces mêmes secours avec autant de succès qu'à l'enfant dont il vient d'être parlé.

GLOVER, chirurgien de l'officialité de Londres, fait mention d'un homme qui fut rappelé à la vie vingt-neuf minutes après avoir été pendu, et qui a joui ensuite, pendant beaucoup d'années, de la meilleure santé.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui, par désespoir ou autrement, se sont pendus, et qui, paraissant privés de tout sentiment, seraient regardés comme morts.

Saignée, frictions, lavemens de fumée de tabac.

LES moyens qu'on employa pour rendre la vie à l'homme dont on vient de parler, furent de lui ouvrir l'*artère temporale* et la *jugulaire externe*, de lui faire des *frictions* sur le *dos*, de lui donner des *lavemens* de fumée de *tabac*, par le moyen des *pipes*, (comme il est prescrit pag. 465 de ce Vol.), et de lui frotter fortement les jambes et les bras.

Bronchotomie.

Insufflation d'air.

On continua tous ces secours pendant quatre heures; alors on lui fit une *incision* dans la *trachée-artère*, et on souffla fortement de l'*air* dans ses *poumons*, par le moyen d'une *canule*.

Vingt minutes après cette opération, le *sang* commença à couler de l'*artère* sur son visage; et le *pouls*, qui jusques-là avait été insensible, commença à se faire sentir au poignet. On continua toujours les *frictions*: le *pouls* devint de plus en plus *fréquent*; et, après qu'on lui eut irrité le nez et la bouche avec l'*esprit volatil de sel ammoniac (ammoniaque étendu d'eau)*, il ouvrit les yeux. Alors on lui donna des *cordiaux*. Enfin, au bout de deux jours, il était tellement rétabli, qu'il fut en état de faire huit milles à pied.

Nous nous contenterons de cet exemple, qui prouve ce qu'on peut faire pour rappeler à la vie les malheureux qui se sont étranglés ou pendus eux-mêmes, dans l'intention de se défaire.

§. IV.

Des Convulsions suivies de mort apparente, et des Morts subites.

ARTICLE PREMIER.

Des Convulsions suivies de mort apparente.

LES *convulsions* sont souvent le terme des *maladies aiguës* ou *chroniques*. Dans ce cas, il ne reste que très-peu d'espérance de sauver le malade, qui expire ordinairement dans l'*accès*.

Mais lorsqu'une personne, qui paraît jouir d'une parfaite santé, est tout-à-coup saisie de *convulsions*, de manière à avoir toutes les apparences de la mort, tout espoir n'est pas perdu; on doit toujours tenter les moyens de la rappeler à la vie.

Les enfans sont très-sujets aux *convulsions*: souvent ils périssent subitement dans la *dentition*, par un ou plusieurs *accès convulsifs*. Nous avons beaucoup d'exemples, très-bien constatés, d'enfans qui, passant pour avoir expiré dans les *convulsions*, ont été rappelés à la vie. Mais nous ne rapporterons que le suivant, qu'a publié le D.r JOHNSON, dans son petit *Traité sur la possibilité de rappeler à la vie des personnes visiblement mortes, ou qui ont toutes les apparences de la mort*.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui paraissent avoir expiré dans les Convulsions.

Observation. DANS la paroisse de S. Clément, de la ville de Colchester, un enfant de six mois, qui venait de téter, et qui était encore sur les genoux de sa mère, fut attaqué subitement d'une forte

convulsion, qui dura si long-temps, et qui suspendit tellement la *circulation* et le mouvement de toutes les parties du corps, du *poumon* et du *pouls*, qu'il fut regardé comme absolument mort: en conséquence, on le déshabilla, on l'exposa, et l'on commanda la sonnerie des morts et la *bière*.

Mais une dame du voisinage, qui aimait passionnément cet enfant, surprise d'entendre dire qu'il était mort subitement, accourut à la maison. L'ayant bien examiné, elle trouva qu'il n'était point froid, que ses jointures étaient flexibles; et elle s'imagina qu'une glace, qu'elle avait présentée à la bouche et au nez de cet enfant, avait été ternie par sa *respiration*.

Aussitôt, elle le prend sur ses genoux, s'assied devant le feu, le frotte et l'agite légèrement. En un quart-d'heure, elle sent son cœur qui commence à battre, mais fort imperceptiblement. Elle lui met alors un peu du *lait* de la mère dans la bouche; et, continuant à lui frotter la paume des mains et la plante des pieds, elle s'aperçoit qu'il commence à remuer, et que le *lait* est avalé. Enfin, au bout d'un autre quart-d'heure, elle eut la satisfaction de rendre, à la mère désolée, son enfant parfaitement rétabli, avide de saisir le téton, et aussi en état de téter qu'auparavant. Cet enfant vint bien, n'eut plus de *convulsions*, est devenu grand, et est actuellement vivant.

Ces secours, que tout le monde peut certainement administrer avec facilité, suffisent pour rappeler à la vie un enfant mort, au moins selon toutes les apparences, et qui le deviendrait réellement, suivant toute probabilité, si l'on ne faisait pas usage de ces moyens, qui sont si simples.

Cependant, dans le cas où ils ne réussiraient Frictions,

insufflation d'air, lavement de fumée de tabac.

pas, on peut encore en employer d'autres, comme de frotter tout le corps avec des *liqueurs spiritueuses fortes*; de le couvrir de cendres chaudes ou de *sel*; (Voyez cependant l'Ouvrage de PH. NIC. PIA, cité note 2, pag. 467 de ce Vol.); de lui souffler de l'*air* dans les *poumons*; de lui donner des *lavemens stimulans* ou de fumée de *tabac*, etc.

A l'égard d'un enfant qui paraît être mort en naissant, ou expirer aussitôt après sa naissance, on emploie les mêmes moyens pour le ressusciter, que s'il était expiré dans des *convulsions*, (ou comme nous l'avons prescrit pag. 183 et suiv. de ce Vol.).

Ces secours peuvent même être également utiles aux adultes, ayant toujours attention à l'âge, et aux autres circonstances dans lesquelles se trouve le malade.

Les exemples précédens, et les observations dont ils sont accompagnés, prouvent incontestablement quels succès les personnes même qui n'ont aucune connaissance en médecine, peuvent cependant avoir, en essayant de rappeler à la vie ceux qui sont morts subitement par quelque accident, et même par quelque maladie. Nous pourrions multiplier ces faits, s'il était nécessaire; mais nous espérons que ceux que nous avons rapportés, suffiront pour fixer l'attention du Public; pour porter l'humanité et la bienfaisance à concourir, de tous leurs efforts, à la conservation de leurs semblables.

La société établie à Amsterdam, en 1667, pour rappeler à la vie les *noyés*, a eu la satisfaction de sauver plus de cent cinquante personnes, dans l'espace de quatre ans, par le moyen des secours qu'elle a indiqués, et qui pour la plupart, ce qui mérite d'être remarqué, ont été

administrés par des paysans, ou par le peuple, absolument ignorant en médecine. (L'administration de la ville de Paris a été aussi heureuse, ainsi que nous l'avons fait voir pag. 470 de ce Vol.)

Mais ces moyens, employés avec tant de succès pour rappeler les *noyés* à la vie, réussiront également bien dans nombre de cas où les puissances *vitales* paraissent seulement suspendues, et par conséquent capables de renouveler toutes leurs *fonctions*, quand on les remet en mouvement. On frémit, quand on réfléchit que, faute de ces attentions, on a enterré nombre de personnes, chez lesquelles on aurait pu ranimer les sources de la vie.

Ces secours conviennent dans tous les cas où les fonctions ne sont que suspendues, et où il s'agit de les remettre en mouvement.

ARTICLE II.

Des Morts subites.

Les morts subites, dans lesquelles on a le plus à espérer de l'administration des secours que nous allons proposer, sont celles qui surviennent par une attaque d'*apoplexie*, par une *affection hystérique*, par une *syncope*, ou telle autre maladie de ce genre, où les causes de mort ne sont pas visibles, et où les personnes tombent et expirent dans l'instant. Les différens accidens dans lesquels on peut tenter ces mêmes secours avec avantage, sont les *suffocations* produites par les vapeurs *sulfureuses* des mines de charbon, et des mines en général; par l'*air* empoisonné des puits et des souterrains fermés depuis long-temps; par les *exhalaisons* qui s'élèvent des *liqueurs* en *fermentation*, comme d'une cuve de *vin*, de *bière*; et par les vapeurs du *charbon* allumé, des *acides minéraux*, *sulfureux*, *arsenicaux*, etc. (Nous avons traité de

Quelles sont les morts subites où l'on a à espérer le plus de succès.

tous ces objets, §. III du Chap. précéd., pag. 476 et suiv. de ce Vol.)

Les personnes *noyées*, étranglées; celles qui meurent subitement après avoir reçu des coups, après être tombées, après avoir souffert la faim, après avoir été exposées à une chaleur extrême, ou à un froid excessif, etc., sont encore dans le cas d'être rappelées à la vie par ces mêmes moyens, (ainsi que par ceux que nous avons déjà exposés, §§. II et IV du même Chap. précéd.).

Peut-être que ceux qui paraissent avoir été tués par la foudre, ou par quelque passion violente, telle que la colère, la *peur*, la joie, la surprise, etc., pourraient également être ressuscités par des moyens convenables, comme de leur souffler fortement de l'*air* dans les *poumons*, etc.

Secours qu'il faut administrer aux personnes qui meurent subitement.

Ils sont à peu près les mêmes dans tous les cas, et peuvent être administrés par tout le monde.

LES secours nécessaires pour rappeler à la vie les personnes mortes subitement, sont à peu près les mêmes dans tous les cas; ils peuvent être administrés par tous ceux qui sont présens à l'accident, et ils ne demandent, ni grands frais, ni grande connaissance.

Ordre qu'il faut mettre dans l'administration des secours.

Le point essentiel est de rétablir la chaleur *vitale* et le mouvement: on y parvient, en général, par le moyen du feu, des *frictions*, de la *saignée*, de l'*air* introduit dans les *poumons*, de *lavemens*, de *liqueurs cordiales*, etc. Ces secours doivent être variés selon les circonstances; mais l'état du malade et le simple bon sens suffiront pour suggérer la méthode qu'il faudra suivre.

Persévé-

Nous recommandons sur-tout la persévérance:

car, bien que les circonstances paraissent décourageantes, il ne faut pas se désespérer. On ne doit jamais abandonner le malade, tant qu'il reste la moindre lueur d'espoir. Toutes les fois qu'on est assuré de ne faire que du bien et point de mal, il ne faut jamais ménager sa peine.

Persévérance avec laquelle il faut les continuer.

(Nous devons au C.en SAGE l'application, dans la plupart des cas énoncés ci-dessus, de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*. Cette liqueur, connue de tous les praticiens pour un stimulant indiqué dans les *asphyxies*, avait besoin des travaux de ce savant pour être mise à sa véritable place, en la désignant comme le *remède* essentiel contre ces accidens, qui exposent tous les jours ceux qui en sont les victimes, à passer d'une mort apparente à une mort réelle. C'est ce qu'il a fait dans le petit ouvrage cité Tom. III, note 3, pag. 265, où il prouve que la plupart des *asphyxies* ont pour principe un *miasme acide*, comme nous l'avons fait voir note 3, pag. 477 de ce Vol.; et une suite d'expériences, faites avec la sagacité qui caractérise cet excellent artiste, sur les effets des vapeurs meurtrières des liqueurs en *fermentation*, sur ceux des vapeurs du charbon, sur ceux des émanations *méphitiques* de certaines fosses d'aisance, etc., ne doivent plus laisser de doute à cet égard.

Importance de l'alkali volatil fluor dans la plupart des cas exposés ci-dessus.

Mais s'il en conclut, comme il devait faire, que l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, loin d'être regardé comme un simple accessoire, ou comme un simple stimulant, dans le traitement usité en pareil cas, doit au contraire être employé de préférence à tout autre *remède*, il a l'attention de prévenir que, loin de présenter l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)* comme un *remède* universel, il dit et il répète qu'il

n'y a que les affections et les maladies causées par un *acide*, auxquelles cet *alkali* puisse convenir : encore faut-il en faire usage très-promptement, si l'on veut qu'il produise des effets marqués. « Je dis plus, ajoute-t-il, ce même « *alkali*, salubre dans bien des cas, peut de- « venir nuisible si l'on s'en sert mal à propos, « lorsqu'il y a, par exemple, des miasmes *pu-* « *trides* dans les lieux qu'on habite, ou que « l'*économie animale* tend à l'*alkalescence*, au « *scorbut*, etc. »

Nous ne suivrons pas ici le C.en SAGE dans les nombreuses expériences qu'il a faites pour constater les effets salutaires de l'*alkali volatil fluor (ammoniaque)*, et qui ont été répétées dans toute l'Europe avec un égal succès. Nous ne pourrions le faire sans nous répéter, parce que nous avons eu soin d'indiquer ce puissant *remède* dans tous les cas où l'expérience a prouvé qu'il avait réussi.

Nous nous contenterons donc de renvoyer au Chap. XL, qui traite de l'*Apoplexie ;* au Chap. XLVIII, §. III, Art. I, qui traite de la *Rage*, au Chap. LII, §. V, qui traite des *Brûlures ;* au Chap. LIII, §. II, qui traite des *Noyés*, §. III, qui traite des *Vapeurs nuisibles et suffocantes ;* enfin à tous les §.§. et Art. du présent Chap. LIV.)

Il serait bien à désirer qu'on formât en Angleterre un établissement semblable à celui d'Amsterdam, et qu'on donnât une récompense à quiconque aurait rappelé à la vie une personne morte en apparence (*b*). Les hommes font beau-

(*b*) J'ai le bonheur de voir que, depuis la publication de cet ouvrage, il s'est formé en Angleterre plusieurs sociétés, animées des mêmes sentimens de bienfaisance

coup, sans doute, pour la gloire; mais ils ont besoin d'être quelquefois excités par des récompenses.

Cependant, quand on n'en attacherait aucune à ces actes de bienfaisance, le sentiment délicieux que doit goûter un honnête homme qui a été assez heureux pour empêcher qu'on ne précipite dans la tombe, avant le terme fatal, un de ses semblables, est par lui-même une jouissance bien au-dessus de toutes les récompenses.

---

que celle d'Amsterdam, et que leurs efforts ont été couronnés des mêmes succès. Je suis même assez heureux pour apprendre qu'on accorde des récompenses à ceux dont les soins actifs ont rappelé à la vie des personnes ou noyées, ou tuées subitement par un accident quelconque. (Depuis 1772, le gouvernement accorde cette récompense. Voyez pag. 473 de ce Vol.)

CHAPITRE LV.

Des Coups-de-soleil.

Ce qu'on entend par coups-de-soleil.

ON ne devrait appeler *coup-de-soleil*, que cet effet prompt, subit et souvent mortel, des rayons d'un soleil ardent sur quelques parties du corps; effet qui se manifeste à l'extérieur par des plaques plus ou moins étendues, et d'un noir plus ou moins foncé. Mais on a étendu cette dénomination à tous les accidens qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête, même sur d'autres parties du corps.

Suites des coups-de-soleil.

Ces accidens sont souvent très-graves, puisqu'ils peuvent tuer, sur-tout les ivrognes, qui s'endorment la tête au soleil. La maladie dont ils sont attaqués, et qui diffère peu de l'*apoplexie*, les enlève quelquefois subitement. Ceux qui en réchappent, gardent long-temps un mal à la tête, qui leur donne peu de relâche. Il y en a qui perdent la vue, ou qui n'en conservent que ce qu'il leur en faut pour se conduire; d'autres enfin restent imbécilles.

Les gens de la campagne, qui reçoivent un *coup-de-soleil*, sont plus souvent attaqués d'une *parafrénésie* très-dangereuse, que le peuple appelle *fièvre chaude*. D'autres éprouvent un *délire* continuel, sans *fièvre* et sans mal de tête. On en a vu qui sont demeurés aveugles, ou chez qui, après quelques jours de violens maux de tête, le mal se jetait sur les paupières, qui restaient long-temps rouges et fort tendues, sans pouvoir s'ouvrir.

Qui sont

Les voyageurs, les laboureurs et autres gens

de la campagne; les couvreurs, les maçons, les paveurs, et autres ouvriers exposés à l'ardeur du soleil, sont les plus sujets aux *coups-de-soleil:* les soldats, dans les marches et dans les siéges, peuvent en être attaqués : on peut encore en être surpris à la promenade, à des jeux d'*exercice* en plein soleil, etc.

ceux qui y sont exposés.

TISSOT dit avoir vu un homme attaqué de ces accidens, pour s'être endormi la tête découverte près d'un grand feu. Je ne doute pas, dit à ce sujet LIEUTAUD, que les boulangers, les pâtissiers, etc., n'en eussent pu donner bien des exemples, s'ils étaient tombés entre les mains de médecins aussi capables d'en juger.)

§. I.

Causes des Coups-de-soleil.

(L'ACTION des rayons d'un soleil ardent sur quelques parties du corps, est, comme on le sent assez, la seule cause des *coups-de-soleil.* Mais cette cause, toutes choses égales d'ailleurs, sera infiniment plus active, si elle agit sur un homme pris de vin, sur un homme enseveli dans un profond sommeil, sur des gens épuisés de fatigue, etc.: elle peut tuer sur-le-champ, comme nous l'avons déjà dit.)

§. II.

Symptômes des accidens occasionnés par les Coups-de-soleil.

(CEUX qui sont frappés du soleil, se plaignent bientôt d'une *douleur gravative* à la tête; douleur qui est souvent accompagnée de *fièvre* et de soif: ils sentent des élancemens, ou des battemens très-importuns; il leur semble que le *cerveau* ballote dans le *crâne;* les yeux secs et

étincelans ne peuvent supporter la lumière, et sont quelquefois fermés par le gonflement des paupières. Il y en a qui ont des *convulsions* à la tête : d'autres tombent dans l'assoupissement, ou sont tourmentés par une *insomnie* cruelle, qui est ordinairement l'avant-coureur d'un *délire* furieux. On en voit qui, libres de *fièvre*, perdent la mémoire, et deviennent comme imbécilles : quelques autres ont des mouvemens *convulsifs*, ou des tremblemens aux extrémités, etc.

Symptômes que présentent les parties externes de la tête ;

Cependant la *peau* du visage, du *crâne*, ou de toute autre partie, paraît sèche et comme brûlée par le soleil, et il s'élève quelquefois des *tumeurs* qui ont leur siége au cou et près des oreilles. Les *sueurs* sont ordinairement abondantes, et suivies d'un très-grand accablement : les *urines* paraissent ardentes et colorées : les malades enfin éprouvent les plus cruelles *anxiétés*, et refusent les *alimens ;* on en a même vu qui avaient de l'horreur pour la boisson. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme, dit TISSOT, tomba en *léthargie*, et mourut au bout de quelques heures, avec les *symptômes* de la *rage*.

Les autres parties du corps, frappées de coups-de-soleil.

La tête n'est pas la seule partie sur laquelle porte l'action du soleil, quoique ce soit celle qui en est le plus souvent affectée. Que quelqu'un s'expose aux rayons ardens de cet astre, la tête couverte de manière à être garantie de leur impression, s'il y reste quelque temps, il pourra éprouver dans les bras, les jambes, les cuisses, les *reins*, ou dans toute autre partie du corps, un sentiment de chaleur sèche et mordicante, une roideur considérable, des douleurs violentes, etc.

Symptômes chez les enfans.

Chez les enfans fort jeunes, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs

sieurs jours; par des rêveries continuelles, ou le *délire*, mêlés de fureur et de frayeur, comme si on venait de leur occasionner une violente peur; par des mouvemens *convulsifs*; par des maux de tête, qui redoublent par *accès*, et leur font pousser de hauts cris; par des *vomissemens* continuels, etc. On a vu des enfans qui, après avoir reçu un *coup-de-soleil*, ont conservé pendant long-temps une petite *toux*.

Symptômes lorsque les accidens sont légers.

Les *coups-de-soleil* ne sont pas toujours suivis et accompagnés d'accidens aussi graves ni aussi compliqués que ceux que nous venons d'exposer. Lorsque l'impression est légère, soit parce qu'on était bien couvert, soit parce que le soleil était peu ardent, soit enfin parce qu'on est resté peu de temps exposé à son action, on en est quelquefois quitte pour un *rhume de cerveau*, pour un *enchifrenement*, un mal de *gorge*, un mal de *tête*, un gonflement dans les *glandes* du cou, ou une sécheresse dans les yeux, qui se fait sentir pendant un temps plus ou moins long, etc.

§. III.

Traitement des accidens causés par les Coups-de-soleil.

Il doit être prompt lorsque les accidens sont graves.

LES accidens occasionnés par les *coups-de-soleil*, demandent un traitement d'autant plus prompt et plus brusque, qu'ils sont plus violens; car lorsque les *symptômes* sont graves, pour peu qu'on perde de temps, le mal devient incurable. Le point essentiel est de modérer la fougue du *sang*, et d'éteindre le feu qui s'y est insinué. Les *saignées*, les *bains de pieds et demi-bains*, les *bains entiers*, les *lavemens*, les *rafraîchissans*, tant internes qu'externes, remplissent ces vues.

Saignées.

On ouvre sur-le-champ la *veine*; et si la

saignée est faite à temps, et dans la proportion qu'exige la *constitution* et l'intensité des *symptômes*, elle fait quelquefois disparaître subitement tous les accidens : mais dans les cas très-graves, on est souvent forcé de la réitérer, même plusieurs fois. Tissot rapporte qu'on fut obligé de saigner neuf fois Louis XIV, pour le sauver d'un *coup-de-soleil* qu'il avait reçu à la chasse.

Bains de jambes.

Après la *saignée*, on mettra les jambes dans l'eau tiède. Ce *remède* est un des plus puissans : plusieurs malades en ont été soulagés sur-le-champ. Il faut y rester le plus long-temps qu'il est possible, et le renouveler fréquemment.

Demi-bain, bain entier tiède, lavemens émolliens.

Dans les accidens très-graves, on plonge le malade dans un *demi-bain*, même dans un *bain entier ;* mais il faut avoir attention que l'eau ne soit que tiède, ainsi que pour les *bains de jambes ;* l'eau chaude ferait beaucoup de mal. Les *lavemens émolliens*, souvent réitérés, sont encore très-utiles.

Oxycrat, orgeat, limonade, petit-lait au vinaigre.

Pendant l'usage de ces premiers secours, le malade boira abondamment de l'*oxycrat*, qui paraît singulièrement convenir ici ; de l'*orgeat*, de la *limonade*, du *petit-lait au vinaigre* clarifié, etc.

Fomentations sur la tête avec l'oxycrat.

On fomentera la tête, le front, les tempes, la partie sur-tout qui est affectée par les taches ou les *tumeurs* dont nous avons parlé pag. 528 de ce Vol., avec des linges trempés dans de l'*oxycrat*, dans des sucs de *pourpier*, de *laitue*, de *verveine*, etc.

Avec de l'alkali volatil fluor.

Nous conseillons de tenter l'application des compresses trempées dans l'*alkali volatil fluor*, plus ou moins affaibli, relativement à l'intensité des accidens. D'après les succès de cet *alkali* contre la *brûlure*, je pense, dit le C.en SAGE, dans le livre cité Tom. III, pag. 265, qu'il pourrait

être employé avec succès dans les *coups-de-soleil;* mais, ne l'ayant pas éprouvé, c'est à l'expérience à vérifier cette conjecture.

Laxatifs.

Lorsque l'état des *premières voies* l'exige, on administre des *laxatifs;* l'on donne la préférence à la *décoction de tamarins.* Le malade peut en prendre tous les jours à jeun, un demi-litre (une chopine), préparée avec un hectogramme (trois onces) de *tamarins.*

Bains froids. Observations.

Les *bains froids* ont quelquefois guéri dans des cas qui semblaient désespérés. Un homme de vingt ans, dit TISSOT, ayant été fort longtemps exposé à un soleil brûlant, délirait violemment sans *fièvre*, et était véritablement *maniaque.* Après plusieurs *saignées*, on le mit dans un *bain froid*, qu'on réitéra souvent, et en même temps on lui jetait de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérirent peu à peu.

Un officier qui avait couru la poste pendant plusieurs jours de suite par de grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les *remèdes* ordinaires: on le sauva, en le faisant plonger dans un *bain* d'eau glacée.

Précaution qu'exige le bain froid.

Mais on sent que ces *bains froids* pourraient être dangereux, si on n'avait auparavant désempli les *vaisseaux*, c'est-à-dire, *saigné*, et saigné proportionnément à l'intensité des accidens.

Opération par laquelle le peuple prétend tirer le soleil de la tête.

Je ne dois pas oublier de dire, que beaucoup de gens parmi le peuple, s'imaginent pouvoir attirer le soleil qui est dans la tête; c'est leur expression: ils remplissent à cet effet un gobelet d'eau, qu'ils couvrent exactement avec une étamine, ou toute autre étoffe bien tendue, et ils l'appliquent renversé sur le sommet de la tête, de sorte que l'eau qui s'écoule lentement,

mouille la *peau*. Les physiciens savent que l'*air* doit prendre nécessairement la place de l'eau qui s'échappe, de sorte qu'on doit voir nécessairement bouillonner cette eau, c'est-à-dire, des bulles s'élever jusqu'à la surface de l'eau qui répond au fond du vase. Comme ce mouvement intestin de la liqueur est assez semblable à celui qui est excité par le feu, on a cru que le soleil qu'on se proposait d'enlever, faisait bouillir l'eau en la traversant, et que la chose ne pouvait être plus évidente.

Ridicule de cette prétention.

J'ai rencontré quelquefois, dit LIEUTAUD, des gens très-qualifiés qui pensaient là-dessus comme le peuple, et qui étaient si sûrs de leur fait, qu'ils ont voulu me convaincre en opérant en ma présence, ne croyant pas qu'après avoir été témoin de l'ébullition de l'eau, il pût me rester le moindre doute là-dessus. Je n'ai pas refusé de me rendre à cette évidence; mais je leur ai dit que je voulais leur montrer quelque chose de plus surprenant, qui était de *tirer le soleil d'une tête à perruque;* et procédant comme eux, la chose a réussi de la même manière. Leur ayant expliqué ce phénomène, ils ont été très-honteux d'avoir légèrement adopté le préjugé du vulgaire.

Cependant cette opération, toute ridicule qu'elle est, n'est pas inutile, pouvant tenir lieu des *fomentations*, que nous avons dit être très-avantageuses.

Il faut proportionner les remèdes à l'intensité des accidens.

Il n'est personne qui ne sente que tous ces *remèdes* ne doivent point être donnés indistinctement dans tous les cas de *coups-de-soleil :* les *rafraîchissans* et les *bains de pied* conviennent, à la vérité, dans tous; mais les *saignées*, mais les *bains entiers*, et sur-tout les *bains froids*, doivent être réservés pour les circons-

tances graves et menaçantes, comme nous avons eu soin de le spécifier. Il serait aussi dangereux que ridicule, d'aller *saigner* et *baigner* dans un *rhume de cerveau*, dans un *enchifrenement*, dans un simple *mal de tête*, etc. effets les plus ordinaires des *coups-de soleil*, comme nous l'avons dit pag. 529 de ce Vol. Il faut se conduire, à l'égard de ces légères affections, comme il est prescrit Tom. II, Chap. XX, §. I, et Tom. III, Chap. XXVI.)

§. IV.

Moyens de se garantir des accidens occasionnés par les Coups-de-soleil.

(POUR éviter les *coups-de-soleil*, il ne faut jamais sortir, sur-tout à la campagne, sans avoir la tête couverte; ne jamais se reposer au soleil, sur-tout après avoir mangé, et à plus forte raison, après avoir bu plus que de coutume. Ce serait une action bien digne d'éloge, que de mettre ou faire mettre dans un endroit ombragé, ces malheureux pris de vin, qu'on rencontre si souvent sur les routes des guinguettes, couchés au soleil, et plongés dans un sommeil, dont quelquefois ils ne sortent point.

Le soleil est à craindre l'été et le printemps, pour les habitans des villes.

Les saisons où l'on doit le plus craindre les *coups-de-soleil*, sont le printemps et l'été, particulièrement l'été. Au printemps, il n'y a guère que les gens de ville qui se trouvent incommodés du soleil; et la raison qu'on peut en donner, est que ces personnes n'étant pas sorties une grande partie de l'hiver, et ayant donné lieu par cette inaction à des congestions d'humeurs, si elles se présentent tout-à-coup au soleil qui a déjà un certain degré de force, les *vaisseaux* de la tête, dilatés par cette chaleur,

se chargeront d'une plus grande quantité de *fluides* et d'humeurs ; quantité qui sera d'autant plus considérable, que les autres parties, telles que les pieds, les jambes, etc. seront plus froids : ce qui n'arrive que trop dans le printemps, saison pluvieuse pour l'ordinaire, et pendant laquelle la terre est presque toujours humide.

Cette humidité fraîche, et souvent froide, gagne les pieds dont les *vaisseaux*, se contractant, refoulent les *fluides* vers les parties supérieures ; et si dans ce moment le soleil darde sur la tête, en agissant comme *vésicatoire*, il appelle des humeurs dans cette partie, en proportion de sa chaleur et de la dilatation des *vaisseaux :* delà de violens maux de tête, accompagnés souvent d'élancemens vifs et fréquens et de douleurs dans les yeux ; accidens cependant toujours moins graves que ceux qui sont occasionnés par le soleil d'été.

Ceux qui ont été à l'air pendant l'hiver, n'ont rien à redouter du soleil de printemps : mais tous les hommes doivent craindre celui d'été ;

D'ailleurs, les personnes des villes qui n'ont point discontinué l'*exercice* pendant l'hiver, et à plus forte raison les gens de la campagne, ne craignent point le soleil du printemps, parce qu'ils n'en éprouvent point de mauvais effets. Mais tous redoutent et doivent redouter le soleil d'été. Ce n'est pas qu'on ne s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les corps qui agissent continuellement sur nous, et qu'on ne parvienne à être exposé à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir, sans en être incommodé, la rigueur des plus grands froids. Cependant les gens de la campagne, ceux qui en ont contracté l'habitude par nécessité, ne s'y exposent pas encore impunément sans être en action, parce qu'ils ont observé, et tout le monde a observé d'après eux, que si l'on est tranquille, ou

* A moins qu'on n'y soit en action.

reçoit plus aisément un *coup-de-soleil*, qu'en se donnant du mouvement.

Avantages du soleil de printemps, pour les personnes faibles et délicates. Précautions avec lesquelles il faut s'y exposer.

Les personnes faibles et délicates, et qui vivent ordinairement renfermées, éviteront donc de se tenir tranquilles au soleil de printemps, à moins qu'elles ne soient bien couvertes, et que la terre ou le sable ne soient bien secs; car alors cette chaleur vivifiante fait grand bien, sur-tout aux vieillards. Mais tous les hommes, en général, fuiront le soleil d'été; et s'ils sont forcés de s'y exposer, par quelque raison que ce soit, ils auront soin d'y être toujours dans une action qui, incapable de les fatiguer, soit cependant capable d'émousser, pour ainsi dire, l'ardeur de ses rayons.)

CHAPITRE LVI.

De la Goutte-Rose, ou Couperose.

Caractères de cette maladie.

(CES noms singuliers, qui ne peignent ni la nature, ni le caractère de l'*éruption* dont il s'agit, se donnent à une rougeur habituelle du visage, accompagnée de boutons, de *pustules*, et quelquefois de simples écailles, avec beaucoup de chaleur, et même de *douleurs lancinantes;* et l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le visage *couperosé*. Ces *pustules* sont quelquefois si nombreuses et si élevées, que le visage en devient difforme et affreux : elles distillent une matière, tantôt *purulente*, et tantôt *ichoreuse*, *sanguinolente*, et même quelquefois du *sang pur*. Le nez en est le plus affecté; ce qui le rend souvent d'une grosseur monstrueuse.)

§. I.

Causes de la Goutte-Rose, ou Couperose.

(LES débauches, de quelque espèce qu'elles soient, sur-tout celles du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* et des femmes, y donnent le plus souvent lieu. Il est cependant des gens dont la conduite est irréprochable, et dont le *régime* est régulier, qui s'en trouvent affectés. Dans ce cas, la *goutte-rose* dépend d'un vice *dartreux*, *scorbutique*, etc.; ou elle est due à l'échauffement occasionné par des travaux opiniâtres, sur-tout de l'esprit; par des chagrins, etc.; ou enfin à des causes externes : car il ne

paraît pas douteux que le fard et les pommades dont les femmes se servent pour appliquer leur rouge, ou pour unir leur *peau*, ne contribuent à faire naître la *goutte-rose*, parce qu'en bouchant les *pores* ils suppriment la transpiration.)

§. II.

Symptômes de la Goutte-Rose, ou Couperose.

(LA *goutte-rose* s'annonce par des feux momentanés, sur-tout après le repas, qui deviennent bientôt continuels, et auxquels succèdent des rougeurs légères et superficielles, placées çà et là sur le front, sur les joues, sur le nez. Peu à peu ces rougeurs deviennent plus foncées, s'élargissent et se réunissent les unes avec les autres, de manière à former des plaques larges.

Insensiblement il se manifeste de petites pointes, qui appartiennent à autant de boutons, qui grossissent, s'élèvent au-dessus de la superficie de la *peau*, et distillent, quand ils sont parvenus à leur degré, les diverses espèces d'humeurs dont nous avons parlé. Tantôt ces boutons réunis, forment une espèce de masque, qui ne laisse de libre que le tour des paupières et des lèvres; tantôt ils sont réunis sur le nez et sur les parties supérieures des joues; et tantôt ils consistent en des plaques placées irrégulièrement. Les uns éprouvent des chaleurs cuisantes, même des douleurs dans toutes les parties rouges; d'autres n'enéprouvent aucune, lors même que la qualité et la quantité des rougeurs sembleraient le plus les faire soupçonner, etc.

Il est facile d'arrêter les progrès de la *goutte-* Il est facile

de la guérir dans les commencemens.

rose, et de la guérir, si l'on s'y prend dans les commencemens. Mais lorsqu'elle est invétérée, et que le sujet est avancé en âge, elle est rebelle à tous les *remèdes ;* il faut alors s'en tenir à la cure *palliative:* il y aurait même, dans la supposition où l'on pourrait parvenir à la guérir, du danger de le faire; car l'expérience et l'observation ont appris que la *fièvre*, l'*engorgement* de quelque *viscère*, quelquefois même des *spasmes* et des *convulsions*, suivent d'assez près cette fausse guérison, sur-tout si elle n'a pas été préparée par un bon traitement.)

Mais si elle est ancienne, il est souvent dangereux de l'entreprendre.

§. III.

Traitement de la Goutte-Rose, ou Couperose.

Il doit être long.

(La curation de la *goutte-rose*, quelque récente qu'elle soit, doit toujours être longue. Il faut donc que le malade s'arme de constance.

Importance du régime, sur-tout quand la maladie est due à des excès.

Le *régime* est ici aussi important que les *remèdes*, sur-tout lorsque la maladie est due à l'abus du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* et du travail. Si, dès qu'on s'aperçoit des premiers feux au visage, on renonce à ces excès, on les verra diminuer peu à peu, et enfin s'éteindre entièrement. Mais si l'on méprise cet avis de la Nature, qui par-là indique, de la manière la plus éclatante, que le *vin*, les *liqueurs* ou le travail forcé ne conviennent pas à la *constitution ;* si l'on persiste dans ces abus, le mal prendra insensiblement des racines, qu'il sera impossible, et même dangereux, d'arracher dans la suite.

On renoncera donc absolument aux *liqueurs*, et on modérera l'activité de son travail; on

s'abstiendra de tout *aliment âcre, salé, poivré, épicé*, etc.; de *café*, de *chocolat*, etc.

On se nourrira de potages, de viandes de jeunes animaux, de légumes; et on boira à ses repas, de l'*eau* pure, ou simplement teinte avec un peu de *vin*. Alimens, boisson.

Il est triste, pour certaines gens, d'apprendre que ce *régime* doit être observé long-temps, mais très long-temps: cependant il faut qu'ils soient persuadés que, sans persévérance, ils ne pourront jamais, ni se guérir de la *goutte-rose*, ni prévenir son retour lorsqu'elle sera guérie; de sorte que le *régime* que nous proposons, doit être celui de toute leur vie. Le régime doit durer toute la vie.

On mettra les jambes dans l'eau chaude, huit jours de suite. Si l'on se sent échauffé, on prendra quelques *lavemens*, et l'on boira, soit du *petit-lait*, soit de l'*orgeat*, soit une *infusion de poirée*, dans chaque verre de laquelle on fera fondre deux décigrammes ou deux décigrammes et demi (quatre ou cinq grains) de *sel de nitre (nitrate de potasse)*. On interrompra ce traitement pendant huit autres jours, après lesquels on le reprendra, pour le continuer de cette manière, jusqu'à ce que ces premières apparences de la *goutte-rose* soient disparues; et si on ne s'expose point de nouveau aux causes qui l'ont produite, on s'en verra quitte pour jamais. Bain de jambes. Lavement. Petit lait, orgeat; infusion de poirée nitrée.

Mais si les rougeurs sont déjà anciennes, si les boutons sont déjà existans, il faut, indépendamment du renoncement aux causes, et de l'observation du *régime;* indépendamment des *bains de jambes*, des *lavemens* et des *boissons* dont nous venons de parler; il faut, dis-je, que le malade se *purge* à plusieurs reprises, et pendant un temps proportionné à l'intensité du mal. Les *purgations* seront *douces* et *ra-* Purgatifs

lorsque la maladie est ancienne.

fraîchissantes, telles que celles prescrites Chap. LVII, §. III, Art. I, pag. 561 de ce Vol.

Observation.

Une dame de moyen âge a été guérie par l'abstinence absolue du *vin*, des *liqueurs*, du *café*, etc., et par l'usage des *eaux de Passy*, dont elle prenait un litre (une pinte) tous les matins, pendant huit jours de suite, et qu'elle interrompait huit autres jours. Dans cet intervalle, elle prenait également un litre (une pinte) d'eau de rivière. Les *eaux de Passy* la purgeaient doucement, et l'eau de la Seine lui tenait le *ventre* libre.

Lorsque les boutons sont très-multipliés, gros et distillant une des *humeurs* spécifiées ci-dessus, le traitement devient difficile, parce qu'il doit être relatif à la nature de cette humeur : aussi conseillons-nous de consulter, dans ce cas, un médecin instruit, et de s'en rapporter à ses conseils.

Dangers des lotions, pommades, onguens, etc.

Il se comportera bien différemment de ces charlatans qui ne connaissent, contre cette maladie, que les *lotions*, les *linimens*, les *pommades*, les *onguens*, etc. Il sait que ces *topiques* sont d'autant plus dangereux, qu'ils font disparaître ce mal plus promptement : l'engorgement du *poumon* et du *foie* en sont des suites très-fréquentes.

S'il est quelquefois nécessaire d'avoir recours à ces *topiques*, ce ne peut être qu'après avoir usé très long-temps des *remèdes* internes, qu'après avoir employé les *bains* multipliés, le *vésicatoire*, le *cautère*, et les *sangsues* appliquées derrière les oreilles et aux narines; moyens qui conviennent dans tous les temps, dit LIEUTAUD, sans exclure les autres secours.

Vésicatoire, cautère, sangsues.

On a vu sur-tout, et assez constamment, les plus grands effets des *cautères* ouverts aux jam-

bes. C'est particulièrement au moyen d'un *vésicatoire* appliqué sur le bras, et entretenu pendant deux ans avec l'écorce de *garou*, que j'ai guéri une dame de la *goutte-rose*. Le mal était venu à la suite du chagrin qu'elle éprouva de la perte de son époux, et des tracasseries que lui suscitèrent les parens de son mari. Les *bains d'eau de mer* passent pour très-avantageux dans cette maladie.

Bains d'eau de mer.

J'ai traité une jeune femme de trente ans, qui l'avait contractée par un travail opiniâtre. Comme les boutons étaient violets et livides, je lui prescrivis le *petit-lait*, dans chaque litre (pinte) duquel on faisait infuser une botte de *cresson* et une poignée de *fumeterre*. Elle fut purgée deux fois, et aussitôt on lui appliqua un *vésicatoire* au bras, qui fut entretenu avec l'écorce de *garou*. Elle est parfaitement guérie.

Observation.

La *goutte-rose*, lorsqu'elle est un *symptôme* de *scorbut*, de *dartre*, de *vérole*, etc., ne peut être guérie, qu'en traitant celle de ces maladies dont elle dépend. On consultera, à cet effet, les Chap. qui traitent de chacune de ces maladies, c'est-à-dire, Tom. III, Chap. XXXV, §. I; Chap. XXXVIII, §. I; et Tom. IV, Chap. XLIX, §. VII et VIII.)

§. IV.

Moyens de prévenir le retour de la Goutte-Rose, ou Couperose.

(IL est important, dit LIEUTAUD, de savoir que cette maladie, domtée en apparence, ne manque guère de se renouveler dans une autre saison, et qu'il faut tâcher d'en prévenir le retour, non-seulement par l'usage réfléchi des *remèdes* que nous avons proposés, mais encore par le *régime* le plus exact, et continué toute la vie.)

CHAPITRE LVII.

Des Cors aux pieds.

Caractères des cors aux pieds.

(TOUT le monde sait qu'on donne ce nom à des *durillons* et à des *excroissances calleuses* qui se forment principalement sur les *orteils*, c'est-à-dire, sur les doigts des pieds.)

§. I.

Causes des Cors aux pieds.

La compression des souliers.

(LA cause ordinaire des *cors*, est la compression que les chaussures trop étroites exercent sur le pied, dont la *peau* se durcit, et forme un nœud, qui s'enfonce en partie dans les chairs, à peu près comme les nœuds des arbres.

Les élégans, ceux qui pensent que pour être bien chaussé il faut avoir le pied plus petit, plus étroit et plus pointu qu'on ne l'a reçu de la nature, ne veulent pas croire que les douleurs dont ils sont devenus la proie tiennent à cette cause. Cependant il est de fait qu'on n'observe point de *cors* aux paysans qui vont sans être chaussés, ou avec des chaussures très-larges.

Autres effets de la compression des souliers.

D'ailleurs, les *cors* ne sont pas les seuls accidens qu'occasionne la compression des souliers. Qu'on examine les pieds de ceux qui ont toujours porté des souliers étroits, ils ne ressemblent en rien aux pieds des habitans des campagnes. Ceux de ces derniers sont larges, étendus, de sorte que le *tarse*, le *métatarse* et les *orteils* portant, autant qu'il est possible,

dans toutes leurs parties, concourent, avec le talon, à donner le plus de stabilité qu'il est possible à tout le corps.

Difformité qu'acquièrent les pieds des élégans, par la compression des souliers.

Il n'en est pas de même des pieds des élégans; tout y est déformé : le coude-pied est bombé de manière que le *tarse* et le *métatarse* ne posent que sur leurs bords ; les *orteils* ne portent également que sur le bout inférieur, qui se trouve rapproché sur la plante du pied, et, le plus souvent, ils sont rassemblés en paquet, parce qu'ils enjambent les uns sur les autres : aussi les élégans ne marchent-ils qu'en chancelant, comme nous l'avons observé Tom. I, Chap. VII.

Observation sur un déplacement singulier du gros orteil.

Les *anatomistes* ne se trompent point sur le squelette d'un paysan et d'un citadin, à la seule inspection des pieds. Je me rappellerai toujours, qu'ayant été obligé d'examiner le pied d'un vieillard, je fus on ne peut pas plus surpris de voir le gros *orteil*, ou le pouce, entièrement couché sur l'*orteil* voisin, dans une dépression assez profonde pour que le tout fût de niveau. Qu'on se représente combien cet homme a dû souffrir, lors de ce déplacement, et jusqu'à ce que cette situation contre nature lui fût devenue insensible ! Mais tel est le pouvoir de la mode, qu'elle vient à bout de se faire des esclaves, même par la voie des souffrances !

Cependant, cette mauvaise conformation, et la difficulté, même l'impossibilité de marcher, ne sont pas les seuls maux qui découlent de cette ridicule manie, de vouloir avoir des pieds petits et pointus. Il en résulte encore la cessation presque absolue de tout mouvement et de toute action dans les *muscles* multipliés du *tarse*, du *métatarse* et des *orteils*. Les *orteils*, dont les *phalanges* sont organisées comme celles des doigts, et dont, chez les enfans, on aperçoit évidem-

ment le jeu et la mobilité, ne deviennent-ils pas, en quelque sorte, inutiles chez un adulte qui a toujours porté des souliers étroits? N'est-on pas tenté de regarder cette organisation comme superflue, et d'accuser la nature de prodigalité? Admirons plutôt sa sagesse.

En effet, qui n'a pas vu des gens privés de leurs bras, faire avec leurs pieds ce qu'ils auraient fait avec leurs mains s'ils n'eussent point été mutilés? J'ai vu des femmes, des hommes, même des enfans, filer, tricoter, coudre, broder, lancer des pierres, etc., avec leurs pieds. Tout Paris a couru, en 1779, à la Foire Saint-Germain, voir le maître d'école liégeois. Cet homme, venu au monde sans bras, taillait une plume avec la plus grande dextérité, écrivait très-bien, cousait, battait des cartes, et jouait avec ses pieds. Avec les pieds, il coupait les *alimens*, au moyen d'un couteau et d'une fourchette. Avec son pied, il portait à sa bouche une cuillère, une fourchette, un verre plein, et le buvait. Il bêchait, il balayait, il essuyait, etc. Enfin, l'industrie, fille de la nécessité, a conduit cet homme à tirer de ses pieds, les mêmes secours que nous tirons de nos mains. On voyait en 1788, sur le boulevard, une fille née sans bras, qui faisait les mêmes choses, à peu près, avec ses pieds. Si ces êtres fussent nés riches, leurs pieds, serrés dans des souliers étroits, n'eussent été bons, tout au plus, qu'à marcher, et ils auraient à jamais maudit le sort qui les privait de membres aussi importans que les bras et les mains, et qui les réduisait à l'état d'automates; tandis qu'ils bénissent la nature, qui leur fournit, dans leurs pieds, des suppléments aux parties dont elle les a privés.)

§. II.

§. II.

Effets nécessaires des Cors aux pieds.

Douleurs très-vives; difficultés, et impossibilité de marcher.

Défaut d'exercice : inaction absolue, etc.

(LES douleurs qu'occasionnent les *cors aux pieds*, sont quelquefois très-vives; souvent elles empêchent de marcher, et toujours elles font qu'on marche peu, ou mal à son aise. A cet égard, les *cors aux pieds* méritent la plus grande attention; car, ou ils mettent dans l'impossibilité de se livrer à un *exercice* suffisant pour la conservation de la santé, ou ils font perdre l'habitude de ce même *exercice*; de sorte que, si par la suite on vient à être délivré des *cors*, on a les douleurs de moins, à la vérité, mais on reste plongé dans la même inaction, source de maladies sans nombre, comme on l'a démontré Tom. I, Chap. V.

Il est donc de la dernière importance de ne faire porter aux enfans que des chaussures larges, et de les forcer à suivre cet usage à mesure qu'ils grandissent. Si, parvenus à l'âge de quinze ou seize ans, ils sont accoutumés à avoir les pieds à l'aise, ils ne se prêteront que difficilement aux tortures, que font éprouver les souliers trop étroits, à tout le monde, à plus forte raison à ceux qui n'en ont jamais porté que d'aisés.)

§. III.

Traitement des Cors aux pieds.

Il n'est point de spécifique contre les cors aux pieds.

(LES *remèdes* vantés pour la guérison des *cors aux pieds*, sont multipliés dans la proportion des charlatans qui se proposent pour les traiter, et qui tous ont leur secret. Quoi qu'ils en disent, rien de plus vrai qu'il n'existe point de

spécifique contre ces durillons, et que tous les *onguens*, même les plus célèbres, n'ont pas plus de vertu que la simple *cire jaune*, ou toute autre matière molle, capable de recevoir l'empreinte du *cors*, et de le garantir par-là de toute pression.

Moyens d'arrêter les progrès des cors commençans.

Si, dès les premières sensations douloureuses que donnent les *cors*, on mettait les pieds dans l'eau chaude pendant quelques jours, et si l'on portait des chaussures plus larges, il est certain qu'on en arrêterait les progrès.

Lorsqu'ils sont formés, l'extraction en est le seul remède.

Mais on se contente, pour l'ordinaire, de moins marcher; et le pied étant toujours dans la même gêne, le *cors* grossit au point qu'il n'est plus de *remède* que dans son extraction; et c'est, sans contredit, de tous les moyens employés dans ce cas, celui qui soulage le plus promptement et pour le plus de temps, qui même procurerait une guérison complète, si cette opération était faite avec les précautions qu'elle exige.

Il faut préparer le malade à cette extraction, quoi qu'en disent les coupeurs de cors.

Tous les auteurs se réunissent pour conseiller d'humecter et de ramollir le *cors* avant que de l'arracher, soit en mettant les pieds dans l'eau chaude pendant un temps suffisant, soit en y appliquant des *cataplasmes*, ou quelqu'*onguent émollient*: ils conseillent encore d'extirper le *cors*, sans attaquer les parties saines. Par quelle manie les coupeurs de *cors* font-ils précisément le contraire?

J'ai vu un invalide qui, sans doute incapable de toute autre chose, s'était mis guérisseur de *cors*. Il était assez imbécile pour oser dire que ce ramollissement rendait l'extirpation plus difficile et plus douloureuse. Il prétendait encore qu'il fallait nécessairement déraciner le *cors*, jusqu'à le faire saigner. Voici un fait dont j'ai

été témoin, suivi d'une observation que nous croyons utile de rapporter.

Une dame, de mes amies, avait depuis bien des années un *cor*, qu'elle était obligée de faire couper cinq ou six fois par an. J'arrivai un jour chez elle, au moment où l'invalide dont je parle était à faire son opération. Comme il était trop matin pour qu'il fût probable que cette dame eût pu mettre les pieds dans l'eau le temps nécessaire, je demandai avec quoi on l'avait préparé à cette extraction. L'invalide répondit que cette préparation était inutile, et ajouta, comme je l'ai dit, que le ramollissement rendait l'extraction et plus difficile et plus douloureuse. Je le voyais prendre souvent une serviette, pour essuyer le *sang* qui sortait des petits *vaisseaux* qu'il déchirait. Je voulus savoir encore pourquoi il n'épargnait pas ces douleurs; il répondit que, s'il ne faisait pas saigner, il serait obligé de recommencer sous quinze jours. Ces absurdités ne méritant point de discussion, je le laissai finir.

Observation sur la manière dont les charlatans font cette opération.

Après qu'il fut parti, je priai cette dame de m'avertir lorsque son *cors* lui ferait mal, et sur-tout de ne pas prévenir son invalide. Au bout de deux mois, ou environ, le *cors* fut dans le même état qu'avant l'opération. Je lui conseillai de mettre le pied dans l'eau chaude, trois matins de suite, pendant deux heures: le troisième jour je déracinai ce *cors* avec un simple *canif*, prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas attaquer les parties saines. Aussi l'ai-je extirpé sans causer de douleur, sur-tout sans faire *saigner;* j'ai ensuite posé un peu de coton sec sur la place du *cors;* et depuis plusieurs années, quoique cette dame ait fait beaucoup d'*exercice*, elle n'a pas ressenti son *cors*.

Sur la manière dont on doit la faire.

En serait-il des *cors*, comme des *croûtes* qui

Il en est des

cors comme des croûtes qui précèdent les cicatrices des petites plaies ; on ne peut les arracher sans retarder la guéson.

précèdent la *cicatrice* d'un *bouton*, d'une *coupure*, d'une petite *plaie*, etc. ? Si ces *croûtes* sont arrachées, ou tombent, par quelque cause que ce soit, avant que la communication soit parfaitement interrompue entr'elles et les *vaisseaux* de la *peau*, les petites *plaies* qu'occasionne le déchirement de ces *vaisseaux* donnent lieu à de nouvelles *croûtes*, et la *cicatrice* se trouve retardée. Quoique les causes soient ici différentes, les effets paraissent être les mêmes. Pour ne pas sortir du fait que je viens de rapporter, l'invalide ne manquait pas de tailler jusque dans le vif, et le *cors* revenait constamment : moi, j'ai respecté les parties saines, et voilà des années qu'il ne donne aucun signe d'existence.

La pratique vulgaire de couper les cors, est une pure charlatanerie.

Cette pratique universelle, parmi tous les coupeurs de *cors*, est donc une pure charlatanerie, d'autant plus condamnable, qu'elle rend l'extraction plus douloureuse, et qu'en ne procurant qu'un soulagement momentané, elle entretient les malades dans une indolence et dans une inaction qui deviennent à la longue des sources abondantes de maladies, toujours très-difficiles à guérir.

Tout l'art de guérir les *cors aux pieds* consiste donc à les ramollir par les moyens exposés plus haut, et à les déraciner sans attaquer les parties saines.

Tout autre remède que des émolliens, est dangereux.

Les *remèdes* qu'on trouve dans un grand nombre de livres, tels que le *Dictionnaire Economique*, etc., sont abusifs et dangereux, dès qu'ils ne sont plus de la classe des *émolliens*. Les *corrosifs*, qui forment le plus grand nombre de ces *remèdes*, peuvent jeter dans des accidens fâcheux, tels que des *inflammations*, des *érysipèles*, le *cancer*, etc.

Il y a des personnes qui se contentent de couper toute la partie du *cors* qui est au-dessus du niveau de la *peau*. Un philosophe, célèbre dans les deux mondes, se servait d'une lime arrondie, avec laquelle on use le *cor* sans douleur, parce que la lime ne peut attaquer les parties molles, et avec facilité, cette opération pouvant être terminée en trois ou quatre minutes.

Avantages d'une lime arrondie, quand on ne veut emporter que la partie du cor qui fait saillie.

« J'ai vu des gens, dit LIEUTAUD, qui prétendaient en avoir été délivrés entièrement, « par la *lessive* ordinaire chaude, dans laquelle « ils avaient plongé le pied pendant plusieurs « heures et à différentes fois. D'autres attribuent « la même propriété à l'*ail*, à l'*emplâtre de* « *gomme ammoniac*, à celui de *Vigo*, etc. « L'écorce de l'*acajou* passe encore pour un « bon *remède;* mais il peut produire aussi des « effets pernicieux, en y excitant l'*inflammation* « et la *suppuration*, ainsi que je l'ai observé « plusieurs fois. Si l'on peut enfin attendre quelque chose de toutes ces applications, ce n'est « qu'après avoir auparavant bien ramolli les « *cors* par le *bain*, ou par les autres moyens « proposés, et les avoir *ébarbés* avec un instrument propre à cet usage. »

Quant aux moyens de prévenir la formation et le retour des *cors*, il n'en est pas d'autres que de renoncer aux souliers étroits et durs, c'est-à-dire, de renoncer aux causes capables de les faire naître, et de tenir un peu de coton sec sur l'endroit où était le *cor*, après qu'il a été extirpé. On continue ce petit tampon de coton, qu'il faut changer souvent, jusqu'à ce que, passant le doigt sur les places qu'occupait le *cor*, on n'y éprouve plus du tout de douleur.)

Moyens de prévenir le retour des cors.

CHAPITRE LVIII.

De la Courbature.

Ce que c'est que l'économie animale.

(L'ÉCONOMIE *animale*, c'est-à-dire, cet ordre, cet ensemble des mouvemens et des *fonctions* qui entretiennent la vie, est soumise à des lois auxquelles toute infraction est une cause de maladie. L'homme le mieux constitué, ne fait pas en vain des excès; ne se livre pas en vain à des travaux, à des fatigues, à des plaisirs, etc., au dessus des forces qu'il a reçues de la nature : il est bientôt puni de ses écarts, et la peine est toujours en raison de son imprudence. Voilà pourquoi le repentir, le malaise, la douleur, sont si souvent à côté de la dissipation et des jouissances, etc., même chez ceux à qui le délassement et la récréation sont nécessaires.

Elle abhorre toute espèce d'excès.

Exemples tirés des ouvriers.

Les ouvriers nous présentent tous les jours des exemples de ces vérités. Livrés au travail pendant toute une décade (semaine), on les voit les jours de repos (les dimanches et fêtes), pour oublier les travaux et les fatigues auxquels ils sont assujétis, s'oublier eux-mêmes; faire des courses et des promenades forcées; boire et manger avec excès, relativement à leur *régime* ordinaire; et le lendemain, ils se trouvent malades, fatigués, excédés, et beaucoup plus que les jours précédens, qu'ils vaquaient à leurs occupations ordinaires; enfin, pour nous servir de leurs propres expressions, *ils ne sont pas en train, ils paressent;* et cette inaptitude au travail les porte à faire ce qu'à Paris, et dans toutes les villes de France, on appelait faire le

lundi, et qu'on appelle encore ainsi dans toutes les grandes villes de l'Europe, comme à Londres, à Vienne, à Rome, à Berlin, etc. (1)

Les maîtres, ceux dont ils dépendent, ne manquent pas de leur en faire des reproches, mais qui ne les corrigent pas. Car il est très-vrai que ces ouvriers doivent être d'autant moins en état de travailler les primidi (ou lundi), qu'ils se sont plus divertis la veille. La preuve que l'usage de fêter et de boire les lendemains des jours de repos dans les villes, tient au genre de plaisir auquel ils se sont livrés la veille, c'est qu'on ne voit rien de semblable dans les villages. Les paysans, en général, se rendent à leurs travaux tous les jours, parce que les récréations qu'ils ont prises le jour de repos (le dimanche), sont pour eux, ce qu'elles doivent être, un vrai délassement, tandis que pour les ouvriers des villes elles ne sont que des excès, et par conséquent des causes nouvelles de fatigues.

Combien il est important d'entremêler les travaux de récréation.

Il n'en serait pas ainsi, si, comme on le leur a conseillé Tom. I, Chap. II et V, ils voulaient se persuader qu'il est de la dernière importance, pour la conservation de leur santé, de mêler les récréations aux travaux, et qu'il est également contre l'ordre de la nature et contre les lois qui régissent tout être animé, de s'abandonner sans réserve et avec excès au plaisir, ainsi qu'au travail. De cette conduite imprudente naît cette

(1) Les ouvriers de Berlin en ont tellement contracté l'habitude, que FRÉDÉRIC *le Grand* a tenté, mais en vain, de les en détourner par des ordonnances renouvelées à plusieurs reprises. Le lundi est véritablement un jour de repos, pendant lequel les ouvriers se parent comme le dimanche. Ils l'appellent le *Lundi bleu*; sans doute parce que le *bleu* est la couleur commune des étoffes dont ils font leurs habits de fête.

foule de maladies énoncées et traitées dans cet ouvrage, et dont une des plus légères est la *courbature*, dont nous allons nous occuper.

Ce qu'on doit entendre par courbature.

On entend généralement par *courbature*, plutôt un début de maladie, qu'une maladie proprement dite. Il est très-certain qu'elle semble précéder la plupart des maladies *aiguës*, de sorte que les premières apparences de maladies graves, ont le plus souvent les caractères de ce qu'on appelle vulgairement *courbature*.

Caractère de la courbature.

Cependant la *courbature essentielle*, c'est-à-dire, ce trouble excité dans toute la machine par un excès quelconque, sans reconnaître pour cause aucun vice dans les humeurs, aucune lésion dans les parties; cet état de malaise qui ne présente aucun *symptôme caractéristique* de l'une ou de l'autre des maladies dont on vient de traiter; cette *courbature*, dis-je, a une marche constante et régulière, et, avec un peu d'attention, on y reconnaît aisément les trois périodes qu'on observe dans les maladies *aiguës*; savoir, le temps d'irritation, l'état, et la fin qui est ordinairement une *crise* très-marquée.

A cet égard, on ne peut qu'être étonné du silence de tous les auteurs sur la *courbature*. Nul n'en a parlé, excepté LIEUTAUD. Sans doute que le silence de nos écrivains tient à ce que la *courbature* est, en général, une maladie si légère, qu'elle ne demande souvent du malade que de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître.

Mais comme ce moyen, quoiqu'essentiel, n'est pas suffisant dans tous les cas; comme il est négligé la plupart du temps; comme très-souvent ce malaise est traité par des *remèdes* contraires, qui peuvent le faire dégénérer quelquefois en maladie grave et mortelle; enfin, comme la *courbature* est très-fréquente; toutes ces raisons

nous ont porté à croire qu'elle méritait d'être mise au rang de celles dont traite la MEDECINE DOMESTIQUE.

LIEUTAUD parle de la *courbature* sous le nom d'*échauffement*, sans doute par la raison que le vulgaire la rapporte toujours au *sang* échauffé et allumé : mais les médecins instruits, dit cet observateur, n'ignorent pas que les *nerfs* y jouent le principal rôle.

Elle est très-familière aux jeunes gens, sur-tout à ceux qui sont vifs, ardens et laborieux ; aux personnes qui s'occupent de travaux pénibles, qui font des *exercices* forcés, qui sont d'une *constitution sèche et bilieuse*, qui sont emportés, colères, etc. aux libertins, etc.) Qui sont ceux qui y sont sujets.

§. I.

Causes de la Courbature.

(LES causes les plus fréquentes de la *courbature* peuvent être rangées sous quatre classes différentes.

1°. Les veilles, l'*exercice* immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres ; 2°. l'abus des *alimens* échauffans, du *vin*, des *liqueurs spiritueuses* ; le changement de *régime*, sur-tout si l'on passe d'un genre de vie réglé à quelque excès ; 3°. les *passions*, les peines d'esprit, etc. ; 4°. enfin les plaisirs de l'amour, le libertinage, la *masturbation*, etc.

§. II.

Symptômes de la Courbature.

(LES malades, qui souvent ne croient pas l'être, se plaignent d'accablement, de *mal à la tête*, d'un sommeil fâcheux et inquiet, quelque-

fois d'*insomnie :* ils ressentent des douleurs sourdes dans tous les membres ; souvent ils éprouvent de la chaleur à la tête et aux entrailles, chaleur qui se manifeste rarement à l'habitude du corps : leur langue est quelquefois sèche, mais ils ne sont pas toujours altérés : leur *pouls*, sans être dans l'état naturel, n'est pas toujours *fébrile*. Quelques-uns ont des chaleurs et des *sueurs* nocturnes ; les autres ont le *cours-de-ventre*, et rendent des *urines* ardentes : l'appétit manque à la plupart ; les *digestions* sont laborieuses, et troublent sur-tout le repos de la nuit.

Comment elle se termine pour l'ordinaire.

Cette maladie se termine ordinairement par des *sueurs* copieuses ; quelquefois par des *échauboulures* ou d'autres *éruptions*.

La courbature est une maladie très-légère ; mais il ne faut pas la négliger.

La *courbature*, comme nous l'avons déjà dit, est une maladie très-légère ; mais il ne faut pas qu'elle soit négligée : car, si elle est entretenue par une mauvaise conduite, elle peut dégénérer en toutes sortes de *fièvres*, en *inflammation*, en maladie de langueur, etc. Et, comme un grand nombre de maladies graves sont précédées par la *courbature*, on sent qu'elle devient à craindre lorsque les humeurs ont acquis un certain degré de corruption, qui se manifeste par une chaleur *âcre*, qu'on n'avait pas encore éprouvée ; par la puanteur de la bouche, des *sueurs* et des *urines* ; par l'extrême fétidité des *selles*, etc.)

§. III.

Traitement de la Courbature.

Combien il est important de faire attention aux causes et aux symptômes

(IL ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit pag. 552 de ce Vol., et tous les praticiens éclairés le reconnaissent, que la plupart des maladies *aiguës* sont précédées de *courbature*. Il faut donc apporter l'attention la plus

réfléchie, et aux causes qui l'ont fait naître, et aux *symptômes* qu'elle présente. La connaissance de ces deux objets est d'une telle importance dans le traitement, que sans elle on tombe dans des fautes d'autant plus préjudiciables, que le moindre malheur qui puisse arriver au malade, est d'essuyer une véritable maladie; heureux pour lui, si elle n'est pas assez grave pour le conduire au tombeau! de la courbature.

La *courbature*, considérée sous cet aspect, est peut-être, de toutes les maladies, celle qui exige le plus d'application, j'oserais presque dire de probité et d'humanité, s'il était permis à un homme quelconque d'en jamais manquer. Il s'agit, dans le plus grand nombre des cas de *courbature*, de faire avorter une maladie, ou, pour parler plus clairement, de la prévenir. Et quel plaisir plus délicieux pour une ame sensible, pour l'ami des hommes, que celui de pouvoir se dire: *J'ai sauvé à mon semblable les horreurs d'une maladie!* Malheureusement ceux qui se disent destinés au soulagement des malades, ne sont pas toujours ceux pour qui ce sentiment a le plus d'attrait. Attention et application qu'exige la courbature de la part de celui qui veut la traiter.

Nous avons esquissé dans quelques-unes des notes, entr'autres tome II, notes 7 du Chap. IV et 3 du Chap. VIII, et Tom. III, note 1 du Chap. XXXVII, le brigandage odieux que commettent tous les jours ces ignorans qui, foulant au pied tout respect humain, ne voient dans un malade qui leur donne sa confiance, qu'une victime qu'ils peuvent et veulent sacrifier à leur intérêt. On dirait qu'ils n'ont qu'un seul but, celui d'aggraver les accidens, pour se rendre plus nécessaires.

Que l'un d'eux soit appelé par une personne qui a une *courbature*, on ne le voit pas réfléchir sur le *tempérament* de cette personne, sur les Conduite trop ordinaire des ignorans

dans le traitement de la courbature.

causes et les caractères de cette maladie légère, sur les moyens que la nature emploie pour triompher de l'ennemi qui la tient languissante; ce n'est pas là ce qui l'occupe. Il lui faut un malade; et les instrumens de santé, dont il se dit dépositaire, deviennent dans ses mains des instrumens de mort.

Sans examen, il saigne et ressaigne; il purge et repurge; il entasse *remèdes* sur *remèdes*, *drogues* sur *drogues;* et si la *constitution* de cet infortuné est assez vigoureuse pour résister à ce traitement absurde et criminel, on l'entend chanter lui-même son triomphe, et, pour exalter son mérite et grossir sa récompense, faire un tableau effrayant des dangers qu'a courus ce malade, *qui dans le fait ne devait pas l'être.*

Si au contraire, devenu véritablement malade, il succombe sous ce traitement, son bourreau ne s'en inquiète point, l'ignorance du public vient à son secours; et sa conscience, qui est fermée au plus utile des sentimens, celui de l'humanité, est insensible aux remords, comme son front l'est à la honte.

Qu'on nous pardonne ces réflexions; elles nous paraissent d'autant mieux placées ici, que la *courbature* est la maladie qui prête le plus à ces exactions, parce que, comme à proprement parler on n'est pas malade, on est disposé à suivre les avis des premiers qui se présentent, et que si on appelle du secours, c'est rarement celui d'un homme instruit.

Importance du régime dans la courbature.

Le *régime* est la partie du traitement la plus importante dans la *courbature:* c'est du *régime* que dépend tout le succès, et s'il est dirigé avec attention, il sauve la nécessité de tout *remède.*

Il faut commencer par soustraire le malade aux causes dont dépend cette maladie. Il est donc

de la plus grande conséquence d'être instruit de ces causes ; d'abord, parce que le moyen le plus puissant pour parvenir à la guérison, est d'en éloigner le malade ; ensuite, parce que ces causes impriment à la maladie un caractère particulier à la classe à laquelle elles appartiennent, et qui exige un traitement qui lui soit propre. Voilà les raisons pour lesquelles nous avons rangé ces causes sous quatre classes différentes, exposées pag. 553 de ce Vol., dont nous ferons autant d'articles pour faciliter le traitement de la maladie.)

ARTICLE PREMIER.

Traitement de la Courbature occasionnée par les veilles, l'exercice immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres.

(Un homme qui, éprouvant les *symptômes* de la *courbature*, pour avoir fait quelqu'excès de travail, soit du corps, soit de l'esprit, ne voudrait pas interrompre ses occupations, serait un fou qui courrait à la mort. Ce malaise qu'il éprouve, est un ordre de la nature qui lui crie de s'arrêter, parce que cet homme exige plus qu'il n'est en droit d'attendre de sa *constitution*.

Il faut commencer par interrompre ses travaux.

En effet, s'il veut passer outre, la nature, qui s'annonce déjà comme manquant de forces suffisantes, sera bientôt opprimée, et le malade tombera dans un épuisement, contre lequel tout l'art de la médecine pourra échouer. Si au contraire, docile à cet ordre, il prend quelques jours le repos du lit, il verra le calme succéder à l'orage, et sa santé se rétablir, souvent sans avoir besoin d'aucune espèce de *remèdes*.

Avantages du repos du lit.

Cependant il arrive quelquefois que la chaleur, les douleurs de tête et de *reins*, ne cèdent qu'imparfaitement à ce premier moyen : il faut alors prescrire au malade des boissons *rafraîchissantes* et *humectantes*, telles que la *limonade*, l'*oxycrat*, le *petit-lait d'orange*, ou *l'infusion* de feuilles de *poirée*, dans chaque verre de laquelle on mettra deux ou deux décigrammes et demi (quatre ou cinq grains) de *sel de nitre* (*nitrate de potasse*). Il fera de l'un ou de l'autre de ces liquides sa boisson ordinaire, et il en prendra depuis un litre (une pinte) jusqu'à deux, par jour.

Limonade, oxycrat, petit-lait d'orange; infusion de poirée nitrée.

Il mettra, matin et soir, les pieds et les jambes dans l'eau chaude; et avant chaque *bain de pieds*; on lui donnera un *lavement* à l'eau simple, à laquelle on peut joindre un peu d'*huile d'olive* ou de *beurre frais*.

Bains de jambes et lavement.

Si le malade a de la *fièvre*, il faut qu'il s'abstienne de toute nourriture, pendant deux jours. S'il n'en a pas, on lui donnera des *alimens*, proportionnément au degré de fatigue dans lequel il se trouve.

Ces *alimens* seront pris dans la classe des *végétaux*; tels que les *épinards*, le *riz*, le *gruau*, le *lait*, les fruits de la saison, etc.

Quels doivent être les alimens;

On lui défendra le *vin* et toute *liqueur spiritueuse*; car ce n'est pas avec des *cordiaux* qu'il faut se proposer de rappeler les forces dans ces premiers momens. On peut, dit LIEUTAUD, comparer, dans ces circonstances, l'action des *cordiaux*, à celle d'un soufflet, qui, donnant de la vivacité au feu, le consume plus tôt.

La boisson.

Les cordiaux seraient nuisibles. Pourquoi?

Il est rare que dans le cas de simple fatigue, qui est celui dont nous parlons, on ait besoin de terminer le traitement par une *purgation*, et

Les laxatifs et les purgatifs sont con-

infiniment plus rare qu'il faille le commencer par la *saignée*. Ces deux espèces de *remèdes*, si importans dans un grand nombre de maladies, sont, sur-tout la *saignée*, les sources ordinaires des accidens qui succèdent si fréquemment à la *courbature :* accidens qu'on est d'autant moins porté à regarder comme étrangers à la maladie, que les ignorans, qui les ont fait naître par leur mauvaise conduite, ne manquent point de prévenir ou d'assurer qu'ils avaient à venir.

traires dans cette espèce de courbature.

Si quelquefois le malade a un peu de *fièvre*, ce n'est pas du tout une raison pour se hâter de saigner. Cette petite *fièvre* n'est qu'un instrument dont se sert la nature, pour triompher promptement et heureusement du malaise dans lequel elle se trouve. Qu'on patiente un, deux jours ; si ce *symptôme* ne cède point au repos, aux *rafraîchissans*, aux autres moyens que nous venons de proposer, si au contraire il augmente d'intensité, on en conclura que la courbature n'est pas la maladie essentielle, qu'elle n'est que le prélude d'une autre maladie dont on peut déjà reconnaître le caractère, et par l'essence de cette même *fièvre*, et par les autres *symptômes* qui sont survenus et se seront développés dans cet intervalle (2).

Quoiqu'il y ait un peu de fièvre, ce n'est pas une raison pour saigner. Idée qu'il faut se faire de cette fièvre.

(2) Je viens d'en faire tout récemment l'expérience. Un homme de beaucoup d'esprit s'était, par un travail de tête long et opiniâtre, tellement échauffé, qu'il en avait la *fièvre* et qu'il n'y voyait plus. L'état de ses yeux sur-tout l'effraya ; il alla en conséquence demander du secours à celui qu'il savait avoir le plus de réputation dans ce genre, et il reçut deux *ordonnances ;* l'une banale pour les yeux, et l'autre pour la prétendue maladie *inflammatoire* dont on le disait attaqué. Mais, cet homme était à la veille de faire un long voyage pour se

La saignée est d'autant plus contraire, que que la fatigue est plus considérable.

Seul cas où elle peut être permise.

On s'abstiendra donc absolument de la *saignée*, qui est d'autant plus contraire dans la *courbature* causée par excès de fatigue, que cette fatigue est plus considérable et que le malade est plus exténué. Le seul cas où l'on puisse la permettre, est celui d'une *hémorrhagie symptomatique ;* et encore est-ce avec les précautions indiquées Tom. III, pag. 28 et suiv.

Circonstances où la purgation est inutile et superflue ;

Quant à la *purgation*, quoiqu'elle ne soit pas toujours nécessaire, il s'en faut de beaucoup que les suites en soient aussi dangereuses que celles de la *saignée*. En général, les *purgatifs* sont inutiles et superflus, lorsque le malade a éprouvé une *évacuation* quelconque, soit une *sueur*, soit un léger *cours de ventre*, soit un *flux d'urine* plus ou moins chargé, soit une *éruption d'échauboulures*, ou une *hémorrhagie*, etc. ; terminaisons assez ordinaires de la *courbature*, et qu'on peut regarder comme de vraies *crises*.

Où elle est indiquée.

Cependant, si, après que le malaise est dis-

---

rendre dans ses possessions : son départ était même déjà fixé. Réfléchissant donc sur ces *ordonnances*, il craignit de n'avoir pas le temps de les mettre à exécution, ou au moins de se remettre de l'état de faiblesse dans lequel elles le jetteraient, supposé qu'elles ne le rendissent pas réellement malade. Tourmenté de ces inquiétudes, il ne voulut rien faire qu'il ne m'eût consulté. Ce qui l'affectait sur-tout dans le traitement qu'on lui prescrivait, était l'application des *sangsues* aux *hémorrhoïdes*, et ensuite aux *tempes*, si l'inflammation des yeux ne tombait pas promptement. Après l'avoir bien examiné, je le tranquillisai, en lui disant qu'il n'avait pas besoin de *sangsues*, et qu'il serait promptement guéri. En effet, il fut parfaitement retabli en quelques jours, au moyen du repos le plus absolu, d'un peu de *diète*, de quelques *bains de pieds*, de quelques *lavemens*, et d'une boisson *rafraîchissante*. Il fit son voyage dans le temps déterminé, et arriva chez lui en pleine santé.

sipé,

sipé, le malade se sent la bouche mauvaise, pâteuse; si les *selles* sont irrégulières; s'il n'y a pas d'appétit, ce qui arrive fréquemment à ceux qui n'ont éprouvé aucune de ces *évacuations*, alors on prescrira une *purgation* douce et rafraîchissante, comme trois décagrammes (une once) de *pulpe de tamarins*, bouillis dans un verre d'eau ou de *petit-lait*, dans lequel on fera fondre ensuite depuis six jusqu'à neuf décagrammes (deux jusqu'à trois onces) de *manne en sorte*; ou l'*infusion de tamarins* et *de séné*, dont on trouvera la recette à la *Table générale des Matières*; ou bien une *eau minérale* artificielle, composée de vingt-quatre grammes (six gros) de *sel de Sedlitz* ou *d'Epsom (sulfate de magnésie)*, dissous dans un litre (une pinte) d'eau, qu'on boira par verrées d'heure en heure.

Purgatif rafraîchissant.

Après cette *purgation*, qu'on peut réitérer lorsqu'on le juge nécessaire, on donnera au malade des *alimens* plus nourrissans, comme des viandes de jeunes animaux, un peu de bon *vin*, et il fera un peu d'*exercice*.

Si, après son rétablissement, le malade est forcé de reprendre les mêmes occupations, il faut qu'il n'y retourne que par degré, et qu'il mette à profit la leçon qu'il vient de recevoir, par laquelle, en apprenant à connaître la portée de ses forces, il apprend aussi que les excès ne sont que relatifs, et qu'il est de la dernière imprudence de se mesurer avec des gens plus forts et plus vigoureux que soi, ou d'en faire autant qu'eux.)

Conduite que doit tenir le malade après son rétablissement.

ARTICLE II.

Traitement de la Courbature occasionnée par l'abus des alimens échauffans, du vin, des liqueurs spiritueuses; par le changement de régime, etc.

(LE traitement de la *courbature* qui dépend de ces causes, diffère un peu de celui que nous venons de donner. Il faut également conseiller au malade de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître, c'est-à-dire, de renoncer aux *alimens échauffans*, au *vin*, aux *liqueurs spiritueuses*, au *mauvais régime*, etc. Mais ces moyens ne suffisent pas en général, parce que l'*estomac* et les *intestins* sont le plus souvent empâtés de matières *indigestes*, dont il faut les débarrasser.

Cette espèce de courbature ayant beaucoup de rapport avec l'indigestion, demande le même traitement.

Aussi ce mal-aise ayant beaucoup de rapport avec l'*indigestion*, dont nous avons traité Tom. III, Chap. XLIII, demande-t-il un traitement à peu près semblable. Il est cependant rare que le malade ait des envies de vomir : mais, comme il éprouve une chaleur considérable dans l'*estomac*, dans le *ventre* et dans les *reins*; comme il a la bouche sèche, brûlante, et souvent soif; comme sa *peau* est aride, et son *pouls vif* sans être toujours *plein*, l'*eau tiède*, donnée à grande dose, se trouve en être également le principal *remède*.

Boisson aqueuse et abondante. Lavemens.

Le malade prendra donc beaucoup d'*eau tiède*, ou d'*eau d'orge*, ou d'*oxycrat*, etc., à son choix. On lui donnera trois ou quatre *lavemens* les deux ou trois premiers jours, et il s'abstiendra de toute nourriture pendant ce temps. Il n'est pas nécessaire qu'il se tienne couché, comme nous l'avons conseillé dans le cas précédent : il faut, au contraire, qu'il soit levé et légèrement habillé.

Le malade doit être levé.

Si cependant le malade avait des envies de vomir, il faudrait alors aider la nature, qui, dans ce cas, ne fait presque toujours que des efforts inutiles, en lui donnant un gramme (dix-huit grains) d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'eau tiède; et on en aiderait l'effet avec l'une ou l'autre des boissons indiquées, comme nous l'avons prescrit Tom. II, Chap. III, note 4. Ipécacuanha.

La *purgation* est plus souvent nécessaire dans ce cas que dans le précédent, sur-tout si le malade, ayant eu des maux de cœur, n'a pas pris d'*ipécacuanha*, et s'il n'a point eu d'*éruption*. Mais, avant que de purger, il faut que la chaleur soit absolument éteinte et les douleurs dissipées; ce qui demande plus ou moins de temps, relativement à l'intensité de ces *symptômes*. Il pourra prendre l'une des médecines prescrites pag. 561 de ce Vol., et il la réitérera suivant l'exigence des cas. Purgatif.

Lorsque la *courbature* est due au changement de *régime*, il suffit, le plus souvent, de revenir à celui que l'on suivait auparavant, à moins qu'ayant persisté long-temps dans celui qui est contraire, on n'ait déjà donné lieu aux véritables maladies qui en sont les suites, et dont il faut voir l'énumération dans le Chap. des *Alimens*, Tom. I, pag. 157 et suiv.

On verra dans ce même Chap., quelles sont les précautions avec lesquelles il faut faire choix des *alimens*, relativement au *tempérament* et à la *constitution*. On verra encore, même Tom. I, pag. 178, les caractères auxquels on reconnait que le *vin* est nuisible ou salutaire.

Nous finirons cet Art. par répéter le conseil bref, mais très-sage et très-approprié, que donnait le fameux POUSSE à une personne, à qui les excès de table étaient des causes fréquentes

de *courbature* et d'*indigestion : Renoncez à la bonne chère et buvez de l'eau.*)

ARTICLE III.

Traitement de la Courbature occasionnée par les passions, les peines d'esprit, etc.

Cette espèce de courbature est rare.

(IL est rare que l'effet des *passions* se borne à une simple *courbature*. L'impression vive, brusque et impétueuse de la plupart d'entr'elles, cause le plus souvent des *fièvres inflammatoires*, d'autres maladies *aiguës*, et quelquefois une mort subite. L'impression lente, au contraire, de quelques autres, mine sourdement la machine, et jette dans des maladies de langueur, contre lesquelles l'art n'est que trop souvent impuissant, comme nous l'avons fait observer Tom. I, Chap. XI.

Cependant ces effets ne sont jamais que relatifs à l'*irritabilité* du sujet. Une personne délicate et *nerveuse* peut être tuée d'un accès de *colère*, tandis que ce même *accès* ne fera qu'une impression légère sur un homme fort et bien constitué. De même le chagrin, les peines d'esprit, etc., glissent, pour ainsi dire, sur une *constitution* ferme et vigoureuse, au lieu qu'ils entraînent dans des accidens incurables, ceux qui ont la *fibre* lâche et qui sont *mélancoliques*.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Les *passions* ne doivent donc occasionner de *courbature*, que chez ceux qui jouissent d'un *tempérament intermédiaire*, c'est-à-dire, qui, sans être excessivement sensibles, le sont cependant assez pour qu'elles laissent des traces de leur présence; ou chez le petit nombre de ceux dont les *passions* paraissent subordonnées, autant qu'elles peuvent l'être, à l'empire de la raison.

Il faut com-

Quoi qu'il en soit, le premier des *remèdes*,

dans cette espèce de *courbature*, comme dans les autres, est de soustraire le malade à la cause qui l'a fait naître. Il est sans doute difficile d'effacer l'impression qu'a faite, dans l'ame, une *passion* vive et impétueuse; cependant les conseils sages, réfléchis et bien dirigés d'un véritable ami; la vue d'objets contraires à ceux qui nous ont affectés; les entretiens, les conversations sur des sujets directement opposés à ceux qui ont occasionné la maladie, sont de grands moyens qu'il faut bien se garder de négliger, parce qu'outre qu'ils ont souvent réussi, c'est que, sans leur secours, les *remèdes* sont impuissans, ainsi que nous l'avons fait voir Tom. II, Chap. VIII, note 3.

Commencer par se soustraire à la cause qui l'a fait naître.

Si le malade a de la *fièvre* et des *maux de tête*, si sa *peau* est aride et brûlante, il fera sa boisson ordinaire du *petit-lait d'orange* ou *de citron*, d'*orgeat*, de *limonade*, d'*oxycrat*, d'*eau d'orge nitrée*, etc.; il mettra les jambes dans l'eau tiède, soir et matin; ou il prendra un bain entier dont l'eau sera la moins chaude qu'il sera possible.

Lorsqu'il y a de la fièvre: boisson rafraîchissante. Bains de jambes et entiers.

Il n'a pas besoin de beaucoup de nourriture, les deux ou trois premiers jours: il pourra prendre quelques crèmes de *riz*, d'*orge*, ou de *gruau*; et s'il éprouve des *insomnies*, il prendra le soir une *émulsion* ordinaire, à laquelle on pourra ajouter, selon les circonstances, depuis trois jusqu'à six gros de *sirop diacode*.

Alimens. Emulsion calmante.

Si, au contraire, le malade est affaissé et dans l'*abattement*, sa boisson sera *du petit-lait au vin*, ou de l'eau rougie avec le *vin*; ou une *infusion* légère d'écorce de *sassafras*, ou de *canelle*, édulcorée avec du *sucre*. On le nourrira avec les viandes des jeunes animaux; il boira à ses repas du *vin* trempé avec moitié d'eau, et il

Quand il y a de la faiblesse, petit-lait au vin, infusion de sassafras, ou de canelle. Alimens. Boisson.

prendra le *calmant* indiqué ci-dessus, s'il est nécessaire.

Seul cas qui indique la saignée.

Dans ces deux cas, la *saignée* ne se trouve indispensable, que lorsque la *courbature* a occasionné une *suppression*, soit des *règles*, soit des *hémorrhoïdes*, soit de toute autre *hémorrhagie périodique* ou habituelle : il en est de même de la *purgation*, qu'on ne doit donner que lorsqu'on observe les *symptômes qui indiquent les purgatifs*.

Les purgatifs.

En général, dès que les *symptômes* de *courbature* sont calmés, les seuls *remèdes* dont le malade ait besoin, sont la dissipation, la promenade, les voyages, etc.)

ARTICLE IV.

Traitement de la Courbature occasionnée par l'excès des plaisirs de l'amour, du libertinage, de la masturbation, etc.

Combien de maladies naissent de ces causes!

(Que de maladies tirent leur origine de ces causes! Tel est le sort de l'espèce humaine, que les plaisirs de l'amour deviennent la source d'une foule de maux, si, n'écoutant que l'impétuosité des desirs, on se livre sans réserve à leur impulsion. C'est sur-tout ici que le *Ne quid nimis*, le *Rien de trop* du sage, est la pierre fondamentale de la santé.

La plus légère est la courbature.

Le premier accident dans lequel entraînent les excès de ce genre, est la *courbature* : accident sur lequel l'attrait du plaisir ne fait que trop souvent fermer les yeux, et qui, par cette négligence, conduit d'abord à la perte des forces, de-là à un *épuisement* presque toujours incurable, et souvent à des maladies aussi graves que violentes, telles que l'*apoplexie*, la *léthargie*, l'*épilepsie*, le *tremblement*, la *paralysie*, les *spasmes*, toutes les espèces de *goutte*, de *rhumatisme*, etc.

Quelles sont les autres maladies.

Combien de jeunes gens qui, pour n'avoir point obéi à ce premier avertissement de la nature, trouvent leur portrait dans le tableau effrayant, mais vrai, d'ARÉTÉE, que voici!

Suites du libertinage.

« Ces jeunes gens, dit-il, prennent et l'air « et les infirmités des vieillards; ils deviennent « pâles, efféminés, engourdis, lâches, pares- « seux, stupides, et même imbéciles; leur corps « se courbe; leurs jambes ne peuvent plus les « porter; ils ont un dégoût général; ils sont « inhabiles à tout; plusieurs tombent dans la « *paralysie*, etc. » *De signis et caus. diuturn. Morbor.* lib. ij, cap. v.

HIPPOCRATE a décrit la suite de ces excès sous le nom de *consomption dorsale.* « Cette « maladie, dit-il, naît de la *moelle épinière :* « elle attaque les jeunes mariés et les libidi- « neux; ils n'ont point de *fièvre*, et quoiqu'ils « mangent bien, ils maigrissent et se consu- « ment; ils croient sentir des fourmis qui des- « cendent de la tête le long de l'*épine.* Toutes « les fois qu'ils vont à la selle ou qu'ils urinent, « ils perdent en abondance une liqueur sémi- « nale très-liquide; ils sont inhabiles à la généra- « tion; ils sont souvent occupés de l'acte *véné- « rien* dans leurs songes : les promenades, sur- « tout dans les routes pénibles, les échauffent, « les affaiblissent, leur procurent des pesanteurs « de tête et des bruits dans les oreilles; enfin une « *fièvre aiguë* termine leurs jours. »

Le célèbre HOFFMANN rapporte le fait suivant, dans son Traité des *Maladies occasionnées par l'abus des plaisirs de l'amour.* « Un jeune « homme de dix-huit ans, qui s'était livré fré- « quemment à une servante, tomba tout-à-coup « en faiblesse, avec un tremblement général de « tous les membres : il avait le visage *rouge* et

« le pouls très-*faible*. On le tira de cet état « au bout d'une heure ; mais il resta dans une « langueur générale. Le même accès revenait « très-fréquemment, et lui procura, le hui- « tième jour, une contraction et une *tumeur* au « bras droit, avec une douleur au coude, qui « redoublait toujours avec l'*accès*. Le mal aug- « menta pendant long-temps, malgré beaucoup « de *remèdes ;* ce ne fut qu'à la longue qu'il « fut guéri. »

Tableau des effets de la masturbation.

Quel tableau plus terrible peut-on offrir à ces jeunes gens, livrés au vice le plus honteux et le plus meurtrier, la *masturbation*, que celui que nous présente TISSOT ! « J'en fus effrayé « moi-même, dit ce célèbre médecin, la pre- « mière fois que je vis l'infortuné qui en fait « le sujet. Je sentis alors, plus que je n'avais « fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes « gens toutes les horreurs du précipice dans « lequel ils se jettent volontairement.

« L. D***, horloger, avait été sage, et avait « joui d'une bonne santé, jusqu'à l'âge de dix- « sept ans. A cette époque il se livra à la *mas-* « *turbation*, qu'il réitérait tous les jours, sou- « vent jusqu'à trois fois ; et l'éjaculation était « toujours précédée et accompagnée d'une lé- « gère perte de connaissance, et d'un mouve- « ment convulsif dans les *muscles extenseurs* « de la tête, qui la tiraient fortement en arrière, « pendant que le cou se gonflait extraordinai- « rement.

« Il ne s'était pas écoulé un an, qu'il com- « mença à sentir une grande faiblesse après cha- « que acte. Cet avis ne fut pas suffisant pour le « retirer du bourbier : son ame, déjà toute livrée « à ces ordures, n'était plus capable d'autres « idées ; et les réitérations de son crime devin-

« rent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à « ce qu'il se trouva dans un état qui lui fit « craindre la mort.

« Sage trop tard, le mal avait déjà fait tant « de progrès, qu'il ne pouvait être guéri; et « les parties génitales étaient devenues si irri- « tables et si faibles, qu'il n'était plus besoin « d'un nouvel acte, de la part de cet infortuné, « pour faire épancher la *semence*. L'*irritation* « la plus légère procurait sur-le-champ une « érection parfaite, qui était immédiatement « suivie d'une évacuation de cette liqueur, ce « qui augmentait journellement sa faiblesse.

« Ce *spasme*, qu'il n'éprouvait auparavant « que dans le temps de la consommation de « l'acte, et qui cessait en même temps, était « devenu habituel, et l'attaquait souvent sans « aucune cause apparente, et d'une façon si « violente, que, pendant tout le temps de l'ac- « cès, qui durait quelquefois quinze heures, « et jamais moins de huit, il éprouvait dans « toute la partie postérieure du cou, des dou- « leurs si violentes, qu'il poussait ordinaire- « ment, non pas des cris, mais des hurlemens; « et il lui était impossible, pendant tout ce « temps-là, d'avaler rien de liquide, ou de « solide. Sa voix était devenue enrouée: il per- « dit totalement ses forces. Obligé de renoncer « à sa profession, incapable de tout, accablé « de misère, il languit, presque sans secours, « pendant quelques mois, d'autant plus à plain- « dre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda « pas à s'évanouir, ne servit qu'à lui rappeler « sans cesse les causes de son malheur, et à « l'augmenter de toute l'horreur des remords.

« Ayant appris son état, je me rendis chez « lui. Je trouvai moins un être vivant qu'un

« cadavre gissant sur la paille ; maigre, pâle, « sale ; répandant une odeur infecte ; presque « incapable d'aucun mouvement : il perdait sou- « vent par le nez un sang pâle et aqueux ; une « bave lui sortait continuellement de la bouche. « Attaqué de la *diarrhée*, il rendait ses ex- « crémens dans son lit, sans s'en apercevoir. « Le flux de la *semence* était continuel : ses « yeux chassieux, troublés, éteints, n'avaient « plus la faculté de se mouvoir : le *pouls* était « extrêmement *petit*, *vite* et *fréquent* ; la *res-* « *piration* très-gênée ; la maigreur extrême, « excepté aux pieds, qui commençaient à être « *œdémateux*.

« Le désordre de l'esprit n'était pas moindre : « sans idées, sans mémoire, incapable de lier « deux phrases, sans réflexion, sans inquié- « tude sur son sort, sans autre sentiment que « celui de la douleur, qui revenait, avec tous « les accès, au moins tous les trois jours. Etre « bien au-dessous de la brute ; spectacle dont « on ne peut concevoir l'horreur : l'on avait « peine à reconnaître qu'il avait autrefois appar- « tenu à l'espèce humaine..... Il mourut au « bout de quelques semaines, en juin 1757, « *œdémateux* de tout le corps. » *L'Onanisme*, pag. 33 et suiv.

Ces descriptions et ces faits dont les auteurs sont remplis, et que nous pourrions multiplier, s'il était nécessaire, seront-ils de quelque utilité aux nouveaux mariés, aux jeunes gens qui commencent à se livrer au libertinage avec les femmes, aux *masturbateurs ?* Nous serions trop heureux si nous pouvions l'espérer. Au moins est-il de notre devoir de leur présenter les dangers auxquels ils s'exposent, lorsqu'ils sont rebelles à l'ordre de la nature, qui leur

La courbature est le signe donné par la natu-

enjoint de s'arrêter ; et cet ordre leur est signifié par les *symptômes* de la *courbature.*

re, de renoncer à toute espèce d'excès.

Dès que les jeunes mariés éprouvent de ces *symptômes*, il faut donc qu'ils s'arment de courage ; qu'ils renoncent à des plaisirs dont leur *constitution* ne leur permet d'user que modérément ; et que des maux sans nombre les forceront d'abandonner bientôt. Il faut qu'ils prennent du repos, proportionnément au degré de fatigue dans laquelle ils sont plongés : il faut qu'ils s'abstiennent de l'approche de leurs épouses, ou des femmes avec lesquelles ils satisfaisaient leur passion.

Par où on doit commencer le traitement de ceux qui se livrent aux femmes avec excès ;

Il faut que les *masturbateurs* ne soient jamais absolument seuls, qu'ils se fassent des amis et des sociétes capables de fixer leur imagination, et de remplir le vide de leur ame : il faut qu'ils fuient les lectures et les conversations capables de rappeler à leur esprit des idées dont il est de la plus grande importance qu'ils perdent à jamais la mémoire.

Des masturbateurs.

Si les malades n'éprouvent que les effets de la simple *courbature*, c'est-à-dire, s'ils n'ont point la *fièvre lente* qui caractérise l'*épuisement*, on les mettra aux boissons *rafraîchissantes* et *nitrées*, prescrites Art. précéd. ; et si leur *estomac* est en état de digérer, ils prendront des *alimens* légers et adoucissans.

Lorsqu'il n'y a pas complication de fièvre lente : boisson et alimens.

Celui qu'on doit préférer dans ce cas, est le *lait*, parce qu'il répare les forces très-promptement ; parce qu'il nourrit, sans être susceptible de *putridité*, comme le suc des viandes, et qu'il prévient l'altération ; parce qu'il tient lieu d'*aliment* et de *boisson ;* parce qu'il entretient toutes les *sécrétions*, et qu'il dispose à un sommeil tranquille ; enfin, parce qu'il est propre à remplir toutes les *indications* qui se présentent.

Il n'est pas d'aliment supérieur au lait dans ce cas. Pourquoi ?

ZACUTUS LUSITANUS dut à l'usage du *lait*, le rétablissement d'un jeune homme, que des excès avec les femmes avaient jeté dans une *fièvre lente*, accompagnée d'une chaleur brûlante, d'une *ardeur d'urine* qui l'avait épuisé, au point qu'il ressemblait plutôt à un squelette, qu'à un être vivant. *Praxis Med. lib. ij, observ.* 70.

Attention qu'il faut avoir en prenant le lait.

Si le *lait* a produit cet heureux effet sur un sujet aussi avancé, que sera-ce sur ceux qui ne font que ressentir les premières atteintes de l'*épuisement*? Mais nous devons prévenir que, pour que le *lait* passe bien, il faut, ou que le malade en fasse sa seule et unique nourriture, ou qu'il ne le prenne qu'à jeun, c'est-à-dire, à déjeûner et à souper, lorsque l'*estomac* est entièrement débarrassé de la *digestion* des autres *alimens*.

La saignée est contraire. Pourquoi?

La *saignée* est absolument contraire; elle peut même être funeste dans cette espèce de *courbature*, parce qu'elle tient toujours plus ou moins de l'*épuisement*, et que toute *évacuation* devient nuisible dans ce cas. Les *purgations* n'y sont pas plus indiquées, à moins qu'on n'ait donné lieu, par trop de nourriture, à de mauvaises *digestions*; et la *rhubarbe*, à la dose de douze décigrammes (vingt-quatre grains) dans la première cuillerée de soupe, répétée pendant six jours, est le *purgatif* qui convient le mieux.

Quand il faut purger, c'est la rhubarbe qu'il faut prescrire.

Si le malade exténué a de la *fièvre*, c'est une *fièvre lente*, compagne ordinaire de l'*épuisement*; et dans ce cas, il faut s'en rapporter à un médecin expérimenté.

Les masturbateurs sont, de tous ces malades,

Les *masturbateurs* sont, de toutes ces espèces de malades, les moins dociles, ainsi que nous l'avons observé Tom. II, Chap. VII, §. III.

Comme la cause de leur état ne marche qu'à l'ombre du mystère, on n'en est jamais instruit, que les caractères de l'*épuisement* ne soient manifestes; et même, à cette époque, on a toutes les peines du monde à déchirer le voile qui cache la vérité. Nous renvoyons à l'*Onanisme* de TISSOT, pour connaître le traitement qui convient à l'état dans lequel se trouvent ces malheureux. Le service rendu à la société par ce célèbre médecin ne pourrait être apprécié, si les hommes savaient profiter des sages leçons qu'il y donne.

lades, les plus difficiles à traiter.

Ce que nous disons ici des *masturbateurs*, doit également s'entendre des *masturbatrices*, qu'on nous passe ce terme: car il n'est que trop vrai que les personnes du sexe ne sont pas moins livrées à ce vice destructeur. Les grandes villes, les pensions, les maisons d'instruction, etc., en fournissent tous les jours des exemples; et les accidens qui en résultent sont d'autant plus graves, d'autant plus difficiles à guérir, que la *constitution* des femmes est plus faible, plus délicate, et sujette à plus de maladies.

Il en est de même des masturbatrices.

Combien de maladies qui, par elles-mêmes légères, deviennent incurables chez les personnes du sexe, parce que leur *tempérament* est affaibli, énervé par cette cause, aussi honteuse que meurtrière! Combien d'autres qui ne sont dues qu'à cette seule cause, d'autant plus difficile à découvrir, que la dissimulation semble être un précepte d'éducation chez le sexe!

Il est donc de la plus grande importance que ceux qui se destinent au soulagement de leurs semblables, par état ou par inclination, soient instruits de ces faits, afin d'être perpétuellement en garde contre les révolutions, les

Il est important d'être instruit des effets funestes de ces habitudes honteuses.

irrégularités, les marches insidieuses que présentent si souvent les *maladies des femmes*. On peut consulter l'ouvrage du D.r BIENVILLE, cité pag. 230 de ce Vol.

Les préceptes donnés dans l'ouvrage de TISSOT, sont également à suivre ici, toutefois avec les modifications, les réserves et les différences qu'indiquent les maladies chez les femmes : aussi conseillons-nous de ne jamais s'en rapporter à ses propres lumières dans ce cas, et d'appeler constamment un médecin sage et expérimenté.

Avis aux mères, aux maîtresses d'institution, etc.

Nous nous bornons donc à recommander, avec la dernière instance, aux mères et aux maîtresses d'institution, de ne jamais laisser seules leurs filles, leurs élèves, celles qui sont soumises à leur inspection ; de prévenir et d'empêcher toute liaison, toute familiarité avec les femmes-de-chambre, avec les coiffeuses, avec les couturières, etc., etc., femmes perdues pour la plupart : car

« De ces personnes-là craignez le caractère ;
« On ne se perd jamais que par leur ministère. »

LA CHAUSSÉE.

de ne jamais leur permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de coucher avec une étrangère, une camarade, même une amie, surtout plus âgée, presque toutes les *masturbatrices* avouant que cette condescendance est l'époque de leur dissolution : mais de leur procurer des récréations ; de les produire dans des sociétés, dont les amusemens honnêtes remplissent leur jeune cœur, et ne laissent aucune entrée à des inclinations, à des passions déréglées.)

SUITE DU §. II. DU CHAP. XII.

ARTICLE II.

De l'Inoculation de la Vaccine (*).

D'où nous vient la vaccine.

EN Angleterre, dans le Glowcester-Shire, on voit régner, sur-tout dans le printemps, parmi les vaches, une maladie que le peuple appelle *Cowpox*, *Vérole des vaches* (17), et que nous traduisons par le mot de *Vaccine*. Elle affecte particulièrement le pis de cet animal, et se manifeste par des boutons qui ne donnent pas du *pus*, mais une *sérosité*.

La cowpox; d'où elle tire son nom; se communique par une plaie.

Cette humeur, appliquée sur une partie de la peau humaine, dépouillée de l'*épiderme*, inocule cette même affection. C'est ce qu'on voit fréquemment arriver à ceux qui sont chargés de traire ces vaches malades. Pour peu qu'ils se soient coupés, ou qu'ils aient des *gerçures* ou des *excoriations* aux doigts ou à la main, il leur vient sur ces parties des boutons semblables à ceux qu'on observe sur le pis des vaches malades.

La vaccine est un préservatif de la petite vérole.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que les paysans de ces cantons ont observé, de temps immémorial, que ceux qui, n'ayant pas eu la *petite vérole*, avaient été ainsi affectés de ces boutons, se trouvaient pour la vie exempts de cette maladie aussi hideuse que funeste. Ils ont, sur ce fait, une masse d'observations que la tradition seule leur a conservées, et sur les-

(*) Voyez Tom. II, pag. 311, les raisons pour lesquelles cet article a été rejeté ici.

(17) Et non *petite vérole des vaches*, que ne signifie pas le mot *Cowpox*.

quelles ils ont fondé cet axiôme, qu'ils soutiennent indubitable : *Que si l'on n'a pas eu la petite vérole, on ne l'a jamais quand on a eu la vaccine* (18).

A qui nous devons cette découverte.

Le D.r JENNER, médecin anglais, le premier qui ait jugé ces observations orales dignes d'attention, prévit que si les faits dont on lui parlait pouvaient soutenir l'examen, ils conduiraient à une découverte des plus importantes à l'humanité, parce que la maladie que gagnent les gens de basse-cour en trayant les vaches malades de la *cowpox*, n'étant jamais que locale et toujours légère, il y avait tout à espérer que celle que procurerait l'*inoculation du virus vaccin* sur des individus qu'on choisirait bien portans, aurait les mêmes caractères. Il se détermina donc à en faire l'expérience, seule voie qui pouvait le conduire à la vérité.

Expériences qui prouvent qu'elle préserve de la petite vérole.

Il commença par chercher à constater que la *vaccine* est réellement le *préservatif de la petite vérole*. Il rassembla en conséquence un certain nombre de personnes qui étaient bien connues pour, d'un côté, avoir eu la *cowpox*, et de l'autre n'avoir jamais eu la *petite vérole*, ni avant ni après. Il les inocula avec le *pus variolique*, et aucun ne fut affecté des symptômes ni des accidens propres à la *petite vérole*. Il n'y eut chez toutes qu'une irritation locale, ordinaire à toute piqûre (19).

(18) On dit que cette maladie des vaches est connue en Irlande et dans le Holstein, et que les paysans en ont la même opinion que les habitans du comté de Glowcester. On dit même qu'elle s'est manifestée dans quelques contrées de la France; mais, ni les medecins, ni les vétérinaires, n'en avaient fait mention jusqu'à présent. (Voyez le *Journal de Médecine*, germinal an IX.)

De quelle

(19) Ces expériences sont doublement interessantes.

Encouragé

Encouragé par ce premier succès, il se hâta d'inoculer le *virus vaccin ;* et il ne communiqua, comme il s'y était attendu, qu'une maladie très-légère, et beaucoup plus légère qu'elle n'est chez ceux qui la gagnent en trayant les vaches malades ; ressemblant en cela à la *petite vérole*, qui devient plus bénigne par cela seul qu'elle est inoculée. Mais ne voulant pas, dans une affaire d'aussi grande importance, s'en rapporter à ses propres lumières, il appela tous les médecins philanthropes à partager ses travaux ; et bientôt les D.rs PEARSONS, SIMMONS, BERKLEY, WOODWILLE, etc., s'empressèrent de le seconder, et attestèrent, après mille expériences, que la maladie procurée par cette *inoculation*, ou la *vaccine*, est très-bénigne, et souvent si légère, qu'on serait tenté de croire qu'elle n'a pas existé, si l'on n'en était convaincu par l'impossibilité d'inoculer ensuite la *petite vérole* aux personnes qui ont été si légèrement indis-

La vaccine est une maladie très-légère.

Car non-seulement elles constatent que celui qui a eu la *cowpox*, ne prend pas la *petite vérole* par l'*inoculation du virus varioleux ;* mais encore elles ont fait franchir, du premier pas, les longues années dont la *vaccine* avait besoin pour qu'il fût prouvé que ceux qui ont subi cette maladie, sont à jamais à l'abri de la *petite vérole*. En effet, parmi ces individus qui avaient eu la *cowpox*, sans avoir eu la *petite vérole* ni avant, ni après, et que le D.r JENNER a inoculés avec le *virus varioleux* en 1797, il y avait un homme de 62 ans, qui avait été vaccine naturellement en 1750, c'est-à-dire, il y avait 47 ans. Deux femmes avaient eu la *cowpox* en 1760, c'est-à-dire, il y avait 37 ans. D'autres l'avaient eue il y avait 27, 25, 15 ans, etc. Or, si la *petite vérole* n'a pas attaqué ces gens-là pendant un aussi long espace de temps, et s'ils ne l'ont pas reçue par l'*inoculation du pus varioleux*, quel moyen reste-t-il pour contester à la vaccine cette vertu préservative ? (Voyez *Théorie et Pratique de l'Inoculation de la Vaccine*, etc., par H. RANQUE, D. M. supplément) sont ces expériences.

posées; qu'elle ne cause qu'une affection locale; qu'elle prévient sûrement toute difformité; qu'elle n'est point contagieuse par le seul contact, et qu'elle est un *préservatif assuré contre la petite vérole*. De sorte qu'ils ont établi d'une manière qui ne laisse aucun doute, cet autre *axiôme : Ceux qui, n'ayant pas eu la petite vérole, ont éprouvé l'inflammation et la petite fièvre qui l'accompagne, (mais qui n'est pas toujours sensible), occasionnée par le vaccin, lorsqu'il est communiqué au corps humain accidentellement ou par l'inoculation, en sont garantis pour toutes les époques de leur vie* (20).

Ses autres avantages

Le C.en *Larochefoncault de Liancourt* était à Londres lors de ces *inoculations*, et il fut témoin de leurs succès. A peine fut-il de retour dans sa patrie, en l'an VIII, qu'il voulut enri-

Qui a apporté la vaccine en France.

---

(20) Toutes les expériences des *vaccinateurs*, qui ont inoculé le *virus varioleux* à ceux qui avaient déjà été *vaccinés*, attestent la vertu préservative de la *vaccine*. Je renvoie aux ouvrages cités notes précéd. et suiv.; je me contenterai de transcrire ici ce que dit le D.r ODIER, dans un rapport publié par les soins du C.en D'AYMAR, préfet du Léman, sur huit cents enfans inoculés de la *vaccine*. La bénignité de la maladie, sa marche régulière et invariable, son caractère non contagieux, l'absence de toute maladie consécutive, se sont constamment manifestés. Une circonstance très-remarquable a donné lieu en même temps d'éprouver son action préservative. Une *épidémie de petite vérole* très-meurtrière s'étant déclarée à Genève, où plus de cent cinquante enfans en ont été les victimes, on a observé que les enfans *vaccinés* sont restés sans être atteints de la contagion, à l'exception de sept ou huit seulement, qui en avaient pris le germe avant leur *inoculation* de la vaccine, et chez lesquels la *petite vérole* s'est manifestée le quatrième ou cinquième jour de la *vaccine*, qui par cet accident est devenue inutile. (Voyez le *Rapport du Comité*, dans l'ouvrage cité note précédente.)

Autres preuves qu'elle est le préservatif de la petite vérole.

chir son pays de cette heureuse découverte. A sa voix, il se forma dans Paris un comité de douze médecins de cette ville, à l'effet de répéter les expériences qui avaient si bien réussi en Angleterre; et les rapports partiels de ce comité, publiés jusqu'à présent, confirment dans toute leur plénitude, les avantages inappréciables de la *vaccine.*

Ses progrès rapides.

Aussi se propage-t-elle tous les jours de la manière la plus rapide. Déjà le C.en FROCHOT, préfet du département de la Seine, a accordé un local au comité, qui y a élevé un hospice; et les CC.ens Maires de Paris ont, dans leurs arrondissemens respectifs, appelé les pauvres pour y être *vaccinés gratis.* La plupart des villes de la république ont des médecins qui s'occupent de cette pratique salutaire. Bientôt elle se répandra dans les campagnes, et de suite dans toutes les autres contrées de l'Europe, comme elle l'est déjà en Suisse, en Allemagne, etc.; et c'est alors que, si le zèle se soutient, on peut la voir faire disparaître à jamais de l'Europe la *petite vérole*, maladie qu'on n'y a pas toujours vue, comme en ont disparu la *peste*, la *suette*, et quelques espèces de *lèpre* qui n'y sont plus connues que de nom.

Elle doit faire disparaître à jamais la petite vérole.

Cet espoir, qu'avait déjà fait concevoir l'*inoculation du virus variolique*, est autrement fondé, relativement à la *vaccine;* quand on voit que toutes les expériences sur cette dernière sont heureuses, puisque, sur 100 mille individus qui ont été déjà vaccinés, on ne peut pas prouver qu'il en ait péri un seul (21); et que

(21) On lit dans les ouvrages sur la *vaccine*, qu'un enfant à la mamelle est mort dans les *convulsions*, le onzième jour de la *vaccination.* Mais le D.r WOODWILLE, qui publie ce fait, est médecin de l'hôpital *des inoculés à Londres.* En vaccinant dans cet hôpital, il a exposé

Elle n'est pas contagieuse.

la maladie que la *vaccination* communique, n'étant pas contagieuse, ni l'air, ni l'attouchement, ni la cohabitation ne peuvent la répandre, comme ne faisait que trop souvent l'*inoculation variolique*, qui rendait la *petite vérole* plus fré-

---

ses malades aux émanations *varioliques*, dont l'air d'une pareille maison est sans cesse imprégné. Aussi beaucoup de ses *vaccinés* ont-ils été très-malades, et ont eu sur le corps une quantité de boutons plus ou moins considérable; ce que n'a observé aucun autre *vaccinateur*, et ce que lui-même n'a plus observé depuis qu'il *vaccine* hors de son hôpital. On parle encore d'une autre personne morte en Angleterre pendant la *vaccine;* mais on n'en donne aucun détail. Ces deux morts peuvent donc être attribuées à toute autre cause qu'à la *vaccine.* (Voyez *Rapport sur la Cowpox*, etc., par M. WOODWILLE, traduit de l'anglais par A. AUBERT, D. M.; *Essai sur l'Inoculation de la Vaccine*, etc., par FR. COLON, D. M.; et l'Ouvrage cité note 19, pag. 577 de ce Vol.)

Mais on dira. Il n'est pourtant pas prouvé non plus que ces deux morts ne soient pas dues à la *vaccine;* et il suffit de deux accidens, et même d'un seul, sur cent mille *vaccinés*, pour que je craigne qu'il n'en arrive autant à moi, à ma femme, à mes enfans, etc. Mais, vous croyez-vous, vous et les vôtres, immortels? et prétendez-vous changer les lois de la nature qui, comme tout le monde peut l'observer, veut qu'en tout pays, sur trente personnes, il en meure une dans l'espace d'un an, et par conséquent, une sur trois cent soixante, dans l'espace d'un mois, temps que dure l'*inoculation de la vaccine?* Ainsi, que vous vous fassiez inoculer ou non, vous courez la chance, comme tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, d'etre un des trois cent soixante qui doit mourir dans le mois. Or, la *vaccine*, à laquelle on ne peut attribuer, avec preuve, deux morts sur cent mille vaccinés, mais qui garantit d'une maladie qui emporte ordinairement un malade sur sept, augmente-t-elle de beaucoup cette chance. Et osez-vous donner le nom de prudence à cette crainte, vous qui vous livrez tous les jours inconsidérément aux excès de la table, à la débauche, etc., qui, sous vos yeux, immolent tant de victimes?

quente, et qui a quelquefois donné lieu à des *épidémies* (Voyez pag. 307 et suiv. du Tom. II): ce qui avait porté les gouvernemens à ordonner qu'on n'inoculât jamais dans l'intérieur des villes. Ici, à peine y a-t-il maladie; et, quelque légère qu'elle soit, elle n'existe que pour celui qui l'éprouve, et à son plus grand avantage, puisqu'elle le garantit à jamais de la *petite vérole*, une des maladies les plus meurtrières de celles auxquelles est exposée l'espèce humaine.

Prèparation à la Vaccination.

Si la personne qui veut être vaccinée est saine et bien portante, l'inoculation du *virus vaccin* n'exige aucune espèce de préparation. Dans le cas contraire, il faut rétablir la santé.

Il faut que la personne à vacciner soit bien portante.

La *vaccination* est également praticable et exempte d'accidens, quel que soit l'âge des sujets qu'on y soumet. On peut vacciner un enfant, depuis deux mois de sa naissance jusqu'au travail de la première *dentition*, et depuis la fin de ce travail jusqu'à la deuxième *dentition*. Après cette époque, il n'y a plus de contre-indication. Des personnes de quarante, cinquante ans, et même plus, ont été *vaccinées* avec un égal succès. Mais la *vaccine* est d'autant plus bénigne, que l'âge du *vacciné* est plus tendre. Tous les *vaccinateurs* ont observé que les enfans, au sortir du sein de leur mère, sont les moins malades de cette *inoculation*, et que l'état de l'enfance est, en général, amélioré par l'effet de la *vaccine*. Aussi y en a-t-il qui pensent qu'on peut, sans danger vacciner un enfant, quoiqu'actuellement atteint de quelques maladies de l'enfance, telles que le *dévoiement*, les *coliques*, les *aphthes*, etc.

On vaccine à tout âge: les enfans ont le plus d'avantages.

Manière d'inoculer la Vaccine.

Il pourrait y avoir plusieurs manières de *vac-*

Il faut pré-

Préférer la méthode des piqûres.

ciner, comme il y en a plusieurs d'inoculer la *petite vérole* (Voyez pag. 294 et suiv. du Tom. II); mais la méthode des piqûres est préférable à toute autre. Quoiqu'un seul bouton suffise pour constituer la *vaccine* et préserver de la *petite vérole*, cependant on pratique depuis deux jusqu'à quatre piqûres à chaque bras. Plus on les multiplie, plus on est sûr que quelques-unes d'elles produiront des boutons, et plus on se ménage des moyens d'obtenir du *vaccin* en abondance. Comme il n'est pas un seul exemple que la *vaccine* ait été contagieuse, comme elle ne peut se communiquer que par l'insertion du *fluide vaccin*, il faut absolument se soumettre à l'opération de la *vaccination*, c'est-à-dire à l'introduction du *vaccin* dans la *circulation*, par le moyen des piqûres, si l'on veut être entièrement délivré et de la crainte d'avoir la *petite vérole*, et des suites terribles de cette affreuse maladie.

Importance du choix du vaccin.

Mais le choix du vaccin demande une attention particulière; car le succès dépend absolument de la qualité de celui que l'on emploie. Si l'on avait toujours à sa disposition une personne ou une vache actuellement en *vaccination*, il n'y aurait plus de doute sur la réussite : les caractères que doit avoir le *vaccin* étant bien connus (Voyez pag. 584 de ce Vol.), et ne l'employant que quand il a ces caractères; on serait sûr de ne jamais voir manquer l'opération; mais il n'en est pas toujours ainsi.

Le vaccin frais est le plus sûr.

Quels que soient les progrès de la *vaccine*, il est impossible qu'on ne se trouve pas dans la nécessité d'employer souvent du *vaccin* conservé. Dans une petite ville, dans un village, dans un hameau, dans une maison isolée, il faut de toute nécessité que, si l'on y a quelqu'un à *vacciner*, l'on y porte du *vaccin*. Or, cette

matière paraît susceptible d'une prompte altération. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est très-ordinaire de voir manquer ces opérations faites avec le *vaccin* transporté, tandis que celui que l'on prend sur une personne en *vaccination*, ou sur une vache ayant la *cowpox*, naturellement ou inoculée, ne manque jamais.

Comment on le conserve.

On connaît jusqu'à présent trois manières de conserver le *vaccin* : 1°. sur des fils qui en sont imbibés, 2°. sur la pointe d'une lancette, 3°. sur deux petits carrés de verre posés l'un sur l'autre et lutés sur leurs bords. De ces trois manières, la dernière le conserve le mieux. Les deux autres donnent apparemment trop de prise à l'air, qui le décompose; ou bien sa combinaison avec l'acier de la lancette, ou avec la matière du fil, l'altère et le prive de ses propriétés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on réussit si rarement avec les fils et la lancette imprégnés, qu'on paraît y renoncer, tandis que le *vaccin*, conservé sur des verres, manque rarement, si les verres ont été bien lutés.

Il faut préférer celui qui est conservé sur des verres lutés.

Attention qu'il faut avoir avant de vacciner.

Je suppose que l'on est à portée d'une personne en *vaccination*. Avant de prendre du *vaccin* de cette personne, il faut s'assurer qu'elle n'a pas eu la *petite vérole* pendant sa *vaccination*, parce que le *vaccin* qu'elle fournirait, donnerait immanquablemnut la *petite vérole* à celui qu'on vaccinerait, et rendrait par-là la *vaccine*, ou inutile, ou la compliquerait d'une manière qui pourrait être plus ou moins fâcheuse. Mais il n'en est pas de même, me disait dernièrement le D.r DE LA ROCHE, *membre du Comité central des médecins pour la Vaccine*, des cas où une éruption de tout autre genre coïncidant avec la *vaccine*, on aurait pris de la matière sur le sujet qui en est atteint, pour en vacciner un autre; ce dernier prendra la

vaccine, et ne participera pas à l'éruption observée sur le premier.

Caractère du vaccin et moment de l'extraire.

Le *vaccin* est d'une très-bonne nature, et d'un usage parfaitement sûr, dit le même médecin, dès le moment où la *pustule vaccinique* paraît contenir la plus petite quantité de matière. Il n'est donc pas nécessaire, pour prendre le *vaccin*, d'attendre la formation de l'*aréole*, et de ce petit *cercle argenté* qui caractérise cette pustule (Voyez les *symptômes*, pag. 587 de ce Vol.); à moins qu'ayant beaucoup de sujets à vacciner à-la-fois, on ne voulût lui donner le temps de s'amasser en plus grande quantité. Mais il est très-important de ne pas prendre le *vaccin* dès que l'*aréole* a disparu, ce qui coïncide à peu près avec le moment où le bouton présente un commencement de croûte. Il faut aussi se défier du bouton où l'*aréole* paraît avant le huitième ou neuvième jour; car il est fort à craindre que la matière qu'il fournit ne donne qu'une *fausse vaccine*. (Voyez pag. 590 de ce Vol.)

Manière de vacciner de bras à bras.

Lorsqu'on veut vacciner, on approche la personne qui doit l'être, de celle qui est en pleine *vaccination*. On cherche sur celle-ci le bouton le plus plein et le plus intact. On pique légèrement différens endroits du *cercle argenté* de ce bouton, avec une lancette. On voit sortir de ces piqûres quelques gouttelettes d'une sérosité limpide, dont on couvre la pointe de l'instrument. On prend le bras de celui qu'on veut *vacciner*, et, avec la pointe de la lancette chargée de *vaccin*, on fait à la partie moyenne et externe, deux, trois piqûres très-superficielles. Car il ne faut pas faire sortir le sang, qui altérerait le *vaccin*, et en atténuerait l'effet. Le vaccinateur ne doit donc pas plonger la lancette, mais la glisser seulement sous l'*épi-*

derme, qu'il soulève, et sous lequel il la laisse séjourner un instant, et il ne la retire qu'en appuyant le doigt sur la piqûre, comme pour y essuyer l'instrument. On fait la même opération à l'autre bras, parce que, plus on multiplie les piqûres, plus on est sûr du succès. On attend que les petites plaies soient séchées, avant que de rabattre la manche de la chemise; ou on les fait sécher devant le feu, et on attend le travail sans y faire aucune application quelconque. Voilà ce qu'on appelle *vacciner de bras à bras.*

Si l'on n'est pas à portée d'une personne ayant la *vaccine*, il serait à désirer qu'on pût prendre du *vaccin* sur le pis d'une vache malade de la *cowpox* naturelle, ou par *inoculation.* Il faut donc s'informer s'il n'y en a pas dans le lieu où l'on est, ou dans les environs. On en tire le *vaccin*, quand il a les caractères que nous venons de désigner (pag. précédente). L'insertion se fait immédiatement du pis de la vache au bras de celui qu'on vaccine, et le succès en est le même : car ce *vaccin* est aussi bon que celui que fournit une personne vaccinée. Mais il est rare, et on aura bien de la peine à s'en procurer, tant que subsistera le préjugé qui fait croire aux paysans, au moins de ces cantons, que l'*inoculation de la vaccine* tarit le lait de leurs vaches et les rend malades : ce qui est absolument contraire à l'expérience. (Voyez la note 24 de ce Chap.)

Mais si l'on ne peut avoir du *vaccin*, ni d'une personne en vaccination, ni d'une vache malade de la *cowpox*, il faut avoir recours au *vaccin* conservé de l'une des trois manières dont nous avons parlé pag. 583 de ce Vol.; et préférer, autant qu'il est possible, celui qui s'en-

voie entre deux carrés de verre, lutés sur tous les bords avec de la cire. Pour l'employer, on commence par détacher ces verres, en faisant *tomber* la cire qui les tient l'un à l'autre; car il ne faut pas les faire chauffer. Ensuite, on répand une goutte d'eau très-claire, et la plus froide possible (22), avec la pointe d'une lancette; on laisse tomber cette eau sur le verre, et, avec l'instrument, on humecte le *vaccin* et on le délaye. Si l'on n'a pas assez d'eau, on en prend une autre goutte, toujours avec la pointe de la lancette. Mais il ne faut point que le *vaccin* soit trop clair; il faut qu'il ait une consistance telle, que la lancette puisse s'en charger d'une certaine quantité : alors on opère comme nous venons de dire pag. 584.

Manière d'employer le vaccin conservé sur des verres ;

Si l'on est forcé d'employer du *vaccin* conservé sur une lancette, on l'humecte, comme nous venons de dire qu'il fallait faire celui qui est sur le verre, avec une goutte d'eau très-froide et très-limpide, et on l'introduit entre l'*épiderme* et la *peau*, etc.

Sur la lancette ;

Enfin, si l'on ne peut avoir que des fils imprégnés de *vaccin*, on coupera ces fils en petits bouts, ayant attention de le faire légèrement, pour ne pas faire sauter en éclats le *vaccin* desséché (23) : on fera de petites incisions superficielles sur l'*épiderme* du bras; on introduira ces bouts de fils dans ces incisions, et on les couvrira d'une compresse, retenue avec une bande.

Sur des fils.

Il est d'observation que les *sparadraps*, les *emplâtres*, et en général les corps gras, en se

Les corps gras nuisent au dévelop-

(22) Il faut bien se garder d'employer de l'eau chaude pour délayer le *vaccin*, et même de l'exposer à un air trop chaud, car il ne réussirait pas.

(23) Au lieu de ciseaux, on emploiera un canif ou un rasoir bien affilés.

combinant d'une manière quelconque avec le *vaccin*, y produisent une altération sensible. Il ne faut donc jamais s'en servir; un linge fin appliqué dessus les boutons, du moment où ils paraissent jusqu'à la dessiccation, voilà tout ce qu'il faut.

pement du vaccin.

Symptômes de la Vaccine.

Les parties du bras vaccinées n'offrent généralement aucun travail bien sensible du premier au troisième jour : ce n'est que du quatrième au cinquième, qu'on aperçoit de la rougeur et un peu d'élévation à toutes les piqûres, ou à quelques-unes seulement. Du cinquième au septième jour, la rougeur est beaucoup plus marquée, et il se forme un petit bouton qui a une dépression au centre. Sur la fin du septième, le bouton s'étend, et présente un bourrelet qui contient une matière limpide, déjà très-apparente, et qui lui donne une teinte argentée.

A cette époque, c'est-à-dire, vers la fin du septième jour, il paraît autour de chaque bouton un cercle d'un rouge plus ou moins vif, que l'on appelle *aréole :* à ce cercle succède, vers la fin du huitième jour ou au commencement du neuvième, une *inflammation* autour des boutons qui présente l'aspect *phlegmoneux*, à laquelle se joignent de la tension et du gonflement. Cette inflammation s'étend le plus souvent à plusieurs centimètres (quelques pouces) autour de chaque bouton. Elle confond ordinairement toutes les *aréoles*, pour ne former qu'une seule et même *plaque.*

Cependant on a observé que ce travail des piqûres se déclare quelquefois beaucoup plus tard, comme les sixième, septième, huitième jour, et même au-delà : on a vu même ce travail

Variation dans la marche des symptômes.

ne pas marcher également, et des piqûres commencer à travailler, lorsque d'autres, faites en même temps, marchaient vers la dessiccation. Mais le succès n'en est pas moins heureux. Au reste, quelle que soit la marche du travail, il ne vient de *pustules vacciniques* qu'aux lieux mêmes des insertions, c'est-à-dire, aux piqûres.

Depuis la formation des *aréoles*, jusqu'à celle de la *plaque*, le *vacciné* éprouve du malaise, des bâillemens, quelquefois des tranchées, et même des vomissemens, comme dans la *variole inoculée :* mais ce dernier symptôme est très-rare. Il y a communément de la fréquence dans le *pouls*, et même de la *fièvre*, qui peut durer deux ou trois jours. Chez les personnes nerveuses, il peut survenir quelques mouvemens *spasmodiques*, etc.

Le malade se plaint de douleurs aux aisselles, dans les glandes maxillaires, parotides, etc. et même quelquefois dans les aines : car il semble que le *virus vaccin* affecte particulièrement le système glandulaire. Le malade se plaint encore d'une chaleur mordicante, d'une démangeaison vive aux parties *vaccinées*, et de pesanteur aux bras. Mais ces symptômes n'existent pas toujours ensemble.

Dans tous les cas, on sent autour de chaque bouton, et dans toute l'étendue de la plaque, un gonflement qui est dû à l'engorgement du *tissu cellulaire* environnant. Le bouton a acquis alors tout son développement, et chacune des cellules qui le composent contient une humeur limpide et argentée.

Moment où le bouton a acquis tout son développement.

Du neuvième au onzième jour, quand la marche n'a pas langui, la plaque s'éteint. Il ne reste plus que des efflorescences qui se prolongent quelquefois sur les parties environnan-

tes ; et la *fièvre*, si elle a été sensible, cesse vers la fin du dixième, ou au commencement du onzième. Il se forme une croûte jaunâtre au centre de chaque bouton. Cette croûte noircit du douzième au treizième, et elle tombe du vingt-cinquième au trentième jour.

Quelquefois, par l'effet des piqûres trop profondes, ou par le frottement, il survient sous cette croûte une apparence de *suppuration*, qui est absolument accidentelle (24).

---

(24) Nous allons donner les symptômes que présente la vache ayant la *cowpox inoculée*. Comme il est facile d'inoculer cet animal, et qu'il devient un moyen excellent pour se procurer du *vaccin* sur lequel on puisse compter, nous conseillons à ceux qui, à la campagne, n'auraient que du *vaccin* conservé sur le fil ou sur la lancette, lequel, comme nous l'avons observé, n'est pas sûr, de l'inoculer à une vache ; et si elle a les symptômes suivans, elle aura eu complètement la maladie, et la matière de ses boutons sera telle qu'on peut la désirer. Ce que nous allons transcrire est tiré du *Rapport du Comité médical de Reims au Comité de Paris.*

Symptômes que présente une vache inoculée avec du vaccin.

« Le Comité vaccina, le 1.er brumaire an IX, une vache de moyen âge, pleine depuis six mois, et très-bonne laitière, avec du *pus* pris sur un enfant de sept ans, *vacciné*. On lui a fait trois piqûres. Les quatre premiers jours, les trayons vaccinés rendirent moins de lait. Vers le cinquième, il parut un peu de rougeur autour des piqûres. Le sixième, les boutons commencèrent à se développer ; et ils étaient bien formés le huitième, et plus gros qu'on ne les voit sur l'espèce humaine. Ils avaient environ treize millimètres (six lignes) de diamètre, creux au centre, et entourés d'une *aréole* d'un rouge brun. L'engorgement du *tissu cellulaire* formait sous les boutons des espèces de noyaux sphériques très-durs. Le dixième jour, les *aréoles* étoient dissipées, les boutons séchaient au centre, où ils restaient déprimés. La dessiccation marcha les jours suivans. Le vingtième, les croûtes tombèrent, et il resta une empreinte profonde et rougeâtre sur les trayons vaccinés. La vache a toujours été bien portante. »

Les symptômes ne sont pas les mêmes chez tous les sujets.

Tels sont les symptômes caractéristiques de la *vaccine ;* mais il ne faut pas s'attendre à les rencontrer tous, ni aux mêmes degrés, chez tous les *vaccinés*. Il y en a, et beaucoup, qui n'éprouvent ni *fièvre*, ni mal de tête ; qui n'ont ni nausées, ni douleurs, ni tension aux aisselles : il y en a même qui ne présentent point de boutons aux piqûres. Enfin on en a vu qui, exempts de toute affection douloureuse quelconque, ont paru jouir de la santé la plus parfaite pendant le cours entier de la *vaccination :* et cependant on n'a pas pu douter du succès de la maladie chez de tels *vaccinés*, puisqu'ayant été soumis à l'*inoculation du pus varioleux*, ils n'ont point pris la *petite vérole*.

Symptômes de la fausse Vaccine.

L'insertion du *virus vaccin* donne quelquefois lieu à une maladie, qui n'a ni la marche, ni les caractères que nous venons de décrire. Elle n'a pas non plus le précieux avantage d'être le *préservatif de la petite vérole :* aussi l'appelle-t-on *fausse vaccine*. Elle est due au *vaccin* qui n'avait pas les qualités nécessaires, et caractérisées pag. 584 de ce Vol. ; ou qui a été extrait d'un sujet qui n'avait pas la vraie *vaccine*, ou qui a été mal conservé. (Voyez pag. 583 de ce Vol.) Enfin, on a observé que le *vaccin* pris sur une personne *vaccinée*, ayant eu auparavant la *petite vérole*, ne donnait qu'une *fausse vaccine ;* et cette *fausse vaccine* se reconnaît aux symptômes suivans :

La marche est rapide ; le développement est prématuré. Le travail commence dès le lendemain, et quelquefois le jour même de l'insertion. Il se forme aux piqûres une légère intu-

mescence, qui s'aplatit en s'étendant. Dès le même temps paraît une *aréole*, qui le plus souvent est d'un rouge pâle. Avant le sixième jour il s'est développé un bouton, ordinairement d'une forme irrégulière, qui, au lieu d'être déprimé au centre, s'élève en pointe. Il paraît formé par une matière jaunâtre qui, en se séchant, prend l'aspect de la gomme, et n'offre jamais la teinte argentée de celle de la vraie *vaccine*. Ce travail, dont les périodes ne sont ni marquées, ni régulières, comme celles de la vraie *vaccine*, cesse presque toujours sans qu'il se soit manifesté de *fièvre* (25).

La fausse vaccine ne préserve pas de la petite vérole.

Comme cette *fausse vaccine* ne garantit pas de la *petite vérole*, il est de la plus grande importance qu'on ne puisse se méprendre sur ces deux sortes de *vaccine*. Les *anti-vaccinateurs* se sont autorisés de quelques observations de *petite vérole* survenue à des individus vaccinés; mais il a été prouvé que ces individus n'avaient point eu la *vraie vaccine*. Les médecins anglais, le D.r ODIER, et le Comité central des médecins de Paris, avaient déjà prévenu que celui qui n'avait eu que la *fausse vaccine*, pouvait avoir par la suite la *petite vérole*, puisqu'il n'avait pas éprouvé la maladie qui devait l'en préserver; et le Comité a renou-

(25) Il faut cependant etre prévenu, dit encore le D.r DE LA ROCHE, qu'il est des cas où les *symptômes* de la *fausse vaccine* se rapprochent tellement de ceux de la véritable, par le développement et les apparences des pustules produites, qu'il n'y a que des yeux bien exercés, et sur leurs gardes, qui puissent les reconnaître, ainsi que le *Comité* l'a vu quelquefois, en vaccinant des sujets qui avaient eu la *petite vérole*. Chez quelques-uns la *fausse vaccine* a paru avoir la marche la plus régulière; à cela près, qu'elle a toujours été un peu plus rapide que celle de la véritable, que les pustules se sont montrées un peu plus petites, et qu'il n'y a pas eu de *fièvre* bien marquée.

velé cet avis dans le *Journal de Paris*, n.° 247 an IX. Celui qui n'a eu qu'une *fausse vaccine*, doit donc se soumettre de nouveau à l'opération, s'il veut être délivré de la crainte de succomber sous cette maladie funeste. Aussi s'est-on vu obligé de répéter la *vaccination* à plusieurs fois; ce qui est infiniment rare, quand on *vaccine de bras à bras* (25).

Traitement de la Vaccine.

COMME la *vaccine* n'est véritablement qu'une indisposition, et même très-légère, il serait ridicule d'y adapter un mode de traitement. Tous les *vaccinateurs* conviennent, que si la *vaccine* suit la marche décrite pag. 587 de ce Vol., sans qu'il survienne d'accidens étrangers, il est inutile de donner des *médicamens* au *vacciné*, ni même de le soumettre à aucun *régime* particulier; il suffit alors d'éloigner de lui les causes de maladie ou d'indisposition.

L'enfant à la mamelle n'a besoin que du téton.

La fausse vaccine est due au mauvais choix du vaccin.

(25) Qu'on y fasse donc de sérieuses attentions. Le succès de la *vaccine* dépend essentiellement de la qualité du *vaccin*. On n'en prendra donc jamais que sur des sujets dont on peut être sûr qu'ils n'ont pas eu la *petite vérole*. Aussi, la prudence demande-t-elle qu'on le prenne sur des enfans, plutôt que sur des adultes. Le *vaccin* qui est pris sur un individu ayant la *fausse vaccine*, ne peut communiquer qu'une *fausse vaccine*: le *vaccin* qui est pris avant ou après l'époque désignée pag. 584 de ce Vol., ne communique rien, ou une *fausse vaccine*: enfin, le *vaccin* conservé sur le fil, sur la lancette, ou même sur des verres mal lutés, manque le plus souvent son effet. Il n'y a réellement que la *vaccination de bras à bras*, entre un individu qui a la *vraie vaccine*, et un individu bien portant au moment de l'opération, sur laquelle on puisse compter. Ne vaccinez donc, autant qu'il sera possible, que de *bras à bras*, ou jamais qu'avec du *vaccin* procuré par un homme de l'art, en état de ne pas se méprendre sur les deux *vaccines*.

On

On veillera sur celui qui est sevré ; on ne lui donnera que des alimens sains et de facile digestion, et on empêchera qu'il ne mange trop : il n'est question ni de le tenir au lit, ni de l'empêcher de sortir. Les adultes suivront leur *régime* ordinaire, et éviteront toute espèce d'excès.

Mais il peut survenir pendant la *vaccine* quelque maladie : car, de ce qu'elle préserve de la *petite vérole*, il ne s'ensuit pas qu'elle mette, pendant toute sa durée, à l'abri des autres maladies qui demandent des soins et un traitement. Cependant, comme ces maladies, quelles qu'elles soient, n'ont aucune influence sur la *vaccine*, et qu'elle-même n'a aucune influence sur ces maladies, les seuls symptômes du mal survenu, doivent guider dans le traitement qu'il exige.

Il peut survenir d'autres maladies pendant la vaccine.

On a vu, par exemple, la *rougeole*, la *scarlatine*, etc., se déclarer peu de jours après la *vaccination*, parcourir leurs périodes, et guérir au moyen du traitement qui leur est propre ; et la *vaccine*, qui en avait été retardée, suivre ensuite sa marche régulière. Il peut encore arriver qu'ayant, ou même pendant la *vaccination*, le *vaccin* ait pris le germe de la *petite vérole*, parce qu'il aura été exposé à son influence contagieuse : alors le *vaccin*, n'ayant pas le temps d'empêcher les effets du *virus varioleux* introduit, la *vaccine* et la *petite vérole* marcheront ensemble sans se confondre. (Voyez note 20, pag. 578 de ce Vol.)

Mais on sent qu'une pareille complication demande les soins d'un homme de l'art ; et dans ce cas, ainsi que dans d'autres qui peuvent lui ressembler, il faut l'appeler, et suivre ses avis. (Voyez *Journal de Médecine*, germinal an IX.)

Ce qu'il faut faire alors.

RÉFLEXIONS
SUR LES
REMÈDES DE PRÉCAUTION.

(ON SERA peut-être étonné de ne pas trouver à la fin de la MÉDECINE DOMESTIQUE un article sur les *remèdes de précaution*, à l'exemple de TISSOT, et de plusieurs autres médecins qui se sont exercés sur ce sujet. Mais, avant de rendre raison de cette omission, il faut expliquer ce qu'on doit entendre par *remède de précaution ;* car il s'en faut de beaucoup que tout le monde en ait une véritable idée : nous verrons ensuite si le D.r BUCHAN a omis ou rempli cet objet important.

Ce qu'on doit entendre par remèdes de précaution.

Les *remèdes de précaution* sont ceux qu'on prend d'avance, quand on se croit menacé de maladie en général, ou d'une maladie que des circonstances nous font regarder, avec quelque certitude, comme prochaine. On voit donc que l'expression de *remèdes de précaution*, prise dans ce sens, est *synonyme* avec celle de *préservatifs*.

Or, le D.r BUCHAN ne s'est pas contenté de décrire avec le plus grand détail, dans la I.re Partie de son ouvrage, c'est-à-dire, dans le I.er Vol. de cette traduction, les moyens de prévenir les maladies : il a encore eu l'attention, dans la seconde, de donner à la fin de chaque traité de maladie particulière, dont nous avons eu soin de faire un Art. à part, les conseils les plus sages, et de prescrire les *remèdes* les plus salutaires pour se garantir de cette maladie, et se mettre à l'abri des rechutes.

Ainsi, quoiqu'il n'ait pas écrit un Chap. *ex*

professo sur les *remèdes de précaution*, il se trouve avoir rempli sa tâche, de la seule manière dont on puisse le faire pour être véritablement utile; c'est-à-dire, qu'il n'a prescrit les *remèdes préservatifs* ou de *précaution*, que d'après les *indications* que présente la maladie connue, soit parce qu'on l'a déjà éprouvée, soit parce qu'étant *contagieuse*, on l'a déjà observée dans d'autres personnes, et qu'on craint de l'éprouver soi-même.

Idée qu'on a communément des remèdes de précaution.

Mais ce n'est pas dans ce sens-là que le commun des hommes prend le terme de *remède de précaution*. En effet, qu'on interroge ceux qui se font *saigner*, *purger*, etc., dans certains temps de l'année: les uns, c'est à cause de la saison; les autres, parce qu'ils y sont habitués; ceux-ci, par imitation; ceux-là, sans cause apparente; presque tous, sans aucun but réel, au moins quand ils commencent à tenir cette conduite: car il n'est pas du tout étonnant que ces *remèdes*, pris ainsi sans *indication*, ne dérangent promptement la santé, et ne conduisent bientôt à la nécessité des *remèdes*, ou à des maladies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles ont pour cause le dépérissement de la *constitution*.

Il n'existe point de remèdes indifférens. Ils sont utiles, ou nuisibles.

Nous avons déjà dit qu'il n'existait pas de *remèdes* indifférens, et que quand ils n'étaient point utiles, ils nuisaient; et cette vérité regarde certainement les *saignées* et les *purgatifs*, seuls *remèdes* presqu'employés comme de *précaution*. Or, les *remèdes* ne peuvent être utiles que lorsqu'ils sont indiqués, et ils ne peuvent être indiqués que par les *symptômes* d'une maladie, ou instante, ou menaçante. Donc, ceux qui se font *saigner*, *purger*, d'après la seule crainte de l'influence des saisons sur le corps, ou par habitude, ou sans savoir s'ils ont tort ou raison, s'exposent,

sinon à tomber malades d'abord, du moins à contracter plus de disposition aux maladies.

Dangers des remèdes pris sans indication.

On n'a que trop d'exemples, dit TISSOT lui-même, de gens qui, ayant malheureusement du goût pour les *remèdes*, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons, les *remèdes* que la providence a faits aux hommes pour la rétablir : abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que dans la maladie, ce corps à qui les *remèdes* sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, et se trouve par-là privé du secours qu'il en aurait reçu, s'il ne s'en était servi que dans le besoin.

D'après ce que nous venons de dire, il est évident que le D.r BUCHAN, bien loin d'avoir fait une omission en ne donnant pas un Chap. sur les *remèdes de précaution*, a, au contraire, traité cette matière importante avec une étendue qu'aucun auteur ne lui avait donnée jusqu'à présent, puisque toute la I.re Partie de son ouvrage est consacrée à prévenir les maladies en général, au moyen du *régime* bien administré; et que dans le plus grand nombre des Chap. de la seconde, nous n'avons pas oublié de distinguer, par un titre particulier, les *remèdes préservatifs* d'une maladie, d'avec les *remèdes curatifs* qui lui sont propres. C'est ainsi qu'en rapprochant le *préservatif* du mal qu'on veut éviter, on met le lecteur à l'abri des erreurs préjudiciables que nous venons d'exposer. Pour peu qu'il veuille réfléchir, il sentira que c'était la seule manière de faire connaître la valeur réelle des *remèdes de précaution*, et d'en faire apprécier les véritables *indications*. Le D.r BUCHAN n'a donc pas dû donner un Chap. particulier des *remèdes de précaution*.

Fin de la II.e Partie et du Tome IV.

616860

SOMMAIRE

DES CHAPITRES,

DES PARAGRAPHES ET DES ARTICLES

DU TOME QUATRIÈME.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLIX.

De la Maladie Vénérienne, page 5

Raisons qui ont porté à parler de la vérole dans cet ouvrage, *ibid.*
Inconvéniens dans lesquels entraîne la nécessité où l'on est souvent de cacher cette maladie, *ib.*
Pourquoi elle ne peut être guérie par des remèdes secrets, 6
Ni par des méthodes exclusives, *ib.*
Les innocens sont exposés à cette maladie : nouvelle raison pour en traiter dans cet ouvrage, 7
Plan de ce chapitre, 8
Pourquoi on traite en particulier des principaux symptômes de la maladie vénérienne, *ib.*
C'est qu'ils peuvent exister sans que le virus soit passé dans le sang, *ib.*
§. I. *De la Gonorrhée virulente, appelée vulgairement* Chaude-pisse, 9
Caractère de cette maladie, *ib.*
Combien elle est de temps à se déclarer, 10
Art. I. *Symptômes de la Gonorrhée virulente*, *ib.*
Symptômes qui précèdent l'écoulement,

Qui accompagnent l'écoulement, page 10
Symptômes de la gonorrhée virulente parvenue à son plus haut degré, 11
Ordre dans lequel tous ces symptômes disparaissent, lorsque la maladie est traitée méthodiquement, *ib.*
Maladies avec lesquelles la gonorrhée peut être confondue, *ib.*
Ce qui la distingue des ulcères des reins et de la vessie, 12
Des flueurs blanches, *ib.*
Des petits ulcères fistuleux des parties de la génération, chez les femmes, *ib.*

ART. II. *Régime qu'il faut prescrire dans la Gonorrhée virulente*, 13

Alimens qu'il faut éviter, *ib.*
dont il faut user, *ib.*
Boisson qui convient, *ib.*

ART. III. *Remèdes qu'il faut administrer dans la Gonorrhée virulente*, *ib.*

Cette maladie ne peut être guérie promptement, *ib.*
Temps qu'elle dure, quoique traitée méthodiquement, 14
Traitement de la Gonorrhée virulente très-légère, *ib.*
Bain local. Injection adoucissante, *ib.*
Injections astringentes, *ib.*
Avantages des purgatifs rafraîchissans, 16
But qu'on doit se proposer en administrant des purgatifs, 17
Quels sont les purgatifs rafraîchissans qu'il faut prescrire. Sel de Glauber et manne. Dose, *ib.*
Infusion de séné, de tamarins et de sel de Glauber. Manière de la préparer, 18
Electuaire purgatif rafraichissant, *ib.*
Dose, *ib.*
Traitement de la Gonorrhée virulente grave, 19
Premier état, ou état inflammatoire, *ib.*
Saignée, *ib.*
Elle ne peut être faite que quand l'inflammation est violente, *ib.*
Utilité des diurétiques, *ib.*

Nitre et gomme arabique, page 20
Dose, *ib.*
Circonstances qui indiquent les lavemens. Leurs avantages, *ib.*
Cataplasmes avec la mie de pain et le lait, le beurre ou l'huile, *ib.*
Avec la mie de pain et l'eau végéto-minérale de Goulard, *ib.*
Fomentations, 21
Avantages du suspensoir, *ib.*

Second état de la Gonorrhée virulente, ou temps d'administrer le Mercure, 22

Pilules mercurielles communes, *ib.*
Calomélas en bol, *ib.*
Sublimé corrosif, *ib.*
Il ne faut pas exciter la salivation. Pourquoi? 23
Ce qu'il faut faire lorsque le mercure purge ou donne des coliques, 24
Ce qui tient souvent à ce que ce remède n'est point revivifié ou mal préparé, *ib.*
Diascordium ou confection japonoise, 25
Moyens d'empêcher le mercure d'exciter la salivation, *ib.*
Pilules mercurielles laxatives. Dose, *ib.*
Attention qu'exige l'administration de ces pilules, *ib.*
Mercure sous forme liquide, 26
Dissolution mercurielle gommeuse, ou mercure gommeux, *ib.*
Dose, *ib.*
Mercure gommeux sous forme sèche, 27
Mercure en frictions, *ib.*
Onguent mercuriel, 28
Manière de le préparer, *ib.*
Conduite qu'il faut tenir pendant l'usage des frictions, *ib.*
Combien de temps il faut continuer l'usage du mercure, 30
Régime qu'il faut prescrire pendant l'usage du mercure, *ib.*
Alimens et boissons, *ib.*

Troisième et dernier état de la Gonorrhée virulente, 31

Symptômes qui caractérisent le troisième état de la gonorrhée virulente, *ib.*
A quoi on reconnaît que le virus est détruit, *ib.*

Comment il faut se comporter lorsque les symptômes reparaissent, page 32
Bol astringent purgatif, *ib.*
Dose, *ib.*
Astringens plus actifs, *ib.*
Térébenthine, baume du Pérou, de Giléad. Elixir de vitriol avec le vin ou le quinquina, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque l'ecoulement persiste, sans symptômes vénériens, *ib.*
Dissolution astringente pour injections, *ib.*
Régime qu'il faut prescrire pendant le troisième état de la gonorrhée virulente, 33

§. II. *De la Gonorrhée simple*, ou *Ecoulement non virulent*, 34

ART. I. *Causes de cette espèce de Gonorrhée, lorsqu'elle est la suite de la Gonorrhée virulente*, *ib.*

Le relâchement, ou des ulcères, *ib.*
A quoi l'on reconnait qu'il vient d'ulcères, *ib.*
de relâchement, *ib.*

Causes de la Gonorrhée simple, ne dépendant point du virus vénérien, *ib.*

Plénitude, *ib.*
Vice de la liqueur séminale, 35
Pollutions, *ib.*

ART. II. *Traitement de la Gonorrhée simple*, ou *Ecoulement non virulent, qui dépend du relâchement*, *ib.*

Astringens, *ib.*
Potion de quinquina avec la noix de galle, *ib.*
Dose, *ib.*
Injections astringentes, 36
Bain froid; son importance dans cette maladie, *ib.*
Objections sur l'usage du bain froid, *ib.*
Réponses, *ib.*
Manière de prendre le bain froid, *ib.*

Traitement de la Gonorrhée simple, ou Ecoulement non virulent, qui dépend d'ulcères, 37

Mercure, décoction de squine, de salsepareille, de sassafras, etc., *ib.*
Frictions mercurielles, *ib.*

Pilules de calomélas avec la térébenthine ; décoction de gaïac, de salsepareille, page 37
Manière de préparer ces pilules, 38
Dose, *ib.*
Bougies suppuratives, *ib.*
Manière de les employer, *ib.*
Elles guérissent de plus les tumeurs, les carnosités, 39
Traitement de la Gonorrhée simple, ou *Ecoulement non virulent, qui dépend d'autres causes que de relâchement et d'ulcères*, *ib.*
Lorsque la liqueur séminale est viciée, *ib.*
Lorsqu'elle est due aux pollutions, *ib.*
§. III. *Du Gonflement et de l'Inflammation des testicules, appelés vulgairement* Chaude-pisse tombée dans les bourses, *quand ces symptômes dépendent du virus vénérien, et quand ils n'en dépendent pas*, 40
ART. I. *Causes de ces symptômes, dépendans du virus vénérien*, *ib.*
Causes de ces symptômes, ne dépendans pas du virus vénérien, *ib.*
ART. II. *Traitement du Gonflement et de l'Inflammation des testicules, dépendans du virus vénérien*, 41
Saignée, *ib.*
Alimens, *ib.*
Fomentations et cataplasmes, *ib.*
Suspensoir, *ib.*
Il est important que le malade reste au lit, *ib.*
Frictions mercurielles, 42
Traitement du Gonflement des testicules, après que le virus vénérien est détruit, lorsqu'on soupçonne un vice squirrheux ou cancéreux, *ib.*
Fomentations et cataplasmes de ciguë, *ib.*
Extrait de ciguë, *ib.*
ART. III. *Traitement du Gonflement et de l'Inflammation des testicules, ne dépendans pas du virus vénérien*, 43
Saignée, cataplasmes, suspensoir, repos du lit, lavemens émolliens, *ib.*
Cataplasmes maturatifs, *ib.*

Suites que peut avoir l'inflammation des testicules, page 43
§. IV. *Des Bubons vénériens, appelés vulgairement* Poulains, *et des faux Bubons*, 44
ART. I. *Des Bubons vénériens*, *ib.*
Caractères des bubons, *ib.*
Traitement des Bubons vénériens, *ib.*
Moyens d'opérer la résolution, *ib.*
Saignée, purgatifs rafraîchissans, *ib.*
Mercure, *ib.*
Moyens de favoriser la suppuration, 45
Régime, *ib.*
Cataplasmes émolliens, *ib.*
suppuratifs, *ib.*
Temps d'ouvrir la tumeur, *ib.*
Combien de temps on doit entretenir la suppuration, *ib.*
ART. II. *Des faux Bubons*, 46
Causes de cette espèce de bubons, *ib.*
Ce qui distingue le bubon de la hernie ou de la descente crurale, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le bubon ne peut être amené, ni à résolution, ni à suppuration, *ib.*
§. V. *Des Chancres vénériens essentiels et symptomatiques, et des Chancres non vénériens*, 47
Caractères des chancres, *ib.*
ART. I. *Des Chancres vénériens essentiels*, *ib.*
Symptômes, *ib.*
Les chancres sont le plus souvent symptomatiques, 48
Leur siége, *ib.*
Traitement des Chancres vénériens essentiels, *ib.*
Régime rafraîchissant, *ib.*
Petits bains locaux, *ib.*
Cataplasmes émolliens, 49
ART. II. *Des Chancres vénériens symptomatiques*, *ib.*
Caractères de cette espèce de chancres, *ib.*
Leur siége, *ib.*
Traitement des Chancres symptomatiques, *ib.*
Le même que celui de la vérole confirmée, *ib.*

ART. III. *Des Chancres non vénériens*, page 50
Causes; la malpropreté, *ib.*
Remèdes; la propreté, *ib.*
Eaux de Balaruc, *ib.*
§. IV. *De plusieurs autres Symptômes vénériens, tels que les Verrues, les Poireaux, les Condylômes, les Crêtes, les Choux-fleurs*, etc.; *la Strangurie et la Dysurie; le Phimosis et le Paraphimosis, ou Inflammation du prépuce; le Priapisme et la Chaude-pisse cordée*, *ib.*
ART. I. *Des Verrues, des Poireaux, des Condylômes, des Crêtes, des Choux-fleurs*, etc., 51
Caractères de ces symptômes. Leur siége, *ib.*
Ils ne dépendent pas toujours de la vérole, *ib.*
Traitement lorsqu'ils ne dépendent point de la vérole, *ib.*
Eau phagédénique, beurre d'antimoine, pierre infernale, *ib.*
Alun calciné, poudre de sabine, précipité rouge, *ib.*
Traitement lorsque ces symptômes dépendent de la vérole, 52
Il est le même que celui de la vérole, *ib.*
ART. II. *De la Strangurie*, ou *Difficulté d'uriner*, *ib.*
Causes, *ib.*
Constriction spasmodique ou inflammation, *ib.*
Symptômes de la Constriction spasmodique du canal de l'urèthre, cause de la Strangurie, 53
Symptômes de l'Inflammation du canal de l'urèthre, autre cause de la Strangurie, *ib.*
Traitement de la Strangurie occasionnée par la constriction spasmodique du canal de l'urèthre, *ib.*
Eau de graine de lin, émulsions, etc., *ib.*
Saignée, fomentations, *ib.*
Demi-bains, *ib.*
Traitement de la Strangurie occasionnée par l'inflammation du col de la vessie, *ib.*
Saignées, *ib.*
Lavemens et fomentations émollientes, *ib.*
Boisson diurétique, 54

Bain chaud. Interruption de la boisson diurétique, page 54
Bougies adoucissantes, *ib.*
ART. III. *De la Dysurie*, ou *Difficulté d'uriner, avec ardeur*, 55
Caractères de cette maladie, *ib.*
Symptômes de la Dysurie, *ib.*
Ce qui distingue la dysurie de la strangurie, *ib.*
Causes de la Dysurie, *ib.*
Traitement de la Dysurie, 56
Mêmes remèdes que contre la strangurie, *ib.*
Lorsqu'elle n'est point due à la maladie vénérienne. Lavemens, bains et petit-lait nitré, *ib.*
Lorsqu'elle est occasionnée par des carnosités, des brides, etc., dans le canal de l'urèthre, 57
Bougies suppuratives, *ib.*
adoucissantes, *ib.*
ART. IV. *Du Phimosis et du Paraphimosis*, ou *Inflammation du Prépuce*, *ib.*
Caractère du phimosis, *ib.*
du paraphimosis, *ib.*
Traitement du Phimosis et du Paraphimosis, ou Inflammation du prépuce, *ib.*
Saignées, purgatifs rafraichissans, cataplasmes, fomentations, etc., *ib.*
Circonstances qui indiquent un vomitif, 58
Ce qu'il faut faire lorsque la gangrène est menaçante, *ib.*
lorsqu'elle existe déjà, *ib.*
Temps d'administrer le mercure, 59
ART. V. *Du Priapisme*, *ib.*
Caractères de cette maladie, *ib.*
Elle n'est pas toujours un symptôme de la vérole. Autres causes, *ib.*
Ce que c'est que la fureur utérine, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, 60
Traitement du Priapisme dépendant de la vérole, *ib.*
Le même que la gonorrhée virulente, *ib.*
Laudanum dans un verre d'émulsion, le soir, *ib.*

Traitement du Priapisme qui ne dépend pas de la vérole, page 60
Saignées, petit-lait, émulsions, boissons nitrées, bains, etc., *ib.*
ART. IV. *De la Chaude-pisse cordée*, 61
Caractère de cette maladie, *ib.*
Le traitement est le même que celui de la gonorrhée virulente, *ib.*
Laudanum, *ib.*
Mercure, *ib.*
§. VII. *De la Vérole confirmée*, *ib.*
ART. I. *Symptômes de la Vérole confirmée*, 62
Symptômes particuliers aux femmes, 63
ART. II. *Traitement de la Vérole confirmée*, 64
Le spécifique de la vérole est le mercure, *ib.*
Il guérit plus sûrement sans exciter de salivation, *ib.*
Il ne faut pas multiplier les méthodes, 66
EXPOSÉ *des principales Méthodes de traiter la Maladie vénérienne*, 67
Méthode d'administrer le mercure insoluble, ou les pilules mercurielles seules, *ib.*
Symptômes qui indiquent cette méthode, *ib.*
Remèdes préparatifs; saignée, décoction de salsepareille, purgatifs et bains, 68
Doses des pilules mercurielles, *ib.*
Circonstance qui demande de purger. Pilules mercurielles purgatives, *ib.*
On ne cesse ces remèdes que quinze jours après la parfaite guérison, *ib.*
Salsepareille pendant tout le traitement, *ib.*
Régime, *ib.*
Il est quelquefois nécessaire d'associer à cette méthode les antiscorbutiques. Dose, 69
Cas où cette méthode ne suffit pas, *ib.*
Méthode d'administrer le mercure insoluble, conjointement avec le sublimé corrosif, *ib.*
Symptômes qui exigent cette association, *ib.*
Préparation, *ib.*
Dose du sublimé par jour : un huitième de décigramme (un quart de grain), 70

Quart de décigramme (demi-grain), page 70
Deux tiers de décigramme (trois quarts de grain), *ib.*
Doses des pilules mercurielles, *ib.*
Purgatif, *ib.*
Régime, *ib.*
Méthode d'administrer le mercure insoluble, conjointement avec les lavemens antivénériens, *ib.*
Circonstances qui demandent qu'on préfère les lavemens antivenériens au sublimé corrosif, *ib.*
Préparation, 71
Deux lavemens antivénériens par jour, *ib.*
Doses des pilules mercurielles, *ib.*
Purgatifs, *ib.*
Régime, *ib.*
Cette méthode combinée ne remplit pas toujours toutes les indications, *ib.*
Pourquoi ? 72
Il faut quelquefois placer quelques frictions ou quelques fumigations, *ib.*
En quelle quantité, *ib.*
Méthode d'administrer le mercure, par le moyen des frictions seules, 73
Symptômes qui indiquent cette méthode, *ib.*
qui demandent qu'on la préfère à toute autre, *ib.*
Qualités de la peau nécessaire à l'administration des frictions, *ib.*
Elles ne conviennent pas lorsqu'il y a un écoulement gonorrhoïque. Pourquoi ? *ib.*
Préparation, 74
Saignée, bains, purgatifs, *ib.*
Dose d'onguent mercuriel pour chaque friction, *ib.*
Parties qui doivent recevoir les frictions, et ordre dans lequel il faut les donner, *ib.*
On n'en fait, ni sur la poitrine, ni sur le ventre, *ib.*
Quand il faut augmenter la dose de l'onguent, *ib.*
Manière de diriger les frictions, lorsque le mercure porte à la bouche, 75
Décoction de salsepareille. Comment le malade doit se conduire pendant le traitement, *ib.*
Régime, *ib.*
Méthode d'administrer les frictions mercurielles, combinées avec le sublimé corrosif, 76

Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux methodes, page 76
Préparation, *ib.*
Dose du sublimé, *ib.*
Dose de l'onguent mercuriel, *ib.*

Méthode d'administrer les frictions mercurielles, conjointement avec les lavemens antivénériens, *ib.*
Cas qui demande nécessairement cette méthode combinée, 77
Manière dont opèrent les lavemens antivénériens, *ib.*
Préparation, 78
Dose des lavemens antivénériens, *ib.*
de l'onguent mercuriel, *ib.*
Salsepareille, *ib.*

Méthode d'administrer les frictions mercurielles, conjointement avec les fumigations, *ib.*
Symptômes qui indiquent la combinaison de ces deux méthodes, *ib.*
Préparation, *ib.*
Dose de l'onguent mercuriel, 79
du mercure doux en fumigation, *ib.*
Régime, *ib.*
Salsepareille, *ib.*

Méthode d'administrer le mercure, par le moyen des fumigations seules, *ib.*
Symptômes qui demandent la méthode des fumigations, *ib.*
qui la contre-indiquent, *ib.*
Les fumigations sont générales ou locales. Manière d'administrer les générales, *ib.*
Celles qui sont locales, *ib.*
Préparation, 81
Dose du cinabre ou du mercure doux, *ib.*
Le cinabre artificiel est préférable au naturel. Pourquoi? *ib.*
Mais on doit encore lui préférer le mercure doux, *ib.*
Circonstances qui indiquent les fumigations locales, 82
Régime, *ib.*
Salsepareille, *ib.*

Méthode d'administrer le mercure par le moyen des lavemens antivénériens seuls, *ib.*

Circonstances qui nécessitent la methode des lavemens antivénériens, page 82
Symptômes qu'on guérit par cette méthode, 83
Elle reüssit, sur-tout contre les gonorrhees, *ib.*
Idée qu'on doit se faire des lavemens antivénériens, *ib.*
Conditions nécessaires au succès de ces lavemens, 84
Malades à qui ils ne conviennent pas, *ib.*
Moyens d'en faciliter l'usage : y ajouter des narcotiques, et les prendre froids, *ib.*
Nécessité de purger avant et pendant le traitement, *ib.*
Caractères extérieurs de la liqueur mercurielle qui compose ces lavemens, *ib.*
Dose, 85
Préparation, *ib.*
Deux lavemens antivénériens par jour, *ib.*
Régime et purgations, *ib.*

Méthode d'administrer le mercure, par le moyen des bains antivénériens seuls, 86

La liqueur des bains antivénériens est une dissolution de sublimé corrosif, *ib.*
Circonstances où la méthode des bains antivénériens suffit seule pour guérir, *ib.*
Symptômes qui la rendent nécessaire, 87
Observation, *ib.*
Dose du sublimé corrosif par chaque bain, 89
qu'on prend tous les deux jours, *ib.*
Salsepareille, 90

Méthode d'administrer le mercure par absorption, 91

On ne peut fixer la quantité de mercure nécessaire dans chaque méthode, 94

Méthode d'administrer le mercure sublimé corrosif seul, 95

Recette pour le donner sous forme liquide, *ib.*
en pilules, 96
Il ne peut être donné qu'à très-petite dose, *ib.*
Dans une decoction de salsepareille, d'ichthyocolle, ou de gomme arabique, *ib.*
Quart de grain de sublimé, 97
Préparation, saignee, purgatif, *ib.*
Demi-grain, *ib.*
Trois quarts de grain, *ib.*
Régime, *ib.*

C'est

C'est à la mauvaise administration du sublimé, qu'on doit les malheurs qu'on lui attribue, page 98
Il ne convient pas à tous les malades, ni dans toutes les circonstances chez le même malade, *ib.*
La méthode du sublimé est une des meilleures pour les chancres, les pustules, les phimosis, les éruptions, les gonorrhées, 99
La carie vénérienne, etc., *ib.*
Elle ne réussit pas également contre les bubons, les excroissances fongueuses, les exostoses, etc., *ib.*
Contre les engorgemens inflammatoires, les obstructions squirrheuses ou cancéreuses, *ib.*
Contre les ulcères profonds ; dans le cas de fièvre lente, d'irritabilité nerveuse, de spasme, d'épilepsie, etc., 100
Dans les cas de vomissement, d'hémorrhoïdes et de complication de maladie grave, *ib.*
Il faut suspendre le sublimé dès qu'il se déclare une toux, une colique, même légères, *ib.*
Le sublimé est un remède secondaire dans plusieurs circonstances, 101

Méthode de traiter la Maladie vénérienne par le moyen des sudorifiques, *ib.*

Les remèdes sudorifiques donnés conjointement avec le mercure, en accélèrent les effets, *ib.*
Circonstances où ils sont indiqués, *ib.*
Sur-tout pour les tempéramens phlegmatiques, *ib.*
Décoction de salsepareille ; manière de la faire, 102
Dose, *ib.*
Vertus de cette décoction, et cas où elle est particulièrement indiquée, *ib.*
Vertu antivénérienne de la salsepareille, *ib.*
Observation sur un malade guéri par la salsepareille seule, *ib.*
Régime prescrit au malade, 105
Dose de la salsepareille seule, *ib.*
Disparition de tous les symptômes, au bout d'un mois, 106
La vertu antivénérienne de la salsepareille était inconnue jusqu'ici, 108
La méthode des sudorifiques est abandonnée, comme insuffisante, *ib.*
Il faut multiplier les faits sur la salsepareille seule, 109

Vertu du méséreum et de la lobélia contre la maladie vénérienne, page 109
Le gaïac, le sassafras, la squine, etc., n'ont pas plus de vertus que les plantes qu'on vient de nommer, 110
L'ichthyocolle, *ib.*
§. VIII. *Réflexions générales sur le Traitement de la maladie vénérienne*, 111
Attention qu'il faut avoir à la constitution, *ib.*
Le mercure serait dangereux dans le cas de maladies aiguës, *ib.*
De maladies chroniques, à moins qu'elles ne soient causées par la vérole, *ib.*
On peut le donner lorsqu'elles sont peu dangereuses, *ib.*
Il ne faut pas le donner dans le cas d'épuisement, *ib.*
Pendant les règles, ni dans les derniers mois de la grossesse, mais bien dans les premiers mois, 112
La méthode qui convient aux femmes grosses, est celle des lavemens antivénériens, *ib.*
Qui peuvent être administrés, même dans le temps des règles, *ib.*
Précautions qu'exige l'administration du mercure chez les enfans, 113
chez les vieillards, *ib.*
chez les hystériques, les hypocondriaques, ceux qui sont sujets à la dysenterie, à l'épilepsie, aux écrouelles, au scorbut, etc., *ib.*
Saisons les plus convenables à l'administration du mercure, 114
Nécessité de préparer le malade, *ib.*
Par les purgatifs doux, la saignée et les bains, réitérés selon les circonstances, *ib.*
Par le régime, *ib.*
Importance du régime pendant l'usage du mercure, 115
Et de la propreté, *ib.*
Peut-être la vérole tire-t-elle son origine de la malpropreté, *ib.*
Observations qui tendraient à le faire croire, 116
Les yaws, maladie commune en Amérique, se guérissent comme la vérole confirmée, *ib.*
La propreté n'est que le remède palliatif de la vérole, sans en être le préservatif, 117
Insuffisance des prétendus préservatifs qui se multiplient tant de nos jours, *ib.*

Ce qu'il faut faire lorsque la vérole a été négligée ou mal traitée, page 117
Malheurs qui résultent de vouloir être guéri de cette maladie promptement, 118
On ne doit cesser les remèdes, que quelque temps après qu'on est entièrement guéri, *ib.*
Il est plus sûr de continuer les remèdes trop long-temps, que de les quitter trop tôt, 119
Accidens qui sont les suites du peu de régime que suivent les malades pendant l'usage du mercure, *ib.*
Fausse manière de raisonner sur la vérole, et qui la rend funeste à un grand nombre de malades, 120
La vérole présente des variétés qui se jouent de la meilleure constitution, *ib.*
La constitution la plus robuste ne peut surmonter le virus vénérien passé dans le sang. Les remèdes sont d'une nécessité absolue, *ib.*
Résumé du traitement qu'il faut suivre dans la vérole, 121

CHAPITRE L.

Des Maladies des Femmes, en général : de celles qui dépendent des Règles irrégulières, supprimées ou trop abondantes ; de la Grossesse ; de l'Avortement, ou Fausse-Couche ; de l'Accouchement ; des Maladies des Femmes en couche ; de la Stérilité, et de la Fureur utérine, page 122

§. I. *Des Maladies des Femmes, en général*, *ib.*

Les occupations auxquelles sont destinées les femmes, sont contraires à leur santé, *ib.*
Preuve tirée de la différence qui existe entre les femmes des villes et celles des campagnes, *ib.*

Art. I. *Causes des Maladies des Femmes, en général*, 123
Maladies qui sont les suites de la vie ordinaire des femmes, *ib.*

Les femmes de campagnes sont presque aussi robustes que les hommes, page 123
Plan de ce chapitre, *ib.*

ART. II. *Attentions générales qu'exigent les Femmes en santé et en maladie*, 124

§. II. *Des Règles ou Flux menstruel, et des Maladies auxquelles elles peuvent donner lieu, telles que leur éruption difficile, leur suppression, d'où les Pâles Couleurs et le Goût dépravé; des Règles immodérées; des Pertes de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice; du Polype de la matrice, et du Polype du Vagin; des Flueurs blanches; et de la cessation des Règles*, *ib.*

ART I. *Des Règles, ou Flux menstruel, en général*, *ib.*
A quel âge les femmes commencent à être réglées, *ib.*
Cet âge varie selon le climat, le genre de vie, etc., 125
Durée de l'intervalle entre chaque apparition des règles, *ib.*
Durée des règles, *ib.*
La quantité de sang qu'elles donnent, est difficile à évaluer, *ib.*
Le sang des règles est sain dans les femmes saines, et n'a point de qualité vénéneuse, 126
Les règles sont, en général, précédées ou suivies d'un écoulement en blanc, *ib.*
Qui sont les femmes chez qui les règles manquent communément, sans qu'elles en soient malades, *ib.*
A quel âge les règles cessent de couler, *ib.*
Les règles sont précédées d'un changement considérable dans la constitution, 127
Il est nécessaire que les jeunes personnes soient instruites de ce qu'elles doivent éprouver, lors de l'apparition des règles, *ib.*

ART. II. *De la première Apparition des Règles*, *ib.*
Combien il est important que les jeunes personnes jouissent d'un bon air, et fassent de l'exercice, *ib.*
Suite de l'indolence chez les filles, 128
Maladies qui sont les suites de la mauvaise nourriture et des drogues, pour lesquelles les filles sont, en général, passionnées, *ib.*

De la tristesse et de la mélancolie à laquelle elles ont de la disposition, page 129
Il faut leur faire un devoir de la gaieté et de la dissipation, *ib.*
Combien les corps de baleine sont funestes à cet âge, *ib.*
De la première éruption des Règles, s'annonçant difficilement, 130
Ce qu'il faut faire au lieu de donner des drogues, *ib.*
Circonstances qui doivent accompagner la première éruption des règles, pour qu'elles soient avantageuses, 131
Symptômes qui précèdent la première éruption des Règles, *ib.*
Traitement qu'exigent ces symptômes, 132
Vapeurs d'eau chaude. Boissons délayantes. Bains de jambes, etc., *ib.*
De la manière de se conduire dans le temps des Règles, *ib.*
Régime que doivent suivre les femmes dans ce temps, *ib.*
Elles doivent fuir tout ce qui leur est contraire habituellement, *ib.*
Combien il est important qu'elles se garantissent du froid, 133
Des affections de l'ame et des passions, 124
ART. III. *De la suppression des Règles*, *ib.*
Régime qu'il faut prescrire dans la suppression des Règles, quelle qu'en soit la cause, *ib.*
Exercice, air libre, alimens sains, *ib.*
Circonstances qui indiquent les boissons généreuses, 134
Attention qu'il faut avoir avant que de traiter la suppression des Règles, de quelque cause qu'elle provienne, *ib.*
Il faut s'assurer si elle n'est pas l'effet de la grossesse, *ib.*
Temps où il faut administrer les remèdes dans la suppression des règles, *ib.*
Traitement de la suppression des Règles, causée par relâchement, 135
Symptômes de la suppression des règles par relâchement, *ib.*

Fer, quinquina, page 135
Manière d'administrer le fer, *ib.*
Traitement de la suppression des Règles occasionnée par la pléthore et la viscosité du sang, 136
Saignée, *ib.*
Bains de pieds, *ib.*
Alimens. Boisson, *ib.*
Exercice, *ib.*
Teinture d'ellébore, *ib.*
Traitement de la suppression des Règles, causée par les affections de l'ame, etc., 137
Importance du changement de lieu et de la dissipation dans ce cas, *ib.*
Circonstances qui demandent la saignée, *ib.*
Sangsues. Ventouses, *ib.*
Vapeurs d'eau chaude, bains, fomentations, lavemens laxatifs, etc., *ib.*
Traitement de la suppression des Règles, occasionnée par quelque Maladie, 138
ART. IV. *Des Pâles Couleurs, ou Chlorose; et du Goût dépravé, appelé* Pica *et* Malacia, *ib.*
Qui sont les femmes sujettes à cette maladie, *ib.*
Symptômes des Pâles Couleurs, ou Chlorose, *ib.*
Suites des pâles couleurs, 139
Symptômes du Goût dépravé, appelé Pica *et* Malacia, 140
Traitement des Pâles Couleurs, ou Chlorose; et du Goût dépravé, appelé Pica *et* Malacia, *ib.*
Circonstances qui indiquent les délayans, les vomitifs, les purgatifs, *ib.*
Fer, quinquina, amers, 141
Eaux de Passy, de Forges, de Vals, de boule. Bains de pieds, frictions, *ib.*
Le mariage, *ib.*
Les femmes grosses, qui ont le goût dépravé, n'ont besoin d'aucun remède. Ce qu'il est nécessaire de faire, *ib.*
ART. V. *Des Règles immodérées*, *ib.*
Symptômes des Règles immodérées, 142
A quel âge les femmes y sont exposées, *ib.*

Causes des Règles immodérées, page 142
Traitement des Règles immodérées, *ib.*
Il faut commencer par éloigner la cause qui a fait naître cette maladie, *ib.*
Repos, saignée, 143
Régime. Alimens, *ib.*
Tisane d'orties, de grande consoude, ou de millefeuille, *ib.*
Poudre astringente, *ib.*
Quinquina avec l'élixir de vitriol dans du vin, *ib.*
ART. VI. *Réflexions sur les Règles, ou Flux menstruel*, 144
Variétés que présentent les règles, chez certains sujets, *ib.*
Parties du corps par lesquelles on voit les règles sortir quelquefois, *ib.*
Symptômes qui précèdent les règles dans ces cas, 145
Lorsque les règles dévoyées sont bien établies, il ne faut pas chercher à les rappeler aux parties naturelles, *ib.*
ART. VII. *De la Perte de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice*, *ib.*
Ce qu'on doit entendre par le mot perte, *ib.*
Causes de la Perte de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice, 146
Symptômes de la Perte de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice, *ib.*
Maladies qui peuvent être les suites de la perte de sang, 147
Traitement de la Perte de sang, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice, *ib.*
Nécessité du repos du lit dans la perte de sang, *ib.*
Position qu'il faut donner à la malade, *ib.*
Comment doit être composé son lit, *ib.*
Elle doit s'abstenir de tout mouvement, même de parler, *ib.*
Saignées, *ib.*
Remèdes astringens, 148
Millefeuille; élixir de vitriol; sirop de grand consoude, *ib.*

Circonstances qui indiquent les bouillons. Il faut les donner froids, ainsi que les boissons, page 148
Vinaigre, ib.
Bain de pied d'eau froide, ib.
Fomentations d'eau froide. Injection astringente, ib.
Remèdes du suintement de la matrice, 149
Vapeurs de vinaigre, ib.
Compresses de vinaigre froid, ib.
Régime, ib.
Ces maladies sont très-délicates à traiter. Il faut appeler le médecin, ib.
Moyens de prévenir les Pertes, ou Hémorrhagie et suintement de la matrice, ib.
Régime, 152
Eaux ferrugineuses. Lait, ib.
ART. VIII. *Du Polype de la matrice, et du Polype du vagin*, ib.
Caractère de ces maladies, ib.
Symptômes du Polype de la matrice et du vagin, ib.
Siége du polype de la matrice, ib.
Le virus vénérien est la cause la plus fréquente de ces polypes, 151
On les confond souvent avec les descentes de matrice, ib.
Symptômes qui distinguent la descente de matrice avec renversement, d'avec le polype, ib.
Traitement du Polype de la matrice et du vagin, 152
Ligature, extirpation, ib.
ART. IX. *Des Flueurs blanches*, ib.
Qui sont les femmes qui y sont sujettes, 153
Symptômes des Flueurs blanches, ib.
Causes des Flueurs blanches, 154
Abus des boissons aqueuses, ib.
Vie sédentaire, ib.
Habitude de s'asseoir très-bas, ib.
Faiblesse d'estomac, ib.
Accouchemens laborieux, etc., ib.
Le scorbut, la vérole, ib.
Symptômes qui distinguent les flueurs blanches de la gonorrhée, 155

Circonstances qui rendent les flueurs blanches difficiles à guérir, page 155
Maladies qui peuvent en être les suites, 156
Cas où les flueurs blanches ne doivent pas être guéries, *ib.*

Traitement des Flueurs blanches, 157

Exercice, *ib.*
Alimens, *ib.*
Vin de Bordeaux. Eau de Forges, ou de chaux, *ib.*
Consommés. Bouillons forts. Lait, *ib.*
Quinquina, *ib.*
Bain froid, *ib.*
Ipécacuanha, *ib.*
Rhubarbe, *ib.*
La saignée est presque toujours contraire, 158

ART. X. *De la cessation des Règles*, *ib.*

La cessation des règles n'est pas aussi dangereuse aux femmes qu'on le croit, *ib.*

Traitement qu'exige la cessation des Règles, lorsqu'elle arrive subitement, 159

Régime, *ib.*
Exercice, *ib.*
Rhubarbe et hiera-picra, *ib.*
Cas où il est nécessaire de prescrire un cautère, *ib.*
Quelles sont les causes les plus ordinaires des maladies, suites de la cessation des règles, 160
A quoi s'exposent les femmes qui se conduisent dans ce cas d'après la méthode ordinaire, *ib.*
Il ne faut jamais faire des remèdes, que d'après les indications de la nature, même hors de la cessation des règles, 161
La cessation des règles n'est pas une maladie par elle-même. Seules circonstances où elle exige des remèdes, *ib.*
Cautère, 162

§. III. *De la Grossesse*, *ib.*

La grossesse n'est pas une maladie; mais elle est sujette à des incommodités qui, quelquefois, demandent des remèdes, *ib.*
Les femmes grosses ne sont exposées qu'à un petit nombre de maladies graves, *ib.*

ART. I. *Symptômes de la Grossesse*, page 162
Les signes de la grossesse sont équivoques jusqu'au quatrième mois, *ib.*
Les règles sont, en général, supprimées pendant la grossesse, mais pas toujours, 163
Signes qui sont évidens au quatrième mois, *ib.*

ART. II. *Traitement des incommodités auxquelles sont exposées les femmes pendant leur Grossesse*, 164

Telles que la cardialgie, le soda ou fer chaud, *ib.*
Le mal de cœur et le vomissement, *ib.*
Les maux de tête et de dents, *ib.*
La toux, la suppression ou l'incontinence d'urine, etc., 165

ART. III. *Manière dont doivent se conduire les femmes grosses, lors même qu'elles n'éprouvent aucune incommodité*, *ib.*

Temps de saigner dans la grossesse, *ib.*
La saignée n'est pas nécessaire à toutes les femmes grosses; circonstances où il faut s'en passer, 166
Temps de purger dans la grossesse, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des symptômes qui exigent de purger dans les premiers mois, *ib.*
Régime que doivent observer les femmes grosses, *ib.*
Alimens doux et répétés souvent, *ib.*
Exercice, dissipation et tranquillité de l'esprit, *ib.*
Il faut qu'elles fuient le chagrin et toutes les passions vives, 167

§. IV. *De l'Avortement*, ou *Fausse-Couche*, *ib.*

Toute femme grosse est plus ou moins en danger d'avorter, *ib.*
Temps de la grossesse où arrive l'avortement, *ib.*
Quand il est appelé fausse conception ou faux germe, *ib.*

ART. I. *Causes de l'Avortement*, ou *Fausse-Couche*, 168

ART. II. *Signes qui annoncent l'Avortement*, *ib.*

ART. III. *Moyens dont on doit user pour prévenir l'Avortement*, 169

Ce que doivent faire les femmes faibles et délicates, *ib.*
les femmes grosses et replètes, *ib.*

Il faut qu'une femme grosse soit gaie, et satisfaire ses envies, page 169

ART. IV. *De ce qu'il faut faire pour prévenir l'Avortement, les signes l'annonçant comme prochain*, 170

Position qu'il faut donner à la femme, *ib.*
Ses alimens et sa boisson doivent être pris froids, *ib.*
Saignées lorsqu'elle peut la supporter, *ib.*
Ce qu'il faut faire s'il y a un cours de ventre ou vomissement, *ib.*
Circonstances où il faut nécessairement recourir à un accoucheur, *ib.*

ART. V. *De ce que doivent faire les femmes qui sont sujettes à avorter*, 171

Temps où il faut qu'elles soient saignées, *ib.*
Combien il est important que les femmes grosses fassent de l'exercice, *ib.*

§. V. *De l'Accouchement simple ou naturel, de l'Accouchement difficile, laborieux et contre nature*, 172

ART. I. *De l'Accouchement simple, ou naturel*, *ib.*

Le peu de précautions qu'on apporte dans les accouchemens, est la source d'un grand nombre de maladies, *ib.*
Il ne faut cependant pas que ces précautions soient portées à l'excès, 173
L'excès de précaution est nuisible dans toutes les maladies, *ib.*
Sur quel pied est l'art des accouchemens entre les mains des sages-femmes, *ib.*
La plupart des sages-femmes font beaucoup de mal dans les accouchemens, *ib.*
Avantages qui résulteraient, si on ne permettait d'accoucher qu'aux sages-femmes jugées en état de le faire, *ib.*
Combien d'enfans meurent dans les campagnes, par l'impéritie des sages-femmes et des accoucheurs de villages, *ib.*
Combien de femmes périssent ou restent infirmes par cette même cause, 174
Pourquoi les hommes se sont mêlés de faire les accouchemens, *ib.*

Sur cent accouchemens, il y en a quatre-vingt-dix qui sont l'ouvrage de la nature, page 174
Combien est précieux à l'humanité un habile accoucheur, 175
Indolence et ineptie des sages-femmes, *ib.*
C'est aux sages-femmes qu'il faut s'en prendre, si les hommes font les accouchemens, *ib.*

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail, 174

Point d'échauffant. Pourquoi ? *ib.*
Maladies qu'occasionne le régime échauffant, dans ce cas, 176
Le terme de l'accouchement n'est pas toujours à la fin du neuvième mois, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le travail devient long, *ib.*
lorsque la nature paraît s'affaiblir, *ib.*

De l'opération de la Nature dans l'Accouchement simple, ou naturel, 177

L'accouchement simple est absolument l'ouvrage de la nature, *ib.*
Temps où se déclarent les premières douleurs que les femmes appellent mouches, *ib.*
Ces douleurs n'étant point celles du travail, il n'y a rien à faire, *ib.*
Ce qu'on veut dire, quand on dit que la femme marque, 178
Caractères des vraies douleurs, *ib.*
Ce qu'on appelle la formation des eaux, *ib.*
Sortie de l'enfant, 179
Le délivre sortant en même temps, on dit que l'enfant naît coiffé, *ib.*
Mais le plus souvent il ne sort qu'après, au moyen de douleurs appelées tranchées, *ib.*
Nécessité des douleurs d'après la forme et la structure des parties de la génération, *ib.*
Un accouchement sans douleurs est, en général, suivi d'accidens fâcheux, *ib.*
L'accoucheur le plus habile ne peut garantir une femme des douleurs de l'accouchement, ni en abréger le travail, 180
Une femme en travail n'a besoin que d'une ou deux personnes sensées qui l'encouragent et l'égaient, 181

De l'utilité dont peuvent être des aides, aussitôt que l'enfant est sorti du sein de sa mère, page 181

Pourquoi une femme, qui vient d'accoucher, a besoin d'aides dans ce moment, *ib.*
Première attention que doivent avoir les aides, *ib.*
Où il faut lier et couper le cordon ombilical, lorsque le délivre est sorti avec l'enfant, *ib.*
Lorsque le délivre est resté dans la matrice, et que l'enfant est sorti seul, 182
Temps où il faut lier et couper le cordon, *ib.*
Circonstances où il ne faut ni lier ni couper le cordon, *ib.*

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui, au sortir du sein de sa mère, ne présente aucun signe de vie, 183

Frictions sèches sur la poitrine et sur le bas-ventre, *ib.*
Insufflation d'air dans la bouche de l'enfant, *ib.*
Projection d'eau très-froide, 184
Comment il faut se conduire, lorsqu'on a été obligé de lier et de couper le cordon, *ib.*

De ce qu'il faut faire à l'enfant qui paraît expiré quelques instans après sa naissance, 185

Même secours que dans le cas précédent, *ib.*
Observation, *ib.*
Combien il est important de ne rien faire avaler à l'enfant qui se trouve dans ce cas, 186
Et de ne pas le couvrir, *ib.*

De ce qu'il faut faire à l'enfant bien vivant, après qu'on a lié et coupé le cordon ombilical, *ib.*

Où il faut mettre l'enfant, et dans quelle position, *ib.*

De la manière de délivrer l'accouchée, et de la garnir, 187

De la délivrance naturelle, *ib.*
De l'opération par laquelle on délivre la femme qui vient d'accoucher, *ib.*
Il faut examiner si le délivre est entier. Pourquoi? *ib.*
Importance du repos après l'accouchement, 188
En quoi doivent consister les linges qui servent à garnir l'accouchée, *ib.*
Les ventrières ne répondent pas à l'intention dans laquelle on les applique, *ib.*

Accidens et maladies auxquels donnent lieu les ventrières, page 189
Seule ligature dont ait besoin le ventre, *ib.*
le sein des accouchées, *ib.*
Combien il est important d'examiner l'enfant aussitôt qu'on a delivré et garni la mère, *ib.*
Ce que c'est que le filet, et ce qu'il faut faire dans ce cas, 190
Comment et avec quoi il faut laver l'enfant qui vient de naître, *ib.*
ART. II. *De l'Accouchement difficile, laborieux et contre nature*, 191
Ce qu'on entend par accouchement contre nature, *ib.*
par accouchement difficile et laborieux, *ib.*
Ces accouchemens ne doivent être entrepris que par des accoucheurs très-instruits, *ib.*
Dès qu'un accouchement languit, il faut appeler un accoucheur, 193
ART. III. *Traitement qui convient aux femmes en couche*, 194
Régime, *ib.*
Combien il est dangereux d'assembler beaucoup de monde dans la chambre d'une femme qui accouche, *ib.*
Tranquillité de l'esprit, *ib.*
Alimens et boissons, *ib.*
Circonstances qui demandent du vin, *ib.*
§. VI. *Des Maladies des Femmes en couche, telles que les Vidanges trop abondantes; les Pertes et les Hémorrhagies; les Douleurs violentes; l'Inflammation de la Matrice; la Suppression des Vidanges; l'Inflammation des mamelles et la Gerçure des mamelons; la Fièvre miliaire; la Fièvre pourprée; la Fièvre puerpérale; la Fièvre de lait; le Poil*, 195
ART. I. *Des Lochies trop abondantes, des Pertes et des Hémorrhagies*, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque les vidanges sont très-abondantes, *ib.*
Fomentations d'eau ou de vinaigre, ou de vin, *ib.*

Mixture calmante et astringente, page 195
Dose, 196
A quoi tiennent quelquefois les lochies trop abondantes, *ib.*
Qui ne demandent pas toujours des remèdes, *ib.*
Symptômes qui les indiquent, *ib.*
ART. II. *Des Douleurs violentes, de l'Insomnie, de la Chaleur*, etc., *dans les diverses parties du corps*, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque l'accouchée éprouve de violentes douleurs, *ib.*
Une insomnie opiniâtre, *ib.*
De la chaleur, de la disposition à la fièvre, 197
Des douleurs hystériques, *ib.*
ART. III. *De l'Inflammation de la matrice*, *ib.*
Causes de l'Inflammation de la matrice, *ib.*
Symptômes de l'Inflammation de la matrice, 198
Signes qui annoncent la suppuration et la gangrène de la matrice, *ib.*
Traitement de l'Inflammation de la matrice, *ib.*
Temps de saigner, *ib.*
Boisson nitrée, 199
Lavemens et fomentations, *ib.*
ART. IV. *De la suppression des Lochies, ou Vidanges*, *ib.*
Temps pendant lequel coulent les lochies, *ib.*
Dans quelle quantité elles coulent, *ib.*
Caractères des lochies, *ib.*
Causes de la suppression des Lochies, 200
Symptômes de la suppression des Lochies, *ib.*
Maladies auxquelles peut donner lieu la suppression des lochies, *ib.*
Traitement de la suppression des Lochies, 201
But qu'il faut se proposer, *ib*
Traitement de la suppression des lochies, lorsqu'elle est due à la sueur, *ib.*
au froid, 202
aux ventrières, etc., *ib.*
Régime. Boisson délayante et légère, *ib.*

Remèdes, page 202
Observation, *ib.*
Saignée du bras, pourquoi? Bains de jambes. Fomentations émollientes, 203
Importance des antispasmodiques dans la suppression des lochies, *ib.*
Liqueur d'Hoffmann, eau de fleurs d'orange, teinture de myrrhe et de castoréum, etc., *ib.*
Dose, 204
Avantages des sangsues. Où il faut les appliquer, *ib.*
Dangers des vomitifs, *ib.*
Saignée de la jugulaire. Vésicatoires, sinapismes, 205

ART. V. *De l'Inflammation des mamelles, et de la Gerçure des mamelons ou bouts des mamelles*, *ib.*

Causes et symptômes de l'Inflammation des mamelles, *ib.*

Traitement de l'Inflammation des mamelles, 206

Quand la suppuration est menaçante, *ib.*
Cataplasme de mie de pain et de lait, *ib.*
Dangers des répercussifs, *ib.*
Saignées, *ib.*
Sangsues, *ib.*
Lavemens, 207

Traitement de la Gerçure des mamelons ou bouts des mamelles, *ib.*

Embrocations d'huile et de cire, *ib.*
de gomme arabique, d'eau de la reine de Hongrie, *ib.*
Purgatifs rafraichissans, *ib.*

ART. VI. *De la Fièvre miliaire chez les femmes en couche*, *ib.*

Symptômes mauvais et dangereux, *ib.*

Moyens de prévenir la Fièvre miliaire chez les femmes en couche, 208

Pendant la grossesse, *ib.*
le travail, *ib.*
Après l'accouchement, *ib.*

ART. VII. *De la Fièvre pourprée chez les Femmes en couche*, 206

Maladie la plus dangereuse aux femmes en couche, *ib.*

Symptômes

Symptômes de la Fièvre pourprée chez les femmes en couche, page 209
Elle prend le caractère de putride, au bout de quelques jours, *ib.*
Traitement de la Fièvre pourprée chez les femmes en couche, *ib.*
Circonstances qui demandent la saignée, 210
un vésicatoire, *ib.*
Ce qu'il faut faire pendant le frisson, *ib.*
Lavemens émolliens pendant tout le cours de cette fièvre, *ib.*
Doux laxatifs, *ib.*
Avantages des remèdes salins, 211
Circonstances qui indiquent les calmans, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a un cours de ventre considérable, *ib.*
Racine de colombo, *ib.*
Alimens et boisson, *ib.*
Traitement de la Fièvre pourprée chez les femmes en couche, lorsqu'elle prend le caractère de putridité, *ib.*
Quinquina en infusion et en décoction. Pourquoi? *ib.*
Lavemens nourrissans, 212
Moyens de prévenir la Fièvre pourprée chez les femmes en couche, *ib.*
Alimens, air renouvelé, *ib.*
Attention à la propreté, *ib.*
ART. VIII. *De la Fièvre puerpérale*, 213
Symptômes de la Fièvre puerpérale, 214
Symptômes toujours existans ou essentiels, *ib.*
particuliers, 215
Moment d'administrer les remèdes, *ib.*
Traitement de la Fièvre puerpérale, 216
Ipécacuanha. Dose, *ib.*
Potion huileuse avec le kermès, *ib.*
Boisson, 217
Purgation, *ib.*
ART. IX. *De la Fièvre de lait*, 218
Causes des lochies, *ib.*

Du lait dans le sein, page 218
De la fièvre de lait, *ib.*
La fièvre de lait n'est ordinaire qu'aux femmes qui ne nourrissent pas, *ib.*

Symptômes de la Fièvre de lait, 219

Momens après l'accouchement où se déclarent les premiers symptômes, *ib.*
Symptômes dangereux, *ib.*
Combien dure la fièvre de lait, *ib.*

Traitement de la Fièvre de lait, *ib.*

Le régime suffit quand la maladie suit la marche ordinaire, *ib.*
Seuls remèdes, lorsqu'ils sont nécessaires, *ib.*
Onctions avec l'huile de lin, chou rouge, *ib.*
Il est contraire à la nature de ne pas présenter l'enfant au téton de bonne heure, 220
Toute femme qui a du lait, doit se faire téter, *ib.*

Moyens de prévenir la Fièvre de lait, *ib.*

Se faire téter dès les premières apparences du lait dans le sein, *ib.*
Eviter la constipation, 221
Lavemens, *ib.*

ART. X. *Du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles*; 221

D'où vient le nom de cette maladie, *ib.*

Causes du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles, *ib.*

Symptômes du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles, 222

Maladies qui peuvent en être les suites, *ib.*

Traitement du Poil, ou Lait grumelé dans les mamelles, *ib.*

Régime sévère, *ib.*
Linges chauds sur le sein, *ib.*
Importance de la chaleur, *ib.*
Diurétiques, *ib.*
Térebenthine de Chio et cloportes, *ib.*
Se faire teter, *ib.*
Cas où il faut saigner et purger, 223

§. VII. *De l'attention que doivent avoir les femmes lorsqu'elles relèvent de couche*, page 223
Il ne faut pas que les accouchées relèvent trop tôt, *ib.*
Danger de se tenir trop chaudement pendant la couche, *ib.*
de ne sortir que pour aller dans une église froide, *ib.*
§. VIII. *De la Stérilité*, 224
ART. I. *Causes de la Stérilité*, *ib.*
La stérilité est plus commune parmi les riches que parmi les pauvres. Pourquoi ? *ib.*
ART. II. *Traitement de la Stérilité*, 225
Exercice, régime végétal, lait, *ib.*
Astringens. Eaux ferrugineuses. Bain froid, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque la stérilité est due aux affections de l'ame, 226
A des maladies ou à quelques vices des parties de la génération, *ib.*
§. IX. *De la Fureur utérine, ou Nymphomanie*, *ib.*
Caractère de cette maladie, *ib.*
Qui sont les femmes qui y sont sujettes, *ib.*
ART. I. *Causes de la Fureur utérine, ou Nymphomanie*, 227
ART. II. *Symptômes de la Fureur utérine, ou Nymphomanie*, *ib.*
Premiers symptômes, *ib.*
Symptômes caractéristiques, 228
Préjugé injuste de la plupart des personnes attaquées de cette maladie, *ib.*
ART. III. *Traitement de la Fureur utérine, ou Nymphomanie*, *ib.*
Possession de l'objet aimé, *ib.*
Moyens moraux, *ib.*
Régime rafraîchissant. Boisson, 229
Lavemens, *ib.*
Alimens, *ib.*
Bains plus froids que chauds, *ib.*
Circonstances qui indiquent la saignée, *ib.*
Celle du pied. Sangsues, *ib.*

CHAPITRE LI.

Des Maladies des Enfans, en général; de celles occasionnées par le Méconium retenu dans les intestins; de la Constipation, et de la Chute de l'anus; des Aphthes; des Tranchées et des Coliques; des Gerçures, des Écorchures et des Excoriations; de l'Epaississement du Mucus du nez et du Rhume de cerveau; du Vomissement; du Dévoiement et du Cours de ventre; des Eruptions; de la Croûte laiteuse et de la Teigne; des Engelures; de la Croup; de la Dentition difficile; du Rachitis; des Convulsions; de l'Hydrocéphale; du Carreau; de la Maladie Vénérienne, page 231

§. I. *Des Maladies des Enfans, en général,* *ib.*

COMBIEN les enfans ont besoin des secours de leurs pères et mères, *ib.*
Ces secours mal entendus sont les sources des maladies des enfans, *ib.*
Manœuvre dangereuse des sages-femmes de certains cantons, 231
ART. I. *Causes des Maladies des Enfans, en général,* *ib.*
Les premières maladies des enfans ont leur siége dans les intestins, *ib.*
Effets des drogues dont on surcharge l'estomac des enfans nouveau-nés, *ib.*
ART. II. *Traitement des Maladies des Enfans, en général,* 233
Remèdes qu'exigent les accidens occasionnés par les drogues, *ib.*
Ipécacuanha, *ib.*

Ou tartre stibié, page 233
Ou vin émétique, *ib.*
Purgatif doux, 234
Manne, ou magnésie blanche, *ib.*
Frictions légères avec la main, *ib.*

ART. III. *Méthode générale de guérir les Maladies des Enfans*, *ib.*

Cette méthode est la base de tous les traitemens qui conviennent dans les Maladies des enfans, *ib.*
Les évacuations constituent presque toute la Médecine des enfans, *ib.*
Il faut très-peu de remèdes aux enfans, 235

§. II. *Des Maladies des Enfans, causées par le Méconium retenu dans les intestins; de la Constipation, et de la Chute de l'anus*, *ib.*

ART. I. *Des Maladies causées par le Méconium, etc.*, *ib.*

Ce que c'est que le méconium : il s'évacue pour l'ordinaire dans les vingt-quatre premières heures, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'il ne s'évacue pas dans le temps prescrit, 236
Le meilleur remède dans ce cas est le lait de la mère, *ib.*
Combien est ridicule l'opinion de ceux qui pensent qu'il ne faut donner à téter à l'enfant que vingt-quatre heures après sa naissance, ou quand les vidanges ont cessé, *ib.*
Moment où il faut présenter le téton à l'enfant, 237
Ce qu'il faut donner à l'enfant, lorsqu'on le confie à une nourrice étrangère, *ib.*
De l'eau miellée, *ib.*
Le maillot s'oppose à l'évacuation du méconium, *ib.*
A quoi l'on reconnaît que l'enfant a rendu le méconium, 238
Dans quelle proportion doivent être multipliées les selles des enfans, *ib.*

ART. II. *De la Constipation des Enfans*, *ib.*

Qui sont les enfans exposés à la constipation, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque cette maladie est causée par un lait trop épais ou trop ancien, *ib.*
Lorsqu'elle est due, chez l'enfant sevré, à son régime, 239

Seuls remèdes qu'on puisse se permettre, page 239
ART. III. *De la chute de l'anus*, *ib.*
Causes de cet accident, *ib.*
Fomentation avec le vin chaud, 240
Poudre de suie et de pin, fumigation de mastic, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le mal est opiniâtre, *ib.*
§. III. *Des Aphthes chez les Enfans.* *ib.*
Caractères de cette maladie, *ib.*
ART. I. *Causes des Aphthes chez les Enfans*, 241
ART. II. *Symptômes des Aphthes chez les Enfans*, *ib.*
Suites dangereuses des aphthes, *ib.*
Aphthes qui sont le plus à craindre, 242
Symptômes des aphthes dans le pharynx, l'estomac et les intestins, *ib.*
Dans la gorge et dans la poitrine, *ib.*
Qui sont les enfans exposés aux aphthes, 243
Habitude dangereuse des nourrices, de laisser les enfans s'endormir le téton dans la bouche, *ib.*
ART. III. *Traitement des Aphthes chez les Enfans*, *ib.*
Vomitifs et doux laxatifs, *ib.*
Poudre laxative, *ib.*
Dose, 244
On ne peut prescrire le calomélas aux enfans qu'avec précaution, *ib.*
Gargarisme ou lotion, *ib.*
Mixture detersive, *ib.*
Dissolution de vitriol blanc, 245
Précautions qu'exige ce remède, *ib.*
Circonstances qui demandent les calmans, *ib.*
Suc de joubarbe, miel et alun, *ib.*
Mucilage de coing et sirop de joubarbe, *ib.*
Jus de raves, miel rosat, *ib.*
Jus de carottes, 246
Sirop de rhubarbe, *ib.*
Emulsion de gomme arabique, *ib.*
ART. IV, *Moyens de prévenir les Aphthes chez les Enfans*, *ib.*
Décoction de sauge et de miel, *ib.*
ART. V. *Des Aphthes symptomatiques chez les Enfans*, 247

Caractères des aphthes symptomatiques, page 247
§. IV. *Des Acidités, et des Maladies qu'elles produisent chez les enfans, telles que les Tranchées et les Coliques*, 248
Les alimens des enfans sont faciles à s'aigrir, et la plupart de leurs maladies donnent des signes d'acidités, *ib.*
Mais ces acidités sont plus souvent l'effet que la cause de ces maladies, *ib.*
ART. I. *Symptômes des Acidités et des Maladies qu'elles produisent, telles que les Tranchées et les Coliques*, 249
Symptômes particuliers des tranchées, *ib.*
ART. II. *Traitement des Acidités de l'estomac et des intestins*, *ib.*
Point de lait; bouillon, pain, exercice, *ib.*
Inconvéniens des remèdes absorbans, 250
Ils ne doivent être administrés qu'avec des purgatifs, *ib.*
Magnésie blanche, *ib.*
ART. III. *Traitement des Tranchées et des Coliques*, *ib.*
Dangers des échauffans, *ib.*
Lavemens émolliens. Magnésie blanche. Frictions avec l'eau-de-vie sur le ventre, *ib.*
Circonstances qui indiquent un peu de liqueur spiritueuse, 251
Eau de menthe poivrée, *ib.*
ART. IV. *Moyens de prévenir les Acidités, les Tranchées et les Coliques des Enfans*, *ib.*
Régime de la nourrice, *ib.*
Circonstances où il faut changer de nourrice, *ib.*
§. V. *Des Gerçures, des Ecorchures et des Excoriations chez les Enfans.* 252
Siége de ces incommodités, *ib.*
ART. I. *Traitement des Gerçures, des Ecorchures et des Excoriations qui ne sont pas accompagnées d'inflammation*, *ib.*
La propreté en est le remède, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque la propreté ne suffit pas, 253
Inconvéniens de la poudre à cheveux, *ib.*

ART. II. *Traitement des Gercures, des Ecorchures et des Excoriations accompagnées d'inflammation*, page 253
Eau végéto-minérale de Goulard, *ib.*
Dissolution de vitriol blanc, ou de terre à dégraisser, *ib.*
§. VI. *De l'Epaississement du mucus du nez, et du Rhume de cerveau chez les Enfans*, 254
ART. I. *De l'Epaississement du mucus du nez*, *ib.*
Effets de cet accident, *ib.*
Traitement, *ib.*
Eau de marjolaine. Vitriol blanc. Elatérium, *ib.*
Remèdes qui réussissent le plus souvent, *ib.*
ART. II. *Du Rhume de cerveau*, 255
Qui sont les enfans qui y sont exposés, *ib.*
Traitement, *ib.*
Vapeurs d'eau chaude. Beurre. Huile, *ib.*
Eau de marjolaine, vitriol blanc, élatérium, *ib.*
§. VII. *Du Vomissement chez les Enfans*, 256
Pourquoi le vomissement est plus commun aux enfans qu'aux adultes, *ib.*
Il n'est pas toujours à craindre. Ce qui le constitue maladie, *ib.*
ART. I. *Causes du Vomissement chez les Enfans*, *ib.*
ART. II. *Traitement du Vomissement occasionné par trop d'alimens*, 257
Ipécacuanha, ou de l'eau tiède, etc., *ib.*
Traitement du Vomissement causé par des alimens âcres et irritans, *ib.*
Changement de régime, *ib.*
Ce qu'il faut faire quand l'acrimonie est de nature
acide, *ib.*
putride, *ib.*
rance, *ib.*
Lorsque le vomissement est dû à des phlegmes visqueux, *ib.*
à une galorentrée, *ib.*
à des vers, 258
Traitement du Vomissement occasionné par l'irri-

tabilité des nerfs de l'estomac et la sensibilité du sujet, page 259
Infusion de quinquina, de rhubarbe et d'écorce d'orange. Sels purgatifs. Laudanum, *ib.*
Régime de l'enfant, *ib.*
de la nourrice, *ib.*
Il est important, dans ce cas, de dissiper l'enfant, de l'égayer, etc., *ib.*
Traitement du Vomissement causé par des obstructions dans le bas-ventre, 360
Ce qui donne lieu de soupçonner les obstructions, *ib.*
Saignée s'il y a fièvre. Lavemens émolliens. Calmant, *ib.*
Infusion de manne, de séné avec du suc de citron, *ib.*
Demi-bain tiède, *ib.*
Fomentations émollientes, *ib.*
Traitement du Vomissement occasionné par une descente, par le froid, la coqueluche, etc., 261
Avant d'arrêter le vomissement, quelle qu'en soit la cause, il faut s'assurer s'il n'y a pas une descente, *ib.*
Comment on reconnaît le vomissement dû au froid subit. Moyens d'y remédier, *ib.*
Moyens de remédier au vomissement causé par l'odeur du charbon, *ib.*
Alkali volatil fluor, *ib.*
Traitement du Vomissement opiniâtre, *ib.*
Fomentations aromatiques chaudes. Emplâtres stomachique, de thériaque, etc., *ib.*
§. VIII. *Du Dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre chez les Enfans*, 262
Signes auxquels on reconnaît que l'enfant a le dévoiement et la diarrhée, *ib.*
Le dévoiement est rare aux enfans nouveau-nés, *ib.*
Signes auxquels on reconnaît que le dévoiement est salutaire, *ib.*
ART. I. *Causes du Dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre*, 263
ART. II. *Traitement général du Dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre chez les Enfans*, 264
Principale indication à remplir dans ce traitement, *ib.*

Magnésie blanche, page 264
Vin d'antimoine, 265
Manière de l'administrer, *ib.*
Les absorbans et les astringens ne peuvent point être donnés sans avoir fait précéder les purgatifs, *ib.*
Cas qui indique les calmans, *ib.*

Traitemens des principales causes du Dévoiement et de la Diarrhée, ou Cours de ventre, 266

Traitement, lorsque l'enfant mange trop, *ib.*
Dans le cas d'une éruption rentrée, *ib.*
Lorsque le cours de ventre est causé par des purgatifs trop forts, il faut se hâter de l'arrêter. Pourquoi ? *ib.*
Emulsion astringente, *ib.*
Lavement d'empois, 267
Circonstances qui indiquent le laudanum. Avec quelles précautions il faut l'administrer, *ib.*
Eau de rhubarbe, *ib.*
Traitement, lorsque le cours de ventre est causé par la faiblesse des intestins, par la jalousie, etc., *ib.*
Remèdes fortifians. Vin chalybé, avec l'eau de canelle, *ib.*
Régime. Boisson, *ib.*

ART. III. *Moyens de prévenir le Dévoiement et la Diarrhée, ou Cours de ventre chez les Enfans.* 268

Les préservatifs de ces maladies sont les bons soins et la santé de la nourrice, *ib.*
Poudre absorbante et fortifiante pour la nourrice, 269

§. IX. *Des diverses espèces d'Eruptions particulières aux enfans à la mamelle; de la Croûte laiteuse; de la Teigne et des Engelures*, *ib.*

But qu'on se propose dans ce Paragraphe, *ib.*

ART. I. *Des diverses Eruptions particulières aux Enfans à la mamelle*, *ib.*

Ces éruptions sont assez communes, *ib.*
Mais elles sont peu dangereuses, et ne doivent point être desséchées sans précautions, 270

Causes des Eruptions particulières aux Enfans, *ib.*

Alimens malsains, *ib.*
La malpropreté, *ib.*

Traitement des Eruptions particulières aux Enfans, page 270
Dans les cas d'alimens malsains et de malpropreté; moyens d'empêcher qu'elles ne deviennent dangereuses et de les prévenir, *ib.*
Dans les autres cas, dessiccatifs. Précautions que cette espèce de remèdes exige, 271
Soufre en onguent, *ib.*

ART. II. *De la Croûte laiteuse chez les Enfans*, *ib.*
Caractère de cette éruption, *ib.*
A quel âge les enfans y sont exposés, *ib.*

Causes de la Croûte laiteuse, 272
La contagion, *ib.*
L'allaitement est la voie par laquelle se communique le plus sûrement la croûte laiteuse, 273

Symptômes de la Croûte laiteuse, *ib.*
Erreurs sur les suites de la croûte laiteuse, 274
Elle n'est pas sans danger, *ib.*
Ce qui la rend dangereuse, 275
Elle est plus longue à guérir si on l'abandonne à la nature, que par le secours de l'art, *ib.*
Caractères de l'urine, lors de la terminaison de la maladie, *ib.*

Traitement de la Croûte laiteuse, *ib.*
La jacée en est le spécifique, 276
Manière d'en employer les feuilles fraîches, *ib.*
sèches en poudre, *ib.*
Manière de faire prendre ce remède à l'enfant, *ib.*
Effets de ce remède dans les premiers huit jours, *ib.*
dans la seconde semaine, 277
Il faut continuer le remède encore quinze jours après que les croûtes sont tombées, *ib.*
Signes qui annoncent que la maladie est entièrement guérie, *ib.*

Moyens de préserver les Enfans de la Croûte laiteuse, *ib.*
Il ne faut pas faire téter l'enfant à une nourrice qui a eu cette maladie. Pourquoi? *ib.*
Caractères qui annoncent que la nourrice a eu autrefois la maladie, 278

Bains de pieds, saignée et lavement. Vapeurs d'eau chaude et de vinaigre. Cataplasmes, fomentations etc. page 286
Vésicatoire, *ib.*
Assa-fœtida, *ib.*

ART. IV. *Moyens de prévenir le retour de la Croup*, 287

Régime, 288
Séton ou cautère, *ib.*
Emplâtre de poix de Bourgogne, *ib.*

Supplément à l'article Croup, ou Esquinancie membraneuse, *ib.*

Observation, 289
Caractères de la croup, ou esquinancie membraneuse, 292

Symptômes de l'Esquinancie membraneuse, 293

Circonstances qui donnent lieu de craindre la croup, ou esquinancie membraneuse, 294
Symptômes du premier degré de la croup, ou esquinancie membraneuse, *ib.*
Symptômes du second degré, 296
Symptôme qui différencie cette espèce d'esquinancie de celle qui est gangréneuse, *ib.*

Traitement de l'Esquinancie membraneuse, 297

Traitement du premier degré. Bain de pied, *ib.*
Saignée. Sangsues, *ib.*
Ou scarifications, *ib.*
Lavemens, *ib.*
Purgatif, *ib.*
Magnésie blanche. Dose, *ib.*
Pulpe de casse, ou électuaire lénitif, 298
Manne en sorte, *ib.*
Moyens d'exciter les urines: boisson nitrée, *ib.*
Vapeurs d'eau et de vinaigre, *ib.*
Introduites dans la poitrine au moyen de l'inspiratoire, *ib.*
Traitement du second degré, 299
Ipécacuanha, ou potion émétique, *ib.*
Onguent mercuriel, 300
Calomélas, *ib.*
Bronchotomie, *ib.*

§. XI. *De la Dentition difficile, chez les Enfans*, page 301
La dixième partie des enfans meurent dans la dentition, *ib.*
Causes de ce malheur, *ib.*
A quel âge s'annoncent les dents, et ordre dans lequel elles poussent, *ib.*
Le temps de la pousse des dents est très-incertain, *ib.*
Inconveniens qui sont les suites de cette incertitude, 302
Combien il est important d'examiner avec attention les symptômes que présentent les enfans malades, *ib.*
ART. I. *Symptômes de la Dentition difficile*, *ib.*
ART. II. *Traitement de la Dentition difficile*, 305
Lavemens. Doux purgatifs, *ib.*
Alimens et boisson, *ib.*
Cas ou il faut saigner, ou plutôt appliquer les sangsues, *ib.*
Les vésicatoires, *ib.*
Esprit de corne de cerf, *eb.*
Dose, *ib.*
Laudanum, *ib.*
Emplâtre de poix de Bourgogne, 305
Miel appliqué sur la gencive, *ib.*
Croûte de pain, bâton de réglisse, etc. *ib.*
Scarifications, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'on craint la gangrène, 306
Calmans, *ib.*
ART. III. *Moyens de rendre la Dentition facile*, *ib.*
Bon lait, *ib.*
Exercice, *ib.*
Bain froid, *ib.*
§. XII. *Du Rachitis, ou Noueure, ou Chartre*, *ib.*
A quel âge les enfans sont exposés à cette maladie, *ib.*
ART. I. *Causes du Rachitis, ou Noueure, ou Chartre*, 307
Mauvaise santé des pères et mères, *ib.*
Maladie vénérienne, *ib.*
Flueurs blanches, 308
Autres maladies, *ib.*
Mauvais régime, *ib.*

Mauvais nourrissage, page 308
Défaut d'exercice, 309
Malpropreté, *ib.*
Mauvais air, *ib.*
ART. II. *Symptômes du Rachitis, ou Noueure, ou Chartre*, *ib.*
Signes qui doivent faire craindre cette maladie, 311
Symptômes dangereux, 312
ART. III. *Régime qu'il faut prescrire aux Enfans rachitiques, noués, ou en Chartre*, *ib.*
But qu'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie, *ib.*
Alimens, 313
Boisson, *ib.*
ART. IV. *Remèdes qu'il faut prescrire aux Enfans rachitiques, noués, ou en Chartre*, 314
Les remèdes sont peu utiles, *ib.*
Bain froid, *ib.*
Cautère, *ib.*
Infusion de quinquina, *ib.*
Ou sel essentiel de quinquina, 315
Eau de boule, *ib.*
Préparations mercurielles, *ib.*
Le régime est le seul moyen capable de guérir le rachitis, *ib.*
Il faut de la persévérance dans son usage, *ib.*
Machine propre à redresser les os, 316
§. XIII. *Des Convulsions des enfans*, *ib.*
ART. I. *Des Convulsions symptomatiques*, 317
Causes, *ib.*
Traitement des Convulsions symptomatiques, occasionnées par des matières qui irritent l'estomac et les intestins, 318
Lavement, *ib.*
Vomitif doux, *ib.*
Magnésie blanche. Rhubarbe, *ib.*
Traitement des Convulsions symptomatiques occasionnées par l'éruption de la petite vérole, ou de la rougeole, *ib.*
Bain de pied, lavement émollient, 319

Traitement des Convulsions symptomatiques causées par la Dentition difficile, page 319
Purgatif doux, vésicatoires; teinture de suie, d'assa-fœtida, de castoréum, etc., dans du petit-lait au vin, *ib.*
Traitement des Convulsions symptomatiques dues à des causes externes, *ib.*
Il faut déshabiller l'enfant, *ib.*
ART. II. *Des Convulsions essentielles chez les Enfans*, 320
Caractères des convulsions essentielles, *ib.*
Traitement des Convulsions essentielles, *ib.*
Quand elles dépendent d'un vice du cerveau, *ib.*
Vésicatoires, purgatifs, cautère, séton, etc., *ib.*
§. XIV. *De l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête*, 321
Caractères de l'hydropisie de la tête et de l'hydropisie du cerveau, *ib.*
ART. I. *Causes de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête*, *ib.*
ART. II. *Symptômes de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête*, 322
ART. III. *Traitement de l'Hydrocéphale, ou Hydropisie de la tête*, *ib.*
Rhubarbe ou jalap, avec le calomélas, 323
Diurétiques, *ib.*
Poudre sternutatoire, *ib.*
Vésicatoire, cautère, séton, 324
§. XV *Du Gonflement du ventre, et de la Dureté de cette partie, appelée vulgairement* Carreau, *ib.*
ART. I. *Causes du Gonflement du ventre et du Carreau*, *ib.*
ART. II. *Symptômes du Gonflement du ventre et du Carreau*, 325
ART. III. *Traitement du Gonflement du ventre et du Carreau*, *ib.*
Lorsqu'il est dû aux mauvais alimens, *ib.*
Bon lait, fomentation, lavemens, petit-lait coupé avec une infusion d'oseille, de cresson, etc., *ib.*
Rhubarbe,

Rhubarbe, page 326
Dose, *ib.*
Sel de mars de Rivière, *ib.*
Eaux martiales, *ib.*
Emplâtre diabotanum, de ciguë, ou de Vigo, *ib.*
§. XVI. *De la Maladie vénérienne chez les Enfans*, *ib.*
ART. I. *Symptômes de la Maladie vénérienne chez les Enfans*, 327
Qui naissent d'une mère ayant la vérole, *ib.*
Qui naissent d'une mère qui a pallié cette maladie pendant sa grossesse, *ib.*
Signes qui doivent faire présumer la vérole chez l'enfant de cette dernière femme, 328
Signes qui changent cette présomption en certitude, *ib.*
Signes que présente l'enfant qui gagne la maladie de sa nourrice, 329
Ou parce qu'on l'a couché avec des personnes infectées, *ib.*
ART. II. *Traitement de la Maladie vénérienne chez les Enfans*, 330
Il faut se hâter de traiter une femme grosse, pourvu qu'elle ne soit point à huit mois, *ib.*
Avantages de la méthode des lavemens pour les femmes grosses, *ib.*
Méthode des frictions, du sublimé corrosif, du mercure insoluble, lorsqu'on ne peut employer celle des lavemens, 331
A quel temps de la couche on peut entreprendre de traiter une mère ayant la vérole, 332
L'enfant se guérit en même temps que la mère, sans qu'on soit obligé de lui donner de remède, *ib.*
Il ne faut pas s'amuser à retirer l'enfant d'une nourrice gâtée; il faut traiter la nourrice, *ib.*
Quand l'enfant est sevré, il faut le traiter, *ib.*
Dose du sublimé pour un enfant de deux ou trois ans, de cinq ans. Observation, 333
La dose des remèdes pour les enfans, doit être d'un quart plus faible que pour les adultes, *ib.*

CHAPITRE LII.

De la Chirurgie en général ; de la Saignée, considérée comme remède et comme opération ; des Maladies chirurgicales les plus communes, telles que les Tumeurs inflammatoires externes, les Abcès, les Panaris, la Gangrène et le Charbon ; les Blessures et les Plaies ; les Brûlures ; les Contusions et les Meurtrissures ; les Ulcères ; les Fistules ; les Luxations ; les Fractures ; les Entorses ou Foulures ; les Hernies ou Descentes, page 335

§. I. *De la Chirurgie, en général,* *ib.*

PLAN de l'Auteur, relativement à ce chapitre et aux deux suivans, *ib.*

La sensibilité force, pour ainsi dire, tout homme à être chirurgien dans l'occasion, 336

§. II. *De la Saignée, considérée comme remède et comme opération,* 338

La saignée est l'opération de chirurgie la plus commune, et celle qu'on sait le moins appliquer, *ib.*

ART. I. *Des Indications et des Contre-indications de la saignée,* 339

Cas qui exigent la saignée, *ib.*

qui la contre-indiquent, 340

ART. II. *De la partie du corps où doit se faire la Saignée, et avec quel instrument on doit saigner,* *ib.*

Il serait dangereux de piquer une artère ou un tendon. Signes extérieurs auxquels on les reconnaît, *ib.*

ART. III. *Du lieu où il faut appliquer la ligature,* *ib.*

ART. IV. *De la quantité de sang qu'il faut tirer par la saignée,* 341

Elle doit être relative à la constitution, à l'âge, à la manière de vivre, etc., page 341
Ce qu'on doit penser des saignées jusqu'à défaillance, 341
Maladies où elles sont nécessaires, *ib.*

ART. V. *De la Manière dont il faut saigner les enfans.* 342

ART. VI. *Des Préjugés du peuple sur la Saignée*, 343
De telle ou telle veine, *ib.*
Sur les avantages prétendus de la première saignée, *ib.*
Sur la saignée du pied, *ib.*
Ce qu'il faut faire avant de saigner du pied ou de la main, 344
Même du bras, chez certaines personnes, *ib.*
Ce n'est qu'en voyant saigner, qu'on peut apprendre à saigner, *ib.*
Quoique la saignée soit une opération délicate, elle est cependant facile, puisqu'elle est faite tous les jours par les personnes les plus ignorantes, 345
On ne doit jamais faire de saignées, qu'elles ne soient indiquées par les symptômes de la maladie, *ib.*

§. III. *Des Tumeurs inflammatoires externes, ou des Phlegmons; des Furoncles, appelés vulgairement Clous; des Maux d'aventure, et des Panaris; des Abcès, de la Gangrène et du Charbon, ou Pustule gangréneuse, maligne*, etc., 346
Une tumeur inflammatoire externe se termine par la résolution, par la suppuration, la gangrène, ou le squirrhe, *ib.*
Signes qui annoncent la résolution, *ib.*
la suppuration, *ib.*
la gangrène ou le squirrhe, *ib.*
Caractères des tumeurs inflammatoires externes, 347
La tumeur inflammatoire prend le nom d'abcès dès l'instant qu'elle s'ouvre ou qu'on l'ouvre, *ib.*

Traitement pour amener à résolution les Tumeurs inflammatoires externes, telles que les Furoncles, ou Clous, et les Maux d'aventure, *ib.*
Diète légère, saignées, purgations, *ib.*
Fomentations, embrocations, *ib.*
Modifications à ce traitement, 348
Quel doit être celui des clous, *ib.*

ART. I. *Des Abcès, ou des Tumeurs inflammatoires externes qu'on n'a pu amener à résolution*, page 348

Signes qui indiquent que la tumeur se convertit en abcès, *ib.*

Il faut un certain degré de fièvre pour la formation du pus; mais il ne faut pas qu'elle soit trop forte, 349

Traitement pour amener à suppuration les Tumeurs inflammatoires externes qu'on n'a pu terminer par la résolution, ou Traitement des Abcès, *ib.*

Cataplasmes adoucissans, *ib.*

Aiguisés avec l'oignon crud, *ib.*

On rendus calmans avec l'opium, 350

La suppuration et la guérison des abcès, sont l'ouvrage de la nature: il ne s'agit que de l'aider, *ib.*

Signes auxquels on reconnaît que l'abcès est mûr, *ib.*

Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès perce de lui-même, 351

Onguent de la mère, baume de Geneviève, *ib.*

Lorsqu'il ne perce pas de lui-même, *ib.*

Il faut savoir saisir l'instant de la maturité du pus. Pourquoi? 352

Ce qu'il faut faire lorsque l'abcès a été ouvert avec l'instrument: onguent de la mère, baume de Geneviève, *ib.*

Traitement des furoncles, des clous, des maux d'aventure, etc., *ib.*

ART. II. *Des Panaris*, 353

Le panaris de la première espèce n'est autre chose que le mal d'aventure, *ib.*

Siéges des panaris, *ib.*

Symptômes du Panaris de la seconde espèce, *ib.*

Traitement du Panaris de la seconde espèce, 354

Saignées, *ib.*

Cataplasmes, *ib.*

Onguent de la mère avec le cataplasme, *ib.*

Feuilles de tabouret écrasées et appliquées en cataplasmes, *ib.*

Symptômes du Panaris de la troisième espèce, *ib.*

Siége de cette espèce de panaris, *ib.*

Traitement du Panaris de la troisième espèce, page 355
Incision, *ib.*
Ouverture des abcès qui surviennent, *ib.*
Baume de Geneviève, 356
Symptômes du Panaris de la quatrième espèce, *ib.*
Siéges de cette espèce de panaris, *ib.*
Traitement du Panaris de la quatrième espèce, 357
Incision, *ib.*
Scarifications, *ib.*
Baume de Geneviève : quinquina, nitre, *ib.*
Moyens de prévenir les Panaris, *ib.*
Immersion du doigt dans l'eau très-chaude, *ib.*
ART. III. *De la Gangrène*, 358
Symptômes de la Gangrène, *ib.*
Traitement de la Gangrène, 359
Thériaque extérieurement, cataplasme avec la lessive et le son, *ib.*
Scarifications, onguent basilicum avec l'huile de térébenthine, chauds, *ib.*
Quinquina en cataplasme, *ib.*
Manière de le faire, *ib.*
Baume de Geneviève, *ib.*
Observation, *ib.*
Remèdes internes, 360
Cordiaux et quinquina, *ib.*
Nitre, 363
ART. IV. *Du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse*, 364
Qui sont ceux qui sont sujets au charbon, 366
Causes du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse, *ib.*
Il est contagieux, *ib.*
Symptômes du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse, 367
Symptômes précurseurs, *ib.*
Symptôme caractéristique, *ib.*
Siége du charbon, 368
Terminaison du charbon, 369

Premier temps de la maladie, page 369
Second temps, 370
Troisième temps, *ib.*
Quatrième et dernier temps, *ib.*
Ce qui distingue le charbon du clou, 371
De l'érysipèle, *ib.*
Maladies qu'on nomme charbon chez les animaux, *ib.*

Traitement du Charbon, ou Pustule maligne ou gangréneuse, 372

Il ne faut compter, ni sur la résolution, ni sur la suppuration, *ib.*
Moyens de fixer la gangrène, *ib.*
de se garantir du charbon, 373

§. IV. *Des Blessures, ou des Plaies,* 374
Caractères des blessures et des plaies, *ib.*
Ce qui rend les plaies plus ou moins dangereuses, *ib.*
Plaies qui sont mortelles, *ib.*
Ou presque toujours mortelles, *ib.*
Très-dangereuses, 375

Traitement des Blessures ou des Plaies, *ib.*

A quoi servent les onguens, les emplâtres, dans la guérison d'une plaie, 376
Les remèdes internes dans ce même cas, *ib.*
La Nature seule guérit les plaies, *ib.*

ART. I. *Secours externes contre les Plaies,* 377
Première attention qu'on doit avoir dans ce traitement, *ib.*
Comment il faut s'y prendre pour arrêter l'hémorrhagie, lorqu'elle est trop considérable, *ib.*
Ligature, *ib.*
Dissolution de vitriol bleu. Eau styptique, 378
Agaric de chêne, *ib.*
Manière de le cueillir, de le préparer et de l'appliquer, *ib.*
Eponge, 379
Danger des liqueurs spiritueuses, des teintures, des baumes, etc., *ib.*
Ce qu'il faut faire pour une plaie légère, *ib.*
pour une plaie profonde, 388
Combien de temps doit rester le premier appareil, 388
Combien l'on doit panser de fois par jour, *ib.*

Ce qu'il faut faire lorsque la plaie pénètre intérieurement, page 381
Basilicum jaune, *ib.*
Moyens de détruire les chairs fongueuses, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'elle est très-enflammée, *ib.*
Cataplasmes de mie de pain et d'eau; cas où ils méritent d'être préférés à ceux de mie de pain et de lait, 382
ART. II. *Secours internes contre les Plaies*, *ib.*
Diète sevère, dans les plaies considérables, *ib.*
Cas où il faut saigner, *ib.*
Importance de la tranquillité du corps et de l'esprit, 383
Laxatifs, *ib.*
§. V. *Des Brûlures*, *ib.*
ART. I. *Secours internes contre les Brûlures*, *ib.*
Lorsque la brûlure n'est que superficielle, *ib.*
Lorsqu'elle a cautérisé et entamé la peau, *ib.*
Blanc d'œuf battu avec de l'huile, 384
Alkali volatil fluor, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque la brûlure est profonde, *ib.*
Très-considérable, 385
ART. II. *Secours internes contre les Brûlures*, *ib.*
Lorsque la brûlure est grave. Diète sévère, *ib.*
Saignée, laxatifs, *ib.*
Lorsqu'elle menace de gangrègne, *ib.*
Quinquina, *ib.*
Observation, *ib.*
Mixture d'eau de chaux et d'huile, 386
saline. Nitre, *ib.*
Scarifications, *ib.*
Quinquina, *ib.*
§. VI. *Des Contusions, ou des Meurtrissures*, 387
ART. I. *Traitement des Contusions simples*, *ib.*
Secours externes, *ib.*
Lorsque la meurtrissure est légère, *ib.*
Fomentations avec l'infusion de scordium, le millepertuis et le vinaigre, *ib.*
Bouse de vache en cataplasme, *ib.*
Cataplasme de mie de pain, de fleurs de sureau, de camomille, de vinaigre et d'eau, 388

Secours internes contre les Contusions simples, p. 388
Lorsque la contusion est violente, *ib.*
Saignées, *ib.*
Oxymel, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque le malade a perdu connaissance par l'effet de la contusion, *ib.*
Tranquillité, *ib.*
Saignées, fomentations, cataplasmes, etc., *ib.*
ART. II. *Traitement des Contusions compliquées avec fracture des os, et avec ou sans perte de substance*, 389
Fomentations, 390
Dans le cas d'escarres gangréneuses, *ib.*
Scarifications profondes, *ib.*
Baume de Geneviève, cataplasmes adoucissans, *ib.*
§. VII. *Des Ulcères*, *ib.*
Caractères des ulcères, *ib.*
ART. I. *Causes des Ulcères*, 391
Qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*
Comment on pourrait les prévenir, *ib.*
En quoi l'ulcère diffère de la plaie, *ib.*
ART. II. *Traitement des Ulcères*, *ib.*
Il est difficile de décider quand un ulcère doit être guéri, et quand il doit être entretenu, *ib.*
Qui sont les ulcères qu'il faut guérir, 392
qu'il ne faut guérir qu'avec précaution, *ib.*
qu'il ne faut point guérir du tout, *ib.*
Secours internes contre les Ulcères *ib.*
Régime, *ib.*
Importance du repos pour les ulcères des jambes, 393
Secours externes contre les Ulcères, *ib.*
Infusion de fleurs de sureau, baume de Geneviève, *ib.*
Précipité rouge, basilicum. Scarifications, 394
Eau de chaux, *ib.*
Sublimé corrosif, *ib.*
Dose, *ib.*
On ne peut guérir un ulcère ancien, sans y suppléer par un cautère, *ib.*

Maladies qui en seraient les suites, sans cette précaution, page 394
§. VIII. *Des Ulcères fistuleux, et des diverses espèces de Fistules*, 395
Caractères des fistules, *ib.*
ART. I. *Des Ulcères fistuleux*, 396
Opération, *ib.*
Régime, *ib.*
Eau de Bonne, *ib.*
Cautère, *ib.*
ART. II. *De la Fistule à l'anus*, *ib.*
Causes, *ib.*
Traitement de la Fistule à l'anus, 397
Pâte de Ward, *ib.*
Régime, *ib.*
Opération, *ib.*
Manière de la faire, *ib.*
Toute fistule à l'anus n'est pas susceptible de pouvoir être guérie, *ib.*
On ne doit faire des remèdes dans le cas de fistules et d'ulcères, que d'après l'avis d'un homme de l'art, 398
ART. III. *De la Fistule lacrymale*, 399
Caractère de la fistule lacrymale, *ib.*
Causes, *ib.*
Traitement de la Fistule lacrymale, *ib.*
Opération, *ib.*
Accidens qui sont les suites de l'opération mal faite, *ib.*
§. IX. *Des Luxations des diverses parties du corps*, 400
Ce qu'on doit entendre par luxation, *ib.*
Une personne intelligente et courageuse peut être très-utile dans le cas de luxation, *ib.*
Idée générale de l'Opération et du Traitement qu'exige un membre luxé, 401
Lorsque la luxation est récente, *ib.*
Lorsqu'il y a déjà quelque temps que l'os a quitté sa place, *ib.*
L'opération s'appelle réduction, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque l'os est remis en place, *ib.*

ART. I. *De la Luxation de la Mâchoire*, page 402
Causes de la Luxation de la Mâchoire, *ib.*
Symptômes de la Luxation de la Mâchoire, *ib.*
Manière de réduire la Luxation de la Mâchoire, 403
Méthode dangereuse des paysans, *ib.*
A quoi l'on reconnait que la mâchoire est réduite, *ib.*
Ce qu'il faut faire lorsque la réduction est faite, *ib.*
ART. II. *De la Luxation du Cou*, 404
Causes de la Luxation du Cou, *iv.*
Lorsque la luxation est complète, elle tue sur-le-champ, *ib.*
Symptômes de la Luxation du Cou, *ib.*
Méthode de réduire la Luxation du Cou, 405
A quoi l'on reconnaît que la réduction est faite, *ib.*
Elle n'est pas aussi difficile qu'on le croirait, *ib.*
Ce qu'il faut faire quand elle est faite, *ib.*
ART. III. *De la Luxation des Côtes*, 406
Manière de réduire la Luxation des Côtes, lorsque la tête des os est en dehors, 406
Manière de réduire la Luxation des Côtes, lorsque la tête des os est en dedans, *ib.*
Cette luxation est une des plus difficiles à réduire, 407
ART. IV. *De la Luxation de l'Epaule*, *ib.*
Cette luxation est une des plus fréquentes, *ib.*
Symptômes de la Luxation de l'Epaule, *ib.*
Méthode de réduire la Luxation de l'Epaule, *ib.*
Il faut deux assistans, outre celui qui opère, pour faire cette réduction, *ib.*
ART. V. *De la Luxation du Coude, du Poignet et des Doigts.* 408
De la Luxation du Coude, *ib.*
Symptômes de la Luxation du Coude, *ib.*
Manière de réduire la Luxation du Coude, 409
Il faut trois personnes pour réduire cette luxation, *ib.*
De la Luxation du Poignet et des Doigts, *ib.*
ART. VI. *Des Luxations de la Cuisse, du Genou, de la Cheville et des Orteils*, *ib.*

De la Luxation de la Cuisse, page 409
Symptômes de la Luxation de la Cuisse, *ib.*
Méthode de réduire la Luxation de la Cuisse, *ib.*
Lorsqu'elle est luxée en devant, *ib.*
Lorsqu'elle est luxée en arrière, 410
Des Luxations du Genou, de la Cheville et des Orteils, *ib.*
L'adresse est plus nécessaire pour réduire une luxation, que la force, *ib.*
§. X. *Des Fractures*, 411
ART. I. *Division des Fractures, et leurs caractères.* *ib.*
Ce que c'est qu'une fracture simple, 412
composée, *ib.*
compliquée, *ib.*
complète, *ib.*
incomplète, *ib.*
transversale, *bi.*
oblique, *ib.*
longitudinale, *ib.*
ART. II. *Symptômes des Fractures.* 413
Première attention qu'il faut avoir dans les fractures, 414
Signes caractéristiques de la fracture, *ib.*
La nature pourvoit seule à la réunion des fractures, *ib*
ART. III. *Traitement des Fractures*, 415
Secours internes, *ib.*
Lorsque l'os fracturé est considérable, *ib.*
Lavemens, *ib.*
Relâchans, *ib.*
Circonstances qui indiquent la saignée, *ib.*
Repos du lit, 416.
Quand on peut lever le malade, *ib.*
Il faut que le malade soit tenu sèchement et proprement, 417
Dans quelle position doit être tenu le membre fracturé, *ib.*
Secours externes dans le Traitement des Fractures, *ib.*
Circonstances qui indiquent l'amputation, *ib.*
Avec quelle prudence il faut la faire, 418

Dangers des bandages trop serrés, page 420
Moyens de tenir assujéti le membre fracturé, 421
les côtes fracturées, 422
Oxycrat, 423
§. XI. *Des Entorses, ou Foulures*, *ib.*
Les entorses sont souvent suivies d'accidens plus fâcheux que les fractures. Pourquoi? *ib.*
ART. I. *Symptômes des Entorses ou Foulures*, *ib.*
Ce que c'est qu'une entorse. *ib.*
ART. II. *Traitement des Entorses, ou Foulures*, 424
Eau froide dans le premier instant, *ib.*
Précautions avec lesquelles il faut l'employer, *ib.*
Ligature, 425
Saignée locale. Repos et tranquillité, *ib.*
Boues noires des grandes villes, *ib*
Eau et vinaigre, ou eau salée, *ib.*
Importance de tenir la partie malade bandée très long-temps, *ib.*
Remèdes externes, 426
§. XII. *Des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures*, *ib.*
Ce qu'on entend par descente, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont exposés, *ib.*
ART. I. *Causes des Descentes, ou Hernies*, 427
ART. II. *Symptômes des Descentes, ou Hernies*, 428
Dans le cas de tension, *ib.*
de relâchement, *ib.*
Symptômes essentiels, *ib.*
Quelles sont les parties du corps qui peuvent être le siége des descentes, 429
Caractères qui distingent la descente du bubon, *ib.*
De l'engorgement du cordon spermatique, *ib.*
Pratique meurtrière des charlatans, 430
ART. III. *Traitement des Descentes, ou Hernies*, *ib.*
Il faut se hâter de faire rentrer l'intestin, *ib.*
Position qu'il faut donner au sujet, lorsqu'il est enfant, pour opérer la pression, 431
Ce qu'il faut faire lorsque l'intestin est rentré, *ib.*
Fleur de tan en topique, *ib.*
Manière de le préparer, *ib.*
de l'appliquer, 432

Manière de faire rentrer l'intestin chez les adultes, page 432
Méthode facile de faire rentrer les Descentes, *ib.*
Saignée. Position que doit avoir le malade. Fomentations, 433
Lavemens, *ib.*
Pression, *ib.*
Lavemens de fumée de tabac, *ib.*
Il faut tenter tous ces moyens avant que d'en venir à l'opération, *ib.*
Quand les moyens proposés ne réussissent pas, il faut en venir à l'opération, mais sur-le-champ, 434
Dangers que l'on court en se mettant entre les mains de ces prétendus guérisseurs de villages, etc. *ib.*
ART. IV. *Régime que doivent observer ceux qui ont des Descentes ou Hernies, ou Ruptures.* 435

CHAPITRE LIII.

Des Accidens mortels dus à des Causes externes, ou occasionnés par des Corps arrêtés dans l'œsophage et dans la trachée-artère ; par la Submersion dans l'eau, etc. ; *par des Vapeurs suffocantes, et par le Froid ou le Chaud excessif*, page 436

ON ne doit jamais abandonner quelqu'un qui paraît tué par accident, qu'on ne soit bien certain de sa mort, *ib.*
Il faut quelquefois un temps très-long, avant que les liqueurs du corps humain soient refroidies au point de ne pouvoir être réchauffées, 437
Dangers qu'il y a d'enterrer sur-le-champ des personnes qui paraissent privées de la vie, après des coups, des chutes, etc. *ib.*
Première attention qu'il faut avoir auprès d'une personne qui paraît privée de la vie, 438

§. I. *Des Accidens mortels occasionnés par des Corps arrêtés dans le gosier*, page 439
Ces accidens ne sont, pour l'ordinaire, que l'effet de la négligence, *ib.*
Imprudence de ceux qui tiennent dans leur bouche des clous, des épingles, des aiguilles, etc., 448
Exemples d'accidens mortels causés par des alimens avalés en masse trop considérable, et trop goulument, *ib.*
ART. I. *Symptômes des Accidens mortels occasionnés par des Corps arrêtés dans l'œsophage*, 441
ART. II. *Traitement qu'exigent ceux qui ont quelques Corps arrêtés dans l'œsophage*, 442
On ne peut que les extraire par la bouche, ou les pousser dans l'estomac, *ib.*
Le moyen le plus sûr est de les extraire; mais il n'est pas toujours possible, *ib.*
Quels sont les corps qu'on peut pousser sans danger dans l'estomac, *ib.*
Quels sont ceux qu'on doit extraire par la bouche, *ib.*
Premier et second Moyens d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier, 443
Les doigts, *ib.*
Les pinces ou tenettes, *ib.*
Troisième Moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier, *ib.*
Les crochets. Manière de les préparer et de les introduire, *ib.*
Ils servent sur-tout à extraire les épingles, les arêtes, etc., 444
Quatrième Moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier, *ib.*
Les anneaux, *ib.*
Manière de faire les anneaux solides, et de les introduire, *ib.*
Manière de faire les anneaux flexibles, *ib.*
Avantages de ces derniers anneaux, 445
Cinquième Moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier, 455
L'éponge, *ib.*

Manière de l'introduire, page 446
Autre manière, *ib.*
Troisième manière, *ib.*
Sixième Moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier, *ib.*
Morceau de viande durcie, *ib.*
Septième Moyen d'extraire les Corps arrêtés dans le gosier, *ib.*
Vomissement. Circonstance où il peut être utile, *ib.*
Ipécacuanha, 447
Lavement de tabac, *ib.*
Son importance, *ib.*
Observation, *ib.*
Moyens de pousser dans l'estomac les Corps qui ne sont pas de nature à endommager ce viscère, 448
Bougie huilée, poireau, baleine, etc., *ib.*
Circonstances où il faut pousser dans l'estomac les les corps même nuisibles, *ib.*
Ces corps sortent quelquefois par les selles, 449
Ou ils ne sortent pas, et tuent le malade, 450
Ou ils sortent par les urines, 451
Ou par la peau, *ib.*
Traitement qu'il faut employer lorsqu'on ne peut extraire ni pousser dans l'estomac les Corps arrêtés dans le gosier, 452
Il faut cesser les tentatives. Pourquoi? *ib.*
Donner des boissons émollientes, *ib.*
Ou les injecter dans le gosier, 453
Saignée. Cataplasmes, *ib.*
Traitement, lorsque les Corps indigestes ou nuisibles, arrêtés dans le gosier, ont été poussés dans l'estomac, *ib.*
Régime, *ib.*
Alimens, *ib.*
Boisson, *ib.*
Traitement, lorsque le Corps arrêté remplit entièrement le gosier, 454
Lavemens nourrissans, *ib.*
Bronchotomie, *ib.*
Cette opération, qui n'est pas très-douloureuse, est le seul moyen de conserver la vie, *ib.*

Incision à l'œsophage, page 455

§. II. *Des Accidens mortels occasionnés par la Submersion, par Chute, par des Coups*, etc., *ib.*

ART. I. *De la Mort apparente causée par la Submersion, ou des Noyés*, *ib.*

Secours qu'il faut administrer aux Noyés pour les rappeler à la vie, lorsqu'ils paraissent l'avoir perdue, 456

Description de la boîte fumigatoire, et des objets qu'elle contient, *ib.*

Il faut commencer par se procurer cette boîte, 457

Et deux ou trois personnes intelligentes, *ib.*

Manière de transporter le noyé, 458

Indications qu'il y a à remplir dans l'administration des secours, *ib.*

Première indication ; réchauffer, *ib.*

Raison pour laquelle il faut commencer par réchauffer le noyé, 459

Il faudrait joindre à la boîte fumigatoire un thermomètre. Pourquoi? *ib.*

Peau de mouton toute chaude, 460

Nécessité d'un air frais et circulant dans la chambre du noyé, *ib.*

Sels volatils. Alkali volatil fluor, *ib.*

Frictions spiritueuses, *ib.*

Insufflation d'air dans la bouche du noyé, 461

dans les narines, *ib.*

Manière de se servir de la canule à bouche de la boîte fumigatoire, *ib.*

Bronchotomie, 463

Alkali volatil fluor intérieurement. Dose, *ib.*

Circonstances qui indiquent l'émétique, *ib.*

L'eau-de-vie camphrée, 464

Fumée de tabac introduite dans l'anus, 465

Manière de l'introduire, *ib.*

Lavemens de sel et de vin, ou de liqueurs spiritueuses, 466

Bain chaud, *ib.*

Observation, 466

Il ne faut rien mettre dans la bouche du noyé avant qu'il soit en état d'avaler, excepté de l'alkali volatil fluor, 467

Il

Il faut lui humecter les lèvres et la langue avec des liqueurs spiritueuses, page 467
Moyens de le faire vomir sans lui donner l'émétique, 468
Oxymel scillitique, *ib.*
Infusion de sauge, de camomille ou de charbon béni, avec le miel, *ib.*
Le vomissement n'est point nécessaire, *ib.*
Il ne faut pas interrompre les secours, quoique le noyé paraisse réssuscité, *ib.*
Circonstances qui indiquent la saignée, *ib.*
Avec quelle précaution il faut saigner les noyés, 469
La saignée n'est point un secours essentiel. Elle peut, dans bien des cas, devenir funeste, *ib.*
Exception, *ib.*
Saignée de la jugulaire, *ib.*
Constance qu'il faut avoir dans l'administration des secours, 470
Moment où on peut les cesser, *ib.*
Avis de la ville de Paris sur les noyés, 471
Récapitulation des secours qu'il faut aux noyés, *ib.*
Ordre de fournir la boite à la première réquisition, 472
Récompense à ceux qui auront sauvé un noyé, 473
ART. II. *De la Mort apparente, causée par une Chute, par des Coups*, etc., 474
Les mêmes secours que pour les noyés, *ib.*
Observation d'une mort apparente causée par une chute, *ib.*
Par un coup, *ib.*
La plupart de ceux qui meurent subitement, après des chutes, des coups, etc., pourraient être rappelés à la vie, 475
Les secours pour les noyés conviennent dans presque toutes les morts subites, *ib.*
Dans la plupart de ces cas, il ne s'agit que de rétablir la respiration qui est interceptée, *ib.*
En quoi consiste la vie; la mort, *ib.*
§. III. *De l'Asphyxie, ou des Accidens mortels, occasionnés par les vapeurs nuisibles et suffocantes, telles que les exhalaisons du charbon allumé, des liqueurs en fermentations des puits et des fosses fermés depuis long-temps, des lampes et des chandelles allumées dans de petits endroits, des latrines*, etc.; *des Accidens occasionnés par la foudre*, etc., 476

Comment l'air peut être rendu nuisible et mortel, page 476
Il faut éviter les vapeurs du charbon, ib.
Danger de coucher dans de petites chambres où il y a du feu, ib.
d'entrer dans les lieux où il y a des liqueurs en fermentation, 477
Ce que c'est que les vapeurs du charbon et des liqueurs en fermentation, ib.
Dangers de descendre dans les lieux souterrains, dans des puits, des fosses, etc., fermés depuis long-temps, ib.
Moyens de connaître quand l'air de ces lieux est malsain, 478
Accidens occasionnés par la vapeur des lampes, chandelles, etc., ib.
ART. I. *Traitement que doivent essuyer ceux qui ont été suffoqués par l'une ou l'autre de ces vapeurs*, ib.
Secours qu'il faut administrer à ceux qui ne sont que légèrement affectés, ou dont la syncope est incomplète, ib.
Grand air. Alkali volatil fluor, ib.
Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont perdu la connaissance et le sentiment, c'est-à-dire aux asphyxiés, 479
La saignée est le dernier secours à employer, ib.
Bains de jambes et frictions, 480
Lavemens aiguisés, ib.
Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont été suffoqués par la vapeur du charbon allumé, ib.
En quoi consistent ces secours, 481
L'eau commune est le vrai spécifique de l'asphyxie causée par le charbon, ib.
Projection d'eau la plus froide sur le visage, ib.
Premiers signes de résurrection, 482
Alkali volatil fluor, ib.
Frictions, 482
Courant d'air frais dans la chambre, 483
Lavemens aiguisés, ib.
Circonstances qui indiquent la saignée, ib.
Bain de pied, ib.

Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont suffoqués par les vapeurs qui s'exhalent des liqueurs en fermentation; par les émanations mortelles des puits, des mines, des cloaques, des latrines, etc., *fermés depuis long-temps; par la foudre*, etc. page 484

Mêmes secours, *ib.*

Les asphyxiés meurent, ainsi que les noyés, dans l'inspiration, *ib.*

La cause de la mort des noyés et des asphyxiés étant la même, les secours qu'ils exigent sont les mêmes, *ib.*

ART. III. *Moyens de prévenir l'Asphyxie et les Accidens occasionnés par les vapeurs méphitiques et suffocantes*, 485

Moyens de détruire l'air méphitique produit par le charbon allumé, 486

L'eau, *ib.*

Propriétés de l'eau pour rétablir l'air dans son état naturel, *ib.*

Observation, 487

Alkali volatil fluor, 488

L'eau et l'alkali volatil fluor sont également les préservatifs des vapeurs méphitiques des mines, *ib.*

Des vapeurs des acides minéraux, *ib.*

Importance de l'air libre, 489

Moyens de détruire l'air méphitique des fossés d'aisance, appelé communément Plomb, 490

Le feu et la chaux vive, *ib.*

Observation, 491

Manière d'employer le feu, 493

la chaux, *ib.*

§. IV. *Des accidens mortels occasionnés par le très-grand froid*, *ib.*

Il faut vaincre le penchant au sommeil, causé par le très-grand froid, *ib.*

ART. I. *Secours qu'il faut administrer à ceux qui ont une ou plusieurs parties du corps gelées, ou engourdies par le froid*, *ib.*

Il faut se hâter de remédier à ces accidens, *ib.*

Dangers de l'application subite de la chaleur, *ib.*

On doit traiter les membres engourdis par le froid, comme les fruits gelés, page 494
Il faut les frotter avec de la neige, ou les plonger dans l'eau très-froide, 495.

ART. II. *Secours qu'il faut administrer à ceux qui sont tellement affectés par le froid, qu'ils ne donnent plus aucun signe de vie*, ib.
Neige, eau très-froide, ou bain froid, ib.
Manière de faire prendre le bain froid, ib.
Frictions; lit modérément chaud, 496
Frictions avec de l'eau-de-vie. Comment doivent être dirigées celles du ventre et de la poitrine, ib.
Alkali volatil fluor, ib.
Bain tiède, ib.
Bouillons et vin, ib.
Observation, 497
L'application subite de la chaleur sur une partie très-froide, est la cause la plus commune des maux d'aventure, des engelures, etc., 498

ART. III. *Secours qu'il faut administrer à ceux qui paraissent avoir été privés de la vie par une chaleur excessive*, 499

CHAPITRE LIV.

De l'Evanouissement; de l'Ivresse; de la Suffocation; de l'Etouffement et de l'Etranglement; des Convulsions, suivies de mort apparente; des Morts subites, page 500

§. I. *De l'Evanouissement et de ses degrés, tels que la Défaillance ou la Faiblesse, et la Syncope*, ib.

CARACTÈRE de la défaillance, ib.
de la syncope, ib.
de l'asphyxie, ib.
Causes principales de l'évanouissement, ib.

ART. I. *De l'Evanouissement causé par trop de sang*, page 501.
Qui sont ceux qui y sont exposés, *ib*
Traitement de l'Evanouissement causé par trop de sang, *ib.*
Vinaigre, *ib.*
Saignée. Lavement, *ib.*
Moyens de prévenir l'Evanouissement occasionné par trop de sang, 502
Alimens. Boisson, *ib.*
Exercice, *ib.*
ART. II. *De l'Evanouissement causé par Anémie, c'est-à-dire, par le trop peu de sang, ou par faiblesse*, *ib.*
Traitement de l'Evanouissement causé par trop peu de sang, *ib.*
Frictions, *ib.*
Alkali volatil fluor. Sels volatils, *ib.*
Vin, sucre et canelle, 503
Moyens de prévenir l'Evanouissement occasionné par trop peu de sang, *ib.*
Alimens, *ib.*
ART. III. *De l'Evanouissement causé par la saignée et les purgatifs*, *ib.*
Traitement de l'Evanouissement occasionné par la saignée, et moyens de le prévenir, *ib.*
Vinaigre, 504
Traitement de l'Evanouissement causé par les purgatifs, ou les vomitifs, *ib.*
Lait, huile, eau d'orge, etc., lavemens émolliens, *ib.*
Cordiaux, *ib.*
ART. IV. *De l'Evanouissement causé par l'embarras de l'estomac*, *ib.*
Traitement de l'Evanouissement occasionné par une trop grande quantité d'alimens, *ib.*
Vomissement, *ib.*
Boisson abondante, *ib.*
Ipécacuanha, 505

Traitement de l'Evanouissement occasionné par de mauvais alimens, page 505
Alkalis volatils, *ib.*
Boisson abondante tiede, *ib.*
ART. V. *De l'Evanouissement causé par les odeurs*, *ib.*
Traitement de cette espèce d'Evanouissement, *ib.*
Grand air, substances irritantes, etc., *ib.*
ART. VI. *De l'Evanouissement qui arrive dans les Maladies*, 506
Ce qu'il annonce dans le début des fièvres putrides, *ib.*
des fièvres malignes, *ib.*
Traitement de l'Evanouissement qui arrive dans le début des fièvres putrides et malignes, *ib.*
Vinaigre, *ib.*
Limonade, *ib.*
Traitement de l'Evanouissement qui survient dans le cours des Maladies accompagnées de grandes évacuations, *ib.*
Modérer les évacuations, *ib.*
Traitement de l'Evanouissement qui succède à un accès de fièvre intermittente, ou à un redoublement de fièvre continue, 507
Soutenir les forces, 506
ART. VII. *De l'Evanouissement qui succède à l'Accouchement*, *ib.*
Traitement de l'Evanouissement qui succède à l'Accouchement, *ib.*
Lorsqu'il est causé par une perte de sang, *ib.*
Observation, *ib.*
ART. VIII. *De l'Evanouissement, quelle qu'en soit la cause*, 508
Traitement, *ib.*
L'air pur et frais est le premier des secours de l'évanouissement, *ib.*
On ne doit admettre dans la chambre du malade, que les personnes absolument utiles, 509
Il faut travailler à détruire la cause de l'évanouissement, *ib.*

Suites ordinaires de l'évanouissement, page 509
Qui sont les évanouissemens les moins à craindre, *ib.*

§. II. *De l'Ivresse*, *ib.*

Secours qu'il faut administrer aux personnes ivres, 510

Desserrer les habits, position naturelle, *ib.*
Boisson aqueuse, 511
Observation sur l'ivresse causée par de l'eau-de-vie, *ib.*
Lavement irritant, 512
Mort causée par de l'eau-de-vie, *ib.*

§. III. *De la Suffocation, de l'Etouffement et de l'Etranglement*, 513

ART. I. *De la Suffocation*, *ib.*
Causes, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, *ib.*
Traitement de la Suffocation causée par l'engorgement des poumons, *ib.*
Saignée, lavement, boisson nitrée, *ib.*
Vinaigre, *ib.*
Traitement de la Suffocation causée par des affections spasmodiques des poumons, *ib.*
Bains de jambes, vinaigre, 514
Elixir parégorique, *ib.*
Air libre, *ib.*
ART. II. *De l'Etouffement*, *ib.*
La négligence des nourrices y expose les enfans, *ib.*
Secours qu'il faut administrer aux enfans étouffés, et qui paraissent morts, *ib.*
Observation, 515
ART. III. *De l'Etranglement*, 516
Observations, *ib.*
Secours qu'il faut administrer à ceux qui, par désespoir ou autrement, se sont pendus, et qui, paraissant privés de tout sentiment, seraient regardés comme morts, 517.
Saignée, frictions, lavemens de fumée de tabac, *ib.*
Bronchotomie, *ib.*
Insufflation d'air, *ib.*

§. IV. *Des Convulsions suivies de mort apparente, et des Morts subites*, page 518
ART. I. *Des Convulsions suivies de mort apparente*, *ib.*
Secours qu'il faut administrer à ceux qui paraissent avoir expiré dans les Convulsions, *ib.*
Observation, *ib.*
Frictions, insufflation d'air, lavemens de fumée de tabac, 519
Ces secours conviennent dans tous les cas où les fonctions ne sont pas suspendues, et où il s'agit de les remettre en mouvement, 521
ART. II. *Des Morts subites*, *ib.*
Quelles sont les morts subites où l'on a à espérer le plus de succès, *ib.*
Secours qu'il faut administrer aux personnes qui meurent subitement, 522
Ils sont à peu près les mêmes dans tous les cas, et peuvent etre administrés par tout le monde, *ib.*
Ordre qu'il faut mettre dans l'administration des secours, *ib.*
Persévérance avec laquelle il faut les continuer, *ib.*
Importance de l'alkali volatil fluor dans la plupart des cas exposés ci-dessus, 523

CHAPITRE LV.

Des Coups-de-soleil, page 526

Ce qu'on entend par coups-de-soleil, *ib.*
Suites des coups-de-soleil, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont exposés, *ib.*
§. I. *Causes des Coups-de-soleil*, 527
§. II. *Symptômes des accidens occasionnés par les Coups-de-soleil*, *ib.*
Symptômes que présentent les parties externes de la tête, 528

Les autres parties du corps frappées de coups-de-soleil page 528
Symptômes chez les enfans, *ib.*
lorsque les accidens sont légers, 529
§. III. *Traitement des Accidens causés par les Coups-de-soleil*, *ib.*
Il doit être prompt lorsque les accidens sont graves, *ib.*
Saignées, *ib.*
Bains de jambes, 530
Demi-bain, bain entier tiède, lavemens émolliens, *ib.*
Oxycrat, orgeat, limonnade, petit-lait au vinaigre, *ib.*
Fomentations sur la tête, avec l'oxycrat, *ib.*
avec de l'alkali volatil fluor, *ib.*
Laxatifs, 531
Bains froids, *ib.*
Observations, *ib.*
Précaution qu'exige le bain froid, *ib.*
Opération par laquelle le peuple prétend tirer le soleil de la tête, *ib.*
Ridicule de cette prétention, 532
Il faut proportionner les remedes à l'intensité des accidens, *ib.*
§. IV. *Moyens de se garantir des Accidens occasionnés par les Coups-de-soleil*, 533
Le soleil est à craindre l'été et le printemps, pour les habitans des villes, *ib.*
Ceux qui ont été à l'air pendant l'hiver, n'ont rien à redouter du soleil du printemps; mais tous les hommes doivent craindre celui d'été, 534
A moins qu'on n'y soit en action, *ib.*
Avantages du soleil de printemps pour les personnes faibles et délicates. Précautions avec lesquelles il faut s'y exposer, *ib.*

CHAPITRE LVI.

De la Goutte-Rose, ou Couperose, page 536
Caractères de cette maladie, *ib.*
§. I. *Causes de la Goutte-Rose, ou Couperose*, *ib.*

§. II. *Symptômes de la Goutte-Rose, ou Couperose*, page 537
Il est facile de la guérir dans les commencemens, *ib.*
Mais si elle est ancienne, il est souvent dangereux de l'entreprendre, 538
§. III. *Traitement de la Goutte-Rose, ou Couperose*, *ib.*
Il doit être long, *ib.*
Importance du régime, sur-tout quand la maladie est due à des excès, *ib.*
Alimens, boisson, 539
Le régime doit durer toute la vie, *ib.*
Bain de jambes. Lavemens. Petit-lait, orgeat, infusion de poirée nitrée, *ib.*
Purgatifs lorsque la maladie est ancienne, *ib.*
Observation, 540
Dangers des lotions, pommades, ouguens, etc., *ib.*
Vésicatoire, cautère, sangsues, *ib.*
Bains d'eau de mer, 541
Observation, *ib.*
§. IV. *Moyens de prévenir le retour de la Goutte-Rose, ou Couperose*, *ib.*

CHAPITRE LVII.

Des Cors aux pieds, page 542

CARACTÈRES des cors aux pieds *ib.*
§. I. *Causes des Cors aux pieds*, *ib.*
La compression des souliers, *ib.*
Autres effets de la compression des souliers, *ib.*
Difformité qu'acquièrent les pieds des élégans, par la compression des souliers, 543
Observation sur un déplacement singulier du gros orteil, *ib.*
§. II. *Effets nécessaires des Cors aux pieds*, 545
Douleurs très-vives; difficultés, et souvent impossibilité de marcher, *ib.*

Défaut d'exercice : inaction absolue, etc., page 545
§. III. *Traitement des Cors aux pieds*, *ib.*
Il n'est point de spécifique contre les cors aux pieds, *ib.*
Moyens d'arrêter les progrès des cors commençans, 546
Lorsqu'ils sont formés, l'extraction en est le seul remède, *ib.*
Il faut préparer le malade à cette extraction, quoi qu'en disent les coupeurs de cors, *ib.*
Observation sur la manière dont les charlatans font cette opération, *ib.*
Sur la manière dont on doit la faire, 547
Il en est des cors comme des croûtes qui précèdent les cicatrices des petites plaies; on ne peut les arracher sans retarder la guérison, *ib.*
La pratique vulgaire de couper les cors, est une pure charlatanerie 548
Tout autre remède que des émolliens, est dangereux, *ib.*
Avantages d'une lime arrondie, quand on ne veut emporter que la partie du cor qui fait saillie, 549
Moyens de prévenir le retour des cors, *ib.*

CHAPITRE LVIII.

De la Courbature, page 550

Ce que c'est que l'économie animale, *ib.*
Elle abhorre tout espèce d'excès, *ib.*
Exemples tirés des ouvriers, *ib.*
Combien il est important d'entremêler les travaux de récréations, 451
Ce qu'on doit entendre par courbature, 452
Caractère de la courbature, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont sujets, 553
§. I. *Causes de la Courbature*, *ib.*
§. II. *Symptômes de la Courbature*, *ib.*
Comment elle se termine pour l'ordinaire, 554

La courbature est une maladie très-légère ; mais il ne faut pas la négliger, page 554
§. III. *Traitement de la Courbature*, *ib.*
Combien il est important de faire attention aux causes et aux symptômes de la courbature, *ib.*
Attention et application qu'exige la courbature de la part de celui qui veut la traiter, 555
Conduite trop ordinaire des ignorans dans le traitement de la courbature, *ib.*
Importance du régime dans la courbature, 556
ART. I. *Traitement de la Courbature occasionnée par les veilles, l'exercice immodéré, le travail excessif, les études opiniâtres*, etc. 557
Il faut commencer par interrompre ses travaux, *ib.*
Avantages du repos du lit, 557
Limonade, oxycrat, petit-lait d'orange, infusion de poirée nitrée, 558
Bains de jambes et lavemens, *ib.*
Quels doivent être les alimens, *ib.*
La boisson, *ib.*
Les cordiaux seraient nuisibles. Pourquoi ? *ib.*
Les saignées et les purgatifs sont contraires dans cette espèce de courbature, 152
Quoiqu'il y ait un peu de fièvre, ce n'est pas une raison pour saigner. Idée qu'il faut se faire de cette fièvre, 559
La saignée est d'autant plus contraire, que la fatigue est plus considérable, 560
Seul cas où elle peut être permise, *ib.*
Circonstances où la purgation est inutile et superflue, *ib.*
Où elle est indiquée, *ib.*
Purgatif rafraichissant, 561
Conduite que doit tenir le malade, après son rétablissement, *ib.*
ART. II. *Traitement de la Courbature occasionnée par l'abus des alimens échauffans, du vin, des liqueurs spiritueuses ; par le changement de régime*, etc., 562
Cette espèce de courbature ayant beaucoup de rapport avec l'indigestion, demande le même traitement, *ib.*

Boisson aqueuse et abondante. Lavemens, page 562
Le malade doit être levé, *ib.*
Ipécacuanha, 563
Purgatif, *ib.*

ART. III. *Traitement de la Courbature occasionnée par les passions, les peines d'esprit*, etc. 564

Cette espèce de courbature est rare, *ib.*
Qui sont ceux qui y sont exposés, *ib.*
Il faut commencer par se soustraire à la cause qui l'a fait naître, *ib.*
Lorsqu'il y a de la fièvre : boisson rafraîchissante, 565
Bains de jambes et entiers, *ib.*
Alimens, *ib.*
Emulsion calmante, *ib.*
Quand il y a de la faiblesse, petit lait au vin, infusion de sassafras, ou de canelle, *ib.*
Alimens. Boisson, 565
Seul cas qui indique la saignée, 566
Les purgatifs, *ib.*

ART. IV. *Traitement de la Courbature occasionnée par l'excès des plaisirs de l'amour, du libertinage, de la masturbation*, etc., *ib.*

Combien de maladies naissent de ces causes ! *ib.*
La plus légère est la courbature, *ib.*
Quelles sont les autres maladies, *ib.*
Suites du libertinage, 567
Tableau des effets de la masturbation, 568
La courbature est le signe, donné par la nature, de renoncer à toutes sortes d'excès, 570
Par où doit commencer le traitement de ceux qui se livrent aux femmes avec excès, 571
Des masturbateurs, *ib.*
Lorsqu'il n'y a pas complication de fièvre lente : boisson et alimens, *ib.*
Il n'est pas d'aliment supérieur au lait, dans ce cas. Pourquoi ? *ib.*
Attention qu'il faut avoir en prenant le lait, 572
La saignée est contraire. Pourquoi ? *ib.*
Quand il faut purger, c'est la rhubarbe qu'il faut prescrire, *ib.*
Les masturbateurs sont, de tous ces malades, les plus difficiles à traiter, *ib.*

Il en est de même des masturbatrices, page 573
Il est important d'être instruit des effets funestes de ces habitudes honteuses, *ib.*
Avis aux mères, aux maîtresses d'institution, 574

SUITE DU §. II DU CHAP. XII.

ART. II. *De L'Inoculation de la Vaccine*, 575
D'où nous vient la vaccine, *ib.*
La cowpox ; d'où elle tire son nom ; se communique par une plaie, *ib.*
La vaccine est un préservatif de la petite vérole, *ib.*
A qui nous devons cette découverte, 576
Expériences qui prouvent qu'elle preserve de la petite vérole, *ib.*
De quelle importance sont ces expériences, *ib.*
La vaccine est une maladie très-legère, 577
Ses autres avantages, 578
Autres preuves qu'elle est le préservatif de la petite vérole, *ib.*
Qui a apporté la vaccine en France, *ib.*
Ses progrès rapides, 579
Elle doit faire disparaître à jamais la petite vérole, *ib.*
Elle n'est pas contagieuse, 580
Préparation à la Vaccination, 581
Il faut que la personne à vacciner, soit bien portante, *ib.*
On vaccine à tout âge : les enfans ont le plus d'avantages, *ib.*
Manière d'inoculer la Vaccine, *ib.*
Il faut préférer la méthode des piqûres, *ib.*
Importance du choix du vaccin, 582
Le vaccin frais est le plus sûr, *ib.*
Comment on le conserve, 583
Il faut préférer celui qui est conservé sur des verres lutés, *ib.*
Attention qu'il faut avoir avant de vacciner, *ib.*
Caractère du vaccin, et moment de l'extraire, 584
Manière de vacciner de bras à bras, *ib.*
Manier d'employer le vaccin conservé sur des verres, 586
sur la lancette, *ib.*

Manière d'employer le vaccin conservé sur des fils, page 586
Les corps gras nuisent au développement du vaccin, *ib.*
Symptômes de la Vaccine, 587
Variation dans la marche des symptômes, *ib.*
Moment où le bouton a acquis tout son développement, 588
Symptômes que présente une vache inoculée avec du vaccin, 589
Les symptômes ne sont pas les mêmes chez tous les sujets, 590
Symptômes de la fausse Vaccine, *ib.*
La fausse vaccine ne préserve pas de la petite vérole, 591
La fausse vaccine est due au mauvais choix du vaccin, 592
Traitement de la Vaccine, *ib.*
Il peut survenir d'autres maladies pendant la vaccine, 593
Ce qu'il faut faire alors, *ib.*

RÉFLEXIONS

SUR LES REMÈDES DE PRÉCAUTION, page 594

Ce qu'on doit entendre par remèdes de précaution, *ib.*
Idée qu'on a communément des remèdes de précaution, 595
Il n'existe point de remèdes indifférens. Ils sont utiles ou nuisibles, *ib.*
Dangers des remèdes pris sans indication, 596

Fin du Sommaire du Tome quatrième.